This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Geog
192
3

Harvard College
Library

IN MEMORY OF
Archibald Cary Coolidge
PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928
GIVEN BY A FRIEND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE FRANÇAISE

DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES

TOME V

Digitized by Google

Digitized by Google

Troisième année 1887 Premier semestre

REVUE FRANÇAISE

DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES

DIRECTEUR : ÉDOUARD MARBEAU

TOME V

N° 25. Janvier. — N° 26. Février. — N° 27. Mars. — N° 28. Avril.
N° 29. Mai. — N° 30. Juin.

PARIS
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER
IMPRIMERIE CHAIX
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE SIX MILLIONS
Rue Bergère, 20
1887

Digitized by Google

Geog 192.3

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIVEN IN MEMORY OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
OCT 21 1930

Digitized by Google

REVUE FRANÇAISE

DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES

3me Année — 1er Semestre

TOME V

LA GUERRE DU SOUDAN

LETTRES AU CHEIKH ABOU NADDARA

Par deux de ses anciens disciples :

HASSAN-AL-GUENDY, Officier du Mahdi et AHMED SABRY, Officier d'Osman Digna.

LETTRE D'HASSAN-AL-GUENDY

SUR LES ÉVÉNEMENTS DE TEL-EL-KÉBIR ET KHARTOUM

Révérend Cheikh Abou Naddara. Salut.

Que la paix soit avec toi, et que la miséricorde d'Allah et ses bénédictions ne te quittent jamais!

Mes lèvres brûlent du désir d'imprimer des baisers respectueux sur ta noble main, et mes yeux meurent d'envie de contempler ton vénérable aspect. Depuis dix ans, mes oreilles sont privées du son charmant de ta voix mélodieuse et mon âme et mon cœur de la sagesse de tes saintes paroles. Mais il faut se résigner aux décrets du Très-Haut, maître divin des destinées de ses créatures.

Pourtant ne désespérons pas de la clémence du Seigneur. L'heure de la délivrance sonnera pour l'Egypte, plus tôt qu'on ne croit.

C'est ton disciple dévoué, Hassan-al-Guendy, qui, de Sinkat (1), où

(1) Sinkat est le quartier général d'Osman-Digna. De Sinkat à Massaouah, on va en six jours par dromadaire.

Digitized by Google

il se trouve depuis deux lunes, t'écrit ces quelques lignes pour t'offrir le parfum des salutations cordiales d'Osman Digna, le roi des lions du désert, et te présenter les compliments de ses vaillants guerriers.

Que les anges d'Allah accompagnent le fidèle courrier qui porte le présent message, joint à celui de mon collègue Ahmed-Sabry, à nos amis de Massaouah qui correspondent avec toi.

Si nos humbles écrits trouvent grâce à tes yeux, ô vénéré Maître, veuille leur accorder l'honneur d'une place dans ta feuille libérale.

Car c'est pour adhérer au désir que tu as exprimé dans ta respectueuse épître à notre illustre chef, que nous allons, l'un après l'autre, te tracer les événements principaux de la guerre du Soudan. Je te parlerai du glorieux Mahdi, et mon camarade te parlera d'Osman Digna.

Avant de commencer, permets-moi de dire deux mots de la fatale journée de Tel-el-Kébir.

***

Je te salue, ô camp sacré de Tel-el-Kébir, où reposent mes valeureux frères trahis.

Dormez en paix, ô victimes de Tewfik. Vos camarades nilotiques vous ont vengés sous les étendards victorieux des émirs soudanais.

Trente mille poitrines anglaises furent déjà percées par les lances des héros de Karthoum et d'Obeid.

Qu'on coupe les langues des scélérats qui accusent Arabi de trahison ! Par la tête du Prophète, je jure qu'Arabi est innocent.

Je fus officier de son état-major et je le connais intimement.

Je vis de mes propres yeux le vil espion, l'infâme délateur de Tewfik, le méprisable major Ragah-Effendy-Sadik entrer, vers minuit, la veille de la bataille de Tel-el-Kébir, dans le pavillon d'Al-Hamy (1) sous prétexte de lui communiquer d'importantes révélations sur les dispositions de l'ennemi.

Arabi, commandant en chef des armées égyptiennes, Aly-Pacha-Rouby, général du corps de Tel-el-Kébir, Mohamed Rahmy, sous-chef de la gendarmerie, plusieurs officiers d'état-major et moi, tenions

(1) Al-Hamy signifie en arabe « le Défenseur »; c'est le titre que le parti national égyptien et les Ulémas donnèrent à Arabi au commencement de la guerre.

Digitized by Google

conseil de guerre pour juger le colonel Aly-Bey-Youssouf, dont on avait surpris la correspondance secrète avec les Anglais.

Le major Ragah-Effendy-Sadik entendit la condamnation du traître colonel Aly-Bey-Youssouf et son remplacement par Fauda-Effendy.

Pour notre malheur, le major maudit que nous honorions de notre confiance et croyions dévoué à notre sainte cause, vit le plan de bataille que nous avions concerté pour le lendemain.

— Cet homme, dis-je à Arabi, en voyant sortir le perfide major du pavillon, va nous vendre à l'ennemi. Permets-moi, ô illustre défenseur de la patrie, d'épargner au trésor de nos envahisseurs les mille pièces d'or qu'il doit recevoir pour prix de sa trahison. Au risque de profaner mon épée, je trancherai d'un seul coup la tête infâme de ce coquin.

— Il n'osera pas nous trahir, dit Arabi, puisqu'il vient d'entendre le châtiment que nous infligeons au colonel Aly-Bey-Youssouf.

— Hélas ! il n'y a de parfait qu'Allah, le maître de l'univers.

Arabi dont les hautes qualités méritèrent des louanges de nos poètes, n'est pas exempt de défauts. Arabi s'est toujours cru infaillible. Il n'a jamais écouté les conseils de ses amis.

Ne lui as-tu pas conseillé dans ton journal, ô Cheikh Abou-Naddara, de mettre la main sur le khédive Tewfik et de le tenir comme otage ? Tewfik dans nos mains ne pouvait pas se dédire. N'avait-il pas encouragé Arabi, en plein conseil des ministres, à déclarer la guerre à l'Angleterre en lui disant : « *Je marcherai à la tête de mes troupes égyptiennes !* » Tewfik, dans notre camp, aurait donné à notre guerre un caractère d'indépendance nationale.

Après que Tewfik nous eut échappé des mains et fait cause commune avec l'étranger, tu as conseillé de combler le canal de Suez.

Ah ! s'il avait écouté ton sage avis, le misérable général Wolseley n'aurait pas pu débarquer de ce côté et la défaite de Tel-el-Kébir n'aurait pas eu lieu. Mais c'était écrit, et comme tu le sais, ô vénéré maître, les arrêts du Destin se réalisent, tôt ou tard.

Laissons là donc nos réflexions et revenons à Ragah-Effendy-Sadik, le traître, cause de tous nos malheurs.

Le militaire infidèle se dirigea en toute hâte, protégé par les ténèbres épaisses de cette nuit désastreuse, vers la tente du colonel Aly-Bey-Youssouf et l'informa du jugement prononcé contre lui et du

Digitized by Google

plan de la bataille. Le perfide colonel bondit de rage et s'élançant hors de sa tente,dit au major :

« Merci, mon brave. Tu auras ta récompense comme les autres. Quant à Arabi et à ses amis, ils n'auront ni le temps, ni le pouvoir de m'exécuter. Le général Wolseley saura tout, et, avant une heure, nos généraux de paille et leurs soldats poltrons seront balayés par les formidables canons britanniques. »

Je n'ai su cela, hélas! que trois jours plus tard, d'une des sentinelles qui gardaient la tente de l'infâme colonel.

***

Pourquoi affligerais-je ton cœur, ô Cheikh, par le récit désolant de la boucherie de Tel-el-Kébir? D'autres, plus habiles que moi, t'ont déjà décrit cette fatale journée. Je te dirai seulement que le régiment du traître colonel Aly-Bey-Youssouf se trouva, avant l'aube, entre deux feux, — les Anglais par derrière et les troupes indiennes par devant. Et avant que les pauvres soldats de ce régiment eussent eu le temps de prendre leurs armes, ils entendirent le cri de leur colonel Aly-Bey-Youssouf : « *Kasvah ya askar* (1). »

Les bombes anglaises visèrent d'abord nos magasins de munitions, et ensuite les pavillons de nos généraux et officiers supérieurs.

Les traîtres et les espions ont triomphé. Et les bédouins, nos alliés, se mirent contre nous et aidèrent l'ennemi à nous battre. Ils étaient payés pour cela.

N'avaient-ils pas reçu la veille, des mains de Sultan Pacha, l'envoyé du khédive Tewfik, les soixante mille guinées anglaises?

Pauvre Arabi! En vain tu as cherché la mort! La mort ne voulut pas de toi. Le destin te réservait les amertumes de l'exil.

Je t'ai vu, debout sur le pont du canal d'Ismaïlieh, t'efforçant d'arrêter les fuyards et d'encourager les faibles à la résistance.

Fauda Effendy, qui devait remplacer le traître colonel, s'est battu vaillamment, à mes côtés, et n'a quitté le champ de bataille que lorsqu'il eut vu tomber le dernier soldat de sa compagnie.

Quant à moi, je suivis Arabi, et les quelques camarades qui nous

(1) Défaite, ô soldats! C'est-à-dire — *Sauve qui peut!*

Digitized by Google

restaient, au Caire, où on espérait organiser une résistance. Mais la trahison nous avait précédés et tout espoir de salut s'évanouit.

***

Déguisé en fellah, turban gris sur la tête, zaaboute (1) grossier sur les épaules, formidable naboute (2) à la main et les pieds nus, je pris le chemin de la Haute Égypte sans un para (3) dans ma bourse. L'hospitalité proverbiale de nos compatriotes ne me fit jamais défaut.

Je ne suis jamais entré dans un kafr (4) ou dans une deyah (5) sans que les habitants m'aient offert un gîte, et le pain et le sel.

Ainsi, je suis arrivé à pied, comme un pèlerin, à Assyouth ; puis à Essouan, et de là, en suivant les caravanes, à Berber et à Sinnar.

Aucune langue ne pourrait décrire la désolation des Égyptiens du Haut-Nil, lorsque je leur annonçai l'issue fatale de notre guerre contre l'invasion anglaise!

Les hommes se déchiraient les tuniques et n'avaient pas honte de pleurer, et les femmes se teignaient les mains et la figure d'indigo en signe de deuil et remplissaient l'air de déchirants cris de douleur.

Mais ce sont les enfants qui, par leurs naïves questions, me perçaient le cœur et m'obligeaient à verser des larmes amères.

Les infidèles viendront-ils jusqu'ici? Brûleront-ils nos chaumières? Couperont-ils la tête à nos pères? Nous arracheront-ils des bras de nos mères pour nous vendre comme esclaves dans leur pays?

Mais nos pères leur donneront des coups de *naboutes* sur la tête et nos mères les mordront aux mains, et nous nous sauverons loin, loin, chez le Mahdi. Et les malheureux petits accompagnaient leurs questions de pleurs et de sanglots. Ah! les malédictions pleuvaient sur la tête de Tewfik qui nous a lâchement trahis et vendus à l'Anglais! Mais ne profanons pas nos lèvres en prononçant le nom du fils d'Ismaïl, qui surpassa son père en iniquité...

Je suis donc arrivé au Soudan après de longs mois de marche qu'Allah me donna la force de supporter.

---

(1) Zaaboute signifie manteau.
(2) Naboute, grand bâton.
(3) Parà, centime. — 300 paras font 1 franc.
(4) Kafr, village arabe.
(5) Deyah — hameau.

Digitized by Google

Que le Seigneur illumine ma mémoire, afin que je n'oublie aucun des faits de la campagne glorieuse du Mahdi et de ses émirs.

***

Lorsqu'on me présenta au Mahdi, il se battait contre Abdoul Kader, gouverneur du Soudan.

Mais avant de parler de cet intrépide chef des lions noirs, permets-moi, ô Abou Naddara, de te renseigner sur son origine et sur la cause de sa révolte contre le gouvernement égyptien.

Je serai bref, pour ne pas abuser de la patience de tes lecteurs.

***

Mohamed Ahmed, à qui les Musulmans du monde entier donnèrent le titre bien mérité de Mahdi, est le plus humble fidèle croyant que j'ai vu depuis que je connais les hommes.

S'il consent à ce qu'on baise sa main, ce n'est que pour pouvoir la poser sur la tête de celui qui l'embrasse et pour le bénir.

Quels yeux vifs et doux et quels regards fiers et tendres !

Son visage majestueux impose le respect et son front haut et noble commande la vénération de ses admirateurs.

Les villes principales de la vallée du Nil t'envient, ô Dongola, car c'est dans ton sein que naquit le Mahdi, l'élu du Seigneur!

Les adversaires de ce héros des héros, de ce glorieux champion de la foi et de la liberté, l'accusent d'avoir été marchand de chair humaine. Ils mentent ! ils mentent ! Le Mahdi n'a jamais exercé ce vil métier. Il est Cheikh Thavika (1).

Quant à sa profession, il n'a cessé d'enseigner la théologie et la littérature arabe que le jour où il proclama la guerre aux tyrans et aux envahisseurs de l'Egypte et du Soudan.

Le Mahdi n'est pas fanatique, comme le prétendent ses ennemis.

N'a-t-il pas veillé à la sûreté des prêtres et des prêtresses de la religion de Jésus, le fils de Marie, et à la sûreté de tous les chrétiens au Soudan ?

---

(1) Cheikh Thavika signifie chef d'une confrérie.

Digitized by Google

Mais pourquoi te chanterai-je les louanges du Mahdi, ô Abou Naddara? Il m'a dit que tu l'as vu, il y a quinze ou vingt ans, au Caire, qu'il traversait en se rendant en pèlerinage à la Mecque.

Le Mahdi t'aime, ô Abou Naddara, et la preuve c'est que, quand des Cheikhs arabes entrèrent en négociation avec le gouvernement anglais, offrant de sauver Gordon sous conditions, Mohamed Ahmed dit : « *Qu'une de ces conditions soit la rentrée en Egypte du Cheikh Abou Naddara.* » Le vizir anglais d'alors préféra sacrifier Gordon que de te permettre de revoir ta patrie dont tu es l'apôtre.

Allah ! En parlant du Mahdi, la gloire de l'Islam, je m'oublie, et au lieu d'une épître, j'écris un volume. Pardonne-moi donc, ô cher maître, si je me suis étendu sur ce sujet qui charme tous les cœurs.

Quelle cause a décidé ce théologue remarquable, ce littérateur distingué à briser la plume pour brandir le cimeterre et à déposer le livre saint pour lever l'étendard de l'indépendance? Écoute, ô vénérable Cheikh, ton disciple dévoué et tu seras édifié.

***

Le Mahdi a un frère, chef d'un village près de Fachouda, dans le Fleuve Blanc. Or, Raouf Pacha, alors gouverneur du Soudan, lui demanda le payement immédiat d'impôts exorbitants. Le chef du village offrit la moitié de la somme, quoique trop lourde pour ses pauvres villageois. Le gouverneur n'accepta pas. Alors le Mahdi conseilla à son frère de ne rien payer, et le frère suivit le sage conseil.

Raouf Pacha, irrité par le refus de paiement du chef du village, envoya contre lui deux compagnies sous les ordres de deux lieutenants-majors, un militaire et un civil.

Les deux lieutenants n'avaient pas seulement l'ordre d'amener au gouverneur le chef du village rebelle, mais son frère, le Mahdi, aussi.

Cet orgueilleux et fou Pacha croyait avoir affaire à des moutons et non pas à des lions audacieux et déterminés. Raouf n'eut qu'indirectement la nouvelle de la défaite complète de son expédition.

Le Mahdi, à l'approche des troupes du gouverneur, avait improvisé une petite armée des villageois de son frère et des membres de la confrérie religieuse dont il était le chef. Une rencontre eut lieu et un combat sanglant en résulta. Les deux compagnies et leurs lieutenants,

Digitized by Google

majors et officiers, furent passés tous au fil de l'épée sans qu'un seul soldat pût échapper à la mort pour donner la nouvelle au gouverneur.

Ce fut là le commencement de la révolte du Soudan, qui avait tant souffert sous le règne d'Ismaïl, surtout à l'époque où le général Gordon le gouvernait par son ordre.

Le Mahdi déclara donc la guerre au gouvernement égyptien. Dans ce temps-là, Arabi-Pacha était ministre de la guerre au Caire, et je me souviens que lorsqu'il apprit le soulèvement des Soudanais, il écrivit une lettre au Mahdi.

« Pourquoi vous insurgez-vous, disait Arabi, contre le gouvernement égyptien? Pourquoi prenez-vous les armes pour verser le sang précieux des musulmans?

» Ne sommes-nous pas frères? Ne croyons-nous pas tous au Koran?

» Versez donc vos impôts au trésor et épargnez vos forces dont la patrie aura besoin; car le danger nous menace. Les Anglais nous regardent avec avidité; ils convoitent notre fertile vallée du Nil. »

La réponse du Mahdi fut courte et intéressante.

« Nous ne sommes pas rebelles et nous ne faisons pas la guerre aux musulmans. Nous nous levons contre nos gouvernants despotes qui nous oppriment et nous dépouillent.

» Que le gouvernement égyptien nous traite avec justice et équité et nous nous soumettrons à ses ordres. »

J'étais présent lorsque Zabeir-Pacha, le Soudanais, donna cette lettre à Arabi, à Alexandrie. Heureux fut le succès de cette correspondance!

Raouf Pacha, le gouverneur, fut rappelé au Caire; Abdoul Kader Pacha fut envoyé à sa place; on suspendit l'expédition des troupes réclamées par Raouf et le Soudan fut pacifié.

***

Mais lorsque la nouvelle de nos infortunes à Tel-el-Kébir et l'emprisonnement d'Arabi et de ses collègues arriva aux oreilles du Mahdi, il reprit les hostilités contre le gouvernement de Tewfik que les Ulémas en plein conseil, au Caire, avaient déclaré traître à la patrie.

Il attaqua alors Abdoul Kader Pacha, gouverneur du Soudan, après avoir essayé de l'avoir comme allié pour combattre l'ennemi

Digitized by Google

commun, l'Anglais qui, sous prétexte de rétablir l'ordre en Égypte, envahissait le pays et semait partout la ruine et la désolation.

C'est à cette époque, comme je te le disais plus haut, ô Cheikh, que je fus présenté au Mahdi et admis dans les rangs de ses valeu-

Portrait du Cheikh J. Sanua Abou-Naddara.

reux guerriers à Sennar. Je pris donc part à un grand combat, méritant le nom de bataille, qui eut lieu, pas loin de Sennar, contre Abdoul Kader, et où le Mahdi fut vainqueur.

Nous eûmes plusieurs rencontres avec les troupes du Khédive, dans lesquelles nous remportions toujours les victoires en grossissant le

Digitized by Google

nombre de nos combattants des prisonniers égyptiens qui se rangeaient sous nos étendards avec enthousiasme, et en enrichissant nos dépôts d'armes et de munitions par leurs dépouilles.

Nous arrivâmes ainsi à Darfour, où la garnison égyptienne s'est rendue sans coup férir au Mahdi qui prit possession de cette importante ville, et, après y avoir installé un gouverneur, qu'il choisit parmi ses fidèles, nous partîmes pour Djebel Hadire. Là aussi, les populations firent leur soumission volontaire au Mahdi et lui jurèrent fidélité.

Le Mahdi est infatigable; il dit que le devoir du chef d'une défense nationale est de ne se reposer que lorsqu'il aura rendu la liberté à son peuple et chassé l'étranger de sa patrie.

Nous prîmes donc le chemin de Kordofan, où Abdoul Kader s'était réfugié avec ce qui lui restait de troupes après sa défaite. Mais les victoires éclatantes remportées par le Mahdi effrayèrent le gouvernement égyptien qui envoya en toute hâte au secours d'Abdoul Kader, à Kordoufan, six mille hommes de troupes composées d'Egyptiens et de Bachis-Bouzouks, sous le commandement du général Moussa-Pacha.

Allah, du haut du ciel, bénit les fidèles croyants qui se battent pour la gloire de sa sainte religion et pour la délivrance de son peuple musulman des mains de ses oppresseurs; il nous fit rencontrer, ô vénéré cheikh, l'armée de Moussa Pacha en route.

Le Mahdi qui aime à épargner le sang de nos frères en Mahomet, avant de livrer bataille aux soldats de l'infâme Tewfik, envoya au général des messagers de paix pour l'exhorter à se joindre à nous, comme c'est le devoir des vrais patriotes, et de marcher contre l'Anglais qui prenait définitivement possession de la vallée du Nil, où, aidé par le Khédive renégat et ses lâches ministres, il se fortifiait. Mais Satan avait endurci le cœur pervers de Moussa Pacha, et il rejeta notre alliance. Le Mahdi tomba alors sur lui comme la foudre et ses lions noirs mirent en pièces les malheureux soldats de Moussa Pacha.

Des six mille hommes, six cents seulement échappèrent aux ongles déchirants des lions soudanais; ils prirent la fuite avec leur général vaincu en laissant dans nos mains leurs armes et leurs munitions et provisions. Nous reprîmes alors le chemin de Kordoufan, où Abdoul Kader s'était retranché et fortifié.

Des journées sanglantes eurent lieu entre nos troupes et les siennes.

Digitized by Google

Personne ne peut nier la valeur d'Abdoul Kader, ses troupes se battaient avec acharnement. Mais Allah maudit les armes qui défendent une cause injuste.

Abdoul Kader, après avoir perdu la fleur de ses guerriers, s'enferma à Kordoufan et le Mahdi y mit le siège pendant quarante-cinq jours.

J'ai su plus tard qu'à cette époque le bruit s'était répandu au Caire qu'Abdoul Kader avait fait cause commune avec le Mahdi. Rien n'est plus faux. Ce qui paraît sûr c'est que, lorsque le gouvernement égyptien entendit que le malheureux Abdoul Kader était assiégé à Kordoufan par les troupes du Mahdi, il nomma à sa place Elah-Eddin-Pacha comme gouverneur du Soudan.

Le nouveau gouverneur expédia alors contre les assiégeants une armée formidable qui nous attaqua pendant la nuit.

Le combat fut corps à corps et dura jusqu'au coucher du soleil du lendemain. Abdoul Kader profita de cet engagement et rompit le siège en nous attaquant par derrière.

A Khartoum, les deux armées se réunirent alors contre nous et nous livrèrent une bataille mémorable. Mais Allah, Dieu des armées, ne nous abandonna pas. Il nous accorda la victoire sur nos ennemis qui se sauvèrent avec peu de soldats à Khartoum.

Le Mahdi fit donc son entrée triomphale à Kordoufan et prit possession de la ville, de son trésor et de tout le matériel de guerre qui s'y trouvait. Cette victoire fit croître la renommée et la puissance du Mahdi ; car il devenait alors maître du Kordoufan, des Djebals-Kadin et de la province de Fachouda. Toutes les tribus arabes se réunirent à lui, et les tribus de Bakaras à qui nous devons beaucoup de nos victoires, lui jurèrent fidélité sur le Koran. C'est à cette époque, comme tu l'entendras d'Ahmed Sabry, qu'Osman-Digna vint au Mahdi, lui fit sa soumission, devint son lieutenant et prit des ordres pour aller soumettre les Arabes de l'est du Soudan, connus sous le nom des Hadandaouas.

*
* *

Le Mahdi, après avoir envoyé Osman-Digna pour gagner à la cause de l'indépendance les tribus des Hadandaouas, expédia une force considérable sous la conduite d'un émir, accompagné des Arabes

Digitized by Google

des Bakaras (1), vers Obeid pour soumettre les tribus arabes qui l'habitent.

Or les mahdistes rencontrèrent sur leur passage, près d'Arabyah, le général Hicks, l'Anglais, à la tête de sept bataillons commandés par un général égyptien nommé Soliman-Nyazy-Pacha.

Un engagement eut lieu d'où résulta la défaite des troupes égyptiennes et la fuite honteuse du général Hicks et de Soliman-Nyazy-Pacha à Khartoum en laissant dans les mains des madhistes de nombreux prisonniers qui devinrent de bons soldats, des munitions de guerre et plusieurs canons. Cette défaite eu pour conséquence le rappel du général Hicks au Caire et la démission de Soliman-Nyazy-Pacha, qui se retira à Souakim.

***

Allah sait quels mensonges inventa Hicks pour déguiser son insuccès et quelles calomnies il jeta sur la tête de Soliman-Nyazy-Pacha pour lui attribuer la cause de la défaite.

Ce que je sais c'est que, quelque temps après, le général Hicks revint au Soudan et se dirigea vers Kordoufan à la tête d'une grande armée composée d'Anglais et d'Egyptiens, et divisée en deux corps. Celui qui marchait en avant était commandé par lui et celui qui formait l'arrière-garde, par Elah-Eddin-Pacha, gouverneur du Soudan.

Ma plume est indigne de te décrire la défaite de cette grande armée. Il faut être Mautinebby ou un autre des poètes immortels de l'Arabie pour le faire. Je me bornerai donc à dire ceci, vénéré Cheikh, que, même les successeurs glorieux de Mahomet, le saint envoyé d'Allah, ne remportèrent jamais une victoire si complète.

Le Mahdi rencontra Hicks à Atmour, entre Khartoum et Kordoufan, et l'attaqua vigoureusement. Pas un soldat du corps d'armée de Hicks n'échappa aux lances meurtrières des mahdistes. Hicks, son état-major anglais et toutes ses troupes mordirent la poussière à la fin de cette journée unique parmi les annales glorieuses des héros. Le corps d'armée commandé par Elah-Eddin-Pacha eut le même sort. Officiers et soldats périrent tous. Que telle soit la fin de tous les tyrans de la terre.

(1) Les Bakaras sont ceux que les journaux européens désignent sous le nom de derviches.

Digitized by Google

C'est à cette époque que le général Gordon vint à Khartoum en qualité de gouverneur général du Soudan et muni d'un million de livres sterling du gouvernement anglais et de quatre cent mille du gouvernement égyptien.

***

Ce pauvre Gordon, plus missionnaire anglais que soldat britannique, crut avoir la même chance à Khartoum que le général Wolseley à Tel-el-Kébir. Pour son malheur, les chefs des tribus arabes de Soudan ne sont pas les chefs bédouins de l'Égypte. L'or ne les corrompt pas.

Le Mahdi toujours austère et sérieux ne put s'empêcher de rire lorsqu'il entendit la proposition de Gordon, le nommant sultan de Kordoufan, de Darfour et du Fleuve Blanc et l'autorisant à exercer la traite des esclaves. Sage, digne et imposante fut la réponse du Mahdi.

« Me faut-il ta nomination, ô Gordon, pour régner sur les pays » que le Seigneur me fit conquérir?

» Je n'aspire pas à la royauté. Je n'ai qu'un vœu à faire, qu'Allah » exaucera; et c'est d'arracher la patrie du grand Méhémet Ali de vos » griffes et de détrôner l'infâme vice-roi qui la vendit à tes frères.

» Quant à la traite, Allah nous la permit dans son Koran. Ton au- » torisation est par conséquent inutile.

» Maintenant voici mes ordres. Fais-nous ta soumission sans retard, » pour nous épargner le versement inutile de ton sang et de celui » des musulmans; autrement notre épée exercera ses fureurs. »

***

Gordon ne prit pas en considération la sommation du Mahdi.

Son obstination, hélas! lui coûta la vie.

En effet, le Mahdi, après avoir invoqué le secours et la protection du Très-Haut, se leva et se dirigea, suivi de ses preux, vers Khartoum pour défier l'orgueilleux Gordon et montrer au monde entier que celui qui défend une sainte cause ne doit pas redouter les gueules infernales des canons. Le Mahdi marcha d'abord contre Chendy, l'attaqua et la prit, par les armes, des mains du gouvernement égyptien.

Il marcha ensuite sur Berber, où il trouva une forte résistance.

La prise de cette ville nous coûta, hélas! beaucoup de braves, aux âmes desquels le Prophète Mahomet ouvrit les portes de notre déli-

Digitized by Google

cieux paradis; car, comme tu le sais, ô vénérable Cheikh, tous ceux qui expirent dans le Djehad, (1) voient les belles houris de l'Eden descendre du ciel pour recevoir leurs âmes et les présenter à Dieu clément et miséricordieux.

Le Mahdi s'empara donc de Berber et de tout ce qu'il y trouva d'armes et de matériaux de guerre.

Nous fîmes beaucoup de prisonniers que nous expédiâmes dans notre armée, et le général Houssein Khalifa, que le gouvernement égyptien avait envoyé avec quatre cent mille guinées pour corrompre les Arabes nos alliés, nous tomba dans les mains avec son or que le Mahdi distribua impartialement à ses guerriers.

Le Mahdi rompit ensuite toutes les communications et coupa les fils du télégraphe entre Khartoum et l'Égypte.

Toutes les tribus arabes de ces lieux firent leur soumission au Mahdi et se rangèrent sous ses étendards.

***

Le Mahdi après avoir mis le siège au nord de Khartoum, avec une grande armée, attaqua Gordon du côté du sud.

Les engagements se succédaient et les combattants se disputaient avec acharnement les difficiles victoires que nous remportions, par la volonté d'Allah, toujours. Ainsi nous enlevâmes à l'ennemi toutes ses positions, l'une après l'autre, et occupâmes les faubourgs de Khartoum.

En voyant le nombre de ses soldats décimé et ses munitions de guerre et provisions alimentaires diminuées, Gordon demanda en vain des renforts de troupes turques, puis anglaises, qui n'arrivèrent que lorsque le malheureux Gordon se trouvait aux extrémités.

Car, lorsque le siège se fut prolongé au delà de six mois et que les habitants se virent obligés de se nourrir de charognes, faute de tout aliment, ils murmurèrent contre l'entêtement de Gordon qui ne voulait pas se rendre au Mahdi, comptant toujours sur l'arrivée des renforts turcs ou anglais.

C'est alors que les partisans du Madhi qui se trouvaient à Khartoum et secrètement l'informaient de tout ce qui se passait dans la ville, se mirent à faire adroitement la propagande et réussirent à nous

(1) Djehad, guerre sainte.

Digitized by Google

gagner les notables de Khartoum et même le général Farag Ezeiny Pacha, le Soudanais, qui commandait les troupes de Gordon.

Un accord fut donc conclu avec Farag Ezeiny Pacha pour ouvrir les portes de la ville sans combat et conserver les vies des musulmans des deux côtés.

Cela fut fait et nos troupes entrèrent tranquillement à Khartoum.

Mais Gordon avait encore quelques soldats fidèles à sa cause infâme. Ceux-ci voulurent empêcher la marche triomphale des mahdistes. Un combat corps à corps s'engagea et les mahdistes les passèrent tous au fil de l'épée. Nos troupes entrèrent alors dans le palais de Gordon, et malgré les ordres stricts du Mahdi, on tua Gordon, qui avait fait lâchement assassiner Farag Ezeiny Pacha.

La prise de Khartoum, qui ceint le front du Mahdi d'une auréole de gloire, lui causa deux chagrins, la mort de Farag Ezeiny Pacha et la perte de Gordon, qu'il voulait tenir prisonnier dans un but politique.

Ainsi va le monde, ô vénéré maître; on ne goûte pas de joie sans amertume.

Le Mahdi ne resta que huit jours à Khartoum, pour y installer un gouvernement, et partit à Metemmeh pour s'y reposer, avant de marcher contre les troupes anglaises qui s'avançaient en toute hâte pour tirer Gordon de Khartoum.

***

Maintenant laissons le Mahdi goûter un peu de repos qu'il a bien mérité, et permets-moi de te parler de l'affaire du colonel anglais Stuart qui, avant la chute de Khartoum, l'avait quitté par le Nil avec plusieurs bateaux à vapeur, ayant à bord des négociants, des prêtres et des prêtresses émigrés de Khartoum.

Mais, j'y pense. Tu as raconté en détail la triste fin de ce colonel dans ton journal, qui nous parvient sans interruption et amuse nos chefs par ses dessins fantastiques.

Je n'ai donc pas besoin de te dire que le colonel Stuart et toute sa suite, soldats anglais et marins égyptiens, tombèrent dans les mains de nos alliés et périrent tous à l'exception des prêtres et prêtresses qui. par ordre du Mahdi, furent respectés et mis en sûreté.

Revenons à présent au général Wolseley, qui s'avançait avec son immense armée sur Khartoum, tantôt par terre, tantôt par le Nil.

Digitized by Google

Le faux vainqueur de Tel-el-Kébir, ou pour mieux dire, le boucher des soldats d'Arabi que Tewfik, le traître de la patrie, lui avait livrés comme des moutons (j'entends parler du général Wolseley), espérait sauver Gordon, ignorant qu'il avait péri, et il était arrivé près de Metemeh, située à deux jours de dromadaire de Khartoum.

Là, Wolseley s'arrêta et lança l'avant-garde de son armée sous les ordres du général sir Charles Wilson et du colonel Bernaby, accompagnés des correspondants des journaux anglais. Ils n'avaient pas fait une longue marche lorsqu'ils rencontrèrent les troupes du Mahdi.

Quoiqu'ils soient nos ennemis, nous plaignons les malheureux soldats anglais qu'on expédie au Soudan à la rencontre d'une mort certaine.

En effet, des troupes que Wolseley envoya contre nous, pas un soldat ne revint à lui. Sir Charles Wilson, le colonel Bernaby, les pauvres correspondants des journaux de Londres et les troupes, tous furent massacrés. Inutile de te dire, ô Cheikh bien-aimé, que chaque défaite anglaise remplit nos magasins de provisions et de munitions et nous fournit de beaux fusils et de superbes canons. Oui, nous nous emparons des canons anglais intacts; car nous ne laissons pas le temps à l'artilleur d'enclouer sa pièce. Les Soudanais bondissent sur les malheureux canonniers et les assomment d'un seul coup sur la tête.

Quant à Wolseley, le héros doré de Tel-el-Kébir, à peine les tristes nouvelles de la chute de Khartoum, de la mort de Gordon, de la défaite du général Wilson et du colonel Bernaby et de la marche en avant du Mahdi percèrent ses oreilles d'âne, son cœur de loup se blottit dans ses entrailles de vipère et la terreur envahit son âme de chacal. Le malheureux crut voir alors le glaive vengeur du Mahdi levé pour trancher sa tête infâme.

« Partons, ô nobles fils de l'Angleterre! Partons sans retard — s'écria-t-il — le maudit Mahdi nous poursuit. N'entendez-vous pas les hurlements de ses guerriers affamés de notre chair et altérés de notre sang? Sauvons notre peau blanche et rose! Ces diables noirs veulent nous la maculer. Laissons-leur nos canons et nos munitions. Le trésor égyptien nous en dédommagera. Débarrassons l'Égypte du Soudan qui l'ennuie? Épargnons notre sang précieux, cher à notre gracieuse Reine. Assez de héros britanniques morts dans cette néfaste campagne. »

Il dit, et à la tête de ses fantassins et cavaliers, il prit hardiment la

Digitized by Google

fuite. Nous rendîmes grâce au Seigneur, en nous emparant du riche butin de ce soldat étonnant que la victoire ne peut favoriser si la trahison ne s'en mêle.

***

Je t'ai raconté, ô mon Cheikh vénéré, tout ce que je vis et entendis de la guerre que le Mahdi entreprit contre le gouvernement égyptien et les généraux anglais.

Quant à la mort du Mahdi, que j'ai quitté après la chute de Khartoum, tu sais ce que nous en pensons ici; plusieurs officiers égyptiens, depuis dix lunes, te l'ont écrit, et ils eurent bien raison de te dire : « Ne t'attarde plus à discuter le plus ou le moins de » probabilité de la mort de Mohamed Ahmed. Vraie ou fausse, la » mort du Mahdi ne signifie rien, du moment que la cause dont il » était la personnification, au lieu d'en subir un échec, est en passe » d'en tirer bénéfice. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il ressus- » cite. La résurrection n'est pas indispensable aux vrais prophètes » pour imposer l'autorité et la perpétuité de leur parole. Il arrive » après la mort de Mohamed Ahmed, ce qui arriva après la mort du » grand Mahomet lui-même. A la ferveur religieuse et guerrière a » succédé la ferveur militaire et politique qui est son enfant direct » et légitime. L'enfant est déjà grand, et tu en auras d'ici peu des » nouvelles. »

En effet, cher Maître, les Anglais battus partout, évacuent le Soudan...

***

Je cède la plume à mon collègue Ahmed Sabry que le Mahdi même avait donné à son lieutenant Osman Digna. Il pourra donc t'en parler. Je termine en priant Allah de nous réunir bientôt au Caire sous le khédiviat du seul fils du grand Méhémet-Ali. Amen !

LETTRE D'AHMED SABRY

SUR LES COMBATS LIVRÉS AUTOUR DE SOUAKIN

Assalamou alayts ya Ostaz! Salut à toi, maître, salut à toi, ô vaillant apôtre de la liberté, défenseur intrépide des opprimés et ennemi

Digitized by Google

redoutable des tyrans. Que le maître de l'univers bénisse la France, cette terre hospitalière, mère glorieuse de héros immortels et foyer de civilisation. Amen!

Permets-moi, ô sincère ami des fidèles croyants qui souffrent, de te parler d'Osman Digna, champion de notre indépendance.

N'étant pas aussi éloquent que mon honorable collègue Hassan-al-Guendy, je crains que mes paroles ne trouvent pas grâce à tes yeux. Mais je sais que tu n'aimes pas les fleurs de l'imagination.

Mon récit te plaira donc; car il ne renferme que des faits historiques embellis par la seule vérité.

***

Le glorieux Osman Digna, l'épouvantail des soldats anglais, est né à Souakin. Il a presque le même âge que le Mahdi : cinquante ans. Les yeux et la barbe ont la couleur de la nuit et le teint de sa peau est cuivré. Il a la taille moyenne, mais droite et robuste.

Si le Mahdi est un écrivain distingué, Osman Digna est un orateur éloquent. Il aime haranguer ses soldats, et sa voix sonore est pénétrante. Lorsqu'il crie en attaquant l'ennemi, *Ya Rab ennasr* (1) il enflamme le cœur de ses guerriers. Il était djellab (2) et trafiquait dans la traite sans négliger le commerce de l'ivoire, des plumes d'autruche et de la gomme, etc. Ainsi jusqu'à présent, il conserve l'habit du djellab, petit turban blanc, foutta (3) blanche et heram (4) sur les épaules.

En 1286, (5) Osman Digna fut jeté en prison par Moumtaz Pacha, pour avoir murmuré contre les vilenies et les persécutions des envoyés du Khédive Ismaïl au Soudan, et il resta prisonnier onze longues années. Tu peux aisément t'imaginer, ô vénérable Cheikh, combien cet emprisonnement immérité augmenta la haine de ce martyr de la liberté contre les despotes.

Comme son illustre maître le grand Mahdi, Osman Digna n'est

(1) Ya Rab ennasr : Seigneur, accorde-nous la victoire.
(2) Djellab, marchand d'esclaves
(3) Foutta, pièce de toile qui enveloppe le corps.
(4) Heram, manteau de laine.
(5) 1286 de l'Egire correspond à 1869 de l'ère chrétienne.

Digitized by Google

pas fanatique. Il se plaît dans la société des enfants de l'Occident et les écoute avec un vif intérêt ; il est avide d'instruction.

C'est en 1300 (1883) qu'il se rallia au Mahdi, embrassa sa sainte cause et devint son bras droit. Quoique natif de Souakin, Osman Digna aime habiter Sinkat.

***

Muni des ordres du Mahdi, Osman Digna, le vainqueur de Wolseley, de Baker et de Graham, alla soumettre les Arabes de l'est du Soudan, connus sous le nom des Hadandaouas.

A peine ces tribus virent l'étendard glorieux du Mahdi et entendirent la lecture de ses ordres ; qu'elles prêtèrent à Osman Digna leur serment de fidélité et se révoltèrent contre le gouvernement égyptien.

A leur tête, Osman Digna attaqua vigoureusement Mohamed Tewfik Bey, gouverneur de Souakin et lui fit subir des énormes pertes dans toutes leurs rencontres, et, enfin, l'obligea à s'enfermer avec qui lui restait de troupes à Sinkat, où il mit le siège.

Toutes les caravanes, qui arrivaient à Sinkat portant des matériaux de guerre et des munitions et provisions pour l'armée de Mohamed Tewfik Bey, tombèrent dans les mains d'Osman Digna qui fit alors couper les fils du télégraphe pour rompre les communications entre le Soudan et l'Egypte, et ordonna aussi de combler les puits d'eau qui se trouvent entre Berber et Souakin et cela pour contribuer aussi au succès de son maître le Mahdi, alors sur le point d'attaquer le général Hicks. L'activité d'Osman Digna était incroyable. Tout en assiégeant Sinkat, il lançait journellement des avant-gardes au nord et au sud pour ne pas être surpris par l'ennemi qu'il savait en route pour sauver les assiégés et le battre.

En effet, ses intrépides soldats rencontrèrent Hassan Effendy Maraachly à la tête de quatre compagnies de soldats égyptiens. Un engagement eut lieu, dans lequel ces derniers trouvèrent tous la mort.

Cette défaite eut comme conséquence l'envoi de trois mille hommes sous le commandement de Mahmoud Taher Pacha, qui se dirigea du côté de Trinkitat, par la mer Rouge, vers Tokar, pour délivrer les troupes égyptiennes qui s'y trouvaient et marcher sur Sinkat, assiégé par Osman Digna. Tel était le plan de cette expédition à laquelle le destin réservait un triste sort.

Digitized by Google

Oui; car à peine Mahmoud Taher Pacha et ses soldats arrivaient au port de Trinkitat, descendaient à terre et marchaient environ une heure dans la direction de Tokar (à quatre heures de la mer) qu'ils rencontrèrent le fameux Cheikh Khadr à la tête des valeureux Hadandaouas en nombre considérable.

Mahmoud Taher Pacha fit alors un carré de ses troupes pour résister à ces lions de la vallée. Mais que peuvent tous les formidables carrés militaires du monde contre l'attaque des défenseurs de la foi et de la liberté?

Ce carré fut enfoncé de trois côtés, cinq cents hommes mordirent la poussière et Mahmoud Taher Pacha prit la fuite avec les soldats qui pouvaient le suivre et s'embarqua précipitamment à bord du bateau à vapeur égyptien *Al Djafarya*, qui l'attendait au port de Trinkitat. Ainsi rentra à Souakin cette malheureuse expédition confuse et honteuse.

***

Nos amis d'Egypte qui, en dépit de la surveillance anglaise, nous tiennent au courant de tout ce qui s'y passe, nous informèrent que lorsque la nouvelle inattendue de la défaite de Mahmoud Taber Pacha arriva au Caire, le Khédive et ses maîtres les Anglais envoyèrent à Souakin, à bord du bateau à vapeur *Al Mehalla*, un conseil de guerre sous la présidence du général Ismaïl Pacha Serry pour juger le malheureux Mahmoud Taher Pacha qu'on accusait de haute trahison; car on ne pouvait pas s'imaginer au Caire qu'une armée aussi disciplinée que la sienne se fît battre par des Arabes du désert, mal armés et ignorant l'art de la guerre.

Heureusement pour l'accusé, l'issue fatale de la seconde expédition démontra son innocence.

En effet, les mille hommes qu'on envoya avec trois pièces d'artillerie, sous le commandement du major Mohamed Kazim, contre Osman Digna, du côté de Teb, eurent un sort pire que celui de l'expédition de Mahmoud Taher: de ces mille hommes, trois seulement purent s'échapper avec Mustapha Ramzy, officier d'état-major, ancien espion du khédive Tewfik, dans l'armée d'Arabi de Maryouth.

Lorsque cette triste nouvelle de la défaite de Mohamed Kazim parvint au conseil de guerre qui siégeait à Souakin pour juger Mahmoud

Digitized by Google

Taher Pacha, ses membres se levèrent et retournèrent au Caire pour prévenir le gouvernement anglo-égyptien du danger imminent qui le menaçait du côté du Soudan.

La consternation devait être indescriptible dans la capitale.

Oui, la consternation était indescriptible au Caire; autrement le lâche khédive n'aurait pas convoqué et présidé un conseil de guerre composé d'officiers supérieurs, anglais et égyptiens.

« Osman Digna, ce vil bédouin du désert, dit le khédive Tewfik en » plein conseil, devient formidable aujourd'hui et plus redoutable » même que son maître. le Mahdi. Ce tigre d'Osman Digna est à » présent entouré par la fleur de nos officiers indigènes qui désertè- » rent lâchement leurs glorieux chefs britanniques pour se ranger » sous ses maudits étendards. Osman Digna devient fort par nos » canons, et ses féroces soldats s'arment des fusils de nos braves » guerriers ».

Telles furent ses propres paroles qu'un de nos amis, présents au conseil, transmit à Osman Digna par un de nos émissaires.

On décida dans un conseil d'envoyer quatre mille hommes du côté de Souakin sous le commandement de Baker-Pacha, le général anglais, d'Abdoul-Razak-Bey, chef d'état-major. Permets-nous, ô Cheikh, de te faire connaître cet Abdoul-Razak-Bey.

Abdoul-Razak-Bey est un de ces braves officiers supérieurs qui avaient abandonné Arabi-Pacha la veille de la bataille de Tel-el-Kébir; il s'était présenté, avec plusieurs de ses collègues de l'état-major égyptien, au général Wolseley pour le renseigner exactement sur l'armée d'Arabi-Pacha, sur sa force, ses fortifications, les noms de ses principaux chefs et leurs plus importantes positions stratégiques.

Les Anglais sont généreux dans la récompense des services utiles de leurs fidèles, surtout de ceux à qui ils doivent leurs victoires. Abdoul-Razak, de major, fut promu au grade de colonel. Mais si les scélérats récompensent les traîtres, Allah ne les laisse pas impunis. Tu verras, plus loin, ô Abou-Naddara! le châtiment mérité que ton humble disciple, par la volonté d'Allah, put infliger à ce traître de la patrie.

Mais revenons à l'expédition de Baker-Pacha, l'Anglais et de son chef d'état-major, Abdoul-Razak-Bey, le traître de Tel-el-Kébir.

Arrivés à Souakin, le général-sauveur anglais et son colonel, traître

Digitized by Google

égyptien, formèrent leur triomphante armée des 4,000 hommes qui provenaient du Caire et de Massaouah, des 1,500 hommes de Sanhit commandés par Mohamed-Saleh et Assad, et des 500 soldats qui se trouvaient à Souakin même.

L'Anglais Baker-Pacha, quoique à la tête de ces six mille hommes de troupes régulières, craignant d'attaquer les intrépides guerriers d'Osman Digna, et voulant suivre le sage et prudent exemple du général anglais Wolseley à Tel-el-Kébir, envoya le cheikh Mohamed-al-Margany, aux tribus arabes alliées d'Osman Digna pour les corrompre par l'or britannique et les décider à abandonner le lieutenant du Madhi. comme les Bédouins avaient abandonné Arabi.

Mais, les Arabes d'Osman Digna préfèrent la mort à la honte de la trahison, et quoique l'infâme Cheikh Mohamed-el-Margany fût le chef de la confrérie religieuse d'Al Marganya, à laquelle ils appartenaient tous, ils refusèrent de commettre cette lâcheté et répudièrent ce chef infidèle.

L'insuccès de cette entreprise fit trembler Baker et Abdoul Razak; car ils s'aperçurent qu'ils avaient affaire à des hommes honorables et résolus qu'on ne pouvait pas battre du côté de Souakin.

Ils changèrent donc leur plan et se rendirent avec leurs troupes à Trinkitat, à bord de leurs bateaux à vapeur; comptant marcher de là sur Tokar et Sinkat pour délivrer les soldats qui y sont enfermés, et, renforcés par eux, livrer une grande bataille à Osman Digna, le vaincre et le prendre prisonnier.

Vaine illusion! Irréalisable espoir!

Marchez, marchez, infidèles! Courage, courage! Voici le colonel Barnaby qui vient avec les siens à votre secours. Avancez, avancez, audacieuses sauterelles rouges! Les pointes acérées des lances meurtrières des Arabes vous attendent. Vous serez vaincus; car Allah maudit les ennemis de ses fidèles croyants. Nous prîmes part, ô Abou Naddara, à cette mémorable journée, dont le souvenir ne s'effacera de notre mémoire qu'avec le dernier souffle.

Baker Pacha, le colonel Barnaby et Abdoul Razak Bey sortirent de Trinkitat, précédés de leur armée qui marchait comme dans une cérémonie, musique en tête, ne pensant jamais que la mort était tout près. En effet, ils n'avaient pas fait plus d'une heure de marche, qu'ils rencontrèrent une partie de l'armée d'Osman Digna, commandée par le

Digitized by Google

Cheikh Khadt, autour duquel nous étions avec d'autres anciens officiers d'Arabi, parmi lesquels Hassan-al-Guendy.

Nous nous divisâmes alors en trois colonnes et nous attaquâmes l'armée de Baker de droite, de gauche et de front.

Nos Arabes se jetèrent sur l'ennemi comme les lions sur les taureaux, et, en un clin d'œil, les soldats de Baker se virent entourés des nôtres et cernés de tous les côtés. C'est alors que les épées et les lances des Arabes exercèrent leur fureur et les têtes maudites des mercenaires de nos tyrans tombèrent par centaines. On nageait dans le sang qui coulait à flots, et les canons et les fusils étaient muets.

Lorsque l'Anglais Baker et son collègue Barnaby virent leurs troupes se débarrasser de leurs armes et prendre la fuite, en laissant derrière eux leurs camarades, proie du cimeterre des guerriers soudanais; ils suivirent leur exemple et déchirèrent les flancs de leurs coursiers avec leurs éperons, jetant de l'or aux Arabes qui les poursuivaient pour les distraire, tellement ces lâches craignaient la mort.

Retournés à leurs fortifications avec un petit nombre de leurs troupes, Baker-Pacha et le colonel Barnaby donnèrent à l'artillerie l'ordre d'ouvrir le feu contre nos hommes qui ne cessaient pas de poursuivre les fuyards. Mais hélas! les malheureux ne s'apercevaient pas que leurs boulets atteignaient leurs soldats avant d'atteindre les nôtres.

Ainsi fut défaite l'armée du général Baker-Pacha, de ce valeureux officier anglais qui avait promis au khédive Tewfik et au gouvernement de la gracieuse reine de retourner au Caire en triomphe, en ramenant Osman-Digna mort ou vivant.

Mais, pour mes camarades égyptiens et moi, le couronnement de cette éclatante victoire fut le châtiment du traitre Abdoul-Razak-Bey, le chef de l'état-major de Baker. Écoute, ô Abou-Naddara, et réjouis-toi de la punition de celui qui fut cause de tous nos maux.

Nous l'avions reconnu dans la mêlée et nous l'avions indiqué à nos guerriers. Malgré son coursier arabe qui dévorait l'espace, nos braves le rejoignirent et, par un coup de lance vigoureux, le renversèrent de cheval. Nous arrivâmes à temps pour arrêter le glaive qui allait trancher sa tête immonde.

Abdoul-Razak gisait à terre blessé au dos, comme tous les lâches de son espèce.

« Regarde-moi, apostat, rénégat! lui criai-je. Me reconnais-tu,

Digitized by Google

» âme de boue, traître infâme? Je suis Ahmed-Sabry. Ah! si Arabi
» ne m'en avait pas empêché, j'aurais tranché la tête de Ragah-
» Effendy-Sadik qui t'informa, ainsi que le colonel Ali-Bey-Youssouf,
» de notre plan de bataille à Tel-el-Kébir.

» Misérable! Tu mériterais que je te fasse couper en mille morceaux
» pour les envoyer comme reliques à tes frères en trahison.

» Que le châtiment terrestre te prépare à celui qui t'attend au ciel
» au jour du grand jugement.

» Amis, ajoutai-je, que celui qui abhorre, comme moi, les traîtres,
» lui plante sa lance au corps. »

En moins d'un instant la poitrine du perfide représentait une forêt de lances. Ainsi finirent les jours maudits de ce félon.

***

La lune n'avait pas accompli deux fois tout son cours, depuis la défaite fatale de l'armée de Baker-Pacha, que je recevais de nos amis du Caire, par l'entremise d'un négociant grec, une lettre dont voici les passages importants :

« Nous voyons avec joie le valeureux lieutenant du grand Mahdi
» marcher à pas de géant sur nos ennemis, et les expédier par milliers
» à l'enfer où le feu éternel les attend.

» Voilà l'orgueilleux Baker battu et le traître d'Abdoul-Razak châtié.

» Sache, ô vaillant frère, que lorsque notre honorable ministre, le
» patriote Chérif-Pacha apprit la victoire que les troupes d'Osman-
» Digna, commandées par le preux cheikh Khadr, remportèrent sur
» l'Anglais Baker, il dit ceci aux gouverneurs britanniques d'Égypte :

» Seigneurs, nos richesses sont épuisées et nos hommes sont exter-
» minés dans la guerre du Soudan que nous aurions pu faire cesser
» si vous nous aviez laissés agir seuls. A présent, c'est trop tard ; nous
» ne pourrons pas éteindre le feu que vous avez allumé. Souffrez donc
» que nous demandions l'aide de la Sublime Porte. Aidés par des
» soldats turcs, peut-être parviendrons-nous à rétablir l'ordre au
» Soudan. »

« — Nous avons décidé, lui répondirent-ils, d'abandonner le Soudan.

— » Tant que je suis au pouvoir, s'écria le ministre Chérif, je ne
» consentirai jamais que l'Égypte perde ce riche pays dont la con-

Digitized by Google

» quête fut une des gloires du grand Méhémet-Ali, mon maître, d'im-
» mortelle mémoire. »

» Il dit et donna sa démission.

» Nubar, le dévoué serviteur des Anglais, le remplaça.

» Frère, baise pour nous la noble droite d'Osman-Digna et dis-lui
» de se préparer à recevoir le général Graham, qui, accompagné par
» le battu Baker, se dirige vers Trinkitat avec cinq mille soldats anglais. »

***

Mon correspondant disait vrai. Le général Graham vint à Trinkitat et marcha sur Tokar. Mais à peine réussissait-il à en délivrer la garnison qu'il rencontra une faible partie de nos troupes, car le gros de l'armée d'Osman-Digna s'était dirigée vers Souakin, où nos émissaires nous annonçaient la marche en avant d'une force considérable de l'ennemi. Pourtant, malgré notre nombre, bien inférieurs aux cinq mille Anglais de Graham, nous le mîmes en déroute, et les quelques fuyards qui nous échappèrent, s'embarquèrent à Trinkitat pour Souakin.

C'est dans cette journée que Ramadan le nègre, surnommé Kabbad Sarouah (1) vengea son fils Karim, tombé dans la bataille précédente contre Baker. Le malheureux père se lança hardiment, en défiant la mort, au milieu des soldats anglais et arriva, couvert de blessures, jusqu'à Baker en criant :

« Si les forces me manquent pour verser tout ton sang impur, Allah m'accorde le bonheur de te défigurer. »

Il dit, donna un coup de cimeterre à Baker en plein visage et tomba mort.

Deux houris descendirent du ciel pour porter l'âme du saint martyr au paradis du Prophète.

***

Lorsque l'infortuné Graham arriva à Souakin, il paraît que son premier soin fut de demander à son riche gouvernement l'envoi de quinze mille hommes pour battre d'abord Osman Digna et puis aller

(1) Kabbad Sarouah, signifie celui qui saisit les âmes; c'est-à-dire. l'Ange de la mort.

Digitized by Google

à Berber pour rencontrer le général Wolseley, qui partait alors d'Atmour, et marcher ensemble sur Khartoum pour rompre son siège et délivrer le général Gordon. Les renforts demandés, bien équipés et ne manquant ni de matériaux de guerre, ni de munitions et provisions, arrivèrent des Indes et de l'Angleterre.

Osman Digna, qu'Allah conserve à l'Islam, a des amis fidèles partout et particulièrement à Souakin, sa ville natale : il recevait donc des renseignements exacts sur les préparatifs du général Graham et sur les mouvements de ses troupes.

Le désastreux Graham sortait toujours du côté de Tamanib (1) contre Osman Digna, et le malheureux général rouge n'eut jamais la chance de gagner un bras de terrain ; il se retirait de tous les engagements en perdant un nombre considérable de ses hommes, de sorte que lorsque le général Wolseley, désappointé de son expédition pour sauver Gordon, retourna à Metemeh et de là à Dongola, il reçut l'ordre de son gouvernement d'aller à Souakin pour savoir la cause des échecs perpétuels du général Graham.

Wolseley obéit et alla à Souakin où il s'assura que ce n'était pas par mauvais vouloir que Graham ne pouvait pas avancer, mais que l'héroïsme de nos soldats avait découragé et terrorisé les Anglais.

J'oubliais de te dire, ô révérend Cheikh, que Graham, en voyant ses efforts toujours couronnés d'insuccès, *avait mis à prix la tête d'Osman Digna!!!* Malheureusement pour le vaincu, les mille pièces d'or qu'il offrait à celui ou à ceux qui lui présenteraient la tête du lieutenant du Mahdi ne séduisaient personne.

***

Mais revenons aux deux glorieux chefs d'armée britannique, Wolseley et Graham, les sauveurs de Gordon, les vainqueurs du Mahdi et d'Osman Digna.

A la queue de leurs forces réunies, ils sortirent de Souakin et marchèrent, un pas en avant et deux en arrière, contre nous. Nous les rencontrâmes à une heure de distance de Bir Handoub. Ils ne s'attendaient pas à nous trouver si près. Wolseley alors fit de ses troupes

(1) Tamanib est le nom arabe de Teb.

Digitized by Google

deux ailes et un cœur (1) et prit les guerriers arabes entre les feux de ces deux ailes.

Comme tu le vois, ô Abou Naddara, notre danger était grand et notre situation critique.

« Ya Rab-al-Alamin ! » cria Osman Digna, (2) et, à la tête de ses braves il attaqua l'aile droite de l'armée anglaise, avec tout ce qu'il pouvait disposer d'hommes valeureux préférant la mort sur le champ de la liberté. J'essaierais en vain de te décrire la furie de nos soldats à l'attaque : il faut voir pour croire. Je te dirai seulement, que les malheureux Anglais étaient foulés aux pieds et le sang noir de ces rouges créatures coulait à torrents.

Après avoir ainsi écrasé l'aile droite ; nous arrivâmes au centre.

C'est alors qu'Osman Digna cria : « Ekhteltou ya forsan (3) ».

L'ordre de notre chef fut exécuté et Arabes et Anglais se mêlèrent ensemble. Allah ! Allah ! Que de veuves et que d'orphelins nous fîmes alors ! et que de familles ennemies nous couvrîmes de deuil ! Quoique habituée aux défaites, l'armée britannique n'en a jamais subi une pareille à celle-ci.

Mais il faut l'avouer, si les Anglais sont incapables dans la marche en avant, ils sont très habiles dans la retraite en bon ordre.

Ainsi battus, les deux généraux de la reine se retirèrent à Souakin en nous laissant leurs chevaux, leurs armes et d'immenses matériaux de guerre.

***

Ils voulurent se venger de nous derrière les murs de Souakin et du haut de leurs vaisseaux. Ils ne cessaient donc pas de lancer contre nous, de la ville et du port, leurs bombes et leurs obus, outre leur fusillade bien nourrie.

Mais voici comment nos Arabes se défendaient contre ce feu ininterrompu. D'ailleurs je dois te parler des stratagèmes de nos guerriers du désert. Ils allumaient des grands feux d'un côté, devant Souakin. Les Anglais alors dirigeaient leur canonnade de ce côté-là que les Arabes abandonnaient pour courir battre l'ennemi du côté opposé.

---

(1) Cœur ici signifie le centre.

(2) Ya Rab-al-Alamin, signifie, ô Maître de l'Univers!

(3) Ekhteltou y a forsan. signifie Mêlez-vous (à l'ennemi) ô guerriers.

Digitized by Google

Lorsque les Anglais employaient leurs lumières électriques pour découvrir l'endroit où les Arabes se trouvaient; ceux-ci se couvraient de larges branches d'arbres et s'avançaient ainsi de nuit vers les positions de l'ennemi pour les battre. Les Anglais croyaient avoir devant eux une forêt, un bois et tiraient d'un autre côté.

Encore un exemple des stratagèmes des soldats d'Osman Digna, qui eût toujours un grand succès dans les engagements contre les troupes de Baker de Graham et de Wolseley.

A l'approche de l'ennemi, ils se divisent en trois parties : deux se cachent dans des grottes à droite et à gauche, et la troisième attaque les Anglais de front, puis feint de battre en retraite pour les amener dans leur poursuite au milieu des deux autres partis qui sortent alors de leurs embuscades et se jettent sur eux.

Ordinairement, nos adversaires forment de suite un carré et nous foudroient de tous les côtés avec leur artillerie. Les Arabes alors se jettent par terre à plat ventre, attendant que la fumée obscurcisse le champ de bataille pour ramper comme des reptiles entre les jambes de l'ennemi et ne se lever qu'au milieu des infidèles. La terreur des Anglais est inimaginable lorsqu'ils voient les Arabes sortir d'entre leurs jambes. Alors les têtes volent des corps et les couteaux percent les poitrines de nos envahisseurs.

*
* *

Des armées composées de guerriers si valeureux et de chefs si intrépides ne pouvaient manquer de victoires.

L'illustre chef de la révolution soudanaise, l'immortel Mahdi, son premier lieutenant, l'invincible Osman Digna et les émirs et chefs des tribus arabes, leurs fidèles alliés, n'ont jamais subi un échec ou une défaite en se battant contre nos envahisseurs anglais.

Une fois, cent cavaliers des nôtres furent surpris par un détachement de troupes anglaises, dix fois supérieur en nombre. Une retraite honorable était impossible. Eh bien! ces preux préférèrent la mort à la honte d'une fuite qui aurait sauvé leurs vies. Comme un seul homme, les cent cavaliers se lancèrent contre l'ennemi qui paya cher sa lâche attaque. Un seul de nos cent frères se sauva pour apporter au camp la triste nouvelle de la mort de ses camarades qui avaient eu

Digitized by Google

la joie, en expirant, de voir cinq cents de leurs ennemis étendus près d'eux.

***

Deux mots importants avant de finir.

Nos chefs savent exactement tout ce que la France fait en faveur de l'Égypte et tout ce qui se trame à Londres et au Caire contre les Mahdistes.

Eh bien! si nous voyons les Anglais résolus d'annexer la vallée du Nil à leur empire maudit, nous marcherons en masse vers le Nord.

Tu prévois ce qui suivra.....

Allah, Dieu des armées, qui fait triompher le faible contre le fort, sera notre bouclier. Les anges du Seigneur nous guideront le long du Nil; ils marcheront devant nous le jour et veilleront sur nous la nuit. L'amour de la patrie et la haine des tyrans fortifieront nos bras et rempliront nos cœurs de courage.

Comme au Soudan, nous verrons les Anglais fuir de l'Égypte.

Pour Allah, il n'est rien de difficile.

Espère, ô Abou-Naddara, espère.

Pour copie conforme :

M. — A. Gromier.
Fondateur de l'Union Méditerranéenne

Digitized by Google

D'ALGER A KAIROUAN

III

TUNIS ET KAIROUAN (1)

De Constantine à Tunis. — Une ascension en chemin de fer. — Éboulements et inondations. — Tunis. — Les palais beylicaux : Dar-el-Bey et Diane de Poitiers ; le Bardo et ses lions ; Kasar-Saïd et la plume du traité. — Les collèges Sadiki et Alaoui. — St Louis de Carthage. — La Goulette. — De Sousse à Kairouan. — La ville sainte et ses mosquées. — Sidi Okba et le Barbier. — Une exploitation agricole. — La culture de la vigne. — Le régime du protectorat et le développement de la Régence. — Un budget comme on en désire.

Le chemin de fer de Constantine à Tunis suit d'abord la même direction que celui d'Alger à Batna, mais arrivé au Kroub, il infléchit vers l'est pour traverser une région peu habitée. A partir d'Aïn-Regada on côtoie sans cesse l'Oued-Zenati, faible ruisseau qu'en maint endroit on franchirait d'un saut. Mais ce cours d'eau d'apparence débonnaire devient un torrent furieux à l'époque des pluies. Peu de temps avant notre passage il venait encore de couper la voie ferrée en trois endroits avant la station de l'Oued-Zenati. De ce point jusqu'à la Seybouse le chemin de fer est pour ainsi dire rongé par le torrent. Les terres s'éboulent et le lit de l'Oued-Zenati, qui est encombré de gros blocs de rochers, se déplace de plus en plus au détriment de la voie ferrée. En plusieurs endroits, la Compagnie de Bône-Guelma a dû faire établir un mur de soutènement ; mais elle ne sera délivrée de toute préoccupation que lorsque cette mesure de précaution sera généralisée à l'encontre d'une rivière aussi capricieuse que désordonnée.

A Hammam-Meskoutine se trouvent des eaux thermales très fréquentées. Les vapeurs produites par les sources chaudes qui se rencontrent jusque sur le bord de la voie ferrée, une belle cascade, ayant pour cadre un cirque de rochers, un paysage riant, au milieu d'une

(1) Voir la Revue française, n° 23 (nov. 1886) p. 406, n° 24 (déc.) p. 512.

Digitized by Google

abondante végétation, donnent à cette partie de la vallée de l'Oued-Zenati un cachet tout particulier.

Guelma, qui s'élève un peu plus loin, est une ville neuve d'un aspect qui n'a rien d'oriental. Les Français y sont assez nombreux (1,500 sur un total de 6,000 habitants environ). A partir de cette ville, la vallée de la Seybouse semble prendre plus de vie et d'animation. La terre est bonne et plus cultivée, les oliviers sont nombreux, mais la vigne est encore rare. Après avoir franchi le défilé boisé de Nador on arrive à Duvivier, point de bifurcation entre Bône et Tunis.

C'est alors que le paysage se transforme au fur et à mesure que l'on remonte la vallée de l'Oued Melah pour franchir les hauteurs qui nous séparent du bassin tunisien. A Medjez-Sfa la grande montée commence avec des rampes de 25 millimètres sur une étendue de 27 kilomètres Remblais, tranchées, tunnels et viaducs se succèdent rapidement pendant qu'un beau panorama se déroule peu à peu à la suite des courbes décrites par la voie. Après Aïn-Affra on revoit les stations précédentes, avec le tracé du chemin de fer, la vallée de l'Oued Melah, celle de la Seybouse et la cime des crêtes au milieu desquelles se dessine une échancrure ayant la forme du golfe de Bougie. Bientôt on arrive à l'entrée d'un tunnel qui s'est effondré le 6 janvier sous l'action des pluies. Pour rétablir la circulation il a fallu utiliser le chemin d'accès à voie étroite qui avait été construit par l'entrepreneur. Ce chemin, mis en état et élargi, a des rampes qui s'élèvent jusqu'à 30 millimètres et c'est par cette voie que monte le train, avec une sage lenteur, au milieu des ouvriers et des déblais, en décrivant de nombreux détours qui donnent une grande variété au panorama de plus en plus étendu.

On arrive ainsi à l'extrémité opposée du tunnel (kil. 83) où l'on reprend la voie normale. Bientôt après la grande courbe cesse, le panorama disparaît avec la vallée de la Seybouse, et l'on commence à descendre dans la vallée de la Medjerda à travers des bois de chênes liège. La vigne apparaît ensuite sur les coteaux et se multiplie rapidement jusqu'à Souk-Ahras, centre animé qui a l'air d'une ville absolument neuve.

Souk-Ahras, par suite de l'importance à la fois stratégique et commerciale de sa position a pris un grand développement. Sur un total de 6,000 habitants on compte plus de 2,000 Français et de 1,300 étran-

Digitized by Google

gers, la plupart Italiens, amenés dans le pays par les travaux du chemin de fer. De la station, on aperçoit une série de toits couverts de briques du plus beau rouge et une fort belle halle aux grains.

En quittant Souk-Ahras, le pays est fort accidenté, tantôt boisé, tantôt rocailleux ; la vigne disparaît bientôt ainsi que toute culture et toute habitation. Le chemin de fer passe et repasse à plusieurs reprises la Medjerda dans la vallée de laquelle il doit rester jusqu'en vue de Tunis. Dans sa partie supérieure cette vallée est fort étroite, sinueuse et ne manque point de pittoresque. Mais ce qui séduit le touriste est loin de plaire à la Compagnie de Bône-Guelma qui a eu à surmonter des difficultés considérables pour construire le chemin de fer sur un terrain aussi mouvementé où l'on ne quitte un remblai que pour s'engager dans une tranchée ou sous un tunnel.

C'est surtout entre l'Oued-Mougras et Sidi-el-Hemessi, que les travaux d'art abondent. Comme l'Oued Zenati, mais plus puissante que celle-ci, la Medjerda suit constamment la voie ferrée qu'elle sape sans cesse d'un côté, tandis que de l'autre se produisent de fréquents éboulements. Le remède serait tout trouvé si des galeries protégeant la voie comme cela existe dans les Alpes, permettaient à la montagne de glisser dans la Medjerda sans obstruer le chemin de fer et de le protéger contre la rivière. En certains endroits la voie n'est distante que de 25 à 30 centimètres de la rive qui tombe à pic sur la Medjerda et lors des crues de la rivière la terre meuble est rapidement entraînée. De nombreux groupes d'ouvriers travaillent à la consolidation de la voie qui ne sera en sûreté du côté de la rivière que lorsqu'un mur de soutènement qui existe en quelques endroits sera étendu à tous les points menacés.

Tout à coup le train s'arrête : un éboulement obstrue la voie, tandis qu'un peu plus loin, un pont a été emporté par les inondations de janvier. Il faut franchir par trois fois la Medjerda sur les passerelles avant de pouvoir rejoindre la partie accessible de la voie. Le pont métallique est encore là, gisant dans le sable et la pile du milieu a été balayée par le courant. Lors de la construction du pont on avait tablé sur les plus fortes crues connues en s'en référant aux dires des habitants, c'est-à-dire sur 8 mètres, et on avait placé pour plus de sûreté le tablier du pont à 2 mètres plus haut. Mais la crue de 1886, dépassant toute prévision, atteignit 11 à 12 mètres, et

Digitized by Google

le flot, débordant par-dessus le parapet, enleva le pont qui, dans sa chute, entraîna la pile du milieu.

Immédiatement après le pont, la voie entre en tunnel et c'est sous cette sombre voûte à peine éclairée de loin en loin par quelques fumeuses lanternes que se fait l'embarquement dans le train montant au milieu d'un tohu-bohu causé par le va-et-vient des voyageurs des deux trains et des Arabes qui se bousculent pour porter les colis et s'accablent d'injures dans l'obscurité. Enfin après trois heures consacrées aux transbordements, le sifflet de la locomotive donne le signal du départ et nous sortons de notre caveau pour longer encore la rive capricieuse de la Medjerda qui est consolidée par des travaux de maçonnerie. Le passage est étroit et pittoresque aux environs de Sidi-el-Hemessi et, on passe quatre fois encore la Medjerda entre cette station et Ghardimaou où se trouvent les douanes française et tunisienne, de fort bonne composition en cet endroit.

Ghardimaou, premier village tunisien, n'est qu'un ramassis de cabanes en bois, dans le genre des constructions provisoires élevées par les émigrants au Nord-Ouest américain. Le confortable y est presque inconnu. Un petit bordj se dresse tout à côté de la gare, qui est entourée de palissades en bois.

A Ghardimaou, les défilés cessent et l'on entre dans la grande et riche vallée qu'arrose la Medjerda et que bordent au nord, les montagnes du pays des Kroumirs. Les villages sont rares, mais de temps à autre on aperçoit les blanches murailles d'une koubba ou d'une zaouia. La plaine est cultivée par une population presque exclusivement indigène, qui voit de plus en plus dans le protectorat le régime d'ordre et de tranquillité et qui a compris, plus vite qu'en Algérie, quel parti on pouvait tirer des chemins de fer. C'est ainsi qu'à Souk-el-Arba (le marché du mercredi), de nombreux convoyeurs indigènes amènent en gare des sacs de blé que les Arabes savent fort bien vendre à leur juste valeur. La tranquillité est du reste facile à assurer, et, de Souk-Ahras aux portes de Tunis, il n'y a pour toute garnison sur le parcours de la voie ferrée qu'un détachement de zouaves installé à Souk-el-Arba.

Un peu au delà de cette station, la Medjerda a encore exercé ses ravages et emporté le pont du chemin de fer, ce qui nécessite un nouveau transbordement et une nouvelle perte de temps. Après

Digitized by Google

Béja la vallée se resserre et se transforme en un défilé assez pittoresque où l'on retrouve encore la Medjerda rongeant ses bords sinueux. En quelques instants on ne franchit pas moins de 9 ponts et plusieurs tunnels. Le lit de la rivière est assez profondément encaissé et parfois la rive se relève presque à pic. A Djedeida le chemin de fer se sépare définitivement de la Medjerda. Puis, il passe devant le Bardo, laisse sur la gauche le grand aqueduc romain et, après avoir traversé les plantations d'oliviers qui recouvrent les mamelons des environs de Tunis, fait son entrée dans le quartier franc de la capitale de la Régence.

Tunis compte environ 125,000 habitants, en majorité musulmans. Les Juifs sont au nombre de 25,000, chiffre qu'atteignent également les Européens. Ces derniers sont pour la plupart Italiens ou Maltais et dépassent de beaucoup en nombre les colons français, dont les intérêts sont pourtant considérables. En Tunisie, le travailleur espagnol devient un oiseau rare, mais on voit apparaître un nouvel élément étranger dans la personne des Grecs que le Levant envoie faire leur petit commerce sur les côtes de la Régence.

Tunis renferme un quartier franc et un quartier indigène. Le premier est situé sur le bord du lac Bahira, pièce d'eau vaseuse qui communique avec la mer par le chenal de La Goulette. Le quartier renferme de larges rues bordées de trottoirs, de belles et grandes habitations n'ayant absolument rien du style arabe. L'avenue de la Marine, sur laquelle s'élèvent la modeste cathédrale de Tunis et la maison bourgeoise où siège le Résident de France, est destinée à devenir le rendez-vous général des Européens.

La ville indigène, qui est entourée d'une vieille muraille, présente ce caractère sombre propre aux villes arabes. Là du moins la civilisation européenne n'a pas eu le temps de pénétrer, et cette partie de Tunis conserve son cachet originel et original. On s'y promène à travers un dédale de rues tortueuses et étroites bordées de maisons qui semblent absolument dépourvues de vie. On y remarque cependant de grands balcons en fer forgé qui forment une espèce de cage grillée dans laquelle se dissimulent les femmes arabes, qui trouvent un élément de distraction dans la contemplation des passants.

Les musulmanes portent un haïk, tantôt blanc tantôt noir, selon leur condition. D'autres ont un grand voile, nullement diaphane, qui leur

Digitized by Google

couvre entièrement la tête et le visage; aussi ces recluses volontaires sont-elles obligées de soulever obliquement avec les deux mains cette espèce d'éteignoir, afin d'y voir tant soit peu clair et de pouvoir se diriger elles-mêmes dans la rue. Jamais on n'aperçoit une ligne de leur visage et leur regard toujours baissé vers la terre n'embrasse que le point où elles vont poser le pied.

Les juives ont un caractère bien différent de leurs coreligionnaires d'Algérie. Ce qui frappe le plus, c'est de leur voir porter des pantalons collants de toute couleur d'un effet absolument disgracieux sur leurs volumineuses personnes. Passé un certain âge de jeunesse, les juives sont pour la plupart sujettes à l'éléphantiasis et atteignent une rotondité extraordinaire, ce qui leur enlève toute grâce dans leur démarche.

On dit cependant que cet état de prospérité est très goûté dans le pays et que plus une femme à de poids plus elle est estimée par les naturels. C'est-là une question de goût. Sur la tête, les juives portent ce qu'on appelle improprement un casque et qui n'est autre chose qu'un grand cornet doré rappelant, à s'y méprendre, la coiffure en honneur au temps d'Isabeau de Bavière. Elles sont chaussées de babouches à talons, dans lesquelles leurs pieds ne sont qu'aux trois quarts entrés; aussi, en marchant, semblent-elles chercher un équilibre qui les fuit sans cesse.

Les rues marchandes de Tunis sont fréquentées par une population qui semble remplie d'une fiévreuse animation. A côté du nègre à moustaches blanches qui produit un singulier effet, on rencontre le marchand de crêpes, le vendeur d'eau qui renferme sa marchandise dans une peau de bouc qu'il porte sur le dos. Ces peaux, quand elles ne contiennent pas d'eau sont remplies d'huile que les indigènes amènent ainsi au marché à défaut de tonneau, meuble dont l'usage leur est encore inconnu. Les Arabes qui portent la *chechia* entourée de corde de poil de chameau, sont des Algériens presque toujours; ceux qui la portent avec un cordon de soie ou de laine sont généralement des Tunisiens. Les premiers sont revêtus du classique bournous, tandis que les derniers donnent la préférence à la gandoura à broderies et à bordure verdâtres. Il n'est pas rare de voir les jeunes Tunisiens porter une fleur, ordinairement une rose, posée derrière l'oreille.

C'est surtout dans les *souks* que l'on rencontre les échantillons les

Digitized by Google

plus variés parmi la population. Les rues, qui de l'avenue de France et de la Marine mènent à la Kasba, sont toujours remplies de monde, ce qui se comprend aisément en raison de leur étroitesse. Nombre de maisons sont ornées de colonnes de marbre noir ou blanc provenant des ruines de Carthage. Sur quelques portes sont dessinés des bas-reliefs. Dans le voisinage de la grande mosquée, où aucun chrétien ne peut pénétrer, pas plus que dans toute autre mosquée de Tunis, les ruelles sont parfois entièrement voûtées et abritent contre la pluie et les rayons ardents du soleil, les marchands et les étalages variés de leurs boutiques. En d'autres endroits, de grands morceaux de toile ou des planches disjointes forment une séparation d'avec la voûte céleste. Ce coup d'œil bizarre rappelle la rue Combes, à Constantine, avec cette différence qu'à Tunis l'originalité, la couleur locale, la prédominance des indigènes sont bien plus grandes qu'à Constantine. Les industries les plus diverses sont exercées dans les souks, mais les produits que l'on y remarque surtout sont les étoffes, les tapis, les armes, les babouches, les essences et les objets de maroquinerie. Tout cela ressemble un peu aux bazars algériens, mais ici on se sent presque exclusivement au milieu d'un monde indigène qu'il est bon d'observer dans son élément, monde rempli d'obséquiosité et qui ne manque jamais une occasion de mettre dedans le *roumi* assez audacieux pour entreprendre d'y faire seul ses acquisitions.

La place de la Kasba est dotée d'un square et bordée sur l'un des côtés par un grand bazar. Square et bazar ont tout à fait l'air d'un décor de théâtre. Du côté opposé se trouvent la caserne de zouaves construite d'après le style arabe et le palais de ville du bey dont l'aspect extérieur n'indique guère la destination.

Un lieutenant tunisien, coiffé du fez à étoile de cuivre, nous fait visiter Dar-el-Bey (le palais du bey). De grands escaliers nus et froids mènent à un patio orné de piliers de marbre noir et blanc et très pittoresque d'aspect. Ce patio donne accès dans les salles principales. La salle à manger, transformée souvent en salle de délibération, contient un plafond or et rouge de beaucoup de cachet; elle forme saillie sur une ruelle et possède des jours qui s'ouvrent de bas en haut comme des chausse-trappes. Le salon du premier ministre, tendu de soie jaune, renferme de jolies arabesques et des supports en marbre alternativement noir et blanc ; le plafond en bois, peint en or, rouge

Digitized by Google

et noir, est très réussi. Mais le travail le plus curieux est le magnifique plafond en rotonde de la salle du conseil, dont les arabesques en plâtre sont d'un curieux effet. On dit que l'ouvrier — on peut bien dire l'artiste — qui a exécuté cette œuvre, n'y a pas employé moins de sept années.

Le palais est fort mal entretenu et sent la misère dans tous les coins : les tentures sont souvent dans un état pitoyable, le mobilier est dégradé, et de vieux fauteuils blanchis par l'usage et l'usure ne supporteraient pas sans avarie, le poids d'une juive tunisienne. Certains objets de toilette et d'ameublement sont d'un goût déplorable et forment un contraste frappant avec l'ensemble du palais. Il y a notamment des bouquets de fleurs artificielles qui viennent certainement d'une boutique à treize sous. Et c'est dans ce palais que l'on héberge les membres des familles princières qui honorent Tunis de leur présence ! Enfin des gravures modernes sont apposées dans plusieurs appartements. Elles reproduisent des scènes militaires du premier Empire, le retour des Cendres et l'histoire complète de... Diane de Poitiers. Voilà certes, une rencontre à laquelle le touriste ne s'attendait point.

De la terrasse du palais on jouit d'une vue magnifique mais éblouissante sur une immense étendue de toitures et de terrasses blanches qui resplendissent au soleil. Le coup d'œil est fort curieux et donne une idée de la grandeur de la ville indigène d'où émergent de distance en distance de solides minarets et des mosquées à coupoles, qui tranchent agréablement dans le paysage. Au loin, la vue s'étend sur le lac Bahira, la Goulette et son golfe. Avant de sortir du palais on traverse un patio où se trouve une foule d'Arabes attendant avec une patience tout orientale qu'on leur rende la justice. Comme complément de couleur locale, il est bon d'ajouter que l'officier tunisien, qui sait à peine quelques mots de français, accepte, sans la moindre façon, la bonne-main qui lui est offerte. Qui sait si ce n'est pas le plus clair de ses revenus ?

Les résidences beylicales sont assez nombreuses aux environs de Tunis : le Bardo et Kasar-Saïd sont les plus curieuses. Pour se rendre au Bardo il faut suivre entièrement la rue des Maltais, une des plus larges et des plus fréquentées du vieux Tunis, puis sortant de la ville par Bab-es-Sadoun, passer sur le grand aqueduc romain en suivant

Digitized by Google

le petit chemin de fer du Bardo qui, en ce moment, n'est pas en activité de service.

Le Bardo, devant lequel on arrive bientôt, a l'aspect d'une petite forteresse dont le palais occupe le centre et les bâtiments annexes les côtés. Pour pénétrer jusqu'au palais il faut traverser un grand couloir à arcades où sont installés ces petits marchands indigènes que l'on trouve dans tout l'Orient. L'entrée du palais se fait par une grande cour carrée et sombre, et l'escalier des Lions. Comme Dar-el-Bey, le Bardo est un peu délabré, surtout en fait de mobilier, mais on y rencontre de belles salles. Une des premières est la salle de justice où le bey assis sur un trône de velours et d'or applique tout à la fois la loi et son caprice, mais sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours aux huissiers, avoués, avocats et à leur inséparable compagnon, le papier timbré. La salle de justice avec ses marbres blancs et noirs, ses murs en mosaïque, ses deux rangées de colonnes est éclairée surtout par une large baie pratiquée dans un plafond aux couleurs harmonieuses. Tous les jours à quatre heures une apparition se produit dans cette salle. Un soldat tunisien se tient au port d'armes au pied du trône, pendant que, à la porte extérieure, trois musiciens exécutent un air peu varié. Une espèce de Méphisto, grand gaillard tout de rouge habillé, fait ensuite entendre des invocations sur un ton de lamentation, puis tout rentre dans le silence. C'est le salut au bey.

On se rend à la salle du trône en traversant plusieurs pièces garnies de rideaux déchirés et de meubles dont les étoffes usées indiquent un âge reculé. Des dessins appendus aux murs représentent Louis-Philippe, les funérailles de Marceau, Galilée signant sa rétractation et autres sujets variés. La salle du trône est une belle pièce ornée de tapisseries, de lustres, de glaces et de boules d'étain dans lesquelles on se voit marchant la tête en bas. Tout un côté de la salle renferme les portraits des souverains. Enfin, bien que nous ne soyons pas en Allemagne, il n'y a pas moins de douze pendules sur les consoles.

En retraversant la cour des Lions on pénètre dans l'ancien harem. Sur un patio couvert, de beaucoup de cachet, donnent les deux plus curieuses salles du Bardo. L'une absolument nue aux parois couvertes de médiocres faïences, possède en guise de plafond un magnifique dôme en partie doré. L'autre est une rotonde garnie de faïences dont le dôme est recouvert de fort jolies arabesques.

Digitized by Google

Du Bardo à Kasar-Saïd il n'y a qu'un pas qui est vite franchi. Une belle grille donne accès au jardin. Celui-ci, dont on fait cependant grand éloge, n'est remarquable que par ses plantations d'oranger qui ont l'avantage de rapporter 14 à 15,000 piastres par an.

Extérieurement, le palais n'est qu'une grande bâtisse; intérieurement, les salles ne présentent qu'un médiocre intérêt. On y voit, comme au Bardo, des arabesques, des marbres, des dorures, des tapis usés et des ameublements de mauvais goût. Dans une grande salle sans cachet se trouve la table de marbre sur laquelle le généra Bréart et le bey Mohammed-es-Sadok signèrent le traité du 12 mai 1881, qui établit le protectorat français. La plume qui servit à cet usage est un simple roseau fendu. Comme la fameuse tache d'encre de Luther, il est probable qu'elle a déjà été renouvelée plusieurs fois, et l'on trouverait sans doute plus d'un Anglais en possession de la seule véritable et authentique.

Les salles les plus curieuses étaient en réparation; peut-être aurions-nous pu les voir si nous n'avions eu la mauvaise idée d'amener, comme cicerone, l'officier du Bardo, que son concurrent frustré de Kasar-Saïd regarde toujours d'assez mauvais œil, au grand détriment des visiteurs. Ce cicerone était tout simplement un colonel tunisien, d'origine franque, et parlant couramment la langue du pays de ses pères. Nous hésitions à lui donner quelque chose, quand on nous fit remarquer qu'il n'aurait aucune honte à recevoir un bakchich. « Je ne devrais pas accepter, dit-il, mais... » puis, sans achever, il referma sa large main sur une simple pièce de cent sous.

Après ces visites palatiales, nous remontons en voiture et rentrons à Tunis, en une demi-heure, en faisant le tour extérieur de la ville, au nord, jusqu'à Bab-el-Khadra.

Quand on a vu deux ou trois villes arabes, on connaît à peu près tout ce qu'il y a de curieux comme mœurs et comme habitants; et c'est vers les spécialités que la curiosité du voyageur se trouve portée. Aussi m'étais-je bien promis de mettre à profit mon trop court séjour à Tunis, pour visiter les établissements d'instruction franco-indigènes qui sont appelés, depuis quelques années, à fournir, au gouvernement beylical, des éléments d'administration et d'éducation, bien supérieurs à ce qui existait lors de l'établissement du protectorat. Avant cette époque, le budget de l'instruction publique n'exis-

Digitized by Google

tait pour ainsi dire pas, et si l'on en excepte le collège Sadiki, qui est le produit d'une fondation spéciale, et l'enseignement religieux musulman, il n'y avait, comme établissements scolaires, que les zaouïas. où l'on apprenait tout au plus à lire, à écrire et à connaître, d'une façon tout à fait superficielle, quelques versets du Coran. Aujourd'hui, le budget de l'instruction publique est assez largement doté, les écoles primaires se créent de plus en plus, l'instruction secondaire est donnée aux indigènes au collège Sadiki et dans ses annexes, et le collège Alaoui, qui vient de voir le jour, sert d'école normale pour les instituteurs.

Le collège Sadiki, ainsi nommé en l'honneur du dernier bey, Mohamed-es-Sadok, est situé dans une rue étroite non loin de la kasba. Son directeur, Si-Laroussi-ben-Ayad, est un Tunisien disert et fort aimable qui trouve à s'instruire auprès de ses visiteurs un plaisir aussi grand qu'à leur faire voir son établissement. Le collège est l'œuvre d'une fondation du général Khérédine; il remonte à 1875. Son revenu annuel qui s'élève à près de 200,000 francs permet d'entretenir 50 boursiers pensionnaires et 100 externes, tous Tunisiens.

Les études commencent à la 6e classe. Les élèves consacrent une bonne partie de leur temps à l'étude de l'arabe et du Coran. Viennent ensuite, le français, l'histoire, la géographie, les sciences. Ni le latin ni le grec ne rentrent dans le programme. Le collège compte 6 professeurs européens, 1 par classe, et chacun d'eux fait dans sa classe le cours de tout l'enseignement, car il n'existe pas de professeur spéciaux. Chaque professeur reçoit un traitement de 4,000 francs.

Le collège Sadiki est la pépinière dans laquelle le gouvernement d'Ali-bey recrute ses fonctionnaires, ses instituteurs, ses employés et tous ceux qui, à un titre quelconque, forment la classe instruite de la population tunisienne. Tous les deux ou trois ans, selon les fonds disponibles, on envoie à l'école normale de Versailles deux élèves ayant achevé leurs études et se destinant à l'enseignement, afin de les former plus complètement au professorat.

Le local affecté au collège Sadiki est une ancienne caserne. Le patio sert de lieu de récréation; c'est une cour étroite et triste qui a tout à fait l'aspect d'un intérieur de prison. Une galerie à arcades en fait le tour au rez-de-chaussée et au premier et lui donne un air coquet et propre. Les salles de classes sont petites, comme toutes les pièces du

Digitized by Google

reste, et ne reçoivent que le jour strictement nécessaire afin d'éviter la chaleur. Comme en France on trouve des bancs, des pupitres en bois noir, un tableau à la craie, etc. Ceci soit dit pour ceux qui se figureraient trouver là une installation qui ne soit pas *classique*. Les cartes géographiques viennent de chez Vidal-Lablache et les livres de classe de la maison Hachette.

Les dortoirs sont au premier. Les élèves ont des lits en fer munis de traversins et de matelas ; beaucoup d'entre eux n'ont peut-être jamais été aussi bien couchés dans leurs familles. Le réfectoire se trouve au rez-de-chaussée. Le matin, les élèves prennent du café sauf au printemps où on sert pendant trois mois du lait doux par mesure d'hygiène. A midi et le soir il y a toujours du couscouss ou du macaroni avec une tasse de lait aigre, un plat de viande et un de légumes. Pour boisson, de l'eau, la loi de Mahomet prohibant le vin. A côté du réfectoire est une pièce sombre servant de mosquée; celle-ci existait déjà lorsqu'il y avait une caserne. Deux fois par semaine, le vendredi et le dimanche, les élèves vont à la promenade.

Le collège Sadiki a deux annexes : une à Tunis même, rue des Maltais et une autre à Kairouan, qui est toute récente. Ces deux écoles renferment ensemble 6 professeurs ; 80 élèves y reçoivent l'instruction gratuitement, mais tous sont externes, les ressources de la donation ne permettant pas de faire davantage. Ces annexes, où l'instruction est moins forte qu'au collège Sadiki servent un peu d'écoles préparatoires à ce dernier.

On se rend au collège Alaoui par la porte Djedid près de laquelle s'élève un boulevard à maisons européennes construit sur l'emplacement de la première enceinte. La nouvelle école s'élève sur une hauteur d'où on jouit d'une fort jolie vue sur l'ensemble des terrasses de Tunis. C'est là que siège M. Machuel, un Algérien qui occupe l'importante situation de directeur de l'enseignement public dans la Régence. Le directeur du collège Alaoui est un Français, M. Casteran. Le collège compte des boursiers tunisiens et une trentaine d'élèves d'autres nationalités, car, outre l'école normale, qui n'admet que des indigènes, il y a un pensionnat où l'on reçoit des élèves sans aucune condition spéciale autre que le paiement de la pension. Les boursiers sont destinés à former plus spécialement des instituteurs ; mais jusqu'ici il a été impossible de connaître les résultats que donnera cette école; elle

Digitized by Google

ne date que du mois de novembre 1884 et ne possède encore qu'une installation et un matériel incomplets.

Dans le même bâtiment se trouve une bibliothèque ouverte au public mais qui n'est guère fréquentée à cause de sa situation à l'extrémité de la ville et des heures d'ouverture.

Les établissements scolaires indigènes sont appelés à se développer de plus en plus en Tunisie et ne sauraient être trop encouragés. L'enseignement franco-arabe qui y est donné contribue éminemment à la diffusion de la langue française, et avec elle l'influence de la France se fait sentir jusque dans les régions les plus éloignées du pays. C'est ce qu'ont fort bien compris le résident général et le cardinal Lavigerie, l'éminent archevêque de Carthage dont le nom seul vaut une armée, et qui a tant contribué à faire accepter et aimer la domination française. L'installation de prêtres français succédant à un clergé italien hostile, et la création d'écoles françaises, sont les deux facteurs principaux du régime du protectorat.

La banlieue de Tunis qui s'étend dans la direction de la Goulette est assez habitée en raison du site en lui-même et des facilités de communication. Un petit chemin de fer de plaisance met en communications fréquentes Tunis avec la Goulette, en suivant les deux côtés d'un triangle dont le sommet se trouve à la Marsa. Chaque wagon est doté d'une galerie couverte qui permet de circuler de chaque côté. Fondé par une Société anglaise, ce chemin de fer appartient aujourd'hui à la Compagnie italienne Rubattino, qui ne manqua pas jadis de créer des entraves de tout genre à l'établissement du protectorat. Les inscriptions dans les gares sont en langue italienne, le personnel est italien et arabe, mais le légendaire tricorne de Pandore est là pour veiller au maintien de l'ordre.

De jolies habitations, d'agréables villas sont échelonnées dans la campagne près de l'Ariana et de la Marsa. C'est là qu'Européens et indigènes, fuyant les chaudes effluves de la capitale, viennent, à l'exemple du bey, demander à la brise de mer un air plus fortifiant. A côté se dresse le cap de Sidi-bou-Saïd, avec le village de ce nom aux blanches maisons pittoresquement perchées au-dessus de parois à teintes rougeâtres. Plus loin, dans la direction de la Goulette, se trouvent les anciennes citernes de Carthage et la chapelle Saint-Louis. Ces citernes, d'un aspect grandiose, sont malheureusement dans un

Digitized by Google

triste état; les unes sont aux trois quarts démolies, d'autres ont leur voûte percées en plusieurs endroits, quelques-unes seulement sont en bon état de conservation. Les ruines de l'ancienne Carthage sont, au premier abord, peu visibles, et il faut creuser et fouiller le sol pour reconstituer d'une façon approximative l'emplacement de la rivale de Rome. Là où le sénat de la métropole commerciale de l'Afrique tenait ses assises, croissent aujourd'hui des épis de blé que les moissonneurs arabes commencent déjà à abattre avec la faucille (17 mai).

Bâtie sur les ruines d'un temple dédié à Esculape, la chapelle Saint-Louis s'élève au sommet d'une colline qui fut, dit-on, l'ancienne Byrsa. Inaugurée en 1542, sur un territoire gracieusement cédé à la France, cet humble et modeste édifice ne fait point suffisamment honneur à notre pays. Un bâtiment adjacent, orné de cloîtres, sert de séminaire aux P. P. Blancs d'Alger, à qui est confiée la garde de la chapelle. Un musée, composé exclusivement d'objets trouvés dans les fouilles exécutées sur le territoire tunisien, renferme des statues, des bas-reliefs et des objets de tout genre remontant aux époques romaine, carthaginoise, même phénicienne. Il y a surtout la plus nombreuse collection de petites lampes en terre que l'on puisse rencontrer.

La Goulette est le port de Tunis et, bien qu'il existe un projet de création de port à Tunis même, en creusant un chenal dans le lac Bahira, les bâtiments de fort tonnage ne pourront sans doute pas parvenir jusqu'à la capitale. Déjà à l'heure actuelle, ils sont obligés, par suite du peu de profondeur de la rade de jeter l'ancre à 5 ou 600 mètres du rivage, ce qui est peu commode pour le transbordement des marchandises et des passagers. Cela manque même absolument de charme pour ces derniers quand la mer est quelque peu houleuse, et il faut souvent trois quarts d'heure ou une heure pour que les chalands qui vous embarquent puissent accoster l'échelle du paquebot où ils vous déposent trempés des pieds à la tête par les éclaboussures des vagues. Avant de construire un port à Tunis il serait peut-être préférable d'en créer un à la Goulette.

Embarqué à la fin de la journée sur le paquebot transatlantique *Ville-de-Bône*, je me réveille le lendemain au lever du jour, en rade de Sousse. Le coup d'œil est fort joli, grâce à un soleil radieux, dardant ses rayons sur la ville blanche entourée de hautes murailles crénelées,

Digitized by Google

flanquées de tours qui rompent harmonieusement les lignes droites, et construite en amphithéâtre sur une colline que couronne la Kasba. Hors de la ville du côté sud, on aperçoit une série de toits rouges recouvrant des bâtiments neufs : c'est une grande fabrique d'huile qui vient de se fonder. Du côté opposé se trouvent le marché et les constructions élevées pour le service militaire.

Le camp français aligne ses baraquements sur la hauteur nord, au-dessus du cimetière musulman. Les tombes de cette nécropole affectent généralement la forme d'un bec-de-cane renversé; quelques unes sont ornées de carrés de faïence, ce qui rompt quelque peu leur monotonie. Comme à La Goulette, il faut franchir en canot les 600 mètres qui séparent le paquebot au mouillage du petit quai en pilotis où l'on aborde. On pénètre en ville par des portes massives à arcades mauresques. Les arceaux en sont peints d'une façon grossière en noir et blanc ou en noir et jaune; mais l'effet produit est assez pittoresque. La ville n'a rien de curieux; ce qu'elle a de plus séduisant est certainement le panorama qu'on en a de la rade. Il faut cependant noter que les rues poussiéreuses de Sousse, sont l'objet d'un arrosage à l'aide d'un tonneau dont le conduit, qui sert de déversoir, est balancé de droite à gauche par l'arroseur. Il est assez curieux de retrouver à Sousse un système d'arrosage fréquemment usité dans les villes autrichiennes des rives du Danube.

De Sousse, un petit chemin de fer Decauville à traction de chevaux est le mode de transport le plus facile pour gagner Kairouan. Mais l'autorité militaire, pour le service de laquelle il est exploité, n'organise guère de départ qu'une fois par semaine et nous sommes obligés de renoncer à ce mode de locomotion commode et rapide. Force nous est, pour atteindre la ville sainte, de louer un équipage capable de contenir nos cinq personnes (car nous sommes réduits à ce chiffre). Nous faisons marché avec un enfant d'Israël, dont la race fortement représentée à Sousse, a, ici comme en bien d'autres cités tunisiennes, accaparé le monopole des transports. Notre automédon est un magnifique gaillard, taillé en Hercule avec une tête de Vitellius. Pour comble de ressemblance avec ce César, il porte sur la tête une couronne de lauriers qui alterne avec sa calotte. A raison de 25 francs par jour, il se charge de nous conduire à Kairouan et de nous en ramener à notre gré.

Digitized by Google

On quitte Sousse par Bab-el-Bahr et c'est en longeant les hautes murailles crénelées, le cimetière musulman et le camp français, que l'on atteint le sommet des mamelons qui dominent la rade. La route qui relie Kairouan à son port naturel est encore en voie de construction; aussi notre voiture ne suit-elle qu'une piste, marchant avec une sage lenteur et décrivant de nombreux zigzags pour éviter les endroits les plus raboteux. Les environs de Sousse sont couverts de belles plantations d'oliviers dont les fruits font l'objet d'un commerce très actif sur toute la côte. Au bout d'une heure et demie de cahotage accentué on arrive au petit village de Moureddin, dont les rues sont absolument désertes; mais les maisons en pisé ne sont point dans le même cas à en juger par les « you you you » que font entendre les femmes arabes.

Au delà de Moureddin les plantations d'oliviers cessent presque entièrement et, dans la grande plaine qui s'étend jusqu'à Kairouan, on voit tantôt des landes où paissent de nombreux troupeaux (les moutons ont ici une queue de forte dimension dans le genre de leurs congénères d'Australie), tantôt une mer ondulée de riches épis de blé barbu que déjà le moissonneur commence à abattre sans merci. Pas un arbre, pas une maison ne coupent l'horizon, et l'on n'aperçoit faisant saillie au-dessus de l'horizon, que quelques pieds de cactus et les immenses chapeaux de paille pointus des bergers qui portent presque tous un fusil en bandoulière.

C'est en longeant presque toujours le Decauville et en suivant le télégraphe qui indique la ligne la plus directe, que l'on arrive après quatre heures de route, à Sidi-el-Hani, où se trouve un camp de chasseurs d'Afrique. Bien des troupes ont passé par ici, ainsi que l'attestent les inscriptions multiples gravées sur des colonnettes en pierre. Sur un mur on lit: Sousse, 38 kil. — Kairouan, 20. Comme nous sommes à peine aux deux tiers du chemin, nous rendons visite au cantinier qui nous sert dans son baraquement un casse-croûte tout militaire.

Deux heures suffisent pour nous amener au pied des murailles de Kairouan et nous descendons, dans le faubourg des Zlas, à l'hôtel de France, maison arabe transformée en auberge des plus rudimentaires. On y rencontre bien un billard et force boissons et liqueurs, mais le mobilier y est plus qu'insuffisant, et les objets de ménage les plus indispensables sont encore à trouver. Nous nous attendions bien, du

Digitized by Google

reste, à ce manque de confort, qui arrête net le touriste anglais; mais à Kairouan, il ne faut pas se montrer difficile.

Kairouan est le vrai type de la ville arabe dont la description a été déjà faite; mais ce qui lui donne son cachet véritable c est l'absence presque complète du *roumi*. La principale rue, qui porte le nom du général Saussier, traverse la ville de part en part, de la porte Djelladin à celle de Tunis. Les rues intérieures et les « boulevards », qui longent extérieurement le mur d'enceinte, portent le nom des corps de troupes qui ont occupé la ville le 26 octobre 1881 et ceux des principauxgénéraux, Forgemol, Corréard, Boulanger, Étienne, etc. Les maisons n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée. Les boutiques indigènes présentent un aspect lamentable; le jour n'y pénètre que par la porte et d'étroites ouvertures. Quelques-unes de ces échoppes ont l'air de véritables cachots. Parfois des colonnes de marbre se dressent à la porte d'une maison et contrastent avec l'aspect délabré de l'habitation. La chaleur est lourde, et sur les portes graisseuses de certains marchands, des arabesques mobiles sont dessinées par une légion de mouches. Le soir quelques boutiques seulement sont éclairées par d'affreux quinquets dont la lueur blafarde jette un rayon de lumière dans l'obscurité de la rue. De 11 heures du soir à 5 heures du matin les portes de Kairouan sont fermées. Pendant ce temps les habitants laissent leurs bestiaux errer par les rues de la ville, ce qui est excellent pour l'hygiène et la salubrité publiques. Ces animaux remplacent le service de la voirie en faisant disparaître la plupart des détritus; on ne sait pas trop ce que devient le reste, mais ce qui sort de la ville ne va pas loin. En effet, à peu de distance des murailles on remarque encore des éminences que l'on prendrait facilement pour les glacis des fortifications; c'est tout simplement le bourrelet d'immondices qui entoure Kairouan et qui n'a fait que croître, sans embellir, pendant des siècles.

A part quelques rares Européens, la population est entièrement arabe. Les hommes portent presque tous la goudoura à parements verdâtres ou bordée en poil de chameau et comptent parmi eux de beaux spécimens de leur race. Les femmes ont ordinairement un grand velum noir qu'elles rabattent sur le visage. Les habitants sont paisibles; bien que circulant à toute heure dans toute la ville, nous n'avons jamais entendu proférer à notre adresse, à l'encontre de ce

Digitized by Google

qu'on nous avait prédit, les épithètes malsonantes de *kelb* (chien) ou *djifa* (charogne). Mais il ne faudrait pas se fier à cette apparente bonhomie, et, en cas de soulèvement, les habitants de la ville sainte n'hésiteraient pas à massacrer jusqu'au dernier des infidèles. Un bataillon d'infanterie constitue toute la garnison ; c'est peu pour une ville qui a toujours été un foyer d'intrigues et de conspirations.

Kairouan étant devenue française par droit de conquête et les mosquées ayant été profanées, aux yeux des Arabes, par la seule présence de nos soldats dans l'intérieur de ces édifices, la visite de ceux-ci est permise aux infidèles. Il n'en est pas ainsi à Tunis, occupée par suite d'un accord avec les autorités musulmanes, accord en vertu duquel pas un roumi ne peut encore pénétrer dans les enceintes consacrées. Afin d'éviter tout désagrément, nous nous rendons chez le commandant de place, colonel Finot, qui très aimablement nous accorde l'autorisation de visiter les mosquées, et met son cavalier-interprète indigène à notre disposition. La place est installée dans la demeure qu'occupait le ferik ; elle est dotée d'un joli patio orné de faïences où se promène une jeune gazelle au regard doux et triste.

La Djema-Kébir, ou mosquée de Sidi-Okba, est la plus belle, non seulement de Kairouan, mais de toute la Régence, au dire des musulmans.

On pénètre dans la mosquée proprement dite par une belle et vaste cour intérieure bordée d'arcades à simples ou à doubles colonnes. Sur cette cour donnent les nombreuses portes de la mosquée par où le jour pénètre à l'intérieur, et quand ces portes massives sont grandes ouvertes, des flots de lumière éclairent une imposante masse de 180 colonnes en marbre blanc, vert ou noir ; quelques-unes de ces colonnes sont doubles et même triples. L'effet produit par le coup d'œil d'ensemble est impressionnant, mais quand on examine en détail cette construction l'admiration première va en s'atténuant. Au-dessus des colonnes s'élèvent des arcades en plâtre, sans aucun travail et des poutrelles en bois du plus vilain effet. Sous les voûtes apparaissent quelques rares arabesques ou les trois triangles superposés symbole de l'empire du Maroc. Dans la principale allée de la mosquée sont suspendus trois grands lustres en fer portant des godets à huile et, devant le mihrab, un beau lustre à cristaux. On voit encore des

Digitized by Google

œufs d'autruche transformés en veilleuses. A côté du mihrab aux faïences multicolores s'élève le minbar, chaire en bois sculpté d'une finesse de travail remarquable mais passablement vermoulue. Près de la grande porte principale, à l'intérieur, une citerne fournit une eau d'une délicieuse fraîcheur. Nous visitons la mosquée sans quitter nos chaussures, mais le gardien musulman prend soin de relever sur notre passage les nattes qui couvrent le sol.

En face de la mosquée proprement dite et séparé par la vaste cour à arcades se dresse le grand minaret carré bâti, avec des pierres provenant des constructions romaines. Sur l'une on lit encore un fragment d'inscription : *rellia Antonini*...; une autre a été mise à l'envers. Un large escalier tournant à angles droits, comme à la Giralda de Séville, conduit au sommet à l'aide de 128 marches. De ce point, le plus élevé de Kairouan, se déroule un panorama très étendu sur la plaine, les montagnes de Zaghouan, la ville même avec ses blanches terrasses et ses mosquées à coupoles cannelées.

Si la mosquée de Sidi Okba est la plus belle de la ville sainte, celle du Barbier, située *extra muros*, est la plus curieuse et la plus riche. Nous nous y rendons en traversant la Kasba, qui sert de caserne, et en poussant une pointe jusqu'au réservoir des Aglabites, grand cirque dont le mur de circumvallation soutenu par 64 piliers en maçonnerie à moitié en ruines, a de 6 à 7 mètres d'altitude. Aujourd'hui dégradé et hors d'usage ce bassin, d'une contenance de 100,000 mètres cubes d'eau, serait d'une réparation relativement facile. Il est question de l'utiliser pour en faire le réservoir de sources captées dans la montagne.

La cour d'entrée de la mosquée de Sidi-Sahab, le barbier du prophète, présente au milieu d'un grand mur nu, deux portes ornées de carreaux de faïences. L'une d'elles est surmontée d'une haute arcade dessinée en damier noir et blanc. Dans un angle, se dresse un assez joli minaret de teinte jaunâtre à sa base et orné, dans sa partie supérieure, de deux petites arcades et de plaques de faïences vertes et bleues, qui produisent un assez singulier effet.

Mais c'est l'intérieur qui attire et retient l'admiration. On remarque surtout les patios à dalles et à colonnes de marbre avec arcades en fer à cheval et faïences de toutes couleurs. L'une des galeries formant cloitre est fouillée de fines arabesques et son plafond est en bois

Digitized by Google

incrusté. Les arcades en marbre noir et blanc sont très curieuses. Une porte de bois, peinte en noir et en rouge sang de bœuf, donne accès dans le sanctuaire, où se trouve le tombeau du barbier. Celui-ci s'élève au centre d'une pièce très sombre, décorée du bas jusqu'en haut de faïences multicolores. Quelques-unes sont modernes et assez disparates. De superbes tapisseries recouvrent le sol. La châsse est entourée d'un grillage auquel sont suspendus des œufs d'autruche, des boules de cuivre et des fétiches de tout genre rapportés de la Mecque par les fidèles. Le sarcophage disparaît entièrement sous les étoffes précieuses. Au-dessus sont suspendus des cierges et des drapeaux de toutes nuances; le dernier déposé est d'une grande richesse et a fait le pélerinage de la Mecque.

Cette mosquée est certainement la plus remarquable par la richesse de son ornementation, la multiplicité et l'éclat de ses faïences, sa coquetterie et son état de conservation. Mais si intéressante qu'elle soit par ses dispositions ou par les souvenirs qu'elle rappelle, elle n'est, pas plus que celle de Sidi-Okba, susceptible d'être comparée aux édifices arabes si merveilleux de Cordoue, Séville et Grenade qui resteront toujours comme d'inimitables modèles.

Nous rentrons à Kairouan par la mosquée aux six coupoles, bâtie dans le faubourg des Zlas et nous ressortons par la porte Djelladin pour aller visiter une grande exploitation agricole, dirigée par M. Dubourget et située à 15 ou 1,800 mètres de la ville. Ce domaine, d'une superficie de 450 hectares environ, a été loué à perpétuité, il y a trois ans, à vingt-deux propriétaires indigènes. Une dizaine d'ouvriers français, presque tous soldats libérés, sont attachés au fonds, ainsi que deux noirs et un certain nombre d'indigènes. Ces derniers se recrutent facilement quand on a besoin de bras, et, moyennant un salaire de 1 fr. 50 c. par jour, font un bon travail lorsqu'ils sont encadrés et surveillés. La couche de terre végétale est très profonde et le blé dur (le seul que l'on sème) y réussit fort bien. Cinq charrues fonctionnent en même temps tirées par des chevaux ou par des bœufs. A part quelques machines anglaises comme la moissonneuse Wood, tout le matériel agricole est d'origine française et provient généralement de la maison Albaret, de Liancourt. Un tiers de la ferme est en prés et d'un revenu très variable : en 1885, année humide, il y eut deux bonnes récoltes de foin ; en 1886, année sèche, pas une.

Digitized by Google

Mais c'est par la culture de la vigne que l'exploitation prend surtout un grand développement. Depuis trois ans, il a été planté chaque année une vingtaine d'hectares et cette proportion ne fera que croître jusqu'à ce que le chiffre de 200 hectares ait été atteint. L'espèce dominante est le Grenache, dont les boutures proviennent de Mondovi, aux environs de Bône. Le défrichement et la plantation d'un hectare de vigne sont évalués à 250 francs et le revenu plein est estimé à 1,000 francs, prix très modéré. La culture de la vigne réussit à merveille, et l'on ne peut qu'admirer la précocité et l'abondance du fruit. Ainsi quelques pieds, qui n'en sont qu'à leur deuxième feuille, possèdent déjà leur petite grappe ; les pieds de troisième feuille sont ordinairement garnis de raisin, et il n'est pas rare de voir une dizaine de belles grappes suspendues au même pied. C'est la culture de l'avenir destinée à compenser dans l'Afrique française les pertes causées par le phylloxera sur le sol de la vieille France. Il y a quatre ans le vignoble tunisien n'avait que 40 hectares de superficie ; actuellement il en a 2,140, dont 1,300 ont été plantés depuis une année seulement. On voit par ces chiffres quel développement prend la culture de la vigne dans un pays encore vierge de phylloxera (1).

Le climat est sain aux environs de Kairouan, malgré une assez grande variation de température. L'été est très chaud surtout quand souffle le sirocco. En juillet et août le thermomètre monte parfois jusqu'à 40 et 50 degrés centigrades à l'ombre; en hiver il descend rarement au-dessous de 4 ou 5 degrés. Il n'y a jamais de neige dans la plaine, elle reste sur le Zaghouan et les cimes environnantes.

Avant, de quitter l'exploitation prospère que dirige avec succès M. Dubourget, nous assistons au spectacle toujours intéressant du retour du troupeau. Une trentaine de chevaux ou mulets et soixante-dix têtes de gros bétail se hâtent lentement de rentrer à l'étable sous la conduite du personnel blanc, arabe ou nègre. Profitant du coup d'œil

(1) Dans cette évaluation ne sont pas comprises les vignes indigènes qui ne forment pas des vignobles proprement dits, mais des vergers d'arbres fruitiers. et dont les produits sont destinés à la consommation de table.

Le domaine de Sidi Schuigi, près de Tébourba, que dirige le commandant Gérodias, est le plus ancien des vignobles européens. Viennent ensuite, les vignobles de la Marsa, propriété du cardinal Lavigerie, de l'Oued-Zergua, domaine de MM. Géry et Lemaire, et les plantations de la compagnie Bône-Guelma.

Digitized by Google

notre collègue, M. Collas, n'a garde de laisser inactif son appareil photographique qu'il braque tout à la fois sur la ferme, les bêtes et les gens.

L'Oued Melah, petite rivière salée, forme une des limites de l'exploitation. Elle contient sur ses bords une végétation essentiellement saline. En hiver elle déborde facilement et contribue, à l'aide des pluies qui ne peuvent trouver leur écoulement, à former ce que l'on appelle les marais de Kairouan. Mais dans la belle saison le sol est absolument sec et ceux qui, guide en main, cherchent partout les marécages, en sont pour leurs frais.

Notre séjour à Kairouan est terminé. Nous disons adieu à notre hôtellerie fumeuse et retrouvons à point nommé notre cocher à stature herculéenne. Il trouve moyen de rapatrier avec nous une brune Andalouse égarée dans les chantiers de construction de la route avec quelque entrepreneur italien qui lui administrait quotidiennement une solide raclée au lieu et place d'un bonheur primitivement sans mélange. Le retour à Sousse s'effectue par l'Oued-Laya et, avant que le soleil ait disparu de l'horizon, nous sommes tranquillement installés sur le pont du transatlantique *Ville-de-Naples*.

Mais avant de quitter la Tunisie, un dernier mot sur la transformation et les progrès inouïs accomplis par ce pays depuis l'établissement du protectorat.

La tranquillité et la sécurité existent aujourd'hui d'une façon absolue sur toute l'étendue de la Régence et le corps d'armée d'occupation a pu être réduit sans inconvénient — jusqu'à présent du moins — à une forte brigade. Sous l'empire des garanties morales et matérielles que donnait le protectorat de la France, les transactions ont pris un essor considérable. En cinq années (1880-1885) les exportations se sont élevées de 58 millions à 86 et les importations de 35 millions à 118, augmentation énorme qui représente en partie l'introduction de capitaux français dans un pays neuf, où les matériaux travaillés, les instruments perfectionnés et les produits de choix font généralement défaut.

Cet état de choses réagit heureusement sur le budget dont les recettes augmentent sans cesse en raison directe du développement commercial et de l'affermissement du protectorat, donnant une fois de plus raison à cet axiome du baron Louis, que la bonne politique

Digitized by Google

fait de bonnes finances. De 6 millions de francs par lesquels il se soldait il y a quatre ans, le budget des recettes s'est élevé pour l'année 1304 (13 octobre 1886-12 octobre 1887) à 26 millions. Et ce résultat a été obtenu sans emprunt et sans augmentation d'impôts; bien plus, des dégrèvements importants ont été opérés. En outre, toutes dépenses payées et toutes obligations accomplies, le gouvernement beylical a pu réaliser sur les derniers budgets une plus-value d'environ 20 millions qui servira à constituer un fonds de réserve, en cas de crise financière. Heureux pays! Et quelle bonne leçon il donne à son protecteur!

Les dépenses ont suivi la même proportion ascendante, les plus-values servant à la création ou au développement d'œuvres et de travaux essentiellement utiles au pays, comme la construction de routes, chemins de fer et ports, et la création d'écoles.

Il y a quatre ans, on pouvait considérer le budget de l'instruction comme n'existant pas, car, en tout et pour tout, il ne se montait qu'à la somme dérisoire de 1,800 francs! Progressivement élevé chaque année, il atteint actuellement 285,000 francs, et il est loin d'avoir dit son dernier mot. Des écoles franco-arabes existent aujourd'hui dans les localités les plus reculées de la Tunisie : à Bizerte, Djerba, Gabès, Gafsa, Sfax, Kairouan, Mehdia, Béjà, et une école primaire, à peine ouverte, reçoit les jeunes filles à Tunis. Les résultats obtenus ont dépassé toutes les espérances : l'amour de l'étude est très répandu chez les indigènes et la langue française leur est facilement inculquée. Européens et Tunisiens sont souvent d'ailleurs assis sur les mêmes bancs, contractant ainsi dans leur jeunesse les liens d'une amitié qui se conservera plus tard dans la lutte pour la vie, qu'ils soutiendront ensemble. Ce sera pour les générations futures le gage d'une réconciliation entre l'Orient et l'Occident et, pour la France, la certitude de la domination morale justifiant et consacrant le droit de conquête.

Cinq années seulement se sont écoulées depuis l'établissement du protectorat, et déjà l'influence morale de la France commence à se faire sentir dans toute la Tunisie. Cela tient à ce que le représentant de la France, agissant non comme en pays conquis mais en pays ami, s'est donné comme ligne de conduite de ne troubler ni les institutions séculaires des Arabes, ni leurs mœurs, ni leurs usages, ni leur

Digitized by Google

religion, qu'il a eu soin, bien au contraire, de respecter, de protéger et d'honorer.

C'est en agissant ainsi, en améliorant au lieu de détruire, en suivant la voie de la douceur et de la justice, en respectant les croyances et la liberté de chacun, qu'une sage politique est parvenue à apaiser l'irritation première des indigènes, à amener ceux-ci à saluer le pavillon qui leur assure l'ordre et la prospérité, et à les décider, jusqu'à un certain point, à placer leur confiance dans ceux qu'ils regardaient naguère comme d'irréconciliables adversaires. Cette œuvre est tout entière celle de M. Cambon, à l'habileté et à la sagesse duquel amis et adversaires rendent un commun hommage.

Souhaitons au résident général qui vient de lui succéder de suivre la même politique avec le même succès, et, l'œuvre de la colonisation aidant, un grand empire colonial français sera à tout jamais fondé dans l'Afrique du Nord.

GEORGES DEMANCHE.

Digitized by Google

LA NOUVELLE CAMPAGNE

DU SOUDAN FRANÇAIS

Le paquebot qui a quitté Bordeaux le 20 octobre a emporté la dernière partie du personnel destiné à faire la nouvelle campagne du Haut-Niger. Le chef de l'expédition, le colonel Gallieni est parti à cette date.

En comptant l'année 1880 où fut décidée la construction du poste de Bafoulabé, première étape du Sénégal au Niger, c'est la septième campagne qui va commencer. Elle s'annonce sous d'heureux auspices. Nous avons fait la paix avec Samory, ce puissant chef du Soudan occidental qui luttait contre nous avec acharnement depuis 1882, et pour donner plus de force à la cordialité de nos relations futures avec lui nous avons fait venir son fils en France où nous lui avons montré toutes les merveilles et toute la puissance de notre pays en même temps que nous lui offrions une hospitalité grandiose.

Ce traité a eu un autre résultat. Il a complètement modifié les dispositions du sultan de Ségou à notre égard. Ahmadou, qui avait tout fait jusqu'à ce jour pour nous empêcher d'entrer dans son pays, nous regarde maintenant avec d'autres yeux et nous offre son amitié. Il comprend que, débarrassés de Samory, il nous serait facile d'obtenir par les armes ce qu'on a refusé à nos démarches pacifiques.

Du côté du Niger, l'horizon paraît donc serein; c'est une année de paix qui s'offre à nous et on aurait grand tort de ne pas en profiter pour faire de la bonne colonisation et pour relever à tous les points de vue ce malheureux pays auquel nous avions promis la prospérité et que la guerre a rendu plus misérable encore qu'il n'était à notre arrivée.

Il n'y a qu'un point noir sur le Haut-Sénégal, mais ce n'est qu'un point et il nous semble qu'il sera facile de le dissiper, avec un peu d'intelligence et de tact de la situation. D'après de récentes dépêches le fameux marabout qui a osé attaquer en avril dernier le mieux for-

Digitized by Google

tifié de nos postes, Bakel, et qui s'était retiré en désordre, à peine suivi de quelques fuyards, dans la Haute-Falémé — affluent du Sénégal entre Bakel et Médine — Mahmadou Lamine, a repris l'offensive et attaqué Sénoudébou sur la Falémé. Il importe absolument d'en finir de suite avec cet agitateur dont nous avons déjà une fois dispersé les bandes, mais qui ne manquerait pas de recouvrer du prestige et de l'influence si nous lui permettions de continuer tranquillement le pillage des pays voisins de nos possessions avec lesquels nous avons d'ailleurs des traités formels passés par les docteurs Bayol et Colin.

Il est très regrettable que l'on s'obstine toujours à mettre en route le personnel pour les expéditions du Niger à une époque aussi avancée de l'année. On invoque des motifs d'hygiène, en alléguant que l'hivernage, c'est-à-dire la saison des pluies, qui finit en octobre, est mortel pour les Européens et surtout pour les nouveaux venus. Il n'y a pas d'erreur plus funeste et l'on ne saurait trop la combattre. Ce qui lui a donné naissance dans le principe, c'est la situation sanitaire des villes de la côte: Saint-Louis, Dakar et Rufisque au moment de l'hivernage; mais il est impossible au point de vue topographique ou climatologique d'assimiler le Haut-Fleuve et le Bas-Fleuve. La côte du Sénégal, surtout du côté de Saint-Louis, est formée de terrains bas, complètement inondés pendant la saison des pluies, et dépourvus de toute végétation arborescente; les pluies y sont rares et de courte durée, la chaleur y est étouffante. De là, chez les Européens habitués aux températures agréables du reste de l'année, une fatigue, un malaise sous l'influence desquels surviennent des accès de fièvre qui peuvent être pernicieux chez les sujets mal disposés. De plus, la fièvre jaune qui éclate parfois par épidémies terribles, sévit d'une façon sporadique, c'est-à-dire par cas isolés. Mais alors pour ne pas effrayer la population, on la baptise accès pernicieux ou typhoïde bilieuse suivant les symptômes dominants. La typhoïde bilieuse est une des plus belles inventions administratives que je connaisse.

Dans le Haut-Sénégal, ce n'est nullement ainsi que se passe l'hivernage. C'est, avec l'hiver proprement dit, la meilleure saison, la moins chaude de l'année. Les saisons à redouter sont les saisons de transition, entre l'hiver, mars, avril, mai, et l'hivernage, et entre l'hivernage et l'hiver, octobre et le commencement de novembre. Un raisonnement enfantin va de suite le faire sauter aux yeux.

Digitized by Google

Qu'est-ce qui domine toute la pathologie du Haut-Sénégal? Quelle est l'affection la plus commune, celle dont on meurt le plus souvent?

La fièvre paludéenne, n'est-ce-pas?

Qu'est-ce qui produit la fièvre paludéenne?

La dessiccation des marais et des terrains inondés.

Quand ces marais et ces terrains se dessèchent-ils?

A la fin de la saison des pluies, en octobre et au commencement de novembre.

Concluez.

Qu'on demande à tous les médecins, à tous les officiers qui ont hiverné dans le Haut-Sénégal ce qu'ils pensent de cette saison, et je crois qu'ils diront avec moi qu'elle est bien préférable aux deux saisons de transition que nous venons de citer, à la dernière surtout. On a donc oublié en haut lieu la terrible épidémie de typhus et de fièvre paludéenne qui a ravagé la colonne de 1880 et qui a été produite autant par l'encombrement que par le voyage et le stationnement des troupes au milieu et sur des terrains en voie de dessiccation, saturés de germes morbides. On ne le répétera jamais trop : c'est au début de la saison des pluies, c'est au commencement de juillet, à la fin de juin qu'il faut faire monter les troupes destinées à la prochaine expédition, et surtout il ne faut pas s'amuser à les faire camper sur la terre humide; il leur faut jusqu'au mois de décembre des logements sains et confortables. Ce que je dis là est tellement vrai qu'on l'observe même chez les animaux; ce n'est pas pendant la première partie de l'hivernage que succombent les chevaux et les bœufs étrangers, c'est à la fin. Lorsque le lieutenant Zymanski a été chargé en 1879 de conduire 22 chevaux de spahis de Bakel à Médine et qu'il en est mort 13 sur les 22, c'était au mois de novembre que cela se passait. Lorsque j'ai eu à soigner trois accès pernicieux coup sur coup à Médine, c'était au mois d'octobre, sur des hommes récemment arrivés (1).

De toute façon cette manie de préparer la campagne au dernier moment est tout à fait désastreuse. On a peut-être dépensé une cinquantaine de millions pour l'œuvre du Haut-Sénégal. On peut dire

(1) L'auteur de cet article compte publier prochainement un important article sur l'histoire de la conquête du Soudan français, dans lequel il donnera des statistiques par lesquelles il prouvera, avec des chiffres à l'appui, l'exactitude de ces assertions.

Digitized by Google

sans exagération que le quart au moins de cette somme a été perdue, d'abord parce que les marchandises et le matériel ont été envoyés trop tard, et ensuite parce que rien n'était préparé pour les recevoir. On a vu les berges du fleuve, de Bakel à Médine, couvertes de matériel : chaux, sacs de riz, rails, traverses de chemin de fer, caisses de boulons, etc., etc., que les bateaux à vapeur avaient jeté là au hasard où ils avaient pu, pour hâter leur déchargement, tremblants d'être pris par la baisse des eaux et d'être obligés de rester là six mois, la quille à sec, comme cela est arrivé au *Badibou*. A Médine, pour aller plus vite, un capitaine enfonçait les crochets de déchargement dans l'étoffe des sacs de riz et les jetait ainsi, éventrés, dans les chalands de déchargement. On apercevait avec stupeur des masses de calcaire le long des rives, dans des endroits déserts, et lorsqu'on avait cherché longtemps d'où pouvaient bien provenir de semblables blocs erratiques, on découvrait que c'était tout simplement de la chaux solidifiée par les pluies.

Et cependant en France, à chaque nouveau crédit sollicité pour le Haut-Sénégal, on se demandait comment on pouvait manger tant d'argent pour faire si peu de voie ferrée. La réponse était simple ; la moitié des choses expédiées était perdue d'avance. On envoyait force instructions plus saugrenues les unes que les autres aux malheureux commandants des postes qui étaient absolument paralysés, car ils n'avaient aucun moyen d'action pour préparer des magasins ni aucune autorité pour arrêter les bateaux à vapeur.

Et c'est ainsi qu'on est arrivé à discréditer dans l'esprit public une des œuvres coloniales les plus belles qui aient été rêvées de notre temps, une œuvre qui était appelée à donner les résultats les plus beaux, les plus rapides, les plus certains. Et qui a fait cela ? Ce ne sont pas les officiers, les travailleurs qui étaient dans le pays et qui mouraient à la peine ; ce n'est pas sans doute le colonel Desbordes qui télégraphiait de Kita : « Si vous ne m'envoyez pas de quoi manger, envoyez-moi au moins de la poudre pour faire sauter le fort. »

Alors qui est-ce, où sont les responsabilités ? Hélas ! la réponse est trop facile, et tout le monde se l'est déjà faite.

La composition de l'état-major du personnel qui vient de monter dans le Haut-Sénégal permet d'espérer qu'on pourra retirer quelque fruit de cette nouvelle campagne. Le colonel Gallieni, le capitaine

Digitized by Google

Vallière, le docteur Tautain sont des anciens membres de la mission qui fut envoyée au sultan de Ségou en 1880, et si le quatrième membre le capitaine Pietri ne les accompagne pas, c'est que le malheureux est allé mourir au Tonkin en défendant encore ce drapeau qu'il avait déjà si noblement porté jusqu'au cœur de l'Afrique (1).

Ce sont des hommes qui connaissent le pays et qui ont foi dans son avenir. Comme tels nous sommes en droit d'attendre d'eux qu'il fassent quelque chose et donnent un peu de prospérité à ce malheureux pays affaibli par la guerre.

La plus grande partie des troupes, concentrée à l'embouchure de la Falémé, dans les premiers jours de décembre, s'est mise en route pour aller attaquer le marabout. Celui-ci se trouve aujourd'hui dans le Diakha, pays situé sur la rive gauche de la Falémé, au sud du Bondou, au voisinage de la Gambie. D'après les dernières nouvelles, il aurait encore à sa disposition des forces assez respectables. Dans un sens, cela vaut mieux. En effet, s'il croit avoir quelque chance de victoire, il attendra le combat, et nous pourrons peut-être ainsi nous en débarrasser une fois pour toutes. Dans le cas contraire, il lâcherait pied dès la première nouvelle de notre approche, et il serait peut-être fort difficile de s'en emparer. Il disparaîtrait momentanément et recommencerait ses frasques dès que nous aurions tourné le dos.

Quoi qu'il en soit, cette expédition va peut-être décider le gouvernement à établir un poste dans la Falémé. On a envoyé deux missionnaires, le docteur Bayol d'abord, et le docteur Colin ensuite, dans les régions arrosées par cette rivière, pour les explorer, pour reconnaître leur valeur coloniale et pour passer avec les populations des traités dont la priorité doit les empêcher de se donner à d'autres. Les rapports de ces voyageurs concluent à la richesse des pays visités par eux et au bon esprit des populations. On pourrait croire qu'après la lecture de ces rapports, le gouvernement a décidé l'établissement d'un représentant au centre de ces pays nouveaux, de façon à maintenir notre influence au milieu d'eux, à leur faire sentir notre action civilisatrice, à les élever un peu plus haut sur l'échelle sociale. Nullement. De telle sorte que ces missions paraissent de simples parties de plaisir qu'on a fait faire gracieusement à des gens qui les ont

(1) Voir la *Revue française*, t. II, p. 581 (n° 12. Décembre 1885).

Digitized by Google

sollicitées. Pour ce qui concerne le docteur Colin en particulier, l'administration des colonies s'est toujours refusée à publier aucun des documents scientifiques, politiques ou commerciaux qu'il a rapportés. La mission de ce voyageur a coûté à l'État plus de vingt mille francs, et en outre elle lui a coûté à lui plus de la moitié de cette somme. En dehors des deux traités qu'il a rapportés, des conférences qu'il a faites, et des articles qu'il a spontanément publiés, rien de sa mission n'est encore connu parce qu'on lui a toujours refusé les moyens de publication. Si on avait tenu compte des conclusions de son rapport, si on avait établi un poste dans la Falémé, non seulement nous ferions aujourd'hui rayonner notre influence jusqu'aux frontières sud du Fouta-Djallon, et étant données nos relations actuelles avec Samory, nous serions les maîtres de la côte à Tombouctou, non seulement nous ne serions pas obligés d'envoyer à cette heure pour saisir un insaisissable ennemi une colonne qui va encore semer sur les sentiers de l'Afrique pas mal de cadavres de jeunes Français et épuiser un pays déjà saigné à blanc par le marabout; car la guerre, quelle qu'elle soit, par où elle passe traîne derrière elle la ruine; mais la révolte de Mahmadou Lamine qui met encore une fois le Haut-Sénégal sens dessus dessous à un moment où nous croyions en avoir fini avec la lutte pour entrer dans la période de paix, de travail, de production, cette révolte qui vient de réduire à rien les plus beaux pays du Haut-Sénégal, le Guidimakha, le Guoy, le Kaméra, qui a mis en péril le commerce de Saint-Louis, qui a fait couler un fleuve de sang et bouleversé toute une population, cette révolte ne se fût pas produite. Elle ne se fût pas produite, car elle a éclaté à la mort de Boubakar-Saada, le roi du Bondou, et s'il y avait eu un poste dans la Falémé, jamais le marabout n'aurait songé à envahir ce pays, et conséquemment il ne serait pas entré en lutte avec nous, et Bakel n'aurait pas été assiégé, et les villages qui élevaient leurs coquettes murailles d'argile entre cette ville et Médine continueraient de s'étaler prospères sous la verdure de leurs dattiers et de leurs figuiers. Mais on n'a pas voulu. On n'a pas voulu écouter un homme qui connaissait le pays, on n'a pas voulu dépenser une pauvre centaine de mille francs pour planter le drapeau français sur un poste, mais on en a dépensé bien d'autres pour arriver finalement à la dévastation d'une contrée, et ce n'est pas fini.

Lorsque l'on voit ces choses, on se demande pourquoi l'administra-

Digitized by Google

tion des colonies a un fond de missions et pourquoi elle envoie des missionnaires si elle doit ne tenir aucun compte de leurs appréciations, car puisqu'il en est ainsi, il vaudrait mieux donner cet argent aux pauvres ou l'employer, par exemple, à subventionner des Guignols dans la promenade parisienne voisine du ministère ; au moins il servirait à quelque chose.

Le lieutenant que Mahmadou Lamine avait laissé à Sénoudébou a tout brûlé au moment de quitter cette ville, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du colonel Frey. La petite garnison française qui l'occupe aujourd'hui est logée dans un camp retranché construit en terre. L'ancien poste qui n'était déjà plus habitable en 1883 est représenté aujourd'hui par quelques tas de briques. Il est donc de toute nécessité de faire une nouvelle construction. Cela étant, il n'y a plus qu'à déterminer le point de la rivière où l'on doit établir ce poste pour qu'il ait le plus d'utilité possible au double point de vue politique et commercial. De prime abord nous devons écarter Sénoudébou. Il n'y a plus aucune raison d'avoir un poste à Sénoudébou. Cette ville n'est qu'à soixante-quinze kilomètres de Bakel et le commandant peut très bien étendre son action jusque-là. Le poste est détruit, tant pis, mais puisqu'il l'est, qu'on ne le relève pas. Nous pouvons employer cet argent d'une façon beaucoup plus intelligente en allant nous établir aussi avant que possible dans la rivière. Ainsi compris, cet établissement aura les avantages suivants :

1° Au point de vue politique, plus il sera loin vers le Sud et plus nous aurons d'action sur les contrées du Sud, les provinces septentrionales du Fouta-Djallou et les provinces méridionales du Bambouck.

2° Au point de vue commercial, il deviendra le centre vers lequel se rendront toutes les caravanes qui vont aujourd'hui dans les comptoirs anglais de la côte. Sur dix caravanes qui vont à la côte, huit s'en vont chez les Anglais; et il en sera toujours ainsi, car, placés dans des conditions égales, il nous est impossible de lutter avec ceux-ci; ils donnent leurs marchandises à un prix qui nous écrasera toujours. Or, il suffit de jeter les yeux sur une carte pour voir que la Falémé, par la direction de son cours, par sa position dans l'intérieur, semble avoir été placée là exprès pour qu'un comptoir établi sur ses rives, à une hauteur suffisante, attire toutes les caravanes qui vont à la côte. En effet celles-ci ne s'amuseront pas à aller faire gratuitement

Digitized by Google

plus de six cents kilomètres quand elles auront sur leur route même un marché où elles trouveront les marchandises dont elles ont besoin. Elles viendront sur ce marché :

Parce qu'il sera plus rapproché des pays du centre;

Parce que les routes pour s'y rendre sont plus commodes au point de vue topographique;

Parce qu'elles n'auront pas à payer de droits de passage aux chefs des pays qu'elles traversaient auparavant, et qu'elles n'auront pas à craindre d'être rançonnées en outre par les voleurs de grand chemin.

Mais alors, ceci admis, où établir le poste?

Le plus haut possible.

Mais où encore?

Le docteur Colin a débouché sur la Falémé au village de Kéniéko, à environ trois cents kilomètres de son embouchure dans le Sénégal. De ce point à l'embouchure, il n'y a pas une chute, pas un rapide qui puisse s'opposer au passage d'une embarcation, et la trace des eaux sur la berge montre que, pendant la saison des pluies, il y a un fond suffisant même pour des bateaux ayant un assez fort tirant d'eau. La grande difficulté de la navigation consiste dans la rapidité du courant, et dans la grande quantité de grosses roches en saillie qui encombrent le lit de la rivière. Cependant il serait facile de faire sauter ces roches, du moins sur une largeur suffisante pour ménager un chenal. Aujourd'hui même, ce chenal existe naturellement, mais il est très sinueux, très irrégulier, et pour connaître exactement son tracé, il faudrait une très bonne carte hydrographique de la rivière, à très grande échelle. Il serait facile d'établir cette carte pendant les basses eaux. On ne peut guère compter trouver dans le Haut-Pays des pilotes pouvant diriger les embarcations, car les habitants ne sont pas des pêcheurs comme les Toucouleurs ou les Sarra-Khollès des bords du Sénégal, et à quelque distance de leur village, ils ne connaissent plus assez les détails de la rivière.

En 1859, un petit vapeur de l'Etat, *le Griffon*, a remonté jusqu'à Farabanna qui se trouvait alors à une centaine de kilomètres de Kéniéko. En prenant quelques précautions, je suis convaincu qu'on pourrait aller plus loin, et en tout cas, si un vapeur rencontrait trop de difficultés, les chalands peuvent y aller, car les habitants de

Digitized by Google

Kolobo reçoivent quelquefois des chalands de traitants. Kolobo est à deux heures de marche en aval de Kéniéko.

Le village de Kéniéko occupe le sommet d'un triangle isocèle dont les angles opposés sont occupés par les deux plus grands centres miniers du Bambouck, les mines d'or de Sola, au nord, dans le Tambaoura, celles de Mouralia au sud dans le Diébédougou. A l'est, la base du triangle est représentée par la chaîne de montagnes le Tambaoura. De Kéniéko à Sola, il y a cinquante kilomètres à vol d'oiseau et le terrain est très bon. En établissant deux bonnes routes charretières se rendant de Kéniéko à Sola et à Mouralia, on aura dans sa main tout l'or du Bambouck. En assurant la sécurité des communications vers les sources du Niger qui ne sont qu'à quatre cents kilomètres de là, on aura celui du Bouré et du Ouassoulou, car les caravanes qui portent aujourd'hui cet or à Ségou, à Tombouctou, à Niorho, villes beaucoup plus éloignées, où elles le vendent à raison de 15 francs d'or pour dix ou douze kilos de sel, préféreront certainement faire moins de chemin et le vendre plus cher en venant sur la Falémé. Je dis plus cher, car les marchandises du comptoir étant transportées par eau, il est évident qu'on pourra en donner beaucoup plus que n'en donnent les Diulas qui les transportent à dos d'âne avec toutes sortes de difficultés dans les villes du Niger.

La Falémé commence à monter au commencement de juillet e elle monte très rapidement. La crue est dans son plein à la fin d'août et au commencement de septembre. C'est donc à cette époque qu'il faudra faire monter les vivres, matériaux, marchandises nécessaires au reste de l'année, et pour qu'il n'y ait aucun de ces retards désastreux tels que ceux dont a souffert l'œuvre du Haut-Sénégal, il importe que tous ces approvisionnements soient réunis d'avance dans le Bas-Fleuve. Et quand je parle du Bas-Fleuve, je ne veux pas parler de Saint-Louis. Nous savons par expérience qu'il suffit d'une épidémie de fièvre jaune pour arrêter toutes les communications du chef-lieu avec le Haut Pays, car alors celui-ci se met en quarantaine et il a raison. L'entrepôt de tout le Haut-Sénégal devrait être à Podor, où les vapeurs peuvent monter toute l'année. Qu'une épidémie se déclare à Saint-Louis, Podor s'isole; mais Bakel et Médine reçoivent leurs provisions, leur personnel et leur matériel sans risque de voir disparaître en quinze jours tous les Européens qui les habitent, comme cela s'est

Digitized by Google

produit en 1878. Lorsqu'on a un fleuve qui est navigable pendant quatre mois de l'année, on est inexcusable de ne pas ravitailler en temps voulu les postes qui se trouvent dans sa partie supérieure, car l'administration a huit mois pour se préparer, et si elle n'est pas prête, c'est qu'elle a passé son temps à tailler des plumes au lieu de travailler.

Si j'ai consacré la plus grande partie de cet article à la question de la Falémé, c'est que cette question se trouve aujourd'hui à l'ordre du jour, ce qui n'arriverait pas si on lui avait accordé depuis longtemps l'attention qu'elle mérite.

Pour ce qui est des autres pays du Haut-Sénégal et du Haut-Niger, les indications ne sont pas moins nettes. Il faut relever tout de suite les pays Sarra-Khollès, entre Bakel et Médine. Il faut accorder une large amnistie à tous les hommes de bonne volonté qui viendront faire amende honorable, et il faut savoir faire des avances aux timides ou aux récalcitrants. Ces gens se prétendaient jadis dévoués à la cause française, ils l'ont trahie; on les a châtiés; c'est bien. Mais après avoir détruit il faut refaire, car si l'on doit dire aussi de nous: « là où ils ont fait la solitude, ils disent qu'ils ont mis la paix », ce n'est pas la peine que tant de braves cœurs aillent succomber si loin.

Du côté de Ségou, l'hostilité d'Ahmadou qui, se voyant isolé, nous redoute, a fait place à une certaine bienveillance. Il faut en profiter pour prendre autant que possible pied dans son empire, et pour tâcher d'obtenir de son pays, qui est encore fort riche, le bétail nécessaire à l'approvisionnement de nos postes.

Dans les territoires mêmes qui entourent ceux-ci et qui ne sont pas encore remis du terrible coup de balai qu'y fit passer El Hadj Omar il y a trente ans, il faut développer les cultures et faire renaître le bien-être par l'assurance de la sécurité, par le développement du commerce. Pour cela, il est indispensable qu'on modifie de suite les moyens de transport ridicules que nous employons du Sénégal au Niger. Depuis sept ans, on se sert encore d'animaux porteurs, et on ne peut croire quelles effroyables sommes d'argent nous avons dépensé pour l'achat des mulets et des ânes; de ces derniers, il n'y en a plus; le pays est dépeuplé; nous les avons usés jusqu'aux derniers; leur prix a commencé par doubler, et bientôt on pourra offrir de les payer au poids de l'or; on n'en trouvera pas parce qu'il n'y en aura plus un seul.

Digitized by Google

Si on avait employé à la construction et à l'entretien d'une route la moitié du personnel qui servait à conduire les animaux, on pourrait depuis longtemps se servir de charrettes attelées de bœufs du pays. Un officier, M. Fortin, seul, sans autres ressources que les ressources du pays, a établi une route de Kita au gué de Toukoto sur le Ba-Khoy, 70 kilomètres, presque la moitié de la distance de Kita à Bafoulabé, et il l'a établie pendant la plus mauvaise saison, pendant la saison des pluies, de telle sorte que le colonel Desbordes l'a trouvée praticable lorsqu'il est arrivé avec ses troupes au mois de décembre suivant. Quand donc se décidera-t-on à employer ce moyen si simple, à demander en France dans nos régiments des volontaires, des paysans qui sachent dresser des bœufs, et auxquels on fera quelques avantages pour les décider à partir ? Il n'en faut pas beaucoup, quelques-uns seulement qui serviront d'instructeurs et auxquels on confiera quelques noirs ou quelques métis de Maures intelligents. Ces derniers, nomades, vivant au milieu des animaux, ont une aptitude toute particulière pour les dresser et s'en faire obéir. Cela est tellement vrai que souvent un bœuf porteur, élevé chez les Maures, très docile avec son maître, devient intraitable avec un nouveau conducteur. On achèterait de ces bœufs du Mandingue, solides bêtes, très doux, d'une excellente santé, vivant avec l'herbe du pays, et avec deux paires de ces bêtes attelées à une charrette, on transportera ce qu'on ne transportera pas avec dix mulets.

Le ravitaillement des postes par bêtes de somme est horriblement cher. Au point de vue de la colonisation pratique, il n'a aucune utilité. Ce n'est point par de semblables moyens de transport qu'on arrivera à augmenter la production agricole ou commerciale du pays. Les noirs ne nous avaient pas attendus pour les mettre en pratique, mais tant qu'il n'y aura que des animaux porteurs pour transporter les arachides, le beurre végétal, l'ivoire, l'indigo, le coton, les céréales, le caoutchouc, les cuirs, le commerce en sera toujours impossible, et nous n'aurons pas fait autre chose que ce qu'on a fait jusqu'à ce jour, dépenser beaucoup d'argent pour peu de chose et déconsidérer un peu plus la politique coloniale.

SALDÉ.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES ET NOUVELLES

LA CRISE SUCRIÈRE EN RUSSIE

On nous écrit de Kiew (Russie) :

La crise sucrière était facile à prévoir. Les fabricants savaient fort bien qu'ils ne devaient produire qu'en vue de la consommation intérieure de la Russie, et que le prix de revient en fabrique était beaucoup trop élevé, malgré le mauvais cours du rouble, pour qu'on pût exporter une quantité appréciable de sucre fabriqué en Russie. D'autre part, on sait que le pays ne consomme que dix-neuf millions de pouds de sucre par an ; malgré cela, les fabricants ont tous augmenté leur production. Pourtant déjà en 1884, après la campagne, on savait qu'il y avait un excès de production de près de trois millions de pouds ; mais les prix se tenant bien, toutes les fabriques ont augmenté leurs semences de betteraves, de sorte que la campagne de 1885 a donné un excès de production de neuf millions de pouds.

A la suite de la période annuelle où se font à Kiew toutes les transactions pour l''industrie du sucre, et qu'on nomme habituellement « *les Contrats de février* », les intéressés ont demandé au ministre des finances de prendre des mesures pour faciliter l'exportation des sucres ; à cet effet, de diminuer l'accise de 65 kopecks et d'accorder une prime d'un rouble par poud. Cette faveur ayant été obtenue, on a pu exporter quatre millions et demi de pouds ; la plus grande partie par le port d'Odessa, Les fabricants n'en ont pas moins subi des pertes sérieuses, et il resta encore près de sept millions de pouds de sucre entre les mains des spéculateurs.

Comme la prime n'était qu'un prêt du gouvernement et devait être reportée sur l'accise de l'année suivante, l'impôt devenait excessif puisqu'il fallait en outre le majorer de 20 kopecks par poud pour 1886. C'était donc d'une part 85 kopecks pour l'accise et 6 kopecks pour la prime ; ce qui portait les droits de cette année à 91 kopecks par poud de sucre. De sorte que *la moyenne du prix de revient est de 3 roubles et 80 kopecks par poud, tandis que depuis plus de six mois les prix varient entre 2 r. 90 et 3 r. 20.*

Aux *Contrats de février 1885*, malgré la mauvaise situation, quel-

Digitized by Google

ques fabriques ont encore donné des dividendes: 5, 10, 15, 20 0/0. A cette époque les fabricants auraient pu s'entendre, c'était même leur intérêt commun. Il eût suffit qu'ils diminuassent de 30 à 40 0/0 leur semence de betteraves. C'était simple, mais malheureusement on a vu apparaître de prétendus sauveurs, chacun avec leur système. Assemblée à la Bourse, commission, conciliabules....., et avant même que les contrats ne soient terminés, une commission prenait la route de Saint-Pétersbourg pour présenter au ministre un projet qui devait être un remède souverain. Une seconde commission, puis une troisième...; mais de résultat, point. En attendant, les fabricants ne voulant rien compromettre semaient tout autant de betteraves que l'année précédente; il y en eut même qui en semèrent davantage. Les rendements étant bons partout, on aura cette année encore un excédent de production à peu près égal à celui qu'on a obtenu en 1886.

Parmi les projets proposés au gouvernement, le principal consistait dans l'établissement d'une norme pour chaque fabrique *(normirovka)*. Ce n'est que le 18 septembre dernier que le Conseil des ministres a fini par accepter pour deux ans *la normirovka*. C'était un peu tard, car toutes les fabriques étaient en plein travail. Il ne manquait plus que la sanction de l'empereur; on attendit un mois la réponse qui parvint enfin par télégramme : Sa Majesté refusait de sanctionner la décision des ministres.

Il paraît oiseux de discuter sur les résultats probables d'une mesure qui n'a pas eu de suite. La question était d'une simplicité élémentaire. Puisqu'il y avait trop de sucre, il fallait en fabriquer moins; et il est même vraisemblable que ce sage parti eût été adopté dès 1885 sans ces économistes qui se posaient en sauveurs et, par leur intervention malencontreuse, n'ont fait que prolonger l'agonie des petites fabriques dont la plupart n'auraient pas sans cela travaillé cette année.

RAPPROCHEMENT DES CHANCELLERIES DE SAINT-PÉTERSBOURG ET DE BERLIN

On nous écrit de Saint-Pétersbourg :

Vous avez publié dans la *Revue* du mois de novembre dernier les réflexions que m'inspirait le conflit russo-bulgare. Je vous signalais alors l'imminence d'un rapprochement entre la Russie et l'Allemagne

Digitized by Google

comme conclusion finale de tout cet imbroglio. Je vous mettais en garde contre les coquetteries apparentes de quelques journaux slavophiles à l'adresse du général Boulanger et de M. Déroulède. « La conséquence sera *au dehors*, vous disais-je, la paix et l'union avec ce qui n'a jamais été sérieusement séparé : la Maison royale de Prusse. »

C'est le *Messager officiel* lui-même qui s'est chargé de confirmer ces observations, dont on fera bien de prendre bonne note en France. Cette communication du *Messager officiel* a été reproduite dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* du 4-16 décembre, qui paraît en français. Je cite textuellement :

Les événements de Bulgarie, qui ont produit dans le public et la presse russes une émotion parfaitement compréhensible, ont servi entre autres à nos journaux comme point de départ pour l'examen des rapports politiques des puissances étrangères avec la Russie. Ne se bornant pas à l'appréciation des faits connus de tout le monde et incontestables, certains de ces journaux ont recours, pour élucider ces rapports, à des suppositions et des hypothèses et il en résulte que leurs vues, fondées sur une base aussi peu solide, se trouvent non seulement manquer de l'impartialité sans laquelle il est impossible de bien comprendre les questions politiques, mais qu'elles sont quelquefois en opposition flagrante avec la réalité.

« Tel est entre autres le caractère de certains articles publiés dans ces derniers temps sur la politique allemande, articles dans lesquels on cherche à faire croire au public russe que les difficultés entravant une solution favorable de la question bulgare sont dues surtout à une action occulte de l'Allemagne, qu'on représente en conséquence comme une ennemie dangereuse de la Russie, tramant des complots contre la dignité et la sécurité de cette dernière. On ne saurait ne pas déplorer de pareils entraînements, dénués de toute raison d'être.

La Russie est liée avec l'Allemagne, en sa qualité de voisine immédiate, par une foule d'intérêts d'une importance vitale, grâce auxquels les rapports entre les deux puissances se sont consolidés depuis longtemps déjà et ont résisté maintes fois à diverses épreuves. Des rapports de cette nature ont une égale importance pour la prospérité des deux Empires. Leurs gouvernements en sont également convaincus et l'on ne saurait ne pas désirer qu'ils durent encore de longues années. Le gouvernement impérial, fermement résolu à prêter comme par le passé aux intérêts proprement allemands l'attention qui leur est due, a toutes les raisons d'être persuadé que l'Allemagne de son côté continuera à s'abstenir de tout acte qui pourrait constituer une atteinte à la dignité de la Russie ainsi qu'à ses intérêts résultant de nos relations historiques avec nos coreligionnaires de l'Orient. Il a les mêmes raisons

Digitized by Google

pour être persuadé que l'influence de l'Allemagne sera employée exclusivement à la préservation de la paix générale dont l'Europe a tant besoin et qui forme aussi l'objet des vœux les plus chers du Souverain de la Russie et de son peuple.

Plus les circonstances politiques sont complexes et délicates, plus il devient nécessaire de les apprécier avec prudence et sang-froid et, par conséquent, *on peut d'autant moins excuser l'imprudence et l'emportement des vues exprimées par les organes d'une presse dont la voix est loin de n'exercer aucune influence sur les relations internationales.*

Je recommande ces dernières lignes aux méditations de certains journalistes français.

BIBLIOGRAPHIE

TIMBOUCTOU : VOYAGE DU Dr O. LENZ (1)

Je viens de lire les deux beaux volumes qu'a publiés la maison Hachette, sur le Maroc, le Sahara et le Soudan, et qui contiennent la relation du voyage que le *docteur Oscar Lenz* fit à *Timbouctou* pendant l'année 1880. Cet ouvrage n'a pas moins de 900 pages, et il faut les lire de la première à la dernière ligne si l'on veut avoir une idée vraie non seulement du Maroc, de chaque côté de la chaîne de l'Atlas jusqu'au pays plus ou moins indépendant de Sidi-Hécham, mais encore du désert qui sépare le Maroc de Timbouctou, et enfin de notre colonie du Sénégal. — Parcours de près de 5,000 kilomètres, effectué en onze mois, du 22 décembre 1879 au 23 novembre 1880. — Pendant que je suivais pas à pas le Dr O. Lenz, j'étais sans cesse obsédé par le souvenir du dernier entretien que j'eus, il y a dix-huit mois avec le regretté lieutenant Palat, à la veille de son départ pour In-Çalah, où il périt si malheureusement (2).

M. O. Lenz, dans la préface de son livre dit :

> Par là j'ai montré que l'on peut arriver à Timbouctou, aussi bien en venant du nord que du Sénégal, et j'ai prouvé une fois de plus qu'un voyageur isolé, pourvu d'un minimum de bagages, arrive *d'ordinaire* à de meilleurs résultats que des expéditions nombreuses, suivies d'un attirail compliqué et encombrant.

Cette idée nous l'avons souvent entendu exprimer par des explorateurs ou des missionnaires. C'est l'avis du Père Bouchard, Canadien, prêtre de

(1) *Timbouctou*, voyages au Maroc, au Sahara et au Soudan, par le Dr Oscar Lenz, traduits de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par Pierre Lehautcourt. 2 beaux volumes in-8° raisin contenant 45 gravures et 1 carte. Brochés, 15 francs. — Reliés richement, tranches dorées, 23 francs.

(2) *Revue Française*, t. III, p. 435, n° 17, mai 1886, et t. II, p. 480, n° 11. — Novembre 1885.

Digitized by Google

la mission de Mgr Comboni, qui a, pendant des années, séjourné à Khartoum et dans le Kordofan, avant l'invasion du Mahdi. M. Victor Giraud en a donné une nouvelle démonstration lors de sa magnifique exploration dans l'Afrique centrale (1). C'était même le grand argument que m'opposait le lieutenant Palat quand je lui faisais envisager les dangers qu'il allait courir. Pour ne pas se faire trop d'illusions à ce sujet, on fera bien de lire le chapitre que le Dr O. Lenz consacre aux *Européens victimes de l'Islam* (2), ce martyrologe des explorateurs servira un jour de préface à l'histoire de la civilisation en Afrique :

1826. Le major anglais Gordon Laing, tué entre Timbouctou et Araouan;
1836. L'Anglais Davidson tué entre Tendouf et El-Arib ;
— Le meurtre de Vogel et plus tard celui de Beurmann aux frontières du Ouadaï ;
1869. Mlle Tinné, Hollandaise, tuée dans l'oued Aberdjoudj, entre Mourzouq et Rhat ;
1872. Dorneaux-Duperré et Joubert, Français, tués à quatre jours de marche au sud-est de Rhadamès;
1875. Bouchart, Paulmier et Ménoret, tués à Metlili, sur le chemin de Touat ;
1876. Les deux guides indigènes du voyageur Largeau, tués sur le chemin de Rhat ;
1880. Le peintre autrichien Ladein, tué au Maroc ;
1880. Le juif brûlé vif à Fez, capitale du Maroc, pendant le séjour du Dr O. Lenz ;
1881. Attaque de la mission Galliéni, envoyée à Ségou, par les Nègres musulmans du Bambara ;
1881. Massacre d'une partie des membres de l'expédition Flatters ;
1881. Meurtre de trois missionnaires algériens, le P. Richard et ses compagnons, près de Rhadamès ;
1881. Charles Soller, tué sur le chott Debaïa, dans l'oued Draa ;
— Destruction de la mission italienne Giulietti sur le chemin de la baie d'Assab au Galima ;
— Assassinat du voyageur autrichien, Dr Langer, par les Arabes (en Asie) ;
— L'emprisonnement de Barth à Timbouctou, et celui de Nachtigal près de Toubou ;
— La blessure presque mortelle reçue par Gerhard Rohlfs en 1864 ;
— Le pillage de l'expédition de Rohlfs vers Koufrah, en 1879, par des gens de la secte des es-Senoussi ;
— Le pillage de Soleillet sur le chemin du Sénégal à l'Adrar, en 1879.
— L'attaque dirigée sur moi et mon escorte par les Oulad-el-Alouch près de Timbouctou ; le massacre projeté de mon expédition par Sidi Houssein dans Herh ; et l'attaque de ma maison à Taroudant, en 1880.

Ces exemples cités par le Dr O. Lenz autorisent l'auteur à déclarer qu'il faut en rabattre beaucoup de l'enthousiasme que certains touristes professent pour le caractère des musulmans, et qu'on n'est pas trop sévère en accusant ces populations de goût pour le pillage et l'intolérance religieuse.

(1) *Revue Française*, t. II, p. 70, n° 7. — Juillet 1885.
(2) *Timbouctou*. t. II, p. 403-404.

Digitized by Google

Le Dr O. Lenz a eu la rare bonne fortune d'accomplir avec un plein succès la plus périlleuse des entreprises; il a eu l'incontestable mérite d'en faire une relation aussi complète, aussi précise que possible, et cette œuvre capitale est mise à la portée de tous, grâce à la traduction qu'en a faite M. Pierre Lehautcourt.

Le premier volume du Dr O. Lenz est tout entier consacré au Maroc; l'opinion de l'auteur ne diffère pas de celle qui est devenue générale et qui représente ce pays comme un empire qui croule.

« Le Maroc, dit-il, ne pourra exister longtemps, et pour le moment son indépendance ne tient qu'à la jalousie qui existe entre l'Angleterre, la France et l'Espagne... Il faut attribuer à son isolement systématique de l'Europe, qui dure déjà depuis des siècles, ainsi qu'à l'exclusion du mouvement commercial et intellectuel du monde civilisé, l'existence d'institutions et de mœurs qui remontent au delà du moyen âge; c'est pour cela que ce pays est moins connu des nations civilisées que les parties les plus éloignées du Nouveau Monde. »

Il est vrai de dire que depuis que la question tunisienne a reçu une solution si rapide et si inattendue, toutes les vues se sont tournées vers le Maroc, et qu'avant peu les nations intéressées auront acquis les notions les plus précises sur cet empire tant convoité. L'ouvrage du Dr O. Lenz est une des pièces les plus importantes de cette grande enquête à laquelle se livrent tous les hommes d'État pour savoir si le fruit est mûr et ce qu'il en pourra coûter de sacrifices pour le cueillir.

« Pour obtenir au Maroc une influence prépondérante, il faudrait entreprendre une guerre qui exigerait d'énormes sacrifices en argent et en hommes; l'issue ne serait pas douteuse si le Maroc ne recevait aucun secours, *mais la France se créerait pour des années un foyer de soulèvements constants*. En outre, il faut se demander si d'autres pays, comme l'Angleterre et l'Espagne, verraient tranquillement les Français entrer dans Fez. »

Tôt ou tard la question se posera. Il est indispensable que l'opinion publique soit éclairée, et qu'on ait bien pesé les risques à courir et les bénéfices éventuels; car ce serait se méprendre gravement que de croire qu'il suffirait d'opérer au Maroc comme on a opéré en Tunisie.

Le second volume est consacré à la traversée du désert, au séjour à Timbouctou et à notre colonie du Sénégal. — Les seuls Européens qui aient vu Timbouctou sont :

En 1630, le matelot français Paul Imbert, prisonnier des Arabes, vendu comme esclave, conduit à Timbouctou, et qui mourut au Maroc;

En août 1826, le major anglais Laing, qui traversa le désert de Tripoli par Rhadamès, le Touat et atteignit Timbouctou. Il fut tué le 24 septembre 1826.

En 1828, René Caillé, Français, né à Mauzé, en Poitou, parvint à Timbouctou, et donna le premier une description de cette ville d'après ses propres renseignements. Il partit de Kakondy de la Sierra Léone, parvint à Timé, dans le pays des Bambaras; il arriva le 11 mars 1828 à Djenni d'où il descendit le Niger dans une barque jusqu'à

Digitized by Google

Timbouctou, c'est-à-dire à Kabara, port de cette ville. Il revint avec une caravane marocaine à Tanger où il fut recueilli par le consul de France. La Société de Géographie de Paris lui décerna le prix de 10,000 francs.

Henri Barth, Allemand, fut le premier voyageur qui entra à Timbouctou après Caillé. Les voyages de Livingstone et de Stanley n'ont pas donné pour la science autant de résultats que les étonnantes explorations de Barth. C'est le 7 septembre 1853 que Barth entra à Timbouctou et il ne quitta cette ville que le 8 mai 1854.

Depuis ce temps, aucun Européen ou aucun chrétien n'a réussi à voir Timbouctou et c'est le 1er juillet 1880 que le Dr O. Lenz fit son entrée dans cette ville où il passa dix-huit jours.

La relation du Dr O. Lenz, qui offre un vif intérêt de curiosité pour ces régions de l'Afrique centrale, puisque son voyage est une nouvelle étape scientifique, mérite un examen très attentif pour tout ce qui touche notre colonie du Sénégal. C'est un exposé complet de l'histoire de nos possessions, de leurs ressources et de leur avenir. L'auteur est très partisan des voies ferrées au Sénégal, il attend un grand résultat pour le commerce de la ligne de Dakar à Saint-Louis par le Cayor et de celle du Sénégal au Niger, de Bafoulabé à Kita et à Bamakou. Les conclusions sont bien différentes pour le projet du Transsaharien, qui devrait relier nos possessions algériennes aux bassins du Sénégal et du Niger.

Les difficultés techniques lui paraissent devoir exiger beaucoup de temps et beaucoup d'argent, et il croit que pendant bien des années on n'obtiendrait pas la rémunération du capital engagé. Quant à présent, il déclare que l'état politique du Nord de l'Afrique est tel qu'on ne pourrait même pas procéder aux travaux préliminaires les plus sommaires pour l'établissement d'une voie ferrée à travers le désert.

La *carte générale* du voyage du Dr O. Lenz a un développement considérable et est exécutée avec un soin particulier; elle donne en grands détails la région occidentale du Maroc, l'indication consciencieuse de tout le trajet à travers le Sahara, et elle conduit le lecteur par Timbouctou, jusqu'aux rives du Sénégal, au poste de Médine. Nous touchons là à une région bien connue des lecteurs de la *Revue française*, grâce aux études importantes du Dr Colin.

Nous retrouvons dans la préface du livre du Dr O. Lenz des remerciements à l'adresse de notre ami et collaborateur le Dr Colin, qui était, en même temps que M. Roussin, médecin de la marine, à Médine, quand l'illustre explorateur y est arrivé (1). « Je n'aurais pas d'ailleurs atteint un résultat aussi inattendu, dit le Dr O. Lenz, si je n'avais été soutenu de bien des côtés, par des appuis très dévoués. » On se rappelle combien fut différent l'accueil que reçut à El-Goleah, le lieutenant Palat, lui Français en territoire français.

(1) D'après nos informations il n'y avait à Médine, à l'arrivée du Dr O. Lenz, que M. le Dr Colin, qui venait de remplacer le Dr Roussin, et M. Pol, capitaine d'artillerie de marine, commandant le poste de Médine (tué le 11 février 1881 à Goubanko), et M. David, sous-lieutenant d'infanterie de marine.

Digitized by Google

Quarante-cinq gravures, dont plusieurs sont de véritables panoramas, comme la vue principale de Fez; la vue de Foum-el-Hossan; l'oasis de Tendouf; Araouan, dans la région des grandes dunes; la vue de Timbouctou.....; donnent à cet ouvrage une valeur incomparable. La plupart de ces illustrations sont gravées d'après des photographies, une petite partie d'après les esquisses de l'auteur.

Ceux qui cherchent dans une relation de voyage les émotions, les scènes décrites avec entrain et vigueur peuvent hardiment entreprendre la lecture du livre du Dr O. Lenz; mais c'est surtout un livre indispensable pour ceux qui veulent suivre le mouvement des études géographiques. Je le recommande aux professeurs qui ont la ferme volonté de faire de leurs élèves autre chose que des victimes du baccalauréat tel qu'on le pratique aujourd'hui et de diriger les intelligences qui leur sont confiées vers un but utile et pratique. Ces jeunes gens apprendront en lisant l'ouvrage du Dr O. Lenz comment on doit observer, écouter et classer les idées. L'étude de cette puissante méthode de travail vaudra certainement mieux pour leur formation intellectuelle que bien des exercices combinés en vue de la préparation à un examen.

EDOUARD MARBEAU.

ÉMILIO CASTELAR

Mon illustre ami Élisée Reclus a démontré que l'histoire de la Méditerranée c'est l'histoire de la civilisation. Rien, disait Chateaubriand, n'est venu du Nord, si ce n'est le fer et la barbarie. Cette vérité a été affirmée d'une façon éclatante dans un magnifique banquet offert à Castelar, à Paris, par plus de deux cents personnes représentant toutes les nations de la Méditerranée et de l'Amérique latine.

On a entendu des orateurs français, italiens, grecs, roumains, arméniens ou ottomans, proclamer le principe de l'unité de cette civlisation qui a une commune origine et des aspirations identiques. Nul ne s'est exprimé avec plus d'à-propos que le publiciste égyptien J. Sanua. Il a rappelé que l'Égypte avait précédé la Grèce dans la voie du progrès et avait été initiée, à son tour, à toutes les conquêtes de la science moderne par la France qui a tout fait pour que la nation égyptienne reprenne son rang au milieu des nations libres et civilisées. Notre confrère a obtenu un très grand succès bien mérité, car il est indispensable aux nations gréco-latines de s'unir étroitement aux peuples musulmans de la Méditerranée, afin de conserver l'indépendance de ce grand lac convoité par les Anglais, les Teutons

Digitized by Google

et les Slaves qui ne pourraient y avoir accès qu'en se substituant aux nations musulmanes, si nous avions la folie de les abandonner.

Le discours de Castelar a été une merveille. Jamais l'incomparable orateur n'avait été mieux inspiré. Les autres avaient parlé en français. Lui, il s'est exprimé dans la langue des dieux, comme l'appelait Charles-Quint. Tout le monde comprenait, même ceux qui ne savaient pas un mot d'espagnol, car le langage de Castelar est, comme la musique de Verdi ou la poésie de Victor Hugo, une harmonie universelle. Il est impossible de se faire une idée du prodigieux talent de Castelar quand on ne l'a pas entendu parler. Un convive grec l'a appelé le Démosthène moderne. Cet éloge n'est pas exagéré. Mais, à mon avis, Castelar fait plutôt songer à Cicéron dont il agrandit encore la période, en lui donnant un éclat et une grâce qui rappellent les incomparables conteurs arabes.

Michelet dirait que cette éloquence est une des forces de la nature, Elle fait éprouver autant de sensations que l'audition d'un grand opéra. Ce n'est pas une froide discussion politique, c'est la poésie, la musique, la philosophie, unies à la puissance du geste qu'aucun charmeur n'a possédé comme lui. On a raconté que Gambetta avait fait le voyage de Madrid exprès pour entendre l'homme qui est la synthèse éblouissante du génie oriental et latin.

Né au pays de l'Alhambra, Castelar ne sépare pas la brillante civilisation arabe de la merveilleuse renaissance italienne ni de la glorieuse Révolution française. Il connaît la langue, la littérature et la science arabes. Contrairement à la plupart de ses compatriotes, il considère comme un compliment le mot de Dumas disant que l'Afrique commence aux Pyrénées. En effet, c'est par ce qu'elle a conservé d'oriental que l'Espagne est restée si pittoresque. La race espagnole a, comme la race française et italienne, du sang celtique et latin, mais, plus que les deux autres, elle a du sang africain. C'est par les Maures d'Espagne et par les relations cordiales des grandes républiques italiennes avec les peuples de l'Orient, que la civilisation s'est conservée en Europe.

Aucun homme ne comprend mieux cette vérité que Castelar. Nul n'a écrit sur l'Italie un livre plus beau et plus vrai que le sien. On ne doit pas le considérer seulement comme un homme d'État espagnol. Il est le président de la confédération méditerranéenne.

Digitized by Google

Au banquet de l'*Hôtel Continental*, il ne s'agissait nullement de faire de la politique intérieure espagnole, de prendre parti pour un groupe ou pour un autre ; il fallait s'élever au-dessus de ces compétitions pour cimenter l'union de tous les peuples méditerranéens.

Les trois grandes nations latines sont comme les déesses du mont Ida : la fière Espagne c'est Junon, la France Minerve et l'Italie Vénus. Ce serait une sottise de donner à l'une d'elles la pomme de discorde qu'il faut supprimer.

L. Hugonnet.

CHRONIQUE INTÉRIEURE

L'année 1886 s'est terminée, comme elle avait commencé, par un changement de ministère. Ébranlé à plusieurs reprises par les votes de la Chambre lors de la discussion du budget, le cabinet de Freycinet sentant que son influence sur la Chambre diminuait de plus en plus, résolut de poser la question de confiance à la première occasion. Un amendement demandait la suppression des crédits affectés au traitement des sous-préfets. M. de Freycinet le combattit, mais 262 voix contre 249, mirent le cabinet en échec (3 déc.). Celui-ci donna alors sa démission et M. de Freycinet résista à toutes les demandes faites auprès de lui pour le faire revenir sur sa détermination. M. Goblet fut chargé de constituer un ministère. Il y parvint en conservant la plupart des membres du dernier cabinet. Prenant pour lui la présidence du conseil et l'intérieur, il fit entrer comme membres nouveaux, MM. Berthelot, à l'instruction publique et Dauphin, aux finances, M. Sarrien passait à la justice. Tous les autres membres conservèrent leur portefeuille (11 déc.). Le refus de plusieurs ambassadeurs d'accepter les affaires étrangères, fit désigner pour ce poste M. Flourens, président de section au Conseil d'État (13 déc.). Des sous-secrétaires d'État, un seul, M. de la Porte, aux colonies, fut maintenu en fonctions (17 déc.)

La crise ministérielle ayant rendu impossible le vote du budget, M. Goblet demanda à la Chambre de lui accorder deux douzièmes provisoires. La Chambre se rendit à cette demande (14 déc.), mais le Sénat apporta quelques modifications au projet, qui nécessitèrent un 2e vote de la Chambre (18 déc.)

Pendant ce temps, le Sénat votait un crédit de 30,000 francs pour le protectorat des Comores, et adoptait en 1re lecture le projet portant revision de la loi sur les aliénés. De son côté la Chambre, avant de se séparer, discutait la question de dénonciation du traité de commerce avec l'Italie, que cette puissance dénonçait au même moment, ajournait le vote des crédits du chemin de fer de Dakar (17 déc.) et votait en 1re lecture un projet de loi octroyant des pensions aux blessés de février 1848 (18 déc.).

Digitized by Google

En dehors de la politique il importe de signaler la mort du vice-amiral de Gueydon, ancien commandant de l'escadre de la mer du Nord, en 1870, nommé gouverneur de l'Algérie lors de l'insurrection indigène de 1871, qu'il parvint à réprimer rapidement. Des inondations désastreuses du Rhône, de la Durance et de quelques cours d'eau voisins ont causé de terribles ravages dans les départements du midi de la France.

VOULZIE.

CHRONIQUE COLONIALE

Pour la seconde fois depuis six mois la commission de délimitation des frontières du *Tonkin* et de la Chine a été en butte à une attaque des indigènes. C'était d'abord à Lao Kaï; aujourd'hui c'est à Haïninh, du côté opposé. Et comme la première fois, nous avons subi des pertes douloureuses par suite de notre infériorité numérique. Un interprète, M. Haïtce, a été massacré ainsi qu'un faible détachement qui l'accompagnait. Partout les pirates sont nombreux et, sur la côte, le commandant de la division navale des mers de Chine a dû mettre ses compagnies de débarquement à la disposition des autorités militaires pour rendre un peu de sécurité à ces parages. Le ministre de la guerre a résolu de ne pas diminuer encore le corps d'occupation, et pareille mesure ne pouvait tomber plus à propos. Ce qu'il y aurait de mieux serait d'élever à un effectif suffisant le corps du Tonkin, pour ne pas surcharger de travaux et de fatigues des troupes déjà surmenées.

L'horizon commence enfin à s'éclaircir à *Madagascar*. Le gouvernement hova a repoussé définitivement tout projet d'emprunt avec la maison anglaise Kingdom, et grâce aux efforts de M. Le Myre de Vilers, c'est avec le Comptoir d'Escompte de Paris que le premier ministre malgache a conclu un emprunt de 15 millions de francs. 10 millions seront versés au gouvernement français comme payement de l'indemnité stipulée dans le traité du 17 décembre 1885; le reste sera destiné à satisfaire aux besoins du gouvernement hova. Peut-être eût-on mieux fait de ne pas mettre cette somme à la disposition de nos protégés, qui pourront fort bien l'employer d'une façon désagréable pour leurs protecteurs. Comme garantie de remboursement le Comptoir d'escompte prélèvera en paiement le produit des douanes des principaux ports de l'île, et Tamatave sera évacuée. Une mission d'instruction comprenant 12 jeunes Hovas, vient de débarquer à Marseille. Il y a donc amélioration notable, bien que la question de délimitation de Diégo Suarez ne soit pas accomplie et que d'autres questions importantes soient encore en souffrance.

Le Conseil général de *la Réunion* avait supprimé en 1882 l'impôt personnel dans un but démocratique. Mais on s'aperçut bientôt que cette suppression était surtout favorable aux étrangers. Le Conseil général revint

Digitized by Google

alors sur sa manière de voir et rétablit l'ancienne contribution à raison de 6 francs par tête. C'est cette décision qu'un décret vient d'approuver.

De fâcheuses nouvelles sont arrivées du *Sénégal*. A la suite de manifestations hostiles émanant d'un village des environs de Sedhiou, le commandant de ce poste, afin de rétablir son autorité, commit l'imprudence de se diriger sur le village hostile avec une escorte dérisoire. Aussi fut-il bientôt assailli par les indigènes et massacré avec la poignée d'hommes qui l'accompagnait. Des renforts ont été aussitôt dirigés sur Sedhiou, mais cet échec a eu pour conséquence de transformer en révolte une simple mutinerie.

La nouvelle annoncée, puis démentie de la délimitation de la frontière maritime entre *la Tunisie* et la Tripolitaine est aujourd'hui confirmée. La convention intervenue entre la France et la Turquie fixe cette limite à Ras-Tadjer, point de la côte de la Méditerranée, situé à l'est du cap El-Bibân. Cette convention reporte l'ancienne frontière à 32 kilomètres à l'est. Toute la grande baie d'El-Biban (Bahiret-el-Bibân) est maintenant sous le protectorat français.

Le nouveau résident général, M. Massicault, est arrivé à Tunis et en prenant possession de ses fonctions, a déclaré vouloir suivre la politique de son prédécesseur. Son installation a coïncidé avec la rentrée en Tunisie d'un certain nombre de dissidents réfugiés en Tripolitaine. Le nombre de ceux qui sont encore dans la régence turque est aujourd'hui insignifiant.

VOULZIE.

NOUVELLES DIVERSES

Augmentation de l'armée allemande. — On sait qu'on projette la création de cinq régiments d'infanterie (4 prussiens et 1 saxon), de 15 bataillons d'infanterie qu'on rattacherait par économie à 15 régiments existants, comme 4es bataillons, et d'un bataillon saxon de chasseurs : en tout 31. L'artillerie de campagne s'augmenterait de 24 batteries, etc. Le train et les chemins de fer sont également favorisés.

Il est à remarquer que le régiment n° 127, qui manque dans la série, n'est pas en projet. Ce sera un jour le régiment des fusiliers de Wurtemberg ; mais il faut croire que les ressources de cet État ne lui permettent pas encore de trouver assez d'hommes pour cette création. — L'artillerie à pied, où les nos 9, 13 et 14 ne sont encore représentés que par un bataillon, au lieu d'un régiment à deux bataillons, reste stationnaire. Il en est de même de la cavalerie avec ses 93 régiments.

L'emplacement à venir des régiments à créer n'est pas encore fixé pour tous : un des régiments prussiens sera à Sarrebourg ; le régiment saxon à Plauen ; le bataillon de chasseurs, à Wurzen. Dans l'artillerie, une abtheilung de trois batteries à cheval du VIIIe corps, à Sarrelouis ; cela rétablit

Digitized by Google

l'équilibre que rompait encore au profit de la France la présence de trois de ces batteries à Lunéville, et trois à Stenay.

Le XVe corps s'augmenterait d'une division d'infanterie ; de même, le XIIe (Saxe). La Saxe possède, en effet, déjà onze régiments d'infanterie (deux de grenadiers, 100e et 101e), (huit d'infanterie; 102-107 et 133, 134), (un de schützen, 108e), et, avec le régiment à créer, cela ferait douze, soit trois divisions exactement pourvues chacune de leur bataillon de chasseurs. Mais de ces onze régiments, l'un le 105e, est en Alsace (Strasbourg) et contribue à former le XVe corps; il faudra donc alors constituer en Saxe, comme en Würtemberg, une brigade composée d'un seul régiment — (sur 8 régiments — 4 brigades), le Würtemberg en fournit un au XVe corps (le 126e), et qui ne se compléterait qu'en temps de guerre, soit par la réunion des trois bataillons de chasseurs en un second régiment de schützen, ce qui est le plus probable et le plus sûr, soit par des formations du dernier moment.

Chemin de fer transcaspien: Le lieutenant général Komarow, commandant militaire de la région transcaspienne a informé le ministre de la guerre, que le 30 novembre, cinq trains de chemins de fer partis de Merv étaient arrivés à Tchardjouï. Les autorités boukares leur ont fait l'accueil le plus cordial. Un bal a été offert dans une maison de campagne de l'émir aux personnes arrivées par les trains.

Une œuvre de bienfaisance. — La Société l'*Union des femmes de France* qui s'est signalée par ses nombreux envois de secours aux blessés du Tonkin et de Madagascar donne le 15 janvier, à l'Hôtel Continental, un bal qui lui facilitera l'accomplissement de sa mission de charité. Rien n'a été négligé pour que ce bal offre tous les attraits que peuvent présenter les fêtes de ce genre et pour que les bienfaiteurs e l'œuvre qui sont par cela même ceux de nos soldats malades ou blessés et des ictimes des désastres publics, éprouvent un double plaisir à faire le bien.

Le prix des billets que l'on trouve au siège de la Société, 29, Chaussée-d'Antin est de 10 francs (25 fr. pour 3 personnes et 30 fr. pour 4).

CAUSERIE THÉATRALE

Les derniers jours de l'année 1886 appartiennent à M. Sardou. Son drame de *Patrie*, transporté de la Porte-Saint-Martin où il obtenait un regain de uccès retentissant il y a peu de mois encore, sur la vaste scène de l'*Opéra*, a été chaleureusement applaudi sous sa forme nouvelle. Dans ce voyage, il a perdu trois tableaux et en a gagné un, presque totalement absorbé par un ballet. Les sincères admirateurs de ce chef-d'œuvre du drame moderne ont constaté avec peine cette mutilation qui a fait disparaître notamment l'entrevue des conjurés brabançons avec leur chef Guillaume d'Orange, c'est-à-dire le pivot même sur lequel évolue l'action.

Digitized by Google

Patrie est trop universellement connue pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler l'intrigue. Le comte de Rysoor, l'âme de la conspiration des Bruxellois contre le duc d'Albe, est doublement trahi par sa femme, l'Espagnole Dolorès, qui va porter au lieutenant de Philippe II, le secret des conjurés, dans le seul but de se débarrasser d'un mari détesté. C'est à l'instant même où les conjurés vont être surpris sans défense, et réduits à mettre bas les armes, que Rysoor apprend fortuitement que celui qui l'a trompé est son meilleur ami, le capitaine Karloo; dans un mouvement superbe, il fait abnégation de sa vengeance personnelle, pourtant bien légitime, pour pardonner à Karloo à la seule condition qu'il prendra la direction de l'effort suprême tenté par les patriotes flamands. Quand tout espoir est perdu, Rysoor adjure Karloo de profiter d'une occasion qui se présente d'échapper au supplice général pour venger ses compagnons en frappant la délatrice; Karloo ignorait d'abord qu'il s'agissait de Dolorès, mais elle se trahit elle-même; le jeune capitaine la frappe sans pitié et court rejoindre sur le bûcher les autres conjurés.

Ce simple aperçu permet de voir les magnifiques situations que M. Paladilhe a eu à développer musicalement ; il y a réussi de la façon la plus heureuse ; si dans les grandes scènes, il est resté de parti pris un peu au-dessous de l'œuvre dramatique, au lieu de se laisser enlever, porter par elle, il a su mettre en grand relief certains côtés épisodiques et principalement les adieux de Rysoor au sonneur Jonas. Le premier acte, où sont exposés les aspirations de révolte des habitants de Bruxelles et les procédés barbares de leurs oppresseurs, est une merveille de couleur et de vérité ; la dernière réunion des conjurés et leur écrasement dans l'Hôtel de ville sont traités avec une ampleur qui mettent cette œuvre au premier rang de toutes celles qui ont vu le jour depuis plus de quinze ans, immédiatement après le *Sigurd*, de Reyer.

M. Lassalle et Mme Krauss jouent et chantent magistralement les rôles de Rysoor et de Dolorès. M. Duc fait sonner les notes les plus élevées du régistre des ténors dans celui de Karloo, La belle voix de soprano de Mme Bosmann fait valoir le personnage sympathique de Raphaëla, la fille du duc d'Albe, plus important dans la partition que dans le drame.

Le ballet est le plus riche peut-être qu'on ait vu à l'Opéra qui pourtant, nous a accoutumés à des splendeurs dans ce genre. Il est dansé d'une façon exquise par Mlle Subra qui, non contente d'être la plus légère des étoiles chorégraphiques, a de l'esprit jusqu'au bout des jambes. La place de la Vieille Boucherie et l'intérieur de l'Hôtel de ville sont des merveilles de décoration (1).

Tandis que *Patrie* émigrait à l'Opéra, *le Crocodile*, du même auteur, remplaçait ce drame sur l'affiche de la *Porte Saint-Martin*. Cette œuvre

(1) La partition de *Patrie* est éditée par la maison Choudens.

Digitized by Google

nouvelle a soulevé de vives discussions et des critiques nombreuses, on lui reprochait principalement la simplicité presque enfantine de son intrigue et l'absence d'études dans les caractères. M. Sardou n'a pas hésité à intervenir dans la discussion et a plaidé lui-même sa cause par la plume autorisée de M. Sarcey le prince de la critique dramatique, un prince bonhomme s'il en fut.

Il a expliqué que sa pièce étant destinée aux enfants ou du moins à la jeunesse, comme *le Tour du Monde en 80 jours* et *Michel Strogoff*, son allure enfantine n'avait rien qui dût surprendre. Le malheur est que l'on n'était pas prévenu et que les arbitres de la première représentation avaient jugé la pièce d'après les règles de l'esthétique théâtrale ordinaire, tandis qu'il s'agissait d'une simple berquinade, c'est le mot de l'auteur lui-même. Mais la pièce ne s'adresse pas seulement aux enfants, elle a été aussi confectionnée en vue de l'exportation, elle peut être aisément comprise même sans traduction, plusieurs scènes et des tableaux entiers se déroulant presque sans dialogue.

Quand on est ainsi prévenu on prend un véritable intérêt à l'odyssée des passagers du *Crocodile*. Échoués dans une île déserte de l'archipel de la Sonde, et réduits à leurs propres ressources, ils constituent une société improvisée. Après quelques mois d'un âge d'or relatif, dû à la sage administration d'un chef choisi par acclamation, la discorde se glisse parmi ces hommes et ces femmes qui ont pourtant un si grand intérêt à rester unis, car des pirates malais ont débarqué dans l'île. Fort heureusement pour les naufragés, des navires européens interviennent à temps pour les délivrer et les amener à Batavia, où sont consacrées, devant un officier public sérieux, une demi-douzaine d'unions projetées dans l'île.

La mise en scène est extrêmement soignée : le naufrage, l'île des Palétuviers, la forêt vierge, sont des tableaux merveilleusement réussis. — En tête d'une interprétation excellente se détachent les noms de MM. P. Berton, Marais, Cooper, Francès, Noël, P. Reney et de Mmes Legault, Barety, Leriche, Claudia, Boulanger et Marie Durand.

GORGIAS.

BULLETIN FINANCIER

Notre marché financier a été très vigoureusement secoué à la fin de l'année qui vient de s'écouler. La cause de cet émoi a été la déconfiture de l'un de nos plus anciens agents de change, — déconfiture qu'il eût été peut-être préférable de rendre moins retentissante. Puis, ont éclaté ces bruits de guerre qui ne sont pas encore complètement apaisés.

Ces divers incidents ont porté le trouble sur le marché alors qu'il était en pleine période de reprise et de relèvement. L'espoir, qu'on ne connaissait plus à la Bourse depuis le krach de janvier 1882, semblait s'y être réinstallé : la sinistre réponse qui

Digitized by Google

depuis si longtemps, résonnait comme un refrain dans la bouche de tous les intermédiaires : « On ne fait pas d'affaires » promettait de disparaître du vocabulaire des boursiers. Et cette reprise, au contraire des précédents, avait ses motifs et sa logique : Augmentation dans le chiffre de nos importations et de nos exportations, accroissement des recettes des chemins de fer, députés et sénateurs paraissant se décider à entrer résolument dans la voie des économies budgétaires, tout semblait concourir à améliorer notre marché financier.

Les incidents qui ont éclaté « comme un coup de foudre dans un ciel serein » sont-ils de nature à plonger de nouveau le monde des affaires dans cette atonie préjudiciable aux intérêts du pays? Nous ne le croyons pas. Un agent de change a sombré : sans doute, ce malheur est des plus regrettables; mais, somme toute, les pertes éprouvées de ce chef par la chambre syndicale sont relativement minimes. Quant aux bruits de guerre, il suffit pour les apprécier à leur juste valeur de se souvenir que nous les avons vus se produire chaque fois que M. de Bismarck a voulu demander à l'Allemagne un nouveau sacrifice d'argent pour les besoins de l'armée. Tel est encore le cas aujourd'hui.

De nombreuses affaires sont en préparation chez les banquiers et dans les sociétés de crédit. Voudront-ils les laisser dormir dans leurs cartons? Donc, à notre avis, pas de panique. Pas d'engouement non plus, car la confiance n'exclut pas la prudence.

Aussi bien, la baisse de ces derniers temps n'a-t-elle pas profondément affecté nos rentes. Le 3 0/0 cote 82.32 1/2, à peine en perte de quelques centimes sur son cours au moment de l'apogée de la reprise. Le 4 1/2 est à 110.12 1/2 et le 3 0/0 amortissable à 84.92 1/2.

Le Crédit Foncier maintient les hauts cours acquis. Il est à 1,398.75 ex-coupon de 30 francs. Ses obligations jouissent toujours au plus haut point de la faveur de l'épargne et inscrivent chaque jour des cours plus élevés.

Nos chemins de fer sont calmes. Lyon à 1,250, Nord à 1,575, Midi à 1,146.25, Orléans à 1,335.

Le Suez, jadis le roi du marché, est quelque peu délaissé en ce moment. Cette défaveur momentanée provient de recettes assez peu satisfaisantes dans ces derniers temps. Il est à 2,042.50.

Dans notre bulletin mensuel, nous suivrons avec le plus grand intérêt le marché du Panama. Nos lecteurs nous en sauront gré, car les porteurs des titres de cette entreprise sont en nombre considérable. L'action donne lieu à peu de variations aux environs de 405 francs.

L'Italien 5 0/0 a un marché des plus mouvementés. Il en sera ainsi jusqu'au jour où il aura atteint une cote qui permette de songer à sa conversion. Nous le laissons à 99.37 1/2. Le coupon de 2 fr. 17 a été détaché au commencement du mois.

Le marché en banque est ferme et n'attend qu'un signal pour reprendre son essor. Nous trouvons la Banque Ottomane à 523.75, l'Égypte unifiée à 378.75, le Turc à 14.75, l'Extérieure espagnole à 66 1/16.

ALBERT FAVEROL.

Le Propriétaire-Gérant,
ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 286-7.

Digitized by Google

LE CORPS CONSULAIRE FRANÇAIS

ET

LE MINISTÈRE DU COMMERCE

Il y a quelques jours, *l'Événement* annonçait. par un court entre-filet, que le rattachement du service consulaire au Département du Commerce était décidé en principe.

Cette nouvelle fut, par deux fois, l'objet de démentis formels de l'agence Havas. Néanmoins, dans son numéro du 1er janvier, *l'Événement* publia la seconde note que voici :

L'Événement a annoncé que des négociations avaient été engagées dans le but de séparer l'administration des consulats du ministère des affaires étrangères. Quoique l'agence Havas ait cru devoir à deux reprises démentir cette information, nous maintenons sa parfaite exactitude. Ces négociations avaient été réellement engagées sous le précédent ministère, entre M. Lockroy et M. de Freycinet ; et nous croyons savoir que M. Goblet se serait montré absolument favorable à cette réforme.

En présence de cette pertinacité, il ne sera pas mauvais de traiter la question comme si réellement elle était ouverte.

La Revue ayant publié précédemment sur le corps consulaire une étude d'ensemble à laquelle nos lecteurs pourront aisément se reporter (1), nous tiendrons pour connus les points fondamentaux du débat, et nous entrerons sans préambule au cœur de notre sujet.

Chaque jour davantage, l'idée de confier les fonctions consulaires à des négociants tombe en discrédit. Récemment encore, dans un article plein de bon sens pratique, *l'Exportation française* faisait ressortir les inconvénients graves et incontestés qu'aurait pour les intérêts de notre commerce l'adoption d'un pareil système. Voyons maintenant si la translation du service consulaire au Ministère du Commerce est pratique ou seulement possible.

Sans doute, parmi les attributions si complexes des consuls à

---

(1) Voir *la Revue Française*, t. II, p. 201 (n° 9, septembre 1885) : Le corps consulaire français.

Digitized by Google

l'étranger celle d'informateur commercial n'est pas la moins considérable, mais elle n'est pas, à beaucoup près, la plus importante et si le Département du Commerce revendique les consuls de ce chef, on va voir que d'autres administrations auraient non moins droit d'élever la voix, et, pour donner à toutes satisfaction, les législateurs devraient couper ce pauvre corps consulaire en morceaux, espèce d'opération pour laquelle, on le comprendra aisément, il se sent fort peu d'enthousiasme.

Tout d'abord, les consuls sont administrateurs de la Marine au sens le plus large, et en l'absence d'officiers de la flotte, ce qui est presque toujours le cas, ils exercent les pouvoirs disciplinaires prévus par le décret-loi du 24 mars 1852. De plus, ils sont les tuteurs naturels des gens de mer et les arbitres de leurs débats quotidiens, souvent dirimés en forme officieuse et bienveillante. Ils liquident encore les naufrages et avaries, déterminent les attributions d'épaves et règlent les prises en cas de guerre. Pourquoi, se fondant, d'ailleurs, sur un état de choses ayant existé jusqu'à la fin du siècle dernier, la Marine ne demande-t-elle point à reprendre les consuls ? Ceux-ci ne sont-ils pas assimilés aux officiers de nos vaisseaux, ne sont-ils pas sans cesse en contact avec nos matelots de guerre ou du commerce, bien plus, en somme, qu'avec les négociants ?

En Orient, le consul est président du tribunal de 1re instance, juge d'instruction, etc. ; partout, il est l'intermédiaire obligé de la transmission des actes judiciaires, notaire par l'organe du chancelier ou par lui-même, liquidateur des successions, président du conseil de famille des mineurs ou des interdits, enfin officier de l'état civil, attributions diverses pour lesquelles nos nationaux ont sans cesse recours aux chancelleries. Pourquoi la Justice ne demande-t-elle pas, elle aussi, son morceau du corps consulaire ?

Depuis la mise en vigueur de la loi de 1872 sur le service obligatoire, il ne se passe point de jours sans que l'on ait à s'occuper, dans les consulats, de quelque opération relative à la position des hommes, soit de la réserve, soit de la territoriale, voyageant ou fixés à l'étranger, et, chaque année, c'est naturellement par les soins de l'agent français que sont dressées les listes de recrutement. Quant à ce service, dont l'utilité ne saurait être révoquée en doute, les consulats devraient être sous la mainmise directe du Ministre de la Guerre.

Digitized by Google

Mais dans toute chancellerie on effectue des perceptions désormais rattachées directement au budget de l'État et l'on y opère des dépenses à la charge du Trésor. Sous ce rapport, le Ministère des Finances aurait bien quelque contrôle direct à exercer aussi.

Si même on considère que de vieilles et nobles traditions ont souvent entraîné les membres du corps consulaire à des recherches archéologiques ou scientifiques, très honorables pour notre pays, ainsi qu'en témoignent les découvertes des Place, des Botta et plus récemment celles de M. de Sarzec, il n'est pas jusqu'au Ministre de l'Instruction public qui ne puisse réclamer la faculté de diriger à sa guise au moins certains consuls. Pour ne point dépasser les limites, nous éliminons nombre d'attributions complexes qui ouvriraient la porte à d'autres revendications encore. Ainsi les rapatriements effectués à l'étranger sont ordinairement soldés par le Ministère de l'Intérieur qui pourrait prétendre envoyer sur ce point, des instructions aux agents de la France.

Dès à présent, on le voit, les revendications du Ministère du Commerce se heurteraient à d'autres non moins justifiées, en apparence, mais non moins nuisibles à l'unité de direction. Ainsi évidemment, tout bien pesé, la Marine aurait de fortes et sérieuses raisons à faire valoir.

Mais, outre qu'une longue suite d'années a solidement soudé au département des Affaires Étrangères les services diplomatique et consulaire, récemment assimilés l'un à l'autre, non sans avantage pour le prestige de notre représentation, il est clair que le transfert du personnel consulaire au Commerce amènerait une véritable désorganisation fût-ce de ce qui peut être classé justement sous la rubrique : *informations commerciales*.

Pourrait-on en effet, sans inconvénient grave, soustraire la connaissance de la correspondance commerciale au département des Affaires étrangères ? Absolument non. Pour quiconque veut aller au fond des choses, il n'est aucune partie de cette correspondance que le Ministre des Relations Extérieures ne doive être à même de suivre jour par jour. De notre temps, et sauf aux époques de crise, la politique s'appuie sur les intérêts matériels auxquels elle est intimement liée, de sorte que le chef de la diplomatie française doit être au courant non moins de l'évolution des affaires commerciales, maritimes et industrielles, de la

Digitized by Google

situation économique, sociale et agricole, que des tendances politiques proprement dites. En outre, jamais la négociation des traités de commerce si difficile à tous égards ne pourra être utilement conduite, sinon grâce à l'examen incessant, au département des Affaires Étrangères, des faits signalés par les consuls. Serait-ce le Commerce qui communiquerait aux Affaires Étrangères les parties de la correspondances utilisables à cet égard? Alors ce ne sont point des *parties* de correspondance qu'il faudrait transmettre, mais bien la correspondance entière dont les chefs de service compétents peuvent seuls opérer un triage bien entendu.

On objecte que nos négociants ne sont pas informés assez tôt. Si le lecteur veut bien se reporter à certain article de la *Revue* sur les habitudes des commerçants français (1) au dehors, il verra ce qu'a de valeur vraie cette objection sans cesse rebattue. Ceux-ci ont d'ailleurs, peu à peu, adopté la méthode des correspondances directement adressées aux consuls, et, sous ce rapport, il y a progrès. Or, en ce qui concerne les questions précises, topiques et directes du commerçant au consul, questions auxquelles, on l'affirme, il est toujours rapidement répondu, on ne voit pas bien à quoi servirait l'intervention du Ministère du Commerce. Quant aux rapports d'ensemble des consuls, précieux pour fixer les idées générales des Affaires Étrangères en vue de négociations éventuelles, les particuliers n'y trouveront jamais précisément ce qu'ils cherchent, quelque expérimenté, consciencieux et actif que soit le correspondant officiel. Quel intérêt a donc le Ministère du Commerce à soustraire ces documents au seul *dicastère* qui les puisse complètement utiliser?

Puis, et c'est là selon nous, le nœud de la question, il n'est point d'attributions consulaires qui n'ait son côté politique. Citons au hasard une liquidation de naufrage ou de succession : s'il s'élève un conflit avec l'autorité locale, ce conflit devra être porté à la Mission diplomatique et réglé en fin de compte par elle et par le Ministre des Affaires Étrangères. Si le pavillon est violé, est-ce le Ministre du Commerce que l'on invoquera? Et les chancelleries des ambassades, relèveront-elles du Ministère du Commerce? Les consuls généraux, à

(1) Voir la *Revue Française*. T.II, p. 115 (n° 8, août 1885) : Procédés du commerce français à l'étranger.

Digitized by Google

la fois chargés d'affaires ou agents politiques, recevront-ils leurs instructions du Ministre du Commerce? Les *exequatur*, actes essentiellement diplomatiques, seront-ils délivrés par l'intermédiaire de ce département? Et l'unité de direction, que deviendra-t-elle?

Dans les moments de crise, alors que le caractère représentatif et politique de l'agent prend une valeur exceptionnelle, recevra-t-il simultanément des ordres peut-être contradictoires du Ministère du Commerce et du Ministère des Affaires Étrangères, ou bien le premier cédera-t-il la place au second dès que la situation sera quelque peu tendue?

Enfin que deviendra la correspondance politique des agents qui parfois, est d'une utilité fort réelle puisqu'elle permet au Gouvernement, en rapprochant certains petits faits, insignifiants lorsque isolés, d'en tirer des conclusions d'ensemble et de contrôle? En un mot, la séparation du service consulaire et du service diplomatique, c'est la désorganisation et la *minoration* du premier au détriment des intérêts vitaux du pays.

D'autre part, lorsque le corps consulaire français datant de François Ier, organisé par Colbert, réorganisé en 1833 par M. de Broglie, récemment remanié en un sens logique et libéral par divers décrets dus à M. de Freycinet, devient chaque jour le prototype du genre, est-ce le moment de le disloquer? Partout les consulats sont constitués sur la base des ordonnances de 1833, et si certaines législations étrangères n'ont pas toutes adopté encore le principe fondamental et exclusif des agents envoyés, c'est uniquement par des raisons d'économie. L'Allemagne se rapproche sensiblement de nous sous ce rapport; et, voulant faire retoucher la législation italienne spéciale, l'honorable M. de Robilant a eu des conférences suivies avec notre ambassadeur à Rome, alors M. Decrais.

Enfin, quoique attaquée par certains esprits rétrogrades, l'assimilation désormais complète, et constituant droit acquis, des corps diplomatique et consulaire français n'a pas été sans influence utile, en ce qui concerne la situation de nos agents. Et de fait, on ne saurait complètement négliger les sentiments humains, surtout lorsqu'il s'agit de fonctions représentatives. Si le mérite réel et la compétence éprouvée sont d'absolue nécessité, le *dehors* n'est point indifférent et le passage fréquent des membres d'un service dans l'autre a sensiblement augmenté le prestige de nos consuls.

Digitized by Google

Sans doute, un agent consulaire peut ne jamais parvenir aux fonctions diplomatiques, s'il ne manifeste point ces aptitudes sur lesquelles est fondée une sélection ayant donné déjà de bons résultats, mais sa vocation éventuelle à ces fonctions le rehausse d'autant et l'on pourrait citer des cas où elle a valu à nos fonctionnaires certaines distinctions exceptionnelles, flatteuses pour le pays lui-même.

Résumons-nous : si l'on donnait suite à l'idée peu mûrie de rattacher les consuls au département du Commerce, voici quelles seraient les conséquences à peu près incontestables de ce *progrès administratif :*

En temps ordinaire, les négociants ne gagneraient rien comme intérêt actuel des renseignements, à l'expédition directe des rapports généraux au Ministre du Commerce et le Département des Affaires Étrangères ne disposerait plus d'un élément indispensable d'appréciation politique complexe.

En temps ordinaire encore, pour tout conflit de caractère limité, le consul devrait, par la force des choses, recourir aux Missions diplomatiques et, subséquemment ou conséquemment, au Ministre des Affaires Étrangères, seuls organes attitrés des négociations internationales de quelque nature qu'elles soient.

Enfin, dans les moments de crise, alors que le rôle des consuls grandit en raison de l'intensité même de cette crise, force serait de les mettre exclusivement sous l'action diplomatique. Ainsi, nul bénéfice pour le commerce et confusion dans le service, au grand détriment des intérêts supérieurs de la nation. — Donc, aux heures de l'intervention sérieuse, disparition du Ministère du Commerce et rentrée en scène forcée autant qu'exclusive des Missions et du Département des Affaires Étrangères, comme seuls accrédités pour donner, avec toutes qualités, les instructions nécessaires.

Inutile d'insister davantage. Nous n'avons pas voulu traiter la question didactiquement et à fond; nous répondons, au courant de la plume, à un entrefilet de journal déjà officiellement réfuté, rien de plus.

Que si nos lecteurs veulent embrasser les éléments d'ensemble du sujet traité, avant la lettre, par la *Revue*, s'ils ont eu la patience de nous suivre jusqu'ici, peu leur coûtera de se reporter aux articles déjà cités.

UMBRA.

Digitized by Google

JAPON ET CHINE

Suite (1)

DE HIOGO A SANG-HAI

J'étais de retour à Hiogo vers deux heures, je fis alors mes préparatifs de départ et quelques achats de bronzes.

A quatre heures je montai dans une embarcation amarrée au quai, accompagné de M. Boudou, le propriétaire de l'Hôtel des colonies qui m'avait servi de cicérone. Je me rendis à bord du bateau de Shang-Haï, le *Tokio-Maru* de la Compagnie *Mishibishi*. Ce paquebot construit en Amérique était très confortablement aménagé, il était à roues et avait une machine à balancier s'élevant très haut au-dessus du pont. Affecté pendant quelques années à la traversée du Pacifique il avait été cédé à une compagnie de navigation japonaise des plus recommandables.

Les officiers et le commandant étaient anglais et américains, l'équipage et les domestiques japonais. La navigation dans la mer intérieure présente de sérieuses difficultés, mais, grâce à d'excellents pilotes, les voyages peuvent cependant s'exécuter pendant la nuit, car les côtes sont parfaitement éclairées par de nombreux phares.

A cinq heures nous levons l'ancre et nous pénétrons dans la mer intérieure. A partir de Kobé (2) les îles deviennent très nombreuses et le bateau se dirige au milieu d'étroits passages. Quelquefois il semble que la route est complètement obstruée et on se demande si on ne va pas échouer; mais en avançant on découvre un passage séparant des îles si rapprochées que de loin elles semblent réunies. Nous assistons pendant quelque temps à cet intéressant spectacle; puis la nuit vient; une nuit heureusement très claire et si chaude que

(1) Voir la *Revue française*, T. IV, p. 445, n° 23 (novembre); p. 555, n° 24 (décembre 1886).

(2) Voir la carte du *Japon central* publiée dans le n° 23 (novembre) de la *Revue française*.

Digitized by Google

je la passe presque tout entière sur le pont. A droite et à gauche, dans la plus grande partie de la route on aperçoit l'entrée de baies profondes qui rappellent les fiords de la Norvège. Mais la végétation est luxuriante sans être cependant tropicale. Les arbres verts et surtout les conifères prédominent. De tous côtés surgissent de nombreux villages de pêcheurs.

Le pittoresque spectacle de la mer intérieure se continue. Le lendemain de notre départ de Kobé à quatre heures du soir nous nous trouvons dans le détroit qui fait communiquer, à l'Orient, la mer intérieure avec la mer Jaune. C'est la fameuse passe de *Simono-Seki* qui a tout au plus la largeur du Bosphore. Simono-Seki est une ville de pêcheurs où il se fait également un peu de commerce; les bateaux s'y arrêtent, nous pouvons donc à notre aise admirer un des plus beaux paysages qu'il nous ait été donné de contempler. Des marchands de Simono-Seki viennent à bord et nous offrent des statues grotesques et différents bibelots, quelques-uns des voyageurs se laissent tenter par la modicité des prix.

La profondeur de la mer intérieure, qui n'est que de dix mètres dans la passe de Simono-Seki, atteint à peine cinquante mètres, au maximum; il y a loin de là aux grandes profondeurs du Pacifique à l'ouest du Japon. Il n'en est point de plus considérables dans toutes les mers du globe.

Nous quittons Simono-Seki vers trois heures du soir, nous dirigeant le long de la partie orientale de l'île de Kiusiu dont nous suivons les côtes pendant toute la nuit, et le lendemain à huit heures nous nous trouvons en face du *Papenberg*, cet îlot situé à l'entrée de la baie de Nagasaki, si tristement célèbre dans l'histoire du christianisme au Japon par la mort de deux chrétiens qui furent jetés à la mer, préférant souffrir le martyr que de renoncer à leur foi. Bientôt nous apparaissent les nombreuses habitations de la ville de Nagasaki, formant une sorte de croissant au fond de la baie.

La ville est limitée au nord par une sorte de haute éminence coupée à pic et que l'on nomme la colline funéraire. Je n'avais que quelques heures à passer dans la dernière ville japonaise qu'il devait m'être donné de visiter. Je les employai de mon mieux, et je me fis conduire aux différents points les plus intéressants pour le voyageur. Je visitai successivement les habitations européennes et les nombreuses

Digitized by Google

maisons de Compradores, le consulat, l'église des missions étrangères, et enfin les rues japonaises qui ne me présentèrent aucune particularité digne d'être mentionnée après les études auxquelles je me suis déjà livré. Je connaissais le passé de cette ville si célèbre dans l'histoire des missions, et mes souvenirs se reportaient, malgré moi, vers l'époque déjà éloignée de nous où les Portugais d'abord, les Hollandais ensuite, venaient aborder dans le pays, si mystérieux alors, que j'allais quitter.

Nagasaki, fut pendant plusieurs siècles l'unique port du Japon où les étrangers fussent admis à séjourner. Les Hollandais seuls jouissaient de ce privilége et encore leur factorerie établie en 1638 dans l'îlot de Desttima était-elle pour eux une prison d'où ils ne pouvaient sortir qu'à de rares intervalles. Ils étaient en rivalité avec les Portugais qui avaient apporté le christianisme au Japon sous la direction de saint François-Xavier. On les accuse d'avoir excité les méfiances des Sttoguns contre les missionnaires, les représentant comme des agents de l'Espagne conquérante et chargés de préparer les esprits à une invasion méditée par ce pays. Ce n'était donc qu'à de rares intervalles que les Hollandais pouvaient sortir de Deshima : tous les quatre ans ils envoyaient une ambassade auprès des Shoguns à Yedo, mais cette ambassade voyageait dans des norimons fermés et les voyageurs étaient traités comme des prisonniers d'État.

Un médecin allemand, Engelbert Kaempffer, employé à la factorerie de Deshima faisant partie d'une des ambassades, parvint, grâce à des prodiges d'adresse, à faire des observations furtives, et même à prendre des dessins qui lui ont servi à publier un des ouvrages les plus intéressants qui aient été écrits sur le Japon. On comprend quel dut être son étonnement en se trouvant en face de ces mœurs singulières, de ces costumes si étranges et de ce luxe dont le voyageur ne trouve plus aujourd'hui que des traces. On comprend combien l'imagination des contemporains devait être frappée par le tableau de la civilisation la plus étrange qui ait jamais existé.

Vers trois heures de l'après-midi le *Tokio-Maru* reprend sa course et nous naviguons dans la direction des côtes de Chine. Quelques heures après nous disions adieu aux dernières îles du Japon. Le temps était magnifique, si chaud même que le séjour dans les cabines devenait difficile, nous marchions au sud et nous commencions à nous apercevoir du voisinage des tropiques.

Digitized by Google

De Nagasaki à Shang-Haï il y a seulement quarante-huit heures de traversée. La mer Jaune fut pour nous aussi clémente que possible et le voyage plein d'agréments. Toute la journée le bateau se trouva entouré de baleines qui prenaient leurs ébats autour de nous, sans paraître le moins du monde effrayées par le navire qui nous portait. Nous en avions souvent jusqu'à sept ou huit en vue, et au loin nous apercevions les jets d'eau si caractérisques qui sont projetés par ces souffleurs. De nombreux poissons volants s'élevaient au-dessus des eaux pour retourner s'y plonger quelques centaines de mètres plus loin.

Le surlendemain de notre départ de Nagasaki, vers cinq heures du matin, nous rencontrons un des bateaux-pilotes qui croisent très au large de l'embouchure du *Yang-Tse*, le célèbre fleuve *Bleu*, le fleuve *Fils de la Mer*, des Chinois. Le pilote fut accueilli à bord avec un intérêt tout particulier par les quelques Européens, qui comme moi, n'avaient reçu aucune nouvelle d'Europe depuis longtemps. Ayant quitté Shang-Haï depuis quelques jours seulement, il nous apportait des journaux et des dépêches. C'est là que nous parvint le résultat des dernières élections. Il nous fut facile de reconnaître les changements profonds qui s'étaient opérés dans notre pays. Vivement préoccupé de la grandeur de la patrie, je ne pouvais écouter sans amertume les conversations de plusieurs voyageurs anglais, fonctionnaires des douanes chinoises, qui considéraient comme probable une évacuation prochaine du Tonkin.

A dix heures nous nous apercevons que la mer qui s'étend devant nous présente une coloration tout à fait particulière : elle est d'une couleur jaune ou plutôt blonde très prononcée. C'est que nous avons devant nous les eaux du Yang-Tse, le fleuve qui au point de vue de la masse des eaux vient immédiatement après celui des Amazones. Ses eaux ne se mélangent qu'avec une extrême difficulté avec celles de l'Océan dont la densité est plus considérable. Elles sont chargées de cette boue de Chine produite par une terre jaune d'une nuance si particulière. Nous étions cependant encore loin des côtes, et à vingt lieues environ de l'endroit où le fleuve se jette à la mer.

Bientôt nous apercevons une terre au sud : ce sont les îles *Chusan*, les premières possessions chinoises qui se montrent au voyageur en venant du Japon. Les rives de Yang-Tse sont très basses et ce n'est

Digitized by Google

qu'avec peine que vers midi nous parvenons enfin à distinguer la rive sud; nous nous trouvions à cette heure sur la barre du Yang Tsé indiqué par un *fire-boat* ou *bateau-phare*.

Nous jetons l'ancre en attendant la marée et, deux heures après, nous nous remettons en route en suivant la rive méridionale du fleuve qui est si large en cet endroit que nous ne parvenons pas à apercevoir l'autre rive.

Nous arrivons bientôt à l'embouchure de Hwang-pu qui vient mêler ses eaux à celles du fleuve Bleu et qui se jette dans le fleuve Bleu à *Wusung*. En une heure et demie nous remontons le cours sinueux du Hwang-pu qui est bordé de chaque côté de terres basses bien cultivées. Bientôt apparaissent à nos yeux de hautes cheminées d'usines puis les mâts des bateaux ancrés dans le port de Shang-Haï, les quais et les hautes et élégantes constructions des différentes concessions américaine, anglaise et française. Peu d'instants avant notre débarquement, nous sommes croisés par le *Djemmah*, des Messageries maritimes, qui devait partir dans la nuit pour la France. Comme il est difficile de suivre le cours du fleuve pendant la nuit, les immenses paquebots des Messageries qui souvent lèvent l'ancre sur le coup de minuit, se rendent dans la journée à Wusung d'où ils peuvent très librement prendre la mer à la volonté du commandant. C'est par ce bateau que M. Patenôtre, notre ministre à Pékin, rentrait en France. En quelques minutes le *Tokio-Maru* accoste, et les voyageurs sont reçus par une foule compacte de visiteurs et d'amis qui viennent leur souhaiter la bienvenue.

Quant à nous qui nous trouvions seul perdus dans la foule, nous nous empressons de prendre une *Djinrisksha* et de nous faire conduire à l'hôtel des Colonies situé à peu de distance du Bund dans la concession française.

J'étais à peine assis dans le bureau de l'hôtel que je fus salué par deux aimables compatriotes dont le souvenir restera toujours gravé dans mon cœur : MM. Blondin et Bonabeau, l'un ingénieur, l'autre secrétaire de la municipalité de la concession française. Mon arrivée avait été annoncée à mon insu par le directeur de la succursale du Comptoir d'Escompte de Paris qui m'avait donné des lettres de crédit. C'est ainsi que je me trouvai en pays de connaissance.

La municipalité française siège dans une construction monumen-

Digitized by Google

tale. C'est là que réside l'administration de la concession et que logeaient les deux aimables compatriotes dont la rencontre m'avait été si agréable pendant mon séjour à Shang-Haï. Je reçus le plus gracieux accueil dans la famille de M. Blondin; j'eus le bonheur d'y rencontrer tous les jours ce que la concession renfermait de plus distingué: le haut commerce, la diplomatie et les officiers des deux bâtiments français qui étaient alors dans le port, le croiseur le *Roland* et la canonnière l'*Aspic*. L'hospitalité était rendue plus charmante encore par la présence de jeunes Parisiennes mariées depuis peu et émigrées au delà des mers. C'était bien là le plus gracieux souvenir de la patrie.

Je me retrouvais pour la première fois depuis mon départ du Havre dans une société française des plus choisies. On a dit quelquefois que rarement des Français de distinction consentaient à quitter pour longtemps leur pays natal; il s'en faut que cela soit toujours vrai, et la colonie française de Shang-Haï est là pour démentir cette affirmation.

Je dois encore un souvenir à mon aimable confrère, M. le docteur Pichon, fixé depuis longtemps à Shang-Haï où son mérite lui a conquis une haute situation; à M. le docteur Jameson qui tint à honneur de me présenter à ce qu'il y avait de plus aristocratique dans la colonie anglaise. Ils surent me prouver que la confraternité n'est pas un vain mot, car c'est au nom de cette confraternité que je fus en peu de temps initié à tous les détails de la vie si intéressante des peuples de l'Extrême-Orient.

La ville européenne de Shang-Haï est des plus élégantes et des mieux bâties; les maisons très hautes et très solidement construites ont des allures de palais, surtout dans la concession anglaise qui rappelle les plus luxueux quartiers de nos capitales d'Europe. Des vérandas, placées sur la façade principale des maisons, permettent aux habitants de prendre un peu de fraicheur pendant les soirées si chaudes de l'été.

On me fit visiter en détail les banques, les entrepôts à opium, le service d'eau, les consulats, les institutions charitables et en particulier un hôpital où les soins sont libéralement donnés aux pauvres par des missionnaires médecins, anglais ou américains, les institutions savantes et, en particulier la salle des séances de la Société asiatique qui possède une riche bibliothèque d'ouvrages sur la Chine.

Digitized by Google

Je ne dois oublier ni le champ de courses, ni la belle et élégante promenade de *Bobblin-Well*, les Champs-Élysées de Shang-Haï.

Les maisons de thé, si célèbres, m'ont rappelé certains cafés chantants de Paris. On y joue des comédies légères et on y entend des orchestres généralement composés d'exécutantes à petits pieds, laquées et peintes comme le sont toutes les femmes chinoises. Tous les instruments y exécutent des symphonies dont l'audition n'est pas dénuée d'intérêt.

Le thé est la seule boisson servie au spectateur; mais il est d'une qualité absolument supérieure à tout ce que l'on boit en Europe, ce qui me fait croire qu'on ne m'avait pas trompé en me disant que les Chinois ne laissaient exporter que les thés de qualité inférieure, ayant soin de conserver pour leur pays les meilleurs produits. On n'a pas l'habitude de séparer les feuilles du liquide; tout est servi ensemble dans la tasse.

De temps en temps un serviteur chinois s'approche du consommateur, portant à la main des serviettes de petite dimension préalablement trempées dans un vase rempli d'eau bouillante; l'habitude est de passer sur le visage ces serviettes humides et chaudes, ce qui produit ensuite une certaine sensation de fraîcheur tenant à l'évaporation de l'eau répandue sur la figure.

Le violon à une seule corde est très répandu, ainsi qu'un grand nombre d'autres instruments à cordes connus aujourd'hui par les récits des voyageurs.

La promenade, le soir, dans les quartiers chinois des concessions est pleine d'intérêt. Rien de curieux comme le passage des musiciennes laquées, immobiles comme des automates, dans la chaise à porteurs qui les conduit dans les maisons particulières où elles vont se faire entendre.

L'ancienne ville chinoise de Shang-Haï est située dans le voisinage de la concession française Cette ville est entourée d'une muraille circulaire et d'un fossé rempli d'une eau fétide. Les rues de cette antique cité sont d'une horrible malpropreté. Les magasins qui sont fort nombreux, les maisons de thé, les jardins remplis de rocailles, les pièces d'eau sont dépourvus d'intérêt. Les pagodes, avec leurs cierges fumeux et les grossières statues de génies, ne produisent qu'une pénible impression. Le docteur Pichon, qui ne négligea rien pour me faire péné-

Digitized by Google

trer dans l'étude des mœurs chinoises, me permit dans plusieurs circonstances de l'accompagner chez un certain nombre de mandarins dont il soignait la famille. Je pus donc visiter ces intérieurs chinois, si intéressants à toute espèce de points de vue.

Le riche Chinois aime à dissimuler sa fortune et place volontiers son habitation au milieu de masures du plus pauvre aspect. Rien des splendeurs intérieures n'apparaît du dehors. Je visitai ces jardins intérieurs si souvent dessinés dans les travaux artistiques des Chinois. Les petites pièces d'eau sont remplies de poissons rouges, ou de ce curieux poisson aux yeux saillants, nommé poisson-télescope. Les fleurs sont peu remarquables et les arbres sont rabougris comme ceux que j'avais observés au Japon ; généralement nous étions reçus dans ces aristocratiques demeures par le mandarin lui-même, revêtu de son riche costume de soie. L'hospitalité de ces maisons est aussi cordiale que possible, et jamais on ne nous laissa partir sans nous faire accepter la tasse de thé ou le verre d'eau-de-vie de riz ou saki, servi chaud et contenu dans un récipient en argent.

Dans aucun cas, je ne fus présenté aux dames de la famille, dont la vie est quasi claustrale.

Les jésuites possèdent, à six milles de Shang-Haï, dans le village de Su-Kia-Wel, un institut d'une grande importance et du même genre que l'établissement que cet ordre religieux possède aux environs de San-Francisco ; je m'y rendis dès mon arrivée.

La route suit d'abord un canal boueux, puis traverse des plantations nombreuses de cotonniers, au milieu desquels on rencontre en quantité innombrable des cercueils chinois, déposés sur le sol et recouverts pour la plupart d'une simple natte ; d'autres sont entourés d'un petit mur un certain nombre enfin sont recouverts d'une construction légère ayant l'aspect d'une petite chapelle.

Cette quantité considérable de sépultures, répandues sans aucun ordre dans la plaine, donne à la campagne un air de grande tristesse.

Après une heure environ, nous arrivons au village de Su-Kia-Well, qui paraît très peuplé et nous reconnaissons facilement au milieu des maisons chinoises les maisons européennes occupées par les Pères à qui je fais passer ma carte.

Le domestique chargé de m'annoncer revint quelques instants après et me conduisit à un Père revêtu du costume chinois. Je reconnus en

Digitized by Google

lui un ami que j'avais perdu de vue depuis longtemps; il se mit entièrement à ma disposition pour me faire visiter son hospitalière demeure.

L'institut des jésuites de Su-Kia-Well est composé d'un ensemble imposant de constructions disséminées sur une étendue considérable de terrain. Comme je l'ai déjà dit, c'est, avec l'établissement de San-Francisco, le plus important établissement à l'étranger des jésuites français. Les constructions, très nombreuses, sont affectées à un certain nombre de services très différents les uns des autres et qui embrassent l'enseignement élémentaire, l'étude approfondie des sciences, l'apprentissage de toutes les professions qui peuvent permettre à un jeune Chinois de gagner sa vie et de se rendre utile à son pays; enfin, il existe des ateliers dans lesquels un certain nombre d'objets nécessaires au culte sont fabriqués pour être envoyés dans les différentes chrétientés de la Chine et de l'Extrême-Orient.

L'instruction des élèves chinois, très nombreux, est confiée à des instituteurs chinois. Les sujets les plus distingués sont destinés à l'exercice du sacerdoce; c'est donc une espèce de séminaire où doit se recruter une partie du clergé indigène. Les écoles de filles sont placées à une certaine distance des écoles de garçons, les bâtiments étant séparés par un canal que l'on traverse sur un pont. Les religieuses françaises sont chargées de l'instruction et enseignent en même temps les différentes industries qui peuvent permettre à la femme chinoise de se rendre utile dans sa famille.

Les métiers à tisser la toile sont d'un mécanisme simple et ingénieux, bien qu'inférieurs à ceux usités aujourd'hui en Europe; mais connaissant les dangers des innovations en Chine, les jésuites ont respecté autant que possible les usages et les instruments employés ici de temps immémorial.

Nous avons pu donner un coup d'œil à la partie la plus fermée de cette portion de l'institut: le pensionnat des jeunes Chinoises appartenant aux familles de la haute société.

Je ne fais que mentionner ici une imprimerie où se publient quelques publications périodiques; l'atelier de peinture, etc.

La partie la plus intéressante pour moi de l'institut était le laboratoire d'histoire naturelle. Le Père Rathouis, médecin et naturaliste français que j'avais connu autrefois en France, y fait des recherches d'his-

Digitized by Google

toire naturelle, qui lui ont valu, par plusieurs fois, les éloges des savants. Dessinateur lithographe, il a reproduit dans une série de planches l'anatomie et la physiologie d'un grand nombre d'animaux de la faune de la Chine; il ne manque jamais d'objets d'étude, grâce au concours des navigateurs qui lui apportent des animaux de l'Océanie et des Philippines.

L'observatoire astronomique attire d'une façon toute particulière l'attention des visiteurs. Des travaux d'un haut intérêt y sont dirigés par un astronome éminent, le Père de Chevrens, qui a entrepris depuis longtemps une série de recherches sur les typhons ou tornades, si communs dans les mers de Chine. A l'aide d'un appareil placé sur une tour en bois haute de quarante mètres, la direction et la vitesse des courants aériens sont enregistrés d'une façon continue. En compulsant le livre de bord des différents bateaux qui arrivent à Shang-Haï, l'observateur que nous venons de citer a pu établir des lois météorologiques et déterminer les conditions atmosphériques qui permettent de prédire, dans quelques cas, l'approche d'un typhon. L'observatoire magnétique ne présente pas moins d'intérêt. Les variations en déclinaison de l'aiguille aimantée y sont suivies d'une façon absolument continue, grâce à des appareils photographiques dans lesquels la plaque sensibilisée tourne sans cesse autour de la boussole. Une lunette méridienne permet de déterminer avec précision le point de midi et l'indication est transmise à Shang-Haï par l'électricité. On le voit, toutes les sciences et tous les arts de l'Europe sont cultivés à l'institut des jésuites et ce serait être injuste que de refuser l'admiration et le respect à ces pionniers pacifiques de la civilisation, animés par la foi chrétienne, qui vont si loin de leur patrie consacrer leur vi aux progrès physiques et moraux de l'humanité.

(*A suivre.*) Dr B. Anger.

Digitized by Google

NOUVELLE-CALÉDONIE

PRISE DE POSSESSION PAR LES FRANÇAIS

A cette heure, où tous les regards sont fixés vers l'Extrême-Orient, il n'est pas sans intérêt de faire connaître, comment s'est établie de nos jours, en Nouvelle-Calédonie, l'influence française. S'il ressort de cette étude que la Mission catholique de l'Océanie a contribué puissamment à asseoir sur la terre calédonienne le prestige et l'autorité de la France, ces quelques pages porteront avec elles leur enseignement, en apprenant, à qui l'ignore, que nos missionnaires dans le Pacifique ont été de vaillants Français, ayant, par dix années de luttes contre la barbarie, préparé la conquête d'une station maritime de premier ordre, destinée à relier l'Océanie occidentale aux Établissements de Nouka-Hiva, de Tahiti, des Marquises, et des îles Touamotou, dans la Polynésie.

En débarquant en Nouvelle-Calédonie en 1843, la Mission catholique est venue, au péril de sa vie, creuser le sillon où dix années plus tard, l'amiral Febvrier des Pointes devait planter le drapeau de la France. Sa part a été grande dans la conquête de l'île, les documents officiels le proclament, et les faits le démontrent surabondamment. Dix années de persécutions et de sacrifices ont précédé la prise de possession. Dans ces luttes héroïques, les missionnaires ont été de véritables athlètes, et leurs épreuves ont mis en lumière tout l'éclat de leurs vertus. Au service de la foi, ils sont restés d'admirables Français, et le contrat de cession des terres calédoniennes, signé de l'amiral Febvrier des Pointes, des pères Rougeyron, Forestier, Vigouroux, Chapuis et Goujon, est un acte que la France ne saurait oublier, pour confondre dans sa reconnaissance, les marins, ces hommes des grandes choses, et les missionnaires, civilisateurs incomparables, auxiliaires puissants de la force au dehors.

En 1843, l'amiral du Petit-Thouars, donnait l'ordre de Noukahiva,

Digitized by Google

à la galère le *Bucéphale*, de porter en Nouvelle-Calédonie, Mgr Douarre, évêque d'Amata et les pères Rougeyron et Viard, de la société de Marie (1). Mgr d'Amata, originaire de l'Auvergne, était d'une excessive douceur, d'une modestie sans bornes, et d'un courage indomptable. Il avait vu Mgr Epalle, revenant de la Nouvelle-Zélande, après avoir converti des milliers d'insulaires, il connaissait tout le bien fait au Wallis, par le père Bataillon; ces grands faits, avaient enflammé son zèle. Avant son départ, le roi, l'avait reçu plusieurs fois en audience et lui offrant le passage gratuit à bord d'un navire de l'État, il lui avait promis de protéger la mission. L'Académie des sciences s'était aussi empressée de demander aux missionnaires, de ne pas oublier ce qui pouvait servir la science dans l'exploration de contrées encore bien inconnues. On n'avait alors sur la Nouvelle-Calédonie, que des données très incertaines. Cook, l'avait découverte, le 4 septembre 1774. Il était venu, avec le naturaliste Forster, mouiller dans le havre de Balade. En débarquant dans l'île, il fut entouré de sauvages, qui voulurent donner en son honneur, une fête indienne un Pilu-Pilu. Les marins étaient venus à terre avec leurs haches. Les naturels désireux de s'en emparer, avaient demandé à s'en servir, dans leur simulacre de combat, et s'étaient esquivés, les ayant entre leurs mains. Cook, n'avait fait qu'entrevoir la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie. Il était réservé à des navigateurs français, d'en faire la reconnaissance complète, après le grand drame de mer dont fut témoin le Pacifique.

Le 1er août 1785, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, sortaient du port de Brest, sous le commandement de Lapeyrouse, allant accomplir le voyage de circumnavigation, que l'infortuné Louis XVI avait préparé avec un soin révélant ses nobles sentiments et sa grandeur d'âme. A l'île Tutuila, dans l'archipel des Navigateurs, de Langle capitaine de l'*Astrolabe*, et plusieurs marins descendus pour faire de l'eau furent

(1) Les Pères de la Société de Marie, appelés généralement, *Pères Maristes*, ont été frappés par les expulsions violentes faites en 1881. Cette congrégation comptait en France et à l'étranger un grand nombre d'établissements d'éducation. Son influence s'exerçait surtout dans tous les archipels de l'Océanie où de longue date les pères avaient leurs missions. Jamais nous n'avons eu un plus grand besoin de soutenir ces missionnaires, puisque dans ces dernières années toutes les puissances du globe se disputent l'influence en Océanie. En attaquant les Pères Maristes en France on a commis un attentat que condamnent le bon sens et le patriotisme.

Digitized by Google

massacrés sans pitié (1). Lapeyrouse. profondément ému de cette perte cruelle, était parti, pour longer la côte méridionale de la Nouvelle-Calédonie.

Les récifs de Vanikoro, devaient briser la *Boussole* et l'*Astrolabe*. et les terres voisines du naufrage, allaient servir de tombeau à l'équipage. En 1791, d'Entrecasteaux, à la recherche de Lapeyrouse, après avoir passé le détroit de Dampierre, vint mouiller à l'ouest de la Nouvelle-Calédonie. Le géographe Beautemps-Beaupré, se hâta de dresser la carte du rivage, pendant qne le naturaliste Labillardière, s'aventurait sur les terres voisines et notait l'impression mauvaise, que lui laissait son exploration. Trente années plus tard, Dumont d'Urville, après avoir découvert les lieux où la *Boussole* et l'*Astrolabe* avaient échoué, s'était approché des îles Loyalty, à l'est de l'archipel calédonien. On ne connaissait, à vrai dire, de ces îles, que leur situation géographique, et les missionnaires allaient pour le grand bien de la civilisation achever la reconnaissance de ces terres ingrates, qui depuis un demi-siècle, avaient été le but de si périlleux voyages.

Le commandant du *Bucéphale*, au moment de mettre à la voile avait reçu des instructions, montrant le haut intérêt, que le gouvernement portait à la mission.

« Vous donnerez, écrivait l'amiral, à M. le commandant de la Ferrière, tous les soins possibles à monseigneur pour faciliter sa mission au milieu des indigènes. » Il ajoutait : « Si vos succès auprès des chefs, étaient assez grands, pour les amener à reconnaître le gouvernement de Sa Majesté le roi des Français, vous ne négligeriez pas de le faire, et de rédiger pour constater cette reconnaissance, des actes que vous signeriez, ainsi que les chefs missionnaires. Dans le cas seulement, où les termes de la soumission seraient explicites, vous autoriseriez les missionnaires à arborer le pavillon français. »

La traversée dura sept mois et dix-sept jours. Le *Bucéphale* s'arrêta à Tonga, au Wallis, et le 21 décembre 1843, les cinq Maristes, débarquaient sur le rivage de la Nouvelle-Calédonie, dans le havre de Balade. Le chef de Balade vint à bord du *Bucéphale*, et moyennant des haches et des étoffes, le commandant obtint une concession de terrains pour la mission. L'équipage se mit à l'œuvre pour installer une maison. Chaque jour, les sauvages venaient en curieux visiter les travaux. Ils arrivaient armés de zagaies, de frondes et de casse-tête.

(1) Les restes du capitaine de Langle et de ses compagnons d'infortune, ont été retrouvés en 1883, par le père Vidal, missionnaire, résidant à l'île de Tutuila.

Digitized by Google

Le 15 janvier 1844, les cases devant abriter la mission, étaient terminées. L'équipage en fit l'inauguration, en assistant à une messe solennelle, pendant laquelle furent tirés vingt et un coups de canon. Le *Bucéphale* allait mettre à la voile. Le commandant invita à un dîner d'adieu, le roi de Balade, différents chefs et les missionnaires. Le roi dans un long discours rappela aux insulaires, que les Français étaient bons et que tous devaient respecter les blancs, venant vivre au milieu d'eux. Le commandant profita de la circonstance, pour faire reconnaître par les chef présents, la suzeraineté de la France. Il arbora le pavillon français sur la case des missionnaires et leur en confia la garde.

Le 22 janvier, le *Bucéphale* levait l'ancre, saluant la mission de neuf coups de canon. L'équipage éprouva un grand serrement de cœur en laissant dans l'île cinq Français, sans ressources, à la merci des sauvages. Mgr d'Amata, s'oubliant au moment de se trouver sans appui, au milieu de tribus sauvages, et ne songeant qu'à payer sa dette de gratitude envers ceux que les courants allaient ramener dans la patrie, avait remis à M. de la Ferrière, une lettre pour le ministre de la Marine.

Je voudrais, Monsieur le Ministre, écrivait-il, pouvoir vous exprimer tout ce que mes missionnaires et moi, nous vous devons, pour le service immense que vous nous avez rendu, en nous faisant transporter en Nouvelle-Calédonie. La mission ne peut manquer d'être consolidée par la présence des navires de guerre, qui nous visiteront. A Dieu, la gloire, et à vous, Monsieur le Ministre, la reconnaissance dont un évêque missionnaire est capable.

Vous apprendrez avec plaisir, combien nous avons eu à nous louer des procédés de M. le commandant du *Bucéphale*. Je n'ai pas de termes, pour vous exprimer combien MM. Bruat et de la Ferrière ont été bons pour moi, et pour vous donner une idée des services qu'ils m'ont rendus. Ma dette est grande, et je suis désolé de n'avoir pour la payer que des vœux et des prières, pour vous, Monsieur le Ministre et pour les personnes qui vous représentent si dignement.

On peut voir par ces lignes, que la patrie, pouvait être fière de celui de ses fils, qui s'en allait, au péril de sa vie, faire connaître le nom français, dans ces contrées barbares.

Voici donc les cinq missionnaires campés au pied des montagnes qui dominent le havre de Balade, sur une rive isolée, avec des ressources à peine suffisantes pour vivre quelques semaines. Les sauvages qu'ils sont venus trouver, rappellent les nègres de la terre de Van-Diemen, dit l'amiral Jurien de la Gravière. Ils ont la face bestiale, le front

Digitized by Google

déprimé, le regard de cannibale, et leur physionomie, reflète les passions hideuses qui les travaillent. Parmi tous les philosophes humanitaires, en est-il qui se soient ainsi penchés vers des êtres tombés si bas, dans l'échelle des races, que leur vue ne pouvait inspirer que le dégoût. — Les provisions s'épuisèrent promptement. En attendant la récolte, les missionnaires furent obligés, pour se nourrir, d'aller de case en case, mendier des racines d'herbe, et des ignames. Bien grande était leur souffrance morale en découvrant sous le toit calédonien, la vie intime des insulaires. Souvent, ils étaient témoins de cette chasse à l'homme, que pratiquaient les sauvages. Le chef de la tribu d'Hyenguène, était venu voir le grand chef de la tribu de Puebo. Dans la case de ce dernier, il n'y avait aucun mets, digne de son visiteur. Il ne s'y trouvait plus que des débris de chair humaine ! — Quoi tu es embarrassé ? dit le chef d'Hyenguène. Moi, quand j'ai faim, je choisis l'un des miens, je le tue et je le mange. L'homme de Puebo. froissé dans son orgueil féroce, voit sa mère à ses côtés, lui assène un coup de casse-tête, l'achève avec sa lance et l'offre en repas à son hôte. Il existait chez ce peuple sauvage, une pratique, plus monstrueuse encore, que ces coutumes sanguinaires. On enterrait tout vivants, les malades ne pouvant se suffire à eux-mêmes. Que de fois le P. Rougeyron, ne vit-il pas, dans les cases indigènes, des morceaux de chair humaine, et que de fois, ne fut-il pas menacé dans ses courses de la lance et du casse-tête. Après vingt-deux mois de luttes et de combat, les missionnaires étaient tombés dans la plus affreuse misère. Un secours inespéré leur arriva de la part d'un chef qui voulut bien leur abandonner la récolte d'un champ d'ignames.

La corvette le *Rhin* vint à ce moment mouiller dans le havre de Balade. Le commandant Bérard trouva les missionnaires dans le dénuement le plus absolu. Ému de leurs souffrances, il pourvut à leurs besoins et leur donna des vivres pour un an. Quand il partit, il emmena le Père Viard, qu'un ordre appelait dans la Nouvelle-Zélande. Dans la grande île de 70 lieues de long et de 15 lieues de large, au milieu de tribus féroces, pouvant compter au moins 50,000 naturels, il ne restait plus que quatre religieux, livrés à eux-mêmes. Écoutez les rires des Canaques, aux cheveux crépus, à la physionomie grossière, couverts d'une simple feuille et montrant deux rangées d'effroyables dents. Ils entourent les missionnaires, et leurs ricane-

Digitized by Google

ments démontrent combien ils seraient friands de leur chair. Mgr d'Amata a conquis sur ces hommes un tel ascendant que son attitude vaillante triomphe de leurs instincts. Les femmes calédoniennes étaient traitées avec une rudesse et une barbarie navrantes. Elles rampaient terrifiées devant leur maître. Mgr d'Amata, toutes les fois qu'il rencontrait ces créatures ainsi courbées par crainte, les relevait avec une grande bonté. Pour tout vêtement, ces femmes avaient une ceinture ornées de franges soyeuses. Comme ornement, elles portaient aux oreilles des coquillages ou de petits cylindres de pierre. Une flaque d'eau dans un tronc d'arbre leur servait de miroir pour ajuster le peu qui les parait. Le premier soin des missionnaires, à leur arrivée dans l'île, fut d'apprendre la langue calédonienne. Quelques naturels de Wallis se trouvaient en Nouvelle-Calédonie. Le Père Viard, qui avait résidé au Wallis, les reconnut à leur langage et se servit d'eux pour entrer en relation avec les Calédoniens.

En octobre 1845, quand le capitaine Lecointe vint avec l'*Héroïne* stationner dans la baie de Balade, il eut la satisfaction de constater que les missionnaires n'étaient plus isolés, et lorsqu'il planta la croix destinée à rappeler en ces lieux les morts que d'Entrecasteaux avait laissés, il fut étonné de voir un grand nombre de naturels rendre hommage à ces souvenirs. A la fin de l'année 1845, la mission reçut la visite de Mgr Épalle, qui devait, un mois plus tard, être frappé à l'île Isabelle, dans l'archipel des îles Salomon. Les naturels l'accueillirent comme un grand chef, et, quand il partit sur le *Marian-Wattson*, ils firent de grands efforts pour le garder au milieu d'eux. L'année suivante, Mgr d'Amata vint à Sydney chercher ce qui lui était nécessaire pour les besoins de la mission. Il s'embarqua de Sydney avec un grand chargement qu'il fallut en partie abandonner à la mer pour éviter un naufrage. De retour en Nouvelle-Calédonie, il eut l'occasion de rendre à la marine française un éclatant service, montrant bien de quelle utilité pouvait être pour les navigateurs l'œuvre des missions dans ces lointains parages.

En août 1846, la corvette la *Seine* avait reçu l'ordre de venir à Balade remplacer par un pavillon de protection le pavillon français flottant sur l'établissement de la mission. Le commandant Lecomte fit naufrage avec la corvette, sur les récifs de Puébo. Mgr d'Amata, à la nouvelle du désastre, partit aussitôt sur une pirogue à la recherche des

Digitized by Google

naufragés. Après douze heures de rame, il trouva l'équipage à Baio, dans une île dénuée de ressources. Bouaratte, le grand chef de la tribu d'Hyenguène, était déjà accouru sur les lieux du naufrage. Ce terrible sauvage avait reçu du capitaine anglais du *Marian-Wattson* un fusil à deux coups qu'il avait la barbarie d'essayer sur des femmes. Ce présent, fort heureusement, avait calmé sa rage. En toute autre circonstance, l'équipage eût couru, dans ce milieu, les plus grands dangers. Mgr d'Amata prit avec lui les deux cents naufragés, les ramena à la mission, et les nourrit pendant plus deux de mois. Les ressources distribuées allaient être épuisées, quand on signala au loin l'arrivée d'un navire. Un missionnaire partit aussitôt, au péril de sa vie, à travers des tribus inconnues pour réclamer des secours. Le bâtiment était un brick anglais en station à douze lieues de Balade. Le commandant demanda vingt mille francs pour ramener les naufragés en France. Mgr d'Amata prit l'engagement de verser cette somme. Ayant à traiter d'importantes questions et voulant assister le commandant Lecomte dans la situation pénible que lui avait créée son désastre, il partit avec ceux qu'il avait sauvés. Arrivé en France, il vit aussitôt l'amiral de Mackau, et, dans l'entretien qu'il eut avec lui, il s'appliqua à démontrer tout le mérite d'un officier éminent, que les récifs avaient surpris, mais à l'énergie et au courage duquel on devait le salut des hommes de la corvette. Le roi et la reine Amélie accueillirent Mgr d'Amata avec la plus grande bienveillance, écoutant avec un vif intérêt le récit des souffrances qu'avait eues à supporter la mission lointaine. La reine, ne se lassait pas, avec la hauteur de vues de son esprit supérieur, d'admirer les efforts héroïques tentés par la mission, et d'entourer le courageux prélat des plus grands égards.

Par décret royal, Mgr d'Amata reçut la croix de la Légion d'honneur, en récompense de ses éminents services. Divers personnages lui demandèrent des renseignements sur sa nouvelle patrie, et le ministre de la marine le pria de lui adresser un rapport sur les contrées qu'il venait de parcourir, L'évêque fit connaître les ressources que présentait, au point de vue colonial, la Nouvelle-Calédonie et sa grande importance au point de vue maritime. Il exposa tous les avantages offerts par cette terre qui ne tarderait pas à devenir anglaise, si l'on ne se hâtait d'en prendre possession. Les Anglais avaient déjà établi à Hyenguène un foyer de propagande, et des caboteurs, venus de Syd-

Digitized by Google

ney, étaient entrés en relation aves Bouaratte, le comblant de présents et le traitant en roi de la Nouvelle-Calédonie. Ils dépouillaient toute la côte du bois de sandal qui s'y trouvait en abondance, détruisant ainsi l'une des ressources du pays.

La Nouvelle-Calédonie, comme l'archipel Salomon, allait être bientôt marquée du sang français. Une effroyable épidémie, suivie d'une grande famine, était venue désoler la tribu de Balade. Les naturels, que les désordres commis par quelques naufragés de la *Seine*, avaient déjà surexcités, se montraient plus méfiants et plus farouches. Le Père Rougeyron écrivait de Balade, le 14 février 1847, que bien des tribulations paraissaient réservées à la mission. Le missionnaire, par sa présence, empêchait encore de commettre le crime, mais le plus souvent il n'arrivait que pour le constater, et des trophées de chair humaine, suspendus à des arbres, indiquaient le lieu du massacre. Passant à côté de ces témoins sanglants, le missionnaire était saisi d'un sentiment d'horreur, mais sa charité modifiait aussitôt cette impression, et son cœur s'ouvrait à la pitié. Le moment des grandes épreuves était venu. Les missionnaires venaient de créer une station nouvelle à Puebo, à trois lieues de Balade, et le 20 juin 1847, Mgr Collomb était venu attendre un navire pour se rendre aux îles Salomon. Le 10 juillet, le matériel qu'il avait apporté fut pillé par les sauvages. Le 18, les chefs vinrent déclarer qu'ils rendraient les objets volés. Pendant qu'ils s'entretenaient avec les Pères, une troupe de sauvages arriva en poussant des cris féroces, et le frère Blaize tomba frappé d'un coup de lance à la poitrine. Les missionnaires n'eurent que le temps de regagner leur demeure. Le lendemain, les sauvages revinrent mettre le feu à l'habitation. Le frère Blaize, qui ne peut fuir, est terrassé à coups de massue. Les autres missionnaires poursuivis se réfugient à Puebo. Le frère gisait à terre, cherchant à essuyer son sang avec des touffes d'herbe. Près de lui, deux naturels, amis de la mission, essaient de lui porter secours, quand une bande de forcenés arrive, et l'un d'eux, d'un coup de hache, tranche la tête du pauvre moribond. Les deux jeunes sauvages étaient à ses côtés quand le meurtre fut commis. Ils se mirent à pleurer et à prier, pendant que les barbares emportaient leurs dépouilles. A Puebo l'inquiétude est grande. Les missionnaires veillent, enfermés dans leurs habitations. N'ayant plus de vivres, ils s'apprêtent à sortir,

Digitized by Google

certains de courir à une mort assurée, quand apparaît la *Brillante*, commandée par le comte du Bouzet.

Prévenu pendant la nuit de cette situation critique, le commandant était venu mouiller à Puebo. Le 12 août, il envoie à terre trois officiers et quatre-vingt-quatre hommes pour protéger la retraite de la mission. Pendant que la troupe était en marche, un grand chef, agitant une étoffe, lui fit signe de venir de son côté. Il commandait un groupe de sauvages armés, cachés dans les roseaux. A un signal donné, les naturels envoient une nuée de flèches, et cinq hommes de l'escorte sont grièvement blessés. Le 15, l'*Anonyme* paraissait en rade de Puebo. La *Brillante*, sur le point de lever l'ancre, envoya prévenir immédiatement la corvette qu'une descente à terre présentait les plus grands dangers. Cet avis sauva d'un péril imminent l'équipage. Le 20 août, le comte du Bouzet, partit pour Balade, voulant infliger aux naturels un dur châtiment. Les naturels venaient de brûler les embarcations laissées par la *Seine*. Le commandant débarqua avec soixante-quinze hommes. Ne rencontrant personne, il mit le feu aux habitations des chefs et fit tomber les cocotiers du voisinage. L'*Anonyme* se dirigea. le 21, vers les îles Salomon, emmenant Mgr Collomb. En s'éloignant, le digne évêque voulut payer un juste tribut de gratitude au navire qui avait apporté le salut. Il écrivit au gouverneur des possessions françaises ces lignes reconnaissantes :

« Jamais l'arrivée d'un navire n'a été plus providentielle que celle de la *Brillante*, » dans le havre de Balade, le 10 août 1845. Ce bâtiment a délivré d'un grand péril » les treize personnes qui s'étaient réfugiées à Puebo, après la destruction de Balade. » Il a fait éviter à l'*Anonyme* une descente funeste. Il pourra prévenir d'autres » malheurs. Le zèle et la sagesse du comte du Bouzet sont au-dessus de tout éloge. » Nous ne pouvions désirer pour libérateurs des hommes plus généreux. Nous con- » serverons pour le gouvernement une profonde reconnaissance et nous n'oublierons » jamais le service rendu. »

La *Brillante* transporta les missionnaires à Sydney. Quelques mois après, les Pères se rendirent à Annatam, au sud des Nouvelles-Hébrides. De là les Pères Goujon et Chapuy vinrent à l'Ile des Pins, au sud de la Nouvelle-Calédonie, pour y faire l'essai d'une nouvelle station.

L'île que reconnut Cook, en 1774, a dix lieues de tour. Couverte de pins cotonnaires et riche anciennement en bois de sandal, elle renfermait environ mille naturels. C'était autrefois un repaire fameux de cannibales. Les naturels, altérés de sang, se jetaient à l'improviste

Digitized by Google

sur la grande terre, tuaient les hommes et prenaient les femmes pour les emmener en captivité. Avant de partir, ils faisaient d'horribles festins; quelques années avant l'arrivée des Pères, un brick de la mission anglaise avait été enlevé et détruit par les sauvages; des naturels de Tonga avaient été dévorés.

Les missionnaires choisirent l'île des Pins, comme un point de première importance, leur permettant d'étendre leur influence sur la Nouvelle-Calédonie, séparée de l'île, par un chenal de quinze lieues. Débarqués le 15 août 1848, ils obtinrent du chef des sauvages une cabane pour s'abriter. Ils avaient apporté de Sidney, des provisions et des outils, ils se mirent à travailler la terre pour subvenir à leurs premiers besoins. Pendant ce temps, Mgr d'Amata avait obtenu du général Cavaignac, le passage gratuit pour lui et ses missionnaires, à bord du *Cocyte*, s'en allant dans le Pacifique. Il arriva à Annatam, le 7 septembre 1849. Trouvant la mission dévorée par la fièvre paludéenne, il jugea nécessaire de la conduire sous un climat plus sain, en Nouvelle-Calédonie. Il vint à Hyenguène, le foyer de la propagande anglaise, chez Bouaratte, le terrible chef de la tribu. Bouaratte le reçut avec de grandes démonstrations. Il avait sur les pères des vues perfides, et il était heureux de les tenir sous sa main, pour s'en repaître un jour.

Mgr Douarre voulant de nouveau fonder une station à Balade, s'y rendit avec le père Rougeyron. Il apprit en route que la tribu de Balade venait de commettre un nouvel attentat. L'équipage du cutter débarqué sur la rive, avait été massacré. Arrivé près des ruines de la mission, il chercha à découvrir la dépouille du frère Blaize. La femme d'un chef avait donné à son corps une sépulture, et sa tête, fixée sur une pique, ornait la case d'un sauvage.

Les missionnaires, persuadés qu'il n'y avait en cet endroit aucune sûreté, après le massacre de l'équipage, résolurent d'aller fonder une station, sur un autre point moins dangereux.

La colonie partit pour Yate, au sud de la côte orientale. C'est là que Mgr d'Amata, instruit des trames perfides de Bouaratte vint rejoindre les pères. La mission eut à supporter dans ce lieu de nouvelles épreuves. Les tribus excitées par le chef Quindo ne tardèrent pas à se montrer hostiles. Pour la seconde fois Mgr d'Amata abandonna la Nouvelle-Calédonie, et la goélette la *Marianne* le porta à l'île des Pins. Le père Rougeyron conduisit les naturels à Futuna, dans l'Océanie centrale.

Digitized by Google

Mgr d'Amata avait choisi l'île des Pins, comme centre de la mission proscrite. Les Pères Chapuy et Goujon, furent bientôt dans cette île, l'objet de l'admiration et de l'étonnement des naturels. Ils étaient parvenus à créer une scierie mécanique, mue par une grande roue hydraulique, et Mgr d'Amata avait creusé de ses mains, le canal devant donner la force motrice. A l'entrée de Gadjy, ils avaient ouvert un puits procurant aux sauvages privés d'eau un inappréciable bienfait. Des ruches d'abeilles avaient été établies et les missionnaires, multipliant leurs efforts, se faisaient tout à la fois, charpentiers, agriculteurs et mécaniciens.

De Futuna, le père Rougeyron, écrivait à Mgr d'Amata :

Si vous voulez continuer cette mission de la Nouvelle-Calédonie, je consens volontiers à retourner pour la troisième fois sur le champ de bataille. Je n'ignore pas les peines sans nombre que j'y rencontrerai, mais je suis tout dévoué à mes premiers enfants. Dans cette nouvelle tentative j'ai la confiance que la croix triomphera. Il y a tout à espérer de ces gens. Ici, nos Calédoniens sont à l'école de la sagesse. Nous comptons les ramener dans leur pays, en attendant je vais m'appliquer à les instruire. — Dieu fera le reste.

Mgr d'Amata avait appris que la Mission avait laissé en Nouvelle-Calédonie des sympathies et des regrets. Il permit à la colonie de Futuna de rentrer à Balade. La mission commençait à se relever, quand le commandant d'Harcourt, vint avec l'*Alcmène* mouiller sur ces bords en 1851. Le commandant trouva les missionnaires, au point de vue matériel, dans le plus déplorable état. Les naturels paraissaient désireux de faire oublier l'odieux de leur conduite passée. Rassuré par ces dispositions, le commandant se mit à explorer la côte orientale, à visiter Kanala et Hyenguene. Il avait envoyé, au nord de Balade, pour relever un point de l'île, une embarcation montée par un élève, un enseigne et douze matelots. Dès que les officiers furent à terre, des sauvages, armés de casse-tête, tombèrent sur eux et les massacrèrent. Il ne resta pas un homme vivant du détachement Les cadavres furent partagés et distribués, dans la tribu. Le vicomte d'Harcourt tira sur le champ vengeance de cet horrible massacre. L'équipage marcha contre la tribu de Bélep. Vingt sauvages furent tués dans l'action, et les restes des plantations détruites, des cocotiers abattus, des cases et des pirogues brûlées, montrèrent aux indigènes, que leurs féroces instincts avaient trouvé des maîtres.

Mgr d'Amata se sentait irrésistiblement porté vers la Nouvelle-Calé-

Digitized by Google

donie. A l'île des Pins, où la nouvelle du massacre vint le trouver, il sentait combien il était urgent de transformer ces natures sauvages, semblant n'avoir eu en partage que des vices éhontés. Pour la troisième fois il revint à Balade. Les tribus paraissaient n'être plus aussi rebelles. Les naturels s'étaient mis à cultiver la terre, et, dans le rayon soumis à l'influence de la mission, le cannibalisme tendait à disparaître. En un mot, la civilisation pénétrait dans ce pays, comme elle était venue, au Wallis, à Futuna, au Tonga, et dans toutes les îles, où les missionnaires étaient parvenus à propager leur doctrine.

Dans ces stations lointaines, les missionnaires n'ont jamais séparé leur cause de celle de la France. En Calédonie, ils avaient remarqué les agissements anglais, et la propagande faite à Hyenguène. Les caboteurs anglais ne cessaient d'exciter Bouaratte contre la mission. Ils donnaient à ce chef des munitions, des armes, et ils l'avaient conduit à Sydney, le traîtant en souverain de la Nouvelle-Calédonie. A l'île des Pins, un fait marquant avait donné l'éveil. Au moment où le roi de l'île avait concédé le terrain de la mission, une goélette anglaise avait amené un évêque protestant de la Nouvelle-Zélande. L'évêque était descendu à terre lorsque le Père Goujon traçait avec le roi les limites du terrain. Voyant qu'il avait été devancé, il s'était empressé de remettre à la voile dans une autre direction.

Mgr d'Amata n'omit jamais de signaler au gouvernement ces tendances étrangères. Il écrivait de Balade :

« Depuis plus d'un an j'ai une goélette sur les bras. Je crains d'être obligé de la » garder encore, désireux de savoir ce que sont venus faire en Nouvelle-Calédonie » deux navires de guerre de la marine anglaise, qui, à cinq mois d'intervalle. ont » visité les parties nord et sud de l'île. Les commandants m'ont assuré que nous se- » rions visités au moins trois ou quatre fois l'an. Auraient-ils pris possession de cette » vaste terre ? Je l'ignore. Il y là quelque chose que je ne puis m'expliquer. J'aurai » l'honneur de vous écrire de Sydney et de vous rendre compte de ce que j'aurai » appris. Je ne sais si cette relation touchant des pays qui, tôt ou tard, seront an- » glais, vous intéresse.

» Cette idée me fait mal, surtout quand je songe que le pavillon français a flotté » plusieurs années sur notre case. A cette époque, on ne parlait que de Balade. Au- » jourd'hui on connaît Kanala, Kaoua, le premier le cédant à bien peu des ports » sandaliers que j'ai visités. Les sandaliers assurent aussi que, dans la partie sud, » il se trouve encore de plus beaux ports, à portée de magnifiques bois de sandal, » que les habitants de Sydney se montrent très désireux de posséder. »

Ces renseignements avaient la plus haute portée, comme le prouvera la suite de ce récit. Mgr d'Amata, qui pendant près de dix années,

Digitized by Google

avait parcouru la Nouvelle-Calédonie, le bâton apostolique à la main, tantôt chassé comme un aventurier, tantôt poursuivi comme un malfaiteur, un jour demeurant sous le toit de planches de la mission, un autre jour, venant demander asile dans une case sauvage, où des débris humains faisaient soulever le cœur, l'évêque qui avait préféré à tous les honneurs les champs calédoniens où l'appelaient les périls, avait enfin l'espoir de voir le rameau de paix fleurir sur cette terre ingrate. Une épidémie éclate à Puebo. Il va, de case en case, donner des soins aux mourants. Le mal qu'il cherchait à guérir, l'atteint tout à coup. Le prélat, que les secousses et les luttes avaient usé avant l'âge, pouvait mourir. Ce fils dévoué de la France avait rendu à Dieu et à la patrie des services qui comptent dans les annales du pays. Comme le soldat qui tombe au champ d'honneur, il entrait dans la mort, et sa noble figure était calme. « J'ai beaucoup redouté la mort, disait-il à son entourage, aujourd'hui je ne la crains plus. » Voyant que son heure approche, il fait venir les chefs des tribus voisines.

» Vous voyez, dit-il, comme tout le monde meurt.
» Vous me disiez : Pourquoi, toi et les tiens, vous portez-vous bien, tandis que » nous, nous tombons par centaines ? Comprenez-vous que je suis un homme comme » vous? Je vais bientôt expirer, je me souviendrai de vous. Même au plus fort des per» sécutions que vous me faisiez subir, je vous aimais tendrement. C'est afin de vous » témoigner mon dévouement, que je vous ai fait appeler dans mes derniers mo» ments. Vous mourrez aussi un jour. Quand vous serez dans l'état où vous me » voyez, vous aurez une grande joie d'avoir fait ce que je vous demande. »

Les chefs éprouvèrent une vive emotion en entendant ces paroles dans leur langue calédonienne. Ils retournèrent dans leurs villages, répétant que l'évêque allait mourir, et que c'était un grand malheur : *Mate, mate*. A dater de ce jour, ils cessèrent les persécutions. Le mercredi 27 avril 1853, Mgr d'Amata expirait. Par l'ascendant que donne la vertu, il avait fait la conquête morale de la grande terre que, trois mois plus tard, la France allait occuper. L'amiral Febvrier des Pointes, pouvait venir prendre possession de l'île. La terre fraîchement remuée pour recevoir la dépouille du premier évêque de la Nouvelle-Calédonie, le sol que la mission avait fécondé de ses fatigues et de son sang, était prêt à recevoir et à garder le pavillon français.

A l'île des Pins, les missionnaires n'avaient pas tardé à inspirer la confiance, et quand le commandant Cazalis vint les visiter sur l'*Arche-*

Digitized by Google

d'Alliance en 1851, il trouva le Père Goujon, Français, d'une énergie et d'une intelligence remarquables, maître de son terrain et entouré d'une grande considération. Wendegu était devenu le roi de l'île. Ce jeune souverain, de belle stature, se montrait empressé près des Pères. Il avait reconnu chez les missionnaires des qualités qui le frappaient d'étonnement, mais, ne pouvant se décider à quitter ses femmes, il n'était pas encore catholique. Un ministre protestant, M. Unterwood, était venu résider dans l'île. Il faisait là le commerce du bois de sandal et des autres productions du pays. Wendegu avait été frappé du constraste que présentaient les Pères Chapuy et Goujon, sans cesse occupés à secourir les naturels, et le ministre protestant, songeant avant tout à sa famille et à ses intérêts. Les Pères travaillaient sans relâche. Ils cultivaient du blé, sur les coteaux ils acclimataient la vigne, et dans les prairies ils avaient des troupeaux. Les naturels, à leur exemple, élevaient des abeilles et récoltaient du miel. Wendegu avait d'abord pensé qu'il y avait quelque grain de folie dans le travail et l'enseignement des missionnaires. Le Père Goujon était déjà tellement maître de la langue (na Kunie), que les Anciens, vieux mangeurs de chair humaine, venaient l'écouter par goût littéraire. Wendegu demandait conseil aux Pères dans toutes ses affaires importantes. Il exerçait son autorité avec une plus grande douceur, et la paix régnait dans l'île. Les naturels avaient enfin compris qu'ils ne devaient plus manger de chair humaine. Renonçant à cette atroce coutume, ils n'allaient plus être tentés de massacrer les blancs. C'était un grand pas de fait vers la civilisation.

Les liens d'amitié qui s'étaient formés entre Wendegu et les Pères allaient admirablement servir les intérêts français.

La France avait résolu de s'emparer de la Nouvelle-Calédonie. Le massacre de l'*Alcmène*, l'attaque de la mission française, lui faisaient un devoir de venir prendre possession de cette terre où ses nationaux étaient chaque jour exposés à de nouveaux périls. De trois côtés, des navires reçurent l'ordre de partir, avec la mission d'arborer le drapeau français sur cette île que tant de navigateurs avaient explorée depuis le jour où les missionnaires étaient venus s'y fixer, n'ayant d'autres armes que leur dévouement à l'humanité, d'autre appui que l'ombre du pavillon laissé par le capitaine Julien de la Ferrière, et bientôt enlevé, pour ne pas éveiller les susceptibilités des voisins d'Australie.

Digitized by Google

L'amiral Febvrier des Pointes s'embarqua, le 2 septembre 1853, à Papeete sur le steamer à vapeur le *Phoque*, armé de 28 canons. Il cingla vers la partie Nord-Est de la Nouvelle-Calédonie où se trouvait la mission. Quelques jours après, le *Prony* et le *Catinat* levèrent l'ancre pour rallier le pavillon de l'amiral. Le *Constantine* fut envoyé dans le même but par l'amiral Laguerre. L'amiral Febvrier des Pointes arriva le premier en face de l'île. Le vapeur suivit les côtes, et bientôt on vit les sauvages, accourus sur la rive, se diriger vers un point inconnu. Ils allaient trouver les Pères et leur dire qu'un monstre marin marchait sans voiles, contre le vent, grondant avec fureur et faisant écumer la mer. Il portait, disaient-ils, trois mâts, et l'un d'eux tonnait fort. Les Pères leur firent comprendre que c'était un steamer. Le 24 septembre le navire mouilla dans le havre de Balade, près de la côte, où les naturels avaient le plus subi l'influence des missionnaires. L'amiral, après avoir acquis la certitude qu'aucun navire de guerre ne s'était montré dans ces parages, descendit à terre avec son personnel, accompagné de son état-major. En présence de la mission et des principaux chefs des tribus voisines, il fit aussitôt arborer le drapeau français, donnant l'ordre de le saluer de vingt et un coups de canon. Voulant s'assurer qu'aucun navire de guerre n'était venu dans le sud de l'île, il partit pour l'île des Pins, laissant à terre un détachement sous les ordres d'un officier. Le 28 septembre, il mouillait dans la baie de l'Assomption.

Les Anglais, avec lesquels nous allions faire campagne en Crimée et livrer de grandes batailles à un peuple que nous estimions, avaient entendu parler des entrevues de M. Ducos, le ministre de la marine, avec un officier de l'*Alcmène*. Le Foreing-Office avait éventé les projets du ministre en Nouvelle-Calédonie. Nos voisins ont une susceptibilité maladive, consistant à croire que tout ce qu'acquiert un blanc, nuit à un Anglais, si ce blanc n'est pas un Anglais lui-même. S'il s'agit d'un Français, les sentiments britanniques se manifestent alors avec une acrimonie bizarre, et la parole des ministres de la Reine devient d'une hauteur en raison directe de la faiblesse des forces adverses. L'Angleterre, inquiète de l'issue du conflit qui s'élevait en Orient, eût été charmée de trouver dans le Pacifique une compensation. Elle avait pensé à la Nouvelle-Calédonie; il ne paraissait pas, d'ailleurs, que cette île fût nécessaire à son empire d'Aus-

Digitized by Google

tralie; mais du moment que la France y songeait, elle allait mettre tout en œuvre, pour faire sienne, cette terre. Il fut décidé que le commodore Murray, commandant *l'Hérald*, irait immédiatement en Nouvelle-Calédonie, où le capitaine Deuham faisait déjà de l'hydrographie. Dès son arrivée, le commodore avait l'ordre de chercher à tout prix à contracter avec un chef influent un traité pouvant être utilisé plus tard, en temps et lieu. Le commodore s'adressa tout naturellement à son introducteur naturel, M. Underwood, le ministre protestant de l'île des Pins. Le ministre fut chargé de présenter au roi un traité, de lui promettre l'amitié et la protection de la Reine contre les Français, puis un cadeau et une pension. On devait plus tard débattre le prix des terrains nécessaires au service de Sa Majesté et aux colons anglais. Lorsque le ministre vint apporter les propositions du commodore, demandant pour le lendemain une réponse, Wendegu pensa de suite à soumettre ce cas grave au Père Goujon. Il vint trouver le Père et lui exposa son inquiétude. « Si je signe, disait-il, mon sort sera celui des Nouveaux-Zélandais, ma race disparaitra peu à peu. Je sais ce que les Anglais ont fait en Australie. Si je ne signe pas, c'est la guerre immédiate. Ils ont des canons et je n'ai pas de fusils. Je me soumettrais bien volontiers à la France, et ils ne m'ont donné que la nuit pour réfléchir. » Le Père Goujon, par une intuition qu'il jugea ensuite providentielle, dit à Wendegu : « Rends-toi immédiatement à Gadjy; prie Marie, notre protectrice, elle fera venir les Français avant trois jours ». C'est à Gadjy que vinrent le lendemain les officiers anglais. Ils trouvèrent Wendegu couché, ne pouvant remuer, disait-il, On lui envoya de suite un chirurgien et des hommes avec une litière, pour le porter. Il demanda deux jours de répit, pensant à son peuple et à la France qui le sauverait peut-être de la destruction. Le Père Goujon n'avait aucune idée des projets de M. Ducos. Les lettres mettaient alors six mois ou un an pour arriver aux missionnaires. Le délai fixé par le commodore, pour donner la réponse, n'était pas encore expiré, lorsqu'un aviso de guerre parut le soir à Vao, portant à son bord l'amiral Febvrier des Pointes, venant de planter le pavillon de la France à Balade, dans le nord de la grande île. L'entrevue avec l'amiral eut lieu pendant la nuit. Un traité fut signé. Au point du jour, l'aviso partait, sans que rien ait pu indiquer la mission qu'il venait remplir.

Digitized by Google

Après le départ de l'amiral, Wendegu, remis de son indisposition, vint avec les principaux chefs de l'île, et sa petite fille destinée à lui succéder, porter sa réponse au commodore. Un lunch fut servi, à bord de la corvette pavoisée. Des santés furent portées à Wendegu, et l'on dit à ce dernier de tirer lui-même le canon en l'honneur de la Reine, désormais sa protectrice et son maître. On lui remit, en même temps, un pavillon anglais. Wendegu le refusa : « Je ne puis avoir deux maîtres, dit-il, je ne puis avoir deux drapeaux. J'ai déjà choisi celui-ci. » Et il montra un petit pavillon tricolore, que lui avait donné l'amiral Febvrier. Ce fut un coup de théâtre. L'officier qui tenait dans ses bras et caressait la petite Kuanetio la laissa tomber à terre. Des imprécations éclatèrent au même instant contre ces Français qui, à cette heure même, partaient de France pour aller se faire tuer pour des intérêts anglais.

Wendegu ne se crut en sûreté que dans sa pirogue pagayée vivement jusqu'à terre. La corvette partit pour Sidney et plus tard l'on apprit que le commodore s'était tué. Il est impossible de dénier quelque chose de providentiel à ces faits. Le père Goujon ne voulait pas jouer le rôle d'un agent politique et c'est à Dieu seul qu'il rapporta les inspirations de Wendegu et son amitié pour ceux que la France lui avait envoyés. L'amiral avait choisi Balade comme lieu de l'occupation. La grande férocité des peuples de l'île et le peu de forces à sa disposition l'obligeaient à stationner dans un port ami. Il fit construire à Balade un blockaus, assez fort pour résister aux attaques des naturels. Le *Prony*, arrivé le 30 octobre, après avoir subi une avarie, permit de doubler le nombre des ouvriers. Les missionnaires furent pour l'amiral d'un grand secours. Ils lui donnèrent tout ce qu'ils possédaient, et ils s'empressèrent de lui fournir les renseignements les plus précis sur la situation des tribus. L'amiral, dans l'un de ses rapports, daté de Balade, le 5 décembre, écrivait au ministre de la marine :

Je ne dois pas cacher à Votre Excellence que j'ai trouvé dans le concours des Pères missionnaires des ressources inespérées. Tout ce que la mission possédait a été mis à notre disposition. Cela m'a permis, avec le peu que nous avions, d'utiliser des terrains et de me procurer les bois indispensables à nos travaux. Le R. P. Rougeyron, qui remplace provisoirement Mgr d'Amata, a été pour moi d'un grand secours dans cette circonstance. Sa conduite, pleine de dévouement et de patriotisme, mérite bien de fixer l'attention du gouvernement.

Les Pères, dans leurs tournées pastorales, n'avaient pas oublié le service que leur avait demandé, au moment de leur départ, l'Aca-

Digitized by Google

démie des sciences. Le Père Moutrouzier, naturaliste distingué, dont il fallait vaincre la modestie, avait exploré une partie de la chaîne de montagnes, traversant du Nord-Ouest au Sud-Est la Nouvelle-Calédonie. Il avait reconnu dans le sol des minerais de fer, de cuivre et de plomb. Il avait aussi trouvé des pépites aurifères, une mine de charbon dans le voisinage de Bondé, des gisements d'ardoises à Balade et à Puebo. L'amiral se servit de ces découvertes pour faire connaître au ministre que l'île, « suivant l'opinion des missionnaires », devait renfermer des minerais précieux. « Ce que je puis affirmer, écrivait-il, c'est que j'ai rencontré partout du fer, un peu de cuivre, du cristal de roche et du porphyre. »

Le 1er janvier, l'amiral, après avoir pris toutes ses dispositions pour faire respecter les volontés de la France, repartit sur le *Catinat*. Le 5 janvier, *Constantine*, commandé par le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel, mouillait à l'île des Pins. Il apprit du Père Goujon que l'amiral Febvrier avait conclu, le 28 septembre, un traité avec Wendegu. Le commandant fit hisser sur l'île le pavillon français, qui fut salué à terre par trois salves de mousqueterie et en rade par vingt et un coups de canon. Le 18 janvier, il signa avec les Pères Chapuy et Goujon, une attestation en vertu de laquelle le gouvernement français accordait une pension de 125 francs par mois au roi Wendegu, en reconnaissance du traité qu'il avait accepté. Il cingla ensuite vers Balade. Les chefs des tribus de Pouma, de Muelebé, de Kanada, de Kaoua firent leur soumission et demandèrent des lois décrétant des peines contre le meurtre suivi d'antropophagie, et contre le meurtre commis sur la personne des vieillards et des infirmes. Partout où l'action des missionnaires s'était fait sentir, la reconnaissance de la France se fit sans obstacle. Des renseignement donnés par la mission sur la tribu d'Hyenguène faisaient supposer au commandant qu'il trouverait là une résistance organisée par le fameux chef Bouaratte. La *Constantine* et le *Prony* se présentèrent dans la baie d'Hyenguène. Les naturels vinrent sur leurs pirogues, attirés par un vif sentiment de curiosité. Leur chef ne parut pas. Le lendemain, une embarcation armée en guerre partit avec un enseigne pour annoncer à Bouaratte que toute résistance attirerait des malheurs sur sa tribu. L'enseigne trouva ce grand chef assis devant sa case. Il se décida à partir sur l'embarcation. En approchant des bâtiments de guerre, en aperce-

Digitized by Google

vant les canons, sa terreur fut au comble. Il resta à bord jusqu'au lendemain, jour fixé pour hisser le pavillon dans sa tribu. Le lendemain, à dix heures, les bateaux firent face à la plage. On fixa le drapeau à terre et l'acte de possession, signé par le chef, fut salué de vingt et un coups de canon. Le jour suivant, le commandant alla rendre visite à Bouaratte. Près de la rivière d'Hyenguène, s'élevait une case calédonienne, en forme de cône, reposant sur une construction cylindrique de quatre pieds de hauteur. Une porte basse formait l'entrée de la case, et au sommet était fixée une sculpture représentant une forme humaine. Devant, se trouvaient sept poteaux destinés à recevoir les crânes des victimes massacrées. Les principaux de la tribu étaient groupés autour de l'habitation du chef. Un pavillon français fut remis à Bouaratte, et l'on tira vingt et un coups d'obusier pour célébrer ce fait.

Le commandant de Montravel fonda dans la baie de Nouméa, Port de France, chef-lieu de la colonie nouvelle. Pendant qu'il s'occupait de l'organisation de cet établissement français, le *Prony*, commandé par le capitaine de frégate de Brun, explorait la baie de Tuo. Le commandant entra en communication avec les missionnaires, près desquels il trouva, dit-il dans son rapport, « l'accueil le plus bienveillant et le plus sympathique ». Le jeune chef de la tribu, à l'allure superbe, d'une vingtaine d'années au plus, subissait en tout, l'influence des Pères. Il se montra, ainsi que les chefs voisins, disposé à reconnaître la souveraineté de la France. Toutes ces reconnaissances avaient été faites sans rencontrer le moindre obstacle. La France possédait une colonie de plus. Le zèle, les luttes et le sang de la mission avaient rendu les négociations faciles, et la puissance de la nation venait dans ces lieux, quand la force morale avait déjà fait sa conquête. Les missionnaires et les marins se rencontraient avec joie sur le sol de cette patrie nouvelle, dont les lettres de naturalisation portaient le cachet de la marine d'Etat et le sceau de la mission.

Les marins, ces nobles cœurs qui, lorsque tout sombre restent toujours debout, ont voulu que cette double marque laissât dans leurs rapports son empreinte fidèle :

Honneur à nos missionnaires ! écrivait de la baie de Nouméa le commandant Tardy de Montravel au ministre de la marine ; ils sont parvenus à faire disparaître des tribus auxquelles ils ont consacré leur existence, le cannibalisme, ce crime contre nature.

Digitized by Google

Honneur à ces hommes courageux qui, sans autres armes que leur volonté et leur foi, ont précédé la civilisation et la force de la France !

Je ne citerai qu'un exemple de ce qu'ont pu faire nos missionnaires sur la population de Pouma.

Il y a peu de jours, les gens d'Arama avaient attaqué ceux de Pouma. Ceux-ci se retirèrent en tuant un homme, et ils en blessèrent plusieurs autres. Non seulement la victime fut respectée et laissée sur place, mais, chose inouïe, les blessés furent épargnés et quatre prisonniers renvoyés à leurs tribus.

Je ne terminerai pas, sans dire à votre Excellence combien nous avons eu à nous louer des Pères de la mission, depuis notre arrivée à la Nouvelle-Calédonie.

Quant à moi, j'ai trouvé chez eux une certaine coopération franche et désintéressée.

C'est pour moi un devoir de signaler à Votre Excellence les titres de ces dignes missionnaires, à la gratitude de ceux qui, les premiers, se sont dévoués à la nouvelle possession française et de reconnaître que bien plus grandes eussent été nos peines, si nous n'avions trouvé chez eux une abnégation complète et un dévouement absolu, dans toutes les questions ne compromettant pas injustement les intérêts des naturels.

Le 24 août 1854, le ministre de la marine écrivait, en réponse à ce rapport, au gouverneur des établissements français en Océanie :

M. de Montravel se loue d'une manière particulière de la franche coopération qu'il a trouvée chez les Pères de la mission.

Il fait ressortir l'utilité des secours qu'il en a reçus dans ses relations avec les indigènes, comme pour le bien-être de l'équipage.

J'invite cet officier à les en remercier, et je n'ai pas besoin de vous recommander de ne négliger aucune occasion de leur témoigner toute la reconnaissance du gouvernement.

La lettre ministérielle venait ainsi ajouter la marque de l'État, au sceau de la mission, figurant sur l'acte de cession à la France des terres calédoniennes.

FAUTRAT.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES ET NOUVELLES

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES ET COLONIALES DE L'ANNÉE 1886

JANVIER

Birmanie. Proclamation de lord Dufferin, vice-roi des Indes, portant annexion de la Birmanie à l'Angleterre, 1er janvier 1886.

Suisse. Entrée en fonctions du président Deucher. 1er janv.

Congo. L'État du Congo est admis dans l'Union postale. 1er janv.

Portugal. Ouverture des Cortès. 2 janv.

Espagne. Les séances des Cortès sont suspendues. 5 janv.

France, protectorats. A la suite de la formation du 3e cabinet de Freycinet, la direction des pays de protectorat passe du ministère de la marine au ministère des affaires étrangères. 7 janv.

Iles Carolines. Convention signée à Madrid par laquelle l'Espagne accorde aux nationaux anglais les mêmes avantages commerciaux qu'aux nationaux allemands aux îles Carolines et Palaos. 8 janv.

Espagne. Échauffourée républicaine à Carthagène. 10, 11 janv.

Angleterre. Ouverture du nouveau Parlement. 12 janv.

Brésil. Élections législatives; succès des conservateurs.

France. Rétablissement du sous-secrétariat d'État des colonies. 15 janv.

Tonkin. Le général de Courcy quitte le commandement du corps expéditionnaire (17 janv.) qui passe aux mains du général Warnet.

États-Unis. La Chambre des députés adopte le projet précédemment voté par le Sénat conférant aux ministres le pouvoir exécutif en cas de décès des président et vice-président de la République.

Grèce. Remise au cabinet Delyanni d'un ultimatum du gouvernement anglais dans lequel celui-ci déclare s'opposer à toute action navale de la Grèce contre la Turquie. 23 janv.

Remise au cabinet Delyanni d'une note des grandes puissances désapprouvant toute action navale de la Grèce contre la Turquie. 24 janv.

Angleterre. Echec et retraite du cabinet conservateur Salisbury.

Annam. Décret concernant l'organisation du protectorat français dans l'Annam et le Tonkin. 27 janv.

Annam. Nomination de M. Paul Bert comme résident général de France en Annam et au Tonkin. 31 janv.

Serbie. Remise au cabinet Garachanine d'une note des grandes puissances dans laquelle ces dernières déclarent s'opposer à toute hostilité dans la péninsule des Balkans. 31 janv.

Digitized by Google

FÉVRIER

Roumélie-Orientale. Accord turco-bulgare reconnaissant le prince Alexandre de Bulgarie comme gouverneur de la Roumélie-Orientale.

Angleterre. Formation du cabinet libéral Gladstone dans lequel l'élément radical a, pour la première fois, une part importante. 3 fév.

Tonkin. Occupation, par le général Jamont, de Than-Quan, ancien quartier général des Pavillons-Noirs. 4 fév.

Russie. Mort, à Moscou, du publiciste panslaviste Aksakoff.

Angleterre. Troubles à Londres causés par les ouvriers socialistes. 8 fév.

États-Unis. Troubles à Seattle (Californie); les Chinois sont maltraités et chassés par la population. 8 fév.

Roumanie. La Chambre des députés vote les crédits nécessaires pour les fortifications de Bucarest.

Tonkin. Le lieutenant-colonel Herbinger, traduit devant un conseil d'enquête, à Saint-Malo, à la suite de l'évacuation de Lang-Son, est renvoyé absous. 11 fév.

La Réunion. Inauguration officielle du port construit à la pointe des Galets, le seul existant dans l'île. 14 fév.

Portugal. Formation du cabinet progressiste Castro, par suite de la démission du cabinet Fontès qui s'est retiré à la suite du mauvais accueil fait à ses projets d'augmentation d'impôts. 20 fév.

Guyane. Suppression de la Cour d'appel siégeant à Cayenne. 20 fév.

Chine. Mort de P. Giquel, créateur et ancien directeur de l'arsenal de Fou-Tchéou et directeur de la mission chinoise à Paris.

Algérie. Décret relatif aux admissions temporaires en Algérie.

Océanie. L'Allemagne notifie l'établissement de son protectorat sur les îles Marschall, Brown et Providence.

Madagascar. La Chambre des députés de France vote la ratification du traité de paix de Tamatave, du 17 décembre 1885, par 436 voix contre 28. 27 fév.

MARS

Annam. Décret mettant en vigueur la convention du 18 fév. 1885 relative à l'exploitation des mines de l'Annam et du Tonkin. 2 mars.

Annam. Décret promulguant le traité de Hué du 6 juin 1884, dont les ratifications ont été échangées le 23 fév. 1886, à Hué. 2 mars.

Obock. Décret portant création d'un dépôt de condamnés arabes à Obock. 3 mars.

Serbie-Bulgarie. Traité de paix de Bucarest entre la Serbie et la Bulgarie, en vertu duquel le *statu quo ante bellum* est rétabli. 3 mars.

Cochinchine. Nomination du gouverneur de la Cochinchine, Filipini. 4 mars.

Sahara. Le lieutenant français Palat est assassiné près d'In-Salah en se rendant d'Algérie au Soudan. 8 mars.

Digitized by Google

Espagne. La *Gaceta* publie le décret de dissolution des Cortès. 9 mars.

Madagascar. Décrets concernant l'organisation du protectorat français à Madagascar, 7 et 8 mars.

Nomination de M. Le Myre de Vilers, comme résident général de France à Madagascar, 9 mars.

Cambodge. Nomination de M. Piquet comme 1er résident général de France au Cambodge. 15 mars.

Congo. Promulgation de la convention du 5 février 1885 entre la France et l'Association internationale africaine, dont les ratifications ont été échangées, le 12 mars 1886, à Bruxelles. 18 mars.

Belgique. Troubles à Liège, causés par les ouvriers socialistes. 18 mars.

Tonkin. Le général Warnet annonce la disparition du choléra au Tonkin.

Algérie. Le décret du 21 février 1852 sur la domanialité maritime est déclaré applicable à l'Algérie. 19 mars.

Grèce. Le *Journal officiel* renferme l'appel sous les drapeaux de deux classes de la réserve. 26 mars.

France, protectorats. Formation, au ministère des affaires étrangères, d'un comité consultatif des protectorats. 26 mars.

Belgique. Troubles causés par les grévistes anarchistes du bassin houiller de Charleroi; pillage et incendie de châteaux et d'usines. 26-28 mars.

Angleterre. Crise ministérielle. Deux ministres ne partageant pas les idées de M. Gladstone sur les réformes à introduire en Irlande, se retirent du cabinet. 27 mars.

Allemagne. Le Reichstag rejette le projet de M. de Bismarck, tendant à établir le monopole sur l'alcool.

Tonkin. Occupation de Laokaï par les troupes françaises. 29 mars.

Allemagne. Le Reichstag vote en première lecture, par 173 voix contre 146, la prorogation pour deux ans de la loi contre les socialistes. 31 mars.

AVRIL

Allemagne. Le Reichstag vote, en deuxième lecture, par 169 voix contre 137, la prorogation pour deux ans de la loi contre les socialistes. 2 av.

Sénégal. Attaque de Bakel par Mahmadou-Lamine, chef de Bondou. 3-4 av.

Espagne. Élections législatives. Succès des ministériels (libéraux). 4 av.

Serbie. Reconstitution du cabinet Garachanine, à la suite de l'échec des négociations entamées par M. Ristitch, chef du parti radical et représentant l'influence russe, en vue de former un cabinet de conciliation. 4 av.

Allemagne. Le Reichstag adopte le traité de commerce conclu avec le sultan de Zanzibar. 5 av.

Serbie. Dissolution de la Skupchtina. 5 av.

Grèce. Inauguration par le roi du chemin de fer de Corinthe à Nauplie. 6 av,

Roumélie. La Conférence réunie à Constantinople approuve sans débats

Digitized by Google

l'accord turco-européen relatif à la Roumélie et nommant le prince Alexandre de Bulgarie, gouverneur de la Roumélie pour cinq années. 5 av.

Angleterre. Le premier ministre Gladstone développe à la Chambre des Communes son projet d'autonomie pour l'Irlande. portant création d'un Parlement irlandais à Dublin et rachat des grandes propriétés foncières. 8 av.

États-Unis. Troubles graves causés à Saint-Louis par les grévistes de chemin de fer. 9 av.

Espagne. La *Gaceta* publie un ordre royal créant des chambres de commerce, d'industrie, de navigation avec les mêmes attributions que les chambres de commerce de France. 12 av.

Roumélie. Le prince Alexandre de Bulgarie adhère aux décisions de la Conférence de Constantinople le reconnaissant pour cinq années gouverneur de Roumélie orientale.

République Argentine. Élection du président Celman.

Sénégal. Le marabout Mahmadou-Lamine est battu par le colonel Frey à Tomboukané. 20 av.

Tonkin. Le général Warnet remet au général Jamont le commandement du corps d'occupation.

Chine. Traité de commerce entre la France et la Chine, signé à Tien-Tsin, et visant spécialement le Tonkin. 25 av.

Espagne. Élections sénatoriales. — Sont élus : 136 ministériels (libéraux), 30 conservateurs, 4 républicains. 25 av.

Sénégal. Mahmadou-Lamine est mis en déroute par le colonel Frey à Sénoudébou. 25 av.

Grèce. Note amicale remise par le gouvernement français au gouvernement grec pour l'inviter à désarmer. 25 av.

Le cabinet Delyanni répond à la note remise par M. de Moüy que, cédant aux conseils amicaux de la France, son intention est de désarmer. 26 av.

Ultimatum remis par les puissances — sauf la France — au gouvernement grec, le sommant de désarmer dans la huitaine et le menaçant, en cas de refus, du blocus des côtes. 26 av.

Italie. Dissolution de la Chambre des députés. 26 av.

Congo français. M. de Brazza est nommé commissaire-général au Congo, auquel est rattaché le Gabon. 27 av.

Birmanie. Violent incendie allumé à Mandalay par les Dacoïts et dirigé contre la garnison anglaise. 29 av.

Grèce. Réponse du cabinet Delyanni à l'ultimatum des cinq puissances, dans laquelle il déclare s'en référer à sa note du 26 au ministre de France. 29 av.

MAI

Angleterre. Ouverture solennelle par la Reine, de l'Exposition coloniale Londres. 4 mai.

Digitized by Google

États-Unis. Troubles sanglants causés par les anarchistes à Chicago et à Milwaukee. 5 mai.

Grèce. Note comminatoire des cinq puissances demandant au cabinet Delyanni des explications plus précises. 6 mai.

Réponse du cabinet Delyanni déclarant s'en référer à sa note du 29 avril. 6 mai.

Note des cinq puissances au gouvernement grec déclarant qu'à la date du 8 mai le blocus sur les côtes de Grèce sera établi par la flotte internationale contre tout bâtiment grec. 8 mai.

Égypte. Les dernières troupes anglaises quittent Souakim. 8 mai.

Espagne. Ouverture des nouvelles Cortès. 10 mai.

Grèce. Démission du cabinet Delyanni. 10 mai.

Formation du cabinet Valvis. 12 mai.

Hollande. Dissolution de la Chambre des députés, dont les travaux se termineront le 18 mai. 12 mai.

Espagne. Naissance et avènement d'Alphonse XIII. 17 mai.

Protestation de don Carlos, datée de Lucerne, contre l'avènement d'Alphonse XIII. 20 mai.

Tonkin. Brillant combat de Na-Cham. 21 mai.

Grèce. Formation du cabinet Tricoupi, adoptant une politique de désarmement. 21 mai.

Engagements sur la frontière de Thessalie entre les troupes turques et grecques. 20-23 mai.

Bulgarie, Roumélie orientale. Élections législatives. Sur 300 députés, 18 appartiennent à l'opposition (parti Zankoff) et 282 (145 en Bulgarie et 137 en Roumélie) sont partisans du cabinet Karaveloff.

Italie. Élections législatives. La majorité reste acquise au cabinet Depretis et le groupement des partis est fort peu modifié. 23 mai.

Uruguay. A la suite de la démission du président Vidal, le général Maximo Santos est élu, par l'Assemblée nationale, chef du pouvoir exécutif. 24 mai.

France, Tonkin. Mort, à Paris, du lieutenant-colonel Herbinger, ancien commandant de brigade au Tonkin. 26 mai.

Grèce. Commencement de la démobilisation de l'armée et de la marine. 26 mai.

JUIN

Nouvelles-Hébrides. Occupation des Nouvelles-Hébrides par la France. Le pavillon français est hissé à Port-Habannah (île Sandwich). 1er juin. Le drapeau français est arboré à Port-Sandwich (île de Mallicolo). 2 juin.

Pérou. Le général Cacérès est élu, par l'Assemblée nationale, président de la République. 3 juin.

Canada. Nomination par le pape Léon XII du premier cardinal canadien (Mgr Taschereau, archevêque de Québec). 7 juin.

Digitized by Google

Grèce. A la suite de la démobilisation de l'armée grecque, les escadres des grandes puissances lèvent le blocus des côtes. 7 juin.

Angleterre. La Chambre des Communes rejette le bill proposé par le cabinet Gladstone sur l'autonomie de l'Irlande, par 343 voix contre 313. Ce bill, qui portait création d'un Parlement irlandais à Dublin, était soutenu par la grande majorité des libéraux et le parti nationaliste irlandais; il était combattu par les conservateurs et les libéraux dissidents. 8 juin.

Belgique. Elections législatives pour le renouvellement partiel de la Chambre des députés. Le parti catholique, qui est au pouvoir, gagne 11 sièges. 8-15 juin.

Irlande. Troubles sanglants entre orangistes et nationalistes, 8-10 juin.

Bavière. Par suite de l'état de démence du roi Louis II, le prince Luitpold, son oncle, prend la régence du royaume. 10 juin.

Italie. Ouverture de la nouvelle Chambre des députés, à Rome. 10 juin.

Grèce. Inauguration du canal de desséchement du lac Copaïs. 11 juin.

Bavière. Mort du roi Louis II, qui se noie dans le lac de Starnberg. 13 juin.

Bavière. Proclamation d'Othon Ier comme roi de Bavière. Le prince Luitpold conserve la régence par suite de l'état de folie du nouveau roi. 14 juin.

Hollande. Élections législatives amenant la nomination de 47 libéraux et de 39 antilibéraux. Dans l'ancienne Chambre les deux partis étaient égaux en nombre.

Côte-d'Or. Décret rattachant au Sénégal les établissements de la Côte d'Or et de Bénin. 16 juin.

Canada. Élections à l'Assemblée législative de la Nouvelle-Écosse; succès des candidats libéraux demandant la sécession d'avec la Confédération. 17 juin.

Turquie. Mort, à Milan, d'Hobart-Pacha, amiral turc.

Russie. Mort du dramaturge Ostrowski.

Cochinchine. Modifications au décret du 8 février 1880 instituant un Conseil colonial. 19 juin.

Indes. Convention entre le Saint-Siège et le Portugal concernant la hiérarchie épiscopale des Indes jusqu'alors exclusivement portugaise. 23 juin.

Gabon. Le Dr Ballay est nommé lieutenant-gouverneur du Gabon. 24 juin.

Angleterre. Dissolution de la Chambre des Communes à la suite du rejet du bill sur l'autonomie de l'Irlande. 25 juin.

Bavière. La régence du prince Luitpold est confirmée par la Chambre des députés. 26 juin.

Chili. Élection du président Balmaseda. 25 juin.

Haïti. — Réélection du président Salomon pour 7 années à dater du 15 mai 1887. 30 juin.

JUILLET

Annam et Tonkin. Le bénéfice de la campagne double n'est plus compté aux soldats et marins du corps d'occupation. 1er juil.

Digitized by Google

Grèce. Inauguration du dernier tronçon du chemin de fer de Thessalie.

Canada. Arrivée à Vancouver du train d'inauguration du chemin de fer transcontinental du Pacifique canadien. 4 juil.

Afrique occidentale. Loi approuvant la convention franco-allemande du 24 déc. 1885, relative aux possessions de la France et de l'Allemagne au Sénégal et en Guinée. 5 juil.

Canada. Mort de Poundmaker, chef sauvage, un des lieutenants de Riel dans l'insurrection de 1885, au Nord-Ouest. 5 juil.

Égypte. La Chambre des députés de France vote un crédit de 1,250,000 fr. pour la création d'une école française au Caire et l'acquisition d'hôtels consulaires au Caire et à Alexandrie. 8 juil.

La Réunion. Décret autorisant les anciens *Volontaires de la Réunion* à contracter des engagements sans être obligés de venir en France. 9 juil.

Congo. La Chambre des députés de France vote un crédit de 836,454 fr. pour l'organisation du service colonial au Congo. 10 juil.

Canada. Amnistie pour l'insurrection des Métis et des Sauvages du Nord-Ouest.

Allemagne. Lancement, à Stettin, du premier grand transport de l'État allemand. 10 juil.

Belgique. Mort de M. Malou, homme d'État belge, chef du parti catholique. 11 juil.

Serbie. Ouverture de la nouvelle Skupchtina. 13 juil.

Hollande. Ouverture de la nouvelle Chambre des députés. 14 juil.

Turkestan russe. Inauguration du chemin de fer transcaspien jusqu'à Merv. 14 juil.

Italie. Par suite du rejet, par la Chambre des députés de France, du traité franco-italien de navigation, le régime des pays sans traité maritime est mis en application. 16 juil.

Russie. Le port de Batoum (mer Noire) cesse d'être port franc. 17 juil.

Angleterre. Les élections législatives donnent la victoire aux conservateurs et aux libéraux-unionistes sur M. Gladstone et les partisans de l'Home rule en Irlande. Sont élus : 393 unionistes (317 conservateurs et 76 libéraux dissidents) et 277 autonomistes (191 libéraux et 86 irlandais parnellistes). Cependant les conservateurs et libéraux dissidents, n'obtiennent que 2,128,400 suffrages (dont 440,000 aux dissidents), tandis que les home rulers en obtiennent 2,174,000 (1,800,000 aux libéraux gladstoniens et 374,000 aux parnellistes). Plate-forme électorale : la question de l'autonomie de l'Irlande.

Birmanie. Traité anglo-chinois relatif à la Birmanie. L'Angleterre reconnaît la vassalité de la Birmanie vis-à-vis de la Chine, laquelle s'engage à ne pas intervenir dans les affaires intérieures de ce pays, dont les frontières seront délimitées. L'Angleterre renonce à envoyer une mission au Thibet. 24 juil.

Hollande. Troubles graves à Amsterdam causés par les socialistes. 26 juil.

Digitized by Google

Gabon et Congo français. Décret portant délimitation entre les possessions françaises du Gabon et du Congo, de Njolé à Kakamoucka (Baudoinville) et aux possessions portugaises et de l'État libre du Congo. 26 juil.

Autriche-Hongrie. Mort, à Bayreuth, du compositeur hongrois Liszt. 31 juil.

Irlande. Troubles sanglants à Belfast entre nationalistes et orangistes. 31 juil.

AOUT

Iles Comores. Nomination des premiers résidents de France aux Comores. 2 août.

Angleterre. Formation du cabinet conservateur Salisbury-Churchill, à la suite de la retraite du cabinet libéral Gladstone. 3 août.

Irlande. Nouvelle série de troubles sanglants à Belfast entre orangistes et nationalistes. 5-14 août.

Autriche. Entrevue des empereurs Guillaume et François-Joseph à Gastein. 8 août.

Océanie. Annexion à l'Angleterre des îles Ellice, près Samoa.

Tonkin. Attaque de la commission de délimitation des frontières près de Laokaï. 19 août.

Bulgarie. Coup d'État à Sofia. Le prince Alexandre de Battenberg est déposé violemment et conduit hors de la principauté. 21 août.

M. Stambouloff fait une contre-révolution et forme un gouvernement provisoire à Tirnova. 23 août.

Le prince Alexandre, réfugié à Lemberg, est l'objet d'ovations enthousiastes de la part des Polonais. 27 août.

Rappelé par ses sujets, le prince Alexandre fait une rentrée triomphale en Bulgarie. 29 août.

SEPTEMBRE

Bulgarie. Rentrée triomphale du prince Alexandre à Sofia. 3 sept.

En présence de l'hostilité du tsar, le prince Alexandre abdique et quitte Sofia. Nomination d'une régence. 6 sept.

Allemagne. Inauguration de la ligne de navigation allemande de l'Australie (Norddeutscher Lloyd). 7 sept.

Espagne. Insurrection républicaine à Madrid du général Villacampa. 19 sept.

Angleterre. Rejet par la Chambre des Communes du bill Parnell relatif aux fermiers irlandais.

Irlande. Nouvelle série de troubles sanglants à Belfast entre orangistes et nationalistes. 20-25 sept.

Bulgarie. Arrivée à Sofia du général russe Kaulbars, envoyé extraordinaire du tsar.

Autriche. 50e Anniversaire de la fondation du Lloyd autrichien. 27 sept.

Digitized by Google

Inde Française. Nomination du premier archevêque français de Pondichéry (Mgr Laouënan).

Espagne. Le duc de Séville réfugié en France fait une proclamation républicaine.

OCTOBRE

Tunisie. Création d'un 4e régiment de spahis affecté à la Tunisie. 1er oct.

Obock. Décret ordonnant l'envoi à Obock des forçats originaires d'Asie ou d'Afrique. 3 oct.

Espagne. Commutation de peine du général Villacampa et de ses complices condamnés à mort à la suite de l'échauffourée républicaine du 19 sept. à Madrid. 5 oct.

Indes. Troubles religieux à Delhi entre musulmans et bouddhistes. 7 oct.

Montenegro. Ratification du concordat intervenu entre le pape Léon XIII et le prince Nikita. 7 oct.

Cuba. Abolition finale de l'esclavage. Les deux dernières années de patronat imposées par la loi de 1878 sont supprimées pour les esclaves. 9 oct.

Tonkin. A la suite d'un conflit avec l'autorité civile, le général Jamont remet au général Munier le commandement de la division d'occupation.

Espagne. Reconstitution du cabinet Sagasta à la suite de la démission du général Jovellar opposé aux mesures de clémence à l'égard des insurgés du 19 sept. 10 oct.

Bulgarie. Élection de la grande Sobranié, donnant une majorité considérable au gouvernement de la régence. 10 oct.

Gabon. Décret portant organisation du Conseil d'administration. 11 oct.

République Argentine. Entrée en fonctions du président Celman succédant au président Roca. 12 oct.

Canada. Élections pour le renouvellement du Parlement provincial de Québec. Sont élus : 30 libéraux, 29 conservateurs et 6 nationaux (conservateurs dissidents). La précédente assemblée avait une très forte majorité conservatrice. Plate-forme électorale : la question Riel. 14 oct.

Birmanie. A la suite du décès (20 oct.) du général Mac-Pherson, le général Roberts est nommé au commandement de l'armée anglaise chargée de pacifier la Birmanie. 21 oct.

Autriche-Hongrie. Mort de M. de Beust, ancien chancelier d'Autriche-Hongrie. 24 oct.

Sénégal. Défaite et mort du damel du Cayor, Lat Dior. 27 oct.

Allemagne. Ouverture, à Berlin, de la conférence du méridien. 27 oct.

États-Unis. Inauguration dans l'île Bedloë, en rade de New-York, de la statue de la *Liberté éclairant le monde*, offerte par la France. 28 oct.

Tonkin. Occupation de Cao-Bang. 30 oct.

Japon. Déclaration du gouvernement du Japon portant adhésion de cet État à la déclaration de Paris du 16 avril 1856 supprimant la course maritime. 30 oct.

Bulgarie. Ouverture de la grande Sobranié à Tirnova. 31 oct.

Digitized by Google

NOVEMBRE

Tunisie. M. Bihourd est nommé résident général à Tunis en remplacement de M. Cambon, nommé ambassadeur à Madrid. 4 nov.

Bulgarie. Le prince Waldemar, de Danemark, est élu par la Sobranié prince de Bulgarie. 10 nov.

Tonkin. Mort à Hanoï de M. Paul Bert, résident général. 11 nov.

Bulgarie. Le prince Waldemar refuse de devenir prince de Bulgarie.

Grèce. Dissolution de la Chambre des députés.

Bulgarie. Le général russe Kaulbars n'ayant pu obtenir de la Régence bulgare les satisfactions qu'il désirait, suspend les relations diplomatiques entre la Bulgarie et la Russie et quitte Sofia. 19 nov.

Uruguay. Le général Maximo Tajes est élu président de l'Uruguay en remplacement du général M. Santos, démissionnaire.

Tonkin. M. Bihourd est nommé résident général en Annam et au Tonkin. 23 nov.

Tunisie. M. Massicault est nommé résident général à Tunis en remplacement de M. Bihourd, nommé au Tonkin. 23 nov.

Iles Carolines. L'Allemagne renonce à établir une station navale aux îles Carolines et Palaos.

Tonkin. La Chambre des députés de France vote, par 278 voix contre 249, un crédit de 30 millions comme subvention au budget du Tonkin. 29 nov.

Madagascar. La Chambre des députés de France vote, par 289 voix contre 100, un crédit de 249,000 fr. pour le service du protectorat. 30 nov.

Iles Comores. Le Sénat de France vote le premier crédit (30,000 francs), déjà adopté par la Chambre, relatif à l'organisation du protectorat. 30 nov.

DÉCEMBRE

Bulgarie. Départ de Sofia de 3 délégués du gouvernement bulgare chargés de visiter les chancelleries européennes relativement au choix d'un prince. 2 déc.

Italie. Mort de M. Minghetti, ancien premier ministre et chef de la droite.

Belgique. Le projet établissant le service militaire personnel n'est pas adopté par la Chambre.

France. Nomination de M. Flourens comme ministre des affaires étrangères en remplacement de M. de Freycinet. 13 déc.

Angleterre. Lord Randolph Churchill, chancelier de l'Échiquier, désapprouvant la politique de lord Salisbury sur les questions financière et irlandaise, se retire du cabinet.

Canada. Élections au Parlement provincial d'Ontario. Sont élus 57 libéraux et 31 conservateurs. La majorité libérale précédente était de 18 voix. 29 déc.

Afrique portugaise. Traité signé à Lisbonne entre le Portugal et l'Allemagne portant délimitation des possessions portugaises du Congo au Mozambique. 30 déc. G. D.

Digitized by Google

UNE ÉCOLE NAVALE MARCHANDE

Nous recevons la communication suivante :

Dans une intéressante étude sur la crise de la marine marchande publiée dans le dernier numéro de la *Revue Française de l'Étranger*, M. Alphonse Rochaïd se plaint à juste titre de la difficulté avec laquelle les armateurs recrutent leurs capitaines.

Une des causes de cette difficulté d'après lui, serait l'enseignement secondaire qui tient enfermés dans les collèges les jeunes gens à un âge où, sous le souffle de la première poésie, ils choisiraient la carrière de la mer.

Cette raison est évidemment excellente mais elle n'est pas la seule, car de même que pour entrer dans la marine de l'Etat, nos jeunes gens quittent le collège pour le *Borda* à 17 ans, ils pourraient aussi à cette époque entrer dans la marine de commerce; la seule chose qui les retient, il faut l'avouer c'est le peu de considération dont on jouit dans ce corps depuis quelques années, et qui n'est due qu'à la trop grande facilité des épreuves exigées du candidat à un emploi dans la marine marchande.

Il faudrait donc faire pour le commerce ce qui existe pour la guerre et créer dans un de nos ports un vaisseau-école analogue à l'École Navale où l'on n'entrerait que par voie de concours puisque telle est la mode aujourd'hui.

Cette idée du reste n'est pas nouvelle et les touristes qui vont l'été à Arcachon peuvent encore admirer dans le bassin un trois-mâts de la marine pontificale à bord duquel les Pères dominicains préparaient autrefois ceux qui n'ayant qu'une instruction primaire, se contentaient des galons de capitaine au long cours. Le *Saint-Elme*, car c'est le nom du navire, n'est plus une école mais bien un bateau de plaisance sur lequel les élèves aujourd'hui débarqués et confortablement installés à terre, vont les jours de congé respirer au delà des *passes* l'air pur de l'océan. C'est ainsi que l'initiative particulière avait essayé ce qui ne peut réussir qu'avec la haute protection et le contrôle de l'Etat.

Les épreuves que l'on exigerait pour cette école maritime étant moins difficiles que celles de l'École Navale, les élèves admissibles à cette dernière école qui ne seraient pas définitivement reçus se tourneraient du côté de l'école de commerce et on recruterait ainsi des jeunes gens bien élevés, suivant une carrière parallèle à celle de leurs amis du *Borda* dont ils seraient en quelque sorte les collègues. Ces liaisons de jeunesse se perpétueraient dans la vie et la bonne intelligence de nos officiers de marine avec les représentants de la flotte commerciale ne ferait que servir nos intérêts dans ces pays où l'union devrait toujours faire la force à l'ombre du drapeau français.

Ainsi préparés ces jeunes hommes pourraient nous être de la plus grande utilité en temps de guerre, à laquelle ils prendraient part en tant qu'officiers de réserve. Ils pourraient même, pour l'obtention de ce grade, faire

Digitized by Google

un stage à bord d'un bâtiment de l'Etat et ce court passage dans un de nos corps d'élite ne ferait que stimuler leur courage et allumer leur patriotisme.

Telles sont les mesures que l'on pourrait adopter pour le recrutement du personnel en quelque sorte actif de la marine marchande; voyons si on ne pourrait pas aussi par voie de concours recruter des intendants ou pour mieux dire des commissaires

Il y a chaque année au ministère de la marine ou au palais de l'Industrie, un concours pour l'emploi d'élève commissaire de la marine. La limite d'âge étant fixée à 23 ans, et la licence en droit étant exigée pour aller à Brest, beaucoup de candidats se voient obligés d'abandonner une carrière qu'ils désiraient ardemment et vont consumer dans des bureaux un trop-plein de vie et d'ardeur qui ne demande qu'à voyager.

Fonder une école d'administration maritime commerciale et avoir une limite d'âge moins restreinte que celle de l'Ecole des élèves commissaires de l'Etat, tel serait le moyen infaillible de ramener à la marine marchande quantité de jeunes licenciés capables de représenter, eux aussi, cette partie de la marine dont autrefois les nobles eux-mêmes par une dérogation spéciale ne dédaignaient pas de faire partie.

Ces commissaires recevraient à leur tour un grade dans la réserve et déploieraient dans l'administration ce zèle, qu'il serait donné à leurs capitaines de montrer sur les sanglants mais inévitables champs de bataille de l'avenir. E. Bouniol.

La note de M. E. Bouniol, intitulée *une Ecole navale marchande*, appelle l'attention de nos lecteurs sur une fondation qu'un certain nombre de collaborateurs de la *Revue Française* étudient depuis plusieurs années déjà de façon à pouvoir, au jour opportun, présenter, au public qui s'intéresse aux gens et aux choses de la mer, un projet répondant aux besoins de la marine en général et de celle du commerce en particulier.

Ce projet à l'étude ne vise pas seulement une école navale commerciale répondant aux desiderata exprimés par M. Bouniol; mais il vise la fondation d'un « Institut professionnel maritime » destiné à donner l'instruction et l'éducation convenables aux jeunes gens, et même aux enfants, appelés par vocation ou destinés par nécessité à embrasser les carrières maritimes, commerciales ou autres.

La note de M. Bouniol, venant après l'article de M. Rochaïd, ne peut que préparer les voies à une étude plus complète de la situation de la marine de commerce, des causes de son affaiblissement et des moyens de la relever.

Digitized by Google

Avant de terminer il nous semble utile de présenter quelques observations relatives à certains passages de la note de M. Bouniol.

Nous ne voyons pas qu'il y ait lieu d'exiger un concours pour l'admission dans une école maritime professionnelle.

Les refusés de l'Ecole navale qui auraient renoncé à poursuivre leurs études en vue d'une admission, soit à Saint-Cyr, soit à l'Ecole polytechnique, soit à l'Ecole forestière, soit encore à l'Ecole centrale des arts et manufactures, ne seraient pas disposés à subir une nouvelle épreuve qui bien souvent, ne prouve rien. Les résultats des concours pour des carrières qui, comme celle de la marine, ont un côté en quelque sorte artistique exigeant une vocation et des dispositions naturelles, présentent souvent des contradictions singulières. En effet, tel qui avait pu être considéré au début comme ne devant être qu'un fruit sec s'est révélé un jour véritable homme de mer. Nous pensons donc qu'il faut laisser à cette école l'accès libre. Celui qui ne pourra pas devenir officier, pourra toujours faire un officier-marinier, ou un employé d'administration comptable, soit à terre soit à bord.

Dans tous les cas, il ne faudra pas élever les jeunes gens dans l'idée d'être officiers et surtout dans le confortable relatif auquel des aspirants officiers peuvent se croire en droit de prétendre, parce que le service militaire les prendra certainement avant qu'ils soient à même de porter leurs galons ; *il faut même qu'il en soit ainsi.*

M. Bouniol doit donc renoncer à l'illusion de leur faire faire un stage dans la marine militaire côte à côte avec les officiers provenant de l'École navale; il faudrait revenir aux aspirants auxiliaires, institution qui a pu rendre des services momentanés en temps de guerre, mais qui, en paix, n'a donné lieu qu'à des abus.

En ce qui concerne les candidats refusés au concours de l'École des officiers d'administration, pépinière du commissariat de la marine militaire, il nous semble important de s'occuper de leur ouvrir une voie dans les professions maritimes commerciales.

Les grandes compagnies de navigation à vapeur, subventionnées ou autres, embarquent des employés comptables que l'on appelle « commissaires », mais auxquels il manque souvent une éducation maritime première, une sorte d'amarinage, ce qui les relègue presque toujours dans des positions subalternes, inférieures même.

C'est pour obvier à ces inconvénients qu'il nous a paru nécessaire

Digitized by Google

d'étudier un projet d'institut professionnel maritime où serait donné l'enseignement particulier et où l'on recevrait l'éducation spéciale à chacune des branches de la carrière maritime proprement dite.

LE NOCHER.

IMPORTATION DES CHEVAUX FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

LE NOUVEAU *STUD-BOOK* DE LA RACE BOULONNAISE

La récente publication du *Stud-Book* de la race boulonnaise (1) offre un intérêt considérable aux étrangers qui s'occupent de l'importation de chevaux français. Actuellement, quelques importateurs américains, aux États-Unis, ont réussi à doter leur pays d'excellents reproducteurs empruntés aux races françaises, et ils ont en même temps réalisé dans cet élevage des bénéfices considérables.

Parmi les races françaises, la race boulonnaise jouit d'une réputation confirmée par plusieurs siècles d'existence, et au moins égale à celle de la race percheronne. Mais il lui manquait l'établissement d'un livre généalogique. Cette lacune vient d'être comblée par la Société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer, fondée en 1797.

La préface qui précède le premier fascicule du *Stud-Book* de la race boulonnaise, et qui est due à la plume du secrétaire de la Société, est consacrée à l'historique du cheval boulonnais. M. Constant Furne (2) rappelle que les juments boulonnaises, dites *mareyeuses*, transportaient autrefois le poisson de Boulogne à Paris, et faisaient le service à raison de 100 à 120 kilomètres dans une journée, et de 16 à 18 à l'heure, au trot soutenu. Les éleveurs d'aujourd'hui, à raison des besoins, ont recherché plutôt la vigueur pour la traction que la vélocité de l'allure.

---

(1) *Stud-Book* de la race boulonnaise, 1887. 1er fascicule, chez Chiraux ou chez Guillaud-Macquet, libraire à Boulogne-sur-Mer. Cette publication a été faite par les soins du Syndicat agricole du Boulonnais, sous les auspices de la Société d'Agriculture et des Beaux-Arts de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer. Prix, 3 fr.

(2) M. Constant Furne, secrétaire de la Société d'Agriculture et du Syndicat agricole du Boulonnais (3, rue Adolphe-Thiers, à Boulogne-sur-Mer), a mis une activité au-dessus de tout éloge à grouper les éléments de ce travail. Il continue à recueillir, auprès des éleveurs du Boulonnais, tout ce qui est nécessaire pour fixer les généalogies avec détail et précision. C'est en s'adressant à lui que les importateurs étrangers pourront être le plus sûrement renseignés.

Digitized by Google

L'origine de la race boulonnaise remonte à des âges très lointains, et elle a joui de tout temps de la plus grande réputation. On rencontre à une époque très reculée les traces de l'importance que possédaient déjà les foires aux chevaux du Boulonnais. M. Charles, vétérinaire à Abbeville, témoigne ainsi de la valeur de cette race :

A l'âge fait, qu'il soit attelé aux instruments aratoires ou aux voitures énormes de l'industrie, ou aux voitures plus légères du commerce, il tient partout supérieurement sa place. Il a la force, le poids de toutes les autres races de trait, et de plus, il a la gaieté, la vaillance et l'harmonie dans la forme. Le beau Boulonnais, âgé de cinq ans, est un splendide et généreux animal méritant à tous égards le titre de *cheval du sang de l'espèce*. Il a montré qu'il était digne de ce titre en emportant rapide, sur des chemins difficiles, les lourdes et informes diligences d'autrefois, en doublant, en triplant les relais pour les services de marées, en affrontant en brave les dangers, en supportant victorieusement jusqu'à l'héroïsme les fatigues de la guerre.

Ces considérations et bien d'autres développées par M. C. Furne, nous ont amené à penser qu'il y aurait de grands avantages pour les cultivateurs américains, et notamment pour ceux du Canada, à importer des chevaux de race boulonnaise. Nous ne saurions donc trop leur recommander l'examen du nouveau *Stud-Book*. Ce travail n'est pas une œuvre de pure réclame faite directement par les éleveurs et par conséquent toujours un peu suspecte de partialité. C'est une Société libre, préoccupée seulement de la prospérité de la région et du bien public, qui a entrepris de mettre en lumière l'incontestable supériorité d'une race trop peu connue à l'étranger et qui est appelée à rendre de grands services.

La *Revue Française*, dont les relations au Canada sont déjà très étendues, s'est adressée aux principaux organes de la presse canadienne pour les inviter à seconder les efforts de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer. Il ne paraît pas douteux que l'introduction du cheval boulonnais dans le Canada, sous un régime climatérique qni n'est pas très différent, dotera les agriculteurs d'une race pure et remarquablement douée, qui sera pour eux une source de profit.

ÉDOUARD MARBEAU.

Digitized by Google

LE RÉGIME DOUANIER DE L'INDO-CHINE FRANÇAISE.

L'examen du budget des colonies, à la Chambre des députés, a donné lieu à de fort judicieuses remarques concernant le régime douanier établi dans les colonies françaises. Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le résumé fort intéressant de cette discussion à laquelle ont pris part MM. Blancsubé, de la Porte et R. Waddington.

Les vieilles colonies, comme la Martinique, la Guadeloupe, la Réunion, sont régies par le sénatus-consulte de 1866 et ont, par conséquent, l'initiative de l'établissement chez elles de droits de douane. Ces colonies ont voulu rétablir et encourager, par des moyens fiscaux, leurs relations avec la France, et les conseils généraux de la Martinique et de la Guadeloupe ont voté des droits de douane, très modérés cependant, portant sur toutes les marchandises de provenances étrangères. Le conseil général de la Réunion ne s'est pas contenté, comme aux Antilles, d'établir des droits de 4 et 6 pour 100, mais a adopté purement et simplement le tarif général de la métropole.

Le Sénégal n'est pas placé sous le régime du sénatus-consulte de 1866; l'intervention de l'administration centrale y est omnipotente; mais le commerce de la métropole n'en est pas pour cela plus favorisé. Il existe un droit de 5 pour cent à la valeur sur les importations des produits, *quelle qu'en soit la provenance*. Pour un seul article, cependant, il existe une taxe différentielle en faveur des produits français : il s'agit des guinées, grand objet d'échange importé jusqu'au Niger. Le produit tissé en France ou dans les colonies françaises paie un droit de 0 fr. 025 par mètre, alors que le produit étranger supporte un droit de 0 fr. 065, et c'est grâce à cette différence que le tissu français joue un rôle très considérable dans nos importations au Sénégal. Sur un total de 10 millions environ, plus de 5 millions appartiennent au pavillon français. En faisant disparaître les droits qui grèvent les produits de provenance française, et en particulier ce droit de 2 centimes et demi qui frappe les guinées, le commerce de la métropole prendrait au Sénégal une extension considérable.

La Cochinchine renferme une population de 1,700,000 habitants, et si on y ajoute le Cambodge qui, commercialement, dépend d'une façon absolue de la Cochinchine, on trouve trois millions de personnes, qui consomment des produits européens et qui pourraient parfaitement consommer des produits français.

L'importation française en 1884 (la statistique de 1884 est la dernière)

Digitized by Google

a été d'environ 9 millions, tandis que l'importation étrangère a atteint 53 millions. Ces chiffres ne comprennent pas l'importation de l'argent qui est très considérable. Ils ne se rapportent qu'aux denrées et aux produits. Parmi les importations étrangères, on trouve les soieries jusqu'à concurrence de 3 millions et demi, et les cotonnades jusqu'à concurrence de 12 millions. Et c'est à peine si la réexportation de Saïgon sur les marchés voisins atteint un million sur cette denrée. Les cotonnades sont des marchandises européennes, mais le sucre, la soie, le papier, le cuivre viennent presque entièrement de la Chine. Le projet, qui consistait à faire de Saïgon un grand entrepôt de commerce dans l'Extrême-Orient, comme Singapour ou Hong-Kong, n'a pas été réalisé, à cause de la situation topographique de Saïgon, et par suite, il y aurait lieu de modifier le régime douanier de la colonie.

En Cochinchine le commerce local est presque exclusivement entre les mains des Chinois qui s'approvisionnent dans les maisons de leurs compatriotes établis à Singapour, et, sauf un droit sur les armes à feu, il y a franchise absolue pour toute espèce de marchandises introduites dans la colonie.

La Cochinchine, qui n'est pas régie par le sénatus-consulte de 1866, n'a pas le droit d'établir des douanes sur son territoire. Dans une réunion officieuse de la chambre de commerce, du conseil colonial et du conseil municipal de Saïgon on émit le vœu, à l'unanimité, qu'il fût établi un régime de douanes favorisant les importations françaises, bien que ce régime dût, de prime abord, apporter des entraves aux opérations commerciales de la colonie.

Peu après, M. Félix Faure, alors sous-secrétaire d'État aux colonies, saisissait le conseil colonial, la chambre de commerce de Saïgon et l'administration de la Cochinchine d'un projet de tarifs. Ce projet établissait des droits très élevés et frappait notammment les filés et tissus de coton d'un droit de 15 0/0 *ad valorem*, c'est-à-dire notablement supérieur à celui de notre tarif général. Malgré sa quotité élevée ce droit fut accepté patriotiquement par les autorités et le commerce de la Cochinchine.

A la suite de l'assentiment général des corps constitués de la colonie, le projet de M. F. Faure fut transmis au conseil supérieur des colonies et les conclusions du rapport présenté sur ce projet furent favorables à son acceptation.

Digitized by Google

Mais depuis survinrent les élections législatives de 1885 et le rattachement, au ministère des affaires étrangères, de l'Annam et du Tonkin, tandis que la Cochinchine restait au département des colonies. Par suite de cette scission la question est restée sans solution. Depuis cette époque cependant le ministre des affaires étrangères s'est occupé de l'établissement d'un tarif de douanes au Tonkin et la commission du budget à émis le vœu que le tarif général fût appliqué à nos possessions coloniales. Ce vœu a été accepté par le ministre d'alors, M. de Freycinet, et probablement dans quelques mois l'application du tarif général sera un fait accompli en ce qui concerne l'Annam et le Tonkin. Mais alors la Cochinchine, qui est la plus ancienne et la plus française de nos possessions d'Indo-Chine, resterait soumise à un autre régime?

Ce qu'il faut, c'est que le même régime soit appliqué à toute l'Indo-Chine. C'est la seule solution possible de la question. Il faut que les marchandises de provenance française soient indemnes de toute espèce de taxes dans nos colonies, qu'elles soient traitées de la même façon sur toute terre française, que cette terre soit située en Europe, en Afrique ou en Asie. La métropole a fait assez de sacrifices en hommes et en argent dans ses colonies pour avoir le droit d'exiger, pour son commerce, un traitement privilégié qui l'unisse plus étroitement à ses possessions et qui n'est en somme qu'une juste compensation. Et pour ce qui regarde particulièrement l'Indo-Chine une barrière de douanes ne doit pas séparer la Cochinchine de l'Annam sa voisine.

Les représentants de l'administration au Tonkin et dans l'Annam, consultés à la fin de 1886, ont été d'avis qu'il y avait lieu d'appliquer le même régime douanier à toutes nos possessions indo-chinoises. Lorsque le conseil colonial aura donné son avis, on ne sera pas éloigné de passer de la théorie à la pratique et d'appliquer à nos colonies un régime commercial qui devrait être établi depuis longtemps.

LA CRISE SUCRIÈRE EN RUSSIE (1)

Depuis ma dernière lettre la situation ne s'est pas sensiblement modifiée. Actuellement il est impossible de prévoir l'issue de la crise ; il faut attendre les *contrats de février* prochain. L'expérience a prouvé que le plus sage sera de laisser les fabricants de sucre s'entendre pour trouver la meilleure solu-

(1) Voir la *Revue française*, T. V. p. 65. (n° 25, janvier 1887).

Digitized by Google

tion. La plupart ne donneront pas de dividendes cette année, et ce sera le parti le plus prudent.

A l'heure où je vous écris toutes les fabriques ont fini de traiter les betteraves ; il ne reste à faire que le travail des bas produits, ce qui n'exige pas grand personnel. Il y aura certainement un excédent de production cette année. Je vous ai dit que cet excédent avait été de 3 millions de pouds pour la campagne de 1884, de 9 millions pour celle de 1885, on dit qu'il sera cette fois de 6 millions de pouds. Dans un mois on sera fixé à ce sujet. La plupart des fabricants ont congédié une partie de leur personnel dès que le travail a été terminé, ce qui n'avait pas eu lieu les années précédentes, car en face des bénéfices qu'on réalisait, on ne songeait pas à faire des économies sur le personnel.

On annonce déjà que cette année plusieurs fabriques, et même des plus importantes, ne travailleront pas. Pourtant une première élimination avait eu lieu d'une façon bien inattendue. Sept fabriques ont été détruites par des incendies depuis un an. C'est environ un million de pouds de production en moins. Le dernier incendie a eu lieu, il y a quelques jours seulement, et a anéanti une fabrique qui ne produisait pas moins de 300,000 pouds de sucre. Une seule a été reconstruite.

Les prix se tiennent toujours entre les limites que je vous ai indiquées. Ils sont de 2 roubles 95 kopecks à 3 roubles par poud. A ce taux le fabricant perd 60 kopecks par poud; aussi ne vend-il qu'autant qu'il a besoin d'argent. Cetle baisse persistante est aussi le fait de quelques personnes dont les noms sont parfaitement connus ici. Nous avons notamment un grand fabricant, qui est en même temps raffineur, mais par-dessus tout très hardi spéculateur. Il travaille énergiquement à accentuer la baisse, ce qui est assez facile, attendu que certains jours il achète 10,000 ou 20,000 pouds à 2 roubles 95 kopecks pour les revendre le lendemain à 10 kopecks plus bas. C'est qu'il a à livrer des quantités assez importantes à 3 roubles 50 kopecks et qu'il espère, en provoquant une baisse sensible, acheter à très bas prix de quoi exécuter son marché. Le même s'est montré adversaire acharné de la norme (*normirovka*) dont je vous ai parlé et qu'on proposait d'établir pour chaque fabrique afin de limiter la production. Par là on aurait relevé les cours de 50 kopecks, peut-être même d'un rouble par poud de sucre, ce qui n'eût pas fait le compte de ce personnage.

Quant aux raffineries, si elles ne réalisent pas cette année beaucoup de bénéfices, du moins elles ne feront pas de pertes, car la plupart ne travaillent qu'à façon ; c'est-à-dire que les fabricants de sucre ayant besoin d'argent et ne voulant pas vendre ferme à cause de l'avilissement des prix, livrent leurs produits aux raffineries moyennant règlement à tel ou tel mois d'après le prix du sucre raffiné. Les raffineurs opèrent pour ce traitement un prélèvement de 1 rouble 50 kopecks par poud de sucre, et à ce taux font un bénéfice net de 75 à 80 kopecks. C'est le cas de la raffinerie de Kiew. D'après cette combinaison, comme la hausse n'a pas répondu aux prévi-

Digitized by Google

sions des fabricants, plusieurs d'entre eux ont dû en fin de compte, rembourser une partie des avances faites par les raffineries. Une de ces fabriques a dû rembourser jusqu'à 115,000 roubles à la raffinerie de Téréschenska, et une autre 43,000 roubles.

Dès que la période des *contrats* sera ouverte je tiendrai les lecteurs de la *Revue française* au courant de la situation du marché.

BIBLIOGRAPHIE

LE TOUR DU MONDE (1).

Cette magnifique publication est bien tout à la fois le recueil de voyages le plus complet et le plus intéressant que l'on puisse rencontrer. Illustré par les plus célèbres artistes, il renferme un nombre considérable de gravures exécutées avec le plus grand soin et qui, tout en facilitant l'intelligence du texte, contribuent grandement à populariser les mœurs et les coutumes des peuples de toutes les parties du monde. Aujourd'hui que les chemins de fer et les bateaux à vapeur rapprochent de plus en plus les distances, les voyages se multiplient et, en attendant la publication d'un guide Joanne universel, c'est au *Tour du Monde* que l'on s'adresse pour trouver les éléments constitutifs d'un plan de voyage ou pour chercher vers quelle région il serait possible de diriger ses pas.

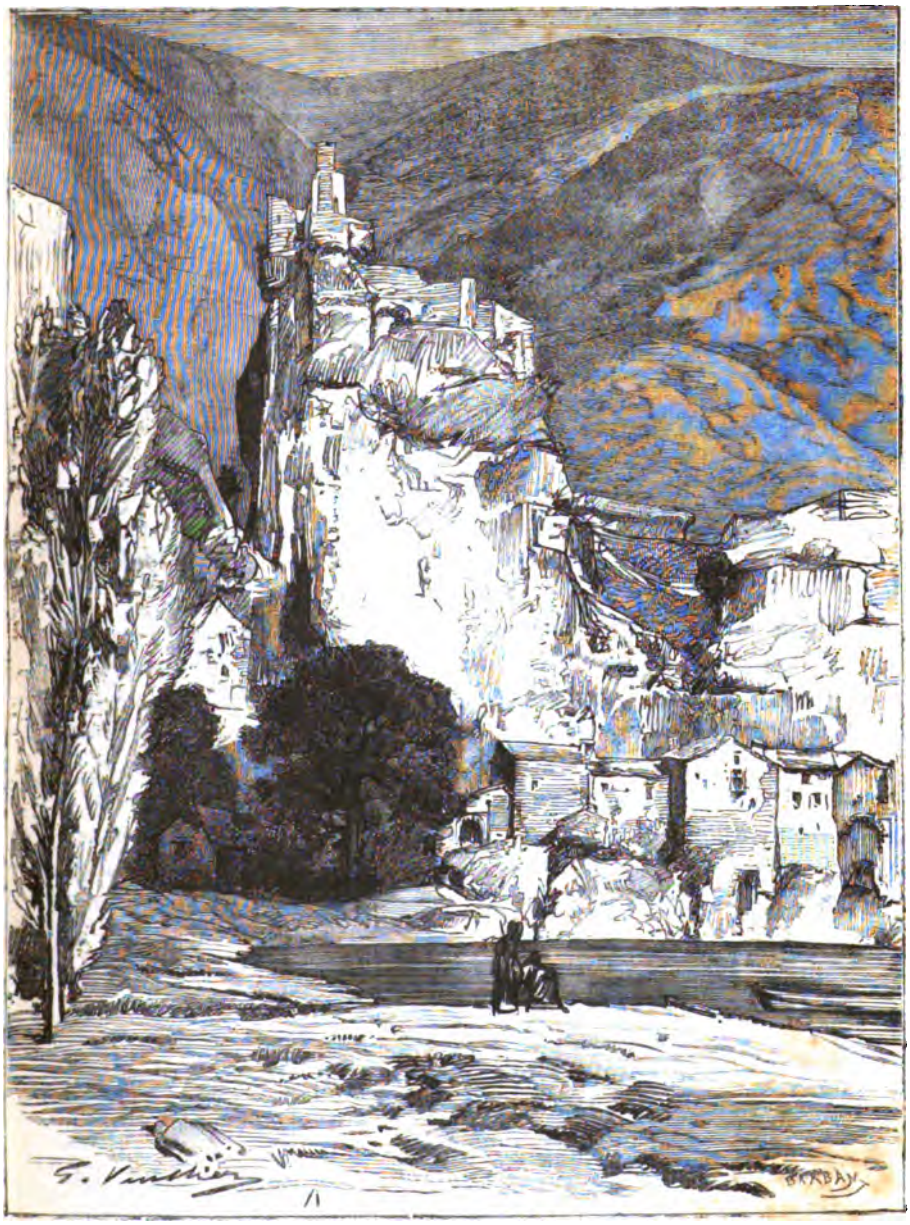
Les deux beaux volumes de l'an 1886 se rattachent par leurs sujets aux cinq parties du monde. En Afrique, il faut citer le voyage de MM. Cognat et Saladin qui explorent, en *Tunisie*, le sud de la Régence, le *Djerid tunisien*, à travers lequel devait passer le canal de la mer intérieure dont le projet est aujourd'hui abandonné ; le voyage du lieutenant de vaisseau Coffinières de Nordeck, au *pays des Bagas* et du *Rio Nuñez* ; les récits de chasse de M. Farini, pendant les huit mois qu'il passa au désert giboyeux de *Kalahari*; l'exploration aux *lacs de l'Afrique équatoriale*, de M. Victor Giraud, qui, à travers mille difficultés déjà connues des lecteurs de la *Revue* (2), releva les positions exactes des lacs Bangouéolo et Moéro, près desquels mourut Livingstone.

---

(1) Le *Tour du Monde*, nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. Ed. Charton. Les deux volumes de 1886, 26 francs. Librairie Hachette, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

(2) *Revue française* de juillet 1885, p. 70.

Digitized by Google



CASTELBOUC. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

Digitized by Google

En Asie, les importantes découvertes archéologiques de Mme Dieulafoy en *Perse, Chaldée et Susiane*, auxquelles la *Revue* consacrera une étude spéciale; le voyage au *Népal*, du Dr Gustave Le Bon, qui a publié de si remarquables ouvrages sur l'Inde et la civilisation des Arabes.

Le voyage *au pays des Mormons*, de M. Tissandier, nous transporte en Amérique. ainsi que l'expédition à la *baie de lady Franklin*, exécutée par le lieutenant des États-Unis, A. Greely, qui, chargé de diriger une des stations établies en vue d'observations météorologiques à faire dans les terres arctiques, ne fut retiré de son observatoire polaire qu'après trois années d'horribles souffrances qui décimèrent son équipage.

Des régions glacées, on passe aux températures tropicales avec M. Marche le compagnon du marquis de Compiègne et de P. de Brazza au Gabon, qui, pendant six années passées aux *Philippines*, explora Luçon et Palaouan; on revient ensuite aux zones tempérées de l'Europe, en *Toscane*, en *Alsace*, et en France même dans le *causse Noir* et le *cagnon du Tarn*.

Bien souvent le touriste s'en va chercher au loin à l'étranger des sites pittoresques dignes, il est vrai, de son admiration. mais nullement supérieurs à ceux qu'il pourrait visiter si facilement dans les causses de la Lozère et les gorges du Tarn. Cette région encore peu fréquentée n'a été *découverte* que tout récemment (1879) et il a fallu les explorations et les récits enthousiastes de MM. de Malafosse, Lequeutre et Martel pour la faire connaître. Ainsi que le rapporte M. O. Reclus (1) le Cagnon du Tarn, sur une longueur de 50 kilomètres, du pont ogival d'Espagne au pont du Rozier, est bordé de parois de 4, 5 et 600 mètres entre lesquelles le Tarn se plie et se replie. Il n'est pas jusqu'à avoir ses rapides au travers desquels les bateliers évoluent avec une remarquable adresse. Ces rivages sont remplis de souvenirs historiques et les antiques manoirs qui subsistent encore nous transportent en plein Moyen Age. Voici notamment les ruines et les tours du château de Charbonnières, construit sur la plate-forme d'un énorme rocher; puis un petit hameau, au-dessus duquel, sur un rocher isolé haut de 60 mètres, se voient les ruines inaccessibles d'un château : c'est Castelbouc, l'un

1) En France, par Onésime Reclus, librairie Hachette, 1887.

Digitized by Google

des sites les plus bizarres du Cagnon, dont nous donnons ci-contre la gravure.

De Castelbouc à Sainte-Énimie et à Saint-Chely, dit M. Lequeutre, la descente en barque est une belle et charmante promenade; de Saint-Chely à la Malène, c'est magnifique; mais de la Malène au pas de Soucy, c'est merveilleux... Sur près de 5 kilomètres on voit tout à coup se profiler les grands à-pics des falaises, les grandes roches isolées, les aiguilles, les entassements de rochers, les énormes éperons qui de ressaut en ressaut, descendent les deux causses et viennent plonger dans le Tarn. C'est grandiose.

Aux *planiols* (pleines d'eau) succèdent les chenaux balisés, les bancs de sable, les ratchs ou rapides; tantôt c'est à grand'peine que les bateliers font glisser la barque de chenal en chenal; tantôt, pris par un rapide, nous allons droit contre la falaise : mais un coup de gaffe nous détourne de l'écueil.

Puis viennent le Détroit, le cirque de Baumes, le pas de Soucy, où le Tarn s'engouffre sous un chaos de blocs écroulés, pour ne reparaître que 400 mètres plus loin.

M. Martel, qui a exploré les mêmes parages, a consacré une étude complète à Montpellièr le vieux, cette ville en ruines, mais une ville de rochers, construite par la nature et dégradée par les érosions. Sur une superficie de plus de 1,000 hectares on ne trouve qu'un amas de carrefours, d'obélisques, d'arcs de triomphe, de cirques groupés autour d'un massif central formant citadelle.

Les magnifiques gravures dont le *Tour du Monde* accompagne ces récits ne tarderont pas à rendre célèbres et populaires ces beautés de la nature qu'il n'est nul besoin d'aller chercher au fin fond de l'Amérique ou dans l'Extrême Asie.

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

L'Artillerie. — Les Paquebots à grande vitesse. — Les grands fleuves. — Les Sources (1).

La maison Hachette vient de publier plusieurs ouvrages, qui font suite à ceux, déjà si nombreux, de la *Bibliothèque des Merveilles*. Cette collection est trop connue pour que nous ayons à en faire ici l'éloge. Je sais pour ma

(1) L'Artillerie, par le colonel Hennebert (79 gravures sur bois). Les paquebots à grande vitesse, par M. Maurice Demoulin (45 gravures sur bois). — Les grands fleuves par Henri Jacottet (32 vignettes). — Les sources par Mme Stanislas Meunier (38 gravures sur bois). Chacun de ces volumes fait partie de la *Bibliothèque des Merveilles*, publiée sous la direction d'Édouard Charton. Format in-16. Chaque volume broché, 2 fr. 25 c. Chez *Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, Paris*.

Digitized by Google

part que, quand un de ces petits volumes à couverture bleue me tombe sous la main, j'éprouve instinctivement le désir de le feuilleter, certain d'y apprendre des choses que je me sens bientôt tout honteux d'avoir ignoré ou oublié. Des gravures d'une exécution très fine sont jetées au milieu du texte, permettant au lecteur de reprendre haleine, soit qu'il s'agisse d'un paysage toujours très heureusement choisi, soit que l'auteur ait tenu à fortifier ses descriptions techniques d'une reproduction détaillée d'instruments, ou d'agencements intérieurs. Si bien que, même dans les matières scientifiques, où l'on pourrait redouter un effort d'esprit pour bien saisir le mécanisme de nouvelles inventions, on est entraîné par le charme des explications lucides et on saute d'un chapitre à l'autre avec la satisfaction qui se trahit toujours par cette réflexion intime: *Compris! passons!*

On ne pouvait mieux choisir les sujets pour séduire un public toujours avide d'actualité. A l'heure où d'un bout à l'autre de l'Europe on entend comme un cliquetis d'armes et où on respire une odeur de poudre, l'ouvrage du colonel Hennebert sur l'*Artillerie* était destiné à faire fureur. Celui de M. Maurice Demoulin sur les *Paquebots à grande vitesse* vient aussi à point au lendemain du lancement par la Compagnie transatlantique de cette flotte commerciale superbe, qui dépasse en puissance tout ce que le monde marin avait vu jusqu'ici. Les *Grands Fleuves*, de M. Henri Jacottet, sont un hommage rendu à l'œuvre étonnante que les explorateurs ont accomplie dans ces quinze dernières années. Il marque une des grandes étapes dans la voie des découvertes; ce n'est, en effet, que depuis que le continent africain a été sillonné de toutes parts qu'on a pu grouper des données précises sur ces grands fleuves mystérieux comme le Congo et le Zambèze. Actuellement la nomenclature est complète, et l'heure était venue pour un travail d'ensemble. — Les *Sources*, de Mme Stanislas Meunier, devront être le passe-temps de cette multitude de baigneurs qui s'en vont chaque année, sur les traces des Romains, chercher le repos et la santé dans les stations thermales. Ils y apprendront en géologie ce qu'il n'est pas permis d'ignorer; ils verront surtout comment, dans toutes les régions du globe, la Providence a disposé les eaux salées, sulfurées, sulfatées, carbonatées, carboniquées, ferrugineuses, boratées, sulfuriquées, chlorhydriquées, bitumineuses.. pour venir en aide à nos tempéraments débiles, qui, sous l'effet d'une civilisation poussée à outrance, dépérissent dans une anémie prolongée, qui atteint le moral aussi bien que le physique.

Nous insisterons sur l'*Artillerie*, du colonel Hennebert, qui commence aux balistes et aux catapultes et autres types névrotomes si habilement restitués par le général de Reffye et installés au musée de Saint-Germain, jusqu'aux bouches à feu du *système de Bange*, qui réalise le plus haut degré de perfection de l'artillerie moderne. Il y a vingt ans un livre de ce genre n'aurait eu qu'un très petit nombre de lecteurs; on considérait la guerre comme l'affaire exclusive d'une fraction de la nation, et l'artillerie comme chose tout à fait spéciale. Le bombardement de Paris et de bon nombre de

Digitized by Google

nos villes de France a appris au vulgaire que les obus pouvaient parfaitement venir chercher chez eux des gens pacifiques, et personne n'ignore aujourd'hui l'existence de ce petit bibelot qu'on appelle fusée fusante ou fusée percutante ou la forme en pain de sucre de cette masse de fer, qui tombe comme un aérolithe, au moment où l'on s'y attend le moins. Il est donc aujourd'hui d'un intérêt universel de connaître d'après quels principes, au moyen de quels procédés et à quelle distance l'ennemi pourra à l'avenir brûler nos maisons.

« L'effet du feu de l'artillerie tirant à 5,000 mètres de distance commence à se faire sérieusement sentir. Efficacement déjà à 3,500 mètres, le tir à shrapnels est *décisif* à la distance de 2,000 à 1,500 mètres; destructeur, à celle de 1,100 à 1,000. Mais on ne saurait trop insister sur le fait de l'importance du réglage; c'est du fini d'exécution de cette opération délicate que dépend la vraie puissance du tir. Toute l'artillerie est là. — Il est permis de dire que tant vaut l'officier chargé du soin du réglage, tant vaut la batterie qu'il commande. L'arme de précision veut un tireur habile. »

Les perfectionnements dans l'art de s'entretuer vont si vite qu'il a fallu, pour que le livre du colonel Hennebert fût au courant, faire un appendice. On y trouvera quelques renseignements sur les canons à tir rapide. On doit à l'ingénieur américain Hotchkiss divers modèles de canons à tir rapide et pour n'en citer qu'un : le canon *léger* de 57, qui ne pèse que 180 kilogrammes, peut tirer *vingt coups à la minute*, et le projectile à 1,000 mètres traverse une épaisseur d'acier de 28 millimètres. L'ingénieur américain Maxim a fait mieux encore; son canon peut tirer *deux cents coups à la minute* et n'exige qu'un seul canonnier, qui n'a même besoin de se servir que d'une seule main pour la manœuvre.

Des Français établis à l'étranger ont plus d'une fois demandé à la *Revue Française* des renseignements soit sur les usines françaises qui pourraient fournir aux puissances étrangères diverses parties de leurs armements, soit sur les chantiers français auxquels on pourrait s'adresser pour la construction de navires de marine de guerre ou de marine marchande. Nous devons donc féliciter le colonel Hennebert et M. Maurice Demoulin d'avoir songé à nous parler de ces divers établissements. Pour l'artillerie, cette question de l'industrie privée fait même l'objet de certains développements que je recommande à l'attention de tous nos représentants à l'étranger. On sait que la construction des bouches à feu était naguère monopolisée par les établissements militaires. Les fonderies de Douai, de Toulouse, de Bourges fabriquaient les pièces de l'artillerie de terre; celles de Ruelle, de Nevers, de Saint-Gervais, les pièces de l'artillerie de marine. Une loi frappait d'interdiction le commerce des armes de guerre. Depuis que l'acier s'est imposé comme métal à canons, le Gouvernement a dû faire appel au concours de l'industrie privée. D'autre part, la loi de 1885 a levé l'interdiction qui pesait sur ce genre d'exportation. Aussi plusieurs grandes usines fabri-

Digitized by Google

quent maintenant, d'une manière courante, le matériel de guerre. Citons : *Le Creusot*; les anciens *Établissements Cail* dont le directeur général est l'illustre colonel de Bange; — les *Forges et Chantiers de la Méditerranée*; — les *Hauts Fourneaux, Forges et Aciéries de la Marine et des Chemins de fer*; la maison *Hotchkiss*.

C'est du Creusot que sont sortis les premiers canons de 80 et 90, système de Bange... La commission américaine, qui a reçu en 1883 mission de visiter les grandes usines d'Europe où se construit le matériel d'artillerie : en Angleterre, *Armstrong*, *Whitworth*, *Woolwich*; en France, *Ruelle*, *Bourges*, *Le Creusot*; en Russie, *Pétersbourg* et *Oboukow*, a déclaré que la maison Schneider et Cie du Creusot était la première du monde.

Les anciens *Établissements Cail*, dont l'atelier principal est à Paris, ont deux succursales, l'une à Denain, l'autre à Douai.

Les *Forges et Chantiers de la Méditerranée* forment trois groupes : le Havre; Marseille; La Seyne près Toulon (Var). C'est au Havre qu'ont été créés, en 1880, de vastes ateliers exclusivement affectés à la fabrication du matériel de guerre.

La Compagnie des *Hauts Fourneaux, Forges et Aciéries de la Marine et des Chemins de fer* occupe en temps normal 6,000 ouvriers. Le centre principal de ses exploitations est dans le bassin de la Loire. C'est dans cette région que se trouvent ses établissements métallurgiques de *Saint-Chamond*, ses laminoirs et aciéries d'Assailly, ses forges de Rive-de-Gier et, à quelques kilomètres plus au nord, ses hauts fourneaux et aciéries de Givors. Elle a dans le Midi, près Bayonne, les hauts fourneaux, aciéries et forges de l'Adour ; en Corse, les anciens hauts fourneaux de Toga. C'est cette Compagnie qui a fabriqué pour les fortifications de Bucarest les coupoles cuirassées qui triomphèrent si complètement de celles sorties de la fameuse maison allemande Krupp.

M. Hotchkiss, américain, a transféré à l'issue de la guerre de la Sécession, son industrie en France et a créé à Saint-Denis (Seine) d'importants ateliers. Cet établissement, actuellement dirigé par MM. Favarger, Koerner et de Latouche, a pour spécialité la fabrication des canons-revolvers, des canons à tir rapide et des canons de montagne d'un type particulier.

A partir de 1875, *sans tenir compte des fournitures considérables faites pour notre armement national*, ces diverses usines ont fourni un nombre considérable de pièces à diverses puissances étrangères :

Le *Creusot* a fourni : à la *marine espagnole* les 24 premiers canons système Gonzalès Houtoria et tous les éléments d'acier des canons de 28 et 32 de ce système; — à l'*Italie*, tous les éléments d'acier du fameux canon de fonte de 100 tonnes, système Rosset.

Les anciens *Établissements Cail* ont fourni en participation avec les usines de Saint-Chamond : au *Mexique*, 8 batteries de 80, de campagne, et 8 batteries de 80, de montagne; — à la *Serbie*, 45 batteries de 80, de campagne, et 7 batteries de 80, de montagne, avec tout le matériel nécessaire, voitures et

Digitized by Google

munitions; à la *République de Costa-Rica*, une batterie de campagne complète du même calibre, avec voitures et munitions; — à la *Roumanie*, 3 canons de 155, de siège.

Les *Forges et Chantiers de la Méditerranée* ont fourni : à l'*Espagne*, 120 canons et 140 affûts; — au *Portugal*, 10 canons avec leurs affûts; — à la *Turquie*, 2 affûts à titre d'essai; — à la *Grèce*, 1 canon; — à la *Chine*, 12 canons et 14 affûts; — au *Japon*, 7 canons, 16 affûts; — enfin 3 canons et 4 affûts à la *République d'Haïti*.

Le colonel Hennebert termine sa notice par cette réflexion, qui est très rassurante pour notre patriotisme: « On est en droit de conclure que l'industrie des armes de guerre, d'ores et déjà prospère en France, à raison de la qualité de ses produits, est en mesure d'y prendre, sous le rapport de la quantité, tel développement que pourraient nécessiter les circonstances.

ED.-M.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Séance du 7 janvier 1887.

M. OPIGEZ complète les renseignements par lui précédemment donnés sur la *Nouvelle-Calédonie*, les îles voisines et les *Coutumes canaques*.

Tout à fait au nord de la Calédonie, et séparée de la Grande Terre par un canal d'environ cinq mètres de large, qu'on peut passer à cheval à la marée basse, il y a l'île Baaba, où la maison Ballande fait du coprah, de la fibre de coco et de l'élevage.

A vingt milles plus au nord se trouvent les îles Belep; la principale, Art, possède des mines de cobalt considérables et une mission catholique dont le chef, Alphonse, a sous ses ordres une certaine quantité de Canaques de la Grande-Terre, déportés à la suite de l'insurrection de 1878; quelques colons habitent cette île. L'île Pott, dont le versant nord, de même que les îles Art et Balabio, est complètement dénudé, possède des mines de cobalt; une famille de colons y est établie. Plus loin, à une quinzaine de milles, sont les îles Huon, couvertes de guano. Plus au large, à environ cent cinquante milles de la Calédonie, les îles Chesterfield, assez grandes, mais complètement inhabitées.

La température de la Calédonie est la plus agréable qu'on puisse désirer. Les plus fortes chaleurs, dans les m is de décembre, janvier et février, dépassent rarement 32 degrés centigrades et les nuits sont toujours relativement fraîches. Dans la saison froide, en juin, juillet et août, la température descend très rarement à quatorze degrés centigrades; cependant, sur le sommet des montagnes inhabitées de la chaîne centrale, on a vu quatre degrés pendant la nuit. La mortalité, par suite de ce climat bienfaisant, est inférieure à la mortalité en France d'environ un et demi pour mille.

Les Canaques ont, en général, l'oreille musicale; ils retiennent facile-

Digitized by Google

ment et bien les airs qu'ils entendent, surtout les airs gais. Le seul instrument qu'ils possèdent (en dehors des battoirs en écorce de bouraho pour les pilous-pilous) est une espèce de flûte faite en roseau ; les nœuds sont noircis avec de la noix de bancoul. Il y a un trou pour la bouche à environ dix centimètres de l'extrémité supérieure, qui est bouchée, et un autre à deux centimètres de l'extrémité inférieure ouverte. Ils tirent de cet instrument quatre notes en bouchant plus ou moins, avec un doigt, le trou inférieur. Ces flûtes sont de deux sortes : droite et longue d'environ soixante-dix centimètres pour la femme ; recourbée et longue d'environ un mètre pour l'homme.

Les Canaques, ne connaissant pas l'engrais, ne cultivent jamais le même terrain deux années de suite; ils changent d'endroit de culture chaque année. Généralement, ils cultivent le même terrain tous les sept ans, pensant que la terre, à ce moment, a repris toutes ses qualités nutritives. C'est pour cette raison que le Canaque a besoin d'une superficie très considérable de terre arable. Les Canaques ne sont pas tous noirs; il y en a de bruns, de jaunes foncés et même de jaunes assez clairs. Ceux qui sont bruns ont les cheveux un peu crépus; les jaunes clairs ont des cheveux presque lisses.

MM. Bonvalot, Capus et Pépin, envoient de Samarcande, quelques notes sur leur itinéraire de *Téhéran à Merv*.

Meched, capitale du Khorassân, est la ville la plus fanatique que nous ayons rencontrée jusqu'à présent en Asie centrale. Il est défondu à tout infidèle de pénétrer dans la partie de la ville appelée « Best », où repose, sous des coupoles bleues et dorées, l'Imâm Riza. De toutes les contrées de la Perse, les pèlerins accourent en foule au tombeau du saint. La route de Meched à Téhéran est couverte d'Arabes des environs de Kerbélah, qui abandonnent tout pour accourir aux lieux saints avec femmes et enfants. Ainsi que les pèlerins de la Mecque, ils transportent souvent avec eux les cadavres de leurs amis morts qui ont désiré reposer à côté de l'Imâm Riza. Il y a cinq ans, les Sunnites nous logeaient dans les mosquées, au milieu des villages du Kohistân. A Meched, les Chiites nous écharperaient dans l'enceinte du Best; ils nous défendirent de faire de la photographie dans les rues.

La cité russe de Merv est établie sur la rive gauche du Mourgab. Des essaims de Turcomans, à peine garantis du soleil par des guenilles, travaillent à la construction de maisons basses, en briques cuites. Voici des rues larges, bordées de nombreuses échoppes de marchands arméniens. Les débits de boissons prédominent. Le climat torride les enrichit tous. Les Arméniens tiennent presque tous les magasins; quelques Bokhares trafiquent des produits de leur pays. Il y a plusieurs « hôtels ». La ville est inondée de soleil et l'ombre des maisonnettes est la seule dont on puisse jouir dans les rues poussiéreuses.

Nous eûmes beaucoup à souffrir de la chaleur. Le thermomètre marquait 42°2 centigrades, à l'ombre, à une heure du soir, et 38° centigrades à neuf heures du matin.

Digitized by Google

Le Dr VAUME envoie une lettre sur son voyage en *Perse* de Recht à Hamadan.

M. WILLIAM HÜBER donne communication du rapport d'expertise sur le *percement du Simplon*, rapport qui conclut à la construction d'un tunnel de 16,070 mètres, dont le prix serait de 53 millions pour un chemin de fer à une seule voie.

Séance du 21 janvier 1887.

M. JANSSEN, de l'Institut, succède au fauteuil de la présidence pour 1887, à M. A. GERMAIN.

M. CERVERA BAVIERA, officier de la marine espagnole, adresse quelques renseignements sur sa mission aux possessions espagnoles de la côte du *Sahara* entre le cap Blanc et le cap Bojador. Sur tout son itinéraire, de 915 kilomètres l'explorateur a fait le levé du terrain. Reçu par le sultan de l'Adrar-el-Tinarr, il a réussi à conclure avec des chefs arabes deux traités importants plaçant sous la souveraineté de l'Espagne un vaste territoire.

M. DANGLAS FRESHFIELD, secrétaire de la Société de géographie de Londres proteste contre la destruction des antiquités arabes à *Tlemcen* et appelle l'attention sur ce point de tous les admirateurs de l'art arabe.

M. RAFFRAY, consul de France écrit de Zanzibar, le 16 décembre 1886 :

Le Dr JUNKER, qui était parti du Caire en décembre 1879, pour compléter ses explorations à l'ouest du lac *Albert Nyanza* et dans les pays des *Niam-Niam*, et auquel la guerre du Soudan et la chute de Khartoum avaient coupé la route de retour, vient d'arriver à Zanzibar après un séjour de sept ans dans le centre de l'Afrique.

Cet habile et hardi explorateur rapporte une quantité énorme de matériaux et d'itinéraires fait avec le soin le plus scrupuleux, à la montre et à la boussole, qui enrichiront la science géographique de données toutes nouvelles sur des régions encore inconnues.

Le principal théâtre de ses opérations a eu lieu dans le bassin du Ouellé ou Makoua, entre le lac Albert Nyanza à l'est et le 20e ou 22e degrés environ de longitude orientale de Greenwich à l'est, et les 3e et 6e degrés de latitude nord. Cette exploration a permis au Dr Junker de croire que l'opinion qui, jusqu'à ce jour, faisait du Ouellé ou Makoua un affluent du Congo, sous le nom de la rivière Arouhouim, est erronée (1). Après le coude que fait le Ouellé, dans le pays de Mombuttu, le Ouellé, au lieu de descendre au sud, pour rejoindre le Congo, remonte au contraire vers le nord. Le Dr Junker a rencontré ce fleuve entre 5 et 6 degrés nord et 20 ou 22 degrés est, et loin de croire qu'il se rend au Congo, il suppose, étant donnée la direction que ce cours d'eau prend vers le nord, qu'il va au lac Tsad et ne serait autre que le Chari.

Le Dr Junker croit au contraire que le Nepoko, situé beaucoup plus au

(1) Voir la *Revue Française*, juillet 1885.

Digitized by Google

sud, et qui prend sa source dans les montagnes à l'ouest de l'Albert Nyanza, est bien réellement un affluent du Congo.

Quant aux autres fleuves, le Bokomandi dans le sud, le Ouerré dans le nord, ce sont des affluents du Ouellé. Le premier prendrait sa source dans les mêmes montagnes que le Nepoko et, pour le second, le Dr Junker a vu sa jonction avec le Ouellé beaucoup plus au nord que la direction sud, jusqu'à ce jour attribuée au Ouellé, n'aurait permis de le supposer.

Il est inutile de faire ressortir l'importance de ces découvertes et des hypothèses auxquelles elles donnent lieu et qui, si elles sont trouvées exactes, fixeraient la limite du bassin du Congo beaucoup plus au sud, en lui enlevant tout le bassin du Ouellé.

Quant à la navigabilité du Ouellé, le Dr Junker ne peut, dit-il, se prononcer : Dans la région occidentale du Mombuttu, le Ouellé serait navigable sur une assez grande distance, mais, dans le voisinage de sa jonction avec le Ouerré, le Dr Junker a trouvé des rapides et tout le porte à croire qu'il doit y en avoir d'autres.

Après avoir consacré trois années à cette exploration, le Dr Junker chercha une route pour sortir; celle du nord lui étant fermée, il vint retrouver Emin-Bey dans le Wadalaï et tenta de passer par le sud en pénétrant dans l'Ounioro. Mais la route lui était encore fermée de ce côté par Mouanga, le roi d'Ouganda qui était en guerre avec Kabrego, roi d'Ounioro; cependant, après de longs et pénibles efforts, avec une patience et un courage inébranlables, il réussit á pénétrer dans l'Ouganda, d'où il expédia á Emin-Bey des ravitaillements qui lui furent fournis par un Arabe de Tripoli, Mohammed Biri, dont le père est un des janissaires du consulat général de France en cette ville.

Enfin, quittant l'Ouganda et traversant le Victoria Nyanza, le Dr Junker a gagné Tabora où il rencontra le célèbre chef Tipo-Tipo avec lequel il revint à Zanzibar après une périlleuse expédition qui avait duré sept ans.

M. Vossion vice-consul de France, écrit de Philadelphie, 5 janvier, au sujet d'Emin-Bey :

Au mois de mars 1882, me trouvant à *Khartoum*, je passai un mois entier avec Emin-Bey qui y était venu faire une visite. Il désirait des provisions, des habillements pour ses troupes, des munitions, de l'argent, bref tout ce qui était nécessaire pour ravitailler ses petits qnartiers généraux de Lado et de Dufli. Il se heurta à la mauvaise volonté de Giegler-Pacha, que le départ de Réouf-Pacha, en janvier, avait laissé temporairement gouverneur général du Soudan, et cela au moment de la crise la plus difficile. A ce moment le Madhi était dans l'ile d'Abba, entouré de ses derviches; il avait déjà deux bataillons envoyés contre lui.

Emin-Bey proposa alors de l'aboucher lui-même avec le Madhi et d'essayer d'arriver à une entente. Giegler refusa et lui donna l'ordre de repartir immédiatement pour l'Équateur. Je lui donnai mes instruments, ma planchette anthropométrique, mes munitions, mes boîtes de pharmacie, enfin

Digitized by Google

tout ce que je pus trouver pouvant lui être utile. Aujourd'hui Emin-Bey, ce savant, ce voyageur, est bloqué dans les régions du Nil supérieur. Si Stanley n'avait pris l'initiative, je m'offrirais a partir pour aller le rejoindre par la côte orientale.

On sait qu'Emin-Bey comptait tenir pendant dix-huit mois. Il y a à peu près un an qu'il est cerné. On peut donc espérer que dans les six mois qui restent Stanley pourra le rejoindre.

Le Dr A. Chervin fait une communication sur *l'accroissement de la population en France* et dans les principaux pays de l'Europe.

Le premier dénombrement de la population date de 1801; la population fut trouvée de 27,349,003. A partir de cette époque, les dénombrements se sont succédé régulièrement de cinq en cinq ans. Le dernier dénombrement a eu lieu le 30 mai dernier et a montré que la France ne possède que 38,218,903 habitants.

Si on considère la marche de la population par période de vingt ans, on voit qu'elle suit une marche régulière très lente et que nous n'arriverons à posséder une population double de ce qu'elle était en 1801 qu'en l'an 2000!

L'augmentation annuelle géométrique des principaux pays de l'Europe. Cette augmentation est en Grèce de 12 par 1000 habitants; en Hollande et en Danemark de 10; en Angleterre de 9; en Allemagne et en Belgique de 8; en Autriche, en Suède, en Norwège, en Portugal, en Italie, de 7; en Espagne de 3 et en France de 2 seulement.

Au point de vue de la composition de la population par sexe, âge et état civil, les grands faits de l'histoire guerrière laissent des traces profondes dans la population. En 1821, après les horribles hécatombes des guerres du premier Empire, il y avait 10,590 femmes pour 10,000 hommes. En 1861, après une quarantaine d'années de paix relative, il n'y avait plus que 10,020 femmes pour 10,000 hommes. La guerre de 1870 fit augmenter la proportion du nombre de femmes.

Si l'on considère la composition de la population au point de vue de l'état civil, on voit que la proportion des enfants et des célibataires a diminué, tandis que celle des mariés a augmenté.

Une des questions de démographie les plus intéressantes, c'est l'étude de la dépopulation des campagnes au profit des villes. C'est ainsi que la population urbaine qui n'était que de 24 pour 100 de la population totale de la France en 1843 est aujourd'hui de 35 pour 100.

Bien faible a été l'accroissement de la population pendant la dernière période quinquennale, car il ne s'est élevé qu'à 538,000 âmes. Enfin, chose plus grave, il y a un certain nombre de départements qui sont moins peuplés aujourd'hui qu'ils n'étaient en 1801; ce sont: les Basses-Alpes, le Calvados, la Drôme, l'Eure, le Jura, Lot-et-Garonne, la Manche, l'Orne, la Haute-Saône et Tarn-et-Garonne.

Si la mortalité de la France est une des moins élevées de l'Europe, la natalité est aussi la plus faible de toutes. Cependant les mariages sont nom-

Digitized by Google

breux, mais ils sont inféconds. La faible augmentation de notre population omparée à l'accroissement considérable des autres pays de l'Europe finira par nous placer dans un état d'infériorité numérique regrettable.

CHRONIQUE INTÉRIEURE

Le premier acte législatif de 1887 a été la promulgation de la loi relative à la vente des diamants de la couronne. Ceux-ci seront vendus aux enchères, à l'exception de quelques objets présentant un caractère artistique ou historique. D'autres seront fondus.

L'ouverture de la session ordinaire des Chambres a eu lieu le 11 janvier. Les bureaux des deux assemblées ont été presque entièrement réélus, et M. Floquet à la Chambre, M. Le Royer au Sénat conservent leur fauteuil présidentiel. La Chambre a ensuite repris la discussion du budget interrompue par la chute du cabinet de Freycinet. Les divers départements ministériels ont défilé successivement devant les députés qui n'ont point encore achevé cet examen. Lors de la discussion du budget des colonies, M. de la Porte, sous-secrétaire d'État, a déclaré que le tarif général des douanes serait prochainement appliqué en Cochinchine et au Tonkin. Un crédit de 220,000 francs proposé comme avance à la Compagnie du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis (Sénégal) n'a pas été adopté. La discussion du budget des cultes a eu pour conséquence de remettre sur le tapis l'existence même de ce budget, dont l'extrême gauche et une partie de la gauche demandaient la suppression. Mais la Chambre, se rendant aux explications du président du Conseil, M. Goblet, décida par 340 voix contre 180 que ce budget serait maintenu (29 janv.).

Pendant que la Chambre votait le budget ministère par ministère, le cabinet, abandonnant son système financier en ce qui concernait le budget des recettes, adoptait la manière de voir de la commission du budget, qui ne voulait pas d'un emprunt pour combler le déficit. Aussi, pour remédier à ce dernier, fut-il convenu de part et d'autre qu'on suspendrait l'amortissement de 75 millions d'obligations à court terme et que, pour les 167 millions de garanties d'intérêt dus aux Compagnies de chemin de fer, on les passerait à un autre compte en cherchant un *modus vivendi* nouveau.

De son côté, le Sénat tenait quelques rares séances. Après avoir examiné, sans en tirer de conclusion, la situation faite aux pêcheurs français sur les côtes de Terre-Neuve, il a discuté et voté un projet modifiant le régime de la séparation de corps. L'effort principal de la discussion a porté sur un amendement de M. Bardoux, d'après lequel la femme, au profit de qui aura été prononcée la séparation de corps, recouvrera sa capacité civile. Cet amendement a été adopté par 165 voix contre 85 (25 janv.).

La statistique concernant la pêche, en 1885, vient d'être publiée. Bien

Digitized by Google

qu'il y ait une légère diminution en hommes, bateaux et tonnage sur 1884, la valeur des produits de la pêche s'est élevée à 92,736,000 fr. en augmentation de 4,775,000 fr. sur 1884. Nous avons importé 26,000 tonnes de poissons valant environ 28 millions et nous en avons exporté 29,000 tonnes valant environ 32 millions de francs.

L'*Officiel* a fait connaître le résultat du recensement du 31 mai 1886, en ce qui concerne les étrangers résidant en France. Le nombre de ceux-ci est de 1,115,214, soit 2,91 0/0 de la population totale qui est de 38 millions 218,903 habitants. Dans la Seine il y a 213,500 étrangers soit 7,21 0/0 de la population; dans les Bouches-du-Rhône, 77,500 soit 12,84 0/0; dans le Nord, 305,500, soit 18,29 0/0.

Des élections sénatoriales ont eu lieu le 2 janvier. Dans la Loire, M. Madignier, républicain, a été élu par 516 voix contre 403 à M. de Rochetaillée, conservateur. Il remplace M. de Carayon-Latour, sénateur inamovible décédé, dont le siège a été attribué au département de la Loire. A Belfort, M. Fréry, républicain, a été élu au 2e tour par 95 voix contre 65 à M. Saglio, conservateur, en remplacement de M. Viellard-Migeon, conservateur décédé.

Deux élections législatives ont eu lieu également. Dans la Manche (16 janvier). M. Riotteau, républicain, a été élu par 54,982 voix, contre 44,944 au vice-amiral Roussin, conservateur. Il s'agissait de remplacer le vice-amiral de Gueydon, conservateur décédé. Dans l'Yonne, il y avait à combler la vacance créée par le décès de M. P. Bert, opportuniste. M. Laffon, radical, a été élu par 34,142 voix contre 29,012 à M. Richard, opportuniste (23 janv.)

VOULZIE.

CHRONIQUE COLONIALE

Le retour de la saison sèche au *Tonkin* pouvait faire espérer le rétablissement rapide de la tranquillité, sinon sur toute l'étendue du territoire, du moins dans la zone occupée par nos soldats. Il n'en a malheureusement rien été et les pirates, aguerris par une série d'escarmouches et enhardis par la faiblesse numérique de nos troupes, n'ont cessé de se montrer entreprenants et dévastateurs. Sur tous les points du Tonkin, il faut batailler chaque jour et presque chaque heure; nos soldats sont harassés par des marches continuelles, et plus de la moitié de l'effectif est indisponible et ordinairement à l'hôpital. Malgré leur courage et leur abnégation, nos troupes ne peuvent faire l'impossible. Aussi, devons-nous enregistrer un échec sensible essuyé à Than-Hoa, d'où les rebelles n'ont pu être délogés après deux attaques successives, 13 hommes ont été tués et 46 (dont 4 officiers) blessés dans cette affaire, qui a motivé aussitôt la formation d'une colonne expéditionnaire sous les ordres du colonel Brissaud. Celui-ci, à la suite d'habiles manœuvres, par un temps épouvantable, a procédé, le 7 janvier, aux travaux de siège de la position occupée, à Badinh, par les Annamites et les Muongs. Les rebelles,

Digitized by Google

ayant voulu empêcher le blocus qui allait les atteindre, ont subi, dans la nuit du 20 au 21 janvier, un échec retentissant qui, à l'abri de nos positions fortifiées, ne nous a, cette fois, causé aucune perte. Ce brillant succès fera beaucoup pour la pacification de la province de Than-Hoa, mais ne ramènera pas la tranquillité dans les autres provinces. Il faudrait, pour cela, quelques bataillons de renfort ayant le maximum de leur effectif, sinon, dans dix ans d'ici on tirera encore des coups de fusil au Tonkin.

L'opinion publique avait été frappée, dernièrement, de l'état de dénuement dans lequel revenaient nos soldats d'Extrême Orient, valides ou blessés, des souffrances et des privations qu'ils enduraient à bord des paquebots affrétés en vue de leur rapatriement. Le premier moment d'indignation avait fait place à un doute patriotique : on ne croyait pas ces faits exacts. La triste vérité vient d'être mise au grand jour par les rapports des médecins embarqués sur plusieurs bâtiments, *Colombo*, *Canton*, *Chandernagor*. Il résulte, de l'ensemble de leurs déclarations, que le personnel est absolument insuffisant, l'aération mal assurée, la pharmacie trop petite, le service de l'hôpital tout à fait défectueux, et le sort des malades et des blessés absolument misérable. L'un de ces bâtiments avait 300 passagers de trop, eu égard à la capacité des compartiments! Sur un autre, le rapport impitoyable du médecin-major constate que l'hygiène est déplorable : cabines du roufle inhabitables, faute d'air et de lumière ; propreté impossible ; stagnation de l'eau sur le pont, les dalots qui servent à son écoulement étant constamment bouchés par les détritus. Il a fallu désinfecter constamment l'hôpital, dont l'atmosphère était viciée par les émanations nauséabondes et dangereuses de la poulaine (lieux d'aisances), par celles des parcs à bestiaux et du poulailler, etc.

Voilà dans quelles conditions nos valeureux soldats, rongés par la fièvre et épuisés par les maladies ou les blessures, sont empilés pendant six semaines avec une température de 45 degrés dans la mer Rouge. Cet état de choses est déplorable, odieux même, et il nous faut constater bien à regret que ceux qui vont verser leur sang pour l'honneur du drapeau et la gloire de la France sont moins bien traités que les bandits et les assassins condamnés aux travaux forcés que l'on transporte avec tous les soins possibles sous un climat salubre et tempéré. Et c'est pour faire quelques mesquines économies que l'Administration a affrété des bâtiments impropres au transport des malades et même des passagers valides au lieu d'utiliser les grands transports de l'État i commodes, si hygiéniques et si bien aménagés pour le service d'Indo-Chine en vue duquel ils ont été construits! En vérité, une pareille conduite n'est pas digne du nom français.

Un décret du 22 janvier 1887 modifie à nouveau l'organisation du conseil privé en *Cochinchine* et remet en vigueur le décret du 21 août 1869 en la matière. Seulement, par dérogation à ce décret, le directeur de l'intérieur prendra rang avant le commandant supérieur des troupes malgré la supériorité en grade de ce dernier.

Digitized by Google

La conclusion d'un emprunt français à *Madagascar* a été un véritable succès pour notre résident général, M. Le Myre de Vilers. Malheureusesement, cet avantage remporté sur les méthodistes anglais n'est qu'un premier pas. Les questions foncières ne sont point réglées et nous sommes toujours à l'étroit à Diégo Suarez, entourés par des troupes hovas que nous avons consenti à amener là où il n'y en avait pas, sur nos propres bâtiments. D'un autre côté, la ville de Tamatave va être évacuée en raison du paiement de l'indemnité de 10 millions prélevée sur l'emprunt de 15 millions. Une commission vient d'être désignée pour statuer sur les demandes d'indemnités formulées par les colons qui ont été lésés à la suite des opérations militaires. Après la mission malgache d'instruction, le ministre de la guerre hova, fils du premier ministre, vient à son tour d'arriver en France où il a été reçu avec des honneurs qui ne sont point rendus de même aux dignitaires français à Madagascar. On signale aussi l'arrivée en France du résident-adjoint, M. Bouchard, dont la conduite vis-à-vis de son supérieur, le résident général, est encore énigmatique. M. Le Myre de Vilers a été obligé de le renvoyer en France.

Aux îles *Comores*, l'installation des résidents français a eu lieu à la Grande Comore et à Moheli, mais elle n'a pas été effectuée sans difficultés. A Anjouan, le sultan Saïd refuse encore de recevoir le résident, prétendant que dans le traité qu'il a signé la présence d'un résident n'a pas été stipulée. Le commandant de Mayotte et signataire du traité, M. Gerville-Réache, est parti pour Anjouan, en vue d'essayer de mettre fin au conflit.

En *Algérie*, l'administration va faire mettre aux enchères, au printemps prochain, 12,000 hectares de terres domaniales. Ces ventes coïncideront avec l'inauguration de la statue du sergent Blandan, le héros de Beni-Mened, et celle du vaillant général Margueritte, mort des blessures reçues dans la charge héroïque de cavalerie exécutée à Sedan.

Un décret étend à l'Algérie les contributions spéciales imposées aux congrégations religieuses en France par la loi de finances du 28 décembre 1880. qui prélève des droits de mutation ou de donation sur l'accroissement de capital des associations quand celles-ci admettent de nouveaux membres, et par la loi du 29 décembre 1884, qui astreint à la taxe de 3 0/0 du revenu net des valeurs mobilières le revenu hypothétique des biens meubles et immeubles des congrégations compté à 5 0/0 du capital d'estimation.

En présence de l'accueil fait par la commission du budget de la Chambre des députés, à la demande de crédit de 100,000 francs pour la propagation du clergé français en Algérie et Tunisie, au lieu et place du clergé étranger, peu sympathique à notre pays, le cardinal Lavigerie a prié le Président du Conseil de retirer cette demande d'un crédit, qui était marchandé avec trop d'humiliation pour l'influence française. C'est par des souscriptions et des quêtes que le clergé français continuera son œuvre patriotique d'assimilation.

VOULZIE.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES

Banque française de Buenos-Ayres. — *On nous écrit de Buenos-Ayres :*

Une banque française vient d'être constituée à Buenos-Ayres. Depuis longtemps le commerce français réclamait cette institution ; car les Anglais avaient déjà leurs banques, les Italiens en ont une, et les Espagnols viennent aussi d'en fonder une tout récemment. L'idée de cette création a été accueillie avec un empressement incroyable par diverses maisons françaises. La souscription publique a dépassé toutes les prévisions. On ne demandait que 2 millions de piastres or (soit 10 millions de francs) et il en a été souscrit 3 millions. L'assemblée convoquée à cet effet a accepté cette augmentation de capital.

La Banque française du Rio de la Plata aura donc un capital de 3 millions de piastres or (15 millions de francs), divisé en actions de 10 piastres chacune. Le capital a été stipulé en or, afin de mettre les opérations et le capital de la Banque en dehors des fluctuations du papier, seule monnaie employée dans le pays. Depuis deux ans que le cours forcé a été rétabli, l'or a subi les oscillations les plus variées ; la prime a varié entre 9 0/0 et 60 0/0. Aujourd'hui, l'or fait 28 0/0. Le comité de direction de la Banque est déjà nommé ; les bureaux pourront être ouverts dès le commencement de l'année 1887.

Jonctions des chemins de fer des Balkans (1). — *On nous écrit de Belgrade :*

Les journaux quotidiens de France qui nous parviennent ici, font beaucoup de bruit en ce moment des jonctions des chemins de fer turcs avec le réseau de l'Europe centrale. Je crois devoir préciser, pour les lecteurs de la *Revue Française*, quelle est exactement la situation.

Le raccordement d'Uskub (ligne de Salonique à Mitrovitza) vers Vrania (station serbe située à 10 kilomètres de la frontière) est achevé, sauf 1,500 mètres de voie vers la frontière serbe. On n'a pas voulu poser les rails turcs jusqu'à la frontière serbe, avant que l'entente ne soit définitivement conclue quant à la date d'ouverture du service vers Salonique et sur le mode d'exploitation.

Quelques jours suffisant pour poser un kilomètre et demi de voie, on peut

(1) Voir *Revue Française*, t. IV, p. 380 (n° 22, octobre 1886)

Digitized by Google

dire que ce raccordement est achevé. J'ajouterai qu'une grande conférence s'est tenue à Dresde, le 18 courant, dans le but de fixer les itinéraires des trains internationaux devant circuler l'été prochain entre Vienne et Salonique.

De l'autre côté, le raccordement turc est aussi achevé; mais pour que la route de Constantinople soit ouverte, il faut que le réseau bulgare soit terminé, et, s'il faut en croire les personnes bien informées, la situation en Bulgarie ne permet pas de fixer la date d'achèvement des travaux. Fort peu de chose a été fait jusqu'ici dans ce pays.

En résumé, on n'ira pas avant l'été prochain à Salonique; quant à vouloir se rendre, par chemin de fer, à Constantinople, il ne faut guère y songer pour longtemps encore.

Les Douanes Bulgares. — La notification officielle suivante, en date du 20 décembre, vient d'être publiée à Philippopoli :

Conformément à une circulaire du ministère des finances en date du 15 décembre 1886, il est porté à la connaissance du public que, à partir du 1/13 mars 1887, les alcools de provenance étrangère importés dans la Bulgarie du Nord et du Sud seront soumis à un droit de fabrication (accise) à établir comme suit :

Les alcools autrichiens allemands et tous autres alcools européens tarifés paieront par ocque 15 *stotinski* (centimes). Pour la même unité de poids, les alcools russes paieront 10 *stotinski*. Quant aux alcools de provenance roumaine, serbe ou turque, ils paieront, comme cela s'est pratiqué jusqu'à présent, un droit de 10 0/0 sur la valeur fixée par le tarif de marchandises de ces États.

Le directeur de la douane,
(Signé) KARACACHEFF.

Arménie turque. — Tous les événements qui se passent en Arménie ont une importance considérable depuis que l'attention publique a été ramenée vers cette région (1). Nous avons signalé (*N° 23. Novembre 1886.*) les troubles de Zeythoun, en Cilicie, et l'amnistie soi-disant plénière pour les accusés de Van. On a reçu à ce sujet les détails suivants :

L'affaire de Zeythoun s'est produite à la suite du refus de plusieurs Arméniens de fournir des mulets réquisitionnés pour le transport des bagages et des munitions des *rédifs* vers Alexandrette, exigence qui était contraire au décret abolissant les corvées dans le Zeythoun. Le 23 septembre, les agents n'avaient pu trouver que douze mulets sur quarante, car un grand nombre de paysans arméniens s'étaient retranchés dans la montagne, à deux heures de Zeythoun. Les soldats turcs, après quatre heures de lutte, ne purent

(1) Voir la *Revue Française*, t. III, p. 199 (mars 1886), et p. 507 (juin 1886). — *Revendications des Arméniens.*

Digitized by Google

les déloger et durent, pour avoir raison des récalcitrants, appeler à leur aide une garnison voisine.

Pour calmer l'irritation produite par cet incident, le gouverneur de Marasch, envoya sur les lieux des commissaires, confirma l'abolition des corvées et fit restituer aux Arméniens leurs mulets.

On avait raison de se méfier de la sincérité du pardon accordé, à l'occasion des fêtes du Baïram, aux Arméniens compromis dans l'échauffourée de Van ; car Hamid-pacha, gouverneur de cette ville, vient de faire fermer l'école d'adultes et d'incarcérer sept professeurs de cette école. Ces professeurs avaient été du nombre des prisonniers politiques qui avaient bénéficié de l'amnistie. On voit que cette clémence n'était qu'un prétexte pour donner le change aux puissances occidentales.

Constantinople. — *Les vœux de la colonie française.* — *Ambassade de France.* — M. Deveaux, en adressant au chargé d'affaires de France à Constantinople les souhaits de nouvelle année, au nom de la colonie française, lui a exprimé le vœu unanime pour la *reconstruction de l'hôpital français*, question qui reste en suspens depuis bien des années :

« Tandis qu'autour de nous et sous nos yeux, les autres nations installaient tour à tour leurs services hospitaliers dans de beaux édifices construits pour cet usage, nous avons assisté, nous, à la décrépitude chaque jour croissante de notre misérable et insuffisante maison du Taksim. »

Au sujet des *tarifs douaniers avec la Turquie*, M. Deveaux s'est exprimé ainsi :

Les travaux de revision de nos tarifs douaniers avec la Turquie, travaux que le commerce français a suivis avec une anxiété si naturelle, ont fait, l'an dernier un pas décisif, et les négociations peuvent être actuellement considérées comme terminées, car, si mes renseignements sont exacts, le dernier désaccord subsistant entre les délégués des deux gouvernements est à la veille d'être aplani à la suite de concessions réciproques. La colonie reconnaissante apprécie hautement les résultats obtenus ; elle sait qu'elle en est surtout redevable à l'habileté et à l'énergie avec lesquelles ses intérêts ont été défendus par M. le consul-général Gazay.

M. Deveaux a ensuite parlé de la *Chambre de commerce française* établie à Constantinople, de la *Société de secours mutuels et de bienfaisance* et de la création récente du *service des gardes-malades par les sœurs franciscaines de Calais*.

« Notre chambre de commerce justifie de plus en plus les espérances de ses fondateurs. Elle est encore trop jeune, ses ressources sont trop modestes,

Digitized by Google

le commerce d'ailleurs est trop languissant pour qu'élle puisse, quant à présent, faire plus et mieux qu'elle ne fait; mais elle s'affirme peu à peu; elle étend ses relations, recueille son matériel de renseignements et se prépare pour l'avenir. En attendant, sentinelle vigilante de notre commerce national, elle est là pour lui donner l'alarme quand il le faut, et, de fait, par la précision de ses indications, elle a pu fréquemment lui rendre le bon office de la détourner à temps de maintes affaires d'une physionomie suspecte, lui évitant ainsi des pertes plus que probables. (1)

Cette revue des œuvres qui nous sont le plus chères serait incomplète, si je ne mentionnais les services de notre Société de secours mutuels et de bienfaisance qui a continué, en 1886, à remplir dignement sa mission humanitaire. Que ceux de nos concitoyens qui se consacrent avec un dévouement si méritoire à l'administration de notre bureau de bienfaisance reçoivent nos félicitations et nos remerciements.

Je dois dire un mot de la création récente du service de garde-malades que la congrégation des Sœurs franciscaines de Calais vient de fonder à Constantinople. C'est grâce au produit d'une souscription recueillie parmi nos compatriotes et à une subvention spéciale obtenue du gouvernement français, par l'obligeante entremise de l'ambassade, qu'a pu être installée, dans notre ville, une institution éminemment utile et qui répond à un besoin réel. Souhaitons à ces saintes filles de la charité le succès que poursuit partout et toujours leur zèle désintéressé et leur passion du devoir.

M. Imbert chargé d'affaire de France a répondu :

La *reconstruction de l'hôpital* français est une œuvre éminemment utile, et patriotique au premier chef. Vous ne doutez pas du prix que j'attacherais à voir cette question recevoir une prompte et favorable solution. Vous en avez confié le soin à l'ambassadeur, vous avez été bien inspirés, car il plaidera chaleureusement notre cause et nous prêtera l'appui de son influence personnelle, auprès du gouvernement de la République.

Les travaux préparatoires pour la *revision de nos tarifs de douane* avec la Turquie sont terminés, et nos pourparlers ne tarderont vraisemblablement guère à aboutir. Je m'en félicite avec vous et c'est avec une véritable satisfaction que je m'associe au témoignage d'estime et de reconnaissance dont notre consul général est bien digne pour la part si active et si intelligente qu'il a prise à ces laborieuses négociations. La conclusion du nouveau traité sera, nous devons l'espérer, le commencement d'une ère nouvelle et le signal d'une reprise générale des affaires.

Notre *chambre de commerce*, dont vous venez de constater si justement les premiers succès, nous y aidera en contribuant par son influence tutélaire, à éclairer notre commerce, et à le soutenir dans la crise qu'il traverse, et à le ramener dans les voies prospères qu'il avait connues.

---

(1) Voir la *Revue Française*, T. III p. 381. (n° 16. Avril 1886). Chambre de commerce française de Constantinople.

Digitized by Google

Port de Marseille. — *Reprise des affaires.* — De 1876 à 1883 le mouvement maritime du port de Marseille avait suivi une progression très rapide; mais en 1884, la crise générale du commerce et de l'industrie à laquelle vinrent s'ajouter les mesures quarantenaires exigées par le choléra, ont amené une décroissance subite.

De 8,896,366 tonneaux, tant à l'entrée qu'à la sortie, en 1883, le mouement du port fut réduit pour 1884 à 7,797,231 tonneaux.

Il y eut en 1885 une reprise, mais l'écart entre les derniers chiffres et ceux de 1883 présentaient encore un écart de 500,000 tonneaux.

On peut affirmer, dès maintenant, que l'on a regagné le terrain perdu, car pendant les dix premiers mois de 1886, le tonnage des navires entrés ou sortis s'est élevé à 7,503,689, au lieu de 6,960,042 tonneaux pour la période correspondante de 1885 : soit une augmentation de 543,647 tonneaux en faveur de 1886.

CAUSERIE THÉATRALE

La fin de 1886 appartenait à M. Sardou, saluons en M. Alexandre Dumas le triomphateur de l'année nouvelle; il y avait longtemps que nous n'avions entendu d'acclamations pareilles à celles qui ont salué son nom dans la soirée du 10 janvier.

Francillon ! Ce titre a quelque chose de déplaisant pour une œuvre de l'importance de celle qu'il vient de donner à la *Comédie-Française*, c'est le surnom familier gaiement accepté par Mme Francine de Riverolles une charmante jeune femme mariée depuis moins de deux ans et amoureuse de son mari comme au premier jour, bien plus même qu'au premier jour. Elle a quelques raisons de suspecter la fidélité du comte et avoue à l'une de ses amies. Thérèse Smith, que si ses soupçons se changent en certitude elle se sent capable de faire un coup de tête, et comme celle-ci veut la raisonner, voici le tableau qu'elle fait elle-même de l'état de son esprit.

Oh ! ne crains rien. Je suis folle en apparence, mais en apparence seulement. Je ne suis pas de celles qui se figurent qu'un autre homme peut faire oublier à une femme l'homme qu'elle aime et qui la trahit; à ce compte-là on ne s'arrêterait plus, car il n'y a aucune chance pour que le second vaille mieux que le premier, et l'inévitable troisième que le second... Si Lucien est infidèle, je me vengerai, c'est certain; mais pas comme les autres.

Presque immédiatement M. de Riverolles fournit bénévolement à sa femme l'occasion de vérifier le bien fondé de ses soupçons. Il la quitte

Digitized by Google

à minuit en lui souhaitant une bonne nuit, et ne se fait pas beaucoup prier pour avouer qu'il va au bal de l'Opéra. La comtesse a beau prodiguer à son mari les instances les plus pressantes et les caresses les plus enveloppantes, il n'en veut pas démordre.

Elle lui promet œil pour œil et dent pour dent. Et de fait, à peine est-il parti, qu'elle s'élance sur ses traces.

Au 2e acte, c'est-à-dire le lendemain matin, la comtesse raconte à son mari qu'elle l'a suivi, qu'elle l'a vu entrer au bal, qu'elle a pris un domino chez un costumier voisin, qu'elle n'a perdu aucun de ses mouvements dans une loge avec une demoiselle de très petite vertu du nom de Rosalie Michon, et que les scènes auxquelles elle a assisté, avec l'aide d'une excellente lorgnette, lui ont permis de croire que le moment était venu de mettre ses menaces à exécution.

Vous devinez la mine piteuse que fait le mari à cette narration; mais il n'est pas au bout de ses étonnements... La comtesse a avisé sous le péristyle, un inconnu, le premier venu, un grand jeune homme d'une trentaine d'années, et s'est fait conduire à la Maison d'Or, dans le cabinet voisin de celui où son mari soupait avec la demoiselle et ses amis, elle a poussé la... coquetterie jusqu'à commander le même menu que lui, mais au grand ébahissement du jeune homme, elle a voulu régler elle-même l'addition; et comme preuve elle exhibe le papier révélateur comme elle a exhibé le numéro de la voiture et la carte du costumier. Enfin, elle termine son récit en des termes qui ne doivent laisser aucun doute au comte sur la réalité de sa vengeance.

Ne vous étonnez pas si Mme de Riverolles a reconnu du premier coup Mlle Rosalie Michon; elle en avait souvent entendu parler par les amis de son mari et par son mari lui-même, elle l'avait vue bien des fois au théâtre.

Si grande et si justifiée qu'elle soit, la confiance du comte sur la fidélité de sa femme commence à être ébranlée; il réunit une sorte de conseil de famille composé de ses deux amis les plus intimes: Stanislas de Grandredon et Henri de Symeux, de Mme Thérèse Smith et du marquis de Riverolles. Un singulier type ce marquis: il répond aux demandes de conseil de son fils en lui racontant une aventure de son cru, imitée de Brantôme, et tandis que le comte envoie ses amis vérifier les indications, pourtant si précises données par Francine sur l'emploi de son temps et court lui-même l'espionner, ce qui est une peine bien inutile, il s'asseoit à une table de piquet avec Mme Smith en disant philosophiquement: « Voulez-vous savoir mon opinion sur mon fils? C'est un simple serin... j'ai une seizième majeure et quatorze d'as. »

Ce simple détail suffit à nous indiquer que nous n'assistons pas à une comédie de mœurs mais que l'auteur nous a transporté dans un milieu de pure fantaisie. Quel père *réel* prendrait aussi insouciamment un fait vrai ou faux où l'honneur de son nom est engagé ?

Au 3e acte les preuves vont s'accumulant. Au témoignage du valet de

Digitized by Google

pied qui voyant sa maîtresse sortir agitée à une heure indue l'a suivie par simple zèle, vient se joindre celui des garçons de la Maison d'Or interrogés par Stanislas de Grandredon. Bien plus, la comtesse ne peut réprimer un cri de surprise à la vue d'un visiteur qui se présente de la part de Maître Gandonnot, son notaire. Stupéfaite de voir dans son salon l'inconnu avec lequel elle a soupé la nuit précédente au cabaret, elle prend son mari à part et lui dit : « Voilà l'homme que vous voulez connaître. Demandez-lui la vérité. Je vous en défie. »

C'est tout simplement le premier clerc du notaire de la famille mandé par M. de Riverolles pour la discussion des intérêts des époux dans l'éventualité d'une séparation de fait immédiate. Fort adroitement interrogé par le comte et par son ami Stanislas, il raconte son souper avec une dame demeurée obstinément masquée en des termes d'une parfaite correction, mais il garde sur la fin de l'aventure un silence discret qui achève d'exaspérer le comte.

Un moyen de comédie d'une simplicité primitive dénoue l'inbroglio. Thérèse Smith en est l'instigatrice : « Francine va venir certainement pour savoir ce qui s'est passé, dit-elle, à Lucien, éloignez-vous mais tenez-vous à portée de la voix ».

La comtesse arrive en effet. Elle la prend à part, et du ton le plus navré lui dit que le beau clerc de notaire s'est laissé arracher la vérité, que le doute n'est plus permis, qu'elle est bien et dûment déshonorée — « Il en a menti! s'écria Francine dans un mouvement involontaire. » Le comte de Riverolles accourt enchanté et rassuré par ce cri de la conscience. Et... tout fait supposer que Rosalie Michon n'apportera plus le trouble dans le ménage car on vient d'apprendre qu'elle se range et épouse Carillac un ami de Lucien.

Cette analyse ne peut donner l'idée du mouvement qui règne dans cette jolie pièce: mouvement surtout apparent, car les personnages piétinent quelque peu sur place à partir du second acte, et recommencent souvent le même récit, celui de l'équipée de la comtesse. Mais le dialogue est si vivant, si animé que l'illusion est complète, on se sent, on se croit emporté dans un courant vertigineux. L'action se ralentit, il est vrai, à la scène du conseil de famille où M. Thiron conte une aventure galante d'après Brantôme, mais il la détaille avec tant de finesse et de charme que l'on ne peut en vouloir à l'auteur de son hors-d'œuvre très léger. Ce qui est particulièrement séduisant dans cette œuvre charmante ce sont les mots, les aperçus, les critiques mordantes de notre société contemporaine; tous ne sont pas également bien venus, mais comme il y en a sur tout, même sur les cigares de la Régie, les plus exigeants trouvent à applaudir.

Francillon prendra une place à part dans le théâtre de M. Dumas : on a abusé de cette expression, mais nous n'en trouvons pas de meilleure pour indiquer que la pièce nouvelle, tout en étant très attrayante n'appartient ni à la catégorie des œuvres d'observation comme *la Dame aux Camélias* et

Digitized by Google

la Visite de Noces, ni à celle des œuvres de fantaisie comme *l'Étrangère* et *la Princesse de Bagdad*.

Mlle Bartet est tout simplement exquise dans le rôle de Francillon; elle en a la beauté, la grâce, la distinction, les nerfs, les sourires, les larmes, le charme en un mot. Mlle Reichemberg joue avec son talent accoutumé celui d'une jeune fille, la sœur du comte de Riverolles, dont nous n'avons pas eu l'occasion de parler, mais qui pourtant est très habilement mêlé à l'action. La nature a donné à Mme Pierson la placidité tranquille et souriante de Thérèse Smith, elle joue ce rôle au naturel. M. Febvre sauve le vilain côté du personnage de Lucien de Riverolles par son impeccable correction, il en fait un homme aussi insignifiant en réalité qu'imposant et distingué d'apparences, c'est bien là le mari de Francillon. M. Worms serait excellent sous les traits de Stanislas de Gandredon, s'il pouvait y paraître moins sombre. M. Laroche, malgré ses efforts trop visibles ne réussit qu'à être consciencieux, là où il faudrait se montrer élégant. Dans ces rôles de quarante lignes, M. Coquelin cadet dessine fort drôlement le type d'un domestique contemporain. Enfin M. Truffier, a très plaisamment composé la figure d'un clubman usé qui finit par épouser Rosalie Michon pour faire soigner par sa mère une gastralgie opiniâtre. VASCO.

— La direction de l'Opéra vient de rouvrir pour le public le temple de Terpsichore. Les bals masqués toujours si suivis, d'après *Francillon*, auront lieu cette année les 5, 19 février et 17 mars.

— M. Bianchini, le dessinateur des costumes de l'Opéra et de la Comédie-Française et M. Mesplés, l'auteur de tant de compositions d'une savoureuse originalité viennent de se réunir pour faire paraître une publication artistique qui recevra bon accueil de tous ceux qui s'intéressent aux choses du théâtre.

Ils regrettaient unanimement qu'une pièce une fois disparue de l'affiche il ne restât rien des splendeurs déployés pour la mettre en scène. *Le Costume au Théâtre et à la Ville* vient combler cette lacune; les deux premières livraisons sont consacrées à l'*Hamlet* du Théâtre-Français; les principaux costumes de cette œuvre si brillamment montée y sont reproduits avec un rare bonheur. Le dessin est particulièrement soigné et le coloris est d'une justesse remarquable. MM. Mesplès et Bianchini se proposent de publier prochainement les plus jolies toilettes de *Francillon*, c'est dire qu'ils donneront une large place aux toilettes modernes.

Chacune des livraisons, paraissant de quinzaine en quinzaine, contiendra cinq planches en couleur.

BULLETIN FINANCIER

Comment rendre compte du désarroi dans lequel se trouve le marché en ce moment? c'est un effondrement, une panique, un affolement qui rappellent l'époque néfaste du krach de 1882. A quoi attribuer cette baisse effroyable qui vient nous accabler juste cinq ans après le fatal événement que nous venons de rappeler?

D'abord et avant tout à la situation du marché dont les plaies ont été tout à coup mises à nu par les circonstances qui ont accompagné la chute de l'un de nos agents

Digitized by Google

de change, — chute que nous signalions dans notre bulletin du mois dernier. La petite spéculation, quelque peu bannie du marché officiel, avait dû chercher à la coulisse et même hors de la Bourse le crédit qui lui était refusé à la corbeille. Aussi, comme un bateau trop chargé sur un seul côté, le marché a-t-il éprouvé des secousses trop brusques, secousses qui étaient de nature à le faire chavirer et dont il sera quelque temps à se remettre.

Et puis, il faut bien le dire, les bruits de guerre que nous avons déjà dû signaler au mois de janvier ont pris une intensité nouvelle et ont rencontré d'autant plus de créance à la Bourse qu'ils tombaient dans un marché absolument démonté.

Tout cela est très fâcheux; il y aura sans doute des pertes cruelles; on peut même s'attendre à quelques sinistres — conséquence forcée d'une aussi violente bourrasque. Mais doit-on pour cela s'abandonner au désespoir et ne plus compter sur le retour prochain d'une époque moins troublée? Nous ne le pensons pas. Le beau temps suit souvent de bien près la tempête.

Alors, c'est le moment d'acheter, de profiter des cours inespérés qui se présentent sur les meilleures valeurs, diront aussitôt les optimistes. Nous ne le croyons pas davantage, et les capitalistes feront sagement de réserver leurs disponibilités pour un temps plus calme. Mieux vaut acheter un peu plus cher que d'intervenir dans cette bagarre où il n'y a que des horions à récolter.

Depuis notre dernier bulletin, le 3 0/0 a perdu 4 fr 57 1,2. Il est à 77 75. Le 3 0/0 amortissable est en baisse de 2 82 1/2, à 82 10; le 4 1/2, de 4 22 1/2, à 105 90. Il est vrai qu'on a détaché sur ce dernier un coupon de 1 fr. 12 1/2.

Le Foncier perd 108 75 à 1285, le Suez près de 100 à 1947 50.

L'Italien 5 0/0 sur lequel la spéculation était très engagée, a subi une moins-value de plus de 6 fr. à 93 10.

Nos grandes lignes de chemins de fer n'ont pas été non plus épargnées. Le Nord est à 1515, l'Orléans à 1290 et le Lyon à 1210.

Le Panama est relativement ferme à 390.

Les fonds d'Etat étrangers ont subi une perte analogue à celle de l'Italien. L'Extérieure espagnole est à 59 3/4; le Hongrois à 75 1/4 et l'Egypte unifiée à 350.

En résumé, l'ensemble de la cote a perdu en un mois toute l'avance si péniblement gagnée depuis deux ans.

L'*Officiel* a publié le rapport sur les banques coloniales pendant l'exercice 1885-1886.

A la Martinique et à la Guadeloupe, la situation commerciale est bonne et les banques ont pu abaisser à 7 0/0 le taux de leurs avances. A la Réunion, la crise sucrière continue. A la Guyane, le ralentissement de la production des placers se fait sentir. Au Sénégal, l'exportation des arachides est en baisse. Par contre, dans l'Indo-Chine les affaires sont très prospères par suite de l'occupation du Tonkin. Le gouvernement s'est décidé à faire frapper des piastres françaises pour remplacer les piastres espagnoles qui seules étaient employées dans les transactions en Extrême-Orient et qui subissaient un agio souvent préjudiciable au commerce.

ALBERT FAVEROL.

Le Propriétaire-Gérant,
ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1170-7.

Digitized by Google

VOYAGE EN RUSSIE

Suite (1)

III

Russification des provinces du sud-ouest, ses résultats. — Russes. — Polonais. — Paysans. — Juifs. — Colons tchèques et allemands.

Après l'étouffement de l'insurrection de 1863, la russification des provinces du nord-ouest et du sud-ouest, fut à l'ordre du jour. Les sphères gouvernementales décidèrent que, pour affaiblir l'élément polonais dans ses provinces, il fallait les russifier.

Le programme tout indiqué par un certain parti dans la presse russe, à la tête duquel se trouvait la *Gazette de Moscou*, fut aussitôt élaboré et exécuté avec une vigueur toute militaire.

Le mot de « russification » appliqué aux gouvernements de Volhynie, de Podolie et de Kief, sonne d'une façon étrange, avouez-le. Le gouvernement, à mon avis, n'aurait pas même dû prononcer ce mot, car se fondant sur son droit historique, il a toujours prétendu que ces provinces avaient été, non pas *annexées*, mais *rétrocédées* à la Russie.

Au point de vue historique, cette assertion est complètement vraie. Jusqu'au commencement du quatorzième siècle, en effet, ces provinces, divisées en apanages, étaient gouvernées par des princes de la famille des Rurikovitches, et Kief, comme je l'ai dit plus haut, fut le berceau de l'orthodoxie. Plus tard, le prince lithuanien Gédymine les annexa, après en avoir expulsé les Tatars. Ce ne fut qu'en 1569, qu'elles furent unies à la Pologne par le mariage du prince lithuanien Jagiello et de la princesse polonaise Jadwige. En 1667, le traité d'Andrussovo rétrocéda à la Russie toute la partie d'au delà du Dniepr avec Kief. Le reste fut repris par la Russie lors des fameux partages de 1743 et 1745.

1) Voir la *Revue française*, n° 24 (décembre 1886) p. 495.

Digitized by Google

Aux points de vue ethnographique et religieux, ces provinces sont habitées par une branche de la famille russe, les Petits-Russiens, qui forment l'immense classe des paysans et professe la religion orthodoxe. Les Polonais n'y constituent qu'une faible proportion, proportion qui diminue sans cesse par suite des circonstances politiques. Les uns s'en vont en Russie chercher fortune comme ingénieurs, médecins, employés, etc., les seconds émigrent à l'étranger; d'autres ont été en 1863 déportés en Sibérie.

Toutefois jusqu'en 1863, les Polonais, bien qu'en minorité, avaient gardé dans ces provinces, une influence prédominante et sans rivale. Cette influence, ils la devaient à leurs écoles, à la bureaucratie qui recrutait ses fonctionnaires parmi eux, et surtout, au système du servage qui les rendait maîtres de la terre.

Dès 1863, les choses changèrent de face. Le servage fut aboli, les Polonais furent écartés de tous les emplois sans exception; la langue polonaise fut interdite dans les lieux publics et les affaires, un contrôle rigoureux fut exercé sur les prêtres qui ne purent plus s'absenter de leurs paroisses sans l'autorisation de la police locale; les Polonais furent privés du droit d'acheter des terres, et en dehors des impôts ordinaires, durent payer annuellement une contribution de guerre. Le gouvernement favorisa en outre dans ces contrées l'immigration des Russes, en leur donnant toute facilité pour acquérir des propriétés. Enfin par l'introduction du service obligatoire, de la justice de paix, des tribunaux et du jury, il égalisa les têtes et força le propriétaire noble polonais à s'asseoir sur le même banc que son ancien serf.

Aujourd'hui, ce système de russification n'a encore rien perdu de sa rigueur. Au contraire, depuis la mort de l'empereur Alexandre III et par suite de la prépondérance qu'a prise dans la politique intérieure le parti slavophile, il a été appliqué avec une énergie encore plus grande. Les Polonais se sont vus éloignés des emplois sur les chemins de fer; on leur a enlevé le droit de prendre hypothèque sur des propriétés; tandis que la banque des paysans fournit à ceux-ci les capitaux nécessaires pour acheter des terres, la banque noble ne fait aucun prêt aux Polonais.

Passons maintenant aux résultats. Les provinces du sud-ouest sont-elles russifiées? J'hésite à le dire.

A ne jeter qu'un coup d'œil sur la surface, les Polonais ont perdu ici

Digitized by Google

toute influence; Ils sont, pardonnez-moi le mot, à plat. Ceux qui ont eu le courage de rester, s'enferment dans leurs propriétés, tout absorbés par le *struggle for life* et faisant le moins de bruit possible. La langue polonaise, dans les villes, ne se fait plus guère entendre.

Et cependant, quand on examine les choses de plus près, on peut se convaincre que la russification complète du pays est encore loin d'être faite.

Les Polonais, bien que leur nombre ait considérablement diminué, ont encore jusqu'à présent gardé cette influence morale que donnent le passé, les traditions et la propriété du sol. C'est par ces trois facteurs que la vie du propriétaire polonais est intimement liée avec celle du paysan; car qu'on le sache bien, le paysan n'a de respect que pour celui qui, comme lui, travaille à la terre. Or, les Polonais sont les anciens maîtres; ce sont eux qui ont colonisé l'Ukraine. Encore aujourd'hui le gouvernement russe n'a pu habituer les paysans à son système de poids et de mesures. Comme dans l'ancien temps le Petit-Russien ne connaît que l'aune, le pouce, le *korzec* (1). Il compte encore par *gros* (2) et par *florins* (3).

Tous les fonctionnaires secondaires ont été mis dans l'alternative de perdre leur place ou d'embrasser l'orthodoxie; car, dans ce pays, qui n'est pas orthodoxe n'est pas russe; la religion fait la nationalité; telle est la doctrine des slavophiles adoptée par l'État. Presque tous ces employés ont préféré changer de religion plutôt que de mourir de faim. Mais sont-ils Russes pour cela? Pour vous en convaincre, parlez-leur polonais, non pas dans leurs bureaux, mais chez eux; ils vous répondront parfaitement dans cette langue.

Les popes eux-mêmes qui, selon le programme, devraient être les principaux agents de la russification, parlent parfaitement le polonais, et parfois même, le polonais mieux que le russe. Cette dernière langue n'est pour eux qu'officielle. Entre eux et avec leurs ouailles, ils se servent du petit-russe. Et cependant le système de russification n'a réellement profité qu'à eux seuls. Leur existence matérielle est parfaitement assurée; ils ont des terres en quantité suffisante; les pres-

(1) Mesure polonaise équivalant à un hectolitre et quart.
(2) Demi-kopeck.
(3) Le florin polonais égale 15 kopecks.

Digitized by Google

bytères avec leurs dépendances sont entretenus et restaurés aux frais des grands propriétaires ; de sorte que presque tous ont des capitaux placés dans les banques, et il n'est pas rare de rencontrer un pope voyageant en calèche attelée de quatre chevaux. Cela ne les empêche pas d'être d'une avarice devenue proverbiale. Indifférents à la vie religieuse des paysans, ils ne songent qu'à amasser le plus possible et à placer avantageusement leurs enfants.

Les paysans ont-ils profité de la russification ? Je ne m'en suis pas aperçu. Leur émancipation n'a pas été le résultat immédiat de ce système, car elle a été générale à toute la Russie, En tous cas, ils sont autant accablés d'impôts que les grands propriétaires. En dépit de vingt ans de liberté, le sentiment national dort toujours aussi profondément chez eux et ses manifestations ne sont visibles nulle part. Le paysan n'a fait aucun progrès au point de vue de la culture intellectuelle ; c'est toujours le même Petit-Russe passif, ignorant et apathique pour tout ce qui ne l'intéresse pas directement. Son enfant, s'il fréquente l'école, apprend, il est vrai, à épeler le russe ; mais lorsqu'il est repris par ses parents, il oublie bien vite ce qu'il a appris. Je n'ai pas rencontré un seul paysan qui puisse parler couramment le russe. Pour ces gens simples, le *Pan* polonais est toujours le *Pan*. Si d'un côté, ils sont contents de n'être plus ses serfs, de l'autre ils croiraient commettre un crime s'ils ne l'invitaient pas à la noce de leurs enfants. Lorsqu'un des leurs revient du service militaire, il porte jusqu'à la mort l'épithète de *Moskal*, et sa femme est une *Moskovka*. Quelqu'un à qui je faisais cette observation, m'objecta que ces épithètes de *Moskal* et de *Moskovka* provenaient du temps où les Polonais étaient tout-puissants dans ces contrées. C'est possible ; mais il n'en est pas moins vrai que ces épithètes subsistent encore aujourd'hui. Le paysan, malgré la sympathie bien marquée dont il est l'objet de la part du gouvernement, éprouve une profonde répugnance pour le *tchinovnik* (1), et la vue d'une casquette de couleur, ornée de l'étoile réglementaire, ne paraît pas lui plaire beaucoup. Quant aux Russes établis dans le pays, qu'ils soient ouvriers sur les chemins de fer, marchands ou propriétaires, il les enveloppe tous dans l'épithète méprisante de *Katzapes*.

(1) Fonctionnaire.

Digitized by Google

Le gouvernement, dans le but d'activer son système de russification, fait tous ses efforts pour amener les Russes à acheter des biens dans ces régions. Ceux qui ont répondu à son appel, peuvent être divisés en trois catégories.

Les premiers, hauts fonctionnaires, ayant bien mérité de l'État, ont reçu de grandes propriétés à titre de gratifications (1) ou s'en sont rendus acquéreurs avec toute facilité pour le paiement. Ces propriétaires improvisés n'habitent pas naturellement leurs terres ; ils afferment tout à des juifs ou à des spéculateurs du même acabit qui ne songent qu'à s'enrichir au plus vite en ruinant ces propriétés. Les Russes de cette catégorie ne contribuent en rien, comme on le voit, à russifier le pays.

Ceux de la seconde, séduits par les promesses du gouvernement, ont acheté des biens soit aux enchères, soit par des transactions à l'amiable. Mais par suite de leur ignorance des conditions économiques qui distinguent l'agriculture dans ces contrées, soit aussi par leur propre faute, ils sont à l'heure qu'il est, complètement ruinés. Quelques-uns même, par leur vie scandaleuse, compromettent l'œuvre de russification au lieu de la faire avancer.

La troisième catégorie comprend des petits propriétaires russes, nés dans le pays, appartenant soit au clergé, soit à la bureaucratie. Mais ces derniers ne songent qu'à amasser le plus possible à force d'économies et n'ont aucune influence sur les paysans.

La grande propriété, dans la majeure partie des cas, est restée entre les mains de l'aristocratie polonaise. En Ukraine, Branicki, Czetwertinski, Rzewuski, Jaroszynski ; en Volhynie, les princes Sangouszko et Radzwil (Ferdinand), les comtes de Broel-Plater et Alfred Potocki possèdent de vastes propriétés d'une valeur de plusieurs millions, dont l'exploitation se fait d'une façon modèle et étendent leur influence sur un vaste rayon.

Les mesures oppressives exercées contre les Polonais ont eu pour résultat immédiat de rattacher davantage ces derniers au sol. D'après les dernières statistiques publiées par la Banque des paysans, le nombre des grandes propriétés vendues aux paysans dans les provinces

(1) Je citerai entre autres : le général Trépof et le général Gresser, gouverneur actuel de Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

de l'Ouest, varie de 13 à 31 %; tandis qu'en Russie, il est de 45 à 70 %. Ces chiffres ont une haute signification, si l'on se rappelle que les Polonais ne peuvent pas acheter de biens et qu'ils ne peuvent en acquérir que par droit de succession.

Arrivons maintenant aux autres éléments qui constituent la population des provinces du sud-ouest. Cette région offre le spectacle bizarre d'une variété extraordinaire de peuples différents qui se touchent sans cependant rien avoir de commun. Pour comprendre tout le monde, il faut connaître six langues : le russe, le petit-russe, le polonais, le juif, l'allemand et le tchèque. C'est, comme vous le voyez, une tour de Babel en miniature.

Voilà le seul résultat palpable obtenu jusqu'à présent par la russification de ces contrées; c'est d'avoir introduit un assemblage de peuples divers qui, bien que portant officiellement le titre de sujets russes, sont restés ce qu'ils étaient. Les Polonais, les Russes, les paysans, les juifs, les colons allemands et tchèques vivent côte à côte, mais sans homogénéité, gardant chacun sa langue, ses usages et son extérieur. Il en résulte un baragouinage étrange, et le spectacle est fort curieux à étudier, un jour de foire, par exemple.

Les fonctionnaires avec leur casquette de couleur ornée de l'étoile réglementaire, les propriétaires habillés à l'européenne, les paysans avec leur sarrau grossier (*svitka)* blanc ou gris, serré à la ceinture, et leur bonnet carré, de la même étoffe; les juifs avec leurs papillotes de chaque côté des tempes et leurs longues houppelandes noires, les Tchèques avec leurs pantalons dans leurs bottes, une veste de drap courte, le castor orné d'une plume et une longue pipe de porcelaine à la bouche; l'Allemand avec sa longue redingote en drap bleu, et le foulard rouge qui lui sert de cravate, tout cela se coudoie, fait des marchés et se comprend, Dieu sait de quelle façon, plutôt par le geste que par la parole. Si un voyageur tombait de ballon en pareille foire, il ne pourrait jamais deviner en quel pays il se trouve.

Voyons d'abord les Juifs.

On s'est beaucoup occupé de cette race dans ces derniers temps, et les scènes de pillage qui sont survenues sur plusieurs points de la Russie méridionale ont forcé le gouvernement russe à étudier sa situation, car les juifs sont fort nombrenx dans les provinces de l'Ouest. Sur une population de 6,518,373 habitants que comptent les gourvernements

Digitized by Google

de Kief, de Podolie et de Volhynie, les juifs sont au nombre de 1,048,235, soit 16 0/0. Le plus grand nombre habite les villes et les bourgades où leur proportion est de 34 à 72 0/0.

Si un Européen jugeait les juifs d'ici par ceux qu'il rencontre dans les grandes villes de l'Europe, il se tromperait étrangement. Le Juif de ces provinces ressemble autant aux Israélites de Paris, par exemple, qu'un Auvergnat ressemble à un habitué du boulevard.

Le Juif russe est un être ignorant, fanatique, qui ne connaît que son Talmud et en observe tous les préceptes avec une exactitude scrupuleuse. Qu'il soit le coquin le plus fieffé de la terre, il ne s'écartera jamais des prescriptions religieuses qui lui sont imposées par ce livre, trait caractéristique qui est commun, du reste, à tous les peuples de l'Orient. Le Talmud, comme on le sait, règle avec un soin minutieux tous les plus petits détails de la vie juive. C'est ce qui fait que le juif n'obéissant qu'aux formules est un être sans moralité aucune. Ainsi, en vertu du Talmud, il ne peut manger que des mets préparés par les siens; il lui est défendu de se servir de la vaisselle des chrétiens. En mangeant et en buvant, il doit avoir la tête couverte. Le jour du sabbat, qu'il observe scrupuleusement, il lui est défendu de faire du feu, d'écrire, de vendre ou d'acheter. Il ne peut pas non plus voyager et lorsque ce jour-là, il est cité à comparaître devant le juge de paix, il fait la route à pied.

Le Talmud lui enseigne que le chrétien appartient à une race inférieure, qu'il est un *goï*, que les juifs sont les élus de Dieu, qu'à l'arrivée du Messie, ils deviendront tout-puissants sur la terre, et les autres peuples seront obligés de les servir. En conséquence, il exploitera le chrétien, le volera, le trompera. Tremblant et rampant jusqu'à terre devant la force matérielle, il méprise toutefois intérieurement celui qui en dispose, et réserve toute son admiration pour la supériorité que donnent l'esprit, la ruse, la finesse et le succès dans les affaires. Flatteur, cauteleux, infatigable lorsqu'il a besoin de vous, et vous sai. riche, il devient grossier et insolent lorsque vous êtes son débiteur peu exact. Les juives fournissent le plus fort contingent à la prostitution dans les villes; leurs coreligionnaires ferment les yeux sur ce dévergondage et en profitent même; mais si l'une d'elles quitte le judaïsme pour embrasser l'orthodoxie, malheur à elle! C'est la mort qui l'attend.

Digitized by Google

Le juif a cependant certaines qualités. Il est sobre, économe, travailleur, énergique, entreprenant et infatigable, là où il a l'espoir de gagner quelque chose. Il est si peu exigeant en fait de nourriture, que l'on se demande quelquefois de quoi il vit. En outre, je n'ai jamais rencontré de juif qui soit ivre. Enfin, il connaît le prix de l'argent, sait calculer et est d'une grande habileté dans le commerce. Avec un capital fort minime, il ne craint pas d'aborder une grande affaire. Comme il est sans scrupules, il ne recule devant rien, lorsqu'il s'agit d'obtenir une entreprise lucrative. Du reste, les juifs se mangent souvent entre eux, et tous les moyens leur sont bons pour écarter un rival.

Avoir un commerce quelconque, est l'idéal de tout juif qui a cent roubles en poche. Du reste, dans cette spécialité, il n'a aucun fanatisme. Toutes les inventions de la science moderne trouvent en lui un adepte fervent, car, avec son flair habituel, il comprend immédiatement tous les avantages qu'il peut en retirer.

La situation prépondérante qu'il a prise dans les provinces du sud-ouest, pour tout ce qui regarde le commerce, résulte aussi de tout un passé historique. Du temps où cette région appartenait à la Pologne, il n'y avait que deux classes : la noblesse guerroyant ou faisant valoir ses terres, et le serf travaillant pour ses maîtres. La bourgeoisie n'existait que dans les grandes villes. Les juifs occupèrent immédiatement la place restée vide, et accaparèrent toutes les affaires. La révolte des Cosaques et des Haïdamaques était autant dirigée contre les juifs que contre les Polonais. La preuve en est dans cette chanson petite-russienne :

Terre polonaise, Ukraine podolienne
Voilà plus d'un an, plus de deux ans
Qu'il n'y a aucun bien-être dans cette terre chrétienne,
Que la pauvre veuve se désole et est dans la peine.
Non, ce n'est point une pauvre veuve, c'est la terre royale.
Depuis que les juifs l'ont prise à ferme,
Et ont bâti des cabarets de lieue en lieue.....
Lorsque passe un Cosaque ukrainien, sans s'arrêter au cabaret,
Le juif court après lui, le saisit par le toupet,
Et le bat avec ses deux poings sur la nuque :
« Cosaque, vagabond, avec quoi payerai-je les Lachs (1),
Si tu passes auprès de mon cabaret
Sans y entrer ? »

(1) Terme de mépris donné aux Polonais par les Russes et les Petits-Russiens.

Digitized by Google

Et il dépouille le Cosaque de l'Ukraine de ses armes.
En Ukraine le Cosaque marche derrière le juif,
Il l'appelle : très puissant seigneur,
Et le juif dit à sa juive :
« Reïza, ma ménagère,
Comme il fait bon vivre en Ukraine,
Puisque le Cosaque m'appelle : très puissant seigneur »..... (1)

Depuis cette époque, et malgré les persécutions dont ils ont été plusieurs fois victimes, ils forment une classe à part, un *status in statu*, ayant son organisation spéciale, son code religieux, ses tribunaux rabbiniques, ses hôpitaux, ses écoles, ses abattoirs, ses percepteurs d'impôts, tout cela sous la direction du *Kahal !* Le gouvernement, par ses mesures de proscription, n'a fait que l'isoler davantage. Ainsi, depuis quelques années, il est défendu aux juifs d'acheter ou d'affermer des propriétés, des moulins, des distilleries, des cabarets dans les villages ; mais le juif est au-dessus de la loi, car il connaît la vénalité des fonctionnaires, et il sait que, pourvu qu'il y mette le prix, il peut tout se permettre. C'est surtout au commerce d'eau-de-vie que le juif se cramponne avec le plus d'acharnement, car c'est celui qui rapporte les bénéfices les plus faciles et les plus rapides. Malgré la loi qui lui défend de tenir des débits d'eau-de-vie et de prendre patente, tous les cabarets des villages sont restés entre les mains des juifs, qui en sont quittes pour prendre patente au nom d'un paysan quelconque, et graisser la patte à la police locale. Par l'eau-de-vie *(horylka)* ils tiennent les paysans sous leur empire et les exploitent à leur gré, en les ruinant d'abord, puis en leur prêtant de l'argent à deux et même à six pour cent par mois.

Il est inutile maintenant de dire pourquoi, de toutes les races qui habitent cette contrée, le juif est le plus rebelle à la russification. Ayant le monopole du commerce et possédant, seul, le secret des affaires, au milieu d'une population qui ne vit que d'agriculture, le juif est fort par la faiblesse des autres et ne craint aucune concurrence.

L'instruction seule n'est pas suffisante pour faire cesser cet état de choses. J'ai connu des jeunes juifs et juives qui avaient fini leurs études dans des gymnases, et qui n'avaient plus rien qui les rattachât

(1) *Chants historiques du peuple petit-russien*, par Antonovitch et Dragomirof. Kief, 1874. Tome II, page 25.

Digitized by Google

à leurs coreligionnaires. Ils n'en étaient pas plus Russes pour cela, car le juif, par sa nature, est essentiellement cosmopolite.

En ce moment, fonctionne une commission présidée par le comte Pahlen, ancien ministre de la justice, et chargée de reviser la législation existante. Mais je suis sûr qu'elle ne trouvera que des palliatifs. Le seul moyen de résoudre la question juive, serait de refondre complètement le système administratif, en instituant l'état civil pour tous, en établissant des institutions communales et municipales qui engloberaient tout le monde, en décrétant l'instruction gratuite et obligatoire, en supprimant le *Kahal*, en effaçant tout ce qui tend à isoler la race juive, et en tâchant de la fondre dans la masse générale.

La russification n'a pas plus de prise sur les colons allemands. La colonisation de la Pologne et de la Volhynie date de 1863, alors que les propriétaires polonais, ruinés par l'émancipation des paysans, par l'insurrection et écrasés par les contributions de guerre, virent dans la colonisation une nouvelle source de revenus; mais depuis la guerre franco-prussienne, elle a pris des proportions considérables. Plus d'une fois la presse russe a signalé le danger qui résultait pour la Russie d'avoir des hôtes aussi dangereux sur ses frontières, mais le gouvernement, qui ne tient pas sans doute à se quereller avec l'Allemagne, les laisse tranquilles.

Ces colons proviennent tous de la Prusse. On les appelle ici : Kaschoubes, Poméraniens et Vieux-Prussiens. Les Kaschoubes et les Poméraniens se font remarquer par leur lourdeur et leur extérieur apathique; en général, ils sont pauvres. Ils s'installent de préférence dans les forêts que les propriétaires veulent défricher et prennent un bail de vingt à trente ans. Aussitôt installés, ils se font des huttes en terre où ils habitent jusqu'à ce qu'ils puissent se construire des cabanes. Leur vie se passe à défricher, et l'on peut dire que les forêts n'ont pas de plus grands ennemis que ces colons.

Vivant à part dans leurs bois et à quelque distance des villages, ils n'ont rien de commun avec les paysans, car l'organisation communale ne touche que ces derniers. Toutefois les paysans leur doivent quelques innovations. Ce sont eux qui ont introduit la charrue et la herse en fer, ainsi que les essieux en fer. Auparavant tout cela était en bois. Chaque grande colonie a son école où, le dimanche, l'instituteur récite les prières. Ces colons ne sont guère en contact avec les

Digitized by Google

paysans que les jours de foire; du reste ces derniers les craignent comme la peste. Les Allemands n'ont affaire aux autorités que pour changer leur billet de séjour qui est renouvelable tous les ans. Ils se sont installés ici avec tout ce qui leur rappelle le *Vaterland;* ils ont conservé leurs habitudes, leur langue et leur manière de s'habiller. Ils baragouinent un peu le polonais dans leurs relations avec les propriétaires; un grand nombre même ignore cette langue; quant au russe, ils le comprennent autant que le chinois. Du reste, ils n'ont pas besoin de connaître d'autre langue que leur langue maternelle, car ils se font toujours comprendre des juifs, et c'est l'essentiel.

Les Vieux-Prussiens leur sont supérieurs; ils sont plus riches et plus développés. Ils choisissent de préférence de bonnes terres. Ils fournissent d'excellents forgerons et de bons meuniers. Presque tous les moulins à vent et à eau de la contrée sont entre leurs mains, et dans cette branche d'industrie, ils sont de redoutables concurrents pour les juifs. Près de Jitomir et surtout dans le gouvernement d'Ekatérinoslave, on rencontre des colonies qui peuvent soutenir toute comparaison avec les plus élégants villages de l'étranger. Les maisons bien blanchies disparaissent au milieu d'énormes buissons d'acacias et d'arbres fruitiers. Les rues sont larges et propres. Ces colons cultivent la terre avec des instruments perfectionnés. Par-ci, par-là, on trouve une brasserie ou un moulin à vapeur.

Les colons tchèques sont de tous points supérieurs aux colons allemands, plus sociables, plus riches et surtout plus instruits. Bien que l'Allemagne se vante de son instruction populaire, le nombre des colons allemands qui savent lire et écrire est très restreint. Les colons tchèques, au contraire (et je parle aussi des femmes) savent tous lire et écrire; les plus riches envoient leurs fils au collège, et dernièrement j'ai rencontré le fils d'un riche brasseur qui avait terminé ses études universitaires à Moscou. Au lieu de s'installer dans des forêts, ils choisissent la terre noire, le *tchernoziom*, apte à la culture du froment, de la betterave, du houblon et du trèfle. Ils se mettent vingt ou trente pour acheter une grande propriété. Ils y installent aussitôt une brasserie, une fabrique de machines agricoles, des *pivnicas* avec des journaux, et quelquefois même un moulin à vapeur. Quelques-uns de ces villages tchèques possèdent un théâtre, où le dimanche des amateurs y donnent des représentations, et une bibliothèque

Digitized by Google

publique; presque tous ont une Société de musique instrumentale. Enfin, comme la langue tchèque est une langue slave qui a beaucoup d'affinité avec les langues polonaise et russe, ces colons se font mieux comprendre des paysans, et dans leurs relations, ils ont fini par adopter une langue, ou plutôt un jargon qui est un amalgame de mots tchèques, polonais et petits-russiens (1).

A tous les points de vue, la colonisation des provinces de l'ouest par les Tchèques ne peut que rapporter des avantages. Il fut une époque où ces « frères slaves » étaient admis à bras ouverts et l'administration avait reçu l'ordre de leur faciliter l'acquisition de propriétés. Aujourd'hui, le vent a tourné. Les petits théâtres où ils s'amusaient bien innocemment le dimanche sont fermés, et ces prétendus frères slaves ont perdu le droit d'acheter des terres. On leur en veut, paraît-il, de n'avoir pas embrassé l'orthodoxie. La propagande avait été menée très activement surtout parmi les Tchèques vieux-catholiques; mais les popes furent mal reçus. Ils n'avaient pas ce qu'il fallait pour inspirer le respect à ces Occidentaux d'une civilisation supérieure.

On le voit, le système de russification appliqué depuis 1863 n'a produit que des résultats négatifs. Ne reposant que sur la force matérielle, il n'a réussi qu'à isoler et à séparer les différentes races qui habitent ces provinces; ses mesures de proscription ont eu pour effet la désorganisation de ce pays et sa ruine matérielle. Tous ses éléments n'ont aucune cohésion, aucun lien commun. Pour faire de tous ces différents peuples si étrangers l'un à l'autre une masse compacte, homogène qui, à la longue, finirait par avoir une physionomie russe, il faudrait faire disparaître toutes les barrières qui les enserrent et qui leur rappellent à chaque pas qu'ils ne sont pas Russes, bien qu'ils aient les mêmes charges à remplir que les vrais Russes; il faudrait, ainsi que je l'ai dit plus haut, introduire l'état civil, un régime communal qui engloberait tous les habitants sans distinction et établir l'instruction primaire, gratuite et obligatoire. De cette façon, Russes, Polonais, Petits-Russiens, Juifs, Allemands, Tchèques auraient des intérêts identiques et des devoirs communs. Mais ce sont là des *pia desideria* que les générations futures seules pourront voir réalisés.

(A suivre.) C. Courrière.

(1) Voir dans ce même numéro, p. 210, *Les colons tchèques en Petite Russie.*

Digitized by Google

CANADA. — COLONISATION

CONSEILS PRATIQUES AUX ÉMIGRANTS

La *Revue française*, dès sa fondation, a attiré d'une façon toute spéciale l'attention publique sur le Canada, parce qu'il y a dans ce pays une agglomération considérable de colons d'origine française, qui tiennent à entretenir avec notre pays les relations les plus étroites. Elle a donné sur ces vastes régions les études les plus consciencieuses et les plus variées. MM. Hector Fabre, Ludovic de Linarès, Georges Demanche ont habité ou voyagé dans ce pays, et les travaux qu'ils ont publiés dans ces deux dernières années ont permis à tous ceux qui s'intéressent au Canada d'avoir une idée très exacte de la physionomie du pays, de ses ressources, du caractère des habitants. La *Revue française* a donné l'année dernière (1), grâce aux précieuses indications du docteur Meyer, une série de *conseils pratiques* pour les émigrants. Installé dans les pays du nord-ouest, dans l'Assiniboia, le docteur Meyer assiste au développement extraordinaire de la richesse dans ces contrées, et s'étonne très justement que les Français, qui voient peu à peu se tarir les meilleures sources de profits en France, ne soient pas plus entreprenants, et n'imitent pas les Anglais qui, soit en Australie, soit au Canada, achètent des terres dont le rendement et la plus-value les aident à compenser les pertes qu'ils font d'autre part. J'ai reproduit sous le même titre les précieuses indications de M. A. Bodard, alors fixé à Windsor (Ontario), et qui m'avait adressé sur l'avenir de ces contrées les détails les plus circonstanciés et les plus probants. Cet infatigable colon, fixé depuis de longues années au Canada, m'a bien souvent écrit dans le même sens ; il a l'intime conviction qu'il y a pour les Français qui se décideraient à traverser l'Océan et à porter au Canada un peu d'argent, et surtout une grande somme d'énergie et de travail, la certitude d'un avenir meilleur que celui qui les attend en France, surtout si la crise agricole se prolonge.

(1) Voir la *Revue française*, t. III, p. 242. (N° 15. Mars 1886.)

Digitized by Google

La chaleureuse propagande faite dans toute la France par M. Hector Fabre; le voyage que nombre de Français ont entrepris à bord du *Damara*, en août 1885; plusieurs publications faites dans ces derniers temps, et parmi lesquelles je dois signaler l'étude toute récente de M. Agostini; le séjour en France de M. le curé Labelle, de M. le juge Berthelot, de M. l'abbé Casgrain, et de tant d'autres illustrations canadiennes, ont fini par amener des rapports plus intimes, par cimenter des amitiés, et par éveiller chez un nombre considérable de Français le désir de s'enquérir du Canada, et de renouer les relations, malheureusement interrompues depuis plus d'un siècle, avec ce pays peuplé en partie de nos compatriotes. Grâce à l'Océan qui les séparait de leur patrie d'origine, ces colons français ont conservé les mœurs, les usages, les croyances de la vieille France; dépôt sacré des anciennes générations qui ont placé notre pays en tête de la civilisation chrétienne, et que les révolutions successives, qui ont ébranlé tant de fois notre patrie depuis un siècle, ont compromis au point qu'on se demande si la mission providentielle de la France ne va pas bientôt échoir à quelque autre grande puissance.

J'estime qu'il y a un sérieux profit à tirer pour nous des relations nouvelles qui paraissent devoir s'établir avec le Canada. Il y a chez nos compatriotes de Québec et de Montréal une vitalité, une énergie morale, une droiture et une franchise qui sont bien d'essence française. Ceux qui se décideront à aller au Canada pour y assurer l'avenir de leur famille et échapper au désastre dont sont menacées bien des fortunes, trouveront de l'autre côté de l'Océan non seulement la sécurité, l'ordre, la liberté et la fortune, mais aussi la tradition française dans toute sa pureté; et leur patriotisme, loin de s'étioler par cet éloignement, n'en sera que plus éclairé et que plus ardent.

Les observations qui suivent sont extraites des courriers les plus récents que m'a adressés M. A. Bodard.

VOYAGE A FAIRE AVANT TOUTE INSTALLATION DÉFINITIVE.

J'engage toujours les personnes qui me manifestent le désir de s'établir au Canada et d'y apporter des capitaux, à venir d'abord y faire un premier voyage, une sorte de reconnaissance du pays. Le mois de mars est très favorable pour une telle excursion; on a alors le temps de voir

Digitized by Google

les terres et de se mettre à l'œuvre au printemps pour labourer et semer. On commence à labourer du 15 au 30 avril jusqu'à la fin de mai. Tout est mûr dans le courant du mois d'août, selon l'époque des semailles.

On devra s'embarquer au Havre, et se rendre à New-York par la ligne transatlantique; on ira ensuite de New-York à Montréal par le chemin de fer. C'est ce qu'il y a de plus simple et, tout compte fait, de meilleur marché. Là, je serai à la disposition de toutes les personnes que vous me recommanderez.

Un père de famille venant avec sa femme et quatre ou cinq enfants peut séjourner à Montréal, et s'il sait vivre économiquement, il peut, en achetant tout en ville, dépenser de 10 à 15 francs par jour, ce qui n'est vraiment pas excessif. A l'appui de ce dire, voici les prix courants des vivres à Montréal. Les bonnes ménagères ne trouveront pas ces détails superflus.

Le pain, 0 fr. 15 la livre. — Le beafsteak, 0 fr. 50 à 0 fr. 60. — Les pommes de terre 5 francs à 8 francs l'hectolitre. — Le lard, 0 fr. 40 à 0 fr. 50. — Le jambon, 0 fr. 60. — Les œufs, 0 fr. 60 la douzaine en été. — Le riz, 0 fr. 25. — Les poulets et les oies, de 0 fr. 35 à 0 fr. 45 la livre. — Le pétrole, 0 fr. 25 le litre. — Le charbon de terre (900 kilos), 28 francs. — L'anthracite, 30 à 32 francs. — Le bois, par corde (1), (sapin), 15 francs. — Bois dur (chêne), 20 à 25 francs.

Il est bien entendu qu'une famille vivant dans une ferme dépenserait beaucoup moins. Les prix qui précèdent sont les prix de la ville de Montréal.

L'AVENIR EST AUX AGRICULTEURS ET AUX ÉLEVEURS.

Je ne saurais trop répéter ce que je vous ai souvent écrit. Je ne conseillerai jamais à un émigrant de faire une industrie quelconque au Canada avant d'avoir habité le pays pendant plusieurs années et d'y avoir appris à connaître les choses et les gens. Les affaires s'y font trop à l'américaine. Il n'y a rien à faire ici pour des artisans; je ne vois d'avenir que pour des cultivateurs.

L'agriculture s'y présente dans des conditions infiniment plus avantageuses qu'en France. La terre y est à meilleur marché, les impôts sont bien moindres, les produits se vendent bien, et toutes les cultures y sont libres, même celle du tabac. Si les personnes dont vous me parlez

(1) La corde vaut 100 pieds cubes : — 6 pieds de long, 3 pieds de large, 4 $^1/_2$ pieds de haut.

Digitized by Google

viennent s'établir ici, il leur faudra un petit capital pour commencer, et elles feront sagement en ne s'occupant pas de ce qui est en dehors de leurs aptitudes spéciales. Puisqu'il s'agit d'agriculteurs, la culture des céréales et des légumes leur offre un vaste champ d'activité; sinon il serait plus avantageux de s'occuper de l'élevage des animaux. Pour des gens inexpérimentés, c'est cette exploitation qui donnera le plus de bénéfice, car le croît se fait sans grands soucis de la part de l'éleveur; pourvu qu'il surveille, cela suffit. Ce sont ces raisons qui m'ont fait bien souvent conseiller aux colons de s'occuper d'élevage plutôt que de culture. La démonstration est d'ailleurs très simple.

La moyenne des terres produit ici, par arpent, 30 à 40 minots d'avoine à 30 cents, soit 45 à 60 francs; et cela exige beaucoup de travail, semences, labours, tandis qu'un arpent de foin produit au moins 200 bottes, qui se vendent depuis 30 francs les 100 bottes jusqu'à 60 francs, et on n'a que la peine de faucher. Par là on obtient aussi plus d'engrais, ce qui est d'autant plus avantageux qu'une terre engraissée donne plus du double de récolte. Ainsi une terre nouvellement défrichée produit de 25 à 30 minots de blé à l'arpent en moyenne; mais quand on y a cultivé du blé pendant vingt ans sans engrais, il faut s'attendre à voir la récolte baisser à 12 ou même à 10 minots.

En calculant l'arpent de terre à $ (1) 25 ou 125 francs, vous voyez que c'est un bon placement, puisque vous êtes certain d'avoir un minimum de récolte brute de $ 10 à $ 12, soit 50 à 60 francs.

Le beurre se vend aussi cher qu'en France, en moyenne 17 à 18 cents, soit 90 centimes la livre de 454 grammes. Le cultivateur a donc intérêt, puisque la terre est bon marché, à avoir de bonnes vaches et à fabriquer du beurre. Pour cette exploitation, je recommande tout particulièrement les *cantons de l'Est*, que j'ai visités et où un bon nombre de nos compatriotes sont établis. Il y a aussi des terres, au nord de Montréal, pour le même usage. On peut calculer en moyenne la terre de labour, dans ces endroits, à 100 ou 125 francs l'acre de 40 ares, Cette terre, nouvellement défrichée, peut donner par hectare 20, 25, jusqu'à 30 hectolitres de blé. Ce sont des pays d'élevage pour les bêtes à cornes et les moutons. En résumé, c'est le beurre, la pomme de terre et le foin qui paient le mieux. J'en dirai autant de l'élevage à l'herbe du mouton et du porc, qui donne de très bons profits.

(1) Ce signe veut dire *piastres*. La piastre ou dollar vaut 5 francs environ.

Digitized by Google

Je n'ose pas conseiller de se livrer à la culture des grains, les bénéfices sont bien moindres. Ainsi un acre de foin fumé donne 300 bottes de foin à l'acre, et les 100 bottes (1,500 livres anglaises) se vendent actuellement 40 francs.

En principe, on a avantage à choisir toutes les cultures qui n'exigent pas de main-d'œuvre ; car un ouvrier des champs qui travaille à la journée et est nourri se paie de 2 fr. 50 à 3 francs. Au mois et nourri, il se paie de 50 à 70 francs.— Les servantes à la campagne sont difficiles à trouver, on les paie de 5 à 10 francs par semaine, sans compter leur nourriture. Il vaut mieux en amener de France si c'est possible.

On peut aussi avantageusement donner à moitié profit une terre à un fermier honnête, avec certaines conditions de fumure. Il serait préférable d'engager un fermier français par contrat pour plusieurs années. Les récoltes sont partagées par moitié, le propriétaire fournissant la moitié des semences. Le foin est partagé : 2/3 pour le propriétaire, 1/3 pour le fermier. Le propriétaire fournit la terre, la maison, les granges, etc. Le fermier fournit la main-d'œuvre, les chevaux, le fumier, etc. Cette combinaison donne de bons profits, mais à la condition que l'on exerce une surveillance suivie pour empêcher le fermier d'épuiser la terre et pour qu'il l'engraisse suffisamment.

On trouve ici, à meilleur marché qu'en France, tous les instruments d'agriculture : faucheuses, moissonneuses, lieuses, batteuses, râteaux à cheval, etc. Il ne faut pas beaucoup acheter de matériel pour commencer, à moins d'avoir avec soi des fermiers dévoués.

En hiver, presque tout le monde chôme, c'est la saison des distractions. Mais les gens travailleurs en profitent pour défricher, abattre les bois, préparer les pieux pour les clôtures, charrier le bois de chauffage à la maison, et, par-dessus tout, pour soigner les animaux. Pour un paysan énergique, actif, il est facile de s'occuper sur sa terre aussi bien l'hiver que l'été.

RÉGIONS DU CANADA OU IL CONVIENT DE SE FIXER

J'ai donné à ce sujet des détails très précis dans le journal *le Pionnier*, auquel je renvoie le lecteur pour tout ce qui concerne la colonisation (1).

(1) *Le Pionnier* paraît à Sherbrooke (Canada). M. J.-A. Chicoyne en est rédacteur en chef.

Digitized by Google

Pour l'élevage, j'y recommande nos cantons de l'Est : Cooticook, Sherbrooke, Compton, etc., et aussi les cantons du Nord, mais quand le chemin de fer y sera assuré. Dans les cantons de l'Est, on trouve partout des médecins et toutes les facilités désirables pour y vivre convenablement.

Si on s'établit auprès de Montréal, on y paiera la terre quatre fois plus cher, sans en tirer beaucoup plus de profit, à moins que l'on n'y fasse du jardinage et des fruits.

Dans la province d'Ontario, les terres sont d'un prix plus élevé que dans nos cantons de l'Est, sans être pourtant meilleures. Dans le comté d'Essex, le prix de l'acre a atteint, grâce à la spéculation, 500 et même 800 francs, ce qui n'est pas très encourageant pour l'acheteur, car le revenu de la terre en blé et en fourrages est le même que dans les cantons de l'Est.

J'ai habité les deux provinces d'Ontario et celle de Québec, et je donnerais volontiers la préférence à celle de Québec si je venais de France pour me fixer ici. Cette dernière province est en effet plus française et on peut même se passer de l'anglais. L'hiver dure environ quinze jours de moins dans la province d'Ontario et la neige y est moins abondante, surtout dans l'Ouest, mais, par contre, on y a de la pluie et de la boue. Les terres sont d'une égale fertilité dans ces deux régions, mais se paient environ le double dans la province d'Ontario que dans celle de Québec. En Ontario, l'agriculture est plus perfectionnée, tandis que vers Québec le paysan est routinier, n'engraisse pas sa terre et par suite a moins de récolte.

FAMILLE DISPOSANT DE 5,000 FRANCS.

Une famille qui travaille de ses mains a besoin d'au moins 5,000 francs pour venir s'établir ici. Elle pourra obtenir une terre d'une quarantaine d'hectares, en payant moitié comptant et le reste en 5 ou 6 années avec intérêt à 6 0/0, un tiers de la terre étant défriché, et le reste en bois, avec une petite maison et des granges. Au moment où je vous écris, je viens d'installer un de nos compatriotes. Capital : 2,000 francs pour l'achat de 20 arpents de terre de labour, — 300 ou 400 francs pour 50 ou 60 arpents en bois, — 1,500 francs pour la maison. — Avec le reste on achètera des chevaux, vaches, charrues, vivres, etc.

Digitized by Google

FAMILLE DISPOSANT DE 50,000 FRANCS.

Si on dispose de 50,000 francs, il faut prendre une propriété de 500 arpents, avec une maison et des granges ; la moitié étant défrichée. C'est une affaire d'environ 30,000 francs. Il faut y élever des moutons et y faire du beurre. Avec cette superficie on peut facilement commencer une exploitation. Le reste du capital sera employé à acheter de bons animaux.

FAMILLE DISPOSANT DE 100,000 FRANCS.

Si vous avez 100,000 francs, je vous conseille d'employer la moitié de la somme à faire comme je viens de dire précédemment ; et prêtez dans le pays l'autre moitié à 5 ou 6 0/0 sur première hypothèque. C'est le meilleur placement, et le mieux à faire jusqu'à ce qu'on ait, par un séjour suffisant, étudié le pays et connu ses ressources.

On peut aussi se livrer à la culture des fruits et de la vigne près des villes ; mais alors il faut payer la terre jusqu'à 500 francs l'acre. Les vignes et les arbres fruitiers sont d'un bon rendement. Il faut attendre deux années et demie pour avoir une bonne récolte, mais on en est amplement dédommagé.

Pour l'élevage, 500 acres sont suffisants, dont la moitié en labour. A mesure qu'on a besoin de plus de terres, on défriche les parties boisées. Le prix des terres en labour près des centres est d'au moins 100 francs l'acre ; celui des bois est de 10 à 20 francs. Loin des centres populeux on peut trouver des terres boisées à 3 francs l'acre, mais je ne conseillerais pas de les prendre.

LE CLIMAT N'EST PAS UN OBSTACLE A L'IMMIGRATION.

Les craintes qu'inspire en France la rigueur des froids du Canada sont très exagérées. Personnellement j'ai pu comparer l'hiver de France et celui du Canada, et je préfère ce dernier. Quand j'ai quitté la France, il y a de longues années déjà, l'on m'avait tant parlé des six mois de neige du Canada, que j'y croyais geler ; aussi j'avais toute une cargaison de gilets de laine, chaussures fourrées, bas de laine, caleçons d'hiver. Ainsi vêtu, j'étouffais et je dus bientôt m'ha-

Digitized by Google

biller comme en France. La seule différence est que, pour sortir, il faut mettre un pardessus de fourrures. En hiver notre climat est plus sain que celui de France ; s'il fait plus froid ici, en revanche le temps est plus sec. Nous n'avons ni l'humidité, ni les pluies et la boue qui rend souvent si désagréable la saison d'hiver en France. Une couche de neige sèche couvre ici la terre pendant toute la durée de l'hiver ; les routes sont praticables et magnifiques. Il suffit d'une année ou deux pour se faire à notre climat, et ensuite on s'en trouve mieux que partout ailleurs. Les enfants n'ont rien à craindre de cette température, si on a la précaution de les empêcher de sortir sans être suffisamment vêtus, afin de rendre moins brusque la transition entre l'air chaud des appartements et le froid extérieur. La neige étant sèche, ils peuvent jouer dehors sans se mouiller ni se salir.

En même temps que cette intéressante correspondance de M. A. Bodard, je tiens à donner une lettre qui nous arrive à l'instant d'un de nos collaborateurs qui habite le Canada.

On sera frappé de la concordance des réponses :

« Monsieur le Directeur.

» En réponse au questionnaire que vous m'avez adressé, je crois devoir recommander aux émigrants comme la meilleure région pour s'établir (étant donné qu'on a déjà l'expérience de l'agriculture et qu'on dispose d'un capital d'environ 50,000 francs), celle des *Cantons de l'Est*, dont la capitale est Sherbrooke. Le genre de culture qu'il y aurait à faire serait l'élevage des bestiaux, des moutons et des cochons.

» Le résultat que l'on peut obtenir varie de 8, 9 à 10 0/0, c'est-à-dire qu'une terre qui vaut 10,000 piastres ou 50,000 francs peut rapporter 4,000, 4,500 ou 5,000 francs. On a même vu des terres qui rapportaient davantage.

» Il faut aussi noter que la propriété n'est pas arrivée ici à sa pleine valeur, parce que les terres sont toujours susceptibles d'améliorations : pierres à enlever, fossés à creuser, bois à couper....., on a donc toutes garanties de ne pas perdre si on revend sa terre.

» Je puis vous signaler plusieurs terres qui sont à vendre dans les environs : — celle de M. de Cayral, qu'il possède depuis deux ans ; — celle d'un jeune Écossais, qui se plaisait beaucoup ici et qui réus-

Digitized by Google

sissait parfaitement dans l'élevage, mais que la gestion d'un héritage considérable oblige à retourner en Angleterre ; — celle d'un Anglais M. W. Vernon, arrivé il y a cinq ans, et qui a fait de très beaux bénéfices avec les animaux de pur sang. Elle a 300 acres. Je puis vous citer encore les terres de MM. de la Boissière et de la Bigne. Ce dernier vient de retourner en France. Tous paraissent aimer beaucoup ce pays et ne regrettent nullement le temps qu'ils ont passé ici.

» Nous avons des pâturages excellents, les animaux s'y engraissent vite; l'eau étant très bonne, les vaches donnent un lait qui fait du beurre recherché.

» La vie y est beaucoup moins chère que dans le Manitoba et le Nord-Ouest. Le bœuf se paie 8, 9 et 10 centins la livre, ce qui revient à 0 fr. 40, 0 fr. 45, 0 fr. 50 centimes la livre; le beurre 18 à 20 centins la livre. Le moment est très favorable pour s'établir, parce que les bestiaux sont très bon marché. On peut aussi se procurer des meubles à très bon compte, aussi je n'engagerais personne à s'embarrasser d'un mobilier. »

Je dois insister sur l'autorité des renseignements que nos correspondants ont bien voulu nous adresser. Leurs lettres sont remplies du désir de voir nos compatriotes venir en grand nombre renforcer l'élément français déjà très compact dans diverses parties du Canada. Pour certains pays l'émigration peut être un fléau, quand elle dépasse les proportions normales, enlève à l'agriculture et à la défense du pays ce qu'il y a de plus vigoureux et de plus énergique, et quand elle amène la dépopulation de provinces entières. Tout cela n'est pas à craindre en France ; nous ne péchons pas par excès de colonisation, mais au contraire notre pays tend à décliner tant sous le rapport de la richesse que de l'influence commerciale, justement parce que le mouvement d'expansion de la France se fait surtout par voie de conquête militaire et d'explorations scientifiques au lieu de s'opérer en même temps par un courant régulier d'émigration, en vue de la fondation de comptoirs et d'établissements agricoles à l'étranger. Les nombreuses relations que la *Revue Française* a réussi à se créer au Canada prêteront le concours le plus éclairé et le plus désintéressé à cette œuvre de rapprochement de la France et de nos anciens compatriotes d'Outre-Mer.

ÉDOUARD MARBEAU.

Digitized by Google

LES

AFFAIRES COMMERCIALES MARITIMES

Au nombre des services rendus par l'organisation du réseau télégraphique qui relie entre eux les points les plus importants du globe, il faut compter ceux qu'il rend au commerce maritime.

Ces services rendus sont de plusieurs sortes: quelques-uns sont aussi complets que possible, mais d'autres laissent encore à désirer.

Laissant de côté les premiers qui, pour le moment, donnent une suffisante satisfaction à leurs intéressés, nous allons examiner les seconds en vue de chercher les moyens propres à combler les lacunes que nous y aurons constatées.

Bien qu'il existe encore nombre de centres commerciaux importants n'ayant aucune communication télégraphique avec le reste du monde des affaires commerciales maritimes, nous n'insisterons pas sur la nécessité d'y porter remède. Si cela n'a pas été déjà fait, c'est que les intéressés n'ont pas trouvé que, mettant en regard des charges pécuniaires provenant de l'installation d'une ligne en raccord avec le réseau télégraphique général, les benéfices qu'ils pourraient en retirer, la balance pût, à une époque relativement rapprochée, pencher du côté de ces derniers. Parmi ces marchés dépourvus de communications télégraphiques, nous voyons, de l'autre côté de l'Atlantique, en première ligne, ceux des républiques d'Haïti et de Santo-Domingo et ceux de la république de Vénézuéla. Il est bon de constater, cependant, que la plupart de ces points de la mer des Antilles ont tout près d'eux, à Porto-Rico, Cuba et la Jamaïqne pour les premiers, à La Trinidad pour les seconds, des stations avec lesquelles ils pourraient communiquer par mer en quelques heures (la vapeur aidant), s'ils étaient reliés entre eux par un fil télégraphique terrestre, ainsi que cela existe pour divers points dans le Vénézuéla.

Laissant à part ce côté de la question qui nous occupe, lequel n'embrasse que les relations spéculatives entre un marché transatlantique

Digitized by Google

et un marché européen, nous allons appeler l'attention du lecteur sur un autre point de vue de la question plus spécialement maritime, c'est-à-dire sur le trait d'union marchand qui relie l'un des points avec l'autre, autrement dit sur les navires. Occupons-nous d'abord de ceux qui traversent l'océan Atlantique, parce que de tous les navires à la mer, après ceux traversant l'océan Pacifique, ils effectuent les plus longues traversées sans rencontrer de stations télégraphiques leur permettant de correspondre rapidement avec leurs armateurs ou leurs consignataires.

Un paquebot, marchant à raison de 12 milles à l'heure en moyenne, reste environ 13 jours entre les côtes d'Europe et les Antilles, sans communication rapide possible. Si c'est un steamer de charge, il reste au moins 18 jours dans cette situation fâcheuse. Et cependant il trouve sur sa route, tant à l'aller qu'au retour, l'archipel des Açores, qui pourrait lui offrir des moyens de communiquer avec l'Europe, si ce groupe d'îles était relié au continent par un câble télégraphique, qui malheureusement n'existe pas.

Jusqu'à ce jour les études faites en vue de remédier à cet état de choses n'ont pas fait ressortir une somme d'avantages suffisante à compenser la dépense exigée par une semblable installation. Entre le point de la côte de Portugal le plus rapproché de l'île située le plus à l'est des Açores, il y a une distance de 770 milles environ (1,426 kilomètres).

Ce point est, à volonté, l'île de Sainte-Marie, la plus au sud du groupe, ou l'ile San-Miguel, située à 50 milles environ (92 kilom. 1/2) plus au nord que la première. Le câble sous-marin à allonger entre la côte de Portugal et la pointe la plus orientale de l'une ou l'autre de ces deux îles aurait, en tenant compte de la profondeur de la mer, des inégalités du fond et des irrégularités forcées de la marche du navire qui poserait le câble, un développement d'environ 1,500 kilomètres. On estime que le prix de cette installation dépasserait 30 millions. Il faudrait donc, en mettant à 10 0/0, soit 3 millions, la somme que devrait rapporter ce câble pour l'intérêt du capital et son amortissement, que le nombre des dépêches échangées entre les Açores et l'Europe, en les mettant à 50 fr. l'une dans l'autre, dépassât 60,000 par an, soit 200 par jour. Il ne semble pas que ce chiffre puisse être atteint de longtemps. En laissant de côté 100 dépêches par jour à l'échange

Digitized by Google

des besoins locaux, il en reste encore 100 qui doivent être fournies par les communications entre les navires et leurs armateurs ou consignataires. Or l'on peut estimer qu'il n'y aura pas plus de 20 0/0 des navires passant en vue des Açores pouvant avoir besoin de communiquer télégraphiquement avec l'Europe ou avec l'Amérique en passant par l'Europe; par conséquent il faudrait, pour arriver au chiffre de 100 dépêches par jour, expédiées pour les besoins du trafic maritime, qu'il passât au moins 500 navires par jour en vue des Açores, allant dans un sens ou dans l'autre, ce qui ne semble pas possible.

Il serait cependant bien utile, sous bien des rapports, ne fût-ce qu'à titre de renseignements météorologiques pouvant servir aux prévisions du temps que peuvent rencontrer les navires partant d'Europe pour traverser l'Atlantique en descendant vers le sud, d'avoir des communications rapides avec les Açores.

Il n'est pas encore permis de songer à les relier au continent avec un câble télégraphique. Ne pourrait-on pas essayer d'établir ces relations par un service de navigation rapide?

Il nous semble que ce résultat peut être facilement obtenu et à peu de frais.

Supposons que le gouvernement portugais confère avec tous les gouvernements des nations intéressées aussi bien à recevoir des informations météorologiques de fraîche date venant de ce point de l'Océan, qui semble parfois être le centre des mouvements de l'atmosphère, qu'intéressées à augmenter le réseau de leurs correspondances commerciales maritimes, en même temps que la facilité de ces correspondances entre la terre et les navires, et que cette conférence amène une entente ayant pour objet d'assurer, en commun, une subvention convenable à l'entreprise d'un service postal rapide entre Lisbonne et les Açores, la part de chacune des parties contractantes étant calculée en proportion de son trafic transatlantique, le Portugal ayant toujours la part la plus forte comme étant le plus directement intéressé. Voyons, cet accord étant fait, à combien peut s'élever, au début d'une pareille entreprise, la subvention à lui accorder.

Un service semblable peut être assuré par trois navires rapides, construits sur le modèle des torpilleurs de haute mer, ou avisos-torpilleurs, lesquels coûteraient ensemble 1,800,000 fr. au maximum; en portant à 200,000 fr. les frais de première installation, le capital

Digitized by Google

engagé sera de 2 millions. Les frais d'entretien et d'exploitation de ce petit matériel ne s'élèveront guère au-dessus de 15 0/0; il s'ensuit donc que la subvention première à accorder à l'entreprise sera très suffisante étant portée au chiffre de 300,000 fr. (Voir les deux pièces annexées.) L'entreprise aura à transporter gratuitement les dépêches officielles des gouvernements associés, ainsi que les renseignements météorologiques qui devront être transmis au télégraphe le plus tôt possible. Le transport des dépêches privées sera payé suivant un tarif qu'il y aura lieu de déterminer.

Les avisos-rapides devront fournir, aux essais sur les bases, une vitesse de 24 milles à l'heure, de façon à assurer la traversée entre Ponta-Delgada (île San-Miguel) et Lisbonne en moins de 48 heures en hiver, c'est-à-dire du 1er octobre au 1er avril, et au moins de 40 heures durant les six autres mois. Ils toucheront à Ponta-Delgada, puis à Horta (île de Fagal), et enfin iront échanger leurs dépêches avec celles de Corvo ou de Florès. Ils auront un délai de 48 heures pour faire ce service, c'est-à-dire qu'ils devront repartir de Ponta-Delgada pour Lisbonne 48 heures après leur arrivée dans ledit port, le service postal bénéficiant de leurs avances. La durée d'un voyage sera donc au plus de trois fois 48 heures, soit 6 jours. Il pourra alors y avoir, au début de l'entreprise, avec trois avisos neufs, un départ de Lisbonne tous les trois jours. Chacun des avisos aura alors un séjour au port d'attache de trois jours au moins.

Les dépêches de Corvo ou Florès auront trois jours de date, celles de San-Miguel deux jours. Supposons qu'un navire à vapeur faisant 12 milles à l'heure passe en vue de Corvo ou de Florès deux jours avant le passage de l'aviso-rapide. Sa dépêche, qu'il aura télégraphiée au sémaphore de l'île, arrivera cinq jours après son passage. Ce navire aura parcouru pendant ce temps-là cinq fois 288 milles, soit 1,240 milles, c'est-à-dire que, sauf le cas où il aurait pour destination un port de la côte ouest d'Espagne ou de Portugal, la dépêche annonçant son passage arrivera à Lisbonne avant qu'il soit en vue du continent. A plus forte raison, la dépêche arrivera-t-elle d'autant plus en avance que le navire aura fourni moins de vitesse et qu'il n'aura attaqué les côtes d'Europe que sur un point plus éloigné des Açores que ne le sont les côtes ouest d'Espagne et de Portugal. Il ne faut pas perdre de vue aussi que si un navire ou paquebot peut fournir

Digitized by Google

une vitesse de 12 milles par heure entre les Açores et l'Europe, l'aviso-rapide pourra certainement fournir plus de 15 milles dans les mêmes conditions.

Si nous examinons maintenant le cas d'un navire se rendant d'Europe en Amérique, en traversant en écharpe du Nord vers le Sud l'océan Atlantique nord, nous voyons que la distance qui sépare les Açores du point le plus rapproché du continent américain ou des îles des Antilles, en communication télégraphique avec l'Europe, est de 2,250 milles marins environ, distance qu'il ne franchira qu'en 187 heures, soit 7 jours 19 heures, avec une vitesse de 12 milles à l'heure. Supposons qu'il ait communiqué avec les Açores les plus à l'ouest deux jours avant le passage du courrier rapide, la nouvelle en arrivera à Lisbonne cinq jours après et pourra être connue au lieu de sa destination, s'il est sur le réseau télégraphique, un jour et demi avant qu'il puisse être en vue du point le plus rapproché des terres américaines. Les avantages de cette rapidité relative des communications entre les Açores et l'Europe sont d'autant plus sensibles que la marche du navire est plus inférieure à la vitesse de 12 milles à l'heure et que son premier point de contact avec les terres d'Amérique est plus éloigné de cet archipel.

Il ne nous semble pas nécessaire de nous étendre sur les services que ce transport rapide des dépêches peut rendre dans les cas où, soit le mauvais temps, soit des avaries, retiennent des navires dans les parages des Açores, non plus que sur les facilités qu'auront les armateurs ou les destinataires de marchandises de donner en temps utile aux capitaines des ordres ayant pour objet de changer soit la destination du navire, soit la destination d'un lot de marchandises. Prévenus à leur passage en vue des Açores, les capitaines auront au moins six jours devant eux pour prendre leurs dispositions en vue d'assurer l'exécution de ces ordres et établir correctement les documents qu'il y aura lieu de refaire, ou simplement de modifier à cet effet. Ils auront également le temps de remanier la distribution des marchandises dans leurs cales, afin d'éviter toute confusion au moment du déchargement.

Il nous semble que cet examen, bien que rapide et un peu superficiel des avantages que le trafic maritime peut retirer de l'organisation d'un service rapide de transport de dépêches entre les Açores et le

Digitized by Google

Portugal, fait suffisamment ressortir les bénéfices que le commerce maritime européen peut en retirer, pour qu'il s'intéresse à cette entreprise, et pour que les gouvernements des nations qui peuvent en bénéficier s'appliquent à en assurer prochainement l'exécution.

Si, d'autre part, le gouvernement de l'Angleterre, d'accord avec les autres puissances intéressées à avoir des renseignements sur les passages des navires en vue des Bermudes, veut bien s'entendre avec le gouvernement des États-Unis d'Amérique dans le but d'établir, de l'autre côté de l'Atlantique, un service de communications rapides entre les Bermudes et la station télégraphique terrestre la plus rapprochée du cap Hatteras, soit, par exemple, Washington sur la rivière de Pamplico, l'Europe sera suffisamment pourvue d'informations sur les navires de sa flotte commerciale naviguant dans l'Atlantique nord.

Après avoir envisagé la question au point de vue de ses avantages purement commerciaux, nous allons, pour terminer, l'examiner dans ses rapports avec la navigation proprement dite.

Il est un fait bien reconnu aujourd'hui que les gros temps qu'un navire est exposé à rencontrer sur la route qu'il doit suivre peuvent être, en quelque sorte, prévus à l'avance à l'aide du rapprochement des observations météorologiques faites le même jour sur certains points des parages que le navire est appelé à visiter. Il est un fait bien reconnu aussi que le vent fort qui souffle sur certains points de l'océan correspond à un vent contraire, quelquefois aussi violent, soufflant sur un autre point qui est en quelque sorte symétrique du premier, par rapport au lieu géométrique des centres des déplacements atmosphériques.

Le service météorologique international est déjà suffisamment renseigné pour être en mesure de signaler, quelques jours à l'avance, les mauvais temps qui traversent l'Atlantique dans les parages situés au nord du Gulf-stream ; mais, les indications qui lui parviennent ne lui permettent pas encore de pouvoir publier des prévisions, un peu fondées, sur l'état du temps dans les parages compris entre le Gulf-stream et la zone des vents alizés.

Nous croyons pouvoir affirmer, sans crainte d'être contredit par les hommes éminemment compétents qui dirigent les bureaux météorologiques internationaux, que si l'un de ces bureaux pouvait savoir aujourd'hui le temps qu'il faisait il y a trois jours : 1° aux Bermudes ; 2° au

Digitized by Google

cap Hatteras; 3° au nord et au sud du groupe des Açores il serait à même, après avoir comparé ces renseignements avec ceux qu'il a reçus de Madère et des postes d'observation de la côte ouest d'Europe, de fournir aux navires, partant demain et après-demain, des indications suffisamment fondées sur l'état du temps probable dans la zone comprise entre la limite nord des Alizes et la limite sud du courant du Gulf-stream.

L'importance de ces indications n'échappera certainement pas aux personnes qui suivent, avec compétence et intérêts, aussi bien les études météorologiques que les progrès de la navigation. Nous sommes donc convaincu que, si ces lignes viennent à tomber sous les yeux d'hommes en situation de pouvoir mettre les projets qu'elles indiquent à exécution nous ne tarderons pas à voir se compléter le service rapide d'informations dont nous venons d'exposer la nécessité.

Obscur et désintéressé semeur d'idées, nous lançons celle-ci à la grâce de Dieu, souhaitant que la Providence la fasse tomber en terre fertile, puis germer et fructifier au bénéfice du trafic maritime et pour la facilité de la navigation.

LE NOCHER.

P.-S. Nous sommes informés, à la dernière heure, que le projet de l'immersion d'un câble télégraphique reliant les Açores au continent européen vient d'être repris; puisse cette note contribuer à la réalisation de ce projet. — L. N.

Relevé approximatif des dépenses d'exploitation d'un aviso rapide, forme torpilleur de haute mer :

	Par an.
Amortissement et assurances, 8 1/2 0/0 de la valeur (neuf) . . . . . Fr.	48.000
Entretien et grosses réparations, 3 0/0 de la valeur (neuf)	18.000
Consommations, entretien et remplacement des objets d'inventaire, pont et machine.	5.000
Frais d'équipage, salaires, nourriture, divers.	30.000
Forces motrices, charbon et matières grasses pour 41 voyages	62.000
Frais de port, amarrages, droits sédentaires, etc.	10.000
TOTAL des dépenses annuelles. . . Fr.	173.000

Digitized by Google

		Par an.
Pour 3 avisos	Fr.	519.000
Subvention à retrancher		300.000
Reste à la charge de l'entreprise		219.000
— par aviso		73.000
Par voyage, pour 41 voyages annuels, avec amortissement et intérêt des frais de première installation		2.000

Recettes nécessaires pour couvrir les dépenses restant à la charge de l'entreprise, par voyage :

Transport de lettres taxées à 25 cent. pour 15 grammes, dont 10 cent. pour l'entreprise (2,000 lettres à 15 grammes)	Fr.	200
Dépêches à faire passer à l'arrivée, à raison de 1 fr. le mot, dont 60 cent. pour l'entreprise (30 dépêches à dix mots en moyenne)		180
Colis postaux de 3 kil,, à raison de 5 fr. l'un, dont 2 fr. pour l'entreprise (2,000 kil. aller et retour par voyage)		1.332
Passagers de 1re classe avec 30 kil. de bagages, à raison de 150 fr. par passager pour une traversée (8 en moyenne par voyage)		1.200
Total des recettes possibles		2.912
Total des charges de l'entreprise		2.000
Reste par voyage		912
Pour 122 voyages l'an	Fr.	111.264

Sur lesquels il faut prélever les frais généraux d'administration.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES ET NOUVELLES

CHANTIERS ET ATELIERS DE LA GIRONDE

La Société anonyme des *Chantiers et Ateliers de la Gironde* a acquis et exploité, depuis le 1er mai 1882, les chantiers de constructions maritimes créés à Bordeaux par MM. Bichon frères.

Ces chantiers, qui sont situés sur la rive gauche de la Garonne dans la partie où le fleuve a le plus de profondeur, ont été développés d'une façon considérable par les nouveaux propriétaires en vue des importantes constructions dont l'exécution leur était confiée : deux autres cales ont été ajoutées à celles qui existaient avant la fondation de la Société; l'outillage a été perfectionné et augmenté.

L'établissement du Creusot, qui jouit, à juste titre, tant en France qu'à l'étranger, de la plus haute réputation, est un des principaux actionnaires de la Société, et il existe, par suite, entre ces deux établissements, une entente et des relations qui permettent à la Société des Chantiers et Ateliers de la Gironde d'entreprendre tous travaux de constructions maritimes et de livrer, complètement armés, les navires de guerre de tous rangs qui pourraient lui être demandés. Ces conditions exceptionnelles classent les chantiers de la Société de la Gironde parmi les plus importants de France.

Depuis sa fondation, la Société des Chantiers et Ateliers de la Gironde a exécuté les constructions suivantes :

1° Les deux paquebots *Château-Margaux* et *Château-Yquem* qui ont les dimensions ci-après :

Longueur, 116m,27 ; largeur, 12m,55 ; creux sur quille, 9m,70; tirant d'eau moyen, 6m,30 ; déplacement, 6,416tx,75 ; puissance indiquée de la machine, 3,000 chevaux ; vitesse, 14nds,025.

Ces deux paquebots, emménagés avec le plus grand luxe et destinés à faire le service, passagers et marchandises, de la ligne directe de Bordeaux à New-York, ont été construits pour le compte de la Compagnie bordelaise de navigation à vapeur. Ce sont les deux premiers navires, sinon les seuls en France qui aient satisfait aux conditions imposées par la marine militaire en vue de les réquisitionner comme

Digitized by Google

croiseurs auxiliaires (loi des 29-30 janvier 1881) (1). Déjà l'un d'eux, *le Château-Yquem*, a fait partie, à ce titre, de l'escadre de l'amiral Courbet;

2° *La Gironde*, transport de troupes pour la marine militaire, qui présente les dimensions ci-après :

Longueur entre perpendiculaires, 105 mètres ; largeur, 12m,34; creux sur quille, 12 mètres; tirant d'eau moyen, 6m,30; déplacement en tonneaux, 5,775 tonneaux; puissance indiquée de la machine, 2,640 chevaux; vitesse, 13nds,7.

La Gironde, dont l'équipage est de 312 hommes, peut transporter 420 chevaux avec 1,000 hommes ou 3,000 hommes sans chevaux;

3° *Le Vinh-Long*, transport-hôpital, ayant la même carène que *la Gironde*, qui, commencé par MM. Bichon frères, a été achevé et livré à la marine française par la Société;

4° *Le Requin*, cuirassé d'escadre dont les dimensions sont les suivantes :

Longueur, 88m,25; largeur, 18 mètres; creux sur quille (au pont cuirassé), 7m,55 ; tirant d'eau moyen, 7m,20 ; déplacement en tonneaux, 7,209 tonneaux; puissance indiquée des machines, 6,000 chevaux; vitesse, 15 nœuds.

Les appareils moteurs et évaporatoires, ainsi que les appareils auxiliaires qui intéressent la sécurité du navire, sont situés sous un pont blindé de 80 m/m d'épaisseur reposant sur un matelas en teak de 15 c/m et un plafond en tôle d'acier en deux épaisseurs de 16m/m.

Le bâtiment est protégé par une ceinture cuirassée formée de plaques de fer dont l'épaisseur est, au milieu, de 50c/m.

Chacune des 2 tours placée sur le pont des gaillards recevra un canon de 42c/m, de 9 m. 91 de longueur, pesant 76 tonneaux, et avec son affût 177 tonneaux, mû par des appareils hydrauliques. Les boulets cylindriques ou ogivaux lancés par ces canons pèsent 780 kilos.

Le *Requin* recevra, en outre, 4 canons de 10 c/m, 6 canons-revolvers Hotchkiss et 5 tubes lance-torpilles à cuiller, dont 2 à l'avant, 2 par le travers et 1 mobile, à l'arrière, dans l'axe du bâtiment.

Les 2 passages ménagés pour le service des munitions sont protégés contre les projectiles par des anneaux cuirassés de 20 c/m.

---

1. Voir la *Revue française*, n° 1-2, janvier-février 1885, p. 104.

Digitized by Google

5° Pour mémoire : Divers bateaux et appareils de matériel flottan fournis à des industriels.

La Société exécute actuellement pour la marine militaire :

1° 6 torpilleurs de 1re classe, nos 115 à 120, qui ont les dimensions ci-après :

Longueur 35 m., largeur 3 m. 35, creux du dessus de quille au-dessus du pont 2 m. 50, profondeur de carène 0 m. 900. tirant d'eau arrière sous-crosse, 2 m., déplacement en tonneaux 53 t. 750, puissance indiquée de la machine 525 chevaux, vitesse prévue 20 nœuds.

2° le *Troude*, croiseur de 3e classe, destiné spécialement en temps de guerre à opérer la poursuite et la destruction des navires marchands à grande vitesse.

Ses dimensions sont les suivantes :

Longueur à la flottaison 95 m., largeur hors bord 9 m. 50, creux en quille, 6 m. 60, tirant d'eau moyen en charge 4 m. 27, déplacement en charge 1,877 t., puissance indiquée des machines, 6,060 chevaux, vitesse minima dans les essais à outrance 19 nœuds 5.

Ce bâtiment recevra : 2 canons de 14 c/m disposés en encorbellement; 3 canons à tir rapide de 47 m/m; 4 canons-revolvers de 37 m/m et 5 tubes lance-torpilles placés 2 à l'avant, 2 par le travers et 1 à l'arrière.

Sa puissance défensive est constituée :

1° Par un pont cuirasse de 40 m/m d'épaisseur régnant de bout en bout, horizontal dans l'axe du navire et s'abaissant en abord et aux extrémités à 0 m. 80 au-dessous de l'eau sous une inclinaison de 26° environ; 2° par un plafond en tôle de 7 m/m, rivé sous les barrots du pont cuirassé, dans toute la région des machines et des chaudières;

3° Par des glacis entourant tous les panneaux ouvrant dans le pont cuirasse;

4° Par un cofferdam de 80 c/m de largeur, faisant le tour entier du navire. Ce cofferdam, rempli de cellulose ou autre matière obturante légère, s'élève à 1 mètre au-dessus de la flottaison.

L'établissement de la Société des Chantiers et Ateliers de la Gironde occupe une superficie de 97,000 mètres carrés. Il se trouve dans la situation la plus favorable entre la Garonne, où se fait la mise à l'eau des navires, et la ligne du chemin de fer d'Orléans, à laquelle il est relié par un embranchement; cette position lui facilite considérablement la réception de ses matières, soit par mer, soit par voie ferrée.

Digitized by Google

Les machines-outils (poinçonneuses, chanfreineuses, tours parallèles, machines à percer, à cisailler, à raboter, à cintrer. etc.) sont situées sous divers hangars qui ont une superficie couverte de 2,834 mètres carrés. En outre de ces machines-outils, mues par 8 locomobiles et machines fixes, les chantiers possèdent un grand nombre d'appareils divers pour le travail à la main, tels que : machines à percer, presses à dresser, etc.

A l'exception de quelques-unes d'entre elles, toutes ces machines sont neuves et présentent tous les perfectionnements apportés, dans ces dernières années, aux machines-outils.

L'atelier d'ajustage et des forges, où sont situés les fours à cintrer et à équerrer les tôles et les cornières, a 122 mètres de long sur 42 mètres de large, soit une superficie couverte de 5,124 mètres carrés.

Les ateliers à bois (charpentage, menuiserie, modèles) ont une superficie couverte de 1,612 mètres carrés.

Les cales de construction sont au nombre de 4; elles ont respectivement 103, 121, 126 et 127 mètres de longueur sur 9 et 10 mètres de largeur ; ces cales sont en pierre. Il existe, en outre, une avant-cale permettant de lancer un bâtiment de 1,200 tonneaux environ.

Une de ces cales est pourvue d'un pont roulant à vapeur qui la dessert sur toute sa longueur, et qui a été établi en vue de la construction des navires cuirassés. On peut, à l'aide de cet engin qui fonctionne avec une très grande régularité, soulever un poids de 50 tonneaux. Cette cale est, en outre, desservie par une des nombreuses voies ferrées qui sillonnent les chantiers.

La Société possède également un appontement relié au quai par des passerelles, pour l'achèvement et l'armement des navires devant ses chantiers, après leur mise à l'eau, et pour les diverses réparations qui lui sont confiées.

Enfin, la Société étudie un projet d'installation d'un nouvel appontement qui recevrait un appareil de levage d'une grande puissance, destiné à embarquer les machines et les chaudières, et à mâter et démâter les navires, opérations qui se font actuellement au moyen de la machine à mâter du port de Bordeaux.

L'effectif du personnel ouvrier, qui varie avec l'importance des travaux, peut être facilement porté à 2,000 hommes quand les travaux l'exigent.

Digitized by Google

La direction générale de la Société est confiée à M. Le Belin de Dionne, directeur des constructions navales, en retraite, ancien sous-directeur du matériel au ministère de la marine, et directeur de l'établissement national d'Indret, officier de la Légion d'honneur, assisté, en qualité de sous-directeur, par M. Baron, ingénieur de la marine, chevalier de la Légion d'honneur.

Les principaux chefs d'ateliers et de chantiers sortent, soit des écoles de maistrance des ports militaires, soit des arsenaux de la marine.

SUÈDE

UN PROJET DE LOI SUR LE CRÉDIT AGRICOLE

Stockholm, le 30 janvier 1887.

Après plusieurs siècles d'une existence turbulente et glorieuse, la Suède est aujourd'hui le pays d'Europe qui fait le moins parler de lui. L'avènement de la dynastie des Bernadotte — une aventure prodigieusement romanesque, qui semblait préparer pour le pays le retour des destinées brillantes et troublées — a été le point de départ d'une histoire prosaïque, exempte sans doute de gloire et de prestige militaire, mais assez prospère pour que la Suède contemporaine s'en déclare parfaitement satisfaite. On a dit cent fois que les peuples les plus heureux n'ont pas d'histoire. La Suède n'a plus d'histoire, mais c'est un des pays les mieux gouvernés et administrés de l'Europe. Sans fracas et sans déchirements, elle sait réaliser rapidement les progrès intérieurs que des nations plus grandes attendent et attendront encore bien longtemps. Nous voudrions donner ici un exemple, entre autres, de l'esprit qui préside au fonctionnement rapide et sûr de sa machine politique et administrative. On sait tout le bruit qui s'est fait, dans ces dernières années, en France, autour de la question du Crédit agricole. Économistes et agriculteurs, tous, unanimement, réclamaient l'établissement de ce nouveau crédit. Aujourd'hui, qui s'en occupe et qui en parle ? Pourtant, cette réforme n'a pas cessé d'être une nécessité de premier ordre.

Pour renouveler ce débat, nous allons proposer à nos concitoyens l'exemple des Suédois. Peut-être le spectacle des progrès réalisés par

Digitized by Google

un pays qui ne compte que 4,500,000 habitants, piquera-t-il leur amour-propre, en excitant leur curiosité. Quoi qu'il en soit, les personnes qui s'intéressent à cette question seront sans doute heureuses de connaître la façon dont elle a été résolue à Stockholm.

Dans ce pays, comme partout ailleurs, la crise agricole a fait sentir le besoin de remèdes énergiques. On n'a pas voulu plus longtemps laisser l'agriculture dépouillée des moyens d'action qui font la puissance du commerce et de l'industrie. Faciliter le crédit aux agriculteurs, leur fournir, de la façon la plus large, les moyens d'emprunter les capitaux nécessaires à l'exploitation des mille industries rurales, tel est le dessein que l'on s'est proposé et qu'on a poursuivi, malgré la la grandeur des difficultés.

La Suède est donc entrée dans la voie d'une transformation complète de sa législation agraire. La rigueur excessive des vieilles lois rendait impossible l'institution du nouveau crédit. Ces lois devaient être soumises à une refonte complète. C'est la tâche qui a été confiée à une commission extra-parlementaire, nommée le 15 février 1886. Son rapport a été publié le 25 septembre dernier (1).

Avant de faire connaître les modifications proposées aux lois existantes, nous exposerons d'abord la position que ces lois font aux agriculteurs.

Sauf dans les cas particuliers, dont l'énumération sera donnée tout à l'heure, elles n'admettent pas l'hypothèque qui ne repose que sur des biens meubles appartenant à une exploitation agricole. On ne peut donc emprunter, *sans déplacement*, sur les biens mobiliers qui garnissent la terre. Comme on voit, la législation suédoise est plus rigoureuse encore que la nôtre. Le code civil considère les meubles importants et certains objets déterminés comme des *immeubles par nature ou par destination*. Ils sont, *ipso facto*, hypothéqués en même temps que l'immeuble et le propriétaire foncier emprunte de la même manière que sur l'immeuble lui-même ; seuls, les fermiers ou autres cultivateurs d'une terre appartenant à autrui sont privés de cette faculté.

Bref, en Suède, ni le propriétaire foncier , ni le fermier n'ont pos-

(1) C'est à M. Montau, le secrétaire de cette commission, que nous devons nos renseignements. M. Montau n'est pas un inconnu en France. Il a passé deux ans à l'Ecole des Sciences politiques, que dirige M. Boutmy, et il fait aujourd'hui partie de la Société de Législation comparée.

Digitized by Google

sibilité de se faire avancer de l'argent en assignant des objets mobiliers pour garantie. En France, au contraire, ce n'est refusé qu'au fermier.

Les seules industries en faveur desquelles la loi suédoise établisse une hypothèque sont : les forges, les fabriques, les minoteries, les imprimeries, les distilleries d'eau-de-vie et les fabriques de poudre à canon.

L'hypothèque dont jouit le bailleur de fonds repose sur toutes les matières premières employées à la fabrication, sur les biens meubles (tels que machines, outils, animaux), servant à cette exploitation, — enfin sur les créances du débiteur pour toutes les avances qui lui ont été faites en argent ou en marchandises.

Les conclusions du rapport tendent à faire de ces exceptions la règle et à instituer une hypothèque applicable à tous les biens meubles qui peuvent servir à une industrie agricole quelconque.

Le rapport s'occupe en premier lieu des *fermiers* ou, en général, des personnes qui exploitent la terre d'autrui (1).

Quelle que soit l'exploitation agricole pour laquelle ils ont contracté un emprunt, ils peuvent toujours donner à leur bailleur de fonds une hypothèque en garantie de sa créance. Cette hypothèque, qui doit être inscrite au tribunal de 1re instance du ressort, repose sur les machines, outils, animaux, fourrages et engrais appartenant au débiteur et qui se trouvent sur le domaine, — sur tous les autres objets servant à l'exploitation d'une terre, à l'exploitation d'une forêt à l'élevage du bétail ou à la fabrication des produits quelconque de la ferme, — sur les récoltes sur pieds ou coupées, sur les bois buchés, les bois d'œuvre et de refend, sur les produits de l'élevage du bétail et de la fabrication laitière, sur les édifices appartenant en propre au fermier ou à l'usufruitier et qui se trouvent sur le domaine affermé ou sur la résidence ; — enfin sur l'indemnité à laquelle le débiteur a ou peut avoir droit, à la cessation du bail ou à la remise de la résidence.

Le régime applicable aux *propriétaires fonciers* a fait l'objet de vives discussions au sein de la commission. La majorité de ses membres n'a pas cru devoir proposer, en leur faveur, comme elle l'avait fait pour les fermiers, une hypothèque spéciale sur le mobilier d'exploitation, distincte de celle qui peut grever l'immeuble même. Elle

(1) Les possesseurs de majoratis sont rangés dans cette catégorie.

Digitized by Google

consent seulement à ce que l'hypothèque, constituée sur l'immeuble, s'étende également aux meubles. Encore n'a-t-elle pas voulu fixer comme règle que l'inscription hypothécaire qui grève un immeuble comprît toujours le mobilier. Elle en a fait une clause facultative au moins jusqu'à nouvel ordre. Ainsi, lorsqu'un tiers possède, en garantie de sa créance, une hypothèque sur un immeuble avec exploitation agricole, et que la reconnaissance ou le document qui en fait foi stipule une sûreté sur le mobilier, le détenteur de l'hypothèque, en quelques mains que l'immeuble vienne à tomber, jouira d'un privilège sur les objets dont nous avons donné plus haut l'énumération, et qui appartiendrait au propriétaire de l'immeuble.

Faisons observer en passant que le croît, s'il revient au propriétaire du sol, est réputé constituer partie de l'immeuble, et il en est de même des dépendances et édifices d'exploitation.

La minorité de la commission n'a pas trouvé ces avantages suffisants Un certain nombre de membres ont voulu faire aux propriétaires le crédit plus large et plus accessible. Ils ont proposé de leur accorder, en sus de celle dont ils ont le droit de grever leur immeuble, l'hypothèque spéciale sur le mobilier, plus commode et plus accessible, pour ainsi dire.

La Cour suprême, qui, d'après la constitution suédoise, est appelée à donner son avis sur le projet de loi, s'est ralliée, nous assure-t-on, aux propositions de la minorité, qui se trouvent, par conséquent, réunir les plus fortes chances d'être acceptées par le gouvernement et par la diète.

Nous voudrions, avant de terminer, répondre à une objection soulevée contre le projet de loi. On a prétendu que la fondation récente de nombreuses banques hypothécaires (il y en a douze en Suède actuellement) avait eu le grand inconvénient d'encourager les paysans à faire des dettes et qu'il était au moins inutile de leur fournir des moyens plus faciles pour en contracter de nouvelles.

Il est très vrai que les agriculteurs en empruntant jusqu'ici aux taux exorbitants de 6, 7 ou 8 0/0, contractaient ainsi des obligations qui les conduisaient peu à peu à leur ruine. Forcés de trouver des garants, ou des endosseurs pour leurs lettres de change, parmi les fermiers ou propriétaires de leur connaissance, ils les entraînaient avec eux dans leur perte. Mais le projet de loi a précisément pour

Digitized by Google

objet de fournir aux agriculteurs un crédit plus facile et moins usuraire. Loin de les pousser à s'endetter, l'institution du Crédit agricole sera pour eux le meilleur moyen de se soustraire à des modes d'emprunt qui rendent l'économie rurale impossible. L'objection a donc peu de valeur, et, si nous l'avons mentionnée, c'est parce qu'elle a été opposée également en France aux partisans de la réforme hypothécaire.

A. C.

GRÈCE

LES DERNIÈRES ÉLECTIONS ET LA SITUATION

L'ouverture du nouveau Parlement hellénique et le Message retentissant du roi Georges ont rappelé l'attention sur ce vaillant et sage petit peuple grec, qui a réussi l'an dernier à éviter une conflagration terrible avec la Turquie en remettant aux mains expérimentées de M. Tricoupi le soin d'assurer sa prospérité et sa grandeur.

M. Tricoupi, qui avait occupé le poste de premier ministre en 1882, en avait été renversé trois ans après, au sujet des questions financières posées devant le pays à la suite d'un emprunt de 170 millions qui avait accru sensiblement les charges peu considérables du budget de l'État. N'ayant pas dans la Chambre une majorité suffisante, M. Tricoupi fut obligé de recourir à la dissolution. Mais les électeurs n'approuvèrent point son programme et, se ralliant à la devise de l'opposition : « Pas d'impôts ! des économies ! » donnèrent la majorité aux partisans de M. Delyanni qui prit alors en mains les rênes du gouvernement (avril 1885).

Mais M. Delyanni, entraîné par la force des choses, ne put exécuter les réformes promises. La révolution de Philippopoli, du 18 septembre 1885, réveilla les aspirations nationales des Grecs et, au lieu de réaliser des économies, M. Delyanni mobilisa l'armée, transforma la Grèce en un camp retranché et entraîna le pays dans des dépenses considérables. Il ne fallut rien moins que le blocus des côtes de Grèce par les escadres des grandes puissances pour dessiller les yeux du premier ministre, lui montrer qu'il faisait fausse route et qu'il allait jeter son pays, privé de tout appui matériel et moral, dans la pire des aventures. Le 10 mai 1886, le cabinet Delyanni démissionnait. Un ministère de transition, présidé par M. Valvis, se formait deux jours

Digitized by Google

après pour céder bientôt la place (21 mai) à M. Tricoupi, partisan d'une politique de désarmement et d'attente.

M. Tricoupi, il est à peine besoin de le dire, trouva les finances dans un état déplorable et la machine gouvernementale quelque peu avariée dans son fonctionnement. Son programme de réformes nécessaires eut pour effet la création de 22 millions de francs d'impôts nouveaux rendus indispensables afin de conserver intact l'honneur économique de la Grèce, de contribuer au développement de la prospérité nationale et de mettre le pays en état d'élever la voix le jour où les intérêts de l'hellénisme l'exigeraient. Ce programme rencontra des obstacles au sein de la Chambre des députés, mais M. Tricoupi, fort de l'appui que lui donnait le roi Georges, n'hésita pas à recourir à un nouvel appel au pays en faisant prononcer la dissolution de la Chambre (18 novembre).

Toutefois, avant d'en arriver à ce point, le premier ministre avait fait voter une loi électorale substituant le scrutin de liste au scrutin uninominal et modifiant le nombre des députés. Le royaume de Grèce fut, par cette loi, divisé en seize circonscriptions électorales, devant élire un total de 150 représentants. Sur ce nombre, 12 députés revenaient aux Cyclades, 20 aux îles Ioniennes, et 19 à la jeune province de Thessalie.

Les élections eurent lieu le 16 janvier 1887 et donnèrent un succès éclatant au parti conservateur. Les candidats ministériels élus, atteignirent le nombre de 100, de sorte que l'opposition ne peut compter, dans le nouveau Parlement que sur le tiers des voix.

Ce résultat dépassa toutes les espérances de M. Tricoupi qui n'avait pas, il est vrai, joué sans espoir la carte de la dissolution, mais qui ne s'attendait pas à un si brillant succès. Athènes même, qui jusqu'ici s'était fait remarquer par son esprit d'opposition, fit une brusque volte-face, en élisant 9 ministériels contre 3 opposants. Le scrutin de liste, qui permet les grandes manifestations d'opinion, ne fut pas étranger à ce résultat, ainsi que la division qui règna dans le camp de l'opposition. Mais il faut aussi en reporter le mérite à la sagesse politique du peuple grec qui, refoulant patriotiquement tout sentiment d'intérêt personnel, comprit admirablement le langage qui lui était parlé, et sacrifia tout à l'honneur et à la grandeur de l'hellénisme.

Digitized by Google

Les élections du 16 janvier assurent pour longtemps le pouvoir à M. Tricoupi et la situation du ministère conservateur est d'autant plus forte que les chefs de l'opposition, MM. Delyanni et Papamichaïlopoulo, sont restés divisés après comme pendant la lutte électorale et ont à supporter tout le poids d'une écrasante défaite.

La Grèce n'occupe encore qu'une faible place comme état indépendant, mais il ne faut pas oublier que ses enfants sont répandus en bien plus grand nombre que dans leur patrie, sur les côtes de la Turquie d'Europe, de l'Asie-Mineure, dans les îles et en Égypte. Depuis quelques années, le peuple grec a fait des progrès considérables sous le rapport de l'industrie et du commerce et, à ce point de vue, la France ne saurait suivre d'un œil trop attentif tout ce qui se passe dans un pays où ses ingénieurs, ses négociants et ses intérêts sont fortement engagés (1). L'accueil fait à ses nationaux a toujours été cordial et empressé et les sympathies des deux peuples n'ont fait que croître à la suite des efforts faits par les représentants de la France pour préserver la Grèce des malheurs qui allaient fondre sur elle.

En 1882, le royaume hellénique ne possédait encore en fait de chemins de fer que la petite ligne d'Athènes au Pirée (10 kil.), tandis que l'empire ottoman avait en exploitation près de 700 kilomètres de voies ferrées. M. Tricoupi entreprit alors de doter son pays d'un réseau de chemins de fer couvrant tout le pays et se mit énergiquement à l'œuvre. A l'heure actuelle, 572 kilomètres de voies ferrées sont en exploitation et 165 en construction. Athènes est en communication directe, en Morée, avec Patras d'un côté et Nauplie de l'autre et le sera prochainement avec Pyrgos, Tripolitza et Kalamata. Dans le nord, il n'y a encore de chemins de fer qu'en Thessalie, de Volo à Larisse, Trikala et Kalabaka. Une grande ligne internationale est à l'étude afin de relier Athènes et Salonique et de souder les deux tronçons des

(1) En 1859, le mouvement commercial de la Grèce ne s'élevait qu'à 70,676,000 fr. En 1882, il atteignait 247,953,000 fr. Sur 160 millions de marchandises importées en Grèce, la France figure pour 20,416,100 fr. contre 14,735,000, en 1881, ne venant qu'au 5e rang, après l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Turquie. L'Allemagne ne figure encore que pour un chiffre minime; mais depuis 1882, elle a fait des progrès considérables. De son côté, la Grèce importe en France pour 23,323,400 fr, (dont 8,800,000 fr. de fruits secs) contre 12,937,900 francs en 1881.

Des deux côtés, le mouvement commercial s'est donc grandement développé dans ces derniers temps.

Digitized by Google

chemins de fer grecs. Cette ligne fort importante aurait pour résultat de diminuer encore la durée du trajet du nord ou du centre de l'Europe au canal de Suez et de faire du Pirée une tête de ligne plus courte que celle de Brindisi et de Salonique.

C'est à des ingénieurs français, pour la plupart, que revient le mérite d'avoir créé en quatre années le réseau grec. C'est à eux également que revient l'honneur du dessèchement du lac Copaïs et des travaux de percement de l'isthme de Corinthe.

La création du canal de Corinthe aura pour résultat de diminuer de quarante-huit heures la durée du trajet de Marseille à Salonique ou à Constantinople. De Brindisi au Pirée la traversée est actuellement de cinquante heures; elle sera réduite de plus de moitié par la voie du canal de Corinthe. Le percement de l'isthme aura aussi le grand avantage de permettre aux bâtiments d'éviter les parages souvent dangereux du cap Matapan qu'ils délaisseront sans hésitation pour les eaux si tranquilles du golfe de Lépante. C'est le général Türr qui est le promoteur de l'idée de percement de l'isthme et qui, en 1881, a obtenu la concession des travaux à exécuter. Française, aussi par une partie de son personnel et ses capitaux, la Compagnie qui procède à l'exécution des travaux.

Il en est de même de la Compagnie de dessèchement et d'exploitation du lac Copaïs. C'est un ingénieur des ponts et chaussées, M. Pochet, qui a dressé le projet de travaux de dessèchement et en a fort habilement dirigé l'exécution. C'est au moyen de trois canaux de dérivation et de drainage que les eaux insalubres du lac Copaïs ont été recueillies pour être versées par des canaux en tranchées et en tunnel dans le lac Likeri, puis dans le lac Paralimni, et enfin déversées dans la mer. En outre un grand réservoir situé en aval du lac doit servir à irriguer les 25,000 hectares d'excellente terre livrée à la culture. L'inauguration des canaux de dessèchement a eu lieu le 11 juin 1886, par des fêtes auxquelles assistaient au premier rang le ministre de France, M. de Moüy, et l'amiral de Marquessac, commandant la division navale du Levant, auxquels les témoignages de sympathie et les ovations ne furent point ménagés.

C'est encore aux officiers français que la Grèce a eu exclusivement recours pour son armée, tandis qu'en Turquie les Allemands tiennent la tête au milieu d'un amalgame d'officiers de toutes les nations. De-

Digitized by Google

puis deux années, le général Vosseur et l'amiral Lejeune, ami personnel du roi Georges, ont entrepris de réorganiser l'armée et la marine grecques et s'en acquittent à la satisfaction générale.

Tout en Grèce porte donc quelque peu l'empreinte du génie, de l'activité et des capitaux de la France. Et, comme le disait naguère dans cette *Revue* (1) un Grec ami de notre pays, M. Démétrius Georgiadès, « les idées, les mœurs, la culture intellectuelle de la France offrent tant d'analogie, tant de points de contact avec ceux de la Grèce auxquels les attache d'ailleurs une étroite communauté d'intérêts et d'aspirations, que ce serait une faute grave que de se laisser supplanter par la concurrence allemande dans un pays naissant au progrès et à tout point dévoué à la France. »

GEORGES DEMANCHE.

UNE AMBASSADE FRANÇAISE EN ORIENT SOUS LOUIS XV

LA MISSION DU MARQUIS DE VILLENEUVE 1728-1741

PAR ALBERT VANDAL (2).

Voilà ce semble un titre bien restreint puisqu'il ne promet que l'histoire diplomatique d'une période fort courte (treize ans) et encore une histoire toute spéciale, car elle ne concerne que nos relations avec un seul pays ; cette histoire, de plus, remonte à un siècle et demi. Si je marque d'abord cette apparence, c'est afin d'avertir le lecteur de ne s'y pas s'arrêter. Ce livre de M. Vandal contient bien plus que n'indique son titre. Il fait d'abord connaître les relations de la France avec cet empire turc qui venait d'être si puissant, qui avait encore tant d'éclat, dominait sur tant de pays et sur des pays si riches.

Il nous montre la France tenant dans cet empire le premier rang parmi les peuples d'Europe, ou plutôt y tenant un rang si particulier que les missionnaires et les marchands des autres pays recherchaient son patronage, sentant bien qu'ils n'auraient quelque protection que par elle. Si l'auteur a choisi la mission du marquis de Villeneuve, c'est parce qu'elle met d'abord bien en relief cette position particulière de la France, ensuite et surtout parce que cette ambassade a été glo-

(1) Voir *la Revue française*, n° 21, sept. 1886.
(2) Paris. Plon, 1887, in-8°, 461 p.

Digitized by Google

rieuse pour notre pays. Elle se termina par la paix de Belgrade, œuvre du marquis de Villeneuve, où la France « régla le sort de l'Orient et fit, en cette circonstance, l'office de l'Europe. » Comme Français, on ne peut lire ces pages sans éprouver une joie intérieure, un patriotique orgueil et en même temps on s'y instruit. On apprend comment se faisait notre commerce avec l'Orient, le plus important de nos commerces d'exportation ; on y apprend aussi comment, à cette époque, le gouvernement royal choisissait et dirigeait ses ambassadeurs, et l'on voit quels résultats la durée de leurs fonctions, la persistance des traditions diplomatiques conséquence de la stabilité du gouvernement qui les accréditait, permettaient à ces ambassadeurs d'obtenir.

Nous ne comprenons guère, aujourd'hui que nous voyons les États musulmans pénétrés en tous sens par les Occidentaux, marchands, banquiers, professeurs, officiers même, la séparation qui exista jusqu'au siècle dernier entre le monde chrétien et le monde mahométan. Les armées turques ne menaçaient plus la capitale de l'Autriche et ne faisaient plus trembler les nations de l'Occident par le bruit de leur marche; mais l'empire turc gardait encore une grande apparence, et le fanatisme de ses habitants, aussi bien que l'esprit de son gouvernement, ne laissait pas aux chrétiens étrangers l'espoir d'entrer en relations avec des populations si hostiles. Une nation chrétienne avait su pourtant, sans s'abaisser et sans rien renier de ses croyances, comme le faisaient dans l'Extrême Orient les marchands hollandais, assurer à ses commerçants et à ses missionnaires le droit de séjour et de trafic, cette nation était la nôtre.

« Au début du dix-huitième siècle, notre pays possédait en Orient une influence qui résultait d'une politique traditionnelle et formait l'un des ressorts de sa puissance. Il en retirait trois avantages principaux répondant au triple moyen qu'il employait pour maintenir et propager son crédit dans les pays du Levant. Par ses relations avec la Porte, la France obtenait que les armées ottomanes fussent employées à prévenir, détourner ou amortir le choc de ses propres adversaires; la protection qu'elle accordait aux catholiques de Turquie ajoutait à son prestige aux yeux de la chrétienté tout entière ; enfin le commerce qu'elle avait établi avec les États du sultan figurait parmi les éléments nécessaires de sa prospérité. »

Digitized by Google

Et d'abord, en un pays où la religion est toute-puissante, où les hommes ne se distinguent pas par le nom de leur nation mais par leur titre de Chrétiens ou de Musulmans, c'était un singulier honneur et une grande force pour la France de représenter la religion chrétienne, qui était celle de tant de sujets du sultan. « Nos agents ne manquaient jamais de s'employer et d'intercéder en faveur des catholiques, aussi ceux-ci venaient-ils à eux, se serrant à leurs côtés, les choisissant pour guides et pour chefs. » Dès le XVIe siècle, « la France était apparue en Orient comme le refuge du christianisme tout entier. » Au siècle suivant, sous le ministère de Richelieu et le règne de Louis XIV, « son prestige s'accrut aux yeux de toutes les populations d'Orient sans distinction de culte. Parmi les *rayas*, s'il en était qui conservaient la conscience d'eux-mêmes et l'espoir dans l'avenir, ils se tournaient vers notre nation et voyaient en elle la libératrice attendue; leur imagination nous attribuait le rôle que la Russie a su depuis jouer avec éclat. »

« En matière de commerce, l'Orient nous rendait tous les services d'un empire colonial, sans en avoir les inconvénients. » Il nous livrait ses produits et nous achetait les nôtres dans des conditions exceptionnellement favorables. Au XVIe siècle, les Français seuls étaient admis à commercer dans l'empire turc, et les marchands des autres nations n'y étaient reçus que « sous la condition de renoncer momentanément à leur nationalité et de se glisser à la suite de la France, d'arborer notre pavillon et de se dissimuler sous ses plis. » Cette obligation faisait alors de notre peuple l'intermédiaire unique entre l'islanisme et l'Europe trafiquante. »

D'autres nations obtinrent peu à peu le droit de commercer, mais sans que notre position fût atteinte. Au Caire, nous avions cinquante marchands, alors que l'Angleterre en avait deux et la Hollande deux aussi. Les agents anglais constataient que, « dans le Levant, pour un navire anglais, on rencontre dix voiles françaises. » Les marchandises anglaises restaient invendues, alors que les nôtres étaient recherchées partout, et ceci ne tenait pas seulement à la faveur qui nous était faite du côté des droits de douane, mais surtout au prestige de notre pays. On ne se figure plus aujourd'hui ce qu'était alors le nom de la France. En Syrie, « les Druses et les Maronites, tout en se reconnaissant tributaires de la Porte, se déclaraient vassaux de la couronne de

Digitized by Google

France. » Au fond des vallées du Liban, on prie, on s'afflige, on rend grâce au Ciel avec nous; la naissance ou le mariage de nos princes deviennent l'occasion de solennelles cérémonies, de bruyantes réjouissances. Or, on sait que le renom politique d'un pays et sa grandeur extérieure sont les plus sûrs moyens d'étendre son négoce. Nos commerçants peuvent dire ce que nous a récemment coûté l'abandon de notre situation en Égypte, et, d'autre part, l'extension du commerce allemand est due en grande partie à la place brillante qu'a prise dans le monde le nouvel empire.

Il faut lire dans l'ouvrage de M. Vandal comment était alors réglé notre commerce avec l'Orient. Le pouvoir royal et la chambre de commerce de Marseille avaient une autorité qui nous semble étrange; bien des points de l'organisation d'alors nous étonne et nous choque, mais la situation était aussi tout autre; il fallait défendre nos nationaux contre des périls que nous ne connaissons plus guère aujourd'hui; il fallait aussi les soustraire à la justice du pacha. De là, l'établissement de ces *capitulations* qui, pour répondre à une situation aujourd'hui bien modifiée, n'en étaient pas moins si nécessaires à la fois et si bien faites que les capitulations de 1740, œuvre du marquis de Villeneuve « sont demeurées la base reconnue de nos privilèges et forment encore aujourd'hui la loi des Français dans les Échelles du Levant ». C'était l'œuvre d'une politique prévoyante et suivie, et toutefois « l'action religieuse avait devancé et préparé l'action diplomatique ».

Les ambassades n'étaient pas alors des places données par politique, pour récompenser le chef d'un groupe parlementaire ou pour se défendre de son ambition en l'éloignant. Le marquis de Villeneuve était un fonctionnaire éprouvé et rompu aux affaires. De plus « c'était un usage établi, lorsqu'un sujet avait été jugé digne d'une ambassade, qu'il ne rejoignît pas immédiatement son poste. Il lui fallait se livrer à une étude préalable et se donner l'éducation particulière que comportaient ses fonctions. Les archives du dépôt des affaires étrangères s'ouvraient devant lui; il était invité à consulter la correspondance de ses devanciers et surtout celle de son prédécesseur immédiat. Il devait aussi se mettre en rapport avec les personnes qui avaient voyagé dans le lieu de sa mission ou y avaient été envoyés pour le service du roi. Enfin, on lui remettait un long écrit intitulé : *Mémoire pour servir d'instruction*. Ce travail, soumis à la revision du secrétaire

Digitized by Google

d'État, était l'œuvre des premiers commis des affaires étrangères, c'est-à-dire d'hommes profondément versés dans la pratique des négociations et la connaissance des différentes cours ».

« La politique de l'ancien régime, ajoute M. Vandal, à de rares exceptions près, eut le mérite d'être toujours étroitement française sans se laisser détourner par aucune considération du but pratique qu'elle s'était proposé. Elle s'attachait uniquement à se distinguer et à faire prévaloir en toutes circonstances l'intérêt du royaume ». Et on en trouve la preuve dans tout le cours du récit. Nos ambassadeurs, nos consuls ne se bornent pas à défendre énergiquement nos nationaux; le gouvernement royal avait prévu de loin et tenté d'empêcher le démembrement de la Pologne; il s'opposait, et souvent avec succès, à l'ambition ancienne de l'Autriche, à la naissante ambition de la Russie.

La Révolution, en rompant les traditions, en dispersant les hommes capables et dévoués qui, même sous des souverains personnellement indignes, nous y avaient fait suivre une politique étrangère, nette et constante, porta à notre situation, en Orient, un coup dont elle ne s'est pas relevée. Des nations, dont l'influence commerciale était avant peu de choses, sont devenues nos rivales souvent heureuses et nous avons vu passer en d'autres mains ce rôle de protectrice des Chrétiens de l'empire turc que notre nation avait rempli avec tant d'éclat.

En faut-il conclure que notre rôle soit fini en Orient? Rien ne serait plus contraire aux idées de notre auteur et au sentiment qu'inspire la lecture de son livre :

« La France, dit-il en terminant, ne s'est pas retirée tout entière de contrées où jadis son action s'exerçait avec tant d'éclat. Si, depuis la Révolution, notre commerce n'a point ressaisi sa prospérité d'autrefois, nos missionnaires font encore, suivant le mot d'un homme d'État ottoman : Germer la France sous leurs pas. »

C'est à protéger ces missionnaires qui répandent notre langue et font aimer notre pays; c'est à mettre de la suite dans notre politique étrangère, de la stabilité dans nos représentants à l'étranger que nous devons nous appliquer surtout. C'est ainsi que nous pourrons espérer de faire revivre ces temps à la fois glorieux et profitables pour nous, dont M. Vandal nous a si bien tracé l'histoire.

HUBERT VALLEROUX.

Digitized by Google

LA MAIN-D'ŒUVRE PÉNALE AUX COLONIES

d'après M. DE LANESSAN.

Dans un livre de plus de mille pages (1), digne à tous égards de l'étude des hommes d'État, M. de Lanessan a, dans une suite de monographies, fait un tableau précis de toutes les questions géographiques, politiques, économiques intéressant chacune de nos colonies : Il a exposé tous les problèmes coloniaux qui préoccupent notre pays et en a proposé les solutions qui lui paraissent les plus conformes à nos intérêts. Des onze chapitres consacrés à ces études si variées et si complètes je ne veux ici retenir que le neuvième, relatif à la colonisation pénale (p. 843 à 875).

M. de Lanessan est un esprit sérieux, qui n'apporte pas des conclusions préparées à l'avance, et, pour baser ses conclusions, il commence par étudier avec soin les faits, par examiner attentivement les procédés employés et les résultats obtenus. Après la transportation pénale anglaise il décrit la transportation française.

La déduction qui s'impose après cette double étude est que, tant pour l'Angleterrre que pour la France, le résultat de la colonisation pénale a été « fort maigre » et a été « loin de compenser les efforts et les dépenses » qu'elle a entraînés. En ce qui concerne la Nouvelle-Angleterre il établit péremptoirement que la *traite des blancs* engendrée par la transportation ne serait en rien une colonie qui avait plus d'esclaves noirs qu'elle n'en avait besoin; mais il montre, d'autre part, combien les attentats et les déprédations de ces colons forcés avaient exaspéré les vrais colons de la Nouvelle-Angleterre. « En vidant vos prisons dans nos villes, en faisant de nos terres l'égout de vos vices, s'écriait Franklin à la veille de l'insurrection, vous nous avez fait un outrage... Eh ! que diriez-vous si nous vous envoyions nos serpents à sonnettes ? » Et, de fait, la transportation occupait presque le premier rang parmi les griefs des colonies contre la métropole.

De l'exposé relatif à la colonisation de la Nouvelle Hollande deux faits se dégagent. Malgré l'habileté des premiers gouverneurs, malgré la sévérité de la discipline, les résultats de la colonisation purement pénale ont été, comme nous l'avons dit plus haut, presque nuls. Jusqu'en 1793 « la colonie se trouva placée chaque jour entre la disette de la veille et celle du lendemain ». A partir de cette époque, au contraire, la colonisation entreprise par les officiers d'abord, par l'émigration libre ensuite, fait entrer décidément l'Australie « dans la voie de prospérité qu'elle ne doit plus quitter. C'est ainsi que les travaux d'un petit nombre de travailleurs zélés surpassèrent bientôt tout ce que le Gouvernement avait obtenu à grands frais. » M. de Lanessan termine en faisant remarquer que l'élément libre eut comme premier soin,

(1) *L'Expansion coloniale de la France*, par de Lanessan, député. Félix Alcan, éditeur, 1886.

Digitized by Google

dès qu'il eut déterminé le mouvement de prospérité de la colonie et qu'il fut devenu prépondérant, de repousser l'immigration pénale.

Passant à la colonisation française, M. de Lanessan constate qu'à la Guyane les fermes agricoles administrées par le Gouvernement ont toujours coûté plus qu'elles ne rapportaient et qu'à la Nouvelle-Calédonie, « où le même système a été adopté, les résultats sont encore plus mauvais. » A vrai dire l'administration de la marine ne fait pas de colonisation. Elle n'a qu'un objectif : diminuer les frais de la transportation. Et pour atteindre ce but, elle emploie ses transportés, d'une part, à la construction de ses bâtiments et à la confection des objets d'habillement, d'autre part, à la culture des produits nécessaires à leur alimentation. Il en résulte, d'une part que notre colonie ne possède ni routes, ni ports, ni canalisation, ni fortifications suffisantes et, d'autre part, que l'émigration libre est découragée par le monopole de tous les travaux que s'est réservé l'administration. Ne vaudrait-il pas mieux faire exécuter tous ces travaux de maçonnerie, de menuiserie, de cordonnerie, etc... par les ouvriers libres qui les exécuteraient à bien meilleur marché et employer ses condamnés à ouvrir de nouvelles voies de communication et de pénétration, à creuser des ports, à amener l'eau potable là où elle manque, à édifier des forts, à dessécher les marais, à défricher et à disposer pour la semence les terres encore vierges ? Le condamné ne peut être qu'un *instrument* destiné à *préparer* la colonisation et non un colonisateur. Il peut être admis, par son énergie et sa conduite, au bénéfice de partager avec les immigrants libres les terres qu'il aura ainsi préparées à la culture. Mais, en dehors de ces cas de régénération nécessairement rares, il est destiné à céder le pas devant la colonisation libre, comme le démontre l'exemple des États-Unis, de l'Australie et comme le démontrerait bientôt celui de la Nouvelle-Calédonie si la prospérité s'y développait. Pratiquement, organiser des escouades mobiles qui porteront la main-d'œuvre pénitentiaire partout où la réclameront les travaux d'utilité publique, la mise en état de culture de nouvelles terres, sur tous les territoires du Pacifique ou de l'Amérique, mais aussi au Sénégal, au Congo, à Madagascar, au Tonkin, en Cochinchine.

Telles sont les idées qui se dégagent de l'œuvre très complète et très mûrie de M. de Lanessan. Sont-elles en contradiction avec celles que nous exprimions dans la *Revue* de décembre 1886 (p. 568) ? M. de Lanessan établit que les transportés, « adonnés pour la plupart à des habitudes de paresse et de vice, incapables de gagner seulement la nourriture qu'ils consomment » n'ont pu seuls rien créer, ou presque rien ; il démontre que la colonisation australienne n'a réellement commencé que du jour où les officiers, puis les émigrants libres s'en sont faits les agents directs. Il prouve que l'administration coloniale n'a pas su tirer de la transportation les services qu'elle aurait pu en obtenir pour le développement de nos colonies. Il reconnaît que la transportation pénale doit fatalement disparaître aussitôt qu'apparaît avec quelque intensité l'immigration libre. C'est la thèse même

Digitized by Google

que nous avons soutenue. Je considère comme immoral, téméraire et stérile de transporter sur un point quelconque des milliers de misérables du même sexe et de la même perversité. Ils n'y travailleront pas et, comme cela s'est vu pour les libérés australiens qui n'aspiraient qu'à quitter la colonie, même les meilleurs n'apporteront à l'œuvre de la civilisation aucun concours. Il faut donc à nos colonies l'élément actif, énergique, entreprenant que peut seule constituer l'émigration libre. Débarrassons, puisque la *loi de débarras* est votée et qu'il faut l'appliquer, débarrassons la métropole de ses récidivistes en même temps que de ses grands criminels. Employons-les, au moyen de camps mobiles, à mettre en valeur nos nouvelles possessions et à attirer ainsi, sur des terrains préparés par eux, le travail libre. Il y a là une idée réalisable, peut-être peu féconde, mais qui, puisque la loi impose l'expatriation, produirait plus que les errements actuels. Mais, avant tout, que nos organes officiels ne se fassent pas une tâche de décourager l'émigration volontaire! La *Revue* a déjà parlé de la circulaire de M. Sarrien, de mars 1886. Le 27 décembre, le préfet de police publiait un avis du même ordre, relatif au Tonkin et ayant pour but d'écarter les demandes de transport gratuit de tout ceux qui n'ont pas déjà une certaine aisance! Est-ce donc à une pareille époque, qu'on devrait lire de semblables communications? Les pouvoirs publics ne devraient-ils pas être trop heureux de voir les esprits turbulents se tourner vers des pays nouveaux qu'ils ont conquis? Ne devraient-ils pas toujours avoir devant les yeux cette ordonnance de Charles Ier interdisant l'émigration en Amérique, alors que parmi les émigrants déjà embarqués se trouvait Cromwell!

Le seul point sur lequel nous ne pouvons, comme criminaliste, souscrire aux conclusions de M. de Lanessan est celui relatif à la graduation des peines. M. de Lanessan admet que la transportation doit rester dans notre Code pénal la peine suprême. Il concède simplement que les moins coupables parmi les récidivistes pourraient être condamnés à faire un certain temps de service dans des bataillons spéciaux de notre armée coloniale. Les autres seraient soumis à la transportation pénale. Nous avons déjà combattu cette théorie (1), et proposé une solution (2). M. de Lanessan n'apporte aucun argument qui nous semble devoir infirmer nos conclusions.

ALBERT RIVIÈRE.

LES COLONS TCHÈQUES EN PETITE RUSSIE

(*Volhynie*).

Dans l'étude que notre éminent collaborateur M. C. Courrière publie sur la Russie, on a vu le tableau d'ensemble des populations qui occupent les provinces du Sud-Ouest. Cette région de l'Empire russe offre un intérêt tout particulier, parce qu'elle confine à l'Autriche, qu'elle est le champ de

(1) Bulletin de la *Société des Prisons* 1886, p 963 et s.
(2) *Revue Française*, décembre 1886, p. 568.

Digitized by Google

bataille où se rencontreraient forcément les armées austro-russes le jour d'un conflit, et que même en temps de paix c'est par là que s'opère avec le plus d'intensité la poussée vers l'Est (*Drang nach Osten*). La *Revue française* a déjà examiné ce problème, il y a deux ans, en ce qui touche la colonisation allemande (1) ; on aura remarqué que M. C. Courrière entre aussi dans quelques détails sur l'élément tchèque qu'il a rencontré dans ce pays (2); j'ai pensé qu'il serait intéressant pour les lecteurs de connaître, d'après les renseignements que j'ai recueillis sur place en 1883, l'origine de ces colonies tchèques, leur importance et les circonstances qui ont arrêté cette immigration de Slaves occidentaux.

C'est en 1863 qu'arrivèrent en Russie les premiers colons tchèques venant des provinces slaves de l'empire d'Autriche. Trente-deux familles s'installèrent à peu de distance de la frontière dans le district de Doubno (Volhynie), vers le Sud, dans le district de Balta (Podolie). Ce premier contingent s'accrut considérablement à partir de 1867, mais surtout en Volhynie. Si bien qu'en 1875, on comptait 2,190 familles tchèques dans cette région.

Le gouvernement russe accueillit ces colons avec une faveur marquée. On a attribué ces dispositions bienveillantes au désir de l'administration de contre-balancer l'influence toujours prépondérante de l'élément polonais. Les premiers venus parmi les colons tchèques appartenaient à cette partie de la population de la Bohême qui professe les doctrines de Jean Huss et manifeste une antipathie profonde pour les catholiques ; on devait donc s'attendre à ce qu'ils eussent les mêmes sentiments à l'égard des Polonais qui, tout en étant slaves, n'en sont pas moins des catholiques très attachés à la Cour romaine et suivent même le rite latin. Loin donc de les contrarier dans leurs croyances et de les attirer dans le giron de l'Eglise orthodoxe, ce qui les eût rendu suspects à la population polonaise, l'administration semblait voir avec satisfaction ces Tchèques hussites mêlés au Polonais et prêts à semer la division parmi eux. C'est ainsi qu'on explique généralement les dispenses d'impôts et de service militaire qui furent octroyées aux nouveaux immigrés.

En 1876, la population tchèque s'élevait à :

13,255 âmes en Volhynie (2,636 familles) ;
189 âmes en Podolie (42 familles).

Ces familles occupaient plus de 32,000 déciatines (*lisez* hectares) et formaient des agglomérations de 110 à 1,000 personnes. En Volhynie les principaux centres étaient Doubno, Ostrog, Rowno, Luck, Wladimirska. Le fractionnement était tel que pour une superficie de 3,300 déciatines, cultivées par 800 colons, il n'y avait pas moins de 60 petites agglomérations.

En se reportant aux notes que nous avons publiées sur la colonisation

(1) *Revue française*, T. I, p. 115 (n° 3. Mars 1885). *Les Colons allemands en Petite-Russie* (Volhynie).

(2) Voir dans ce même numéro, p. 171.

Digitized by Google

allemande en Volhynie (*Revue française*. T. I, p. 120, n° 3, mars 1885), on remarquera que cette immigration tchèque s'est produite principalement sur la zone où à la même époque les Allemands arrivaient en foule.

Au bout de quelque temps, l'administration s'aperçut que les colons tchèques ne donnaient pas au point de vue politique ce qu'elle en espérait. Sobres, laborieux, beaucoup plus à l'aise que les paysans russes, améliorant leurs terres à l'aide des procédés les plus perfectionnés, élevant surtout du bétail, faisant du laitage, organisant des brasseries très prospères, les Tchèques étaient d'excellents colons. Ils se suffisaient à eux-mêmes, et n'éprouvaient nul besoin de frayer ni avec les paysans russes, ni avec les paysans polonais. Socialement, ils occupaient une situation intermédiaire; supérieurs aux premiers ils étaient inférieurs aux seconds. Au lieu de diviser l'élément polonais, les Tchèques se fractionnaient eux-mêmes en deux groupes. Les uns voulurent avoir une Église tchèque, les autres adoptèrent les doctrines des vieux-catholiques.

L'administration jugea alors qu'il était préférable de fusionner ces nouveaux colons dans l'élément russe. Les différences de religion, de langue et d'état social empêchèrent encore ce projet de réussir. Au lieu d'exiger cinq années de séjour pour obtenir la naturalisation, le conseil des ministres décida le 10 juillet 1870 que les Tchèques pourraient se faire sujets russes sans attendre ce délai, et il leur permit d'organiser leurs colonies sur le type des villages russes.

En 1876 le Gouvernement essaya de réunir les agglomérations tchèques aux communautés de paysans russes.

Les colons tchèques refusèrent en se basant sur la différence de religion et d'usages. Ils ne voulaient surtout pas être administrés par les chefs russes de ces communautés, qui souvent manquaient même d'instruction élémentaire, ni être à la merci de juges qui n'hésitent pas parfois à autoriser les peines corporelles.

Il n'y avait plus aucune raison pour accorder aux Tchèques des privilèges. Déjà, en 1874, une loi avait assujetti les colons tchèques au service militaire. Cette mesure arrêta sensiblement le courant de l'immigration. Quant à ceux qui sont fixés dans le pays, on les considère comme des étrangers, dont il faut empêcher les empiétements, et on leur a refusé la permission d'acheter des terres.

EDOUARD MARBEAU.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

EN FRANCE (1), par Onésime Reclus

La langue française dans le monde.

Ce magnifique ouvrage, édité avec un soin tout particulier par la maison Hachette, nous promène à travers un pays qui est le nôtre et que cependant nous ne connaissons pas toujours, même de réputation, comme ressources, monuments, beautés naturelles, etc. Aussi M. Onésime Reclus n'a-t-il pas cru devoir mieux faire que de nous familiariser avec notre belle France, et, après nous avoir exposé son origine, sa situation, sa constitution physique, il nous montre, avec une infinité de gravures à l'appui, ses chefs-d'œuvre d'architecture, ses paysages les plus pittoresques, dont nous donnons un échantillon, ses costumes nationaux qui s'en vont, hélas! de plus en plus, mais qui donnent à ceux qui les portent un cachet vraiment original.

A une époque où le monde politique était confiné à l'Europe et à quelques parties de l'Asie et de l'Afrique, la France avait une situation prépondérante par sa situation et par le chiffre de sa population. Mais, depuis lors, ses frontières n'ont que peu varié et sa population n'a pas suivi la marche ascensionnelle qui se produisait chez les peuples voisins. Aussi, aujourd'hui, avec ses 53 millions d'hectares et ses 38 millions d'habitants, la France n'occupe-t-elle que la 255e partie de la surface terrestre. Elle a du 8e au 9e des habitants de l'Europe et du 32e au 40e des citoyens du monde, suivant que l'on estime à 1,200 ou à 1,500 millions le nombre total des habitants. L'empire russe égale à peu près 42 fois la France, la Chine 19 à 20 fois, les Etats-Unis 17 à 18 fois, la puissance du Canada et le Brésil 15 à 16 fois, l'Australie 14 à 15 fois, la Russie d'Europe 10 fois. La Scandinavie, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne sont encore plus étendues. Cette dernière puissance ne nous est supérieure que de 711,000 hectares, mais ses familles sont deux fois plus nombreuses.

(1) Un magnifique volume grand in-8° jésus, contenant 250 gravures sur bois et 21 cartes. Broché, 13 francs. — Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

Digitized by Google

EN FRANCE. — Vue du pont d'Orthez.

Digitized by Google

On voit donc quels efforts la France doit faire en présence du développement des nations européennes pour maintenir son influence, favoriser l'extension de sa langue et surtout accroître sa population, de manière à ne pas se trouver, dans un siècle ou deux, dans une situation numérique par trop inférieure.

M. O. Reclus donne de très curieux détails sur la diffusion de la langue française, qui règne encore universellement, mais dont la splendeur est menacée par la progression constante des autres langues. L'anglais passe au premier rang et derrière l'anglais s'avancent le russe et l'espagnol.

Hors de France, 8 à 9 millions d'hommes usent de la langue française, dont moins de 4 millions en Europe et près de 5 millions hors d'Europe. En Alsace-Lorraine d'abord, 300,000 habitants gardent précieusement notre langue. En Suisse, on compte 608,000 Français, soit près du quart de la population. En Belgique, 2,707,000 habitants parlent le français, soit près de la moitié des regnicoles ; presque tous les autres se servent exclusivement du flamand, quelques-uns seulement emploient l'allemand. En Prusse même, près de Malmédy, à la frontière de la province de Liège et du Luxembourg belge, on compte 11,000 Wallons cultivant notre langue. Dans le Luxembourg hollandais, qui est presque exclusivement germain, 3 à 4,000 personnes à peine, sur 210,000, y parlent usuellement notre langue et, cependant, le français y a rang de langue officielle. Dans la Haute-Italie, du mont Rose au Viso, dans les vallées d'Aoste, de Tournanche, Suze, Saint-Martin, etc., il y a 130 à 140,000 personnes de langue française ; mais la langue du Dante y gagne sans cesse sur celle de Corneille. Enfin dans l'archipel anglo-normand, la plupart des 87,750 habitants des îles sont restés jusqu'à ce jour coutumiers du vieux français.

En Asie, notre langue aura bien de la peine à s'implanter dans nos comptoirs de l'Inde et en Indo-Chine. Il est à craindre qu'elle ne soit jamais parlée couramment, en dehors des fonctionnaires ou négociants, que par de rares indigènes.

Mais si le français est enserré en Europe et en Asie par de formidables barrières, en Afrique et en Amérique, au contraire, il est appelé à un grand avenir et pourra, sans doute, par cet important appoint, relever quelque peu à notre avantage la balance proportionnelle des langues.

Digitized by Google

En Algérie, le français est le langage de 500,000 colons, langage maternel pour la majeure partie d'entre eux, et pour tous les autres, langage de l'école, de la rue, des affaires. La nécessité presque inéluctable, où sont de parler français l'Arabe qui y répugne et le Berbère qui n'y répugne point, fait que plusieurs centaines de milliers d'indigènes peuvent nous demander et nous répondre en français. Les Beni-Mzab le parlent presque tous; il y a même des Touatis et des Soudaniens qui ne l'ignorent pas. En Algérie, la langue française est sur un excellent terrain et bientôt peut-être les Berbères ou Kabyles l'auront adoptée comme leur.

Au Sénégal-Niger dont le climat est fort hostile à l'Européen, les peuplades musulmanes résisteront longtemps à l'ascendant du français. L'Ouest-Africain, non encore conquis par l'Islam, sera certainement plus malléable. Il en sera de même pour Madagascar, aidés que nous serons par les 500,000 pionniers de notre race qui l'entourent: à Bourbon, terre française; à Maurice, restée française malgré 75 ans de domination anglaise; aux Seychelles, britanniques de nom, françaises de fait.

Mais c'est surtout dans le Nouveau-Monde que le domaine des Français s'accroît rapidement. Dans le Bas-Canada, 1,100,000 Français ont élevé dans la province de Québec leur forteresse imprenable. 300,000 autres sont répandus dans les provinces voisines, gagnant sans cesse du terrain sur les Anglo-Saxons. Ces derniers se sentent déjà menacés : leur citadelle, la province d'Ontario, est profondément entamée sur sa frontière nord, la vallée de l'Ottawa, qui se transforme peu à peu en pays français et qui, dans sa partie supérieure, servira bientôt de trait d'union entre les Français du bassin du Saint-Laurent et ceux du Manitoba et des territoires du Nord-Ouest. Non seulement les Canadiens-Français croissent chez eux avec une rapidité qui tient du prodige, mais ils essaiment depuis longtemps déjà aux États-Unis et l'on estime leur nombre à 5 ou 600,000 dans les États voisins du Dominion, conservant partout leur langue, leur religion et leurs mœurs. En Louisiane, 200,000 habitants ont conservé l'usage de notre langue dans un pays qui, sous un nom français et monarchique, n'est plus qu'un simple État de la République à la bannière étoilée.

Aux Antilles, la population francophone compte environ 500,000 insulaires, à la Martinique, la Guadeloupe, terres françaises, et dans

Digitized by Google

quelques îles anglaises environnantes. La population blanche n'est qu'en infime minorité. Dans la partie occidentale d'Haïti, cette ancienne et si opulente colonie française, il y a 6 à 700,000 hommes, nègres pour les 9/10e, mulâtres pour 1/10e, sans aucun blanc, ayant pour langage un patois créole qui est un français dégénéré. Mais le français littéraire est l'organe de leurs écrivains, de leurs journalistes, de leurs maîtres d'école. Créole et français règnent également plus ou moins sur la partie de Cuba voisine d'Haïti, depuis que des centaines de familles y sont installées, fuyant, il y a près d'un siècle, le typhon sanglant de la révolte des noirs à Saint-Domingue.

En Guyane, où il y a place pour des millions d'hommes, on ne compte que 30,000 Français, mais il y a aussi des adeptes de la langue de Camoëns que le Brésil nous envoie.

Il y a bien peu de chose à dire de l'Océanie ; les Marquises, îlettes sans colons français, Taïti, la Nouvelle-Calédonie ne renferment guère que 30,000 francophones.

Ainsi donc, en groupant tous ces éléments, en laissant de côté nos colonies commerciales à l'étranger, à la Plata notamment, qui un jour ou l'autre seront absorbées par ceux qui les entourent, on arrive à un total de 47,750,000 personnes environ faisant usage du français. Mais il y a lieu de considérer désormais l'Algérie, de Gabès au Maroc, comme étant un pays peuplé de Français par destination, ce qui élèvera de 4 millions le chiffre des francophones. Le tout sans compter les millions d'étrangers qui parlent le français comme langue distinguée.

Actuellement il faut 10 ou 12 années aux francophones pour augmenter de 2 millions 1/2. Comme la France est peu féconde, que la Belgique et la Suisse ont peu de place, nous ne pouvons attendre un rang d'accroissement meilleur que de deux pays jeunes, l'Afrique du Nord et le Canada. Le même nombre d'années donne à la langue anglaise, déjà deux fois plus parlée que la nôtre, 15 à 18 millions de sujets; au russe, 12 millions; aux deux langues sœurs, castillanne et portugaise, 8 à 10 millions.

Entouré de rivaux nombreux et vigoureux, le français ne peut plus songer à gagner un rang supérieur et même à se maintenir. Tout ce qu'il peut espérer, c'est de ne pas trop déchoir et de ne pas compter beaucoup moins du trentième des mortels, rang qu'il occupe aujourd'hui dans le monde.

Georges Demanche.

Digitized by Google

CARTES COMMERCIALES (1)

PAR F. BIANCONI

La nouvelle carte commerciale de *Bulgarie et Roumélie* de la collection des Études générales géographiques, qui vient de paraître, est digne en tous points de ses devancières. On y trouve, en effet, comme dans les précédentes. des données exactes et complètes sur les produits du sol par district; les voies de communication actuelles ou projetées; la population des principaux centres; les mines; les chefs-lieux des divisions administratives, etc.

Quant au texte de 44 pages qui accompagne la carte, il a été élaboré avec un soin particulier par *M. Bianconi*, l'auteur si compétent de nombreux travaux sur l'Orient, et qui a pu recueillir sur les lieux mêmes un grand nombre de documents sur le gouvernement, l'administration, les mœurs des habitants, l'industrie du pays, les industries à créer, les banques et les maisons de crédit, les prix des produits, etc., etc.

On a dit plus d'une fois, en France et à l'étranger, que l'abondance et l'exactitude des renseignements font des *Cartes commerciales* une publication unique en Europe. Cette nouvelle livraison ne peut qu'ajouter encore à cet éclatant succès.

LE CANAL DES DEUX-MERS (2)

PAR E. COUILLARD.

La question de jonction de la Méditerranée avec l'Océan, par un canal traversant le midi de la France, est une de ces questions qui, une fois soulevées, s'imposent à l'attention publique. Au point de vue politique et militaire, c'est Gibraltar supprimé, c'est Brest et Toulon mis en rapports rapides, c'est la concentration des escadres françaises rendue plus facile et plus prompte; c'est l'influence maritime de l'Angleterre annulée dans la Méditerranée, et, en cas de guerre, des avantages incontestables mis de notre côté.

Au point de vue industriel et commercial, la création du canal des Deux-Mers aura pour conséquence de raccourcir de plusieurs jours la durée de la traversée entre les ports de l'Angleterre et des mers du Nord et le bassin oriental de la Méditerranée et l'Extrême-Orient. En outre, la navigation n'aura point à compter avec les mauvais temps qui règnent en hiver sur les côtes d'Espagne, et les primes d'assurance seront réduites.

Au point de vue français plus particulièrement, la création du canal sera une source de richesse pour les régions traversées. Bordeaux, Cette et même Marseille profiteront d'une augmentation de trafic, lequel sera, par la suite,

(1) Librairie Chaix, 20, rue Bergère.

(2) A. Ghio, éditeur, Palais-Royal, à Paris; brochure in-12, 1 fr.

Digitized by Google

en partie détourné de la ligne Anvers-Saint-Gothard. Les études préparatoires sont achevées, l'argent se trouvera facilement, et son placement sera à la fois une œuvre patriotique et de bon père de famille.

ESSAI SUR LES RÉFORMES NÉCESSAIRES (1)

PAR CHARLES LAMBEL

A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe populaire. A ce titre, les Français doivent s'estimer heureux de s'être vus, depuis quelques années, critiqués violemment par leurs voisins, aussi bien sur leur caractère que sur leurs institutions. Cette critique, souvent trop sévère, a donné à réfléchir aux bons esprits, très nombreux en France, et le résultat de leurs réflexions se traduit par l'éclosion d'excellents ouvrages. Parmi eux, il faut citer en bon rang l'*Essai sur les réformes nécessaires (Politique — Religion — Société)*, que M. Ch. Lambel vient de publier.

Il est bien permis de ne pas épouser toutes les idées de M. Ch. Lambel, dont quelques-unes sont fort originales; mais il faut au moins reconnaître que l'*Essai sur les réformes nécessaires* est un livre de bonne foi, dont la lecture ne peut qu'être utile à tous ceux qui aiment la France et considèrent sa grandeur comme un de leurs propres intérêts. Ses observations sur la constitution de la famille, son fonctionnement, l'accroissement des enfants sont prises sur le vif et marquées au sceau d'une grande justesse. Ce chapitre est fort important, car l'organisation de la famille a toujours exercé une influence prépondérante sur la destinée des peuples.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Séance du 4 février 1887.

M. DECAUVILLE AINÉ communique les renseignements suivants, sur le *premier chemin de fer français en Chine.*

L'inauguration de ce chemin de fer, allant de Tien-Tsin à Tsching-Yang, a eu lieu le 20 novembre, par le vice-roi du Petchili en personne. Après avoir visité le matériel, le vice-roi monta dans une des voitures de première classe, ayant à ses côtés M. Ristelhueber, consul de France à Tien-Tsin, et le tao-taï Lo-Feng-Loh. La locomotive était ornée de drapeaux français, anglais et chinois.

La ligne a environ trois kilomètres et décrit de nombreuses courbes. Le train la franchit en moins de huit minutes, à la stupéfaction des indigènes. « Ce sont des voitures qui volent », s'écrient quelques-uns d'entre eux. Après ce premier voyage, le public s'est présenté en foule pour jouir de ce nouveau moyen de locomotion. L'inauguration du chemin de fer

(1) Un vol. in-12, 3 fr. 50, A. Ghio, éditeur.

Digitized by Google

Decauville a fait plus que des volumes de discussions, pour donner une forme pratique aux vagues notions que l'on avait sur les chemins de fer. Le vice-roi a été profondément impressionné par la démonstration, et le petit chemin de fer a obtenu une popularité immense parmi les fonctionnaires et parmi le peuple. C'est un succès pour la France et pour M. Decauville, qui a envoyé tout le matériel de ses ateliers de Petit-Bourg.

Le colonel Galliéni, commandant supérieur du *Haut-Niger*, adresse, de Sénoudébou, 17 décembre, une note sur la campagne qui s'est ouverte, cette année, dans le Soudan français.

La présence du marabout Mahmadou-Lamine, entre le Soudan et le Bas-Sénégal, constitue un danger des plus graves, auquel il fallait tout d'abord faire face. Le colonel Galliéni a donc résolu d'aller chercher Lamine chez lui, à Diana. Il a formé deux colonnes : l'une partant du confluent de la Falémé par Sénoudébou et, de là, directement sur Diana, c'est-à-dire à 220 kilomètres environ de ce confluent; l'autre à Diamou pour, à travers le Bambouk, aller franchir la Falémé à hauteur du village de Sabousiré et aller prendre Diana au sud, afin d'intercepter, si possible, les routes de la Gambie au marabout.

D'autre part, la mission du Ouassoulou a été chargée de se rendre auprès de l'almany Samory et de tirer tous les profits possibles de la magnifique réception qui a été faite au prince Karamoco. Il a été prescrit au chef de la mission de lever tout le pays situé sur la rive droite du Niger et formant l'empire de ce souverain, empire qui touche d'un côté au golfe de Guinée, et de l'autre à Ségou. La mission devra faire retour par le Tonkisso, de manière à réunir ses itinéraires à ceux des deux autres colonnes. Enfin, le docteur Tautain et le lieutenant Quiquandon seront chargés d'explorer le grand Bélédougou et de pousser au delà de Mourdis et de Ségala.

Avant de prendre le commandement de ces colonnes, le colonel a pu passer quelques jours à Kayes, s'efforçant d'imprimer à tous les services la marche la plus énergique. Avec l'aide des disciplinaires et des manœuvres indigènes, il veut, cette année, pousser la route carrossable jusqu'au gué de Tenkoto, à 270 kilomètres de Kayes, et la rendre propre à recevoir un Decauville. Toutes les mesures sont prises aussi pour l'ouverture des écoles indigènes, auxquelles le colonel Galliéni attache la plus haute importance, persuadé qu'elles seront un des plus puissants moyens de faire pénétrer nos idées parmi ces populations. Malheureusement les ressources manquent. Avec 20,000 francs par an, on arriverait sûrement à de bons résultats, surtout parmi les populations Bambaras et Malinkès, c'est-à-dire depuis Bafoulabé jusqu'au Niger. Les sous-officiers ou gradés, les interprètes qui recevraient, chaque mois, une gratification de 50 ou 60 francs par mois, feraient d'excellents instituteurs.

Le colonel Galliéni a pris des mesures pour favoriser tout spécialement l'introduction des marchandises françaises dans ces régions.

Voulant à tout prix que la canonnière, destinée à remonter, dès l'hiver-

Digitized by Google

nage prochain, le Niger jusqu'à Timbouctou, ne restât pas au mouillage, le colonel a pris les mesures les plus énergiques pour que le personnel et le matériel fussent dirigés rapidement sur le Niger. De plus, il va faire construire sur ce fleuve, en amont de Bammakou, une coque de canonnière destinée à recevoir simplement de France sa machine. C'est un essai; mais il sera fait dans les meilleures conditions.

M. J, Renaud, ingénieur hydrographe, fait une communication sur la question des *ports du Tonkin*. Haï-Phong est actuellement le seul port du Tonkin; l'emplacement est aussi mal choisi que possible. Les deux barres qui sont à l'entrée de la rivière limitent le tirant d'eau des navires qu'il peut recevoir à 4m,50 à toutes les hautes mers, et 6 mètres aux grandes marées. Il ne peut même pas devenir la tête de ligne du chemin de fer qui reliera plus tard Hanoï et le haut fleuve Rouge au port de commerce, à cause des nombreux et larges cours d'eau que la voie ferrée serait obligée de traverser.

Haï-Phong ne date que du traité de 1874; l'emplacement de la concession a été choisi, alors que le Tonkin était très peu connu, comme le point le plus rapproché d'Hanoï accessible aux navires.

Il s'est développé d'une manière factice pendant ces dernières années, parce qu'il avait le monopole exclusif d'être immédiatement habitable. Il a donc été créé par le traité de 1874, imposé par les circonstances mêmes de l'expédition militaire; son développement est factice; les deux bancs de vase et de sable qui ferment l'entrée du fleuve ne pourront jamais dans l'avenir être améliorés; il restera un port de caboteurs.

Quang-Yen, mieux situé au point de vue topographique, a l'irrémédiable inconvénient de ne pouvoir recevoir que les seuls bâtiments de mer qui peuvent aller à Haï-Phong.

Aussi les grands navires sont-ils tous obligés d'aller mouiller dans la rade d'Halong accessible par tous les temps, à toute heure de marée, aux navires de tout tonnage. Hon-Gac, au fond de la baie d'Halong, est destiné de ce fait à devenir le port du Tonkin; il est en communication avec les centres du Delta par des canaux intérieurs praticables aux jonques et aux sampans du fleuve. Il peut être relié à Hanoï par une voie ferrée qui n'aura pas à traverser de cours d'eau importants.

Au point de vue militaire, il est le seul pouvant donner abri à des transports, à des croiseurs, et en général à des bâtiments de guerre de fort tonnage, et permettant de les ravitailler.

C'est lui qui se développera plus tard au détriment d'Haï-Phong et deviendra dans l'avenir le grand port du Tonkin.

Séance du 18 février 1887.

Le P. Gomminginger, de la mission de Mzogoro dans le *Zanguebar*, écrit que les Allemands vont fonder une station à 2 heures de marche à l'est de Mzogoro.

Digitized by Google

Le désastre de l'expédition italienne à Sahati (côte éthiopienne) donne de l'actualité à une lettre du P. Baudry, missionnaire lazariste en *Abyssinie*, dans laquelle il s'étend longuement sur le fameux Ras-Aloula.

« Le Ras, dit le P. Baudry, a une tournure vraiment militaire, Il est florissant de santé et ne paraît guère montrer plus de quarante ans. »

A la bataille de Koufit, contre les Madhistes commandés par Osman Digma, sa conduite a été admirable. A la tête d'une petite armée de trois à quatre mille hommes, il alla à la rencontre du vainqueur de Kassala. C'est le 23 septembre 1885 qu'eut lieu la bataille. Tout d'abord le choc des Soudanais le force à reculer d'une demi-lieue. Ses principaux chefs tombent sous les coups des musulmans. Mais, après un moment rapide de désespoir, le Ras revient à la charge, il fait descendre tous les cavaliers de cheval, rallie les fuyards et les peureux, menace de mort les traîtres et les indécis. Surexcités, les Éthiopiens se ruent sur les musulmans. Le combat durait depuis huit heures du matin; il ne finit qu'avec le jour. Dix-huit cents musulmans périrent sur le champ de bataille, et, en outre, un grand nombre furent, dans leur déroute, massacrés par les alliés de l'armée éthiopienne.

Le camp de Ras-Aloula est à Asmarah, entre Kéren et Massaouah. C'est de là qu'il est parti pour enlever le poste italien de Sahati. Sahati est à environ trois milles de la côte, à l'O.-N.-O.-O. de Massaouah. Au S.-E., le mont Disseï et la source de Makuller, qu'un aqueduc conduit à Massaouah. Que le Ras-Aloula parvienne à détruire cet aqueduc, et les Italiens de Massaouah, jusqu'à ce qu'ils l'aient rétabli, n'auront à boire que de l'eau de mer distillée.

M. Thoulet raconte le voyage qu'il vient de faire le long de la *côte française de l'île de Terre-Neuve*. Cette île découverte en 1497 par Jean et Sébastien Cabot, visitée en 1525 par Verazzani, fut disputée entre les Anglais et les Français jusqu'en 1713, époque à laquelle le traité d'Utrecht régla la situation respective des deux nations. M. Thoulet décrit les îles de Saint-Pierre et de Miquelon, possessions françaises; puis, arrivant à Terre-Neuve, il retrouve à Bonne-Baie un fjord comparable à ceux de la Norvège, de l'Irlande et de l'Islande. A Port-Saunder, plus au nord, se trouve un établissement où l'on fabrique des conserves avec les homards qui pullulent dans ces parages. Sur un développement de côtes ne dépassant pas un ou deux kilomètres, on prépare journellement pendant le mois de juillet 12,000 de ces animaux, 6,000 pendant le mois d'août et 8,000 pendant le mois de septembre. Les premiers icebergs se rencontrent au détroit de Belle-Isle, et, pendant tout l'été, ne cessent de descendre majestueusement tout le long de la côte est de Terre-Neuve, dont ils refroidissent considérablement la température.

Maury avait attribué la formation des bancs qui s'étendent au sud de Terre-Neuve, au dépôt des matières minérales apportées du Groënland par les icebergs, et que ceux-ci laissent tomber sur le fond au moment où ils fondent sous l'action des eaux chaudes du Gulf-Stream. M, Thoulet pense, au contraire, que les icebergs ne sont pour rien dans cette formation, qui ne

Digitized by Google

serait due qu'à l'érosion par la gelée et au transport par les glaces côtières des roches de la côte ouest de Terre-Neuve et de la côte du Labrador. Il se fait un immense dépôt d'estuaire absolument identique à ceux qui se produisent à l'embouchure d'un grand nombre de fleuves.

CHRONIQUE INTÉRIEURE

La Chambre des députés, après avoir terminé l'examen et le vote du budget des dépenses, a discuté et adopté le budget des recettes. Sur la proposition de M. Périn, le Gouvernement a été invité, par 286 voix contre 238, à présenter pour le prochain budget un projet d'impôt sur le revenu unique et progressif. Un amendement de M. Thomson, soumettant les produits étrangers importés en Indo-Chine au tarif général des douanes de la métropole, sauf quelques différences, a été adopté (11 février) par 443 voix contre 106. Désormais les produits français pénétreront au Tonkin tout comme en Cochinchine sur un pied privilégié. Le budget extraordinaire, comprenant 54 millions pour les travaux publics, 86 pour la guerre et 30,705,000 francs pour la marine ont été votés, ces derniers sans débats. Parmi les 86 millions de la guerre, 71 seront affectés à la fabrication du nouvel armement (fusil à répétition) et à des travaux de fortifications et casernements. Sur les 30 millions dévolus à la marine, 19 seront attribués aux achats de bâtiments neufs à l'industrie, suivant le programme développé par l'amiral Aube.

La Chambre a examiné ensuite la convention relative à l'établissement de câbles sous-marins reliant les Antilles et la Guyane. De nombreuses attaques furent dirigées contre le projet de concession attribué à un étranger et contre une demande de subvention pour la Compagnie chargée de l'exécution des travaux. Finalement la convention fut renvoyée à la Commission du budget afin d'arriver à une entente sur cette question. On discuta ensuite une interpellation de M. Cunéo d'Ornano sur les loteries, et de M. Blancsubé sur les conventions passées avec les Compagnies chargées de procéder au rapatriement de nos soldats au Tonkin et en Cochinchine. La *Revue* a déjà signalé, dans son dernier numéro, l'état défectueux des transports et l'incurie inouïe qui régnait à bord (1). La Chambre n'a pas osé, de peur de mettre en échec le ministre de la marine, manifester son sentiment dans cette affaire et demander pour nos blessés et nos malades l'emploi des grands transports de l'Etat, qui ont été créés pour les besoins de la cause.

Pendant ce temps le Sénat votait à nouveau le projet sur la liberté des funérailles, renvoyé par la Chambre, adoptait, en deuxième délibération, le projet sur la naturalisation et entamait, en deuxième lecture, le projet

---

(1) Voir la *Revue française*, n° 26 février, 1887, p. 150.

Digitized by Google

portant revision de la loi de 1838 sur les aliénés, qu'interrompait le dépôt du budget. Celui-ci fut examiné, discuté et voté en quelques jours. Encore le Sénat trouva-t-il le moyen d'y apporter quelques changements, en modifiant certains crédits et en en rétablissant d'autres, notamment pour les sous-préfets et les services administratifs du ministère des finances.

Le budget revint alors à la Chambre qui sanctionna plusieurs des décisions sénatoriales, mais refusa de rétablir certains crédits, comme celui des services du ministère des finances (26 février). Force fut alors au budget de faire une seconde fois le voyage du Luxembourg et le Sénat, pour éviter le vote d'un troisième douzième provisoire, se résigna à se conformer aux votes de la Chambre (27 février).

Entre temps le Sénat adoptait un crédit de 100,000 francs pour la construction, à Alger, d'écoles supérieures, d'un observatoire météorologique et d'une station de zoologie marine. Il votait aussi, en première lecture, le 15 février, un projet portant approbation de la convention signée à Bangkok, le 7 mai 1886, entre la France et le Siam en vue de favoriser le commerce entre l'Annam et la province siamoise de Luang-Prabang où un vice-consulat vient d'être créé. Il approuvait également dans la même séance le traité d'amitié, de commerce et de navigation signé à Séoul le 4 juin 1886 entre la France et la Corée. Par ce traité la France obtient le droit de nommer un représentant diplomatique à Séoul et des agents consulaires dans les villes ou ports ouverts au commerce étranger. La France aura droit, et sans réciprocité, au traitement de la nation la plus favorisée.

Parmi les décès survenus dernièrement il faut citer ceux de M. Raoul Duval, député de l'Eure et créateur de la droite républicaine, enlevé dans toute la force de l'âge, et du célèbre jurisconsulte Demolombe.

Des élections législatives ont eu lieu dans l'Aube (20 février), l'Aveyron et les Basses-Pyrénées (27 février). Dans le premier de ces départements, M. Charonnat, radical, a été élu par 29,650 voix contre 22,567 à M. Couturat, opportuniste, en remplacement du marquis de Roys, républicain modéré, décédé. Dans l'Aveyron, M. Rodat, républicain conservateur, a été élu sans concurrent par 55,950 suffrages, en remplacement de M. Roques, député de la droite, décédé. Dans les Basses-Pyrénées, M. Vignancour, républicain, a été élu par 46,187 voix contre 34,045 à M. de Joantho, conservateur. Il remplace M. Destandau, conservateur, décédé.

VOULZIE.

CHRONIQUE COLONIALE

La colonne expéditionnaire du général Brissaud, commandant la 1re brigade de la division d'occupation au *Tonkin*, poursuit ses opérations contre les dissidents dans la province de Than-Hoa. Après un nouveau succès remporté à Badienh, nos soldats ont enlevé après deux heures de lutte le fort

Digitized by Google

de Makao, près de Putho. Tous ces combats et les pertes que nous y éprouvons montrent d'une façon surabondante combien les rebelles sont nombreux, aguerris et bien armés. Aussi la pacification n'avance-t-elle pour ainsi dire pas au Tonkin, à cause de la faiblesse de nos forces militaires d'abord et aussi à cause des moyens employés et des dissentiments constants et aigus qui existent entre les autorités civiles et militaires. Il y a là un antagonisme regrettable qui, joint aux changements de plans d'opérations survenus à chaque nouvelle direction militaire ou civile, ne permet pas d'augurer d'une façon même approximative l'époque où la tranquillité sera rétablie.

A cet état de choses fâcheux au Tonkin, nous sommes heureux d'opposer les heureux résultats obtenus dans le sud de l'*Annam*. Le télégraphe avait annoncé dernièrement la pacification complète de cette région ; des nouvelles plus récentes permettent de dire comment cette pacification a été opérée. En présence du trouble qui régnait dans tout l'Annam, un *phu-loc* (sous-préfet) chrétien de la Cochinchine avait offert au résident général de se charger à ses risques et périls de ramener la tranquillité dans les provinces avoisinant la Cochinchine, à la condition d'avoir l'entière disposition des voies et moyens. M. P. Bert, hésitant à prendre un parti, s'adressa au ministre des affaires étrangères à Paris, tout en recommandant l'essai proposé. Mais sa mort, à laquelle le poison annamite ne serait, dit-on, pas tout à fait étranger, survint sur ces entrefaites. Son successeur par intérim, M. Vial, résident supérieur à Hanoï, renouvela la demande et reçut carte blanche.

Encouragé par le gouverneur et le conseil colonial de la Cochinchine, qui appelaient de tous leurs vœux le rétablissement de l'ordre dans l'Annam, le phu-loc réunit dans son arrondissement 1,500 hommes environ, en partie chrétiens mais tous indigènes, les arma comme il put, pénétra hardiment dans le Bin-Thuan et en très peu de temps réussit à pacifier la province. Les rebelles qui s'y trouvaient furent battus et dispersés et quelques-uns des mandarins et des lettrés qui avaient fomenté la révolte et nous avaient témoigné leur hostilité, furent passés par les armes sans autre forme de procès. Ces exemples salutaires firent une impression profonde sur les indigènes, habitués à n'avoir de respect que pour la force, et accrurent singulièrement la force morale du phu-loc.

Aussi quand celui-ci, après avoir réorganisé sommairement la province, passa dans celle voisine de Khan-Hoa, la résistance fut-elle insignifiante, car les mandarins se souciaient fort peu d'exposer leur tête à être promenée au bout d'une pique. Bien mieux, dans la province limitrophe de Phou-Yen, les chrétiens annamites et les indigènes, lorsqu'ils connurent les succès du phu-loc, rétablirent d'eux-mêmes la tranquillité et, lorsque la colonne cochinchinoise se présenta, tout était rentré dans l'ordre.

Ainsi donc, un chrétien indigène, soutenu seulement par ses compatriotes en majeure partie chrétiens, a pu, sans l'aide d'aucun Européen, soumettre facilement et maintenir dans la tranquillité trois grandes provinces, tandis que des colonnes françaises s'épuisent depuis deux ans à poursuivre des

Digitized by Google

ennemis insaisissables dans un pays dont nos troupes ne connaissent ni la langue, ni les habitudes, ni la topographie, ni les moyens d'action à employer, et où les Européens tombent comme des mouches. La seule solution pour arriver à la complète pacification de l'Annam est donc de se servir des chrétiens indigènes, dévoués à la France, braves, habitués au climat et aux embûches annamites, de les armer et d'en former des colonnes volantes. Cette solution est, du reste, celle que la *Revue française* a toujours indiquée et je rappelle ici quelques-unes des lignes publiées à ce sujet, en 1885, qui sont tout à fait de circonstance : (1)

Tous s'accordent à le reconnaître : les chrétiens nous sont sympathiques et sont même nos seuls auxiliaires. Or, ils sont répandus à peu près partout dans le pays; il n'y a peut-être pas une seule sous-préfecture où l'on n'en rencontre. Sans parler de la Cochinchine française, et en tenant compte des récents massacres de la Cochinchine orientale, on compte plus de 1,500 chrétientés dans les missions annamites, avec une moyenne de 300 âmes.

Que l'on fasse de ces chrétientés autant de petits camps retranchés, et de suite notre influence dans le pays aura un point d'appui solide, les chrétientés serviront de rempart contre les bandes de brigands qui viendront se heurter contre elles et elles pourront même fournir des contingents pour leur donner la chasse et les détruire.

Le Bin-Thuan et les provinces voisines ont été ainsi pacifiés par les chrétiens indigènes. Et maintenant à quand le tour de la région de Hué et des provinces du Nord de l'Annam ? Il suffit d'un mot du gouvernement pour que l'essai soit de nouveau tenté et très vraisemblablement couronné d'un plein succès. Ce mot, le résident général voudra-t-il le dire ?

De *Madagascar* on annonce le prochain retour en France, à titre de simple congé, espérons-le, de notre énergique résident général M. Le Myre de Vilers. M. Bouchard, le sous-résident qui, sur les instructions pleines de duplicité de M. de Freycinet, contrecarrait son chef à Tananarive, ne retournera plus à Madagascar. C'est fort heureux pour notre politique. Le 25 janvier la ville de Tamatave a été complètement évacuée par nos troupes et remise aux Hovas à la suite du paiement de l'indemnité. Une partie de la garnison rentrera en France, l'autre se rendra à Diégo-Suarez où il y aura désormais 4 compagnies d'infanterie de marine.

Une récente correspondance de Madagascar confirme l'état de malaise dans lequel on se trouve encore. Malgré les traités les Français ne peuvent s'installer sur la Grande-Terre, et, le feraient-ils, que ce ne serait pas sans une grande imprudence. Leur personne serait-elle suffisamment en sûreté ? Pourraient-ils librement louer et exploiter le sol ? Trouveraient-ils la facilité nécessaire pour se procurer la main-d'œuvre dont ils ont besoin ? Rencontreraient-ils auprès des autorités indigènes l'impartialité et la protection à laquelle ils ont droit ? Le traité dit oui; mais l'expérience répond non, et le jour

(1) Voir la *Revue française*, décembre 1885, p. 561.

Digitized by Google

n'est pas encore venu où nos anciens colons eux-mêmes pourront revendiquer ce qui leur appartient.

A la suite de sa nomination comme commissaire général au *Congo*, nomination qui remonte au 27 avril 1886, M. de Brazza, après avoir fait partir en plusieurs expéditions les hommes et le matériel destinés au nouveau gouvernement, fut, à la veille de son embarquement au mois de décembre dernier, arrêté par suite de dissidences graves survenues entre lui et l'administration des colonies. Ces dissentiments furent heureusement aplanis; M. de Brazza vit ses projets approuvés par ses supérieurs hiérarchiques, et obtint de se mouvoir à sa guise, dans les crédits qui lui étaient alloués pour les dépenses de son administration qu'il eût été fort maladroit de réglementer article par article dans un pays aussi neuf et aussi inconnu que le Congo. Grâce à cet accord, M. de Brazza, rassuré en tous points, a pu s'embarquer au commencement de février sur le paquebot des Messageries l'*Équateur* qui le déposera à Dakar, d'où un navire de l'État le transportera à destination.

VOULZIE.

NOUVELLES DIVERSES

Le Bagne et la colonisation pénale à la Nouvelle-Calédonie.

A l'occasion de l'article publié dans la *Revue Française* (T. IV, p. 566), M. Léon Moncelon, délégué de la Nouvelle-Calédonie au Conseil supérieur des colonies à Paris, nous adresse les réflexions suivantes :

Dans le compte rendu qu'a fait M. Rivière sur mon livre : *le Bagne et la colonisation pénale à la Nouvelle-Calédonie*, il relève tout particulièrement un passage ayant trait aux égards, outrés selon moi, prodigués aux forçats pendant la traversée de France à Nouméa. M. Rivière n'est pas de mon avis, mais je crois avoir été mal compris. En écrivant ce travail, j'ai voulu de la première à la dernière ligne procéder par comparaison, et je crois avoir prouvé que notre société fait aux condamnés une situation que pourraient envier nos honnêtes concitoyens frappés par la misère. Dans le cas souligné par M. Rivière, j'ai établi, avec la lettre du ministre pour preuve incontestable, que les transportés des bagnes, misérables frappés des peines les plus infamantes de notre code, sont mieux nourris que nos braves marins des équipages passagèrement punis pour des fautes souvent très légères.

Ayant vécu sur les navires de l'État, à la gamelle de l'équipage, je sais combien est nécessaire, est indispensable même au matelot le quart de vin de sa ration, combien le *retranchement* lui est sensible, peut nuire à sa santé et paralyser sa force physique si largement mise à contribution dans les manœuvres les plus pénibles! Eh bien, il ne faut pas un grand écart, disciplinairement parlant, pour qu'un marin des équipages soit atteint par une

Digitized by Google

peine sévère, beaucoup plus inflexible que celle dont est frappé le forçat qu'il a pour mission de conduire au delà des mers : ce dernier a du vin, (le ministre l'avoue), lui, il n'en a pas..... Trouvez-vous que cela soit équitable?

Ce que je voudrais, c'est que l'échelle de la pénalité fût graduée avec plus de soin et que le juge qui condamne aux travaux forcés prononce la plus haute peine édictée par notre code pénal... sans cela, croyez-lè bien, notre société est et restera en péril.

JONCTION DES CHEMINS DE FER DES BALKANS (1)

On nous écrit de Belgrade :

Depuis le mois dernier le raccordement des chemins serbes et turcs vers Salonique a fait un nouveau pas. Actuellement la voie turque est définitivement posée. Les voies serbes et turques ne se trouvent plus maintenant, au fossé frontière, distantes que de la longueur d'un rail. Au point de vue du chemin de roulement proprement dit, on peut donc considérer comme achevée la jonction de Salonique avec le réseau des chemins de fer de l'Europe occidentale.

Les administrations serbes et turques s'occupent en ce moment de la régularisation de la question concernant le passage de la frontière. Il est probable, comme c'est le cas par exemple pour Avricourt, que l'on construira une gare de chaque côté et à quelques centaines de mètres de la frontière. Ce ne sera peut-être pas très économique; mais on sera plus sûr d'éviter ainsi les conflits qui peuvent se produire entre deux administrations agissant simultanément dans une gare commune.

Du côté de la Bulgarie la situation reste toujours la même; elle tend cependant à s'améliorer, et le gouvernement se préoccupe, dit-on, en ce moment, de la conclusion des marchés pour fourniture de la superstructure de la voie et du matériel roulant.

Bosnie. — D'après les nouvelles que nous recevons de Bosnie, on n'y parle que de guerre prochaine. Dès le 15 décembre on y a fait tous les préparatifs de mobilisation; en cinq ou six jours toutes les troupes autrichiennes de Bosnie seront prêtes à entrer en campagne. Chaque homme a, dit-on, son ordre de marche pour le 15 mars. Depuis trois semaines on a voté 250,000 francs pour fortifier la capitale de la Bosnie, Serajevo ; et près de 2,000 ouvriers travaillent à outrance à la construction de deux routes conduisant sur deux hauteurs où sont établies des redoutes. Il n'est pas un officier en Bosnie qui ne parle ouvertement de l'entrée en campagne d'ici à quelques semaines.

Pour la Bosnie, guerre veut dire attaque de la part des Monténégrins et des insurgés herzégoviniens. La démission du ministre de la guerre en

(1) Voir la *Revue Française*, t. V, p. 152 (n° 26, février 1887).

Digitized by Google

Serbie est attribuée au refus qu'il oppose à la convention militaire que l'Autriche voudrait faire accepter par la Serbie. Il y a tout lieu de croire que la Turquie jouerait le rôle de provocateur ; à l'instigation de la Russie, elle réclamerait l'évacuation de la Bosnie par les troupes autrichiennes. Par là, la Russie attacherait la Turquie à sa cause. Les Autrichiens ne sont pas sans inquiétude sur l'avenir ; mais la situation intérieure est elle-même si compliquée que beaucoup ne voient de salut que dans une grande action extérieure.

La question de la transportation. — Dans le rapport présenté à la Chambre des députés par la commission du budget, un chapitre est consacré à la question de la transportation. A propos de la Guyane et de la Nouvelle-Calédonie, le rapporteur donne de longs détails sur le régime pénitentiaire qui fonctionne dans les colonies.

Depuis une vingtaine d'années, on le sait, la France n'envoie à la Guyane que des condamnés venant de l'Algérie et des colonies. Aussi il n'y a plus que 3,342 transportés, dont 2,139 en cours de peine et 1,253 libérés.

C'est la Nouvelle-Calédonie qui reçoit tous les hommes condamnés aux travaux forcés sur le territoire de la France continentale. La population criminelle y était, le 30 juin 1886, de 10,400 individus, dont 7,590 en cours de peine et 2,810 libérés, 200 seulement ont des concessions de terre ; 650 sont à la charge de l'État ; les 2,000 autres travaillent avec des colons ou dans les mines, quand ils trouvent de l'ouvrage. Quand ils n'en trouvent pas, c'est encore le budget qui est obligé de les nourrir. Pour une partie d'entre eux, ce cas s'est présenté l'année dernière.

Beloutchistan. — *Le chemin de fer de Quettah.* — Les Anglais, suivant l'exemple des Russes, déploient une grande activité dans les travaux de chemins de fer dans l'Asie centrale. Afin de pouvoir défendre l'Inde au dehors, ils construisent une ligne qui doit atteindre Quettah. Ce chemin de fer qui s'embranche sur la grande ligne de l'Indus, au sud de Schikarpour, passe à Jacobabad et, remontant vers le nord, rejoint Sibi, traverse le défilé de Nori, atteint Harnaï, puis Mangi, franchit le col de Tchapar et aboutit à Quettah, d'où part un embranchement sur Kandahar et l'Afghanistan. D'après des nouvelles de Calcutta, 30 janvier, la voie serait complètement achevée jusqu'au pied des monts Khodjak, chaîne située au nord-ouest de Quettah et qui court parallèlement aux monts Soliman.

Il y a 240 kilomètres de Quettah à Kandahar, dans l'Afghanistan, 500 kilomètres de Kandahar à Hérat et 380 d'Hérat à la station russe de Merv.

Caractères généraux du commerce à Mexico. — D'après M. G. Beaurang, consul de Belgique à Mexico, on distingue trois grandes catégories de maisons de commerce à Mexico :

1° Les maisons de *Ropa*, qui ont pour spécialité les tissus;

2° Les maisons de *Ferreteria*, qui vendent tout ce qui se rattache à la métallurgie et quelquefois la verrerie et les armes ;

Digitized by Google

3° Les maisons d'*Abarrotes*, qui s'occupent de la vente des vins, liqueurs, conserves, denrées, bougies, etc. On pourrait y ajouter les drogueries et quelques maisons faisant spécialement le commerce des verres, des cristaux et des armes.

Les maisons de *Ropa*, qui étaient autrefois au pouvoir des Allemands, ont été presque complètement accaparées par les Français et en particulier par ceux de Barcelonnette (Basses-Alpes), qui ont supplanté les Allemands grâce à un travail infatigable et à la bonne renommée dont ils jouissent sur la place de Paris, où on leur accorde facilement un crédit de 400,000 à 500,000 francs. Il est à remarquer qu'une de leurs principales forces consiste dans l'appui mutuel qu'ils se prêtent dans les affaires, appui qui ne se manifeste qu'entre ceux qui sont d'origine barcelonnette.

Les *Ferreterias* sont généralement entre les mains des Allemands qui, sous le point de vue des conditions de vente, ont su acquérir la même supériorité que les Barcelonnettes pour la *Ropa*.

Enfin les Espagnols constituent en majorité les propriétaires des magasins d'*Abarrotes*. S'ils ont réussi dans cette branche d'affaires, c'est également aux nombreux sacrifices de tous genres qu'ils s'imposent dès leur jeunesse. Ils débarquent généralement dans le pays à l'âge de huit ou dix ans, deviennent successivement apprentis, garçons de magasin, employés de comptoir ou commis, pour être, au bout de leur rude stage, admis en association.

Le commerce de Mexico est presque totalement à la merci des grandes maisons de commission de Paris, Liverpool, Londres et Hambourg.

Funérailles d'une jeune Chinoise. — Le cimetière des Evergreens, à New-York, Est, vient d'être témoin d'une étrange cérémonie : les funérailles d'une jeune Chinoise, femme de Chin Shun. C'est, dit-on, la première femme chinoise morte en cette ville. Dès que la pauvre Mai, c'était le nom de la jeune femme, eut rendu le dernier soupir, Chin Shun, aidé de son frère Yun, a revêtu la morte d'une grande robe bleue soutachée de noir, lui a passé à chaque poignet un anneau de fer peint en bleu et l'a déposée dans son cercueil. Puis, sur une table voisine, les deux frères ont allumé des bougies et des bâtons odoriférants; ils ont placé à côté du cercueil plusieurs plats contenant de l'eau et du riz, et ils ont quitté la chambre mortuaire après en avoir fermé la porte à double tour.

Le lendemain matin, à l'heure fixée pour l'enterrement, les deux frères sont revenus; ils ont entonné des chants funèbres et, au moment où le cercueil a été emporté pour être mis sur le corbillard, ils ont fait brûler une certaine quantité de papier; puis, avec des cris sauvages, signe, paraît-il, d'une profonde douleur, ils ont brisé tous les meubles de l'appartement; tables, chaises, lit, vaisselle ont été mis en pièces et tous les débris soigneusement transportés dans une charrette qui a pris, avec le corbillard et la voiture contenant Chin Shun et son frère, le chemin du cimetière. Tout le long de la route, les deux Chinois ont semé par la portière des petits mor-

Digitized by Google

ceaux de papier ayant pour objet d'écarter le « mauvais esprit ». A l'arrivée au cimetière, on a fait, près de la tombe nouvellement ouverte, une sorte de bûcher avec les débris du mobilier apportés dans la charrette, et Chin Shun y a mis le feu.

Revenant ensuite près du cercueil, les deux frères l'ont aspergé d'eau et d'huile, y ont placé des pièces de monnaie chinoises enveloppées dans du papier et en ont fait le tour trois fois, l'un derrière l'autre. Alors seulement ils ont permis aux fossoyeurs de descendre le cercueil dans la tombe, et avant qu'on la comblât de terre, ils y ont jeté des pots de confiture, des gâteaux et des petits morceaux de papier percés d'un trou. Après avoir fait entendre de nouveaux chants funèbres, les frères Shun ont allumé du papier, des bougies et des bâtons odoriférants sur la tombe; quand tout a été brûlé, ils sont remontés dans la voiture et ont repris le chemin de la ville. Ces deux hommes qui, l'instant d'avant, paraissaient accablés de chagrin, n'étaient pas plutôt en route qu'ils engageaient une conversation animée et, au moment où ils franchissaient la grille du cimetière, ils saluaient le gardien avec un aimable sourire.

Compagnie Transatlantique. — La Compagnie Transatlantique vient de modifier les heures de départ de ses courriers rapides postaux du mardi et du samedi. Ils quitteront désormais Alger à midi, au lieu de cinq heures du soir. De cette façon, les passagers pourront prendre à Marseille le train rapide du soir, et le trajet d'Alger à Paris pourra s'effectuer en quarante-six heures.

Le paquebot transatlantique *la Bourgogne*, qui vient de faire la traversée de New-York au Havre en 7 jours 15 heures, soit à une vitesse moyenne de 32 *km* à l'heure, avait reçu à son bord toute la malle américaine. C'est un essai qu'avait voulu faire le Post-Office de New-York, en préférant *la Bourgogne* au *Gallia*, de la ligne anglaise Cunard. L'essai a pleinement réussi. La malle américaine était à Londres lundi matin, alors que par le steamer anglais, moins bon marcheur que *la Bourgogne*, elle n'eût été distribuée au plus tôt que mardi soir ou mercredi matin. C'est pour le pavillon de la Compagnie Transatlantique un nouveau succès, que les Anglais n'ébruiteront pas.

CHAMBRES DE COMMERCE FRANÇAISES A L'ÉTRANGER

Athènes. — On annonce, à la date du 7 février, que, sur l'initiative de M. Wattbled, consul de France au Pirée, les colonies françaises d'Athènes et du Pirée, réunies sous la présidence du comte de Montholon, ont constitué une Chambre consultative de commerce. M. Stephanopoli, directeur du *Messager d'Athènes*, en a été nommé président.

Montréal. — La Chambre française de commerce de Montréal attire l'attention de M. le Ministre du commerce et de l'industrie de France sur la diminution qui, depuis quinze ans, ne cesse de se produire dans l'importation des produits français au Canada. Les vins seuls font exception, mais ils sont encore loin d'occuper la place que mériterait l'importance

Digitized by Google

croissante du Dominion. Il conviendrait, pour porter un remède efficace à cet état de choses, qu'un plus grand nombre de voyageurs de commerce français visitassent le pays, et que les fabricants et exportateurs français consentissent plus facilement à se plier aux usages du pays, en ce qui concerne les mesures, les échanges, les crédits, etc. Il serait également désirable que des communications directes, à l'exemple de la ligne allemande de la *Hansa* d'Anvers à Montréal, fussent établies entre la France et le Canada.

Lima. — La Chambre de commerce française de Lima annonce que le directeur de l'École des mines de cette ville est disposé à constituer, dans l'école même, un cabinet spécial où seraient réunis les catalogues, albums, prix-courants avec prix, remises et conditions de vente que lui adresseraient les fabricants français de machines ou appareils divers. L'École des mines de Lima est fréquemment consultée par le Gouvernement péruvien, les industriels et agriculteurs du pays et la création d'un musée industriel français dans cette école pourrait contribuer au développement de nos relations commerciales avec le Pérou.

Galatz. — La Chambre de commerce française de Galatz, en vue du traité de commerce définitif entre la France et la Roumanie dont les pourparlers se poursuivent en ce moment à Bucarest, a insisté auprès de M. de Coutouly pour que, dans le nouveau traité, la clause de la nation la plus favorisée soit accordée à nos produits. Notre représentant à Bucarest a bien voulu faire connaître à la Chambre de commerce que cette clause est d'ores et déjà assurée aux importations françaises, à leur entrée en Roumanie et que c'était là, en effet, la condition de l'accord intervenu entre les deux Gouvernements.

On sait qu'à la suite du récent conflit économique survenu entre la France et la Roumanie, une convention provisoire a été signée, le 18 juin 1886, en vertu de laquelle a été supprimée la surtaxe de 50 0/0 imposée aux marchandises à leur entrée en France et en Roumanie. Ce régime provisoire qui est établi entre les deux pays depuis le 1er juillet 1886 doit prendre fin au 1er avril prochain.

AVANT LE SALON

LA PEINTURE AUX CERCLES VOLNEY ET DE LA PLACE VENDÔME

Les expositions des cercles sont entrées maintenant dans les habitudes parisiennes. Chaque année, à la fin de l'hiver, elles obtiennent un succès grandissant ; on y court comme à des séances préparatoires pour le salon du Palais de l'Industrie ; on y retrouve la plupart des artistes connus au milieu desquels des amateurs glissent insidieusement des toiles qui seraient certainement refusées par l'aréopage des Champs-Élysées. Les dames s'y donnent rendez-vous avant de commencer leurs visites quotidiennes ; elles y sont en

Digitized by Google

grande majorité dans l'après-midi et y arborent généralement de fort jolies toilettes, et surtout des chapeaux exquis; car la robe est cachée par le vêtement que l'on ne quitte pas, tandis que capotes et toques émergent triomphalement de cet aimable tohu-bohu.

Entrons d'abord au Cercle artistique et littéraire de la rue Volney; on l'appelait irrévérencieusement à son origine : la *Crémerie* ou encore les *Pieds crottés*, probablement parce que ses fondateurs ne déjeunaient pas dans les premiers restaurants et ne venaient pas tous au cercle en voiture; les salons sont luxueusement aménagés et la lumière disposée à souhait pour faire valoir les tons les plus délicats de la peinture.

Voici quelques notes sommaires prises au passage sur les ouvrages les plus remarqués : Une *Étude de bouleaux*, par M. Allongé; les arbres, l'eau calme d'une mare, les plantes vertes qui la couvrent sont très joliment peints, trop joliment peut-être. — Le *Chemin de traverse*, de M. Cazin, paysage admirable quoique traité dans une note très sobre : une misérable chaumière isolée, si isolée que le facteur passe devant la porte sans s'arrêter, s'élève au milieu d'une campagne nue, sans un arbre; deux meules maigres rompent seules la monotonie de l'horizon au-dessus duquel s'avancent de gros nuages chargés de pluie. Tout en restant toujours sincère et vrai, M. Cazin idéalise la nature, c'est le propre des grands paysagistes. — *Kaleb*, aux traits de nègre, drapé de vert et coiffé d'un turban blanc, signé Carolus Duran. — Deux jolis *Portraits de petits garçons*, tous deux vêtus en marins, l'un, par M. de Curzon, l'autre, par M. Gabriel Ferrier. — *En Sologne*, paysage marécageux, d'une tonalité juste, par M. Damoye. — *La Cigale*, de M. Jules Garnier, une petite femme habillée à la turque, coiffée d'un chapeau de pierrot, tenant une guitare plus grande qu'elle : peinture ultra-fantaisiste. — La *Nuit*, une étude intéressante de lumière lunaire : des arbres, dont on n'aperçoit que les troncs, s'élèvent autour d'une chaumière, baignant dans une lueur diffuse d'un ton violet que percent les scintillements de quelques étoiles; un effet de brouillard dans un bas-fond est rendu avec beaucoup de justesse : auteur, M. Paul Lagarde. — Une minuscule étude de femme nue, assise, les bras réunis au-dessus de la tête, par M. Lerolle. — *Nadiedjah*, une autre belle étude aux tons chauds, par M. Jules Machard; la chair blanche des épaules et de la tête s'harmonise bien avec la couleur fauve des cheveux et celle de la fourrure bordant une draperie de velours bleu. — *La Jeunesse* (fragment ébauché d'un panneau décoratif, du même auteur); elle tient le menton de l'amour; le dos nacré, la nuque dorée, le mouvement gracieux du coude sur lequel la tête s'appuie, au milieu des tentures d'un rose et d'un bleu pâle, font de cette toile l'une des plus attrayantes de l'exposition.

Nous retrouvons M. Melida, le sympathique artiste espagnol avec la jolie femme qu'il nous montre périodiquement; cette fois il l'a habillée à la mode du XVIIIe siècle et l'a placée dans un paysage de convention où s'ébattent des canards, et, dans un genre supérieur, nous saluons comme une vieille connaissance la vache de M. Roll, cette fois, elle se présente

Digitized by Google

sous l'aspect et le nom d'un jeune taureau. — Quel dommage que M. Bonnat, le maître dans l'art du portrait, place toujours ses modèles sur un fond qui leur donne l'air d'avoir été peints dans une cave. Le portrait d'un officier de marine, par M. Aimé Morot, supporte victorieusement ce voisinage redoutable. *La Toilette de la Mariée*, de M. Toudouze, est une agréable scène de genre; tandis que *la Fiancée du Lion*, de M. Wertheimer, appartient à la catégorie de la peinture rébus. *La Vue de Venise*, prise du *ponte della Paglia*, par M. Weulker, baigne dans une bonne lumière, mais les lois de la perspective y sont bien mal observées.

Pourquoi M. Henner, à côté du *Portrait de M. Ravaisson*, très habilement peint, encore que légèrement cotonneux, expose-t-il la même ébauche informe de nymphe étique, se confondant avec un fond verdâtre, que nous avons vue si souvent. Cette fois, elle est présentée de dos, ce qui ne la rend pas plus agréable à regarder. — Sous le nom de *Clémence Isaure*, M. Jules Lefebvre expose une très belle figure de femme, à la physionomie rêveuse et sérieuse à la fois, aux cheveux blonds couronnés de lauriers.

Nous nous sommes arrêtés devant *les Lilas* et *les Giroflées*, de M. de Dramard, le sympathique président du cercle; *les Scieurs de long*, de M. Boussaton, et *le Vieux Vigneron auvergnat*, de M. de Lafoulhouze, ce malheureux artiste qui vient de mourir si tragiquement dans un omnibus à quelques pas de chez lui. Il emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu et surtout des membres du Cercle artistique, où il ne comptait que des amis.

Signalons, en terminant, la belle *Marchande de fleurs*, de M. Gustave Courtois; une étude très fouillée qui nous repose des Italiennes d'opéra comique; costume et physionomie sont rendus avec infiniment d'art.

Sur un ensemble de cent quarante-huit toiles exposées au cercle de l'Union artistique de la place Vendôme, ou plus familièrement des Mirlitons, il ne faut pas compter moins de quarante-six portraits, grands, petits, moyens, en buste, en pied; tous les procédés connus de reproduction à l'huile, de l'homme et de la femme à tout âge, ont ici des échantillons, c'est un envahissement, une débauche, un délire; on se sent écrasé sous les regards de cette centaine de paire d'yeux qui se croisent en tous sens.

Comment accorder à chacun de ces portraits, presque tous signés de noms connus, l'attention qu'ils méritent? Citons au hasard du catalogue : — *Mme X*, en velours noir et fourrure par Benjamin Constant, et *le masque de Beethoven* en argile orné de lauriers curieusement présenté sur un panneau; — *Mme V. et M. R.* par Gustave Boulanger; — *Mme H.* les épaules merveilleusement éclairées au-dessus d'un corsage de velours violet et contrastant fort heureusement avec l'ombre voilant le tout et la partie gauche du visage, par Cabanel, qui n'a jamais mieux fait; — *Mme F.* remarquablement campée de face, droite dans sa robe gorge de pigeon, semble sortir de son cadre, par M. Brouillet.

Mais il faut se hâter sous peine d'être noyé dans ce flot de portraits; il y aurait pourtant injustice à ne pas citer ceux de M. Gustave Courtois,

Digitized by Google

dont on nous montre une charmante Parisienne costumée en Japonaise entre son livre et son miroir; celui de *M. R.* par GÉROME; celui de *Mlle Guillemet* par JULES LEFÈVRE; celui de *Mlle J. Panot* par son père. Quant à M. MACHARD, que nous retrouvons ici avec un vrai plaisir, il semble avoir emprunté la palette des maîtres du siècle dernier pour peindre *Mme A.* dans un costume du temps; une écharpe bleue flotte sur tout un côté de la toile, sans nuire à la justesse des tons de la figure bien dégagée au-dessus des épaules décolletées, et où règne à la fois la santé, la bonne humeur et l'élégance.

L'envoi que M. GERVEX intitule *Surprise* est aussi presque un portrait, mais bien bizarrement disposé : à travers l'intervalle d'un rideau on voit les pieds, la ceinture et un peu de la tête d'une jeune femme; le tout peint avec le brio que l'on connaît.

Le Prétendant refusé de M. WORMS est une petite scène espagnole agréablement composée, et dans *le Gréement...* d'un petit bateau par des marins en herbe nous retrouvons la vérité des figures et la science des lointains que M. EDELFET met dans toutes ses œuvres; enfin il faut décerner la palme au *Voyageur* de M. MEISSONIER; un cavalier luttant contre un vent furieux, les mouvements de son manteau, de la crinière de sa monture et de quelques branches d'arbres sont rendus avec tant d'art qu'ils donnent l'impression de la violence de la tempête sur cette toile de quelques pouces carrés.

P. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

CAUSERIE THÉATRALE

Il faut croire que les auteurs dramatiques sont bien à court d'idées nouvelles; jamais en effet le roman n'a fourni autant de ressources au théâtre; sur les six pièces dont la première représentation a eu lieu en février, trois sont tirées de romans à succès. Entrons d'abord à l'Odéon.

Numa Roumestan est, croyons-nous, la cinquième des œuvres d'Alphonse Daudet que l'on met en pièce...s, comme disaient nos pères au temps où la mode était de traîner pantelants sur le théâtre les héros romantiques. *Fromont jeune et Risler aîné* et *le Nabab* au Vaudeville, *Sapho* au Gymnase n'avaient obtenu que des demi-succès; quant aux *Rois en exil* ils avaient été impitoyablement sifflés de la première à la dix-septième et dernière représentation. Il serait permis de prédire à *Numa Roumestan* une plus heureuse fortune, si le rôle principal était interprété par un artiste capable de rendre les multiples aspects de l'homme politique hâbleur, persuasif, enveloppant, du tribun fougueux à la parole vide mais entraînante, de l'époux à la fois affectueux et infidèle, toujours en contradiction avec lui-même et toujours sincère. Un seul acteur pouvait incarner le personnage : c'est M. Coquelin; malheureusement, après avoir quitté la Comédie-Française, il

Digitized by Google

a préféré porter à l'étranger un talent de premier ordre qui n'y est guère apprécié s'il faut en croire le télégraphe. Quoi qu'il en soit, les épaules pourtant robustes de M. Paul Mounet ont ployé sous le poids. Mlle Sisos incarne avec beaucoup de distinction le rôle de Rosalie, l'épouse résignée qui souffre de toutes les forces de sa nature aimante et douce à chaque nouvelle incartade de son mari, mais qui se résout à éviter le scandale d'une séparation sur les instances pressantes de sa mère. Celle-ci a souffert aussi de l'infidélité de son mari, qui n'avait pas pourtant l'excuse d'un tempérament méridional, et elle a pardonné, elle a même oublié. La scène est belle, écrite de main de maître, elle produit chaque soir un effet capital, qui serait bien plus grand encore si Mme Favart pouvait se décider à la jouer simplement. Mlle Cerny est si adorablement perverse sous les traits de la petite cabotine Dachellery, que l'on excuse presque le pauvre Numa de ne pas savoir résister à ses allures provocantes : elle met au premier plan ce rôle de quelques lignes. M. Rebel rend d'une façon très amusante la déception navrée du tambourinaire Valmajour, venu de son village à Paris sur la foi de Numa pour y chercher la fortune et la gloire, et qui n'y trouve, dès sa première apparition dans le salon du ministre, qu'un irréparable fiasco. MM. Albert Lambert, Dumény, Colombey, Mmes Crosnier, Raucourt, Laisné composent une interprétation très satisfaisante. A propos de cette dernière, qui joue Hortense du Quesnoy, la passion, ou même simplement le caprice que ressent la fille d'un conseiller à la Cour de Paris, élevée au milieu de toutes les élégances, pour le tambourinaire, un paysan orgueilleux et stupide, produit à la scène comme dans le roman une impression fâcheuse; M. Daudet qui est homme de goût est impardonnable de ne pas s'en être aperçu.

Telle qu'elle est, en dépit de plusieurs défauts dont le principal est le manque de cohésion, cette pièce tient certainement le premier rang parmi les nouveautés dramatiques de cet hiver.

— Par son seul titre, *le Ventre de Paris*, la nouvelle pièce tirée par M. Busnach du roman d'Émile Zola nous transporte en plein naturalisme. L'intrigue se réduit à bien peu de chose. Un ancien déporté de 1851, Florent, revient à Paris et retrouve la jeune Louise, qui l'attendait depuis sept années, en élevant en cachette un adorable enfant. Depuis le retour de Florent, Louise n'est plus la même, et sa mère, la Belle Normande, s'aperçoit du changement qui s'est opéré. Elle arrache à sa fille la moitié de son secret, et, afin de prévenir ce qu'elle ignore être arrivé, dénonce Florent comme conspirateur. Scène violente entre la mère et la fille, qui va être chassée de la maison maternelle, lorsque l'enfant, sortant d'une pièce voisine, se précipite vers sa mère en s'écriant : « Ne faites pas de mal à maman ». La Belle Normande, cette fois, a tout compris, mais, après un moment de stupeur, elle reste inexorable. Cependant, les prières naïves et touchantes de l'enfant, ses beaux cheveux blonds bouclés, le contact de ses petites mains, réveillent la voix du sang chez la Belle Normande. Elle consent à regarder l'enfant, c'en est fait, elle est attendrie, tout est pardonné.

Digitized by Google

Cette scène est vibrante. Elle est, à proprement parler, la seule de la pièce et produit un effet immense. La salle est haletante. Tour à tour attentifs, émus et littéralement empoignés, les spectateurs éclatent en applaudissements redoublés, pendant que quelques dames essuient une larme discrète. Mme Marie Laurent (le Belle Normande) est vraiment une grande artiste, saisissante de naturel et de vérité. Mme Masset-Largillière est touchante dans le rôle de Louise. C'est M. Taillade le conspirateur amoureux. Mais si l'intrigue tient peu de place dans ce drame, les hors-d'œuvre sont nombreux. Dans *Francillon*, on apprend la recette de la salade japonaise; dans *le Ventre de Paris*, on suit un cours de galantine truffée dans la boutique de charcuterie tenue par les époux Quenu-Gradelle. La charcutière est Mlle Caristie Martel, fort appétissante au milieu de son étalage assorti. Les décors sont superbes, et c'est là que le naturalisme se retrouve, dans le tableau de l'avenue de Neuilly et dans celui de l'arrivée des maraîchers aux Halles pris sur le vif et rendu avec une exactitude surprenante. On y voit fonctionner tout le personnel des Halles, jusqu'au chien admirablement dressé à voler un gigot. Il est regrettable que le nom de cet *artiste* ne figure pas sur l'affiche. Enfin au dernier tableau représentant le pavillon de la marée, scène d'em...poignement supérieurement enlevée entre ces dames de la Halle.

— L'Ambigu vient de remettre à la scène un vieux mélodrame tiré du roman d'Eugène Sue : *les Mystères de Paris*. Bien qu'entièrement mis à neuf par M. Blum, et présenté sous des dehors parfois très comiques, le sujet sent toujours son vieux temps.

L'intrigue est assez difficile à saisir; cependant, après avoir opéré la concentration de ses idées, on parvient à se rendre compte qu'un certain prince Rodolphe, qui apparaît tantôt en grand seigneur, tantôt en ouvrier, a perdu une fille à l'âge de six ans, et la recherche vainement à travers tous les bouges de la capitale. Aussi assistons-nous à une exhibition des écumeurs du pavé qui, pour être moins bien mis autrefois que les escarpes du temps présent, n'en représentent pas moins fort exactement les types repoussants de la basse pègre. Le Maître d'école, Tortillard, la Chouette, ont survécu à leur temps comme réputation, à côté du Chourineur, de Rigolette et de l'angélique figure de Fleur de Marie, l'enfant tant cherchée, qu'un gredin en habit noir, le notaire Ferrand, croyait avoir fait disparaître pour tout de bon. Au milieu de scènes sinistres, quoique nullement larmoyantes, s'interposent des incidents comiques, burlesques même, provoqués par le facétieux Cabrion, le tyran de M. Pipelet, le chevalier du cordon dont le nom est aujourd'hui populaire et qui a donné jour à cette plaisanterie actuellement démodée : « Pipelet, donne-moi une mèche de tes cheveux. » Enfin tout s'arrange : Rodolphe finit par savoir qu'il est le propre père de Fleur de Marie, retirée par lui des bas-fonds vers lesquels elle était entraînée, et la toile tombe sur une série de meurtres où chacun se fait justice soi-même. Eugène Sue ignorait sans doute qu'il y avait des gendarmes de son temps.

Digitized by Google

Le rôle de Rigolette est bien effacé pour Mme Zulma Bouffar, qui lui donne toute la vie possible. Mme Honorine (la Chouette), MM. Montal (le Maître d'école), et Pougaud (Tortillard) sont d'un réalisme effrayant. Mme Morin et M. Péricaud, qui représentent le couple Pipelet, se sont fait deux bonnes têtes. M. Fugère est plein de verve dans le rôle de Cabrion. Mlle Lemierre est une Fleur de Marie toute gracieuse. Quant à M. Chelles, il est bien contorsionné dans ses accès de mauvaise humeur. Décors très soignés.

— La science vous enlève parfois du domaine de la réalité. C'est ce qu'a entendu prouver M. A. Bisson dans *Ma Gouvernante*, la comédie qu'il vient de faire jouer à la Renaissance. Le brave Chamorin est tellement absorbé par la recherche du procédé de cristallisation du diamant, qu'il est presque un étranger à Orléans qu'il habite, tout comme dans son intérieur. Il avait besoin d'une gouvernante pour tenir sa maison, et c'est pour ce motif qu'il a pris femme. Voilà deux ans de cela, et il n'a pas encore regardé la jolie Mme Chamorin. Il faut la réussite de sa découverte, sa présentation dans le monde de la finance, l'arrivée d'un petit cousin de sa femme, Gaëtan, pour le rendre à lui-même. Ce n'est pas trop tôt. Mme Chamorin, fatiguée d'une existence qu'elle ne prévoyait pas, veut divorcer, et le préparateur de son mari, Célestin, est là qui attend avec impatience l'ouverture de la succession maritale au sujet de laquelle Chamorin semblait tout d'abord indifférent. Mais quand Mme Chamorin propose le divorce, Monsieur cesse d'en vouloir. D'hirsute qu'il était jadis, le monde l'a transformé en gentleman méconnaissable, et quand, après un séjour à Paris, il retrouve sa femme se rendant au bal en appétissante toilette, il oublie vite tous ses torts et la réconciliation s'opère sur le dos de l'infortuné Célestin, dans une *surprise-party* chez le notaire Bonnardel, un bon type de province. Vous ne savez sans doute pas ce que c'est qu'une *surprise-party* ? Ce divertissement, tout à fait *yankee*, consiste à pénétrer à une heure inattendue chez un ami qui, naturellement, n'est pas prévenu, et à se livrer chez lui à toutes sortes d'excentricités bruyantes.

La pièce est pleine de franche gaîté; les scènes comiques sont nombreuses, comme celle où Chamorin, ce vertueux savant, se fait dresser procès-verbal pour être monté dans le wagon, déjà occupé, des dames seules, et en avoir enlevé la plaque.

Mlle Jane Debay (Mme Chamorin) est une fort jolie personne, bien dans son rôle, et on se demande comment M. Chamorin (cet excellent Saint-Germain) a pu, pendant deux ans.... MM. Delannoy, Raymond, Galipaux, MMmes Gillet et Mario complètent agréablement l'interprétation.

— La *Vie commune*, de MM. de Gastyne et Feugère, est une comédie dont la donnée est par trop compliquée, même au Palais-Royal où elle est représentée, pour pouvoir être acontée. Qu'il suffise de dire que deux vieux amis, Beaufinet (Daubray) et Dardanel (Milher), ont essayé de mener une existence commune après une vie fort agitée. Mais l'inégalité de goûts, d'habitudes et d'humeur rend la chose assez malaisée. Pour compliquer encore la situation, deux jeunes femmes viennent troubler leur existence, pendant que les

Digitized by Google

maris se livrent à un chassé-croisé fort amusant. Le tout finit par un duel à l'américaine, quoique inoffensif, et par une réconciliation générale.

Bien que la charpente de la pièce laisse quelque peu à désirer, il y a des côtés comiques et des scènes d'un genre absolument neuf qui ne sont pas sans jeter une douce gaîté. Il faut rendre cette justice à l'excellente troupe du Palais-Royal, MM. Daubray, Milher, Pellerin, MMmes Dezoder, Bié, Beehr, en tête, qu'elle sait mettre en valeur tous les effets comiques. Malheureusement la vie commune n'a pu s'établir entre les spectateurs et la pièce, et *Gotte*, la comédie de M. H. Meilhac, a reparu au bout de quelque temps sur l'affiche.

— Le théâtre des Variétés a dû recevoir, répéter et faire représenter en moins de trois semaines *le Coup de foudre* de MM. Blum et Toché.

Le jeune Paul, pour se conformer à un usage aussi immoral que répandu, a joyeusement enterré sa vie de garçon, et, au cours de cette cérémonie, il a fait la connaissance d'une jeune femme qui s'est toquée de lui, comme elle le dit elle-même, et l'accable de lettres brûlantes d'abord, ensuite de menaces. En garçon prudent, il s'est bien gardé de donner son adresse à la belle; mais celle-ci a dérobé une carte dans son portefeuille. Cette carte est celle du futur beau-père de Paul, qui naturellement ignore cette aventure.

C'est donc l'honnête M. Plumeau qui reçoit, ébahi, le flot des déclarations, croyant qu'elles lui sont bien réellement destinées sans trop s'expliquer leur origine. Au moment même de la signature du contrat, une lettre plus comminatrice encore que les autres décide Plumeau à aller enjoindre à Mlle Colette de cesser ses obsessions. A sa vue, celle-ci rit de bon cœur de sa méprise; mais Plumeau, qui s'était habitué à l'idée d'être aimé, est froissé dans son amour-propre et ne cache pas son mécontentement. Au cours de l'entretien, il laisse échapper qu'il est propriétaire de plusieurs immeubles dont un renferme un appartement convoité par la jolie Colette. Elle joue si habilement la comédie de l'amour et se prête si bien au jeu du coup de foudre que Plumeau, oubliant noce, contrat et invités, l'accompagne au café des Ambassadeurs pour y soutenir son début à défaut du riche tanneur Jules César, son protecteur en titre, qui s'est fâché en voyant Plumeau aux pieds de son idole, et du coup a déclaré que ses trente ouvriers convoqués pour applaudir la débutante la siffleront impitoyablement. Il le fait comme il l'a dit et, au milieu du tumulte, Plumeau monte sur la scène; on l'oblige à chanter; le charivari est tel que l'on emmène tout le monde au poste. Là, Paul vient réclamer son beau-père : tout s'explique; le dîner de contrat refroidi sera un souper, et Jules César, à qui Colette a persuadé qu'il a tous les torts, tend la main à Plumeau sur ce joli mot : « Elle m'a tout expliqué : je sais que vous êtes son père. »

Mlle Lender est belle à souhait dans le rôle de Colette, mais elle manque un peu de cette fantaisie dont ses camarades Christian (Jules César), Lassouche en domestique, Didier (Paul) et surtout Baron (Plumeau) sont si prodigues. La jolie Mlle Crouzet joue gentiment le rôle de la soubrette Églantine.

Digitized by Google

— Il y a plus de vingt-huit ans qu'*Orphée aux Enfers* fut joué pour la première fois sur la scène de l'ancienne salle des Bouffes. Cette charge des divinités de l'Olympe, ces aventures du chantre à la recherche de son Eurydice eurent un énorme succès, d'autant plus que le livret extraordinaire de M. Hector Crémieux était accompagné d'une musique non moins extraordinaire d'Offenbach, musique dont les airs, d'une gaîté et d'un brio sans pareils, sont encore aujourd'hui dans toutes les bouches. L'*Orphée* d'alors était un Orphée bon enfant. Considérablement agrandi depuis et transformé en féerie, il a pris une splendeur et une majesté qui lui ont enlevé quelque peu de son caractère joyeux. Néanmoins, la féerie actuelle est encore pleine de bouffonneries et la musique d'Offenbach a su, en prenant de l'ampleur, elle aussi, conserver cette note enlevante qui était le propre du regretté maëstro. C'est en 1874 que se fit cette transformation sur la vaste scène de la Gaîté et c'est encore sur ce théâtre que M. Debruyère vient de remonter *Orphée* avec un luxe de décors, d'accessoires et de lumière éblouissant.

Les interprètes d'autrefois, MM. Désiré, Christian, Léonce, Mmes Lise Tautin, Ugalde avaient donné à leurs rôles une originalité désopilante. MM. Vauthier, Alexandre, Tauffenberger, sans faire oublier leurs devanciers, ont su donner leur note particulière, Mlle Jeanne Granier a enlevé sans peine tous les bravos, et Mlles Demarsy, Destrées et Carmen, l'ancienne ballerine de l'Eden-Théâtre, ont eu leur bonne part dans le succès de la pièce.

G. Vasco.

— Les Bouffes-Parisiens ont repris les *Petits Mousquetaires*, l'amusante opérette de M. L. Varney, interrompue l'an dernier en plein succès. Mlle Marguerite Ugalde y déploie une verve entraînante et Mlle Milly-Meyer succédant à Mlle Desclauzas, a trouvé moyen de se créer un rôle à elle.

— L'Eden-Théâtre tout en continuant, sous le titre d'*Eden-Revue*, à représenter les fragments les plus applaudis des ballets joués depuis *Excelsior*, ce modèle du genre, a parsemé son affiche de scènes variées depuis la *Fille mal gardée*, divertissement où brille Mlle Laus, jusqu'aux tours d'escamotage de Dikson et à l'orchestre du Madhi, qui fait entendre sa note originale.

Le règne du ballet va bientôt cesser à l'Eden et le mois d'avril va voir apparaître sur la scène *Lohengrin* et la musique de Wagner.

BULLETIN FINANCIER

« Doit-on s'abandonner au désespoir et ne plus compter sur le retour prochain d'une époque moins troublée? Nous ne le pensons pas. » Tel est l'avis que nous formulions dans notre dernier bulletin, alors que le marché était en pleine débacle sous l'impression des bruits de guerre que propageaient à plaisir les journaux d'outre-Rhin. Les événements nous ont donné raison. La Bourse semble avoir repris possession

Digitized by Google

d'elle-même : spéculateurs et capitalistes commencent à apprécier la situation avec plus de sang-froid.

Plusieurs causes ont contribué à ce revirement salutaire. Les élections allemandes ont eu lieu dans le sens que M. de Bismarck lui-même avait indiqué comme devant être le plus propice à la paix; la Russie a pris une attitude des plus sages et des plus fermes, qui a donné sérieusement à réfléchir aux matamores des bords de la Sprée; le discours du trône, lu à l'ouverture du nouveau Reichstag, semble animé d'un esprit très pacifique : voilà déjà des motifs de reprise très appréciables et très appréciés.

A ces événements d'ordre général sont venues s'ajouter d'heureuses circonstances propres à notre marché. D'abord le petit *Krach* du mois dernier a été supporté d'une façon admirable par la Bourse de Paris. Toutes les différences, — et il y en avait de très considérables, — ont été soldées avec une régularité parfaite, aussi bien à la coulisse qu'au parquet, et nous n'avons eu à déplorer aucun des sinistres qu'on était fondé à redouter après des secousses aussi violentes. Puis, à la liquidation de fin de février qui vient de se terminer, la situation nouvelle de la place est nettement apparue.

Aux positions à la hausse ont succédé d'assez forts engagements à la baisse et, sur la plupart des valeurs le report a fait place à un déport plus ou moins considérable. Cette situation, des plus favorables pour une reprise, a été aussitôt mise à profit par ceux qui ont pris en main le relèvement de notre marché.

Est-ce à dire pour cela que la confiance la plus aveugle doive succéder au noir découragement de ces derniers temps? Nous n'irions pas jusqu'à nous en porter garant, car les points noirs, — la Bulgarie, pour ne parler que de l'un d'eux, — ne manquent pas encore à l'horizon politique. Nous croyons néanmoins que les capitalistes peuvent sans crainte utiliser en ce moment quelques-unes de leurs disponibilités.

Depuis le mois dernier, le 3 0/0 a regagné 2 fr. 30 à 80.05; l'Amortissable 1 fr. 35 à 83.45; le 4 1/2 2 fr. 67 1/2 à 108.57 1/2.

Le Foncier, dont les titres ont été, pendant le mois de février, l'objet de nombreux escomptes, est en reprise de 72 fr. 50 à 1,357 fr. 50. Ses obligations, dont le classement est parfait, ont à peu près repris leurs cours d'avant la crise.

L'Italien, qui était tombé un instant au-dessous de 90 fr., cote 95.90. La reprise sera plus considérable encore après le dénouement de la crise ministérielle italienne.

Le Suez, dont les recettes sont plus satisfaisantes depuis quelque temps, reste demandé à 1,978.75. La part civile est à 1,260 et la part de fondateur à 715.

Le Panama a eu sa part dans la hausse générale. Constatons sur ses actions une plus-value de 10 fr. à 400.

Nos chemins de fer ont également progressé dans d'assez larges proportions. Le Nord est à 1,532.50, le Lyon à 1,240, l'Orléans à 1,325 et le Midi à 1,130.

Sur le marché en Banque, nous trouvons l'Égypte unifiée à 362.50, la Banque ottomane à 488.75, le Turc à 13.70 et l'Extérieure espagnole à 63 5/8.

ALBERT FAVEROL.

Le Propriétaire-Gérant,
ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3222-7.

Digitized by Google

LA POLITIQUE ANGLAISE

A L'ILE MAURICE

Les événements qui viennent de se passer à l'île Maurice, tranchent si complètement avec la politique ordinairement suivie par la Grande-Bretagne à l'égard de ses colonies, qu'ils méritent plus d'attention que l'on n'en accorde ordinairement en France, aux choses qui n'intéressent pas directement notre pays.

Quelles sont les causes qui ont pu motiver ces mesures, sans précédents dans les annales anglaises; telles que l'envoi d'un commissaire royal extraordinaire pour faire une enquête sur les actes de l'administration du gouverneur de la colonie, et la suspension par ce même commissaire de ce même gouverneur avant même que le résultat de l'enquête eût été exposé à l'autorité supérieure?

Le simple historique, dont nous empruntons les éléments aux documents officiels et à la presse locale, jettera peut-être un peu de lumière sur ces faits.

I

Il y a un peu plus de trois ans et demi, lord Derby, alors ministre des colonies, envoyait à l'île Maurice, comme gouverneur, sir John Pope Hennessy. Ce choix d'un Irlandais et d'un catholique pour administrer une colonie française d'origine et restée fidèle à son ancienne foi autant qu'à ses souvenirs, était on ne peut plus heureux et dénotait chez le ministre un esprit affranchi de préjugés étroits. Il s'inspirait du même libéralisme qui avait présidé à la nomination de lord Ripon comme vice-roi de l'Inde.

Du reste, ce n'était pas probablement le seul désir d'être agréable aux habitants de Maurice, qui avait influencé le ministre. La colonie avait, sous les précédents gouverneurs, témoigné du mécontentement, et on avait besoin à l'île Maurice d'un homme sage et expérimenté. Sir Pope s'était d'abord distingué, dès l'âge de vingt-cinq ans, à la Chambre des

Digitized by Google

Communes, puis il avait fait preuve d'autant de talent que de force de caractère dans les diverses colonies qu'il avait été appelé à administrer: Labouan, la Côte d'Or, les Bahamas, les Barbades, Hong-Kong. Ce n'était pas, pour le ministère, un homme nouveau. Les difficultés contre lesquelles il avait souvent eu à lutter avaient, au contraire, fait ressortir sa physionomie énergique. On savait qu'il n'acceptait pas d'être l'agent passif des bureaux, qu'il avait des idées, des principes, une politique, dont il entendait poursuivre l'application, et que, le nommer à une place, c'était approuver cette politique. Après plus de quinze années de relations officielles, il n'y avait pas de méprise possible, et c'est en pleine connaissance de cause, et après que les grandes lignes de l'administration future eussent été tracées, que sir John Pope Hennessy fut nommé gouverneur de Maurice.

Indiquons, tout de suite, quelques-unes des idées dont le nouveau gouverneur devait s'inspirer, et que, dès le début, il affirmait dans ses discours comme dans ses actes.

Le principe qui lui tient le plus à cœur est celui du droit des nationalités. A ses yeux, une race, une nation, quelle qu'elle soit, doit pouvoir conserver, dans la mesure qui lui convient, ses caractères essentiels : sa langue, ses usages, sa religion. Lorsque le pouvoir est d'une autre origine, son devoir est de scrupuleusement respecter cette liberté. Et, cela, d'autant plus, que les procédés d'assimilation sont aussi inutiles qu'odieux : ils ont le double tort d'irriter et de ne pas réussir.

A côté de ce principe, sir Pope place celui de l'autonomie locale, du *Self-government*, du *Home Rule*. Toute communauté possédant des classes supérieures suffisamment éclairées doit être laissée, autant que possible, à sa propre responsabilité. Il ne saurait être permis de la tenir en tutelle, à plus forte raison de la gouverner à l'encontre de ses vœux. S'il s'y trouve des hommes capables d'exercer les fonctions publiques, ces hommes devront y être appelés de préférence à des étrangers, et les gouvernements s'appuieront pour la direction des intérêts généraux, sur l'avis des citoyens les plus autorisés.

Sir Pope a donc horreur du despotisme. Par suite, il abhorre les moyens violents, les lois draconiennes. La peine du fouet, que les Anglais envisagent ordinairement avec sang-froid, révolte sa nature sensible, et il incline volontiers à tempérer, par l'exercice du droit de

Digitized by Google

grâce, les rigueurs de la justice répressive. Il entend que les coupables même soient traités avec bonté, et que les pénalités servent à l'amélioration et à la réhabilitation du coupable. Afin que la société eût le moins possible à punir, il voudrait que la religion, aidée de l'éducation, exerçât sur les masses toute son influence.

Disposé à favoriser, dans le sens de cette amélioration, l'action des classes élevées et à s'appuyer sur leur concours, sir Pope a néanmoins une sorte de prédilection pour les classes pauvres. Il pense qu'exposées à souffrir de systèmes législatifs et économiques conçus souvent avec égoïsme par les heureux de ce monde, elles doivent être, de la part du Gouvernement, l'objet d'une sollicitude spéciale.

Son idéal, c'est donc le libre développement des éléments divers qui constituent une société, leur harmonie dans le respect mutuel des caractères qui les distinguent, le rapprochement des classes par le patronage de celles qui sont en haut à l'égard de celles qui sont en bas, l'union de tous pour le bien commun, la confiance des gouvernés, assurés de la sécurité de leurs droits et de la bienveillance de l'État, envers les gouvernants, et la justice et l'affection des gouvernants envers les gouvernés.

Ces idées constituent toute une physionomie morale, à laquelle des qualités très personnelles ajoutent un charme puissant. Sir Pope sait être tour à tour homme de travail et d'étude et homme du monde accompli, orateur distingué et écrivain de talent, prudent diplomate et causeur séduisant.

La franchise, la loyauté de son caractère se peint sur son visage, une chaleur d'âme communicative anime ses paroles, et la bonté de son cœur, en même temps qu'une haute raison, mûrie par l'expérience, tempère les élans d'une nature ardente, que l'amour du bien et la haine de l'injustice aiguillonnent tour à tour.

A la cordialité, sa conversation joint toutes les ressources d'un esprit fin et cultivé. S'étant trouvé dans l'intimité de personnages célèbres, tels que Disraéli et le général Gordon, ayant vécu dans les pays les plus divers, épris des belles-lettres comme des beaux-arts, amateur de livres, d'antiquités, de curiosités naturelles, son heureuse mémoire lui permet de promener son interlocuteur émerveillé dans une infinité de sujets.

Lorsqu'il écrit, soit pour publier des livres tels que *Sir Walter Raleigh*

Digitized by Google

in Ireland, soit pour collaborer aux principales revues de Londres, c'est surtout pour parler de l'Irlande.

Sir Pope aime passionnément sa patrie, et il ne s'en cache nullement. Comment, dira-t-on, être en même temps patriote irlandais et homme d'État anglais ? Rien de plus simple : Au point de vue des *Home Rulers* — et la justesse de ce point de vue a été hautement proclamée par l'illustre chef du parti libéral — l'Angleterre n'est pas moins intéressée que l'Irlande à mettre fin au régime de l'union forcée. L'autonomie, c'est l'Irlande heureuse et pacifiée. L'Irlande heureuse et pacifiée, c'est l'Angleterre forte et tranquille.

Le patriotisme irlandais n'a rien d'hostile au patriotisme anglais, non plus que le patriotisme canadien ou mauricien. Composé de peuples divers, l'empire britannique ne peut trouver de grandeur durable qu'en laissant chacun d'eux posséder la liberté dans l'unité, réalisant ainsi la devise de Beaconsfield : *Imperium et Libertas*.

Tel était donc le gouverneur que lord Derby envoyait à l'île Maurice : un administrateur expérimenté, un homme aux nobles sentiments, au caractère ferme et généreux, un parfait gentilhomme, spirituel et aimable, un patriote qui, ne pouvant servir directement son propre pays, se fait une nouvelle patrie de chaque colonie qui lui est confiée ; tout ce qu'il fallait enfin, chez un représentant de la Reine, pour achever dans le cœur de ses sujets mauriciens la conquête de l'ancienne Ile de France.

Ajoutons que sir Pope Hennessy allait être aidé dans cette mission, par une femme d'élite, parfaitement apte à le comprendre et à partager ses aspirations. Lady Hennessy joint à une éducation achevée et toute française une simplicité qui la rend accessible aux plus humbles, une exquise charité, un zèle infatigable pour le bien. Elle ne devait pas tarde à attirer autour d'elle la société créole et à se faire vénérer des pauvres.

L'œuvre à accomplir ne présentait pas, au surplus, de grandes difficultés ; elle réclamait seulement d'autres moyens que ceux dont on s'était servi jusque-là.

II

Les habitants, d'origine française, de l'île Maurice, sont loin d'être hostiles à l'Angleterre. Sauf en ce qui concerne la langue — on a rendu

Digitized by Google

l'anglais officiel sans réussir à le faire adopter par la population, — le gouvernement britannique a scrupuleusement tenu les engagements qu'il avait pris de respecter les lois, les coutumes, la religion, et les citoyens jouissent d'une liberté personnelle aussi complète que possible. L'immigration indienne et l'introduction des capitaux anglais avaient élevé la colonie à un haut degré de prospérité et l'avantage de relations commerciales avec l'Inde et l'Australie atténue en ce moment le malaise causé par la crise de l'industrie sucrière. Dans ces conditions, les Mauriciens, tout en gardant à la France le culte du souvenir, tout en continuant à vivre moralement de sa vie, sont devenus de très loyaux sujets de la Reine et honorent sincèrement le drapeau qui les protège.

Cette union est pourtant restée jusqu'ici comme un mariage de raison, où l'affection ne réussirait pas à trouver place. On pourrait aussi la comparer aux relations qui existent entre un fils bien élevé et la femme qui a remplacé sa mère. La plupart des Anglais qui sont venus à Maurice n'ont rien fait pour y rendre leur nationalité sympathique. S'enfermant dans le cercle d'une étroite coterie, maintenant leurs usages à l'encontre des habitudes locales, traitant avec une morgue hautaine les créoles de toutes les classes, se considérant, en un mot, comme en pays conquis, ils sont restés, pour les Mauriciens, des étrangers. Venus ordinairement pour remplir des fonctions publiques, ils ont été presque tous, selon l'expression consacrée, des oiseaux de passage. Très peu ont contracté avec la colonie des liens permanents. On s'explique donc qu'il y ait toujours un mur de glace entre les nationalités restées distinctes.

Les gouverneurs qui se sont succédé n'ont, à très peu d'exceptions près, contribué en rien à abaisser ce mur. S'entourant et s'inspirant de la coterie anglaise, partageant trop souvent ses préjugés et ses rancunes, pratiquant la politique d'assimilation et s'irritant de la résistance qu'elle rencontrait, s'occupant peu des intérêts réels du pays et les laissant péricliter, ils n'ont que rarement réussi à gagner la confiance de leurs administrés.

Pour réussir là où ses prédécesseurs avaient échoué, sir Pope Hennessy n'avait qu'à prendre exactement le contre-pied de leur attitude, à se montrer accessible aux créoles de toute origine, à se guider sur les avis des plus distingués d'entre eux, à s'occuper activement d'améliorer la situation de la colonie.

Digitized by Google

On a vu à quel point les idées, les principes, le caractère, les sentiments, les qualités personnelles du nouveau gouverneur le prédisposaient à remplir ce rôle.

Reçu avec enthousiasme par la population, mais avec défiance par l'élément anglais, qui, à Hong-Kong et ailleurs lui avait été contraire, sir Pope ne tarda pas à se faire, d'un côté, de nombreux amis, de l'autre, des ennemis plus ou moins avoués. Les Mauriciens, autrefois, n'étaient rien, maintenant ils étaient tout. La minorité qui jadis dominait la majorité, les Anglais, qui étaient tout, ne comptaient plus pour rien. Mais cela, bien entendu, au point de vue de l'importance politique attribuée à chaque groupe; car un accueil également bienveillant était fait par sir Pope à tous ceux qui venaient à lui, et des Anglais qui, pour s'être fixés dans le pays, avaient été tenus à l'écart, obtinrent de lui une juste réparation.

Le mécontentement causé par les administrations précédentes allait donc s'apaiser, et il eût été facile à sir Pope de laisser oublier le mouvement qui s'était fait pour obtenir, par l'introduction d'un élément électif dans la législature, une participation plus directe des colons à l'administration de leurs propres affaires. Ce mouvement avait du reste échoué; le précédent gouverneur s'y était montré défavorable et la Métropole lui avait opposé une fin de non-recevoir. Trouvant qu'en définitive, un administrateur possédant leur confiance valait la meilleure constitution, les Mauriciens auraient été disposés pour le moment, à ne pas donner suite à leur demande. Mais, ceux qui avaient été à la tête du mouvement réformiste représentèrent à sir Pope que les améliorations qu'il se proposait d'introduire dans le système administratif et dans les lois seraient éphémères s'il pouvait dépendre plus tard du bon plaisir d'un de ses successeurs ou d'un ministre de les mettre à néant, et qu'il importait de donner à l'avance aux Mauriciens les moyens de se défendre contre la réaction qui ne manquerait pas de se produire après lui. Pour cela, le mieux était d'assurer une place dans la constitution à la représentation légitime du pays.

Ce vœu était trop en harmonie avec les propres inclinations de sir Pope pour qu'il hésitât à l'appuyer. Il exposa au ministre que la communauté mauricienne était parfaitement digne, par ses lumières,

Digitized by Google

sa sagesse politique, son libéralisme à l'égard des classes inférieures, de prendre une part directe à l'administration des intérêts de la colonie, intérêts que le système bureaucratique et absolutiste jusqu'alors en vigueur avait gravement compromis. Lord Derby se laissa convaincre, et la réforme de la constitution fut accordée.

Entre temps, le gouverneur s'était déjà occupé de nombre de questions locales. Il s'était attaché à faire disparaître, des lois forestières, les amendes excessives qui en rendaient l'application odieuse, à faciliter la production et la circulation des denrées alimentaires, en abolissant les droits de patente qui les grevaient, à adoucir le régime des prisons et à encourager l'amélioration morale des détenus. Les travaux étaient commencés pour la distribution d'une eau saine aux centres populeux et pour l'irrigation des localités arides. L'étude de diverses autres questions avait été élucidée par des commissions spéciales, mais la solution des plus importantes était réservée au futur conseil législatif.

Lorsque la réponse favorable du ministre fut connue, les hommes les plus influents de la colonie résolurent de donner à sir Pope un témoignage public de gratitude, de confiance et d'affection. Un banquet de six cents couverts réunit, non seulement l'élite de la population, mais des représentants de toutes les classes et de toutes les races. Le toast au gouverneur fut acclamé et on but même à la santé du ministre, ce qui ne s'était pas encore vu dans un banquet mauricien. Une joie patriotique animait toute cette assemblée, et il semblait qu'elle marquât une ère nouvelle, ère de concorde, de paix, de bonheur.

La période qui suivit fut, en effet, calme. Cependant, le gouverneur avait déjà contre lui, à ce moment, le plus ancien membre du Conseil, M. Antelme, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir, malgré son avis, favorisé la réforme constitutionnelle, et le parti anglais ne négligeait rien pour envenimer ce ressentiment.

La discussion de la question du cens électoral, soumise par ordre du Ministre à une commission de trente membres, offrit à l'opposition un premier champ de bataille. Ceux qui avaient demandé le changement de constitution désiraient que l'on débutât par un cens élevé. M. Antelme, qui avait combattu la réforme en soutenant que l'élément électif même sur cette base restreinte, serait une source de dangers, voulut contribuer à la réalisation de ses prophéties, et se joignit à quelques

Digitized by Google

autres membres pour réclamer l'abaissement du cens. Le ministre, craignant sans doute d'accorder trop d'influence à la classe dirigeante, presque entièrement française d'origine, donna raison à la minorité contre la majorité. L'opinion publique, du reste, très libéralement disposée à l'égard des classes moyennes et inférieures, ne s'émut pas autrement de cette modification.

L'attitude de M. Antelme et celle d'un autre membre de la minorité, le Dr Beaugeard, devait les rendre populaires auprès de ceux des électeurs qu'un cens élevé aurait écartés.

Jaloux de partager cette popularité, un jeune homme intelligent et dévoré d'ambition, M. de Coriolis, eut un trait de génie : il inventa la démocratie mauricienne. Le mot était nouveau ; on ne le comprit guère, mais il fit fortune. Pour la population dite de couleur, population qui est de la part de la race purement européenne l'objet d'une grande bienveillance, mais qui souffre de préjugés sociaux dont le temps seul peut amener la disparition, ce mot devint un signe de ralliement ; elle l'inscrivit sur son drapeau et marcha à la suite de ceux qui lui avaient ainsi révélé qu'elle était une puissance politique.

La classe dirigeante, surprise et affligée de cette création factice d'un parti sur un terrain où tous les enfants du pays auraient dû étroitement s'unir, se défendit d'être une aristocratie et fit appel au bon sens des classes moyennes. On s'obstina néanmoins à la distinguer de la démocratie, et on appela « conservateurs » les hommes qui, en se mettant à la tête du progrès nouveau, s'étaient montrés si peu soucieux de maintenir leur ancienne prépondérance.

Un autre élément de discorde devait se glisser dans le mouvement électoral : le parti anglais, auquel M. Antelme prêtait son appui tout en favorisant les démocrates. Il se garda bien, celui-là, d'arborer un drapeau ; il mit en avant des candidats qui, pour la plupart, n'étaient pas Anglais, des Mauriciens que l'ambition ou l'impulsion à laquelle ils obéissaient entraînaient à se faire les compétiteurs de ceux qui, ayant été à la peine, étaient d'avance désignés pour être à l'honneur. Ces candidats s'intitulèrent indépendants : ils ne devaient pas avoir les voix des démocrates ; mais en divisant, grâce à leur valeur personnelle et aux influences dont ils disposaient, les votes des conservateurs, ils devaient assurer, dans plusieurs circonscriptions, le triomphe des candidats de la démocratie.

Digitized by Google

Les élections eurent lieu au mois de janvier 1886. Il y avait plus de deux ans et demi que sir Pope Hennessy était arrivé; toutes ses paroles, tous ses actes avaient pu être appréciés. C'était le moment ou jamais, si on désapprouvait sa politique, si on voulait lui faire échec, de le dire. C'était l'occasion, si, sur une question quelconque, il s'était trompé, d'en appeler au jugement du pays. Une opposition basée sur le sentiment des électeurs aurait été formidable et, devant elle, le gouverneur se serait probablement retiré. Eh bien! non. Ceux qui devaient, très peu de temps après, déclarer à sir Pope Hennessy une guerre acharnée, se gardèrent bien, dans les discours, les manifestes qu'ils prodiguèrent, de l'attaquer, même de le critiquer. Ils avaient pour cela, de très bonnes raisons : un candidat qui se serait montré hostile au chef du pays aurait été hué, et n'aurait pas réuni dix voix.

III

Le résultat des élections fut aussi bon que les divisions que nous avons signalées pouvaient le permettre. Cinq circonscriptions rurales, sur huit, élirent des conservateurs. La ville, où une candidature indépendante avait fait le jeu des démocrates, élut les chefs de ce parti, MM. de Beaugeard et de Coriolis. M. Antelme fut élu dans sa circonscription, ce qui, vu sa haute situation personnelle, était inévitable. Même, grâce à l'intervention dans la lutte des candidats indépendants, les démocrates furent élus dans deux autres circonscriptions rurales; mais la couleur politique de ces derniers n'étant pas absolument tranchée, on espérait qu'ils se rallieraient aux conservateurs pour servir d'un commun accord les intérêts du pays. Au pire, cinq députés conservateurs allaient se trouver en présence d'un nombre égal de démocrates.

Il s'agissait, maintenant, de compléter la composition du Conseil législatif. Dans ce Conseil, l'élément officiel est représenté par huit hauts fonctionnaires, et le gouverneur nomme en outre neuf membres, dont trois au moins doivent ne tenir aucun emploi du Gouvernement.

Le ministre, qui n'était plus alors le libéral lord Derby mais un conservateur, le colonel Stanley, avait d'avance désigné au choix du gouverneur trois fonctionnaires, trois Anglais, dont deux étaient con-

Digitized by Google

nus pour lui être hostiles. Il en restait donc six à nommer. Sir Pope fit un choix judicieux de notabilités, en ayant soin d'y comprendre l'élément anglais et l'élément indien et le soumit au ministre. Les libéraux étaient revenus au pouvoir, et lord Granville approuva la liste.

Par suite de cet échange de correspondance, il devait s'écouler trois mois entre les élections et l'ouverture du Conseil législatif. Dans l'intervalle. il se produisit un fait dont il devait résulter les plus graves conséquences. M. Stanley nommait comme secrétaire colonial, avec le titre additionnel de lieutenant-gouverneur de Maurice, M. Clifford Lloyd.

La presse anglaise, même la moins favorable à sir Pope Hennessy, a été unanime à trouver que cette nomination était la plus étrange que l'on pût faire. Le secrétaire colonial est le bras droit, l'*alter ego* du gouverneur, et il est indispensable qu'il existe entre les deux une certaine harmonie. Or, en envoyant M. Clifford Lloyd à sir Pope Hennessy, on le mettait en présence de son antithèse vivante. Sir Pope est un catholique nationaliste, M. Clifford Lloyd est un orangiste : en religion comme en politique, ils sont aux deux pôles opposés. Sir Pope aspire pour son pays à l'autonomie, M. Lloyd y a appliqué avec rigueur le système de coercition. Sir Pope est antipathique aux châtiments corporels, M. Lloyd s'est distingué en Égypte en rétablissant la courbache; sir Pope aime les Français, M. Lloyd a failli brouiller la France avec l'Angleterre en supprimant le *Bosphore Egyptien*. Sir Pope est plein de sollicitude pour les petits et les humbles, M. Lloyd n'en a cure. On eût mieux réussi à unir le jour et la nuit qu'à mettre ces deux hommes d'accord sur un terrain quelconque.

Cependant, sir Pope accueillit le nouveau venu avec sa bienveillance habituelle, et les Mauriciens, quoique froissés d'un choix évidemment si hostile, imitèrent cette attitude et réservèrent leur jugement. M. Clifford Lloyd, lui, ne cacha pas la déconvenue qu'il éprouva en voyant que son arrivée ne faisait pas, comme il s'y attendait, partir le gouverneur, et qu'il devait rester au second rang après avoir rêvé d'occuper le premier. Néanmoins, sir Pope lui laissant la direction des bureaux et la décision des affaires de peu d'importance, tout sembla bien marcher pendant quelque temps.

On pense bien que les ennemis de sir Pope virent arriver avec joie

Digitized by Google

celui qu'ils considéraient comme son antagoniste naturel. Ils se sentirent encouragés; il leur sembla que de Londres même on leur criait : Allez de l'avant! Combattez et vous vaincrez. Ils entourèrent M. Lloyd, le flattèrent, lui persuadèrent qu'il n'avait été envoyé que pour vexer et dégoûter le gouverneur, et, que, en s'y prenant de cette manière, il ne tarderait pas à lui succéder.

Les chefs du mouvement démocratique, les élus de Port-Louis, enhardis, et par leur succès, et par l'attitude du ministre, voulurent, eux aussi, jouer un rôle. Le plus jeune et le plus audacieux, M. de Coriolis, se rendit auprès du gouverneur et lui déclara que, puisque les démocrates avaient triomphé aux élections, les nominations à faire au Conseil devaient être agréables à ce parti. Il alla jusqu'à désigner les personnes qui devaient être choisies : c'étaient, pour la plupart, les candidats dits indépendants, dont l'intervention avait été si utile aux démocrates. On ne pouvait imaginer un plus ingénieux échange de bons procédés.

Sir Pope, en réponse à cette sommation extraordinaire, se contenta de dire que son choix ne devait pas être influencé par des opinions politique et qu'il devait nommer ceux qui, par leur position sociale, leur honorabilité et leurs capacités, étaient le plus aptes à prendre part à la gestion des affaires publiques.

M. de Coriolis, qui est un émule de Gambetta, déclara le lendemain, dans son journal, que, puisque le gouverneur n'avait pas voulu se soumettre, il devait se démettre, et, dès ce moment, il lui déclara une guerre implacable.

De son côté, M. Beaugeard écrivait à sir Pope, dans les termes les plus durs, que les nominations qu'il avait faites au Conseil d'éducation ne lui convenant pas, il se retirait de ce conseil. Sir Pope prit la peine de répondre à cette lettre déplacée et le fit avec une exquise courtoisie.

Les hostilités étant ainsi ouvertes, on n'attendit pas l'inauguration du nouveau Conseil pour poursuivre la campagne. La première séance était fixée au 19 avril, et, dès le 12, MM. Beaugeard et de Coriolis, se réunissant à M. Antelme et s'adjoignant un comparse, — un député, qui, devant son élection au Dr Beaugeard, lui appartenait corps et âme, — adressèrent au ministre des colonies un mémoire où ils dénoncèrent l'administration de sir Pope Hennessy comme ayant créé dans la colonie un mécontentement général, et demandèrent qu'une

Digitized by Google

commission royale fût envoyée pour faire une enquête sur l'état de choses dont ils se plaignaient.

Cette démarche était connue, lorsque, le 19 avril, le Conseil législatif se réunit pour la première fois. La séance s'ouvrit par le discours du président, que l'on appelle discours du trône, et, le gouverneur s'étant retiré, un comité se forma pour rédiger la réponse d'usage. M. Clifford Lloyd avait un projet tout préparé et le soumit. Un des membres les plus anciens et les plus distingués du Conseil, sir Virgile Naz, remarqua que ce projet ne contenait même pas une phrase polie pour le représentant de la Souveraine, et fit insérer, afin de combler cette lacune, un parahraphe additionnel. Le conseil exécutif, immédiatement réuni, décida que les membres officiels du Conseil devaient voter l'adresse avec cette addition. Tous les autres membres la votèrent également, sauf les quatre signataires du mémoire, que l'on appela dès lors les intransigeants.

Ce début promettait une session orageuse. Néanmoins, depuis lors, le corps législatif a siégé souvent, et quoique ses séances aient été quelquefois troublées par l'attitude du groupe irréconciliable, il a poursuivi utilement le cours de ses travaux. Plus le gouverneur était attaqué, plus ses amis, en effet, se serraient autour de lui en phalange compacte.

En dehors du Conseil, la démarche faite par les intransigeants excita un vif mécontentement. En signe de protestation, on décida de présenter au gouverneur une adresse lui exprimant la reconnaissance et la confiance du pays. Cette adresse se couvrit, en quelques jours, de plus de six mille signatures, émanant non seulement des membres les plus influents et les plus respectables de la société mauricienne, mais des représentants de toutes les classes.

Alors et depuis, les organes les plus autorisés de l'opinion publique. qui défendent le gouverneur avec indépendance et énergie, n'ont cessé de mettre l'opposition au défi de provoquer en sens contraire une manifestation analogue. L'opposition a préféré se tenir tranquille et s'est bien gardée de tenter une pareille épreuve.

Mais revenons à M. Clifford Lloyd. Son attitude, après la première séance du Conseil, ne tarda pas à devenir ouvertement agressive. A chaque courrier partaient de volumineux mémoires, que le secrétaire colonial adressait lui-même au ministre, ou qu'il poussait certains chefs de service à écrire. Attendant le résultat de ces attaques, des

Digitized by Google

démarches des intransigeants et des intrigues dont, à Londres, le ministère des Colonies était enveloppé, M. Lloyd ne s'occupait plus de son service, et n'assistait plus aux séances du Conseil. Sir Pope Hennessy dut alors pourvoir lui-même aux nombreux détails de l'administration et il put constater que son lieutenant avait plus d'une fois méconnu ses instructions, en prenant en son nom des décisions contraires à ses principes, et en jetant au panier des pétitions qu'il aurait prises en sérieuse considération. Évidemment, un tel antagonisme, au sein même du gouvernement, ne pouvait plus être toléré.

Lord Granville était encore ministre : il donna tort à M. Lloyd et laissa le gouverneur libre de le faire juger par le Conseil exécutif. Sir Pope préféra le laisser partir en congé, lui donnant ainsi, avec autant de générosité que d'imprudence, la faculté d'aller continuer à Londres à le poursuivre de sa haine.

Peu de temps après partait une lettre signée de neuf membres du Conseil, dont cinq élus, par laquelle les amis du gouverneur suppliaient le Ministre de ne pas renvoyer à Maurice M. Clifford Lloyd, que son antagonisme avec le gouverneur rendait impropre à remplir les fonctions de secrétaire colonial. Il y était dit que : « Sir Pope Hennessy avait beaucoup fait pour le bien de la colonie pendant les trois années qu'avait duré son administration; que, par une politique bienveillante, juste et libérale, il s'était attiré les sympathies de la grande majorité des habitants de l'île et avait contribué, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, à rendre chers aux Mauriciens les liens qui unissent leur colonie à l'Empire. »

Lord Granville, en même temps, coupait court aux prétentions extravagantes de M. Lloyd et opposait une fin de non-recevoir au mémoire des intransigeants : il leur déclarait, en effet, que de vagues allégations, sans l'énoncé de faits précis, ne pouvaient justifier leur demande d'enquête.

IV

Grâce à la sagesse du ministre, on pouvait donc espérer que la colonie allait entrer dans une période d'apaisement et que les trois mécontents et les quelques satellites qui gravitaient autour d'eux, cesseraient d'entraver la marche des affaires publiques et de faire échec à un administrateur aimé de toute la population.

Digitized by Google

On comptait sans la défaite de M. Gladstone aux élections générales. Le sort de Maurice semble lié à celui de l'Irlande. La politique de sir Pope Hennessy à l'égard de l'une et celle du « grand vieillard » à l'égard de l'autre, devaient triompher ou être vaincues ensemble. Aussi, ces deux filles adoptives de l'Angleterre sont-elles appelées à s'aimer comme sœurs en attendant que la mère-patrie consente à devenir véritablement une mère.

Les conservateurs revenus au pouvoir, M. Clifford Lloyd, leur protégé et auquel ils avaient des obligations pour le « courage » avec lequel il avait appliqué les mesures coercitives en Irlande et rétabli aussi la courbache en Egypte, reprenait l'avantage. L'enquête que Lord Granville avait refusée, il l'obtint de M. Stanhope. Ce n'est pas que les intransigeants eussent eu le temps de formuler, comme ils s'y croyaient invités, leurs prétendus griefs. Leur nouveau mémoire, en effet, est du 23 septembre, et c'est à la même date que partait de Downing street la dépêche chargeant sir Hercules Robinson, gouverneur du Cap, d'aller faire une enquête à Maurice.

L'envoi de ce commissaire royal est un fait qui paraît inouï. Dans un pays qui compte 375,000 habitants, quatre personnes se plaignent, quelques fonctionnaires intriguent contre leur supérieur, deux ou trois petits journaux crient, et c'est assez pour que l'on mette en suspicion un homme d'État de haute valeur, vieilli au service de l'Empire britannique? Il n'y avait donc nul compte à tenir de la popularité indéniable dont jouit ce gouverneur, de la très grande majorité qui lui donnait un cordial appui au sein de son Conseil, de l'estime où le tenaient les colons les plus honorables? Ses accusateurs ont eu le champ libre, ont pu dire tout ce qu'ils ont voulu, et le Ministre n'était pas suffisamment éclairé. Ne pouvait-il, toutefois, s'entourer de nouvelles lumières sans employer ce moyen exceptionnel, mieux fait pour agiter un pays qui était jusqu'alors absolument tranquille?

Nous ignorons comment cette mesure sera justifiée devant le Parlement. Mais elle a été suivie d'une autre plus incroyable encore, et qui a causé à l'Ile Maurice une impression profonde : la suspension du gouverneur par sir Hercules Robinson sans même lui notifier, et avant de transmettre au Ministre, les conclusions de l'enquête. Sir Hercules Robinson n'a pu prendre une telle mesure sous sa propre responsabilité : il a évidemment agi en vertu d'instructions ministé-

Digitized by Google

rielles. A Downing-street, on avait donc rendu le jugement avant que le procès eut été instruit.

Si on en pouvait douter, la manière dont l'enquête a été conduite le prouverait. Le commissaire royal a entendu surtout les ennemis du gouverneur, et lorsque ses amis se sont présentés, la plupart ont été éconduits. Bon nombre de ces derniers ne pouvaient s'exprimer en anglais : on a refusé de les entendre en français, ou de leur donner un interprète. Sir Pope, ayant appris qu'il était calomnié par certains fonctionnaires, a voulu les faire interroger par ses avocats, il n'a pu l'obtenir ; il a demandé à se défendre, on lui a répondu que c'était inutile.

L'opinion publique à l'Ile Maurice a été surexcitée au plus haut point. Mais la population est restée digne et calme. De multiples témoignages de sympathie ont entouré sir Pope Hennessy. Une adresse lui a été remise, et une pétition à la Reine, sollicitant son maintien, a été couverte de signatures. La colonie a. de plus, envoyé un délégué à Londres pour plaider, en même temps que la cause du gouverneur, sa propre cause. Il est vraiment fâcheux qu'un ministre, défaisant ce que ses prédécesseurs avaient fait, ait ainsi brisé les espérances que sir Pope Hennessy avait eu pour mission de faire naître chez les Mauriciens et ait préféré mécontenter et affliger une population loyale et paisible que de l'attacher par les liens de l'affection à la couronne britannique. Il ne faudrait pas beaucoup de fautes de ce genre pour ébranler l'admiration qu'inspirent généralement les hommes d'État anglais, et faire douter de leur constance, de leur impartialité et de leur sagesse. En tous cas, cet exemple montre à quel point les colonies qui n'ont pas encore la liberté de s'administrer elles-mêmes se ressentent des fluctuations qui ramènent tour à tour au pouvoir les conservateurs et les libéraux. Le jour est peut-être proche où le parti libéral, qui s'est si malheureusement divisé, se ralliera sous la direction de son glorieux chef, M. Gladstone, et se décidera, suivant ses principes, à accorder à l'Irlande son autonomie et à appliquer à l'Ile Maurice la politique à laquelle le nom d'Hennessy restera à jamais attaché dans la reconnaissance des habitants de la colonie.

DANIEL PEYROT.

Digitized by Google

INDUSTRIE COTONNIÈRE EN RUSSIE

Depuis la guerre qu'elle a soutenue vaillamment contre les deux plus grandes puissances militaires de l'époque, la Russie s'est consacrée entièrement aux réformes intérieures et aux travaux industriels tout en s'annexant pacifiquement par son influence civilisatrice ces vastes contrées limitrophes, qui ouvrent le chemin de l'Asie centrale au commerce et à l'industrie nationale.

S'il est un pays dont la situation industrielle et commerciale doive intéresser la France, c'est bien la Russie, qui malgré la guerre de Crimée, en dépit des souvenirs douloureux de la campagne de Russie par Napoléon Ier, s'est toujours montrée si sympathique à ce qui nous touche, applaudissant à nos succès, compatissant à nos malheurs. Je puis donc dire, sans crainte de contradiction, qu'il n'y a pas en Europe de peuple plus désireux que la Russie, de nous voir grands, forts et prospères.

J'ai habité la Russie pendant dix ans, j'ai appris à connaître les particularités les plus intimes du caractère de cette nation, qui a tant d'affinités avec la nôtre. N'a-t-elle pas en effet puisé les éléments de sa civilisation dans les œuvres de nos écrivains philosophes et de nos poètes, dans les travaux de nos savants et de nos industriels? Le Russe sait si bien distinguer parmi les nombreux étrangers qui viennent s'établir en Russie ceux qui sont vraiment ses amis, qu'il ne s'y trompe jamais, surtout quand surgit une occasion grave, qui est comme la pierre de touche de ce sentiment de confiance et de sympathie qu'il éprouve pour eux. Je ne citerai qu'un exemple de cette disposition des esprits en Russie. Pendant la guerre de Crimée, les nombreuses colonies françaises établies dans le pays furent placées solennellement sous la protection immédiate de l'Empereur. Jamais nous n'avions été plus tranquilles, plus respectés que pendant cette longue lutte que nos alliés d'alors auraient voulu prolonger encore. Il semblait parfois que ce n'était pas la France qui était l'ennemi, et je me souviendrai toujours de la confiance que me témoignaient dans ces moments critiques,

Digitized by Google

mes nombreux ouvriers de Perowa (près Moscou). J'avais, de mon côté, de bonnes paroles pour eux, je les rassurais sur les suites de cette guerre en leur disant qu'il en résulterait un grand bien pour eux. J'étais bien un peu prophète à ce moment-là ! Peu d'Anglais étaient restés en Russie, et je n'insisterai pas sur ce fait qui prouve la différence de situations que le peuple russe si fin observateur, ne tarda pas à établir entre ceux que la politique avait faits un moment ses ennemis. Il sentait que l'un deux pourrait devenir l'allié de l'avenir, aussi n'ai-je jamais, pendant toute la durée de cette longue guerre, entendu de paroles haineuses prononcées contre nous.

Ce que je viens de dire de l'opinion populaire russe à notre égard et de la haute protection que nous accorda le gouvernement impérial suffira, je l'espère, pour que le lecteur de la *Revue française* lise avec intérêt la courte étude que j'ai faite des progrès industriels qui ont été réalisés dans ce grand pays. Ils ont suivi de près la réalisation de l'œuvre féconde de l'abolition du servage que le souverain a accomplie sans secousses et sans troubles avec l'aide de grands patriotes comme Milioutine et tant d'autres, qui y consacrèrent leur existence. Ce sera une tache ineffaçable pour le parti radical de ce pays, pour ceux qui se nomment eux-mêmes nihilistes, d'avoir arrêté la nation toute entière dans cette marche progressive vers la liberté politique, par un attentat horrible contre un souverain animé des intentions les plus nobles et les plus libérales.

Alexandre avait déjà mûri le projet de former un parlement au moyen des délégués des conseils de province ou *Zemstros* et c'eût été le premier effet de cette grande réforme qui rendit la liberté à 80 millions d'hommes.

Ce que j'ai dit de la sympathie des Russes à notre égard peut s'appliquer à toute la race slave. J'ai trouvé à Prague, comme à Saint-Pétersbourg et à Moscou, une société qui se fait remarquer par la même finesse d'observation, les mêmes aspirations intellectuelles et la même sympathie pour tout ce qui vient de la France. Je conserverai toujours un souvenir reconnaissant de l'accueil si hospitalier, si bienveillant que je reçus dans ce milieu charmant, où les femmes brillent par leur esprit cultivé autant que par leur grâce, et les hommes par une instruction souvent profonde, quoique cachée sous un aspect élégant et mondain. Les noms du prince et de la princesse Morouzi,

Digitized by Google

des Troubetzkoï, des Resvoy, des Yermoloff, de Saint-Pétersbourg, ainsi que ceux des Eskel, Porgès, Hoschek, etc., etc., de Prague, réveilleront toujours en moi le souvenir, déjà si lointain, de ces soirées charmantes, passées dans un milieu sympathique et élevé. J'y oubliais les fatigues du travail absorbant de la journée.

Avant mon départ pour la Russie, je croyais qu'il me suffirait de bien connaître les langues allemande et anglaise pour me tirer d'affaires, mais je fus bientôt détrompé et je me mis, aussitôt arrivé, à apprendre le russe, tâche difficile et ardue, mais qu'il est indispensable d'accomplir si l'on ne veut pas dépendre de ses employés et être arrêté dans des travaux industriels que l'on ne peut faire exécuter que par des ouvriers russes, qui ne connaissent que leur langue. Il faut donc, pour réussir, connaître la langue russe et même la langue allemande, qui est aussi la langue des commerçants, celle des affaires.

En effet, depuis Pierre le Grand, la Russie a été envahie par ses voisins les Allemands, qui occupèrent bientôt les places les plus importantes dans les administrations, dans l'armée même et dans le commerce. Plus tard, la langue française, que l'émigration française rendit générale dans la haute société russe, devint la langue des salons; de là, elle se répandit dans le monde russe qui s'occupe de littérature, de science et d'art, et, aujourd'hui, il est fréquent de voir notre langue parlée purement et même avec élégance dans cette classe marchande ou bourgeoise, qui devient chaque jour plus nombreuse et plus importante.

Les noms de nos auteurs dramatiques, de nos poètes et de nos savants même ne sont pas moins connus peut-être que ceux des Pouchkine, des Kriloff, des Lermontoff, des Tourguénieff et de tant d'autres qui font briller aujourd'hui la littérature russe d'un si lumineux éclat. La France veut aujourd'hui s'initier à cette littérature, dont la saveur nouvelle est parfois un peu âpre et surtout pleine de tristesse. Les œuvres de Tourguénieff, de Tolstoï, de Dostoievsky, etc., sont aujourd'hui répandues en France et nous font connaître le caractère russe et les aspirations de ce peuple qui vient à peine de naître à la civilisation.

Après cette analyse des impressions ressenties pendant mon séjour en Russie, je vais exposer l'état actuel d'une branche de l'industrie coloniale au développement de laquelle le concours d'un grand nombre

Digitized by Google

de Français a largement contribué. Les noms de Steinbach, Kœchlin, Osterried, Hubner, Zundel, auxquels mes propres travaux me permettront de joindre le mien, sont bien connus dans le monde industriel russe qui leur doit quelques-uns de ses plus beaux et de ses plus grands établissements (1).

I

APERÇU HISTORIQUE DE L'INDUSTRIE DES INDIENNES(2)

La fabrication des toiles peintes constituait primitivement l'art de reproduire sur les tissus, comme le peintre sur la toile, l'image des objets qui se présentaient à nos regards. Elle doit son nom à l'usage que l'on faisait primitivement de pinceaux pour appliquer les couleurs sur les étoffes. Ces pinceaux furent remplacés chez les Chinois, par des planches gravées en relief et ce ne fut que 2,000 ans après, quand l'industrie européenne se fut approprié cette fabrication, qu'on inventa les machines à imprimer, au moyen desquelles on obtient ces résultats merveilleux que l'on peut admirer à tous les étalages de nos grands magasins de nouveautés.

La fabrication des indiennes est originaire de l'Orient, où elle était connue aux temps les plus reculés.

C'est ainsi qu'à l'époque d'Alexandre le Grand, trois siècles et demi avant Jésus-Christ, on fabriquait dans les Indes des tissus recouverts de dessins coloriés, et que deux siècles avant cette époque, d'après les écrits d'Hérodote, les habitants du Caucase imprimaient sur les tissus dont ils faisaient leurs vêtements, des figures de divers animaux, à l'aide de couleurs aussi durables que l'étoffe elle-même. Pline nous parle de procédés employés par les Indiens (3), et les explications qu'il donne prouvent que ces derniers connaissaient différents mordants ainsi que la manière de les appliquer sur les étoffes de coton qui se coloraient diversement dans le même bain de teinture. Ces procédés primitifs sont encore employés aujourd'hui dans quelques contrées de

(1) Voir la *Revue Française*. T. 1. p. 19. Les Français en Russie.

(2) J'ai déjà traité ce sujet dans les annales et archives de l'Industrie au XIXe siècle, par E. Lacroix.

(3) Pline livre xxxv § 42, p. 61, du tome 20 de l'édition de Panckoucke.

Digitized by Google

l'Asie, dans toute leur simplicité première. M. A. Haussmann (1) nous donne, dans son étude de la culture du coton et de l'industrie cotonnière en Chine, des détails fort intéressants sur les impressions des tissus exécutées dans ce pays.

C'est au dix-septième siècle que les Hollandais importèrent les premiers en Europe les étoffes imprimées connues sous le nom d'*Indiennes*. Ils établirent bientôt après, grâce au concours d'un Français réfugié chez eux, des fabriques de toiles peintes dans leur pays. Ils leur donnaient la dénomination de Surates, quand les dessins imprimés étaient d'une seule couleur, violette ou rouge; et celle de *Pattenas* quand les dessins étaient à deux couleurs, rouge et noire.

Le nombre de ces fabriques augmenta bientôt à Amsterdam, et il s'en éleva aussi de semblables à Brême et à Hambourg.

Les Anglais voulurent imiter leurs rivaux industriels et ce fut encore à l'aide d'un réfugié français que fut construite en 1690 la première fabrique de toiles peintes sur les bords de la Tamise.

Un troisième Français dont on a conservé le nom, Jacques Deluze, forcé de fuir devant la persécution religieuse, s'établit, vers la même époque, à Neuchâtel en Suisse, et il y créa cette nouvelle industrie.

Brutel, du canton de Berne, et Ryhiner, de Bâle fondèrent presque en même temps deux établissements du même genre. Mais c'est à Neuchâtel surtout que le succès fut complet et que se forma la pléiade des fabricants qui s'établirent plus tard en France, en Allemagne et en Russie. C'est ainsi qu'Oberkampf créa, en 1750, la manufacture de Jouy, près de Versailles; que Frey, de Genève, et Ponchet, de Bolbec, élevèrent les deux premières fabriques d'*Indiennes* ou *Perses* de la Normandie.

Malgré l'opposition qui s'éleva contre ces établissements nouveaux au sein même de nos Chambres de Commerce, on vit bientôt les différentes vallées qui entourent Rouen, s'animer d'une vie nouvelle, par la création de nombreuses fabriques que l'on construisit à Deville, Maromme, Darnethal, Bolbec et Bapaume.

En tournant nos regards vers l'est de la France, nous voyons qu'en 1775 Haussmann, Emerich Jordan et C° fondèrent une grande fabrique d'indiennes au Logelbach, près de Colmar; en 1776, Jean-Jacques

(1) M. A. Haussmann, délégué de l'industrie cotonnière de l'Alsace, et ancien attaché d'ambassade en Chine sous le règne de Louis-Philippe.

Digitized by Google

Schmalzer et, en 1780, André Hartmann et Henri Riege suivirent leur exemple et créèrent un établissement modèle dans la belle et riche vallée de Munster. En 1785, ce sont les Senn Biedermann, puis les Bourcardt, les Gros-Davillier et Roman qui fondèrent dans la pittoresque vallée de Saint-Amarin, à Wesserling, un de ces vastes établissements qui donnent la mesure véritable de la puissance de l'industrie.

D'autres villes de cette belle province, séparée aujourd'hui si malheureusement de la grande patrie, Thann, Guebviller, Cernay, Sainte-Marie-aux-Mines et d'autres encore virent, à leur tour, s'élever de nombreuses fabriques d'indiennes, des teintureries, des filatures, des tissages, sur les bords de ces cours d'eau, qui, jaillissant du sommet des Vosges vont répandre la vie et l'abondance dans les riches vallées qui débouchent dans notre belle plaine d'Alsace. La prospérité de ces nombreux établissements industriels ne fit que grandir pendant plus d'un siècle, grâce aux travaux persévérants, aux découvertes nombreuses de ceux qui les dirigeaient.

Les autre contrées de l'Europe suivirent bientôt l'exemple donné par la Hollande, la Suisse, la France et l'Angleterre. La Russie vit s'élever, il y a moins d'un siècle, des fabriques d'indiennes à Moscou, à Saint-Pétersbourg, sur les bords de la Moskova et de la Néva. Comme je l'ai dit plus haut, le concours d'un grand nombre de Français ne manqua pas aux industriels russes, dont les produits sont surtout remarquables par leur bon marché et leur solidité.

L'Espagne et l'Amérique voulurent aussi avoir leurs fabriques de toiles peintes, et c'est en Alsace, à Mulhouse, qu'ils cherchèrent les jeunes industriels qui devaient les initier à tous les secrets de la fabrication. Il y a peut-être là un excès de générosité de notre part, car nous fournissons ainsi des armes qui se retournent contre nous, dans les combats pacifiques qui nous sont livrés sur les marchés du monde et aux expositions. Cette force d'expansion nous pousse à réunir nos grands industriels en groupes intelligents, en sociétés savantes, qui publiant dans des revues périodiques, le résultat de leurs nombreuses recherches, de leurs découvertes les plus heureuses, répandent la lumière, combattent la routine et élargissent ainsi la voie que suit le monde industriel.

C'est précisément à cause de cette diffusion de nos connaissances industrielles, qu'il est bon de nous armer pour le combat qui se pré-

Digitized by Google

pare sur les marchés que tous les peuples cherchent à s'ouvrir, en même temps que nous, dans les pays de l'Extrême Orient, comme dans ceux de l'Afrique centrale. Que nos industriels, nos commerçants n'hésitent donc pas à former une nouvelle et jeune génération qui ne craindra pas de quitter, ne fût-ce que pour un certain temps, la mère patrie, afin d'élargir son champ d'action, de lui créer de nouvelles ressources et de nouveaux débouchés. Les Russes nous donnent en Asie un exemple à suivre, mais il ne faut pas nous laisser devancer par les Allemands et les Anglais qui prennent souvent la place que nous devrions occuper dans nos propres colonies. Faisons mentir le vieux dicton répandu même en France, que nous ne sommes pas colonisateurs.

Le Canada, la Louisiane, les Indes, ne sont donc pas là pour réveiller les souvenirs de notre puissance colonisatrice? Les habitants de ces belles contrées américaines, autrefois françaises, ne sont-ils pas les descendants de ces hardis pionniers français que rien n'arrêtait? N'ont-ils pas conservé notre langue, nos coutumes, pour prouver au monde entier combien est grande, indestructible, l'empreinte que nos ancêtres ont laissée sur cette terre qui est, pour ainsi dire, restée française? Prouvons donc que nous sommes les dignes descendants de ces hardis explorateurs qui ont découvert et civilisé ces contrées lointaines. L'Orient nous offre aujourd'hui un vaste champ d'exploitation; notre nom, autrefois si respecté dans l'empire chinois, y reprendra son éclat, et il dépend de notre initiative de donner la preuve que nous possédons les qualités nécessaires pour créer des colonies. Je dirai comme le vaillant directeur de la *Revue française*, travaillez, étudiez, voyagez. Allez en Orient, où nos braves soldats ont conquis d'immenses contrées, étudiez les besoins de leurs habitants, et tâchez d'y élever des comptoirs où s'adresseront avec sécurité, les grandes maisons commerciales de la mère patrie. Allez en Russie où vous serez les bienvenus, et où nos compatriotes forment déjà d'importants groupes industriels, destinés à grandir chaque jour davantage.

Digitized by Google

II

DES FABRIQUES D'INDIENNES EN RUSSIE.

(*Citze nabivnoie proizvodstvo.*)

D'après l'indicateur officiel du commerce et de l'industrie publié en 1881, le nombre des fabriques d'indiennes s'élevait en Russie à 98. Le nombre d'ouvriers était de 21,700, qui produisaient 7,122,000 pièces d'indiennes et 20 millions de mouchoirs imprimés d'une valeur totale de 49,500,000 roubles. D'après les renseignements les plus précis qui m'ont été en grande partie fournis par mon obligeant ami M. Hubner, qui a créé à Moscou la plus importante fabrique d'indiennes de Russie, cette production déjà si considérable s'est élevée en 1884, de plus de 14 millions de pièces, c'est-à-dire qu'elle a doublé en 4 ans.

Il est inutile d'insister sur cet accroissement énorme de la production nationale, pour donner une juste idée de l'immense développement qu'à prise en quelques années cette branche si importante de l'industrie russe. Il faut attribuer cette prospérité de l'industrie nationale à l'impossibilité où se trouve placée la fabrique anglaise, allemande ou française de livrer au commerce russe des produits similaires, au même prix que la fabrique russe. Quelques centimes de bénéfice par mètre d'étoffe, suffisent à l'industriel russe, qui grâce à la modicité des salaires, et au grand nombre de machines qu'il emploie, réalise encore des bénéfices considérables. De plus, l'indienne est d'un usage général en Russie, pour la confection des chemises d'hommes, et des robes de femmes, des couvertures de lits, des rideaux, etc... Or le grand marché national suffira longtemps encore à l'écoulement des produits des fabriques d'indiennes russes, quel que soit le développement ultérieur que prendra cette grande industrie. La Chine et les contrées d'Asie, nouvellement annexées à l'empire russe, offrent aussi des débouchés assurés à la production nationale.

Avant d'établir une statistique générale des fabriques de l'Empire russe, disons que les progrès immenses réalisés dans cette branche de l'industrie, en France, en Allemagne et en Angleterre, sont loin d'être inconnus en Russie. Ainsi, tous les procédés de fabrication se

Digitized by Google

sont transformés depuis une vingtaine d'années à la suite de la découverte de l'alizarine artificielle, et de ces magnifiques matières colorantes que la chimie moderne a su retirer des produits de la distillation du goudron de houille. Ces procédés sont employés très habilement dans la plupart des fabriques russes, et surtout dans celles qui ont été créées par les Hubner, les Steinbach, les Zündel, etc.

La fabrication d'une pièce d'indienne, imprimée au moyen de machines à 5, 6, 8, 10 et 12 couleurs, nécessitait autrefois de longues semaines de travail. Elle s'exécute aujourd'hui en quelques jours à peine. Il est possible d'imprimer à la machine, c'est-à-dire au moyen de rouleaux gravés, 10 à 12 couleurs à la fois, et les belles et solides couleurs rouges, roses, violettes, grenat que produit l'alizarine artificielle, peuvent aisément se marier aux bleus, verts, oranges, jaunes que l'on obtient avec les couleurs de l'aniline. Les productions artistiques les plus variées, les fleurs aux riches couleurs, les paysages pittoresques et même les sujets historiques sont reproduits sur les toiles de coton avec une fidélité surprenante qui provoque l'admiration. C'est de l'art industriel dans son développement le plus complet.

Ce serait sortir du cadre de cette étude, que d'entrer dans les détails techniques de la fabrication des indiennes, et je renvoie le lecteur intéressé à les connaître, aux nombreux ouvrages qui traitent plus spécialement de cette industrie, et à quelques-unes des études que j'ai écrites à ce sujet. La fabrication des toiles peintes constitue aujourd'hui une véritable science, qui embrasse, dans son application industrielle, les connaissances les plus variées. La science du chimiste s'unit à celle du mécanicien, ainsi qu'à l'art du dessinateur et à celui du graveur pour obtenir ces magnifiques productions de l'industrie moderne des tissus imprimés.

Pour que l'on ait une idée exacte de l'importance des divers établissements, j'ai donné, dans les tableaux suivants, les noms des principaux fabricants d'indiennes des différentes contrées de l'empire; le nombre de pièces fabriquées dans leurs établissements, et celui des machines à imprimer qu'on y emploie. Cette statistique indique aussi le chiffre des pièces destinées à faire des *doublures*, et celui des pièces teintes en rouge turc ou rouge d'Andrinople. Cette dernière industrie constitue une branche très importante de la fabrication des toiles peintes en Russie. Comme la *Revue française* pénètre dans tous les

Digitized by Google

centres industriels et dans toutes les Sociétés où on s'occupe de géographie commerciale, ces tableaux, malgré leur développement, trouvent ici naturellement leur place.

Moscou. —	Albert Hubner	20	machines.	900,000 pièces.
—	Emile Zundel	18	—	750,000 —
—	Camille Zundel	4	—	125,000 —
—	Prokhoroff	15	—	800,000 —
—	Danilofski	10	—	600,000 —
—	Kotoff	2	—	60,060 —
—	Poukhoff	2	—	52,000 —
—	Setkine	2	—	52,000 —
—	Vinogradoff	2	—	52,000 —
Serpoukhoff. —	Tretiakoff	12	—	400,000 —
—	Kouchine	10	—	500,000 —
—	Serikoff	3	—	182,000 —
—	Maraief	7	—	270,009 —
Bogorodsk. —	Chibaeff	6	—	260,000 —
				400,000 doublures.
—	Elaguine			100,000 doublures.
				25,000 rouge-turc.
Twer. —	Manufacture de Twer	12	—	700,000 pièces.
Tzarevo —	Rottermund	6	—	400,000 —
Lapasnia. —	Medvedieff	7	—	350,000 —
Kockma. —	Frères Jassuninski	4	—	156,000 —
Schouya. —	Schoruguine et Cie	4	—	156,000 —
—	J. D. Kokouschkine	3	—	104,000 —
—	A. J. Kopucheff	1	—	26,000 —
—	A. A. Possulïne	2	—	52,000 —
—	J. M. Possulïne	1	—	26,000 —
Pintzovo. —	A. D. Parloff	4	—	156,000 —
				20,000 — rouge turc.
Vitschoune. —	Rasjorenoff frères	2	—	200,000 — doublures.
				90,000 — indiennes.
Eltschino. —	Morokine	1	—	26,000 —
Teïkovo. —	Karetnikoff et fils	7	—	400,000 —
				300,000 — doublures.
Parsky. —	F. J. Iwanstchikoff	2	—	78,000 —
—	P. G. Gobanoff	1	—	39,000 —
Elioussino. —	A.-A. Varentzoff	1	—	20,000 —
Ivanovo. —	N. M. Polouchine	4	—	400,000 — d'indiennes.
				250,000 — doublures.
—	Héritiers N. F. Zoubkoff	5	—	182,000 —
—	Mentschikoff fils	3	—	104,000 —
—	A. W. Lapschinoff	1	—	31,200 —
—	J. N. Garéline	3	—	143,000 —
				20,000 — rouge-turc.
—	Gareline fils	5	—	208,000 —
				250,000 — doublures.
—	Derbenoff frères	2	—	52,000 —
—	P. J. Lopatine	4	—	104,000 —
				200,000 — doublures.
—	V. A. Gretschine	3	—	91,000 —
—	L. Z. Kokouchkine	3	—	182,000 —

Digitized by Google

Ivanovo. —	Lebedieff	2	—	65,000	— doublures.
—	M. J. Jamanovsky	2	—	65,000	—
				150,000	—
—	Fokine	3	—	195,000	—
—	Dourdenevsky frères	1	—	26,000	—
—	P. J. Vitova	3	—	260,000	—
—	Napatkoff frères	2	—	65,000	—
				100,000	— doublures.
—	A. Napatkoff fils	3	—	104.000	—
—	A. J. Novikoff	3	—	117,000	—
—	B. S. Gandourine	2	—	104,000	—
—	E. O. Kouvaèva	5	—	260,000	—
—	D. G. Bouruline	3	—	130,000	—
				200,000	— doublures.
—	N. W. Boubnoff	2	—	65,000	—
—	J. N. Griasnoff	4	—	208,000	—
—	J. K. Bourkoff	1	—	39,000	—
—	T. A. Stchapoff	1	—	39,000	—
—	M. B. Gandourine	1	—	26,000	—
—	W. E. Kraskowsky	2	—	65,000	—
—	Novossadoff	5	Perroitnes.	50,000	— rouge turc.
—	Novossadoff T	4	—	40,000	— —
—	Zouboff Alexandre	»	—	60,000	— —
				100,000	— doublures.
Saint-Pétersbourg. —	Schlusselbourg	11	—	650,000	—
—	Pahl	6	—	300,000	—
—	Hug	5	—	300,000	—
—	Knorré	1	—	52,000	—
—	Leontieff	5	—	208,000	—
Lodz. —	Ginsberg	10	—	400,000	—
—	Geyer	4	—	156,000	—
—	Steinert	3	—	130,000	—
—	Krusch et Ender	4	—	156,000	—

Fabricants de pièces teintes au rouge-turc.

Baranoff à Karabanova	600,000	pièces.
Rabeneck Louis, à Sobolevo	300,000	—
A. J. Baranoff à Baranova	500,000	—
J. N. Zimine	300,000	—
Zimine	150,000	—
Morosoff J. Zakh à Zouevo	200,000	—
Morosoff Vikoule	100,000	—
T. S. Morosoff	100,000	—
Zézine à Zouevo	10,000	—

Teinture de coton filé.

Rabeneck Louis à Sobolevo	60,000	pouds.
Rabeneck Frantz	37,000	—
Gladkoff	26,000	—
A. Solovieff	22,000	—
P. Solovieff	15,000	—
Vatremez	27,000	—

D. Kaeppelin,
Membre correspondant de la Société industrielle de Mulhouse.

(A suivre.)

Digitized by Google

EXCURSIONS

DANS LE SAHARA ALGÉRIEN

Dans le Bulletin du Club Alpin et dans une brochure, *les Diligences au Sahara*, j'ai expliqué comment, désireux d'éviter les sentiers battus, nous nous étions séparés, au nombre de huit, du gros des Alpinistes réunis à Alger en avril 1886, et comment nous nous étions décidés à prendre la voiture publique qui mène jusqu'à Ghardaïa. J'y ai parlé *in extenso* de notre entrée triomphale à Médéah et de l'accueil empressé, cordial, excellent, qu'on avait bien voulu nous faire partout où nous nous étions arrêtés. Je n'ai plus à y revenir aujourd'hui.

Le 30 avril, à deux heures du matin, nous nous empilons dans le véhicule qui doit nous conduire de Boghari à Laghouat. Cette voiture est une caisse en bois trapue, portée sur des roues peu élevées, assise sur des ressorts vigoureux, faite pour contenir six voyageurs et augmentée d'une banquette où deux personnes prennent place à côté du courrier. Caisse et banquette sont couvertes d'un toit léger en zinc qui, par le grand soleil, échaude quelque peu les patients. Les bagages, empilés à l'arrière, sont recouverts d'une bâche insuffisante qui vient se rattacher au sommet en plan incliné. Les portières n'ont pas de carreaux, mais des rideaux en toile. Pour la commodité générale, deux autres ouvertures également fermées par des rideaux sont pratiquées derrière la banquette, de sorte que trois personnes sur six ne savent où appuyer leur tête. Le tout est d'une couleur grisâtre ou plutôt couleur de boue très pâle : c'est tout simplement affreux.

A force de se serrer, on parvient à tenir plus de neuf dans cet engin de torture. On nous adjoint un compagnon qui doit nous quitter à Djelfa, et nous partons au trot de notre attelage composé de mules et de chevaux.

Il a plu pendant plusieurs jours, la boue est gluante et le ciel tout noir. Tandis que mes compagnons s'endorment d'un lourd sommeil, l'aube ne tarde pas à paraître. Une éclaircie me permet de voir dans

Digitized by Google

ses détails le seuil du désert, plus désert que le désert même : des blocs énormes en forme d'obélisques tronqués, de pylônes rectilignes, de colonnes frustes coiffées de chapiteaux d'un diamètre très supérieur, un sol souvent plat comme l'aire la mieux nivelée, coupé par une tranchée quelquefois aussi nette qu'une section anatomique où languit le Chéliff sans verdure et presque sans eau. On prétend qu'il s'est lui-même tracé son lit; c'est lui faire beaucoup d'honneur ! Il l'a trouvé à sa convenance et il a su en profiter.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer cette étrange région à certaine partie des *Causses* de la Lozère et surtout au bois de Païolive dans l'Ardèche. Comment expliquer ces aires si unies sinon par l'action d'un glacier ? Ce glacier, où se trouvait-il, sinon sur un sommet ou sur un versant à pente assez peu déclive ? Pourquoi le tout repose-t-il si bas aujourd'hui, six cents mètres au plus ?

Peut-être est-il permis de raisonner ainsi : c'était jadis une montagne ou tout au moins une éminence plus élevée que l'espèce de plateau actuel. La substance exceptionnellement poreuse de la roche n'a pu résister aux affouillements continuels des eaux qui s'infiltraient avec la plus grande facilité. Il en est résulté des espaces considérables soutenus par des parties solides devenues trop faibles à la longue, et un jour, sous l'action pesante de la couche supérieure, tout s'est effondré dans les souterrains.

Quoi qu'il en soit, ce chaos si admirablement décrit par Fromentin n'avait pas encore la couleur *peau de lion* qui doit si bien lui convenir. La courte aurore des contrées méridionales l'avait revêtu d'un voile rose tendre qui le rendait plus horrible encore.

Après un dernier détour, la plaine immense apparait tout à coup. L'œil peut errer de toutes parts sans rencontrer d'obstacles excepté vers le sud où se dressent la longue croupe du Djébel-Kaïder et les sept dentelures du Seba-Rous, petite chaîne de hautes collines de l'autre côté de laquelle se trouvent les deux chotts appelés zahrez, dont l'un recouvre une superficie de 50,000 hectares. Nous avons devant nous un horizon de près de 95 kilomètres, mais vaste sans grandeur, morne et livide comme le ciel plombé qui se confond avec lui.

La route cesse à quelques lieues de Boghari ; elle est remplacée par une piste, c'est-à-dire une route telle que la nature l'a créée : marécageuse, sablonneuse, caillouteuse, rocheuse, toujours détestable. Il nous

Digitized by Google

faudra plus de deux longues journées de 18 à 20 heures pour quitter la région des Hauts-Plateaux qui n'a pas ici plus de deux cents kilomètres de profondeur. Pendant bien longtemps, l'aspect restera le même : d'immenses étendues, où végètent les touffes de thym à la senteur âcre et pénétrante, alternent avec d'autres étendues beaucoup moins considérables où croît l'alfa. Cette utile graminée n'est pas aussi répandue qu'on pourrait le croire et ne tardera pas à disparaître si on continue à l'exploiter comme on le fait aujourd'hui. Jadis on coupait l'alfa qui ne s'en trouvait que mieux ; aujourd'hui, on enroule les tiges autour d'un bâtonnet, on tire à soi et tout vient, plante et racine. Il en est de l'alfa ainsi extraite comme de la forêt incendiée : elle ne repousse plus.

Pendant des heures entières, nous n'apercevons pas un être humain. En revanche, nous écrasons l'arrière-garde d'une armée de criquets, moins dévastateurs que les Arabes ou que les *alfatiers*. Nous rencontrons quelques arbres chétifs entourés de buissons épineux ; ce sont des pistachiers sauvages qui ne produisent jamais de pistaches et dont le véritable nom est lentisques, ou mieux encore *Bétoum*, comme disent les indigènes. Ces bétoums ont, dans le bas, la forme la plus régulière : tout paraît taillé avec le plus grand soin. Cette symétrie est due aux chameaux qui dévorent toutes les branches et toutes les feuilles à leur portée. L'arbre est soustrait à leur voracité seulement lorsque les cous les plus élevés n'y peuvent atteindre. Si, dans leur jeunesse nos pauvres bétoums n'avaient pas été protégés par les épines des jujubiers sauvages, que l'on voit encore aujourd'hui, ils auraient infailliblement disparu. Jadis, cette contrée a dû être couverte de bois et beaucoup moins aride qu'aujourd'hui. On voit que la terre serait féconde si elle était retournée et surtout arrosée. C'est assurément, dans beaucoup de parties, un *humus* formé de détritus végétaux.

Le lendemain, nous traversons l'extrême pointe de l'un des zahrez, malheureusement avant la pointe du jour; nous longeons le *Banc de sable*, dont on arrête les progrès par des plantations de pins maritimes; nous contemplons les formes étranges du rocher de sel, très dur à attaquer avec le marteau, mais tellement sensible à l'influence des agents atmosphériques qu'il se délite chaque jour, se liquéfie, et tombe en ruisselets malpropres dans l'Oued-Mélah, qu'il empoisonne. Comme on le voit, notre deuxième journée commence bien.

Digitized by Google

Elle continue mieux encore. Au-dessus du rocher de sel, tout est verdure et pâturages ; nous suivons les ondulations gracieuses des collines aux pieds desquelles serpente l'Oued-Mélah, la rivière de Djelfa que nous devons traverser plusieurs fois. Au sommet de l'une d'elles, nous remarquons une énorme tente rayée de rouge et de noir qui me rappelle un souvenir antérieur à 1848, la tente d'Abd-el-Kader en étoffe rougeâtre, déteinte, usée, passée, rapiécée qu'on avait établie sur une plate-forme dressée au-dessus du grand bassin des Tuileries. C'est d'ailleurs aux environs d'ici, à Taguine, que la smalah avait été prise.

Djelfa, l'unique ville de cette contrée, est entourée de cultures magnifiques qui s'étendent fort loin, et s'étendront plus encore. Les colons, en très grande majorité agriculteurs, sont semblables aux colons du reste de l'Algérie et ne sauraient être comparés à ceux des oasis. La ville, située à une altitude de 1,167 mètres, et mal protégée du vent par le cirque incomplet des hauteurs voisines, supporte de rudes hivers et des étés torrides, ce qui n'empêche pas que, sur les pentes du Djebel-Senalba, ne s'étende une belle forêt où domine le pin d'Alep. Le bordj est la résidence du Bach-Aga des Oulad-Naïl qui mène une existence rappelant de loin celle du Kalifat dont Fromentin a conservé le souvenir par ses tableaux et ses écrits. On chasse encore au faucon à Djelfa.

Nous commençons à descendre ; à notre gauche s'étendent les monts des Oulad-Naïl, à notre droite apparaît la tête large, haute, dentelée, colossale du Djebel-Amour. Nous avions rêvé une grande excursion dans le massif peu connu dont nous espérions rapporter une description bien exacte. Il a fallu nous contenter des récits contradictoires de personnes toutes dignes de foi : d'après l'un, qui a plusieurs fois passé des semaines seul au sein de la montagne, ce ne sont que pâturages splendides, arbres touffus, eaux vives et poissonneuses ; il n'apportait pas de provisions et vivait du produit de sa pêche et de sa chasse. D'autres n'y ont vu que la reproduction de la grande vallée des Oulad-Naïl dont je parlerai plus tard ; d'autres enfin, et je suis du nombre, n'y ont découvert que des roches improductives. La conclusion est que, dans quelques-unes de ses vallées, le Djebel-Amour est très fertile, dans beaucoup de ses parties assez ordinaire, et ailleurs inhabitable.

On m'a affirmé qu'au Djebel-Amour, l'homme qui avait épousé une

Digitized by Google

ancienne *danseuse* et par conséquent *avait été acheté par elle*, restait dans un état de grande infériorité. La femme invite l'étranger à *prendre le café*, et le mari discret s'éloigne tant que dure la visite. Il se contente de retirer momentanément son anneau de mariage.

Nous commençons maintenant à descendre et nous franchissons le *Col des caravanes*, ligne de partage des eaux qui se déversent au sud dans le Sahara, au nord dans les zahrez. Avant de quitter les Hauts-Plateaux, mentionnons Aïn-Bel, village construit à l'arabe par le général Margueritte, avec des rues plus larges et des maisons plus spacieuses. Les nomades n'ont pu s'y fixer : ils lui ont préféré la tente loqueteuse et les hasards de la vie d'aventures. Ce n'est cependant pas, un désert ; on y habite encore et on arrive comme culture à des résultats surprenants. Il est vrai que l'eau abonde et que la température est moins exagérée qu'à Djelfâ : comme Djelfâ et plus que Djelfâ c'est une oasis sans palmiers. Rien de joli comme le caravansérail indigène avec ces arcades surbaissées et sa fontaine (1).

Après une descente affreuse sur des roches polies et glissantes, nous parvenons à l'autre *seuil du désert*, lui aussi plus désert que le désert même. Tout est changé : le Djebel-Amour étend à l'infini, comme une immense falaise, ses flancs crayeux, dévorés par le soleil sur lesquels l'ombre des gros nuages forme des taches sombres que l'on prendrait pour des bois et des prairies. En face sont les hauteurs qui règnent au nord-ouest de Laghouat ; la verdure disparaît du sol caillouteux, l'atmosphère surchauffée ondoie à sa surface.

Plus loin, renaît la végétation des Hauts-Plateaux, mais plus maigre et plus épineuse. Nous remontons un peu et nous arrivons à Sidi-Makloufi (alt. 920^{m}). Un caravansérail, une rivière souterraine, un marabout coiffé d'une coupole en pain de sucre, quelques palmiers robustes, mais échevelés et jaunis par le vent, un cimetière où il est de bon goût de venir se faire enterrer de fort loin, voilà Sidi-Makloufi. Bien simple, la tombe d'un Arabe : quelques pierres indiquant la forme du corps, une pierre plus grosse posée sur champ à la place de la tête vers la Mecque et c'est tout.

Laghouat nous paraît une ville d'autant plus agréable que nous y

(1) A Aïn-Bel comme dans tous les caravansérails de la route qui dépendent de l'autorité militaire et où nous étions recommandés, nous avons été traités fort convenablement.

Digitized by Google

recevons de M. le lieutenant-colonel de Ganay et de Mme la comtesse de Ganay l'hospitalité la plus gracieuse. Les quartiers restés arabes n'ont pas changé depuis Fromentin, si ce n'est qu'on nous y abomine encore davantage. Quant aux prétendus colons, à part un très petit nombre, ils valent beaucoup moins que les Arabes (1).

Le mercredi 5 mai, à deux heures du matin, nous partons pour Ghardaïa, dans un vieil omnibus de campagne mis au rebut, qui a l'avantage d'être pourvu d'une impériale. On nous affirme que la piste est bonne, à la condition de ne pas rencontrer d'*oued*, auquel cas il faut descendre et pousser à la roue. Il y a bien des oueds d'ici au M'zab!

Après avoir traversé une région plate et aride où cependant le gibier ne manque pas, nous arrivons à celle des *Dhayas* où le terrain se fractionne en petits bassins jadis unis et qui s'uniraient de nouveau si les pluies étaient plus fréquentes ; parmi les dhayas que nous rencontrons sur notre route, nous distinguons celle de Mili qui touche à la citerne auprès de laquelle on a construit l'écurie des relais. On a eu le soin de placer ce petit hangar presque au sommet d'un pli de terrain, assez haut pour que l'eau des pluies ne l'entraînât pas, assez bas pour que la crête l'abritât contre la violence du vent. Toute cette vaste plaine est alors un torrent, nous dit le pauvre palefrenier qui vit seul pendant de longs jours, n'ayant pour distraction que de rares promenades à Laghouat ; ce torrent aboutit à la Dhaya et la submerge. Nous en trouvons bientôt la triste preuve : quatre malheureux mulets qu'on n'avait pu détacher à temps d'un bétoum, achevaient de se momifier au soleil !

Grâce à cette humidité, les bétoums réapparaissent, grands, vigoureux, quelquefois entourés de leurs jujubiers sauvages au feuillage d'un vert puissant. Je n'ai jamais vu de gazon aussi dru et aussi fin que celui qui tapisse le sol, je n'ai jamais vu non plus autant de gibier : perdrix rouges, poules d'eau au plumage aussi doux que celui de la tourterelle, pluviers tout gris sauf l'extrémité des ailes, cailles de sable, alouettes huppées, lièvres, tourterelles, pigeons tombaient successivement sous les coups du Nemrod de la troupe. Deux chacals cinglés d'un coup de petit plomb, n'ont pas semblé se douter de la détonation ni de son effet.

(1) Je ne parle pas, bien entendu, des personnes qui y séjournent à un titre officie quelconque.

Digitized by Google

Ces diminutifs d'oasis ne sont pas abandonnés : nous avons vu un de leurs conservateurs, vieil Arabe étrange, plutôt *ligneux* qu'humain, sorte de morceau de buis bruni par l'âge qui n'a pas de prise sur lui et se contente d'ajouter chaque année une ride à son front. Son vieux cheval aux jambes d'acier erre en liberté à quelques pas de nous.

C'est au milieu d'une envolée d'oiseaux sans nombre que nous pénétrons dans le magnifique dhaya de Tilrempt dont la citerne contient 10,000 hectolitres d'eau, *Eden* de verdure qui nous fait paraître d'autant plus horrible la Chebka, véritable entrée du pays des M'zabites, où la désolation est compléte, l'aridité absolue. Jadis, cette contrée a dû être un immense plateau incliné du nord au sud avec une différence de niveau considérable. On voit de toutes parts s'y entre-croiser à l'infini des monticules en forme de cônes tronqués qui sont innombrables *témoins* de la hauteur primitive, parties solides qui ont pu résister à l'action des eaux précipitées sur le plateau en masses énormes, à une époque qu'on ne saurait préciser.

Quoi qu'il en soit, rien de plus triste, de plus monotone. Avant l'établissement de la ligne télégraphique, la direction à suivre était indiquée par des *cairns* établis au sommet des monticules. Un homme égaré dans ces solitudes est un homme perdu !

Après un trajet mortel de plusieurs heures, nous voyons surgir les palmiers de l'oasis de Berrian, ville fortifiée de 4,500 âmes. Autour de la ville campent des Arabes nomades ; un cimetière m'zabite se distingue de ceux que nous connaissons par un plus grand nombre de pierres formant un entourage autour des corps, et le dépôt sur chaque sépulcre d'un vase brisé comme la vie du défunt. Cet usage est universel au M'zab.

La ville, fortifiée comme toutes les villes du M'zab, située sur une éminence au milieu de deux oueds à sec, blanchie à la chaux, a des rues en pente relativement larges et beaucoup mieux tenues que dans certaines cités européennes. Nous admirons l'énorme minaret de la mosquée, dont la forme est la même dans tout le M'zab. C'est un obélisque très élevé, très massif, plus large à la base qu'au sommet, terminé par quatre colonnettes supportant un toit bombé qu'elles dépassent du tiers de leur hauteur. Ce petit couronnement est la forme adoptée pour les marabouts, tout différents comme on le voit de ceux des Arabes : il est blanchi à la chaux, tandis que le minaret lui-même conserve sa couleur naturelle.

Digitized by Google

Le caïd, vieillard borgne d'une vigueur exceptionnelle, nous offre dans la maison des hôtes une petite collation de dattes, de café, de lait doux et aigri Au départ, il nous demande de prier Dieu de *faire la pluie.*

L'oasis n'a pas moins de 28,000 palmiers et se développe de plus en plus grâce au percement de puits nouveaux. La moisson est terminée ; on dépique les céréales en les faisant piétiner par des bêtes de somme qui tournent en rond autour d'une aire. Quant à celles dont le grain adhère le moins à l'épi, on se contente de pieds humains agités en cadence sur un rythme lent et triste. La dure opération est convertie en une danse accompagnée de chants.

Nous n'arrivons à Ghardaïa le vendredi qu'à neuf heures du soir, après avoir contourné le cirque où l'on n'a accès que par le Sud, en voiture du moins. Depuis longtemps déjà, nous poussons à la roue, et nous entrons au Bordj les mains ensanglantées. Un excellent accueil et une bonne nuit nous remettent de nos fatigues.

Vue de loin, Ghardaïa, située sur un monticule conique et divisée par rangs d'arcades superposées, ressemble à une *ruche coupée par le milieu.* Entourée de murailles, peuplée d'environ 11,000 âmes, elle est partagée en trois quartiers fort distincts, le quartier mz'abite, le quartier arabe et le quartier juif, celui-ci sordide comme toujours. Nous avons le plaisir d'y rencontrer un *Père blanc* de la mission de Carthage, qui tient une petite école libre où commencent à venir les élèves. Il nous montre leurs cahiers, les fait lire devant nous et leur pose diverses questions auxquelles ils répondent correctement.

Beni-Isguen, dont on vient de rétablir les fortifications, riche, industrieuse, commerçante, est en même temps une ville essentiellement religieuse dont les habitants paraissent nous aimer fort peu. Nous la quittons sans regret pour Melika, dont le caïd et tous les habitants semblent ravis de notre visite. Une abondante collation nous est offerte, dans la maison des hôtes, jolie habitation où nous remarquons un détail caractéristique : sur l'emplacement où elle est construite s'élève un très beau palmier. Des maçons européens l'eussent abattu sans rémission ; les M'zabites, eux, lui ont réservé une petite cour au-dessus de laquelle son panache s'élève à une grande hauteur. Dans la pièce d'entrée se tient le préposé à l'état civil. Au M'zab, l'état civil a toujours été fort régulièrement tenu.

Digitized by Google

On nous accompagne en foule jusqu'à une grande terrasse; nous regardons ou plutôt nous admirons. Tout ruisselle, tout éclate de lumière! Le M'zab est un cirque elliptique, aux parois très abruptes, que nous voyons presque dans son entier: très fermé en apparence vers le sud, il s'ouvre davantage au nord où se trouve la grande oasis de Ghardaïa et plus loin celle dite le *Jardin des Arabes*. De chaque côté de l'Oued M'zab qui le traverse sont construites sur des éminences cinq villes dont nous connaissons déjà trois : Ghardaïa, Beni-Isguen, Melika, Bou-Noura, El-Ateuf. Au nord Berrian, au nord-est Guerrara complètent l'heptapole.

Toutes ont leur oasis excepté Melika qui récolte des céréales et des légumes quand il pleut. Nous nous promenons sur les beaux barrages disposés de manière à diriger les eaux du ciel vers les terres cultivables où sont situées des citernes nombreuses. Il n'a pas plu depuis longtemps, aussi le sol est-il nu, sec, poudreux. Naturellement, les palmiers font défaut.

Les M'zabites diffère essentiellement des Arabes tant par le physique que par le caractère. Osseux, trapus, ils ont le front large, les yeux enfoncés, le nez fort, le bas de la figure très développé. Leur teint est à peu près couleur de cire, leur barbe noire et peu fournie. J'ai vu à Melika plusieurs hommes au nez busqué qui rappelaient à s'y méprendre les sculptures ninivites. On me fait naïvement remarquer que l'un d'eux est fort laid; est-ce que par hasard tout le monde était beau à Ninive?

Au moral, le M'zabite est laborieux, économe, sobre au delà de toute expression, trafiquant habile et plus honnête que n'importe quel indigène de l'Algérie. Son pauvre pays ne pouvant le nourrir, il va chercher fortune dans les grandes villes où son négoce prospère presque toujours. Il a l'esprit de retour et vient mourir là où il est né. L'homme marié qui s'absente et trouve après plusieurs années des enfants qui ne sont pas de lui se garde bien de les jeter avec leur mère hors de la maison: il les adopte et ne fait aucune différence entre eux et les siens propres.

On comprend que ce peuple ne puisse pas beaucoup augmenter en nombre: les continuels déplacements ne sont pas favorables au développement de la population malgré la fécondité des femmes en l'absence de leurs maris et la complaisance raisonnée de ceux-ci. Les M'zabites

Digitized by Google

sont un peu plus de 30,000 ; ils parlent également bien l'idiome berbère et l'arabe. Presque tous s'expriment à peu près en français.

Les Juifs sont assez peu nombreux au M'zab où ils ne trouvent pas à faire l'usure et à exproprier les habitants. Ils exercent les métiers de bijoutiers, cordonniers, tanneurs, éleveurs de volailles et sont généralement assez méprisés.

Les M'zabites appartiennent à la secte mahométane dite Ibâdhrite du nom de son chef Abd-Allah-ben-Ibâhd. Ils sont fort attachés à leur religion, ce qui ne les empêchait pas avant l'annexion d'être en guerre continuelle de ville à ville, de quartier à quartier. Leur arme de prédilection était leur énorme clef, soit de fer, soit même de bois comme au temps d'Homère, avec laquelle ils aimaient à s'assommer. Aujourd'hui ils sont tranquilles, réunis par une haine commune contre le *Roumi* dont ils supportent la suprématie avec un calme apparent.

C'était jour de marché dans tout le cirque, nous y avons vu étalées les marchandises en vogue dans le désert, tapis, calottes, grands chapeaux de pailles touaregs, burnouss, ghandouras, pantoufles, laines, céréales, dattes et quelques légumes tels que carottes, fèves, oignons, champignons récoltés çà et là dans les oasis. Les objets de fabrication et d'usages européens, chaussettes, cotonnades, mouchoirs, pièces de toile s'y trouvaient en assez grand nombre. Il faut remarquer que les calottes, les burnouss et les ghandouras viennent surtout de Lyon.

Au retour comme à l'allée, il nous faut marcher pendant six kilomètres dans les sables avant de pouvoir nous installer dans la voiture. Nous remontons par la même route jusqu'à Djelfâ où la caravane se sépare. (Mercredi 12 mai.)

Depuis notre départ de Boghari le 30 avril, nous avons passé neuf grandes journées en voiture, partant entre minuit et deux heures du matin, n'arrivant à l'étape qu'à six heures du soir et souvent beaucoup plus tard. Heureusement que l'état de la piste nous avait laissé faire à pied de très longs parcours souvent obligatoires. Plusieurs même d'entre nous ne pouvaient plus supporter leurs chaussures.

Réduits à quatre, nous louons un léger break qui nous conduira par une bonne piste sans oued sablonneux à Bou-Saâda où nous prendrons la diligence d'Aumale. Munis des provisions indispensables, nous quittons Djelfâ vers deux heures de l'après-midi.

Digitized by Google

Les cultures continuent longtemps, favorisées par une prolongation exceptionnelle de la saison humide. Nous sommes dans la grande vallée des Oulad-Naïl, enserrée par les montagnes qui partent du Djebel-Amour et s'arrêtent seulement au Ziban. Nous ne rencontrons que tentes, bœufs, chameaux, chèvres, moutons innombrables. Un indigène nous offre du lait de chèvre et du lait de brebis; ancien spahi, il a depuis son retour repris la vie nomade. Ses prévenances ne sont pas désinteressées : le sauvage *relaps* est de nouveau pénétré de cette idée que tout homme venant d'Europe est doublé d'un médecin, et nous demande une consultation pour une de ses femmes. La pauvre créature, véritable squelette recouvert d'une peau tendue et crasseuse est atteinte d'une maladie de l'épine dorsale qu'aucun remède ne peut soulager !

Nous parvenons le soir aux puits de Sélim où l'on a construit un petit refuge non crépi. La crainte des scorpions ne nous permet pas de nous y installer. Le gardien tire au dehors les nattes sur lesquelles nous passons la nuit, couverts de sable par le sirocco qui fait rage et nous relayant à tour de rôle pour veiller à la sûreté des chevaux et des bagages. L'endroit est très fréquenté, souvent fort mal.

A l'aurore, nous nous hâtons de repartir ; au jour, nous écrasons quelques criquets. Bientôt, le paysage change, la vallée moins régulière devient moins large, les rochers, d'une teinte rougeâtre et de formes très diverses remplacent les longues pentes gazonnées. Nous traversons facilement à gué un oued qui coule dans un véritable lit bordé de lauriers-roses et de tamaris.

A un détour de la route l'oasis apparaît : les palmiers d'un vert sombre, le ciel tout bleu, les sables de la rivière étalant sur une étendue considérable leur nappe dorée nous donnent un aperçu du désert tout différent de ce que nous avons connu jusqu'ici. La rivière, toujours encaissée profondément jusqu'à sa sortie de l'oasis, a creusé son lit dans une tranchée très lisse dont elle a singulièrement rongé et effrité le fond. Des sources abondantes s'y déversent et font tourner deux moulins, l'un indigène et intermittent, l'autre fonctionnant toujours. Sur l'une des rives, on exploite par les moyens les plus primitifs une misérable petite mine de charbon représentant ces fameux charbonnages de Bou-Saâda qui ont motivé tant de réclames et tant de catastrophes financières. Tout au fond, une tache blanche indique

Digitized by Google

M'Sila, la ville du Hodna, contrée bizarre, assez fertile en grains qu'elle fait moudre ici.

Bou-Sâada (1), récemment éprouvée par un tremblement de terre se relève de ses ruines. Divisée en plusieurs quartiers dont les habitants vivaient assez mal entre eux, elle s'est réunie dans une haine commune contre la France depuis le décret qui accorde aux Juifs les droits électoraux. Rien d'immonde, d'ailleurs comme ces juifs de Bou-Sâada! Plus que tous autres, rongés par cette plaie du désert, l'ophtalmie, qu'entretient leur saleté indescriptible, ils savent se soustraire aux obligations les moins pénibles, et pour beaucoup moins de trente deniers, ils ne craignent pas de se souiller des plus honteuses infamies.

La diligence qui nous emporte à Aumale est la même que celle de Laghouat avec trois places en moins. On nous y installe avec un voyageur européen et un Arabe qu'on juche parmi les bagages. Avant d'y monter, il faut encore parcourir dans les sables plusieurs kilomètres.

Chose étrange! Les dunes si considérables qu'elles soient, ne dépassent jamais la rive gauche de l'oued, et cette rive est complètement plate.

Après un supplice de vingt et une heures, nous trouvons à Aumale une voiture excellente qui nous mène, mon unique compagnon et moi, à Bordj-Bouïra par la route la plus belle, au milieu des cultures, des vignes et des eaux courantes. Sur les murs d'une auberge, nous lisons une affiche qui convoque pour le soir les Théophilanthropes du cru. Tressaille, ombre du vilain petit thermidorien bossu!

Jusqu'à Constantine, et depuis Constantine jusqu'à Tunis, le pays boisé, arrosé, magnifique attend les colons : il en a été parlé ici-même ainsi que de Biskra.

Maintenant que me voici arrivé, je conclus:

1° La colonisation du Sahara est-elle possible?

Bien certainement, si l'on n'avait rien de mieux à faire; mais pourquoi dépenser son temps et son argent sur une terre où il faut créer l'eau et les arbres, quand les arbres et l'eau abondent de l'autre côté de la montagne. Des milliers de familles pourraient vivre aux alentours de Médéah, des millions d'hommes en Kabylie ou ailleurs. Avec les siècles et une surabondance de population coloniale, on pourra descendre plus bas et lutter contre une nature marâtre. Jusque-là,

(1) Comme à Ghardaïa, nous avons reçu l'hospitalité chez le commandant supérieur et au cercle des officiers.

Digitized by Google

pourquoi sortir du giron d'une bonne mère dont les mamelles sont inépuisables?

2° Quelle doit être, au Sahara, la limite de l'occupation militaire?

Je n'ai pas à m'occuper de Biskra, appelée à devenir, grâce à sa voie ferrée, une charmante station d'hiver. Il serait en outre toujours très facile de se replier vers le Nord en cas d'alerte un peu sérieuse.

Je n'ai pas non plus à parler du Sud-Oranais, où la profondeur de l'Atlas nécessite des mesures de sûreté plus considérables; je parle seulement des provinces d'Alger et de Constantine, où la montagne offre un rempart naturel qu'il est facile de rendre tout à fait inexpugnable.

Il paraît néanmoins qu'il est indispensable d'entretenir des garnisons à Laghouat et à Bou-Saâda pour maintenir notre influence et prévenir les révoltes locales.

Je ne dis pas le contraire; nous y sommes détestés profondément! A Laghouat, des oreilles fines et habituées au langage du pays surprennent quotidiennement les lambeaux d'une conversation que tiennent les oisifs du pays accroupis devant les cafés indigènes, où il n'est question que de revanche et de retour à l'état de choses ancien. A Bou-Saâda, l'indigène évite l'Européen et lui adresse toujours un regard chargé de haine et de mépris.

Mais pourquoi, hier, avoir occupé le M'zab? Les M'zabites n'ont jamais été un danger pour nous; leur origine, leurs habitudes, leur religion les tiennent très éloignés des Arabes et des Berbères. On a obtenu ce résultat qu'en cas d'insurrection nous les aurions maintenant pour ennemis, et ils sont 30,000!

Aujourd'hui, on envoie des espèces de missions militaires à Ouargla et plus loin encore, à El-Goléah. J'ai demandé à un malheureux officier qui en revenait découragé et anémique, ce qu'il avait pu faire là-bas. Il m'a répondu, parodiant sans y songer le mot de Sieyès: « On ne nous y a pas tués. »

Demain, on a la prétention de pousser jusqu'à In-Çalah: on veut avoir l'œil ouvert sur le grand désert destiné à devenir la voie d'échanges entre l'Algérie et les autres colonies du Niger et du Congo.

Ce serait fort bien imaginé si la colonisation du Sahara nous permettait de lutter avec avantage contre les multiples et très

Digitized by Google

batailleuses peuplades qui sillonnent le sud du Maroc et de nos provinces à nous : la route trans-saharienne paraît fort bien indiquée par In-Çalah et le pied du Djebel-Ahaggar. Malheureusement le Sahara n'est pas colonisé, malheureusement In-Çalah, qui appartient à l'ensemble connu sous le nom de Touât, jouit d'une parfaite indépendance malgré la souveraineté nominale du sultan du Maroc avec lequel nous aurions d'ailleurs à compter. Elle a pour alliés nos ennemis, les Touaregs de l'Ahaggar, qu'elle redoute et dont elle n'oserait braver le mécontentement.

Il s'élève en outre, dominant toutes les autres, une question religieuse de la plus haute importance.

On se doute fort peu en France que peut-être en ce moment une partie de l'Islam subit une transformation complète, non pas dans la voie du progrès, mais dans celle de l'intolérance et de l'extermination.

En 1837, a été fondée par Sidi-Mohammed-Ben-Ali-es-Senoûsi une secte dont l'une des principales prescriptions est le meurtre du chrétien ou du juif *non-tributaire* (1). Le maître actuel Sidi-Mohammed-el-Mahedi demeure à Jerboûb, sur les confins de l'Egypte, vers le Cyrénaïque, dans un magnifique domaine sans cesse agrandi par lui, qu'entretiennent 2,000 esclaves et que défend une troupe de fanatiques, avec quinze pièces de canon. De cette *Zaouya* maîtresse, les ordres se transmettent comme une traînée de poudre aux autres Zaouyas, répandues jusqu'à Tanger, Constantinople, l'Arabie, le Soudan même, et surtout au pays des Çomâlis. Le Moqâdem de la Zaouya de Tripoli a connu, avant qu'elle n'éclatât, la nouvelle de la révolte des Oulad-sidi-ech-Sheik. dans le Sud Oranais, et il y a 1,200 kilomètres de distance à vol d'oiseau!

Dans le cas d'un danger peu probable, ce nouveau *commandeur des croyants, ce Vieux de la Montagne*, s'est ménagé, dans l'oasis de Koufara, entourée de 100 lieues de désert sans eau, comme aussi aux confins du Soudan, dans le pays de Wadaï, une retraite inaccessible. Le sultan de Wadaï lui envoie chaque année nombre d'esclaves dont il vend une partie et dont il emploie le reste aux travaux les plus

(1) Ce sont les véritables puritains de l'Islamisme : abstinences de toutes sortes, *absence de culte envers les prophètes et les saints décédés, y compris Mohammed*, obéissance absolue au Maître ou ses représentants.

Digitized by Google

utiles : canalisations, forages de puits, reboisements, etc.. C'est surtout là où se trouvent des ruines romaines qu'il dirige son attention : le pays a été habité, donc il est habitable. Il ne s'est jamais trompé.

Déjà, en 1861, le chef de la confrérie avait osé excommunier le sultan Abd-ul-Medjid. Aujourd'hui, le gouverneur de la Cyrénaïque est un adepte fervent qui consulte le Moqâdem de Ben-Gazi avant la Sublime-Porte. Le prestige du Mahedi est si grand, que beaucoup de croyants, au lieu de se rendre à la Mecque, font de Jerhboûb le but de leur pèlerinage.

On peut dire que tout le sud du Maroc, tout le Sud Oranais et toute la province d'Oran font partie de la confrérie. Bou-Saâda, Laghouat, les Oulad-Naïl et surtout les Oulad-Sidi-ech-Sheïk reçoivent le mot d'ordre de Jerhboûb; il en est de même des Châambas. Quant à In-Çalah, elle a sa Zaouya qui inspire les Touaregs de l'Ahaggar, comme, plus à l'est, ceux de l'Azd'jer et les tribus qui errent le long du Dhiôli-Ba.

On reconnaît facilement l'influence de la confrérie dans les meurtres sans nombre commis depuis tant d'années sur les intrépides explorateurs du Sahara, Dourneau-Dupéré, les capitaines Masson et Diânous, le colonel Beauprêtre, le docteur Guyard, Mlle Tinné, le colonel Flatters et tant d'autres jusqu'à hier le lieutenant Palat.

Elle semble s'être fixée sur une ligne que le chrétien ne dépassera pas comme explorateur et à plus forte raison comme occupant. In-Çalah paraît être le commencement du pays défendu. Notre présence pourrait être la goutte d'eau qui fait déborder le vase, et amener une levée en masse comme on n'en a pas encore vu dans le Sud (1).

Que deviendraient nos pauvres soldats enfermés dans leurs bordjs par la marée montante de l'insurrection ?

Il ne leur resterait plus comme unique ressource, après avoir brûlé leur dernière cartouche, qu'à s'entr'égorger pour échapper aux supplices les plus abominables.

Quant aux colons, quelques-uns peut-être consentiraient à s'unir aux défenseurs désespérés du bordj. Les autres, ramassis *d'outlaw*, gens sans

(1) Les Arabes sont autrement armés que les Soudaniens de la Nigritie égyptienne, si facilement victorieux sous la conduite de leur Mahedi Mohammed-ben-Ahmed.

Digitized by Google

foi ni loi, ne manqueraient pas de pactiser avec les vainqueurs, disposés qu"ils sont à trahir la patrie plutôt qu'à la défendre.

Ma conclusion, la voici : bien loin de nous égarer vers le Sud, il faudrait rappeler les petites escouades qui s'énervent inutilement à Ouargla et à El-Goléah. On pourrait sans honte rétrocéder le Bordj aux M'zabites qui en feraient ce qu'ils voudraient et s'assurer ainsi non pas leur amitié, mais leur neutralité ce qui est quelque chose. On épargnerait de précieuses existences et on ne compromettrait pas l'avenir de la colonie.

Quel serait, en effet, dans le Nord, et surtout avec les exaltations religieuses que l'on sait, le contre-coup d'une semblable révolte ?

3° Ici se place une troisième question plus pressante encore que celle qui précède.

Personne n'a jamais cru qu'il fût possible d'assimiler à nous les Arabes et les Berbères. Ce qu'on peut seulement espérer c'est que leur existence devienne parallèle à la nôtre sans s'y heurter. Pour y arriver, il ne suffit pas de rendre meilleure leur situation matérielle ; il faut encore éviter de froisser leur orgueil qui est très grand et le sentiment du juste et de l'injuste qui chez eux est souvent très profond.

Les Arabes abominent les Juifs à un double titre ; ils les considèrent comme étant une race très inférieure, et de plus, ils sont impitoyablement pressurés, rançonnés, ruinés par eux.

Pendant la guerre, les Arabes se sont héroïquement battus pour nous ; ils ont subi la dure captivité allemande.

Les Juifs ont illuminé leurs synagogues et rendu grâces de nos défaites à leur *Dieu des combats*.

Qu'a-t-on fait ?

Ce sont les Juifs qu'on a récompensés : on leur a accordé les droits électoraux !

Le décret dû à Crémieux, œuvre d'aberration sénile, a été la cause déterminante de l'insurrection de 1871. Il continue à fomenter contre nous des haines implacables sans nous valoir une seule amitié. Vienne une guerre étrangère malheureuse, vienne une nouvelle Commune, insurrectionnelle ou légale, l'Algérie peut être perdue pour nous à jamais !

ÉDOUARD GIBERT,
Docteur en droit.

Digitized by Google

AU CANADA

ET CHEZ LES PEAUX-ROUGES

Suite (1)

VI

LE MANITOBA ET LE NORD-OUEST

Un chef sauvage au pénitencier — Poundmaker — La famille de Riel à St-Vital — La Rivière au Rat — Une maison d'*habitant*. — La secte des Mennonites — Les terres à colonisation — Townships et homesteads — Les colons étrangers — Encore la question des races — Les feux de prairie — La ferme Bell — Le Bœuf Assis — Regina.

Aux environs de Winnipeg s'élève le pénitencier de la province de Manitoba, auquel un chemin de fer local conduit en un quart d'heure. Le pénitencier est près de la station, en haut d'un petit mamelon rocailleux — le seul du pays — auquel on donne le nom pompeux de « Montagne de Pierre » *(Stony-Mountain)*. La prison, dont le directeur, M. Bedson, fait les honneurs avec beaucoup de complaisance, est une maison centrale recevant les comdamnés à plus d'un an d'emprisonnement. Ceux-ci étaient, au moment de notre visite, au nombre de 97, parmi lesquels 15 détenus provenant de la dernière insurrection du Nord-Ouest. Les condamnés sont soumis au régime cellulaire. Au centre d'une grande pièce bien aérée se dressent les cellules qui, placées de la sorte, ne touchent nullement aux murailles. Vingt cellules sont ainsi adossées les unes aux autres et surmontées de deux étages disposés de la même façon. La cellule est très étroite et ne reçoit de jour que par la porte consistant en une grille en fer qui fait face aux fenêtres. Chaque rangée est de dix cellules qu'un ressort fait ouvrir ou fermer en même temps. Les gardiens sont au nombre de 20 et chacun d'eux reçoit comme salaire 50 piastres par mois, au minimum.

---

(1) Voir la *Revue française*, tome III, p. 97 (février 1886); p. 289 (avril); tome IV, p. 1 (juillet); p. 259 (septembre); p. 427 (novembre).

Digitized by Google

Parmi les prisonniers du Nord-Ouest se trouvent Lépine, métis qui fut un des lieutenants de Riel, et Poundmaker, chef de la tribu des Cris. Le nom sauvage de ce dernier est *Pi to ka ha na pi wi yen*, c'est-à-dire l'Homme qui garde l'enclos (*the man keeping the pound*). Les Indiens, dans leurs grandes chasses, avaient coutume de construire un enclos vers lequel ils poussaient les buffles afin de pouvoir les entourer et les tuer plus facilement. Lorsque l'enclos était rompu par les buffles, c'est qu'il était mal fait. Dans le cas contraire les honneurs de la chasse revenaient à celui qui l'avait établi. Poundmaker s'était acquis une réputation dans la construction et la garde de ces enclos, d'où son nom de « Faiseur d'enclos ».

Le chef sauvage jouit d'une liberté relative, car nous le trouvons se promenant dans le jardin. Il ne travaille que quand il le veut — c'est-à-dire point du tout — passe la plus grande partie de son temps à fumer et reste souvent plongé dans d'interminables méditations. Sa défense au procès de Regina a été aussi noble qu'éloquente, ce qui ne l'a pas empêché de s'entendre condamner, à sa grande surprise, à 3 ans de prison. C'est un bel homme, dans toute l'acception du mot, de haute stature au teint basané, ayant le type de la race mongole, d'où descendraient les Indiens d'Amérique. Sa belle et rêveuse physionomie, qui devient même agréable lorsqu'il daigne sourire, porte l'empreinte d'une profonde intelligence et en même temps d'un calme imperturbable. Sa démarche est élégante et il a les pieds et les mains d'une duchesse — couleur à part. Il est vêtu du costume du pénitencier, c'est-à-dire d'une veste grisâtre et d'un pantalon dont les jambes sont de couleur différente (grise et jaune); par derrière sont marquées les lettres M. P. (Manitoba pénitenciary) avec un numéro d'ordre. Il a les pieds chaussés de mocassins et porte sur la tête un chapeau mou. Les prisonniers ont les cheveux rasés ce qui, pour les Sauvages, est un déshonneur, tout comme au temps de l'époque mérovingienne. Par une faveur exceptionnelle Poundmaker a été autorisé à conserver sa chevelure, qui tombe jusqu'à la ceinture, tressée en plusieurs nattes. Deux petites tresses pendent par devant, le long de sa figure, et sont en partie renfermées dans des étuis et anneaux en cuivre. Sur le milieu du front une de ses mèches est retroussée en forme de crête de coq. Il ne parle que le cri, mais l'un des gardiens lui sert d'interprète. Il se donne 44 ans, mais on lui en ajouterait bien 10 de plus, tant sa figure

Digitized by Google

est hâlée et ridée. Pendant que nous causons avec lui mon ami Tiret-Bognet le couche sur son album pendant qu'un autre de nos compagnons, M. Joliot, dresse devant lui, mais sans son assentiment, son appareil photograpique. Nous lui offrons des cigares et du tabac qu'il accepte avec plaisir, puis le major Bedson le congédie et il s'en va du pas d'un homme qui se dit : Ce n'est pas trop tôt.

Depuis cette époque Poundmaker, baptisé par Mgr Taché avec plusieurs de ses compagnons a été gracié et rendu à sa tribu ; mais il n'a pas joui longtemps de sa liberté et est mort peu après son élargissement (5 juillet 1886).

Le jardin du pénitencier contient un modeste observatoire et des animaux sauvages enfermés ou attachés, tels que des aigles, des vautours, des ours bruns, des renards de prairie d'une pétulance extraordinaire. On y voit aussi une vingtaine de buffles jouissant d'une demi-liberté. Ce sont peut-être les seuls survivants, au Canada, d'une race qui, il y a dix ans à peine, couvrait encore d'immenses territoires.

Du côté opposé de Winnipeg nous allons rendre visite à la famille de Riel qui habite Saint-Vital, petit village de Métis français. C'est là que Riel a résidé pendant quelque temps dans une maison fort simple où vit encore toute sa famille. Sa mère est absente lors de notre visite, mais nous y trouvons sa femme et ses enfants, ses frère, beau-frère et de nombreux enfants. Sa jeune femme, d'origine française, ainsi que l'indique son nom, Marguerite Monette Bellehumeur, est une vraie métisse d'une physionomie régulière, respirant la douceur et une grande timidité. Elle était avec son mari pendant l'insurrection du Nord-Ouest et a couru de grands dangers avec tous les siens lors du combat de Batoche. Deux enfants sont issus de son union avec Riel, un fils et une fille. Le garçon, qui est l'aîné, répond au nom de Jean et est venu au monde en 1881 ; il a une mine éveillée, un front large, de beaux yeux et une physionomie qui dénote une grande intelligence. Il héritera sans doute de quelques-unes des brillantes qualités de son père. Au physique les deux enfants ne ressemblent point à leur père ; ils tiennent plutôt de la mère.

Dans la pièce principale se trouvent trois grands lits ; près de l'un d'eux un petit berceau est suspendu au plafond par deux courroies qu'une troisième rattache au lit de sa mère. Celle-ci peut, de cette façon bercer son enfant sans être obligée de se lever et apaiser ainsi ses pleurs

Digitized by Google

et ses cris. Un peu plus loin se trouve une balançoire d'enfant fort primitive, car le siège en est formé avec un rondin. La pièce est très simplement meublée ; aux murs sont accrochées des images de piété. Dans un cadre entourant un coussin de velours rouge est déposé un clou qui au dire de Riel, lui aurait été envoyé de Rome par le Pape comme provenant de la vraie Croix. Cette version, qui est accréditée à Saint-Vital, ne repose, à vrai dire, sur rien d'authentique. Un beau portrait de Riel complète l'ornementation. Ce portrait est, dit-on, le plus ressemblant de tous ceux qui aient été faits et remonte à plusieurs années, car Riel n'a jamais voulu, dans ces derniers temps, laisser prendre sa photographie, ne voulant pas que son image servît d'objet de spéculation.

A côté de la demeure de Riel se trouve un petit bois aux sentiers sans nombre dans lequel le prophète métis aimait à se retirer. Là il était introuvable, même pour les siens.

L'infortunée femme de Riel n'était pas encore veuve à l'époque de notre visite à Saint-Vital, mais elle ne semblait que trop prévoir le malheur qui allait l'atteindre, et un indéfinissable sentiment de tristesse emplissait tout son être. Le coup fut trop rude pour cette femme dévouée et, quelques mois plus tard, ses deux enfants étaient complètement orphelins.

Saint-Vital n'est qu'un hameau où l'on voit encore les cabanes primitives des Métis, grossièrement construites avec des troncs de sapin et de la terre. Quelques rares ouvertures éclairent seules ces sombres demeures. Les Métis autrefois presque seuls habitants des bords de la rivière Rouge, ont quelque peu déserté ces parages, reculant devant l'immigration anglaise, pour aller s'établir au nord-ouest, sur les rives plus solitaires de la Saskatchewan. Leur place a été aussitôt prise, notamment par les Mennonites, dont les nombreuses colonies peuplent la frontière des États-Unis.

C'est dans le but de parcourir cette région que nous prenons, en compagnie de l'élite de la société canadienne-française de Winnipeg, un train spécial, gracieusement offert par la compagnie du Pacifique, pour descendre à Otterburn, près de la rivière au Rat, ainsi nommée sans doute en raison de la couleur et du parfum peu agréable de ses eaux. Là nous trouvons M. le curé Joly, dont le nom a été donné à sa paroisse, qui est venu à notre rencontre avec un assortiment varié de carrioles que les habitants ont tenu à honneur d'amener et de conduire eux-

Digitized by Google

mêmes. Ces voitures ont une supériorité énorme sur les fameuses *planches* du Saguenay : elles ont des ressorts, ce qui n'est pas à dédaigner dans la course à toute vitesse que nous faisons dans la poussière, à travers une plaine ondulée et presque sans arbres, course qui rappelle à s'y méprendre la vitesse des attelages madgyars et les grandes plaines de Slavonie. Le conducteur de ma voiture, un cultivateur de la paroisse de Joly, s'appelle Turenne et, sans prétendre à une parenté quelconque avec le grand capitaine, descend d'un des soldats du régiment de Turenne qui avait pris le nom de son corps, ainsi que cela se faisait souvent autrefois.

En route nous nous arrêtons pour visiter une maison d'*habitant* (paysan). Nous nous trouvons être chez Mme Ladouceur, dont la fille, par une singulière coïncidence est devenue Mme Labonté. La seule pièce de l'habitation est planchéiée et très proprement meublée. Elle est assez élevée, pourvue de six fenêtres et d'une porte vitrée qui y répandent une grande clarté. Dans un berceau un enfant dort du sommeil du juste; à côté se trouve un grand fauteuil mobile, en canne. Au milieu de la pièce, est placé un beau fourneau économique, de la valeur de 30 piastres, servant tout à la fois à chauffer la maison, à faire le pain et à cuire tous les aliments. Au premier se trouve le grenier qui sert de pièce de débarras et de réserve. Tout cela est plus propre, plus confortable, plus luxueux surtout que chez n'importe quel paysan de France et de Navarre. Il en est de même dans la plupart des *habitations*, l'habitant dépensant largement pour s'assurer toutes les commodités de l'existence.

Arrivés à Joly, nous faisons une courte halte au presbytère. La paroisse compte environ 850 habitants, blancs ou métis, tous catholiques. Il y a quelques Irlandais; tout le reste est de race française. Le nombre des familles est de 99; et, en un an, il y a eu 44 naissances, c'est-à-dire une par deux familles. Ici encore, la race canadienne-française donne un merveilleux exemple de sa proverbiale fécondité qui, tôt ou tard, lui assurera la suprématie.

Après une nouvelle course à travers champs, dans une région cultivée et parsemée d'habitations, nous arrivons à Landerfeld, un des nombreux villages des Mennonites. Nous entrons dans une des maisons, qui toutes sont bâties sur un modèle analogue. D'un côté se trouve la demeure des colons, comprenant une grande pièce, plan-

Digitized by Google

chéiée et proprement tenue, qui sert de salle commune, la chambre à coucher et une petite pièce sombre où se fait la cuisine et où se trouve le poêle qui chauffe l'habitation. De l'autre côté est l'étable renfermant tous les animaux et le bâtiment contenant les provisions, grains, fourrages, etc. Il n'y a partout qu'un rez-de-chaussée assez bas de plafond. L'installation est médiocrement confortable et manque un peu d'air, de lumière et d'espace. Ces choses-là ne font cependant pas défaut au Canada, mais, ici, on se trouve en présence de colons depuis peu de temps dans le pays, et qui n'ont de canadien que le nom.

Les Mennonites forment une secte d'anabaptistes et sont originaires de Prusse. Ce fut à l'époque de Frédéric II qu'ils quittèrent leur pays, pour se soustraire aux charges militaires qui pesaient sur eux, et se réfugièrent en Russie. Il y a une dizaine d'années, ils étaient encore établis sur les bords de la mer Noire, dans le voisinage d'Odessa. Mais apprenant que le gouvernement du tsar se proposait de les soumettre à la loi du recrutement, ils vinrent en grand nombre se réfugier aux États-Unis et au Canada, dans la province de Manitoba principalement. Il y en a ainsi 8 à 10,000, dispersés en de nombreux villages situés dans le voisinage de la frontière des États-Unis. Vivant entre eux seuls, ils ont conservé, avec leurs mœurs et leurs coutumes anciennes, leur langue d'origine : les vieillards parlent assez correctement l'allemand, mais les jeunes gens ont un langage plus altéré. Malgré un siècle de séjour en Russie, les Mennonites n'ont point appris le russe, et c'est à peine si, aujourd'hui, ils savent quelques mots d'anglais. Par leur genre de vie, ils sont aussi étrangers que possible à ce qui se passe autour d'eux.

Leur organisation administrative est restée celle d'autrefois, et ils désignent un des leurs comme leur chef. Lorsque des terres leur ont été concédées au Manitoba, ils les ont réparties par lots égaux entre chacun d'eux, sans distinction hiérarchique aucune. Les plus travailleurs peuvent, bien entendu, augmenter leur patrimoine, mais le fonds commun ne doit rien à leurs enfants. C'est au chef de famille qu'il appartient d'acheter un lot de terre par tête d'enfant.

Les Mennonites se disent fort contents de leur sort. Ils sont, du reste, installés sur des terres d'une grande fertilité, comme on en trouve tant, et à si bon prix encore, au Manitoba et au Nord-Ouest.

Cette région du Canada, qui forme l'immense « Prairie » du Nord-

Digitized by Google

Ouest, est recouverte en maint endroit d'une terre noire très favorable à la culture des céréales. La couche d'humus, qui repose sur un fond de glaise, atteint facilement deux mètres de profondeur. Aucun engrais n'est nécessaire sur un tel terrain, et l'on espère pouvoir s'en passer pendant une période de 25 à 30 années au moins. La partie orientale du Manitoba, la vallée de la Qu'Appelle et celle de la Saskatchewan du Nord sont les parties les plus propres à la culture des céréales, de tout le territoire compris entre la rivière Rouge et les Montagnes Rocheuses.

Dans le but de faciliter la colonisation de cette région qui peut recevoir facilement 40 à 50 millions d'habitants, le gouvernement canadien a fait procéder à l'arpentage des terres dans presque toute la partie colonisable. 70 millions d'acres ont été ainsi mesurées sous la direction de M. Deville, à qui cette mission avait été confiée. L'arpentage est aujourd'hui suspendu, car la superficie concédée ou vendue n'excède pas le quart de celle qui est mesurée. Voici comment s'est opérée la division des terres.

Dans chaque province les terres sont divisées en blocs de 12 milles carrés. Chaque bloc renferme quatre *townships* ou cantons, dont chaque côté a 6 milles de long, formant ainsi une superficie de 36 milles carrés. Chaque mille carré (640 acres) représente une section et porte un numéro d'ordre. De ces 36 sections 2 sont destinées aux établissements scolaires; 2 autres appartiennent à la Compagnie de la baie d'Hudson, qui se les est réservées lors de la cession, au gouvernement fédéral, de ses possessions territoriales; les 32 autres attendent des colons.

Chaque section est divisée en 4 carrés de 160 acres, ou 64 hectares, et renferme 2 *homesteads* et 2 préemptions. Le homestead est le lot que reçoit le colon qui a formé une demande de concession. Cette concession est gratuite et il n'y a à payer qu'un droit de 10 piastres (50 fr.) pour entrer en possession. Le colon, qui a obtenu un homestead, a en outre un droit de préemption, de préférence à tout autre, sur les 160 acres qui touchent à son homestead, moyennant un prix de 10 à 15 fr. l'acre. Le concessionnaire d'un homestead est obligé d'en mettre en culture une partie déterminée; il est tenu en outre d'y résider 6 mois de l'année et d'y construire dans le délai de 3 ans une maison habitable. Ces conditions remplies, il devient pro-

Digitized by Google

priétaire incontesté et incontestable du sol, sans avoir eu à payer autre chose à l'origine qu'un droit de 50 francs.

Ces dispositions ne sont applicables qu'aux terres appartenant au Dominion, car la Compagnie du chemin de fer du Pacifique a obtenu la concession, de chaque côté de la voie, d'une zone de terrain ayant une profondeur de 24 milles, et elle ne délivre pas de concession à titre gratuit.

Lorsqu'il a été procédé à cet immense arpentage, on a pris pour base le 49e parallèle qui sert de frontière entre les États-Unis et le Canada, et le méridien le plus rapproché à l'ouest d'Emerson. Et si on jette les yeux sur une carte un peu détaillée du Manitoba et du Nord-Ouest, toute la région cultivable se trouve être découpée en une infinité de petits carrés reproduits sur la carte et transforment celle-ci en un véritable damier.

Dans chaque township, les limites des sections et de leurs subdivisions sont marquées par des poteaux; mais l'émigrant a parfois quelque peine à trouver sur le sol l'étendue de son homestead, ou de son carré de préemption. En effet, le premier concessionnaire dans un township recule parfois le poteau de délimitation un peu plus qu'il ne le devrait, en procédant au contre-arpentage de son terrain. Son voisin, qui ne veut pas avoir une étendue moindre de celle à laquelle il a droit, recule à son tour les poteaux en question, quand il ne les supprime pas. Il en résulte que, par suite des empiètements successifs qui se sont produits, ou des erreurs commises par les arpenteurs ou les intermédiaires vendeurs, les derniers acquéreurs ne se trouvent plus en présence que d'une bande de terrain d'une étendue dérisoire, et parfois, même, ne parviennent pas à découvrir sur le terrain le lot qui figure d'une façon très distincte sur le papier. Alors, ce ne sont que réclamations et procès sans fin. Dans certaines régions, les arpentages ont été faits si rapidement, que le contrôle n'a guère été possible. C'est ainsi, paraît-il, que les petits lacs, entrant en compte spécial pour les arpenteurs, quelques-uns de ces derniers, fort peu scrupuleux, en ont parsemé un peu partout dans l'étendue de leurs townships, à la grande surprise des émigrants, qui ne parvenaient pas à les découvrir. Mais ce sont là des déboires dont on ne se plaint pas trop en Amérique, car chacun prend vite l'habitude de se faire sa place.

Digitized by Google

Grâce aux encouragements prodigués aux colons par le gouvernement canadien, des milliers d'émigrants viennent chaque année s'établir au Manitoba et au Nord-Ouest. L'appoint principal est incontestablement fourni par la race anglo-saxonne, soit d'Europe, soit de la province d'Ontario. Viennent ensuite, mais à grande distance, les Canadiens-Français de la province de Québec et ceux qui, des États-Unis, rentrent dans leur patrie pour y reprendre la charrue, qu'ils avaient délaissée à tort. Quant aux Français de France, leur nombre est infime.

Mais, à côté des représentants des deux races rivales, on rencontre, depuis l'extension de la colonisation au Far West, des colons de toutes nationalités : des Allemands (sans parler des Mennonites), des Islandais, des Hollandais, dont le groupe le plus important est près de Portage-la-Prairie, des Scandinaves, des Hongrois, dont la principale colonie a été établie par le comte Esterhazy, sur les bords de la rivière Qu'Appelle; des Italiens, près de Broadwiew, etc.

Que deviennent ces diverses populations, destinées fatalement à être absorbées, et de quel côté cherchent-elles un appui?

Lorsque la question de langue n'est pas en jeu, c'est la question de culte qui opère les rapprochements entre races. Ainsi les Hongrois et les Italiens, essentiellement catholiques font marcher leurs intérêts sous la bannière des Canadiens-Français vers lesquels ils se sentent attirés également par une sympathie instinctive. Mais les autres immigrants, presque exclusivement de religion protestante, font, généralement du moins, cause commune avec les Anglo-Saxons. Les Belges se rangent tout naturellement du côté français. Quant aux Irlandais, la question est complexe. Par leur langue ils sont portés à se fondre dans l'élément anglais; mais par leur religion et par haine de l'orangisme, ils se rapprochent tout à fait de l'élément français avec lequel ils marchent en bien des comtés. C'est une question d'influence et de milieu. Mettez un Irlandais dans un milieu français où il puisse apprendre notre langue et constater par lui-même que nous lui sommes sympathiques, il s'identifiera avec nous. Mettez-le au contraire dans un milieu anglais, vous le trouverez souvent contre nous, subissant, même malgré lui, une influence hostile à notre race.

A l'époque où la Compagnie de la baie d'Hudson fit l'abandon au gouvernement canadien de ses droits suzerains, l'élément français, y

Digitized by Google

compris les Métis, formait plus d'un tiers de la population totale du Manitoba. Douze ans après, en 1881, cette proportion n'atteignait pas un sixième, car on ne comptait que 9,949 Français sur un total de 65,954 habitants. Depuis le dernier recensement ce dernier chiffre a plus que doublé, mais l'élément français a plutôt perdu que gagné.

A quoi cela tient-il? Est-ce à l'affaiblissement de la natalité? Non certes, car la fécondité de la race canadienne ne s'est pas démentie un seul instant; mais tandis que les émigrants anglais arrivaient par milliers, les émigrants français n'arrivaient que par centaines. Aussi l'élément français se trouve-t-il dans une situation délicate et a-t-il besoin de toute son énergie pour maintenir ses droits. Lors de la formation de la province, le parti français fit entrer deux de ses membres dans le ministère provincial. Aujourd'hui il n'en possède plus qu'un, mais il a conservé un juge à la cour du Banc de la Reine à Winnipeg, un sénateur et un député fédéral.

Il est à craindre que cet état de choses ne dure tant que l'émigration sera aussi forte. Mais lorsque les meilleures terres seront occupées, que les colons devront faire plus de sacrifices pour fonder des établissements, il y aura un temps d'arrêt, puis l'accroissement de la population se fera surtout par la natalité et c'est alors que l'élément français regagnera peu à peu le terrain perdu. Et le jour où il aura pu conquérir la majorité au Manitoba, la situation géographique de cette province lui assurera une influence immense sur tout le Dominion.

Au Nord-Ouest les mêmes phénomènes se sont produits d'une façon plus accentuée encore, à cause de la dissémination de la population française, de l'affluence des émigrants et de l'étendue du territoire colonisable. En 1880, sur une population de 56,446 habitants (dont 49,000 Sauvages) on comptait 2,896 Français, en majeure partie métis, 2,862 Anglo-Saxons et 1,206 habitants d'origines diverses. La race française, si elle ne formait pas la majorité absolue, tenait au moins la tête, si on laisse de côté les Sauvages. Depuis cette époque la population est descendue à 48,362 habitants, par ce fait que le recensement de 1885 ne mentionne plus que 20,170 Sauvages. Par contre, la population blanche ou métisse a plus que quadruplé, car elle s'est élevée, en cinq années, de 6,974 à 28,192 habitants. Mais c'est ici que se font sentir

Digitized by Google

les effets de l'immigration anglaise : l'élément français ne compte que 4,907 représentants, tandis que l'élément anglais, qui ne venait qu'au second rang, passe d'un bond au premier avec 21,874 membres.

Ce qui se passe au Nord-Ouest est donc une répétition de ce qui a lieu au Manitoba; mais ici la lutte sera plus difficile encore, et la race française aura besoin de toute son énergie pour ne pas se laisser absorber. Son salut viendra de sa situation géographique. En effet tandis que le gros de la colonisation anglaise se porte le long de la voie ferrée du Pacifique et au pied des Montagnes Rocheuses, l'élément français cantonné dans la partie septentrionale des Territoires, encore peu facilement accessible, se trouve momentanément à l'abri de l'invasion. Installé sur les meilleures terres et occupant les points stratégiques les plus importants de la vallée de la Saskatchewan-Nord, il a pour lui tous les avantages de la position. Il domine haut la main dans le sous-district d'Edmonton, possède la majorité dans celui de Battleford et lutte avec chances de succès dans ceux de Prince-Albert et de la rivière Carrotte. Que pendant quelques années encore les rives de la Saskatchewan soient délaissées par le flot des nouveaux arrivants et la race française aura transformé cette vallée en une forteresse nationale dont Edmonton sera l'imprenable donjon.

Nous partons de Winnipeg, par le train de l'Ouest, du matin. Partout, aux environs, le sol est cultivé et les propriétés entourées de clôtures. Ces clôtures, qui, dans d'autres provinces, étaient simplement formées avec des troncs d'arbres entre-croisés, sont formées ici avec des poteaux et des fils de fer. Cela tient à ce que le bois est rare et par conséquent assez cher et que ce genre de clôture résiste mieux aux feux de prairie; la flamme glisse si rapidement que les poteaux ne sont qu'un peu noircis.

Nous passons successivement à Portage-la-Prairie, qui est une petite ville, à Brandon, Virden, gros bourgs nés d'hier qui croissent rapidement et possèdent des succursales de banque et un journal. Au Lac-aux-Chênes (Oak Lake) nous prenons au passage un habitant de cette localité qui nous apprend que là se trouve un centre canadien-français comprenant 70 familles. Depuis peu de temps 10 familles sont venues de France s'adjoindre à ce groupe. Ces familles sont toutes originaires de la Haute-Loire et elles attendent un nouveau convoi de compatriotes. L'élément français est peu répandu de ce côté et, une fois

Digitized by Google

sorti du Manitoba, nous ne rencontrerons plus sur notre route directe que des Canadiens-Français isolés.

Aux limites du Manitoba, les habitations se font rares et les stations sont de plus en plus éloignées. L'horizon s'étend à perte de vue et pas un arbre ne le coupe. Là où il n'y a point de culture, une herbe courte et sèche recouvre le sol. De temps à autre on traverse une *coulée*. C'est une dépression, à qui les Espagnols donnent le nom de *barranco*, et les Hispano-Américains celui de *quebrada*, qui cache ordinairement un cours d'eau abrité sous le feuillage. La végétation, qui y est assez abondante, cesse brusquemment au sortir de la coulée, et l'on attribue cette nudité de la plaine à l'action dévastatrice des feux de prairie, qui ne s'arrêtent qu'au bord des ravins ou des rivières.

C'est à l'automne que les feux de prairie courent comme le vent à travers les herbes sèches. Qu'il tombe une étincelle le long de la voie ou que le feu soit mis exprès ou par mégarde dans la prairie, l'incendie se communique de proche en proche et atteint des étendues considérables. Le jour les feux sont déjà fort curieux à observer, mais la nuit le spectacle est grandiose, surtout quand le train marche entre deux rangées de flammes. Rien ne résiste à ces incendies et lorsqu'un obstacle naturel ne les arrête pas, le colon qui a des récoltes à préserver, doit prendre soin de retourner la terre tout autour sur une assez large étendue, afin d'enlever au feu son aliment et de briser son action. Lorsque le vent est violent et l'herbe haute, le feu gagne avec une rapidité incroyable. Les buffles, au temps où il y en avait encore au Canada, étaient souvent enveloppés par les flammes et la vitesse de leur course ne les préservait point toujours du trépas. Le chasseur qui se trouve alors dans la prairie, n'a qu'un moyen d'échapper à la tourmente : c'est de mettre lui-même le feu aux herbes, afin de faire le vide autour de lui.

C'est au moment où nous allions tirer le rideau du *sleeping* que le premier feu de prairie est signalé. Nous nous précipitons sur la passerelle du wagon pour admirer ce spectacle qui a pour nous tout l'attrait de la nouveauté. L'absence de vent ne propage que lentement l'incendie, mais la flamme dessine sur le sol de curieuses arabesques de feu et éclaire le ciel noir de lueurs fantastiques et sinistres tout à la fois.

C'est au beau milieu de la nuit que nous arrivons à Indian-Head (Tête d'Indien), station qui dessert la belle ferme modèle du major

Digitized by Google

Bell. Bien que des chambres nous aient été réservées dans le modeste hôtel de ce petit trou, nous ne trouvons pas notre compte. L'hôtelier, assez embarrassé, nous explique que, par suite de la venue du gouverneur général, en tournée sur la ligne nouvelle du Pacifique, il a eu quelques rares visiteurs, et cela a suffi pour emplir ses appartements. On se case comme on peut ; le garçon, pour nous fournir les éléments d'une literie, pénètre dans les chambres déjà occupées et en rapporte, tantôt une couverture prise sur le lit d'un client, tantô un oreiller que nous lui voyons enlever sans plus de façon de dessous l'oreille d'un dormeur qui n'a pas le temps d'ouvrir l'œil et de s'ébahir d'un tel procédé. Grâce à ce sans-gêne bien américain, qui semble tout naturel parce qu'il est essentiellement pratique, les moins bien partagés d'entre nous peuvent s'organiser un campement dans le salon. Nous ne quitterons pas cet hôtel sans une mention particulière sur la couleur de son eau de toilette. Cette eau, qui est d'un noirâtre effrayant, nettoie peut-être ceux qui sont sales, mais elle salit sûrement ceux qui sont propres.

Le lendemain matin, le major Bell vient nous prendre en voiture pour nous conduire à son habitation située à un mille de distance. Sa jeune femme nous fait un accueil empressé et nous invite à nous asseoir à une table fort bien garnie. D'excellents vins de France, comme nous n'en avions pas bu depuis longtemps, coulent à flots pressés dans nos verres, et le major nous raconte comment, par suite de la cherté des transports et des tarifs élevés de la douane, chaque bouteille de Sauterne lui revient à 4 piastres (20 francs).

Après déjeuner, nous visitons la ferme, dont la superficie n'est pas moindre de 60,000 acres (24,000 hectares). Ses limites, le long du chemin de fer du Pacifique, commencent à 6 milles à l'ouest d'Indian-Head, et, du côté opposé, vont jusqu'à 2 milles de la station de Qu'Appelle. L'acre a été payé 1 piastre et 1/2, sauf sur la bordure du chemin de fer, où la Compagnie en a réclamé 7 piastres. Cette étendue considérable de terres n'est pas entièrement exploitée. Chaque année, 7,000 acres environ sont mises en valeur. La culture dominante, pour ne pas dire unique, est celle du blé, qui donne, par acre, un rendement moyen de 25 à 30 minots (1), ce qui fait 22 à

(1) Le minot (*bushel* anglais) équivaut à 36 litres environ.

Digitized by Google

23 hectolitres par hectare. L'abondance du rendement et le peu de frais de la culture expliquent facilement comment le Far-West a pu, malgré le prix des transports, inonder l'Europe de ses produits, et comment le Nord-Ouest canadien, avec son immense étendue de terres vierges, deviendra sous peu le grenier à blé de l'ancien monde.

La ferme nourrit 70 têtes de gros bétail, 150 chevaux et 300 porcs. Il n'y a pas de moutons. Les ouvriers agricoles, au nombre de 150 environ, avaient été réduits de moitié, ainsi que les cultures, au moment de l'insurrection des Métis. Chaque travailleur gagne 35 piastres par mois, logé, mais non nourri. Quand la nourriture lui est octroyée, son salaire descend à 25 piastres. Mais les prix changent selon les circonstances et l'année précédente le taux des salaires était plus élevé de 10 piastres. Chaque ouvrier a droit à une cabane et à une acre de terre.

Tout travail est fait à l'aide de machines à vapeur, à l'exception du labourage. Nous voyons fonctionner sous nos yeux 6 charrues à 3 chevaux; la veille, en l'honneur du gouverneur, il n'y en avait pas moins de 35. Le matériel est considérable et compte notamment 48 moissonneuses-lieuses et 50 semeuses à un cheval. Chacune de ces dernières ensemence 25 acres par jour. Très peu de machines sont de fabrique canadienne; presque toutes viennent des États-Unis dont le Canada est encore tributaire à ce point de vue. Une installation aussi complète que celle de la ferme Bell n'est pas sans être coûteuse; aussi le major nous dit-il que depuis trois ans, date de son installation, les dépenses faites sur sa propriété n'ont pas été moindres d'un 1/2 million de piastres. La maison d'habitation, d'un extérieur fort simple, est installée sans luxe mais avec le confort nécessaire dans un pays n'offrant point de ressources pour les facilités de la vie. Le téléphone relie la demeure du major Bell à la station et aux principaux points de son immense domaine.

Aux époques de grands travaux, comme au temps de la moisson, on engage à titre d'auxiliaires des Indiens du voisinage. Ce sont des Assiniboines (hommes de pierre) et parfois des Sioux. Ces derniers appartiennent à la grande tribu émigrée au Canada avec le Bœuf-Assis (Sitting-Bull), le Napoléon des Sioux, si souvent en lutte avec les Visages-Pâles. Après avoir détruit complètement la colonne du général américain Custer, envoyée pour le faire rentrer dans l'ordre, le grand chef sauvage comprenant qu'il ne pourrait résister aux forces nom-

Digitized by Google

breuses dirigées contre lui, prit le parti de quitter les Etats-Unis et vint avec sa tribu camper dans la vallée de la Qu'Appelle. Plus tard, il fit la paix avec le gouvernement de la Maison-Blanche et rentra sur les terres de la République à la bannière étoilée. Mais une fraction de la tribu est restée au Canada, vivant avec les Assiniboines, les moins sauvages de tous les Indiens.

Les Sauvages recrutés comme ouvriers travaillent assez bien, mais pas d'une manière suivie, 8 ou 10 jours ordinairement. Ils rentrent sous leur tente, puis reviennent un peu plus tard. On ne les emploie jamais qu'à des travaux peu compliqués, tels que le chargement des gerbes. Comme salaire on leur donne la somme, relativement élevée pour un Sauvage, d'une 1/2 piastre, plus la nourriture. Leurs femmes travaillent beaucoup mieux; mais cela tient à ce que la *squaw* est considérée par l'Indien comme une bête de somme et chargée, à l'instar de la femme arabe, des travaux les plus pénibles. L'homme se considère comme trop gentleman pour mettre souvent la main à la besogne. Un des Sioux, qui avait promis de venir travailler à la ferme, arriva un jour avec ses quatre femmes et s'assit tranquillement sur l'herbe pendant que ses compagnes ne se ménageaient point. Comme on lui rappelait sa promesse, il parut tout étonné et, montrant ses quatre femmes, dit qu'il voulait bien consentir à les laisser travailler, mais que lui avait bien compris qu'il n'aurait qu'à les regarder faire.

Avant de quitter le major Bell et Indian-Head, nous allons en voiture jusqu'au lac Qu'Appelle, situé à 10 milles environ au nord de la ferme. Le pays est plat jusqu'au lac, beaucoup plus long que large, qui semble enfoui au fond d'une grande coulée. A la partie orientale, où nous arrivons, il n'y a pour uniques habitants que des maringouins. Ces trop célèbres moustiques touchent, heureusement pour nous, au déclin de leur existence et sont devenus presque inoffensifs.

A une heure d'Indian-Head s'élève Regina, chef-lieu du district d'Assiniboia et capitale du territoire du Nord-Ouest. La nouvelle cité, qui ne date que de 1882, est une ville pour ainsi dire artificielle, car rien, ni au point de vue commercial, ni au point de vue politique ou stratégique, ne justifiait une création aussi peu pratique. Ce coin de terre présente un aspect absolument désolé. Il n'y a pas un seul arbre, et ceux qu'on avait transplantés pour orner la capitale ont refusé de vivre. L'eau fait généralement défaut, et l'on en est réduit à barrer

Digitized by Google

un cours d'eau qui est à moitié sec ou marécageux, selon la saison. Enfin, quand le vent y souffle, et nous ne l'avons que trop bien senti, il le fait de façon à décorner les buffalos les mieux coiffés. C'est, en un mot, une triste résidence, qui paraît tout à fait dénuée d'avenir. Aussi ne peut-on expliquer sa fondation que par des considérations de spéculation de terrains.

La ville est tracée en damier, avec de larges chaussées, tout comme à Winnipeg; mais, sauf dans le voisinage de la gare, la plupart des rues ne possèdent que quelques maisons dispersées en tous sens. Cela vient de ce que les détenteurs de terrains voulant vendre ces derniers fort cher, on bâtit un peu partout et à grande distance. L'administration donne, du reste, l'exemple de cette incohérence de construction, car l'office gouvernemental est fort éloigné de la gare, dans un endroit tout à fait désert. C'est là que siège l'Assemblée législative du Nord-Ouest. Tout est anglais à Regina, fonctionnaires comme habitants, à l'exception du secrétaire du conseil, M. Forget.

Nous avons trouvé à Regina le plus aimable accueil chez M. Davin, directeur du journal local, *The Leader*, et ancien correspondant du *Standard* à l'armée du maréchal de Mac-Mahon. M. Davin nous fait d'abord voir son imprimerie, une grande baraque en bois à un étage. Son journal, qui paraît une fois par semaine, est établi très modestement, car la clientèle est peu nombreuse et la main-d'œuvre fort chère : un ouvrier ne se paie pas moins de 16 piastres (80 francs) par semaine. Un break nous attend, et M. Davin nous promène lui-même à travers les futurs quartiers de la ville, où nous ne voyons encore que de l'herbe. A 2 milles de la ville s'élève un bloc de constructions en bois : ce sont *les Baraques*, quartier général de la police montée et lieu de détention. Là est enfermé Riel avec Gros-Ours et quelques autres chefs insurgés. Nous espérions pouvoir visiter la prison et le grand chef métis ; mais, par une fâcheuse circonstance, tous les officiers et employés supérieurs sont allés à la rencontre du gouverneur général, et le sous-officier chef de service n'ose prendre sur lui de nous donner l'autorisation demandée. Nous avons du moins le plaisir de faire connaissance avec le P. André, aumônier de la prison, qui, avec une obligeance extrême, répond pendant toute la soirée à l'avalanche de questions que nous lui posons sur Riel et l'insurrection des Métis.

GEORGES DEMANCHE.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES ET NOUVELLES

LETTRE DE RUSSIE.

On nous écrit de Saint-Pétersbourg, 9/21 mars 1887 :

Par peur de la censure russe, vous avez si bien mutilé ma lettre du 3/15 octobre 1886 (Voir *Revue française*, t. IV, p. 46, n° 23, novembre 1886) qu'elle n'est intelligible que pour ceux qui voudront bien se donner la peine de lire entre les lignes. Je le regrette, car tout ce que je vous ai écrit, comme on peut en juger par ce qui en reste, devient de plus en plus vrai et même littéralement prophétique. Les arrestations que le *Messager de l'Empire* a annoncées le 1/13 mars dernier (étudiants munis de bombes à la dynamite...) ont amené d'autres arrestations en masse. Il est permis de supposer que, cette fois, c'est le bon coup de filet définitif qui nous débarrassera de cette vermine, et que, reconnaissant le lien étroit qui unit les prétendus slavophiles (si enflammés pour la Commune chez les Bulgares, Serbes, Slovaques et autres agglomérations orthodoxes, et toujours si respectueux du knout dans leur propre patrie), celui de qui cela dépend donnera le même coup de balai aux bombophiles-et-slavobombophiles et slavophiles. Et ce sera justice!

A maintes reprises, je vous ai mis en garde contre certaines illusions entretenues en France par les partisans de M. Déroulède, et qui tendent à faire croire qu'il y a un abîme entre la Russie et l'Allemagne. Vos journaux fondent là-dessus toutes sortes d'espérances contre lesquelles je ne saurais trop vous prémunir. Sachez bien que, au fond des choses, il existe une amitié inébranlable entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin. Les journaux russes qui ne veulent pas se rendre à l'évidence et qui font chorus avec la presse française viennent d'être rappelés assez vertement à la raison. Voici la douche froide que le gouvernement envoie aux exaltés. C'est le *Messager officiel* qui s'est chargé de leur transmettre cette aimable communication. On peut la lire dans la partie officielle du *Journal de Saint-Pétersbourg* du 9/21 mars 1887:

COMMUNICATION DU GOUVERNEMENT

L'année dernière, plusieurs journaux russes ayant publié des commentaires dénués de fondement sur les procédés du gouvernement allemand,

Digitized by Google

qu'ils présentaient comme nous étant défavorables, le *Messager officiel* a constaté, sous la date du 3 décembre, que les rapports des deux Empires ne pouvaient donner lieu à aucune espèce d'appréhension. Malgré cette déclaration si positive de la part du gouvernement, les commentaires en question se sont renouvelés dans les journaux, surtout après la sanglante répression infligée aux personnes qui avaient pris part au soulèvement avorté de Roustchouk.

Plusieurs journaux ont poussé leur intempérance de langage et leur partialité si loin qu'ils n'ont pas hésité même à faire peser sur le gouvernement allemand et sur ses agents en Bulgarie la responsabilité de la répression qui a eu lieu à Roustchouk.

Les règles de la simple morale exigent que quiconque se décide à formuler une si grave accusation fournisse des preuves suffisantes à l'appui de ses assertions. Vu l'absence de semblables preuves, il n'est pas possible de tracer une limite entre de pareilles accusations et des médisances oiseuses aussi incompatibles avec la dignité d'un organe de la presse qui se respecte qu'avec celle d'une personne privée.

Les informations reçues par le gouvernement impérial sur les derniers événements de Bulgarie sont en contradiction manifeste avec les bruits susmentionnés des journaux. Des démarches en faveur des personnes qui ont participé au soulèvement de Roustchouk ont été faites par le consul général d'Allemagne à Sophia, aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la condamnation à mort prononcée à l'égard desdites personnes. Le baron de Thielmann ne saurait encourir la moindre responsabilité pour la hâte avec laquelle cette condamnation a été mise à exécution.

D'autre part, il est bien connu que, même avant d'avoir reçu des instructions de ses supérieurs, le vice-consul d'Allemagne à Roustchouk avait intercédé en faveur des condamnés ; c'est grâce à son intervention que le sujet russe Bollmann a été, entre autres, exclu du nombre de ces derniers.

En confiant la défense de ses intérêts aux agents allemands en Bulgarie, le gouvernement impérial a été guidé par des motifs pleinement justifiés, et les propos des journaux qui s'efforcent de discréditer cette mesure aux yeux de leurs lecteurs sont dénués de tout fondement. (*Messager officiel.*)

LES CHEMINS DE FER DE L'ALGÉRIE-TUNISIE

Depuis le mois de novembre dernier, c'est-à-dire depuis l'achèvement de la dernière section du chemin de fer d'Alger à Constantine, on peut aller par voie ferrée d'Oran à Tunis. Pour donner une idée plus saisissable de ce long tracé, qui, dans la plus grande partie, est parallèle au littoral africain de la mer Méditerranée, on peut s'imaginer une ligne partant de Bordeaux passant par Bergerac, Aurillac, Valence, Alexandrie et aboutissant à Parme. Oran et Tunis ne sont même pas les deux stations extrêmes. La ligne se prolonge de part et d'autre au delà de ces deux grandes villes.

Digitized by Google

Elle part de Aïn-Temouchent, entre le 3e et le 4e degré de longitude ouest et se termine à Hammam-el-Lif, sous le 8e méridien est de Paris.

Soit un parcours de 1,400 kilomètres.

L'Afrique française possède ainsi d'ores et déjà une grande ligne reliant le versant oriental de la Tunisie aux frontières du Maroc. De distance en distance, cette ligne est raccordée tantôt avec des embranchements qui lui apportent le trafic de la côte septentrionale, tantôt avec des tronçons et même des lignes importantes qui pénètrent dans le Sahara. C'est dans le courant du mois d'avril que doit avoir lieu l'inauguration solennelle; le moment semble donc opportun pour jeter un coup d'œil sur la carte des chemins de fer de l'Afrique française et pour passer la revue des lignes en cours d'exécution. Ce sera le meilleur moyen de donner au lecteur un compte rendu exact de la situation économique de notre grande colonie au printemps de 1887; ce sera aussi le meilleur moyen de le renseigner sur les progrès que nous sommes légitimement en droit d'attendre de l'avenir.

A tous les avantages commerciaux et stratégiques que présentent généralement les chemins de fer, ceux d'Algérie-Tunisie en ajoutent un nouveau dont l'importance est souveraine et dont on ne rencontrerait pas l'application ailleurs. Il saute aux yeux que, si ce pays diffère de la Tripolitaine et du Maroc, c'est à l'immigration européenne qu'il le doit.

Le musulman subit le progrès qu'il voit s'accomplir à ses côtés, mais il n'y contribue pas. Les terres qu'il possède sont soustraites à toute amélioration. En sorte que le problème de la colonisation se résume dans cette simple formule : faire passer la propriété des mains des Arabes dans celles des Européens. Tant qu'il y a eu des terres domaniales ou séquestrées à distribuer aux nouveaux arrivants, le programme a été très facile à remplir. Mais, quand cette source a commencé à tarir, la chose est devenue plus difficile. On a étudié tous les moyens; finalement on s'est arrêté à un projet de loi, dont chacun se rappelle la discussion à la Chambre des députés, et qui ne consistait en rien de moins qu'en un emprunt de 50 millions de francs destinés à exproprier les indigènes; les terres ainsi obtenues auraient été vendues en lots par adjudication. Ce procédé était énergique; il reposait sur des considérations irréfutables. Mais il a paru trop violent et quelque peu entaché de cruauté; la Chambre a refusé de le sanctionner. Il est bon de remarquer, en passant, que la Prusse ne paraît guère s'inspirer de cet exemple dans les mesures qu'elle prend pour la germanisation forcée de la Posnanie. Eh bien! ce que nos sentiments d'humanité nous ont empêchés de faire d'une manière coercitive et spoliatrice, les chemins de fer le réalisent par voie amiable et à la satisfaction générale. En Tunisie comme en Algérie, dès qu'une nouvelle ligne est ouverte au trafic, on voit bientôt les colons acheter toute la région qui vient d'être mise à leur portée. Eblouis par l'argent comptant qui leur est offert, les Arabes s'empressent de vendre les terres, dont ils ne veulent pas s'imposer la fatigue de tirer un revenu; ils sont ravis de la bonne affaire qu'ils ont faite.

Digitized by Google

On juge par là de l'importance particulière qu'ont les chemins de fer pour un heureux achèvement de la tâche que nous avons assumée; nous ne possédons pas de plus rapide moyen de conquête et d'assimilation. Voyons maintenant à quel point l'œuvre a été poussée, et rendons-nous compte de ce qu'il reste à faire.

I

LIGNES EN EXPLOITATION

A part deux exceptions insignifiantes: le chemin de fer italien de Tunis à la Goulette, et la ligne de Bône à Aïn-Mokra (33 kilomètres), notre réseau africain appartient à cinq Compagnies: Bône-Guelma, P.-L.-M., Est-Algérien, Franco-Algérienne et Ouest-Algérien.

La *Compagnie de Bône-Guelma* exploite actuellement les lignes de:

Hammam-el-Lif à Tunis	17	kilom.
Tunis au Khroub	447	—
Et l'embranchement de Bône à Duvivier. .	55	—
Total.	519	kilom.

Comme on le voit, cette Compagnie est surtout tunisienne; elle est appelée à recueillir la concession de tous les nouveaux embranchements dont l'établissement pourra être jugé nécessaire dans la Régence.

Est-Algérien. Le réseau de cette Compagnie comprend les lignes de:

Constantine à la Maison-Carrée (Alger).	453	kilom.
El-Guerra (Constantine) à El-Kantarah, environ	145	—
Ménerville à Haussonviller, —	27	—
Total.	625	kilom.

Ainsi que nous venons de le dire, la ligne d'Alger à Constantine n'est ouverte à la circulation sur tout son parcours que depuis deux mois; il a fallu un travail de trois ans pour venir à bout des difficultés que présentait la traversée du massif du Djurdjura.

P.-L.-M. Le tronçon de Philippeville à Constantine (87 kilomètres) et la grande ligne d'Alger à Oran (421 kilomètres) appartiennent tous deux à cette Compagnie, bien que séparés l'un de l'autre par une distance de 450 kil.

Franco-Algérienne. Voici la plus longue ligne de pénétration dans le Sud que nous possédions encore. Du port d'Arzeu à Mécheria on compte 352 kilomètres. La Compagnie exploite en outre un raccordement de Aïn-Tizi à Mascara (12 kilomètres) et un embranchement de Modzbah à Marhoum (32 kil.).

La section extrême de Modzbah à Mécheria, qui mesure 115 kilomètres, a été construite en 239 jours (1881-1882), ce qui représente la moyenne incroyable d'un demi-kilomètre par 24 heures.

Ouest-Algérien. La ligne de Sainte-Barbe-du-Tlélat (26 kilomètres d'Oran) à Ras-el-Ma est aussi une ligne de pénétration; elle mesure 152 kilomètres.

Digitized by Google

Celle de la Sénia (Oran) à Lalla-Maghnia, sur la frontière du Maroc, n'atteint jusqu'à présent que Aïn-Témouchent (76 kilomètres).

En additionnant toutes les différentes sections que nous venons de passer en revue, on obtient un total de 2,300 kilomètres en pleine exploitation au mois de mars 1887. C'est un résultat bien fait pour flatter notre amour-propre et pour nous porter à envisager l'avenir avec confiance.

Si nous jetons un coup d'œil sur les 900 kilomètres en construction, dont l'achèvement à date fixe est imposé par contrat, l'impression est encore plus favorable.

II

LIGNES EN CONSTRUCTION

La Compagnie Bône-Guelma doit livrer dans le courant de l'année prochaine les embranchements de Béja-gare à Béja-ville (Tunisie), 13 kilomètres, et de Souk-Ahras à Tébessa (province de Constantine), 130 kilomètres.

C'est à la même échéance que doivent être terminés les travaux de l'Est-Algérien sur l'embranchement des Ouled-Rahmoun, près de Constantine, à Aïn-Beïda (88 kilomètres) et sur celui d'El-Kantarah à Biskra (environ 55 kilomètres). Mais c'est en 1887 que cette Compagnie doit achever la jonction du port de Bougie avec la grande ligne longitudinale de Tunis à Oran, à la station des Beni-Mansour (87 kilomètres), ainsi que la jonction de Tizi-Ouzou (Kabylie) par Haussonviller et Ménerville, soit 26 kilomètres.

La Compagnie Franco-algérienne doit livrer, le 15 avril 1888, la nouvelle ligne de pénétration de Mostaganem à Tiaret (province d'Oran), dont la longueur est de 200 kilomètres, et, en 1890, le prolongement jusqu'à Aïn-Sefra de la grande artère franco-marocaine, qui s'arrête actuellement à Mécheria; cette section mesurera 102 kilomètres.

L'Ouest-Algérien construit actuellement les raccordements de Tlemcen à Tabia, sur la ligne d'Oran à Ras-el-Ma (64 kilomètres) et de Berrouaghia à Blidah, près d'Alger (86 kilomètres).

La première section qui ait été ouverte à l'exploitation en Algérie est celle de Philippeville à Constantine (1870). Puis sont venues celles d'Alger à Oran (1871), de Sainte-Barbe-du-Tlélat à Sidi-Bel-Abès et de Bône à Constantine (1877), etc...

La plupart des premières concessions n'ont eu en vue que de relier aux ports les riches régions du littoral ou de faire communiquer rapidement Alger avec les autres provinces. Au point de vue commercial, ces lignes ont donc toujours eu à supporter la concurrence de la navigation. Mais, heureusement, on a pu commencer, depuis quelques années, à pousser vers le Sud et à étendre à cette région l'œuvre de la colonisation. Aïn-Beïda, Biskra, Berrouaghia, Tiaret, Aïn-Sefra, Tlemcen entendront siffler les locomotives à des dates que nous avons indiquées. C'est alors qu'il deviendra possible de poser les premiers jalons d'une entreprise qui n'est actuellement qu'une utopie, mais qui, avec le temps, offrira moins de difficultés que beaucoup d'autres : nous voulons parler du Transsaharien.

Digitized by Google

III

LIGNES EN PROJET

Un des premiers embranchements à construire en Tunisie est celui de Bizerte, la future Malte française; il n'est pas possible que nous restions longtemps sans utiliser la situation exceptionnelle de ce port naturel.

Il faudra aussi relier à Tunis les villes de Sousse et de Kairouan entre lesquelles circule un petit tramway appartenant à la Guerre.

Enfin, de même qu'il a fallu, une fois les rails parvenus à Batna, les pousser jusqu'à Biskra, de même nous ne doutons pas que, une fois la ligne de Souk-Ahras à Tébessa achevée, on ne se décide à la prolonger vers Gafsa et le golfe de Gabès.

L'extension jusqu'à Touggourt de la ligne de Biskra ne se fera certainement pas beaucoup attendre; nous savons que des démarches sont faites pour obtenir la déclaration d'utilité publique: elle sera très probablement accordée dans le courant de cette année.

Dans trois ou quatre ans, quand ce point aura été atteint, ce sera Ouargla qui appellera un nouvel effort; puis viendra le tour d'El Goléah. C'est seulement par des acheminements progressifs de cette nature qu'il sera possible, à notre avis, d'entamer d'une manière pratique la grande œuvre du Transsaharien. Timimoune et Aïn-Salah seront sûrement atteints dans quinze ou vingt ans, si nous continuons d'ici là à poser régulièrement chaque année quelques kilomètres de rails de plus dans la direction du Sud, sans nous laisser éblouir par des projets aventureux, mais sans non plus nous laisser effrayer par les difficultés de la tâche.

Des trois provinces de l'Algérie, celle qui jusqu'à présent a été le moins favorisée au point de vue des chemins de fer, c'est la province de la capitale; néanmoins, l'heure de la réparation paraît avoir sonné, puisque nous venons de voir que l'Ouest-Algérien construit en ce moment, entre Blidah et Berrouaghia, la première section de la grande ligne de pénétration d'Alger à Laghouat par Boghar et Djelfa.

A l'instar des lignes de Biskra et d'Aïn-Sefra, celle de Laghouat est destinée à être prolongée plus profondément vers le Sud; elle traverserait Ghardaya pour aboutir à El-Goléah où elle rencontrerait la ligne venant d'Ouargla et de Touggourt.

Dans la province d'Oran, l'objectif que nous ne devons jamais perdre de vue est l'annexion de Figuig et l'extension dans la direction de cette oasis de la ligne de Aïn-Sefra. Une négligence inconcevable a laissé en dehors de nos frontières un point d'une telle importance stratégique et commerciale, alors que l'Algérie des Deys n'avait toujours été limitée que par la Moulouya. C'est à l'opinion publique à sortir de sa torpeur; si le gouvernement était sûr d'être suivi par elle, il y a longtemps que cette question aurait été résolue à notre honneur. Mais, dans les circonstances présentes, n'y a-t-il pas quelque présomption à compter sur l'opinion publique pour stimuler les allures trop modestes de nos gouvernants?

Digitized by Google

Quand on jette un coup d'œil sur la carte des chemins de fer de l'Algérie-Tunisie, on est immédiatement frappé de la différence qui se manifeste entre leur plan d'ensemble et celui de la mère patrie.

En France, on n'a visé, à l'origine, qu'à faciliter les communications entre Paris et la province; tout convergeait vers un point unique. Les lignes à l'usage exclusif de la province ne sont pas anciennes; répondant à des besoins locaux, elles ne rentrent pas dans un cadre préconçu.

En Afrique, au contraire, le point de départ n'est pas une capitale d'où les rayons partent dans toutes les directions; c'est une longue ligne horizontale, s'étendant, dans le Nord, de l'Est à l'Ouest, et d'où les bras descendent vers le Sud, quelques-uns plus profondément que les autres.

Ici, nous remarquons immédiatement une lacune; il ne semble pas possible de laisser isolées les unes des autres ces têtes de lignes, que leur éloignement de la côte expose à toutes les surprises du désert. La construction d'une deuxième voie longitudinale, parallèle à la première et reliant Gabès à Figuig par Touggourt, Laghouat et Géryville, s'impose inévitablement; si les intérêts de la colonisation ne sont pas suffisants pour faire décider l'accomplissement d'un pareil effort, des raisons stratégiques viendront à bout de toutes les hésitations. Tandis que le réseau français représente les rais d'une étoile, le réseau africain, après l'achèvement de ce Grand-Central, formera les lignes d'un damier.

Il nous reste maintenant à dire un mot de la question financière. C'est la seule ombre au tableau. Toutefois. n'oublions pas que, dans les pays neufs, les chemins de fer n'ont pas pour but d'exploiter une situation économique florissante: ils visent au contraire à amener cette situation. En France et dans tous les pays du monde, les routes nationales, ni les chemins d'intérêt local, ne rapportent aucun dividende; s'est-il jamais rencontré personne pour leur reprocher cette absence de recettes directes et la cherté du personnel qu'exige leur entretien? On doit donc ne pas se montrer plus exigeant pour les chemins de fer; il parviennent à payer une partie de leurs dépenses et ils ne réclament le secours de l'Etat que pour le règlement du solde. Si l'on ajoute à cette considération celle des économies d'argent et d'hommes qu'ils assurent au département de la guerre, la garantie financière de l'Etat paraîtra beaucoup moins lourde.

Qu'il nous soit permis en terminant d'adresser à la Compagnie générale transatlantique et aux différentes Compagnies de chemins de fer un vœu à la réalisation duquel elles sont directement intéressées. Le touriste, désireux de visiter nos deux colonies n'a que l'embarras du choix entre les différents itinéraires de billets circulaires qu'elles lui offrent; mais aucun de ceux actuellement en vente ne lui permet d'utiliser le chemin de fer direct d'Alger à Constantine. Nous pensons que l'émission d'un nouveau modèle de parcours, dans lequel les trajets en mer seraient réduits aux seules traversées de Marseille à Tunis, pour l'aller, et d'Oran à Marseille pour le retour, ou inversement, aurait la plus heureuse influence sur l'augmentation du

Digitized by Google

nombre des excursionnistes en Algérie-Tunisie; peu de touristes hésiteront quand on saura que l'on peut traverser ce pays, d'une extrémité à l'autre, en chemin de fer, sur une longueur de 1,400 kilomètres, sans interruption ni fatigue, et que les seuls trajets par mer obligatoires sont ceux de l'aller et du retour. ALPH. ROCHAÏD.

REVUE DE LA PRESSE DE BUENOS-AYRES

On sait que presque toute l'émigration française part de la région pyrénéenne pour la République Argentine; on lira donc avec intérêt ces extraits empruntés à plusieurs journaux importants qui paraissent à Buenos-Ayres.

L'Indépendant nous montre la République Argentine comme un pays hospitalier; le travail y est, sinon facile, au moins rémunérateur : « La République Argentine se recommande aux dégoûtés de la vieille Europe par la douceur du climat, la vie large et relativement à bon marché et les libertés dont jouissent les immigrants. Si les débuts sont difficiles, la réussite finit presque toujours par couronner les efforts du travailleur. »

C'est ce qu'on ne saurait trop répéter. Dans les pays de colonisation agricoles, il faut être cultivateur, vigneron, ouvrier charron, maçon, etc., et avec de l'ardeur au travail on gagne toujours sa vie. Les ouvriers pour les industries de luxe n'y trouvent pas en général à s'occuper, sauf dans les grandes villes, comme à Buenos-Ayres, par exemple, d'où l'on me demandait un jour l'envoi de photographes français! Mais c'est une exception sur laquelle il serait dangereux de tabler.

Le *Courrier de la Plata* donne les chiffres de l'immigration européenne en décembre 1886. Il a été de 10,119 personnes, soit 5,981 Italiens; 1,858 Espagnols, 803 Français, 770 Russes, 214 Anglais, 150 Suisses; 123 Autrichiens; 101 Allemands, 78 Belges, 41 Portugais, etc. Comme on peut en juger, l'Amérique du Sud restera latine — et en partie française si nous le voulons; comme l'Amérique du Nord, sauf le Canada, sera saxonne.

Le gouvernement argentin vient d'ordonner la construction de onze hôtels d'immigrants pouvant contenir chacun de 500 à 1,000 personnes. Ces hôtels seront construits : 1 dans le municipe de Buenos-Ayres, 2 dans la province de Cordoba, 2 dans la province de Santa-Fé, 2 dans la province de Corrientes, 2 dans l'Entre-Rios.

En 1886, il est arrivé 4,662 Français sur le territoire de la République argentine. A ce propos *le Courrier de la Plata* donne la statistique des personnes inscrites et placées pendant le mois de décembre par la Société de protection des immigrants français.

Inscrits : 183 Français, 22 Suisses, 17 Belges, soit 222; sur lesquels on en a placé de suite 177. Il est à remarquer que sur 803 Français arrivés à Buenos-Ayres en décembre 1886, 183 se sont adressés à la Société de protection, soit un peu plus d'un quart. Les autres arrivaient avec des engagements ou allaient s'établir de suite sur les terres des provinces.

Digitized by Google

L'Indépendant donne quelques indications pratiques qu'il est bon de rappeler ici, sur ces régions. La province de *Santa Fé* est très peuplée. Le terrain de la province de *Mendoza* est propre à toutes sortes de culture. Le climat y est tempéré, cette province est sillonnée de rivières assez nombreuses pour l'irrigation. Elle exporte des farines, des vins, des céréales. La vie y est à bon marché. La province de *Cordoba* a des produits similaires à celle de Mendoza. La province de *Tucuman* est riche par ses sucres et ne produit pas autre chose.

L'Indépendant (14 janvier) s'étonne avec raison qu'un journal du matin fasse grand bruit de *l'immense succès de l'emprunt à Londres* et ne parle pas de Paris qui a fourni à lui seul 350 millions de francs, tandis que Londres n'a souscrit que pour la moitié de cette somme. Il fait remarquer aux Argentins que la France s'intéresse vivement à leur pays et qu'elle tient le premier rang dans les échanges internationaux.

Le Courrier de la Plata (16 janvier) dit qu'une guerre serait un bien pour le vieux monde *(sic)* et un bien plus grand pour la République Argentine qui recevrait les poltrons de plusieurs pays! Voilà une singulière façon de juger la question qui a préoccupé l'Europe durant ces derniers trois mois. Plus loin le même journal dit que l'on annonce 6,000 immigrants venant pour la plupart d'Italie, et plein d'enthousiasme il s'écrie: A ce train, l'immigration atteindra en 1887 le chiffre de 200,000. « La République Argentine n'a pas 2 habitants par kilomètre carré, tandis que la Belgique en a 150. Les Français peuvent venir chez nous, ils seront bien reçus. » Il est aussi question dans cette feuille de la création d'un *Louvre Argentin* qui serait dû à l'initiative de nos compatriotes et établi sur le modèle de nos grands magasins de nouveautés de Paris.

L'Indépendant du même jour affirme que le gouvernement argentin revendiquerait la possession des Iles Malouines, occupées par les Anglais, et que nous avons possédées nous-mêmes de 1709 à 1765.

A propos du territoire connu sous le nom de *Chaco Bolivien*, *l'Indépendant* rappelle l'expédition scientifique au début de laquelle notre vaillant compatriote, le docteur Crevaux a été tué par les Indiens. Après avoir fait une étude détaillée du pays appelé maintenant *Colonie Crevaux* (autrefois Santa Barbara de Yegu), M. José Paz Guillen termine son article par cette déclaration précieuse à recueillir :

« ... Je voulais en outre dédier ces lignes, comme un hommage, au martyr de la civilisation, M. Crevaux. Elles n'ont qu'un but : faire savoir, grâce à la propagande d'un journal français, que les destinées de la petite colonie à laquelle est confiée la tombe d'un savant français, ont été placées sous son invocation glorieuse. »

Dans sa *chronique argentine* du 23 février, *l'Indépendant* signale les agissements antifrançais d'une agence *Galvestown* qui répand des télégrammes absolument faux contre nous; toujours les aimables procédés des *Méthodistes!*

Le chiffre des affaires augmente rapidement. Ainsi en 1886 les exportations

Digitized by Google

ont été de 79,628,871 piastres et celui des importations de 111,672,480 piastres. Pour qui sait lire, cela indique tout ce que notre commerce peut faire là-bas, s'il le veut bien.

Sous le titre de *la Plata*, je trouve dans le même numéro une étude topographique, géologique et climatologique très complète sur cette nouvelle ville que l'on appelle là-bas *la Ville-phénomène*.

Aux environs de *la Plata* l'immigrant pourra louer des terres exploitables, desservies par des routes et des cours d'eau à un prix très modeste, c'est-à-dire un peu moins de 60 francs pour une superficie de 64 hectares environ.

Ceci suffit à expliquer pourquoi nos compatriotes basques se dirigent de ce côté. Il y a un champ ouvert à l'activité de l'agriculteur et du viticulteur.

Le climat de *la Plata* est essentiellement tempéré, la situation de la nouvelle ville est excellente, les qualités du sol aux environs sont favorables à l'agriculture et l'habitant du centre de l'Europe retrouve sur les bords du grand fleuve des conditions climatologiques au moins aussi bonnes que celles dont il jouissait dans sa patrie.

L'Indépendant (6 février) constate les progrès accomplis dans la République Argentine depuis six ans. La province de Buenos-Ayres, dont la capitale fédérative compte plus de 400,000 habitants, est à la tête du mouvement. *La Plata*, née d'hier, paraît appelée au plus brillant avenir. *Mar del Plata, Aja, Balria-Blanca*, qui n'existaient même pas à l'état de projet, il y a quelques années, sont à l'heure présente des centres très importants. A Balria-Blanca les Anglais se proposent de créer un port qu'ils nommeraient *Nuevo-Liverpool*. Dans un avenir très prochain l'élément français qui forme un noyau compact de 80,000 habitants, qui a ses centres et ses journaux, aura à lutter énergiquement contre la concurrence anglaise et allemande dans ces pays.

Le courant de l'immigration augmente régulièrement. En janvier il est arrivé à Buenos-Ayres 655 passagers et 13,375 immigrants.

Le *Courrier de la Plata* (6 février), sous le titre d'*Études locales*, fait la description d'un établissement qui est une des curiosités de Buenos-Ayres, et qui donne le mieux la note du pays, en transportant l'Européen tout à fait en dehors de ses habitudes. Dans ce *hall* immense, on vend de tout : chevaux, bestiaux, meubles anciens et modernes, voitures, matériel pour la culture, quincaillerie, tissus, etc. C'est un marché, un bazar, un musée commercial, un magasin de nouveautés. La maison *Sanchez et Moreno* n'est pas seulement, d'après ce journal, une originalité de Buenos-Ayres, mais encore un des plus remarquables établissements d'utilité publique.

En 1886, le mouvement de fonds de la *Banque Nationale* s'est élevé à 2 milliards 417,651,905 fr. 66 c., alors qu'en 1885 il n'avait été que de 1 milliard 782,159,687 fr. 73 c. Les actionnaires reçoivent un dividende de 16 0/0 l'an.

(A suivre.) PAUL VIBERT.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LES CIVILISATIONS DE L'INDE (1)

PAR LE Dr G. LE BON.

Le Dr Gustave Le Bon est du nombre de ceux qui ont entrepris de ressusciter les antiques monuments de peuples qui ont jadis brillé du plus vif éclat. Déjà le Dr Le Bon, dans un ouvrage très remarquable et très remarqué sur la *Civilisation des Arabes*, avait groupé, avec un art infini, tout ce qui pouvait nous éclairer sur la période si brillante où l'islamisme, après avoir conquis une partie du monde, avait répandu sur lui des flots de lumière et de science. Les *Civilisations de l'Inde* ne le cèdent en rien à l'ouvrage précédent et l'auteur, pour mener à bien sa grandiose entreprise, n'a reculé devant aucune difficulté pour visiter des pays presque inconnus aux Européens et faire une riche moisson de documents nouveaux.

La plupart des recherches des savants sur l'Inde ont consisté à traduire des documents sanscrits. Mais le sanscrit est pour les Hindous une langue morte depuis des siècles et ce n'est pas de cette façon qu'il est possible d'arriver à connaître l'histoire d'un peuple qui eut ses heures de gloire et de prospérité.

Les brillantes poésies des Védas, écrit le Dr Le Bon, les spéculations philosophiques des vieux sages, les dieux innombrables, les rites monstrueux et farouches ne peuvent être compris avec le seul secours des livres. Les splendeurs, surprenantes comme des visions, de civilisations raffinées et grandioses doivent être étudiées sur le sol même de l'Inde. Le secret des mystères dont la littérature hindoue est pleine ne peut être trouvé que dans les ruines des antiques cités, sur les bas-reliefs des palais et des pagodes qui, des plateaux glacés de l'Himalaya aux plaines brûlantes du Dekkan, dressent, dans une nature éclatante et formidable, leurs vestiges à peine explorés. C'est dans ces livres de pierres, qui ne savent pas mentir, que se conserve intacte la pensée des peuples.

Or, l'étude des monuments a été jusqu'ici ce qu'on a le moins fait dans l'Inde. Une commission spéciale a, il est vrai, été créée par le gouvernement anglais, mais n'a donné encore que de fort maigres résultats. La connaissance des monuments de l'Inde est cependant d'autant plus nécessaire, que les conquérants européens les laissent souvent tomber en ruines, quand ils ne les démolissent pas eux-mêmes. Tel est le cas de l'antique cité de Khajurao : un tiers des monuments, qui l'ornaient il y a moins d'un demi-siècle, a aujourd'hui disparu. Mais, grâce au travail aussi érudit que consciencieux

(1) Un fort volume illustré de 350 gravures, d'après les photographies de l'auteur et les documents les plus authentiques. Librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob, Paris.

Digitized by Google

du Dr Le Bon, l'Inde nous apparaît aujourd'hui sous son vrai jour, et si ses monuments doivent peu à peu disparaître sous les coups d'une civilisation destructive, nous aurons au moins sauvé, aux yeux de l'histoire, des documents du plus haut intérêt.

Mais ce n'est pas qu'une étude archéologique et historique qu'il faut voir dans l'œuvre du Dr Le Bon ; il faut aussi y puiser un enseignement :

En dehors de l'intérêt historique, philosophique et artistique que l'histoire de l'Inde présente, un intérêt très pratique ressort pour nous, Français, de l'étude de sa situation actuelle. A une époque où l'on parle tant de colonisation, il y a une importance très grande à savoir comment un peuple européen est parvenu à gouverner, avec un millier de fonctionnaires et une armée de 60,000 hommes, un empire qui compte 250 millions d'habitants. Les relations de l'auteur avec les grands fonctionnaires anglais, pendant son séjour dans l'Inde, lui ont permis de pénétrer dans tous les détails de cette remarquable organisation, et d'en montrer le mécanisme, si peu compris en Europe.

Des considérations plus graves encore, peut-être, doivent conduire à étudier soigneusement l'Inde moderne. L'heure approche où l'électricité et la vapeur vont mettre en présence deux mondes, l'Orient et l'Occident, dont la vie et la pensée avaient été séparées par d'immenses abîmes. Dans le conflit formidable qui va s'engager, non sur les champs de bataille, mais sur le terrain plus brûlant encore des luttes industrielles, entre des peuples égaux par leurs aptitudes moyennes, mais dont les uns ont des besoins très grands, alors que les autres ont des besoins très faibles, l'avenir de l'Occident, c'est-à-dire de la civilisation, est en jeu. Quels seront les résultats de ce conflit ? Dans quelles limites devons-nous continuer à fournir aux peuples de l'Orient les armes physiques et intellectuelles qui bientôt se retourneront contre nous ?

La réponse à ces questions redoutables pour l'existence des peuples de la vieille Europe se dégage facilement des observations profondes recueillies par l'auteur dans son long séjour aux Indes.

Le Dr Le Bon étudie d'abord l'Inde sous son aspect physique au point du sol et de ses richesses naturelles, du climat et de la diversité des races et des religions. L'auteur est le premier Français qui ait visité le Népaul, pays très jaloux de son indépendance, qui n'a subi qu'après deux longues guerres meurtrières la présence à la cour de son roi d'un ambassadeur anglais, le seul Européen qui ait le droit de pénétrer au Népaul. Le Cachemire qui touche au Toit du Monde (Pamir), à l'Hindou-Kouch et forme la partie la plus septentrionale de l'Inde, renferme des habitants qui peuvent être cités parmi les plus remarquables populations de l'Inde au point de vue du type physique et en même temps parmi les plus blanches. La beauté de leurs femmes est renommée. Ce sont les Cachemiriens qui fabriquent ces châles si appréciés et les merveilleux vases de cuivre émaillé que l'on n'a pu encore imiter.

Digitized by Google

Il est impossible de faire un compte rendu complet d'un ouvrage aussi étendu, aussi rempli de détails artistiques, de points de vue élevés et de considérations ethnographiques, politiques et commerciales. Après un aperçu historique sur l'Inde ancienne, le Dr Le Bon retrace les luttes des Portugais et des Hollandais, les succès de Dupleix, la conquête de l'Inde par les Anglais avec des soldats hindous et de l'argent hindou. Puis il passe en revue la civilisation de l'Inde avant l'ère chrétienne et pendant les périodes brahmanique, boudhique et musulmane.

La religion de Mahomet compte 50 millions d'Hindous, c'est-à-dire le 5e des habitants et gagne tous les jours du terrain malgré la domination anglaise. Cela tient un peu à ce que l'Hindou adopte très facilement une religion nouvelle tout en gardant l'ancienne. Par sa nature, il est disposé à tout croire et la pratique d'un culte nouveau lui semble d'autant plus commode que son genre de vie peut s'y adapter plus facilement. Parmi les esprits un peu cultivés, il y a de vrais musulmans et de vrais brahmanes; mais, dans le peuple, les deux religions se confondent souvent. Les sunnites et les chiites se détestent et se méprisent mutuellement; aussi y a-t-il plus d'antagonisme entre ces deux sectes musulmanes qu'entre mahométans et Hindous. Ce qui fait encore le succès de l'islamisme, c'est qu'il proclame l'égalité de tous les hommes, et sous ce rapport, séduit fortement les Hindous.

Après avoir passé en revue la vie publique et la vie privée des habitants de l'Inde, après avoir montré le luxe des rajahs et la simplicité des classes pauvres, les coutumes, les cérémonies, le Dr Le Bon consacre un dernier chapitre à l'administration anglaise et à l'avenir de l'Inde. Quelles destinées attendent les 260 millions d'habitants de ce pays? Restera-t-il soumis à la domination britannique?

La seule puissance qui le menace aujourd'hui c'est la Russie, et si l'Angleterre veut trouver dans l'Inde une grande force de résistance, il lui faudra user d'une grande habileté dans l'administration du pays et mettre de son côté ses dieux qui ont tant d'influence sur un peuple profondément religieux. Mais si l'Inde doit changer de maître, elle ne formera jamais un État indépendant à cause des haines de race et de religion qui divisent ses habitants. Faire de l'Inde un seul peuple libre équivaudrait à fondre tous les royaumes de l'Europe en un seul.

G. Demanche.

Digitized by Google

Les civilisations de l'Inde : Types de soldats du Cachemire.

Digitized by Google

CHRONIQUE INTÉRIEURE

Après de longs débats consacrés à la discussion du projet de loi portant surtaxe des céréales, la Chambre des députés a passé à la discussion des articles. Le droit de 3 fr. par quintal sur les froment, épeautre et méteil en grains, est élevé à 5 fr. et voté par 328 voix contre 238. Celui de 8 fr. sur les farines est adopté par 338 voix contre 150. Les autres droits sont votés sans observation ; à savoir : 3 fr. sur les avoines, 8 fr. sur les gruaux, semoules, pâtes d'Italie. Afin de calmer les appréhensions des libre-échangistes, la Chambre introduit dans le projet un amendement autorisant le Gouvernement à suspendre les effets de la loi dans des circonstances exceptionnelles. L'ensemble du projet est ensuite voté par 318 voix contre 254. (14 mars). Envoyé immédiatement au Sénat, le projet a été aussitôt rapporté et mis en discussion. La Haute Chambre, par 186 voix contre 86, a adopté l'art. 1er relatif aux blés, et a voté ensuite, sans débat (25 mars), le projet de loi qui vient d'être promulgué.

Entre-temps, la Chambre adopte une série de projets divers : crédit de 100,000 fr. à titre de subvention à la colonie de Mayotte, pour réparation des désastres de l'inondation d'avril 1886 ; trois projets, urgence déclarée, portant approbation d'un traité de commerce du 9 sept. 1882 avec la République dominicaine ; d'un article additionnel à ce traité, signé le 5 juin 1886 ; de la convention consulaire signée le 25 oct. 1882 avec le même État (1er mars) ; un crédit de 1,050,000 fr. pour les victimes des tremblements de terre du Midi et de l'explosion de grisou de Saint-Etienne ; un projet, urgence déclarée et déjà adopté par le Sénat, ayant pour but de modifier et compléter la loi du 26 juillet 1873 sur l'établissement et la conservation de la propriété en Algérie (24 mars).

Pendant que le Sénat adopte en deuxième lecture le projet de loi sur les aliénés, la Chambre aborde la discussion du projet portant modification des tarifs douaniers concernant les maïs, riz et alcools. Mais le projet de surtaxe est rejeté par 267 voix contre 262 (22 mars). Par contre, un accueil favorable est fait aux taxes douanières applicables aux bestiaux. Les droits sont élevés à 38 fr. pour les bœufs, 20 fr. pour les vaches, 8 fr. pour les veaux, 5 fr. pour les moutons et 12 fr. par quintal de viande fraîche. L'ensemble du projet est voté par 331 voix contre 214 (26 mars).

La Chambre entend encore une interpellation sur la mauvaise distribution de la justice en Corse. Elle approuve en deuxième lecture la convention commerciale du 6 nov. 1886 avec la Grèce, la première signée avec ce pays, et qui n'est que provisoire, l'entente n'ayant pu se faire sur tous les points. Dans la même séance (28 mars), elle vote d'urgence un projet portant que le Conseil général de la Seine sera entièrement distinct du Conseil municipal de Paris, et que ce dernier sera élu au scrutin de liste par arrondissement.

Des élections législatives ont eu lieu dans plusieurs départements. Dans l'Aveyron, M. Rodat, conservateur républicain, a été élu sans concurrent par 55,950 voix, en remplacement de M. Roques, conservateur décédé (27 février). Le même jour, dans les Basses-Pyrénées, M. Vignaucour, républicain, a été élu par 46,187 suffrages contre 34,045, en remplacement de M. Destandau, conservateur décédé. Dans le Pas-de-Calais, M. Ribot, républicain modéré, a été élu par 121,000 voix contre 2,500 à M. Cazin, socialiste, en remplacement de M. A. Adam, conservateur décédé (20 mars).

Au Sénat, M. Danelle-Bernardin, républicain, a été élu par 423 voix contre 354 à M. de Montrol, conservateur, en remplacement de M. Donnot, républicain démission-

Digitized by Google

naire. Dans Saône-et-Loire, M. Félix Martin, opportuniste, a été élu par 888 voix contre 374 à M. Cheuzeville, conservateur, en remplacement du général Guillemaut, républicain décédé (13 mars).

VOULZIE.

CHRONIQUE COLONIALE

Les derniers courriers du *Tonkin* complètent les renseignements donnés jusqu'ici sur les opérations du Than-Hoa. Le colonel Brissaud, après avoir occupé (2 février) le fort important de Macao, après bombardement, a poursuivi sa marche en avant. Le 8, la position de Hasen-Vucloi, refuge habituel de pirates, a été occupée et détruite. Puis la colonne, considérant sa mission comme terminée, est rentrée dans le Ninh-Binh. Pourquoi ? Parce que ses forces insuffisantes ne lui permettaient pas de pousser au delà ses opérations et que ses effectifs avaient une autre destination. La colonne Brissaud a été composée, en effet, suivant la théorie des *petits paquets*, en envoyant successivement détachements par détachements, sections d'artillerie par sections. Aussi les opérations ont-elles débuté par un échec et ce n'est qu'au bout de six semaines que le colonel a pu réunir sous ses ordres des forces suffisantes et les 18 pièces de canon qui lui ont été envoyées presque 2 par 2. La raison de cette façon de procéder est la faiblesse des effectifs de tous les corps. Par économie on a réduit outre mesure la composition du corps expéditionnaire et les troupes qui restent sont littéralement *éreintées*. En présence de cette situation, le ministre de la guerre a décidé que le bénéfice de la double campagne serait rétabli au profit des corps détachés en Annam et au Tonkin. Cette mesure n'est que la réparation de l'injustice criante créée par la décision ministérielle du 8 juin 1886, mais elle ne comble pas les vides faits dans les rangs.

A la commission de délimitation, les commissaires français et chinois n'ont pu tomber d'accord au sujet d'une langue de terre qui va d'Haïninh au cap Paklung. La question sera tranchée directement par l'intermédiaire de la diplomatie.

En *Annam*, la colonne du commandant Chevreux et du Phu-Loc est rentrée en Cochinchine, la pacification de la province de Phu-Yen étant un fait accompli. Les miliciens seuls sont restés pour le maintien de l'ordre.

A *Madagascar*, le nouveau consul anglais à Tamatave, sir Haggard, avait eu la fantaisie de demander l'*exequatur*, au premier ministre hova, et celui-ci s'était empressé de l'accorder contrairement au traité de protectorat et aux protestations de M. le Myre de Vilers. Mais, sur les observations de notre ministre des affaires étrangères, le gouvernement anglais a adressé à son consul de nouveaux pouvoirs et l'ordre de demander l'investiture au résident de France. Grâce à l'attitude officiellement correcte du cabinet anglais, cette affaire s'est heureusement terminée, mais on voit par ce fait les mille et mille difficultés que rencontre à chaque instant notre énergique résident général.

Les envoyés hovas ont quitté la France le 9 mars.

Le Comptoir d'escompte, qui a émis l'emprunt hova, organise en ce moment le service de contrôle des douanes dans les 6 ports dont la surveillance lui est dévolue. Les agents du Comptoir joindront à leurs fonctions de contrôleurs celles de receveurs des postes et d'agents vice-résidents de France. Cette mesure sera excellente, car elle investira l'agent d'une société d'un caractère officiel et, en lui donnent plus d'autorité, con-

Digitized by Google

tribuera beaucoup à aplanir les difficultés que le contrôle des douanes ne manquera pas de soulever. A une autre époque, on aurait pu dire qu'il n'y aurait point de difficultés par le seul fait de la présence d'un représentant de la France; malheureusement la politique d'atermoiement, suivie à Madagascar, ne permet pas aujourd'hui une telle opinion. Mais si l'action gouvernementale est faible, l'initiative privée semble se développer de plus en plus. Une ligue nationale pour la défense des intérêts français dans la grande île, dont le journal *Madagascar* est l'organe attitré, vient de se fonder sous la présidence du capitaine de vaisseau Ducuron-Lagougine. C'est une œuvre patriotique dont nous parlerons plus amplement.

Aux *Comores*, Achimou, le compétiteur de Saïd-Ali, notre protégé, a fait sa soumission à la suite d'une démonstration militaire exécutée par les compagnies de débarquement de la division navale. La Grande Comore toute entière a reconnu l'autorité de Saïd-Ali.

M. Massicault, résident général en *Tunisie*, est venu en France soumettre au gouvernement divers projets d'organisation complémentaire du protectorat. On créerait un poste d'inspecteur agricole, une cour d'appel à Tunis, un tribunal à Sousse, et une banque nationale; les pouvoirs des contrôleurs civils seraient en outre réglementés.

D'une statistique qui vient d'être publiée, il résulte que le nombre des établissements scolaires européens dans la régence est de 59; dont 34 pour les garçons et 25 pour les filles; 24 ont été créés depuis l'organisation du service d'instruction publique en Tunisie. Le nombre des élèves étudiant la langue française est de 6,107, dont 3,865 garçons et 2,247 filles. Parmi les garçons on trouve 303 Français, 884 Arabes, 559 Italiens, 1,592 Israélites, 484 Maltais et 43 de nationalités diverses. Dans les établissements de filles on compte 331 Françaises, 5 Arabes, 632 Italiennes, 699 Israélites, 538 Maltaises et 37 de diverses nationalités.

Les procès pendants depuis cinq ans entre la Société foncière et Mustapha-ben-Ismaïl d'une part, le bey et le collège Sadiki d'autre part, viennent d'être terminés par une transaction qui a pour conséquence certaines restitutions au bey et au collège Sadiki, mais qui régularise de nombreuses ventes faites par Mustapha à la Société foncière.

A la suite de la mise en vigueur à Tunis d'un règlement municipal sur les inhumations, règlement approuvé par décret beylical du 27 décembre 1886, les communautés israélites ont réclamé, prétendant que la nouvelle réglementation était contraire à leurs usages et portait atteinte à leurs intérêts pécuniaires. Dans un but de conciliation, diverses modifications furent apportées au règlement qui fut mis en vigueur le 20 mars dernier. Mais les Israélites résolurent de passer outre et profitèrent du décès de l'un des leurs pour procéder à l'inhumation contrairement à l'arrêté municipal. Le cimetière fut envahi par 3 ou 4,000 juifs et une collision eut lieu avec la police. Le lendemain, 21, la manifestation se reproduisit; l'hôtel de ville fut envahi et des meubles furent brisés. L'arrestation immédiate de plusieurs perturbateurs et leur prompte condamnation firent rentrer dans l'ordre les manifestants.

Un décret, publié à *l'Officiel* du 26 mars, délimite les portions du territoire de la *Guyane*, qui doivent être affectées au service de la relégation, car, d'après le décret du 26 novembre 1885, les relégués et les transportés ne peuvent être réunis dans les mêmes circonscriptions territoriales.

VOULZIE.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES

JONCTION DES CHEMINS DE FER DES BALKANS (1).

On nous écrit de Belgrade, à la date du $\frac{1}{13}$ mars :

Le numéro du 21 février dernier (ancien style) du *Novi Beogradski Dnevnik* publie les renseignements suivants concernant la convention serbo-turque pour le passage à la frontière des trains de ou vers Salonique :

Chacun des deux États s'engage à construire sur son territoire une station dans les conditions fixées par la *Conférence à quatre* du 9 mai 1883.

Chaque partie contractante exécutera dans la station de son propre territoire les opérations douanières, le service de la police et de la poste, suivant les règlements en vigueur dans le pays. Toutefois la Serbie disposera, dans la station turque et *vice versa*, d'un local spécial permettant d'opérer la visite douanière et autres opérations pour les trains ne s'arrêtant pas à la station frontière du pays d'où ils viennent.

Les employés serbes, à la station turque, se serviront, dans l'exercice de leurs fonctions, des signaux et des armes prescrits par les règlements serbes; mais ils seront soumis aux lois de la Turquie. Il en sera de même pour les Turcs en résidence à la station frontière serbe.

Les employés des deux pays en service, de l'autre côté de la frontière, seront affranchis de tout impôt et du service militaire; ils jouiront, d'autre part, de tous les droits des employés du pays respectif. Ils seront exempts du paiement des droits de douane pour tous les objets nécessaires à leurs besoins personnels et à leur bureau.

En cas d'émeute, de rixe, etc., le commissaire de police d'une station est autorisé à demander du secours à la station voisine, qui sera tenue de venir en aide; les agents de cette dernière station seront alors soumis à l'autorité du commissaire de police qui les aura appelés.

Sur la demande des parties intéressées, la visite douanière pourra être reportée dans une station de l'intérieur du pays où fonctionnera un service douanier.

MORT DE KRAJEWSKI

Joseph Krajewski, l'illustre écrivain polonais, vient de mourir le 19 mars dernier à Genève, dans sa soixante-quinzième année. Il avait quitté San Remo à la suite du tremblement de terre. Déjà bien vieilli, il était encore accablé par le poids des malheurs qui l'avaient assailli depuis le mois de juin 1883, et par l'incarcération dont il fut victime (par ordre de la Prusse).

Le *Czas* de Cracovie, cet organe important, qui représente d'une façon si autorisée les idées et les traditions de la nation polonaise, s'est fait, dans les termes suivants, l'écho de la juste admiration que professe le peuple polonais tout entier pour cet incomparable talent. Le deuil est entré dans toutes les

(1) Voir la *Revue Française*, t. V, p. 227 (n° 27, mars 1887).

Digitized by Google

familles polonaises. La mort de Krajewski prime toutes les questions locales, à Vilna, Kowno, Posen, Breslau, Lemberg, aussi bien qu'à Varsovie et Cracovie. Voici comment s'exprime *le Czas* :

Krajewski a cessé de vivre! Un des leviers de la littérature nationale vient de se briser, un travailleur infatigable succombe sous l'excès d'épreuves douloureuses et poursuivi par le malheur qui a assombri ses dernières années. La place qu'il a occupée dans le mouvement littéraire de la Pologne est si importante, les produits de l'activité de sa plume sont si abondants et ont tellement marqué que nous ne tenterons pas de mesurer la valeur de cette perte. Nous nous bornerons aujourd'hui à déposer l'expression d'une sincère admiration devant une œuvre si capitale pour la nation, et d'un regret unanime.

CAUSERIE THÉATRALE

Monsieur de Morat, que M. Tarbé vient de faire représenter sur la scène du Vaudeville, est encore une pièce tirée d'un roman. Cette comédie nous montre l'intérieur d'un ménage qui, heureux en apparence, est en proie à la plus profonde désunion. M. de Morat, qui n'a pas su apprécier toutes les qualités du cœur de sa femme Germaine, a reporté son affection sur Régine de Bajac à qui ses liens de parenté avec la famille de Morat permettent de détourner plus facilement les soupçons. Mais un incident qui de prime abord paraît sans importance, la perte du carnet de Régine, révèle à Germaine la triste vérité. Morat accablé sous des reproches trop mérités, obtient de sa femme qu'elle ne rompe pas entièrement les liens conjugaux, et qu'elle garde le silence; seulement, si les époux doivent vivre encore sous le même toit, ils devront être totalement étrangers l'un à l'autre.

La leçon n'a cependant pas suffi à Morat dont les relations avec Régine ne sont plus un mystère pour personne. Bravée à froid, Germaine à bout de patience éclate en reproches envers Régine, qui a l'audace de se montrer en soirée chez elle, parée des bijoux donnés par Morat, et lui interdit l'accès de sa maison. En ce moment survient M. de Bajac, qui ne comprend rien à l'agitation de Germaine, mais à qui sa femme, une fois rentrée, finit par tout révéler. Sa fureur est d'autant plus grande qu'il est le dernier à tout savoir. Il provoque M. de Morat et le tue, au moment où un soupirant éconduit, Julien de Saule, dont l'intervention est souvent maladroite, se préparait à lui passer son épée au travers du corps.

Telle est la pièce de M. Tarbé qui pèche quelque peu par le style et la conduite de l'action. Certains effets sont trop inattendus et provoquent le rire là où l'émotion devrait se produire. M. Tarbé a en outre un certain nombre d'expressions malheureuses, surtout au dernier acte, qui détonnent entièrement. M. Dieudonné, qui tient le rôle de Morat, contribue par sa sécheresse à rendre odieux ce mari cynique. Germaine, c'est Mlle Brandès, excellente dans les mouvements de passion, mais un peu dure dans les scènes de tendresse. Mlle Réjane est bien la femme légère que l'on suppose, mais son repentir et ses larmes n'ont nulle apparence de sincérité.

Ébranlée dès le premier jour, la pièce de M. Tarbé n'a pu tenir longtemps l'affiche et l'*Age ingrat*, la charmante comédie de Pailleron, lui a succédé en attendant du Zola tout pur.

— Depuis quelque temps le divorce n'avait point fait d'apparition sur la scène, M. Eugène Morand vient de l'y réintroduire avec *les Dossiers jaunes*, soumis au tribu-

Digitized by Google

nal de la Renaissance. Puisqu'il s'agit de dossiers et de divorces, on voit apparaître tout naturellement l'étude d'un avoué, dont le titulaire encore jeune est moins attentif à sa compagne qu'à celles de ses clients. Aussi lui est-il rendu distraction pour distraction. Monchevreuil, c'est le nom de l'avoué, et un nom prédestiné en la matière, surprend sa femme à demi évanouie dans son étude et son clerc, Droguet, lui frappant dans la main pour la faire revenir à elle. Croyant sa femme coupable, il la congédie tout en la condamnant à ne plus quitter son clerc, ce qui n'arrange ni l'un ni l'autre, surtout le clerc qui est à la veille d'épouser la fille d'une hôtelière de Fontainebleau. C'est dans cette ville, à l'hôtel de la Licorne, où sont descendus les conjoints forcés, que se présente Monchevreuil en compagnie de la femme de son meilleur client, Champagnol, qui, de son côté, arrive avec un commissaire de police pour retrouver les traces de sa fugitive épouse. Alors commence une série de quiproquos, genre Palais-Royal, que viennent compliquer encore quatre couples de jeunes mariés, et qui finit par la mise au poste des principaux personnages de la pièce. Après une scène d'interrogatoire, renouvelée de la *Cagnotte*, tout s'arrange et les maris reprennent possession de leurs femmes.

L'intrigue est simple, quoique parfois embrouillée, et la comédie de M. Morand ne sort pas de la moyenne des pièces de genre. Cependant on y trouve des mots drôles mais sentant trop la charge. L'interprétation est bonne quoique le rôle de Monchevreuil ne soit pas fait pour M. Raimond qui lui donne un caractère de jocrisse par trop accentué.

— Le théâtre des Variétés vient de donner la *Noce à Nini*, vaudeville de MM. de Najac et A. Millaud, qu'on aurait tout aussi bien pu appeler : la Rentrée de Mme Judic, car la charmante divette constitue la pièce presque à elle seule. Il est bien question de la noce de la petite Nini avec Gustave Bridoux, laquelle noce, après une existence assez agitée, se fait arrêter dans un hôtel, au lieu et place d'un couple d'Anglais malhonnêtes, s'évade de la mairie où on veut la séquestrer pour tomber enfin dans un bateau-lavoir, mais tout cela manque absolument de corps. On ne voit qu'une chose, les couplets nullement à l'eau de rose que détaille avec un charme particulier Mme Judic. Hors cela, rien. Et cependant la pièce tiendra l'affiche grâce a l'excellente troupe où figurent MM. Christian, Baron, Huguenet, Germain, qui entraîne le public malgré lui,

— L'opéra-comique de M. Vasseur, dont MM. Blavet, Burani et E. André ont écrit le livret, *Ninon*, a reçu assez bon accueil aux Nouveautés. La célèbre Ninon, enfermée par ordre de Richelieu, a trouvé moyen de s'évader avec l'aide du peintre Mignard. Réfugiée au cabaret de Mme Magloire elle se déguise en cabaretière pour se soustraire aux recherches de l'intendant Benoît. Transportée avec mille précautions dans l'atelier du peintre Mignard, où elle consent après bien des façons à poser en Vénus, elle aurait encore pu échapper à Benoît si elle n'avait été involontairement trahie par deux de ses adorateurs, le ministre Bullion et l'astrologue Christian Ce dernier, fort de sa science, a prédit à Ninon que son cœur battra pour la première fois à 3 heures 17, sans annoncer encore en faveur de qui. Aussi chacun des soupirants s'efforce-t-il de rejoindre, à l'heure dite, la belle Ninon qui a été emmenée au Palais-Cardinal. Richelieu, qui apprend que la prédiction concerne Mignard, fait garder à vue ce dernier, mais par mégarde on enferme le peintre dans une pièce obscure où attendait déjà Ninon. Quand on s'aperçoit de la méprise, l'aiguille du cadran a déjà dépassé 3 heures 17 et tous les prétendants s'en vont l'oreille basse.

La partition de M. Vasseur manque un peu de couleur et de brio. L'auteur de la *Timbale* a pourtant composé quelques morceaux applaudis, comme les couplets de

Digitized by Google

Mme Magloire (Mlle Lantelme fort jolie en cabaretière) et ceux de Ninon, que Mme Théo toujours aussi gracieusement mutine, détaille avec malice. MM. Berthelier (Benoît) et Albert Brasseur (Christian) sont toujours deux chanteurs comiques fort goûtés et donnent de la vie à des rôles qui ne les mettent pas suffisamment en relief.

— Mais c'est le Palais-Royal qui possède le grand succès du moment avec *Durand et Durand*, de MM. Ordonneau et Valabrègue.

Ah! là, par exemple, le quiproquo s'épanouit radieux et, malgré les situations le plus embrouillées et les plus comiques, se poursuit avec un succès soutenu entre les mêmes personnages.

Raconter la pièce n'est point facile, car il y a de ces choses qui peuvent se voir et s'entendre, mais qui sont inénarrables dans une chronique. Albert Durand, avocat célèbre, a pour cousin Albert Durand, épicier, sinon célèbre, du moins fort riche. Ce dernier, pris pour l'homme de loi par la famille Coquardier, laisse dire parce que cela lui donne du prestige, et ce à tel point qu'il ne lui est plus possible de changer de personnage. M. Coquardier, qui abhorre la mélasse et les pruneaux, lui a donné sa fille et fait dresser dans son jardin un buste avec une inscription donnant le pas à son gendre sur Cicéron. Mais voici que l'avocat authentique se présente dans la nouvelle famille. La vérité va éclater foudroyante quand l'épicier trouve moyen encore une fois de se substituer à son cousin par une série de subterfuges qui occasionnent un fou rire général. Le faux avocat détermine le vrai à lui céder pour quelques instants son cabinet que la famille Coquardier tient absolument à visiter. Mais ici la situation se complique, l'épicier ne sachant comment répondre aux clients de l'avocat. Il y a notamment un bègue qui a toutes les peines du monde à se faire comprendre et, afin de faciliter les explications, Durand le fait s'exprimer en chantant sur de vieux airs d'opéra-comique comme *la Dame blanche*. Suit un défilé de visiteuses, telles que Mme et Mlle de la Haute-Tourelle qui, furieuses d'avoir été jouées, s'en vont tout casser au domicile du véritable épicier. Ce n'est qu'au troisième acte que cet imbroglio se dénoue. Obligé de se présenter à la barre dans l'affaire de l'assassinat du jour, Durand l'épicier est obligé de confesser la vérité. Çoquardier et sa fille sont anéantis, mais comme Durand joint la profession de rentier millionnaire à celle d'épicier, il liquidera sa maison et la paix renaîtra dans la famille.

M. Dailly est plein de verve dans le rôle de Coquardier et M. Milher dans celui du bègue. MM. Calvin et Numa, (les deux Durand), Mme Mathilde, une belle-mère extraordinaire, Mme Lavigne, Mlles Bergé, Descorval et Clem forment un ensemble accompli et contribueront largement à mener cet étourdissant vaudeville au delà de la 100e.

G. Vasco.

— L'Opéra vient de reprendre *Aïda* dont les trompettes éclatantes célèbrent le succès obtenu par Mme Krauss et M. J. de Reszké. L'opéra de Verdi est décidément adopté par notre première scène lyrique.

— La première de *Lohengrin* aura lieu le 18 avril, avec Mme Devriès, à l'Éden-Théâtre, qui se trouve ainsi totalement transformé.

— A l'Hippodrome, la réouverture aura lieu le 9 avril, et au Cirque d'été le 5.

— Le panorama de la bataille de Champigny vient d'être remplacé, rue de Berri, par celui de la bataille de Rezonville, une des plus sanglantes de la guerre de 1870. C'est encore au pinceau de MM. Detaille et de Neuville qu'est due cette belle toile.

— La Presse parisienne et l'Association des Artistes dramatiques préparent, au bénéfice de la caisse des retraites de cette Association et des victimes des tremblements de terre, une fête magnifique, qui aura lieu à l'Opéra le 23 avril. Intermèdes lyriques, menuet, loterie et bal forment les principaux attraits de cette soirée.

Digitized by Google

BULLETIN FINANCIER

Le marché est maintenant rentré dans son état normal. Les négociations ont repris leur cours régulier. Mais, il faut bien le constater, nous subissons encore, — mais d'une tout autre manière, — le contre-coup de cette tempête qui a sa place dans les annales de la Bourse. A la reprise qui a marqué les premiers jours d'apaisement, a succédé une atonie comparable à celle de ces années dernières, alors que notre place était encore sous l'influence du krach de 1882. Evidemment, c'est là le calme qui suit l'orage; mais on sait que ce que les hommes d'affaires redoutent le plus après les mouvements inconsidérés ou les paniques à outrance, ce sont ces périodes de transactions insignifiantes où la vie semble avoir déserté aussi bien la corbeille que les groupes de la coulisse.

Il est vrai que les causes — vraies ou fausses — de cette situation ne manquent pas. On parle de la prolongation du provisoire et de l'incertitude en Bulgarie, de la santé de l'empereur d'Allemagne, d'une crise ministérielle possible en France; que sais-je encore? Mais ces causes existaient déjà au moment de la reprise du mois dernier et, alors, on montait quand même. Rien, à notre avis, ne s'oppose maintenant à ce que les capitalistes entrent franchement en scène. La situation monétaire est bonne, les capitaux disponibles sont considérables et nous avons eu d'excellents symptômes dans la réussite de deux ou trois petites émissions, toutes dans ces dernières semaines.

Le marché des rentes françaises est toujours très animé et constitue, dans les périodes de crises politiques, le véritable baromètre de la Bourse. Depuis notre dernier Bulletin, le 3 0/0 a gagné 75 c. à 80.80; le 3 0/0 amortissable 1 fr. 37 1/2 à 84.82 1/2; le 4 1/2 1 fr. 07 1/2 à 109.65. On prévoit de plus hauts cours à l'occasion de la liquidation qui va commencer.

Hausse continue du Crédit Foncier qui s'inscrit à 1.377,50 au lieu de 1.357,50.

La Banque de France est toujours très lourde à 4305.

La hausse que nous faisions prévoir à nos lecteurs sur l'Italien n'a pas manqué de se produire. La plus-value est de 2 fr. 05 à 97,95. Nous ne serions nullement étonné que le pair fût reconquis avant la fin du mois d'avril.

Brillante reprise sur le Suez qui s'élève de 77 fr. 50 à 2,057,50. Ce prix nous semble suffisant pour le moment et les achats seraient peut-être un peu tardifs. Le marché du Panama est des plus animés depuis quelque temps. Il est en reprise de 6,25 à 406,25.

ALBERT FAVEROL.

Le Propriétaire-Gérant,

ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6596-7.

Digitized by Google

LA

VÉRITÉ SUR LA CRISE BULGARE

Les journaux officieux de Saint-Pétersbourg et de Vienne ont toujours gardé une extrême réserve sur les origines de la crise qui sévit depuis si longtemps dans les Balkans. Ils ont sans doute voulu éviter une polémique dont il eût été impossible de prévoir les conséquences. De là, un nuage qui enveloppe la question bulgare et des doutes sur la part à faire dans les responsabilités.

Ayant longtemps séjourné en Bulgarie, j'ai connu les principaux acteurs de ce grand drame politique, rempli d'épisodes inattendus et dont les tableaux se succèdent comme par enchantement. J'ai été tenu sans cesse au courant des événements, et j'ai la conviction que l'heure est venue de fixer l'opinion publique par l'exposé méthodique des faits.

La question bulgare n'est pas une question nationale ; elle est le produit malsain de cerveaux ambitieux et de cœurs avides. Quelques individus, plus ou moins en vue, en ont été les instigateurs ; ils ont eu pour complices les agents de certaines puissances, qui avaient vu avec regret l'œuvre de l'émancipation bulgare et avaient tout fait jadis pour en retarder le moment.

On a répété sans cesse que la Russie avait provoqué le conflit en Bulgarie, pour avoir un prétexte d'intervention et faire un pas de plus vers Constantinople. C'est là l'erreur. Si Constantinople doit devenir tôt ou tard un ville russe (ce qui n'est pas encore démontré), ce n'est pas par la route d'Europe, mais bien par celle d'Asie que la Russie opérera contre elle. Ce qui domine tout ce conflit, c'est la bienveillance, la générosité avec laquelle les Russes ont constamment agi à l'égard des Bulgares.

J'ai vécu trois années au milieu des Bulgares, alors qu'ils étaient *raïas*, c'est-à-dire sujets du sultan. Leur condition était des plus misérables. Chaque Osmanli, le premier *zaptié* venu, le moindre

Digitized by Google

mouhadjir était un maître pour eux, débonnaire dans la forme pour ce qui était de la vie habituelle, mais intraitable, terrible même, s'il s'agissait d'un fait quelconque, d'une tendance qui visât la stabilité du gouvernement turc ou atténuât l'omnipotence que s'arroge tout musulman sur les races chrétiennes asservies.

Les atrocités bulgares qui ont soulevé l'indignation de l'Europe et secoué l'humanité chrétienne jusqu'aux entrailles ; les massacres de Batak, de Panaghiouriste, d'Avrat-Alan repassent devant mes yeux, au moment où j'écris ces lignes. A cette seule pensée j'éprouve encore un serrement de cœur. Maisons incendiées; Tcherkess et Turcs outrageant les filles et les femmes et massacrant ensuite leurs victimes; le mutessarif Mazhar-Pacha, gouverneur de Sofia, faisant empaler des pères de famille sur de simples soupçons; les portes de la ville transformées en gibet. J'ai vu toutes ces abominations. Je vois encore, et j'en frémis d'horreur, la rentrée triomphale des Tcherkess dans Sofia, après des battues dans les villages des environs; ils portaient en guise de trophées, au bout de leurs piques ou accrochées à l'arçon de leurs selles, les têtes de leurs victimes. Ne les plaignez pas, ceux qui mouraient dans cette année sinistre n'étaient pas les plus malheureux. Plaignez plutôt ces paysans qui, malgré un travail opiniâtre, n'avaient que du pain noir, fait en partie de paille et de son, quelques choux en saumure, et qu'on forçait à payer deux ou trois fois les mêmes contributions. C'est qu'il fallait bien que le gouverneur se fit, à la hâte, dans le courant de l'année une fortune assez ronde, puisque tel était l'usage. D'après les *Hatts* du sultan, les Bulgares ne devaient que trois jours de prestation par an, je les ai vus pourtant travailler sur des routes très éloignées de leurs villages, et cela vingt et trente jours durant, sans le moindre salaire.

Beaucoup de ces hommes que j'ai connus avant l'année 1877, humbles, rampants, supportant l'outrage et les mauvais traitements sans mot dire, blêmes de frayeur pendant les massacres, implorant du ciel un secours qu'ils n'osaient espérer, quêtant la pitié, n'osant même pas prier dans leurs temples en ces jours de malheur, mais invoquant silencieusement du fond de leur âme la protection du Tsar, appelant leurs frères les Russes comme des libérateurs ; beaucoup de ces malheureux sont bientôt devenus ministres, préfets,

Digitized by Google

députés. L'heure de la revanche a sonné. Presque tous les Bulgares se sont plus ou moins enrichis au moyen des propriétés des Turcs tombées à vil prix par le départ de ces derniers. Aujourd'hui, les Bulgares se redressent, portent la tête haute, ils ont le rang d'hommes, car ils sont libres. Mais à qui le doivent-ils?

Mgr Anthimos, le premier Exarque bulgare, implorait alors timidement les ambassadeurs à Constantinople. Deux hommes éminents, Dragan Zankoff et Marco Balabanoff, qui eux se souviennent parce qu'ils ont le cœur bien placé, s'en allaient, eux aussi, modestement à travers l'Europe solliciter l'appui des gouvernements et gagner des amis dans la presse européenne.

Les Russes entendirent la plainte de ce peuple de frères slaves, de chrétiens comme eux. On vit, en ces temps-là, les communautés religieuses vendre des objets de prix qui décoraient les églises pour contribuer à l'œuvre de la délivrance ; les particuliers donner des sommes considérables pour aider la mobilisation des troupes ; la veuve apportait son obole; tout le monde donnait: le pauvre lui-même prélevait sur l'aumône. Ce n'était ni une guerre dynastique, ni une guerre politique, c'était une croisade, une guerre sainte.

Les troupes russes se rendirent sur le Danube. Le prince Tcherkasky venait d'être nommé, par anticipation, gouverneur de la Bulgarie qu'on allait faire libre. Je vois encore, autour du gouverneur, tous ceux qui avaient souffert pour la cause bulgare. Dragan Zankoff, Balabanoff, Liubin Karaveloff, mort quelque temps après, Kiriako Zankoff, Bourmoff, Iconomoff, Stoïanoff et bien d'autres, aidaient le prince Tcherkasky de leur expérience pour l'organisation de leur pays. Bien loin, dans la masse confuse qui s'agitait autour de ces patriotes, se trouvaient des jeunes gens, venus de divers points de l'Europe où ils faisaient leur études, quelquefois aux frais de leurs parents, le plus souvent aux frais des sociétés russes. On avait besoin d'hommes pour la formation d'une légion bulgare, qui, sous le commandement du général Soboleff, devait prendre part à la lutte. Beaucoup de ces jeunes gens s'enrôlèrent sous la bannière à la double croix que es dames de la cour du Tsar avaient tenu à honneur de broder elles-mêmes. D'autres se destinaient à occuper des postes secondaires dans l'administration du pays. C'est parmi ces jeunes gens que se trouvaient la plupart

Digitized by Google

de ceux qui, aujourd'hui, gouvernent la Bulgarie et lui ont imposé leurs volontés : *Stambouloff*, qui n'avait que 22 ans et qui arrivait d'Odessa ; *Moutkouroff*, qui venait de je ne sais où ; *Natchevitch*, qui arrivait de Vienne où il faisait assez mal, dit-on, quelques modestes affaires commerciales ; *Stoïloff*, qui venait tout droit d'Heidelberg, à peine âgé d'une vingtaine d'années; *Grekoff* (1), qui avait jeté sa toge de juge roumain et, se souvenant qu'il était d'origine bulgare, obtenait un poste de président de tribunal en Bulgarie, et bien d'autres, qui, de près ou de loin, donnent aujourd'hui leur concours au gouvernement dictatorial de Stambouloff.

Les Russes traversent le Danube à Sistow, sous le feu meurtrier des Turcs, se jettent en avant, précédés par des héros de la taille de Skobeleff et Gourko, s'emparent du col de Schipka et arrivent rapidement dans la vallée de la Toundja. Les Bulgares se jettaient à leurs pieds : hommes, femmes, enfants se prosternaient devant leurs libérateurs ; ils rendaient grâces à Dieu, offraient des bouquets aux généraux et baisaient les mains des soldats.

Aucune apothéose, aucune légende, rien dans le passé historique de l'humanité ne peut surpasser en majesté, en noblesse, cet embrassement de deux peuples enfants d'une même race, adorateurs d'un même Dieu : l'un agissant au nom de la mission providentielle dont il se sait investi; l'autre livré depuis des siècles à la persécution et à la honte, ignoré jusqu'à ce jour de tous les peuples civilisés. La fraternité dans la gloire semblait avoir soudé à jamais leurs destinées, et la voix publique acclamait les acteurs de cette grande scène, comme des héros et des bienfaiteurs de l'humanité. Deux millions de gravures représentant Alexandre II, le libérateur, furent commandées en Russie par les comités bulgares. Il n'y a pas une famille, en Bulgarie ou en Roumélie, qui n'en possède une et ne l'ait placée à côté des images saintes qui ornent l'intérieur de toute habitation bulgare. Ce témoignage de reconnaissance n'était que justice. Pour délivrer les Bulgares, cent mille Russes sont restés sur les champs de bataille, et le trésor de l'Empire a dû verser la somme colossale de 3 milliards. La Russie n'a pas limité là ses bienfaits à l'égard des Bulgares. Elle leur

(1) M. Grekoff, qui ne manque pas de valeur, a fait ses études à Paris. Mais il était absolument inconnu de ses concitoyens avant la guerre de l'indépendance.

Digitized by Google

a donné, afin d'éviter toutes suspicions, un prince de race allemande; puis elle a laissé les Bulgares se donner une Constitution de leur choix. Et ce peuple, qui, la veille encore était esclave, qui avait subi une oppression de cinq siècles, chez qui l'instruction était à peu près nulle, qui ignorait la situation politique et la civilisation de l'Europe, qui n'avait aucune notion de la liberté politique des autres nations, a, sitôt son émancipation, été libre de se gouverner à sa guise. Les patriotes les plus connus et les plus éclairés : Zankoff, Balabanoff, Stoïanoff, Bourmoff, Branistky, Grekoff, furent invités à collaborer avec le prince Dondoukoff-Korsakoff, commissaire du gouvernement russe, à cette constitution bulgare d'un libéralisme extraordinaire et dont les bases ont été empruntées aux Constitutions de France et de Belgique. Une pareille Constitution dans les mains inexpérimentées des Bulgares, devait fatalement avoir de tristes conséquences. C'est cette Constitution qui est la source du mal; elle a donné naissance aux crises qui ont sévi depuis dans ce pays. Elle a été exploitée par les ambitieux; par le prince Alexandre d'abord, puis par Petko Karaveloff, et enfin par Stambouloff.

Les peuples de la vieille Europe ont mis plusieurs siècles et ont versé bien du sang pour arriver à se rendre digne d'une Constitution plus ou moins libérale; le peuple bulgare, du jour au lendemain, et alors que tout s'opposait à cette mesure, fut gratifié d'une Constitution qui surpasse en libéralisme toutes celles qui existent.

Est-ce la Russie qui, dans un but caché, a imposé cette Constitution à la Bulgarie; arme à deux tranchants dont les mains inhabiles des Bulgares ne pouvaient se servir? Non, c'est l'Europe. La Russie ne voulant pas que l'on suspectât ses intentions a laissé les plénipotentiaires des Puissances réunis à Berlin, libres de trancher cette question. Le traité de Berlin, élaboré par le prince de Bismarck et le comte Andrassy, décida que les Bulgares auraient une entière liberté à ce sujet.

Le prince Alexandre choisit son premier ministère dans la minorité de l'Assemblée de Tirnova. La Russie ne dit rien, mais le parti libéral bulgare proteste. Des élections législatives ont lieu : le parti Zankoff-Karaveloff, qui était celui des libéraux, arrive en majorité. Dès le premier *Sobranié*, les séances sont tumultueuses; on tient à la tribune des discours outrageants pour le prince. Les ministres, parmi lesquels était M. Grekoff, essaient de résister, mais ils sont insultés et

Digitized by Google

parmi les plus violents dans l'attaque se distingue M. Stambouloff, le chef actuel de la Régence.

Le prince Alexandre demande à la Russie de lui permettre de dissoudre la Chambre. Le Tsar répond que le prince est libre d'agir, sous sa propre responsabilité. La dissolution a lieu.

Le parti libéral avait six mois pour se préparer à de nouvelles élections, mais le prince voulait détruire la Constitution. Les libéraux s'organisent, s'agitent. J'étais alors à Sofia. Je les aidai du mieux que je pus, cédant aux sollicitations dont j'étais l'objet de leur part. Je travaillai avec eux aux proclamations qui furent envoyées aux cabinets d'Europe et à leurs représentants à Sofia; aux programmes politiques qui parurent en français et en bulgare dans l'organe du comité principal de Sofia, le *Tzelokoupina bulgaria*. On voulait montrer à l'Europe que la Constitution était bonne et que les libéraux étaient dignes de gouverner le pays. Le jour des élections arriva et, grâce à une propagande des plus actives organisée par Karaveloff, Stambouloff et Slaveykoff, les libéraux furent envoyés en foule à la Chambre. Enfin Karaveloff fut nommé ministre, ainsi que Zankoff.

La Russie, qui refusait d'intervenir dans les questions de politique intérieure, envoyait, par contre, des instructeurs à l'armée bulgare, qui s'organisait sous ses auspices, des canons et des fusils, des équipements et des provisions de guerre, sans qu'il en coûtât un denier au Trésor bulgare. Elle organisait la Banque nationale et défendait à Constantinople les intérêts de ce jeune pays, qui étaient très menacés. Le prince Alexandre, ne pouvant se résoudre à être en contact avec Karaveloff et Stambouloff, pour lesquels il éprouvait une répugnance excessive, demanda à la Russie l'autorisation de détruire la Constitution et de gouverner sans elle. Il y était fortement poussé par les agents de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Angleterre et aussi par celui de France. Le Tsar laissa encore une fois au prince liberté entière d'agir d'après ses propres inspirations. Le 17 avril 1881, l'état de siège est déclaré partout; le général Ernroth, ministre de la guerre, est placé à la tête du ministère. Quels sont les hommes qui s'opposent à la dictature du prince et qui ont le courage de défendre la Constitution? C'est Zankoff et Balabanoff, qui sont incarcérés pour ce motif. Stambouloff et Karaveloff, qui se disaient les chefs du parti national, les défenseurs des libertés bulgares, se sauvent en Roumélie !

Digitized by Google

Enfin le prince Alexandre se résigne à prendre un parti inattendu; il se tourne tout à coup du côté de l'Angleterre et de l'Autriche, et s'inspire dorénavant de leurs conseils. Il fait des avances à Karaveloff et à Stambouloff, rétablit la Constitution demandée, du reste, par tous les citoyens bulgares sans exception, se met à gouverner sous la protection des ennemis de la Russie, et affecte une indépendance provocante à l'égard du Tsar, Alexandre III, qui venait de succéder à son père. Les patriotes bulgares, c'est-à-dire les amis de la Russie, sont écartés des affaires; tous les fonctionnaires suspects de reconnaissance envers la Russie sont remplacés par des créatures de Karaveloff et de Stambouloff, qui avaient impudemment qualifié leur parti de *national*, alors qu'il n'était qu'un parti d'ambitieux.

La Russie manifesta alors très vivement son mécontentement. Ce furent des patriotes bulgares, indignés de la conduite du prince allemand et de son gouvernement, qui résolurent de venger l'affront fait à la nation libératrice. Le major Grouieff et le capitaine Bendereff, aidés de plusieurs autres officiers et du régiment Strouma-Polk, prirent seuls la résolution de renverser le prince de Battemberg. Zankoff et Clément Branitsky n'y furent pour rien. Ce n'est que le lendemain qu'ils furent avertis du fait qui venait de s'accomplir et invités par les officiers à se placer à la tête d'un gouvernement provisoire. Il le firent avec joie, sans doute, pour mettre un terme au règne des ambitieux et soustraire leur pays, qui doit tout à la Russie, aux influenees ennemies de celle-ci.

Mais Karaveloff, aidé de Stambouloff, avait bien organisé son parti pendant qu'il était premier ministre. Tous les fonctionnaires étaient à la dévotion de ces deux hommes; tous les comités de propagande, qui rayonnent jusqu'en Macédoine, leur obéissaient. Karaveloff, s'apercevant malheureusement trop tard du danger vers lequel courait son pays, tenta, au dernier moment, un rapprochement avec le parti vraiment national, dirigé par Zankoff, Balabanoff et les évêques.

Mais Karaveloff ne put entraîner son groupe, c'est-à-dire les fonctionnaires. Ceux-ci comprirent parfaitement que Karaveloff, faisant cause commune avec Zankoff, deviendrait un simple lieutenant de celui-ci et qu'eux seraient remplacés par les partisans de Zankoff. Stambouloff s'empressa de se substituer à Karaveloff, lorsque la défection de celui-ci fut connue et que le découragement commença à s'emparer

Digitized by Google

des fonctionnaires. Mais Stambouloff, ne pouvant laisser supposer que le parti de la résistance, à la tête duquel il s'était placé, n'avait d'autre but que celui de la conservation de ses intérêts, chercha un meilleur terrain et choisit comme programme politique la cause du prince déchu ; pour tous ceux, et c'est la grande majorité, qui ne connaissaient pas suffisamment la situation réelle en Bulgarie, le motif apparent invoqué par Stambouloff était acceptable et l'agent anglais M. Lasselles, qui connaissait cependant bien Stambouloff, puisqu'il résidait à Sofia depuis 1879, n'en voulut point voir d'autre. Qu'est, en somme, Stambouloff que presque personne ne connaissait avant la chute du prince de Battenberg et qui attire l'attention de l'Europe par la féroce dictature qu'il exerce actuellement ?

Stambouloff, alors que les Russes marchaient sur le Danube pour affranchir son pays, venait d'Odessa en compagnie de Karaveloff qui était maître d'école. Les Bulgares n'avaient jamais entendu parler de lui. Ce fut Karaveloff qui le présenta au comité bulgare de Bukharest; ce fut Karaveloff qui lui procura une petite situation dans l'administration du prince Tcherkasky et de son successeur le prince Dondoukoff-Korsakoff; ce fut enfin Karaveloff qui le fit élire député. Stambouloff arriva à la Chambre plein d'ardeur et décidé à se faire une place. Il en avait grandement besoin, car il ne possédait ni sou ni maille. Il n'avait que 23 ans et il en fallait 25 pour être député. Grâce à Karaveloff, son élection fut validée. Stambouloff commença par manifester une haine implacable et contre le prince et contre les ministres parmi lesquels se trouvaient : Balabanoff et Bourmoff, amis actuels de Zankoff; Grekoff, délégué actuel de la Bulgarie, nommé par Stambouloff, et Naschevitch, ministre actuel des affaires étrangères, désigné également par Stambouloff. Ses attaques furent si violentes, son ultra-radicalisme se manifesta si vivement qu'il fut cause de la dissolution du premier *Sobranié*, et se fit détester par les modérés du parti et les agents diplomatiques accrédités à Sofia, qui le considéraient comme un nihiliste enragé. Cependant, lorsqu'il se vit écarté de toutes les combinaisons ministérielles à cause de ses opinions et de sa tenue, qui déplaisaient au prince et aux agents diplomatiques, il se modéra et sa modération ne fit que s'accentuer de plus en plus, car ce qui primait chez lui, c'était l'ambition. Stambouloff et ses jeunes amis, devenus maîtres absolus de la situation après la chute successive du

Digitized by Google

prince Alexandre et du gouvernement provisoire de Zankoff, en avaient trop fait pour ne pas aller jusqu'au bout et, puisant librement dans les caisses de l'État, ils trouvèrent aisément des organes pour annoncer à l'Europe que le parti dirigé par Stambouloff était le parti de la nation, que lui et ses amis ne s'inspiraient que des intérêts du pays et avaient sa confiance.

Pour cacher leurs véritables intentions, Stambouloff et son parti appelèrent à eux ceux qui avaient été jusque-là leurs pires ennemis : Stoïloff, Grekoff et Naschevitch, les amis du prince.

Maître absolu de la situation, certain de la réussite, Stambouloff fit procéder à de nouvelles élections pour le *Vélika-Narodne-Sobranié*, qui devait confirmer, à Tirnova, ses actes. La grande majorité fut naturellement acquise au parti Stambouloff.

Quand on saura comment se font les élections en Bulgarie, on verra que Stambouloff et ses amis ont abusé indignement de l'Europe. Stambouloff essaie de faire croire que son parti est le parti national, ce qui est faux. Il essaie de faire croire que les élections dernières ont été sincères, ce qui est encore faux. Si la guerre civile éclate en Bulgarie, c'est lui qui en sera responsable, car il ne cherche qu'à sauvegarder sa situation qui serait perdue; et ses complices, les fonctionnaires actuels, se trouvent dans le même cas.

Les électeurs bulgares sont illettrés, inexpérimentés, et, habitués au despotisme par les Turcs, ils sont très respectueux de l'autorité établie. Sur 100 électeurs, il y en a bien 90 qui ne savent ni lire ni écrire.

Dans les communes, les bulletins de vote sont remis aux électeurs à la porte de la maison du fonctionnaire qui préside aux élections. Sur 10 électeurs, il y en a au moins 8 qui prennent le bulletin qu'on leur présente et vont religieusement le porter dans l'urne, sans savoir positivement pour qui ils votent. Le dépouillement est fait à l'heure et de la manière qu'il plaît au fonctionnaire en question. Les chiffres sont altérés. Le résultat est envoyé au chef-lieu le lendemain d'après ses tendances.

Il y a même des kmets (maires) qui, n'ayant vu aucun des électeurs de leur commune venir voter, envoient néanmoins le résultat du prétendu scrutin au chef-lieu de l'arrondissement.

Les altérations de chiffres s'opèrent de plusieurs manières, tantôt dans les communes, tantôt dans les chefs-lieux.

Digitized by Google

L'administration formée par Karaveloff et par Stambouloff, restant fidèle à ce dernier, puisque Karaveloff s'était retiré, le résultat des élections ne pouvait qu'être favorable à Stambouloff. Si le parti Zankoff a eu quelques-uns de ses partisans élus, c'est parce que M. Stambouloff l'a bien voulu et qu'il a vu là une tactique nécessaire.

La Bulgarie ignore le jugement que l'Europe porte sur les personnages qui la gouvernent; au fond, elle a toujours été attachée à la Russie, aux *Bratouski Rouski*, et dans la question bulgare, tout est supercherie et erreur. Le peuple bulgare est trompé par les ambitieux qui le mènent, et l'opinion du public européen est également égarée. Comment en peut-il être autrement? Jamais la vérité n'a été dite.

Le mouvement insurrectionnel provoqué par les officiers est dû à l'indignation que leur a inspirée la dictature du jeune Stambouloff et de ses jeunes amis.

Le prince Alexandre, lorsqu'il retourna à Sofia, pour abdiquer volontairement, avait répondu tristement à Stambouloff qui lui reprochait de céder à quelques officiers : *Oui, mais ce sont les meilleurs de l'armée bulgare*. En effet, la bataille de Slivnitza a été gagnée grâce à Bendereff, qui commandait l'aile droite de l'armée bulgare, grâce à Panoff qui commandait l'artillerie. La place de Widdine a pu résister aux Serbes, grâce à l'énergie de son commandant, le major Ouzounoff. Bendereff est proscrit, Panoff a été fusillé, Ouzounoff et Filoff, qui commandaient un régiment à Slivnitza, sont morts de leurs blessures après la récente affaire de Routschouk; Nikiforoff, qui a été ministre de la guerre, est maltraité dans sa prison; Grouieff, qui dirigeait l'école des *Yunke* (école militaire), est lui aussi proscrit, et enfin Karaveloff, qui a fait Stambouloff; Karaveloff, le maître, le guide, le protecteur de Stambouloff, est en prison, martyrisé par les séides de celui qui lui doit tout.

La Bulgarie ne peut être comparée aux autres pays : les hommes instruits y sont rares, les intelligences n'ont pas eu le temps de se faire jour; on ne peut se recommander que par les services rendus. Les personnes qui entourent Stambouloff portent-elles des noms chers aux bulgares? Non. Tandis que nous voyons, dans le camp opposé, tous les officiers qui ont donné à la Bulgarie quelque gloire militaire, et, dans l'élément civil, tous ceux qui ont travaillé pour la liberté de la Bulgarie, qui ont souffert pour leur pays, au temps de la domination ottomane, et qui

Digitized by Google

ont montré quelques capacités administratives et politiques : Zankoff, Balabanoff, qui étaient avec l'Exarque les véritables représentants de la nation bulgare; Bourmoff, qui a dû s'expatrier pour échapper aux Turcs; Slaveïkoff, le poète populaire, incarcéré plusieurs fois par ordre du gouvernement ottoman; Clément Branitsky, l'évêque le plus instruit de tout le clergé bulgare, et bien d'autres dont les noms rappellent les luttes des Bulgares contre leurs oppresseurs.

Il est temps que l'Europe soit éclairée sur ce qui se passe en Bulgarie ; il est temps que l'on soit fixé sur la valeur du dictateur, qui tient sous le joug ce pays, que les intrigues de quelques ambitieux menacent d'une ruine complète.

F. Bianconi.

Digitized by Google

CANAL INTEROCÉANIQUE
DU
NICARAGUA

Tous ceux qui s'intéressent à la grande entreprise française du canal de Panama, ont été vivement émus par le bill que le Sénat des États-Unis vient de voter le 22 février dernier. Il s'agit d'une garantie de cent millions de dollars (plus d'un demi-milliard de francs), que le gouvernement des États-Unis accorde à une Compagnie constituée pour la construction d'un canal interocéanique sur le territoire de la République du Nicaragua. Il y aurait, en effet, un danger considérable pour l'avenir du canal de Panama, s'il venait à s'ouvrir un autre passage à travers l'isthme, absorbant plus de la moitié du transit des deux océans. Au point de vue diplomatique, le vote du Sénat américain constitue en outre une immixtion isolée et exclusive de la Grande République dans les États de l'Amérique Centrale ; immixtion que les États-Unis se sont expressément interdite par le célèbre traité de Clayton-Bulwer. Cette ingérence dans les affaires du Centre-Amérique a une signification très caractéristique pour ceux qui se rappellent le bombardement de la ville de Grey-town, par les Etats-Unis, sous prétexte d'obtenir la réparation de prétendus dommages, mais en réalité, dans le but d'anéantir dans ces contrées le prestige et l'influence de l'Angleterre. Le vote du Sénat s'annonce bien comme une menace pour l'indépendance du Centre-Amérique et en particulier du Nicaragua.

Il est indispensable de reproduire ici le texte du célèbre traité de Clayton-Bulwer, conclu entre l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique. En voici l'article 1er :

« Le Gouvernement des États-Unis et celui de la Grande-Bretagne déclarent » par ces présentes (il s'agissait alors aussi d'un canal interocéanique, à tra- » vers le Nicaragua), que ni l'un ni l'autre ne prétendra jamais obtenir ou » conserver pour lui-même aucun contrôle exclusif sur le canal de naviga- » tion projeté, consentant à ce que ni l'un ni l'autre ne puisse jamais élever » ou maintenir aucunes fortifications qui pourraient commander ce canal

Digitized by Google

» ou être établies dans son voisinage; chacun d'eux renonçant à occuper, fortifier ou coloniser, comme à prendre ou à exercer aucun pouvoir sur les » États de Nicaragua, de Costa-Rica, sur la côte des Mosquites *ou sur aucune* » *partie de l'Amérique Centrale;* renonçant aussi de part et d'autre à profiter » d'aucune protection que l'un ou l'autre fournirait ou pourrait fournir, d'aucune alliance que l'un ou l'autre pourrait avoir sur ou avec aucun État ou » aucune Nation, dans le but d'élever ou de maintenir aucunes fortifications » de cette sorte, ou d'occuper, fortifier ou coloniser le Nicaragua, le Costa-Rica, la côte des Mosquites *ou aucune partie de l'Amérique Centrale,* ou de » prendre ou exercer un pouvoir quelconque sur les mêmes pays ; les États-Unis et la Grande-Bretagne renonçant également à tirer avantage d'aucune » intimité, ou à profiter d'aucune alliance, relation ou influence, que l'une » ou l'autre des parties pourrait avoir avec aucun des États ou des Gouvernements à travers les territoires desquels passerait le canal en question, » dans le but d'acquérir ou de prendre directement ou indirectement pour » les citoyens ou les sujets de l'une d'elles exclusivement, par rapport au » commerce ou à la navigation par ledit canal, aucuns droits ou avantages » qui ne seraient pas offerts dans les mêmes termes aux citoyens ou aux » sujets de l'autre également. »

Il est de toute évidence que la Grande-Bretagne va demander si le fait de garantir une compagnie américaine aussi puissante ne constitue pas d'ores et déjà une violation de la neutralité promise. Cette Compagnie aura, en effet, en toute propriété sur le territoire du Nicaragua une bande de terrain de plusieurs lieues de largeur, aux bords d'un canal de plus de 275 kilomètres de longueur ; en outre plus de 6,000 hectares sur les rives du Grand Lac ; elle aura aussi des ports, des dépôts de charbon et de marchandises. Personne ne saurait s'y tromper ; à la première réclamation de la Compagnie du canal contre l'État du Nicaragua, on verra apparaître les navires de guerre des États-Unis. Fondées ou non, les demandes de cette Compagnie ne pourront qu'être accueillies avec sympathie à Washington. Sans doute, depuis le bombardement et l'incendie de Grey-town, les États-Unis se sont abstenus de toute ingérence matérielle dans les affaires des républiques du Centre-Amérique ; mais ils ont sans cesse empêché une puissance européenne d'exercer une influence quelconque sur le territoire continental de l'Amérique. Sans remonter aux menées des États-Unis pour contrecarrer l'expédition française au Mexique, il suffit de rappeler leur hostilité constante contre l'œuvre du canal de Panama. C'est que le succès de cette immense entreprise serait pour la France

Digitized by Google

une source d'influence, comme il est déjà facile d'en juger par les résultats considérables qu'a produits le commencement de l'exécution. On compte certainement aux États-Unis sur le bill que le Sénat vient de voter pour provoquer un échec décisif; soit que les capitaux devenus craintifs n'osent plus s'engager dans cette affaire et que l'achèvement des travaux tarde indéfiniment; soit que la liquidation de l'entreprise devienne inévitable et que les Yankees recueillent les débris de l'affaire et en poursuivent l'achèvement à leur profit exclusif.

Quelques-uns pensent que le canal de Panama n'a pas à redouter cette concurrence. Ils croient qu'un canal à niveau l'emportera toujours sur un canal à écluses pour la grande navigation, qui recherchera le passage le plus court et le plus commode, et que par suite les États-Unis en seront pour leur garantie de cinq cents millions. Malheureusement ce raisonnement n'est pas rigoureusement exact. Pour les deux tiers, au moins, du transit entre les deux océans, le canal de Panama n'est pas la voie la plus courte. Tout le commerce américain se dirigeant vers les ports américains du Pacifique aura, en prenant la direction du Nicaragua, un avantage de 1,400 milles marins, soit quatorze jours environ de navigation de moins qu'en passant par le canal de Panama; et cela non seulement pour les navires allant de New-York à San Francisco, mais encore pour ceux venant des ports d'Europe à destination soit de San Francisco, soit de tout autre port de l'Amérique du Nord sur le Pacifique, et réciproquement. Le canal de Panama n'offre même pas d'avantage appréciable pour le transit des navires se rendant au Pérou ou au Chili; et les deux ports d'accès de ce canal sur l'Atlantique et sur le Pacifique offrent à la marine des dangers tels qu'on leur préférera probablement le passage par le canal du Nicaragua. Ce canal débouche en effet sur l'Atlantique au port de San Juan del Norte ou Grey-town, un des meilleurs ports de l'Amérique, et sur le Pacifique dans la magnifique baie de Fonseca appelée *la Perle des Ports*.

Un court historique des deux projets de Panama et du Nicaragua est indispensable pour l'intelligence de la question.

Il y a quelques années, un gentilhomme colombien, Antonio de Gogorza, obtint du gouvernement de Santa-Fé de Bogota la concession d'un canal interocéanique partant de la baie de Panama, remontant jusqu'au Chagres et suivant ensuite la vallée de ce fleuve jusqu'à

Digitized by Google

l'Atlantique. Le Sor Gogorza céda sa concession à un syndicat dont les principaux membres étaient le général Türr, MM. Bonaparte Wyse, Kohn-Reinach, banquier; Viot, industriel; Lescane-Perdoux, entrepreneur de travaux publics, etc., etc. A ce syndicat, qui avait formé un fonds de 60,000 francs pour faire les études préliminaires, se substitua plus tard la Compagnie fondée par M. de Lesseps;

On a souvent répété que la cession faite par le syndicat Gogorza à M. de Lesseps avait coûté fort cher aux actionnaires; que les études préliminaires, faites hâtivement et sans méthode, avaient été presque sans utilité; que le capital primitivement fixé pour la construction totale du canal avait déjà été absorbé plusieurs fois; enfin que les dépenses faites dépassaient au moins trois fois la valeur des travaux exécutés. Quelques-uns estiment à cinq milliards le capital nécessaire pour l'entreprise et croient qu'il faudra un délai trois fois plus long que celui qui a été primitivement fixé. Le célèbre ingénieur américain Menocal est de cet avis.

Mêmes controverses pour les chiffres du tonnage présumé, qui seraient absolument fantaisistes. Si bien qu'on en arrive avec les données vraisemblables à ne pouvoir rémunérer le capital engagé.

Ces réserves étaient nécessaires pour ne pas encourir le reproche d'enthousiasme irréfléchi qui offre de grands dangers dans une affaire de cette importance où le prestige de la France et l'épargne du plus grand nombre sont également engagés.

Quant au canal du Nicaragua, le projet n'est pas d'hier. Dès 1823, au sein de l'Assemblée constituante réunie pour donner un gouvernement nouveau à l'Amérique Centrale, un Nicaraguen, don Antonio Cerda, déclara qu'un passage entre les deux océans était une œuvre digne d'inaugurer le régime républicain et réclama d'un État libre ce que le despotisme avait réfusé pendant trois longs siècles. Son discours fut acclamé et le canal fut déclaré œuvre nationale. Mais la jeune République n'avait pas les ressources nécessaires pour cette entreprise gigantesque; il fallait obtenir le concours d'ingénieurs et de capitalistes européens. Le 18 septembre 1824 un projet de traité fut fait avec la maison Barklay et le gouvernement de l'Union, et la coupure à travers l'isthme fut fixée aux lacs du Nicaragua. Mais la maison Barklay hésita devant les difficultés de l'entreprise. — En 1826, le nouveau gouvernement présenta un projet de percement à deux

Digitized by Google

sociétés du Nord-Amérique : — en février, à la Compagnie Bourke et Lanos ; — en juin, à la maison Palmer et Cie de New-York. La première recula devant un engagement définitif ; la seconde présuma trop de ses forces et résilia plus tard son traité, faute de capitaux.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour trouver un nouveau point de jonction des deux océans, le Nicaragua conclut, en 1849, par son chargé d'affaires M. Castellon, un traité de concession du canal de Nicaragua par le fleuve San-Juan et les lacs, avec le prince Louis Napoléon, qui devint bientôt après, président de la République française. Plus tard, un jeune homme plein d'audace, M. Félix Belly, reprit le projet développé en 1844 par celui qui était alors empereur des Français, et parvint à conclure le 1er mai 1858 une convention avec MM. Mora, président de Costa-Rica, et Martinez, président de Nicaragua. Le nouveau projet ne suivait pas servilement le précédent. Les navires, en quittant le San-Juan, marchaient toujours à l'ouest sans sortir du Grand Lac et gagnaient le Pacifique à la baie de Salinas, une des dépendances de la baie de Fonseca, par un canal taillé à vif dans la montagne.

M. Belly revint en Europe avec son traité, dit Convention de Rivas, du lieu où il avait été signé, et un avant-projet dû au célèbre ingénieur Thomé de Gamcond, auteur d'un projet de tunnel sous la Manche. Mais les capitaux européens, vainement sollicités, se montrèrent réfractaires, et ce suprême effort en faveur du percement de l'isthme par les lacs du Nicaragua échoua encore. Comment les capitaux européens qui ont redouté le projet Belly, moins coûteux et beaucoup plus avantageux que le percement par le Panama, ont-ils eu une confiance absolue dans ce dernier projet? C'est le prestige de M. de Lesseps, et son succès antérieur au canal de Suez qui seuls expliquent cet engouement.

Les partisans résolus du canal de Panama déclarent que ce bill du Sénat américain n'est qu'une manœuvre pour discréditer l'entreprise de Panama, effrayer les capitaux, décourager les actionnaires et permettre aux États-Unis de s'emparer à peu de frais d'une œuvre qui sera alors menée rapidement à bonne fin. Ils sont convaincus que le bill ne recevra pas d'exécution, soit parce que les puissances signataires ou adhérentes au traité Clayton-Bulwer s'y opposeront, soit parce que le passage à travers le Nicaragua est plus long et plus difficile à

Digitized by Google

pratiquer par la marine, et plus coûteux pour elle que le passage par un canal à niveau.

Mais en face d'un acte positif comme le bill du 22 février, il faut raisonner dans l'hypothèse de l'exécution du canal du Nicaragua. Dans ce cas, on ne doit pas se dissimuler qu'en passant par Panama on traverse un pays marécageux, malsain, inhabité et presque inhabitable, n'offrant qu'un trajet de 30 milles marins il est vrai, mais constamment au milieu d'eaux stagnantes ou de rochers arides, où il n'y a pas un seul endroit propre à un grand établissement commercial, susceptible de servir d'abri aux navires, ou de devenir un vaste entrepôt pour les produits du sol. Bien différente serait la traversée par le Nicaragua. Aux deux extrémités, deux ports magnifiques ; sur le trajet, de vastes bassins naturels qui seraient bientôt bordés de docks immenses, des lacs où des flottes entières peuvent stationner, pour charger et décharger les cargaisons. C'est la partie la plus peuplée de l'isthme, la plus saine, la plus fertile. Cette région est arrosée par un grand nombre de rivières, de sorte que l'activité commerciale peut s'étendre aux points les plus éloignés dans l'intérieur. A lieu de 30 milles marins, ce canal aurait environ 276 milles en ligne droite ; sur ses deux rives, il y aurait sur plusieurs milliers de milles carrés des terres prenant aussitôt une valeur incalculable. Le canal du Nicaragua n'est donc pas seulement comme celui de Panama une voie de transit, c'est une source de richesse pour toute une contrée transformée bientôt en entrepôt le plus vaste du monde.

Dans ces conditions, malgré l'avantage qui résulte pour le trajet par Panama d'une traversée en canal, qui ne durera qu'une seule journée, on peut supposer que le transit s'effectuera pour les deux tiers par le Nicaragua, qui permet pour un grand nombre de destinations de gagner quatorze jours de navigation.

A tous égards le bill du Sénat américain, qu'il soit ou non suivi d'exécution, est un grand danger pour l'œuvre éminemment française entreprise par M. de Lesseps.

Les calculs faits par un Français, M. P. Blanchet, qui a une connaissance approfondie du Nicaragua, ne diffèrent pas sensiblement de ceux de M. Félix Belly : ce dernier donne au canal un développement effectif de 175 kilomètres pour ses deux branches, plus de 70 kilomètres environ de chenal dans le Grand Lac ; soit en tout 245 kilomètres

Digitized by Google

environ. Le projet de M. P. Blanchet comporte 270 kilomètres de mer à mer, dont 230 kilomètres en lac ou mer intérieure. Cette légère différence de parcours serait du reste largement rachetée par les facilités plus grandes données à la navigation par le double prolongement des lacs, d'un côté dans la vallée de San-Francisco et du fleuve San-Juan presque jusqu'à l'Atlantique, et de l'autre par la tranchée du seuil de Rivas, et la submersion de la vallée de Rio Grande au niveau des lacs, jusqu'à La Flor, où des bassins à écluses conduiraient les eaux du canal au niveau du Pacifique, dans le port de Brito. Cette différence de 25 kilomètres est donc une quantité négligeable, et ces deux projets au point de vue général donnent les mêmes avantages dans l'économie du temps de navigation.

Le projet américain étudié depuis plus de vingt-cinq ans par les ingénieurs et officiers de la marine des États-Unis ne diffère pas sensiblement de celui de M. P. Blanchet. Il n'utilise pas l'embouchure et le cours inférieur du fleuve San-Juan, mais il le côtoie en formant avec lui un angle aigu. Par là, l'ingénieur Menocal évite deux écluses sur la partie conduisant des lacs à l'Atlantique et réduit ainsi à trois le nombre des écluses nécessaires. — Du côté du Pacifique, le canal en quittant les lacs, coupe le seuil de Rivas, comme le projet Blanchet, suit la vallée de Rio-Grande par une profonde tranchée, et toujours, avec M. Blanchet, débouche au port de Brito. Cette branche du canal a quatre écluses. C'est donc en tout sept écluses. Actuellement l'ingénieur Menocal est sur les lieux avec un grand nombre d'officiers américains, et recueille toutes les données nécessaires pour justifier devant l'opinion ses vastes conceptions. Le président de la République du Nicaragua, dans son dernier Message, annonce qu'il est prêt à donner tout son concours à cette grande œuvre nationale et humanitaire, pour qu'elle soit rapidement terminée.

Le gens versés dans la politique du nouveau continent se demandent quelles seront les conséquences de ce grand acte, en ce qui touche l'indépendance du Centre-Amérique et notamment du Nicaragua. Il nous faut rappeler ici la fameuse *doctrine Monroë*, qui fut formulée pour la première fois dans le Message du président de ce nom, le 2 décembre 1823. En voici les termes :

« Nous devons à notre bonne foi, aux relations amicales qui existent entre » les États-Unis et les puissances Européennes de déclarer que nous consi-

Digitized by Google

» dérons toute tentative de leur part d'étendre leur système à quelque partie
» de cet hémisphère, comme dangereuse pour notre tranquillité et notre
» sûreté. En ce qui concerne les colonies et les dépendances actuelles, nous
» ne sommes pas intervenus et nous n'interviendrons pas dans leurs affaires.
» Mais quant aux pays qui ont proclamé leur affranchissement, qui l'ont
» maintenu, et dont nous avons reconnu l'indépendance, après de mûres ré-
» flexions et d'après les principes de la justice, nous ne pourrions envisager
» l'intervention d'un pouvoir Européen quelconque, dans le but de les oppri-
» mer ou de les contrôler d'aucune manière, que comme une manifestation
» de dispositions hostiles envers les États-Unis. »

Ces paroles répondaient au sentiment public des Américains; en 1826 les délégués des diverses Républiques émancipées du joug espagnol souscrivirent à ce programme dans un Congrès tenu à Panama, et consacrèrent la doctrine Monroë par une déclaration solennelle; en 1853 le Congrès des États-Unis se rangea à l'unanimité derrière M. Seward qui s'était déclaré « radicalement opposé en tout temps, » maintenant, désormais et pour toujours, en dépit des périls et des » éventualités possibles, à tout projet de n'importe quelle puissance » étrangère sur les États de ce continent ».

C'est en se basant sur cette doctrine et en la faisant respecter par tous les moyens,. que les États-Unis ont jusqu'ici maintenu vis-à-vis des puissances Européennes, l'indépendance et l'intégrité des petites Républiques américaines; mais si les États-Unis appliquent aux Européens la doctrine Monroë, ils ne se considèrent pas comme obligés par elle à respecter l'indépendance des États de l'Amérique. Le Mexique en a fait la dure expérience, et si son indépendance, menacée par l'établissement impérial de Maximilien, a été maintenue par les États-Unis, ceux-ci avaient peu de temps auparavant conquis et amené à l'Union le territoire du Texas et, antérieurement, celui de la Californie. Il est permis de croire que s'ils ont défendu le Mexique avec tant d'âpreté, c'est qu'ils considèrent tous les territoires de cette République comme devant un jour leur appartenir : on sait qu'ils dirigent sans cesse leur émigration de ce côté.

Les puissances Européennes ont-elles été à l'abri de l'intervention des États-Unis, malgré la déclaration de neutralité du message Monroë vis-à-vis des colonies actuelles de ces puissances (1) ? Demandez-

(1) M. A. Soulange Bodin a publié sur ce sujet en 1885 un article très remarquable dans la *Revue Britannique*.

Digitized by Google

e à l'Espagne dont la colonie de Cuba est périodiquement envahie par des flibustiers américains, agents désavoués, il est vrai, mais agents réels de la grande République qui convoite la perle des Antilles.

Si les États-Unis repoussent toute intervention européenne, sur e continent américain ; si tout récemment, agissant en vertu de cette même doctrine, ils ont empêché une injuste agression de la Grande-Bretagne contre la petite République d'Haïti, ils ne se privent pas, quand ils croient leurs intérêts en jeu, d'intervenir ouvertement dans les affaires des Républiques dont ils n'ont rien à redouter. L'Amérique Centrale, depuis son mancipation jusqu'à ce jour, a été l'objet de plusieurs tentatives de ce genre de la part des États-Unis ; la plus célèbre est celle de l'aventurier Walker qui un instant fut le maître du Nicaragua, et contre lequel les cinq Républiques du Centre-Amérique, conscientes de leur solidarité, réunirent leurs efforts. Ces Républiques réussirent à chasser ce forban, qui ne tarda pas à revenir sur le théâtre de ses premiers exploits avec une nouvelle expédition préparée ouvertement aux États-Unis ; mais la réprobation universelle força enfin le gouvernement du Président Buchanan à mettre fin lui-même aux exploits de ce flibustier.

Walker n'avait pas réussi, mais il avait retardé de plusieurs années le développement de la civilisation, du commerce et de l'industrie dans les Républiques du Centre-Amérique. S'il eût réussi, les États-Unis étaient et demeuraient les maîtres de ces régions que la nature semble avoir destinées au transit du commerce du monde.

On soutiendrait vainement que Walker n'agissait pas avec l'appui des États-Unis. Ce concours se manifesta d'abord par le transport de ses troupes par les navires de la Compagnie américaine de transit, puis par l'enrôlement aux États-Unis et l'embarquement, sans opposition du gouvernement, des hommes qui allaient grossir ses bandes, enfin, par des souscriptions destinées à subventionner son expédition et faites publiquement. Le terrible bombardement de Grey-town (San Juan del Norte) et son incendie par le capitaine Hollins de la corvette américaine de guerre *la Cyane*, doit aussi fort donner à réfléchir aux autorités du Nicaragua et du Centre-Amérique. Nous n'ignorons pas que S. E. don Iose Pasos, ministre du Nicaragua à Londres, a déjà, par ordre de son gouvernement, réfuté les bruits d'après lesquels le Nicaragua aurait concédé à la Compagnie américaine la pleine propriété

Digitized by Google

de trois lieues de territoire de chaque côté du canal, et aux États-Unis la police exclusive du canal et de ce territoire, avec faculté d'y construire des forts. Nous n'ignorons pas non plus que ce prétendu traité sera péremptoirement démenti par l'ouvrage que le gouvernement nicaraguen fait actuellement publier en français, anglais et espagnol, et nous ne doutons pas que le patriotisme bien connu de S. E. le Président de la République du Nicaragua n'eût repoussé comme un outrage la seule proposition d'un pareil traité. Mais la ville de Grey-town n'avait pas non plus fait de traité avec les États-Unis; elle avait seulement concédé temporairement, avec faculté de les reprendre quand elle en aurait besoin, des terrains à une Compagnie américaine; la Compagnie ne devait occuper ces terrains que moyennant un loyer qu'elle n'a jamais payé; elle avait occupé en outre des terrains qui ne lui étaient ni loués ni concédés, et lorsque la ville de Grey-town a voulu reprendre les terrains loués dont le loyer n'était pas payé et ceux qu'on occupait sans aucun titre et qui lui devenaient nécessaires, la grande République a mis sa puissance au service de la Compagnie américaine: elle a bombardé, puis incendié la malheureuse ville.

S'il plaît aux États-Unis de soulever des conflits avec le Centre-Amérique, les prétextes ne lui feront pas défaut. D'ailleurs la construction du canal et le développement commercial qui en sera la conséquence forcée, amèneront au Nicaragua une masse d'aventuriers yankees, et l'étude attentive que nous avons faite de l'esprit envahissant de la race anglo-saxonne, nous fait craindre dans un avenir peu éloigné des tentatives d'absorption du territoire occupé par le canal. Peut-être alors l'Europe dont les intérêts vitaux se trouveront menacés, s'emparera-t-elle à son tour de la doctrine Monroë, en ce qu'elle a de juste et de bon pour la protection des faibles, et obligera-t-elle la Grande République à respecter elle-même l'indépendance de ceux qui ne sauraient lui résister.

Nous avons de profondes sympathies pour les nations du Centre-Amérique; nous serons heureux de tout ce qui pourra contribuer au développement de leur commerce et de leur industrie; le canal du Nicaragua ouvrira certainement pour ces Républiques une ère de grande prospérité, mais nous ne pouvons dissimuler nos appréhensions; et si nous sommes assuré que les citoyens des cinq Républiques de Guatemala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua et Costa-Rica

Digitized by Google

sauront combattre et mourir au besoin pour leur indépendance, nous n'en craignons pas moins que l'ouverture du canal ne marque le commencement de luttes sanglantes et de rivalités effrénées pour la possession des territoires qu'il traversera.

Le traité de Clayton-Bulwer, dont nous avons reproduit l'article 1er, a bien posé entre l'Angleterre et les États-Unis et entre les nations qui y ont adhéré, les règles qui doivent régir leur conduite, relativement à ce canal ou à tout autre réunissant les deux océans; mais les États-Unis ne se croiront-ils pas assez forts pour s'affranchir des obligations qu'ils ont solennellement souscrites et acceptées? Le vote du bill du 22 février nous le fait craindre; et la doctrine Monroë aidant, ils peuvent arrêter l'essor des jeunes Républiques hispano-américaines, ou le confisquer entièrement au profit et à la plus grande gloire de l'absorbante République des États-Unis. L'Europe laissera-t-elle faire?

Dans tous les cas, voilà bien des points noirs à notre horizon, du côté de l'Amérique Centrale : risques de l'épargne française engagée dans le canal de Panama; — risques de brouille et même de conflit avec la République des États-Unis, si elle veut s'affranchir du traité de Clayton-Bulwer, et substituer son autorité, sur le passage du canal, à celle de l'État du Nicaragua. Il est vrai que l'Europe entière serait intéressée dans la question, et que cela peut donner à réfléchir aux hommes d'État américains. Nous nous méfions néanmoins, et quoique nous ayons toujours désiré le percement du canal de Nicaragua, quoique nous le considérions comme un des plus grands bienfaits pour le Centre-Amérique, dès le moment que ce bienfait est l'œuvre exclusive des États-Unis, nous serions tentés de dire aux peuples de ces riches et sympathiques contrées : Craignez les Yankees *et dona ferentes*.

GUSTAVE DE BELOT

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que, sur la proposition du général Barillas, président de la République de Guatémala, et de son ministre des Affaires étrangères, M. Cruz, un traité d'alliance défensive vient d'être conclu entre les cinq républiques du Centre-Amérique, Guatémala, Salvador, Honduras, Costa-Rica et Nicaragua, qui, en cas d'agression étrangère, mettront en commun leurs forces de terre et de mer.

Barillas et Cruz ont bien mérité de la patrie commune en prenant des mesures pour défendre son indépendance. G. DE B.

Digitized by Google

VOYAGE EN RUSSIE

(Suite) (1).

IV

La Petite-Russie. — Coup d'œil historique. — Les *Doumas* cosaques. — Les *Achoumaks*. Les *Lirniki*. — Littérature petite-russe. — Caractère national. — Beautés de l'Ukraine. — Les Steppes. — Scène de village. — Aux veillées. — Agriculture et production.

En partant de Kief pour me rendre à Moscou, j'avais le choix entre deux itinéraires. Le plus court était de prendre la ligne de Koursk et de remonter au nord par Orel et Toula. Mais cet itinéraire ne me séduisait pas. Qu'aurai-je vu d'intéressant? Le gouvernement de Koursk se recommande, il est vrai, par la fertilité de son sol, car le *tchernoziom* (2) y atteint une profondeur considérable. Mais comme c'est une région essentiellement agricole, je n'y aurais rien trouvé de bien intéressant, après avoir parcouru la Podolie et le gouvernement de Kief.

Quant à Toula, ne trouve-t-on pas sur tous les marchés de la Russie les couteaux et les samovars qui s'y fabriquent?

Il me restait le second itinéraire, plus long et plus fatigant, il est vrai, mais aussi plus attrayant. Il ne s'agissait rien moins que de parcourir la Petite-Russie, le pays du Don, et de remonter au nord vers Moscou, en suivant la Volga. C'est à quoi je me décidai.

En conséquence, revenant sur mes pas, et prenant la ligne de Fastovo-Znamenka-Kharkof, je pénétrai dans le cœur de cette charmante Ukraine, dont les beautés ont inspiré trois poètes appartenant à des peuples frères : le poète polonais Bohdan Zaleski, mort récemment à Villepreux, près de Paris, le poète petit-russe Schevtchenko, et Gogol. Ce dernier écrivit en prose, mais ses descriptions de l'U-

(1) Voir la *Revue Française*, t. IV, p. 495 (n° 24 décembre, 1886); et t. V. p. 161, (n° 27, mars 1887).

(2) Terre noire. Le Tchernoziom ou terre végétale produit par la décomposition des herbes, s'étend en large zone des Carpathes à l'Oural.

Digitized by Google

kraine dans ses *Soirées à la ferme de Dikanka* (1) valent les plus beaux vers du monde.

Les Petits-Russes qui sont au nombre de onze à douze millions (sans compter leurs frères de Galicie) se trouvent dans les gouvernements de Volhynie, de Kief, de Podolie, de Poltava, de Tchernigof, de Kharkof, et se sont même avancés jusque dans les gouvernements de Koursk, de Voronège, d'Ekatérinoslave, et dans le bassin du Don. L'histoire de la Petite-Russie s'identifie avec celle de Kief. Mais elle offre beaucoup de points douteux, sur lesquelles la lumière ne s'est pas encore faite, et qui cependant sont d'une grande importance. Comment se fait-il, par exemple, que les *bylines*, qui se rapportent à Vladimir, le beau soleil et à Kief, aient disparu complètement de la Petite-Russie, et se retrouvent sur les bords du lac Onéga, dans le gouvernement d'Olonetz, et en général, dans le partie septentrionale de la Russie, où elles ont été recueillis par Rybnikof, Hilferding et autres savants? Comment se fait-il que la la langue des *doumas* ukrainiennes, qui célèbrent les exploits des Cosaques, diffère totalement de la langue des *bylines* du cercle Kiévien?

Ces questions ne peuvent s'expliquer que par un puissant mouvement d'émigration, volontaire ou forcé, qui se serait produit aux douzième et treizième siècles, lorsque Kief fut saccagé par les princes Rurikovitches qui avaient émigré au nord et qui, jaloux de la prédominance de Kief, voulaient la supplanter, puis par les Tatars qui ravagèrent à leur aise toute cette région pendant près de cent ans, jusqu'au moment où ils furent expulsés par le prince lithuanien, Gédimine (1320).

Un fait qui est avéré, c'est que la Grande-Russie fut en grande partie colonisée par les Petits-Russes. Le mouvement colonisateur, parti de la région de Kief, s'étendit au nord et au nord-est où les princes Rurikovitches fondèrent les principautés de Souzdale, de Vladimir et de Rostof. Les bardes et les colons, qui suivirent les princes ou qui s'enfuirent devant les Tatars, emportèrent avec eux les traditions de leur patrie, le culte des héros nationaux et les chants qui les célébraient; et aujourd'hui que la civilisation a pénétré dans les

(1) Premier volume des œuvres de Gogol (Moscou, 1884).

Digitized by Google

anciennes principautés des Rurikovitches, c'est plus au nord, dans la région des lacs et des forêts, au milieu de leurs populations grossières, qu'il faut rechercher ces *bylines*. Dans la Petite-Russie, au contraire, la conquête tatare rompit le fil des traditions historiques. L'antique *Rouss* a disparu; sa place est prise par un peuple nouveau. Lors de sa conquête par la Lithuanie et de sa réunion à la Pologne, la Petite-Russie ne présentait plus que d'immenses steppes désertes et incultes, que sillonnaient des bandes de Tartars avides de pillage et de butin. Aux quinzième et seizième siècles, la colonisation, attirée par la richesse du sol, reprend possession de ces contrées. De nouveaux centres s'y créent sous la protection des forteresses construites par les Polonais. Des seigneurs polonais lithuaniens obtiennent de vastes concessions de terrains. La royauté elle-même, entraînée par l'exemple, y institue des starosties.

Pour y attirer les colons, les concessionnaires leur promettent toutes sortes de franchises, pour une durée de vingt et même de trente ans. Ils assurent l'impunité à ceux qui ont des démêlés avec la justice. Le prince Lubomirski fait publier dans les foires que si quelqu'un venait à lui nanti de la femme ou des bœufs de son voisin, il le défendrait contre toute poursuite. Le comte Zamoyski promettait que « les vauriens, qui auraient tué père, mère, frère et même leur seigneur, trouveraient chez lui asile et protection contre les lois ». Bientôt l'Ukraine se colonise et se peuple avec la rapidité du *far west* américain. La charrue remue cette terre noire qui ne demandait qu'à produire, et d'une fertilité si prodigieuse que chaque grain qu'on y jetait, donnait une récolte fabuleuse. Dans les steppes incultes, les herbes poussaient si haut, que d'énormes bœufs disparaissaient avec leurs cornes. A l'origine, la colonisation n'osait dépasser les forteresses de Braclaw, de Bar, de Vinniça et de Kief. Plus tard, elle s'avance jusqu'à Houman, Tchihirine, Tcherkassy, etc. Au delà, s'étendaient les *champs sauvages*.

Les Nogaïs qui habitaient la Crimée et les embouchures du Dniestr, du Boug et du Dniepr, cherchèrent naturellement à arrêter les progrès de cette colonisation. Ils étaient en outre excités par l'appât d'un riche butin. Aussi les colons se virent-ils obligés d'en venir aux prises avec les Tatars, comme les pionniers du *far-west* américain avec les Indiens. Les Tatars, dans leurs incursions en Volhynie et en

Digitized by Google

Podolie, mettaient tout à feu et à sang ; ils enlevaient hommes, femmes et jeunes filles qu'ils revendaient ensuite sur les marchés turcs. Selon les chroniqueurs polonais, en 1516, ils firent cinq mille prisonniers; en 1537, quinze mille et, en 1575, trente-cinq mille.

Cette guerre incessante avec les Tatars donna naissance à l'institution des Cosaques-Zaporogues et des Cosaques de l'Ukraine. Les premiers, sorte de confrérie militaire, s'installèrent audacieusement dans les îles du Dniepr, au delà des cataractes (1), en aval d'Ekatérinoslave, sur un territoire réclamé par les Tatars et, empruntant à leurs ennemis leurs armes et leur tactique, leur firent une guerre acharnée. Ces Cosaques-Zaporogues étaient tous Petits-Russes et professaient la religion orthodoxe. Les Cosaques ukraïniens qui, à la longue, formèrent vingts *polks* (régiments) étaient chargés par les seigneurs de garder les forteresses et les frontières. Les Polonais avaient donc en eux des alliés fort sérieux. Mais les choses ne tardèrent pas à s'embrouiller. Les franchises accordées aux colons Ukraïniens par les seigneurs, n'étaient, nous l'avons dit, que temporaires. A leur expiration, les grands propriétaires revendiquèrent leurs droits seigneuriaux, et réduisirent ces colons à la triste condition de serfs. La Diète polonaise, de son côté, avait de bonnes raisons pour appuyer les seigneurs. Il lui fallait tenir en bride les Cosaques Ukraïniens et Zaporogues, qui, même en temps de paix, guerroyaient contre les Tatars, ce qui exposait les provinces petites-russes à de terribles représailles ; elle redoutait en outre que la royauté ne s'appuyât sur les Cosaques pour recouvrer ses privilèges amoindris. Elle veilla donc avec soin à diminuer le nombre des Cosaques *enregistrés*, c'est-à-dire libres et astreints aux service militaire. Le reste, nous l'avons dit, fut soumis à la corvée et dut payer une foule d'impôts : la redevance, la dîme, l'impôt de la pêche, de la mouture, etc. Bon nombre de seigneurs avaient affermé leur terres aux Juifs, et ces derniers ne se faisaient pas faute de rançonner le Cosaque. Ainsi celui-ci ne pouvait se marier ni baptiser son enfant sans la permission du juif. Dans les biens de la couronne, les starostas, les sous-starostas et les troupes royales pillaient le pays sans vergogne. Bientôt, à l'esclavage vint s'ajouter la persécution religieuse. Les jésuites firent une propagande active en

(1) D'où l'épithète de : Zaporogues (*Za* au-delà et *Porog* cataracte).

Digitized by Google

faveur de l'*Union*. Elle ne trouva de partisans que parmi la noblesse petite-russe et la bourgeoisie des villes. Les Wiszniewski, les Czartoryski, les Sangouszko, les Oginski, les Sapiéha, etc., en embrassant le catholicisme, pouvaient contracter des alliances avec les grandes familles de Pologne, et entrer de plain-pied dans l'oligarchie polonaise. La bourgeoisie obtenait, par elle, les privilèges de Magdebourg. Le peuple seul résista ; cet asservissement social, politique et religieux lui semblait lourd, après tant d'années de liberté. Il y eut plusieurs révoltes partielles qui n'aboutirent pas, et la répression ne fut que plus terrible.

L'Ukraine frémissante attendait son sauveur... Il parut... C'était Bohdan Chmielnicki soutenu par les Zaporogues ; il appela à lui l'Ukranie tout entière et ébranla la Pologne jusque dans ses fondements (1648). Son plan primitif était d'assurer aux Cosaques leurs anciens droits. Mais enivré par ses succès et entraîné par le peuple qui voulait tout entier être compris dans les Cosaques libres, il rêva de faire de la Petite-Russie une troisième partie de la Pologne. La Diète polonaise, cédant à un entêtement absurde, aveugle, qui devait la perdre, et influencée par la coterie des magnats ukraïniens qui redoutaient de se voir enlever leurs serfs, refusa d'octroyer à Chmielnicki les concessions qu'il demandait, et celui-ci désespérant de voir ses projets réussir, dut faire acte de soumission au Tsar de Moscou (1654). Plus tard, le traité d'Androussovo, qui intervint entre la Pologne et la Russie, reconnut à cette dernière Kief et la rive gauche du Dniepr. Plusieurs hetmans intelligents comme Vyhovsky, Doroszenko et plus tard Mazepa, comprenant que l'organisation libre des Cosaques était incompatible avec le régime centralisateur moscovite, voulurent reprendre le projet de Chmielnicki et nouèrent des négociations avec la Pologne. Mais la masse que la persécution religieuse avait le plus aigrie, refusa de les suivre. L'organisation cosaque disparut aussi sur la rive droite du Dniepr, qui était restée à la Pologne. Les persécutions des magnats polonais, qui n'avaient rien appris ni rien oublié, provoquèrent la sanglante insurrection des Haïdamaks, fomentée par les Zaporogues et qui débuta par le massacre de Houman. Le partage de la Pologne qui donna cette région à la Russie, fit cesser la guerre civile. Les Zaporogues furent aussi anéantis (1775). L'institution des Cosaques avait, du reste, perdu toute raison d'être, depuis la soumission de la Crimée.

Digitized by Google

Tous ces événements ont été et sont encore l'objet de graves discussions entre les écrivains russes et les écrivains polonais. Pour ma part, je trouve une grande analogie entre les guerres des Cosaques et la guerre de l'indépendance dans les États-Unis. Les Américains, après avoir lutté pied à pied contre les Indiens qu'ils firent reculer, secouèrent le joug de l'Angleterre. La même chose se passa en Ukraine. Remplacez les Indiens par les Tatars, les colons américains par les Cosaques, l'Angleterre par la Pologne, et vous aurez la clef de tous ces bouleversements.

Le Cosaque, comme l'*Outlaw* américain, avait soif de liberté. La chanson le dit :

Le Cosaque n'a jamais connu de pan (1)
Il est né dans la steppe,
D'homme il est devenu oiseau,
Car il a grandi sur l'étrier.

Si la Petite-Russie a perdu le souvenir des *bylines* du cycle vladimirien, qui se réfugièrent au Nord avec les colons de Souzdalie, elle a en revanche un riche trésor de poésie épique, de *doumas*, que l'on peut hardiment appeler poésie cosaque, car l'idéal de ces chants, c'est le Cosaque dans sa lutte contre le Tatar, puis plus tard contre le Polonais, le *Lach*. A l'opposé des *bylines*, la *douma* est le récit et la peinture d'événements réels. Le ton en est triste; l'exposition se rapproche plutôt de la prose que de la poésie; le rythme en est libre, inégal; il y a des vers sans rimes, d'autres qui n'ont pour toute rime que la voyelle finale.

Les *doumas* qui se rapportent à la période tatare, dépeignent surtout les ravages faits par ces barbares et les souffrances des captifs.

L'Ukraine est triste, car on ne peut y vivre,
La horde a écrasé sous ses chevaux les petits enfants,
Elle a écrasé les petits, elle a enlevé les grands,
Leur a lié les mains derrière le dos, et les a traînés devant le Khan.

Elles font entendre les gémissements des captifs :

(1) Seigneur.

Digitized by Google

O toi, terre turque, foi bousourmane (1),
Toi qui as enlevé des chrétiens,
Tu en as arraché plus d'un à son père et à sa mère,
Plus d'un frère à sa sœur,
Plus d'un mari à sa femme fidèle.
Délivre, Seigneur, tous les malheureux esclaves
Du lourd esclavage turc...

Elles célèbrent Marousia Bogouslavka qui, bien que devenue turque et favorite d'un pacha, délivre ses compatriotes le jour de Pâques. Elles nous montrent le Cosaque Baïda (nom de guerre du prince Wiszniewski) suspendu à des crochets de fer pour avoir refusé d'épouser la fille du sultan, et abattant de ses flèches le sultan, sa femme et sa fille. Plus loin, c'est l'ataman Koschko, qui se rend maître de la galère turque sur laquelle il ramait avec les siens.

Les *doumas* de la seconde période, c'est-à-dire de la lutte des Cosaques contre les Polonais, sont l'expression fidèle des sentiments du peuple.

Après avoir maudit les Polonais, « fils de chiens », et les fermiers juifs, elles chantent les exploits de Chmielnicki, auquel elles donnent le nom de : *Ataman-batko* (2); elles poussent un cri de joie en voyant la délivrance de l'Ukraine :

Rien n'est plus beau, rien n'est meilleur,
Que chez nous en Ukranie,
Il n'y a plus de Lach, il n'y a plus de juif;
Il n'y aura plus d'union.

Elles pleurent la mort du colonel Netchaï qui n'avait pas voulu se soumettre au traité de Zborovo.

Le peuple, par la voix de ses *doumas*, reproche à Chmielnicki d'avoir signé avec les Polonais le traité de Biélotserkief, qui réduisait le nombre des Cosaques enregistrés et permettait aux Polonais de tenir garnison en Ukraine; puis elle le maudit pour avoir permis aux Tatars, ses alliés, de ravager le pays et de faire des captifs.

---

(1) Le peuple russe donne le nom de *bousourman* a tout ce qui n'est pas chrétien.
(2) Petit père.

Digitized by Google

Dieu veuille que la première balle ne te manque pas,
Que la seconde t'atteigne
Et te frappe au cœur!

Au milieu des troubles qui suivirent la mort de Chmielnicki, et qui ne prirent fin qu'à la suppression des Cosaques, le peuple, dans ses *doumas*, observe, d'un œil attentif, tous les personnages qui défilent devant lui. Il réserve sa colère pour ceux qui veulent se rapprocher des Polonais. Vyhovsky et plus tard Mazepa sont des traîtres, des excommuniés, des chiens maudits. Toutes ses sympathies sont pour ceux qui défendent « la foi orthodoxe et le tsar blanc », pour Douschkar et Paléï.

La *douma* fait encore entendre deux fois sa voix : lors de la révolte des Haïdamaks et la destruction de la *Sitch* des Zaporogues.

Oh! notre vie est finie
Notre vie de bourlaks
Ah! si elle revenait
Notre glorieuse vie de Cosaques!
Frères, prenez dans vos mains
Du sable et semez-le,
Votre vie reviendra
Quand ce sable germera.

A côté du Cosaque libre, aventureux, aimant la bataille, la *doumá* ukraïnienne nous parle aussi du *Tchoumak*, de ce Cosaque commerçant qui faisait le commerce entre l'Ukraine et la Crimée. Son rôle, pour n'être pas brillant, n'en était pas moins dangereux.

Les *Tchoumaks* étaient réunis en associations commandées par des atamans. La longue file de leurs chariots attelés de bœufs s'enfonçait dans les steppes; ils allaient chercher du sel en Crimée, du poisson sur le Don et des marchandises à Otchakof. En tête s'avançait le chariot de l'ataman, surmonté d'un coq devant réveiller les voyageurs. Lorsque la caravane avait franchi les postes des Cosaques Zaporogues, les *Tchoumaks* trempaient leurs vêtements dans le goudron, afin de se protéger contre la peste. *L'yarlik* que leur envoyait le Khan ne les protégeait pas toujours contre les bandes de brigands qui infestaient les steppes. En cas d'attaque, ils formaient un carré avec leur chariots,

Digitized by Google

et se défendaient dans cette enceinte. Quelquefois, ils trouvaient dans les steppes une mort sans gloire.

Naturellement, le départ des *tchoumaks* ne se faisait pas sans déchirements de cœur.

La femme court après son mari,
Elle retourne la voiture,
Dételle les bœufs
Et l'appelle son cœur.

La *douma* entonne un chant de victoire lorsque les *tchoumaks* ont défait les maraudeurs qui les attaquaient; elle pleure leur mort lorsqu'ils périssent sous les coups des Tatars.

Quelquefois aussi le *Tchoumak* succombe à la maladie.

Alors, l'ataman vient à lui,
Lui prend la main et le plaint :
« Mon ataman, tu me plains,
Ote-moi mon joupan... et couvre-moi,
Prends mes bœufs, mes chariots et enterre-moi,
Prends mon argent, mon or et fais prier pour moi...
Mes bœufs gris, qui sera votre maître? »

Naturellement, l'attelage du *Tchoumak* joue un rôle dans ces chants. Les bœufs pressentent la mort de leur maître et refusent de boire. Ce sont eux qui, au retour, annoncent à leur maîtresse, la mort de leur maître :

Les bœufs mugissent sous le joug,
Car on a enterré le Tchoumak *en pays étranger.*

Le *Tchoumak* est plein de douceur pour ses bêtes.

O mes bœufs, mes bœufs gris,
Vos cornes sont fines;
Vous avez parcouru avec le Tchoumak
Toutes les routes de la Crimée.

Quand le désespoir le prend, il appelle sa vie, une vie de chien. Mais, au retour et après un bon voyage, vive la joie! Il se moque des travaux des champs et passe ses journées au cabaret.

Digitized by Google

Toutes ces *doumas* ont été fidèlement transmises, de génération en génération, par une corporation de chanteurs-aveugles connus sous le nom de *Kob zars*. Aujourd'hui, cette corporation a disparu et le dernier *Kobzar*, Ostap Vérésaï, s'est fait entendre, probablement pour la dernière fois, au Congrès archéologique de Kief, en 1874.

Mais ces *doumas* ne périront pas. Elles ont été pieusement recueillies par des savants enthousiastes, comme : Maximovitch, Metlinski, Kostomaro, Koulisch, Tchoubinski, etc. Le meilleur recueil est, sans contredit, celui qui a été publié en 1875, à Kief, par les professeurs Antonovitch et Dragomiroff, sous le titre de : *Chants historiques du peuple petit-russe*. Les auteurs en ont soigneusement écarté tous les chants qui leur paraissaient d'une origine douteuse.

Aux *Kobzars* ont succédé d'autres chanteurs-aveugles qu'on appelle *lirniki*, du nom de leur instrument, *lira*, qui est une sorte de vielle et qui a remplacé la *bandoura*. J'en ai entendu plusieurs dans mes voyages. Ils ne connaissent que des chants religieux, ayant un caractère légendaire, ou des chansons gaies et parfois même grivoises.

Un de ces chants offre presque le caractère d'une *douma* historique. Il s'agit du siège du couvent de Petchaïe (1) par les Turcs. Après plusieurs assauts inutiles, le pacha, renonçant à prendre le couvent de vive force, a recours à la ruse. Il fait semblant de lever le siège, et à son départ, envoie à l'*igoumène* (2) du couvent, deux énormes cierges avec prière de les tenir toujours allumés près de l'autel. Par cette offrande, le pacha reconnaissait la toute-puissance du Dieu des chrétiens. Ces cierges, on le devine, étaient creux, remplis de poudre et devaient faire sauter le couvent. Heureusement que pendant la nuit, la sainte Vierge apparut à l'*igoumène* et lui dévoila le danger qu'il courait.

Les Petits-Russes constituent-ils une nationalité indépendante ? Je penche fortement pour l'affirmative, car, comme on l'a vu plus haut, ce pays a eu, pendant de nombreux siècles, son histoire complètement distincte (3). La plupart des écrivains russes sont cependant

(1) Couvent situé en Volhynie, près de la frontière autrichienne.
(2) Prieur.
(3) Le nom de Petite-Russie n'est lui-même qu'un mot de convention, inventé sans doute pour faire opposition à la Grande-Russie du Nord. Le mot Ukraine est employé dans un sens plus restreint. La signification littérale est : à la frontière. Il désigne ordinairement la partie de la Petite-Russie comprise entre le Boug et le Dniepr.

Digitized by Google

pour la négative. Un de leurs principaux arguments est que la langue petite-russe, si riche cependant en *doumas* et en chansons, n'est qu'une langue de paysans. Koulisch lui-même, le célèbre historien de la Petite-Russie, après avoir soutenu la thèse contraire dans ses *Zapiski* ou *Mémoire sur la Petite-Russie*, s'est rallié aux arguments fournis par ses confrères russes, dans son *Histoire de la réunion de la Petite-Russie*. Il est en contradiction évidente avec lui-même, car, dans son premier ouvrage, il a prouvé que la langue petite-russe, aux seizième et dix-septième siècles, avait été employée comme langue officielle dans les documents administratifs, et que, sous les premiers Jagellons, elle avait été la langue de la cour en Lithuanie. Enfin, à l'époque du romantisme, l'Ukraine possédait une phalange de poètes, d'auteurs dramatiques et d'écrivains comme Kotlarevsky, Kvitka, Schevtchenko, le célèbre auteur du *Kobzar* et des *Haïdamaks*, Koulisch, etc.

A la vue de cette éclosion littéraire, un certain parti de la presse russe se mit à crier au séparatisme. La raison d'État fut invoquée, et la jeune littérature petite-russe, étouffée, dut chercher un refuge en Galicie. La section de géographie de Kief fut supprimée, et MM. Antonovitch et Dragomirof ne purent continuer la publication de leur recueil de chants d'une importance si considérable.

Aujourd'hui, toutefois, quelques écrivains petits-russes, comme Myrnij, Levicki, Starycki, Karpenko-Kary, etc., font entendre leurs voix.

Le Petit-Russe diffère totalement du Grand-Russe, et un paysan du gouvernement du Kief ne pourrait pas comprendre un Moscovite. Ces deux types n'ont rien qui leur soit commun. Voyez un village petit-russe. Les cabanes, au lieu d'être alignées au cordeau comme en Russie, s'étalent dans un désordre pittoresque au milieu de bouquets de verdure, et dominent ordinairement un ravin ou une vallée arrosée par un ruisseau. L'idéal du Petit-Russe est toujours le Cosaque ; sa danse favorite, la *Kozatchka*. Moscou et sa vie historique le laissent parfaitement indifférent. Il est avant tout agriculteur, car, comme je l'ai dit plus haut, il a laissé le commerce aux juifs. Les vastes pâturages de l'Ukraine ont donné naissance à une race de bœufs célèbres sur les marchés des grandes villes. Ce sont ces bœufs de l'Ukraine, de taille élevée, au pelage gris, aux cornes fines, allongées et recour-

Digitized by Google

bées en forme de croissant, que chantent les chansons des *tchoumaks*. Le Petit-Russe est lent, apathique, comme tous les peuples adonnés exclusivement à l'agriculture. Demandez-lui un renseignement. Là, où le Grand-Russe, plus précis, vous répondra : « Je ne puis pas savoir », le Petit-Russe dira : « Dieu le sait !... si Dieu le permet », et quand il est de mauvaise humeur : « Le diable le sait ! » Toutefois, sous des dehors apathiques, le Petit-Russe cache un esprit observateur, caustique et aimant la raillerie. Mieux doué que le Grand-Russe, il est moins persévérant et moins solide. En revanche, la femme petite-russe est plus belle, plus fine, plus gracieuse et aussi plus pauvre et plus active que la Grande-Russe. Travaillant sans relâche aux champs, d'avril en octobre, il se repose en hiver, car il n'aime pas, comme le Grand-Russe, à aller au loin chercher du travail. L'hiver, c'est pour lui l'époque des fêtes, des mariages ; c'est une série continuelle d'occasions de boire et de s'amuser ; or, le Petit-Russe aime la boisson, il n'a pu encore s'habituer au thé et il ne refuse jamais une *tcharka* (1) d'eau-de-vie. Les femmes et les filles ont le même penchant, et il n'est pas rare aux noces et aux jours de grande fête de les rencontrer ivres. Dans ce cas, toute pudeur disparaît. Le Petit-Russe est superstitieux comme tous les autres Slaves. Chaque maison a son génie domestique, *did* ; il croit au *lésoun* des forêts et à la nymphe des eaux, *rousalka*. Il appelle rarement le diable par son nom : c'est le *licho* (le méchant). Quand la foudre tombe, elle frappe le *licho*. Lorsqu'en partant, il est croisé par une femme portant un seau d'eau, ou par un lièvre, c'est un mauvais signe. Rencontrer un pope ne présage non plus rien de bon. Pour éviter tout malheur, il faut cracher trois fois derrière lui. La *vidma* joue le plus grand rôle dans les croyances fantastiques du peuple petit-russe. Presque tous les contes, que l'on entend aux veillées d'hiver, ont pour thèmes les exploits des sorcières. Elles se réunissent toutes sur la Colline chauve (*Lysa gora*) près de Kief, la veille de la Saint-Jean, pour leur sabbat. Après la *vidma*, viennent le *znachor*, la *znachorka*, en qui le peuple a une croyance tellement obstinée, qu'il a recours exclusivement à eux en cas de maladie ou d'accident. Quelques-uns d'entre eux arrivent à la célébrité, et le paysan fait des dizaines de lieues pour aller les consulter. Lorsqu'un mem-

(1) Petit-verre.

Digitized by Google

bre de la famille est malade, lorsqu'un vol a été commis, ou que le bétail succombe à une maladie inconnue, lorsque, pendant la moisson, le paysan se trouve en face d'épis entrelacés, auxquels il n'ose toucher de peur de malheur, c'est au *znachor* qu'il a recours.

L'Ukraine, tant chantée par les poètes, n'est pas belle à voir, en hiver, sous la neige. Ces plaines immenses, blanchâtres, avec quelques légères ondulations, sur lesquelles les forêts aux arbres décharnés et les cabanes recouvertes de paille déteignent en taches noires, sont tristes et mornes. Pour voir et aimer l'Ukraine, il faut la visiter au mois de mai et de juin. Les villages, presque tous situés dans des positions pittoresques, sont pour ainsi dire noyés au milieu d'épais bouquets de verdure et de fleurs, où le tournesol, le pavot et les lilas mêlent leurs fleurs à celles des pommiers, des poiriers et des cerisiers; à travers ces énormes bouquets, on aperçoit des cabanes blanchies, et au-dessus, la coupole verte d'une église étincelant au soleil. Le parfum qui se dégage des arbres fruitiers ou du sarrasin en fleur vous enivre; partout ce ne sont que champs ensemencés alternant avec des forêts de chêne d'un bel effet au milieu du paysage; çà et là, une chanson de pâtre ou de jeunes filles; plus près de vous, des chants d'oiseaux ou un bourdonnement d'abeilles. Vous respirez l'air avec délices; la nature est endormie dans une douce volupté, et ce calme enivrant vous pénètre tout entier.

Quand je quittai Kief, la tête remplie des guerres cosaques, ma première idée fut de visiter les villes qui avaient joué un rôle dans ces guerres. Je m'arrêtai donc à Biélo-Tserkief, à Korsoune; puis je remontai le Dniepr sur un petit bateau à vapeur jusqu'à Tcherkasy, Kanief et Péréïaslave. Mais je m'aperçus que je faisais fausse route. Toutes ces villes, si célèbres autrefois, sont aujourd'hui des villes de district, et leur caractère administratif leur a imprimé un cachet qui les fait ressembler à toutes les villes de district de la Russie. Des châteaux-forts en ruines, des vestiges de remparts à peine visibles sous l'herbe qui les recouvre, — voilà tout ce qui reste des souvenirs d'autrefois. Pour revoir le passé en imagination, il faut descendre du côté d'Elisabethgrad et d'Ekatérinoslave, là où la steppe existe encore. Les forêts de chêne disparaissent pour faire place à de petits bois où l'orme, le tremble, l'érable et le tilleul sont mélangés, et font tache sur le fond nu de la steppe. Ces immenses plaines

Digitized by Google

herbeuses et fleuries sont animées par toute une population qui se cache dans l'herbe, ou dans les *plavni* (1) : marmottes, hérons, cigognes, flamants, canards, mouettes et hiboux, qui, la nuit, sortent des creux des arbres, tous égaient la steppe de leurs cris. Plus loin, là où la terre noire fait place au granit ou au gneiss, on ne voit plus dans les ravins que des buissons d'aubépine, de sureau, de coudraie, de prunellier, d'églantier. Çà et là apparaissent des cabanes, non plus proprettes et blanchies, comme en Ukraine, mais en pierre calcaire, sans hangars ni écuries. L'herbe dans cette région est drue, bien que peu élevée. Rien n'est plus pénible qu'un voyage dans ces régions en été, et j'engage ceux qui voudraient les parcourir à voyager la nuit. Le jour, la steppe nous apparaît comme une vaste mer inondée de soleil. La chaleur est étouffante. Vous n'avez pour vous abreuver que l'eau des *plavni* qui, dit-on, donne la fièvre, ou celle des puits creusés près des *khoutori* (fermes). Il est souvent impossible de vous procurer un verre de lait dans une ferme : les maîtres sont absents pour toute la journée, ou le troupeau paît au loin. Ajoutez que vous êtes couvert, des pieds à la tête, d'une couche épaisse de poussière noire, qui pénètre même vos vêtements et vous donne l'aspect d'un ramoneur.

Ce qui peut vous arriver de mieux, c'est de rencontrer sur votre chemin des *baschtani*, vastes plantations de melons, de pastèques, de concombres, etc., gardées ordinairement par des vieillards. Mes postillons, peu scrupuleux, m'offraient de cueillir quelques melons au nez et à la barbe des vieux gardiens. Ne voulant pas me faire leur complice, je préférais marchander avec ces derniers qui, du reste, se montraient peu exigeants. La steppe d'aujourd'hui ne ressemble plus à ces *champs sauvages* d'autrefois sillonnés par des bandes de Tatars en maraude. Si elle est encore restée cette solitude « vierge et verdoyante » dont parle Gogol, elle a déjà été remuée en maints endroits par la charrue. Ici, ce sont de vastes plaines d'épis ondoyants, plus loin des *baschtani*, plus loin encore des troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes et de moutons qui paissent toute l'année sous la garde de chiens énormes et de *tchabanes* aux traits hâlés, armés de longues houlettes, et qui n'ont plus peur du Tatar. La vie du *tchabane* n'est pas tou-

(1) Sorte de marais.

Digitized by Google

jours une vie de repos et d'insouciance. Elle a ses côtés sombres et parfois même tragiques. Quand les loups rôdent autour du troupeau et s'efforcent de le disperser dans tous les sens; quand, par une chaleur étouffante qui atteint jusqu'à 40 degrés, l'herbe de la steppe se dessèche, les sources se tarissent, la terre se crevasse et se calcine; quand le verglas couvre la steppe d'une écorce tellement dure que les chevaux ne peuvent la briser avec leurs sabots et que des milliers de bêtes sont exposées à mourir de faim; ou quand, en hiver, l'ouragan, soulevant des masses de neige, répand partout les ténèbres et un froid saisissant, qu'un vent impétueux chasse devant lui le troupeau affolé et peut le précipiter dans quelque ravin, les *tchabanes* ont besoin de tout leur sang-froid et de leur expérience pour assurer la sécurité de leurs troupeaux.

Que de secrets renferment ces steppes! Que de fois n'ont-elles pas été foulées par le Tatar avide de butin! Elles ont vu souvent passer des bandes de captifs, les mains liées derrière le dos; elles ont recueilli leurs soupirs et leurs plaintes. Elles ont vu bien des combats oubliés aujourd'hui, bu des torrents de sang. De tout ce passé dramatique, il ne reste plus que quelques *kourganes*, muets témoins du passé...

Pour aimer l'Ukraine, ai-je dit, il faut la visiter en été. Vous n'y trouverez pas de ces paysages variés, de ces vues pittoresques qui tiennent sans cesse l'attention en éveil : c'est l'uniformité la plus complète. Mais il règne autour de vous et dans l'air, un charme étrange, enivrant, qui vous pénètre, et dont la sensation vous reste encore longtemps. Je ne connais, par exemple, rien de plus poétique qu'une belle nuit de mai. Mais pour la décrire, il me faut recourir au pinceau de Gogol :

« Connaissez-vous les nuits de l'Ukraine ? Non, vous ne les connaissez pas. Voyez! La lune regarde du milieu du ciel ; la voûte céleste, infinie s'étend, s'élargit et devient encore plus infinie ; elle brûle et aspire ; toute la terre brille d'un éclat argentin ; l'air est merveilleux, frais et étouffant à la fois, plein de douceur, c'est un océan de parfums. Nuit divine ! nuit enchanteresse ! Les forêts, pleines de ténèbres, sont immobiles et projettent leurs ombres immenses. Les étangs sont calmes; le froid et l'obscurité de leurs eaux sont tristement enfermés dans les murailles d'un vert sombre

Digitized by Google

des jardins. Les buissons, encore vierges, de putiers et de merisiers étendent timidement leurs racines dans la terre froide, et de temps en temps agitent leurs feuilles, comme s'ils étaient furieux et indignés de ce que le beau Zéphir, le vent de la nuit, se glisse soudain vers eux et les couvre de baisers. Tout le paysage dort. En haut, tout respire, tout est beau, solennel. L'immensité et le merveilleux saisissent l'âme; et des foules de visions argentines sortent avec harmonie de ses profondeurs.... Soudain, tout s'anime: les bois, les étangs, les steppes. Le tonnerre majestueux du rossignol de l'Ukraine retentit, et il semble que, pour l'écouter, la lune s'arrête au milieu du ciel. Le village, comme fasciné, est assoupi sur la hauteur..... (1) »

J'assistai, un jour, à un spectacle qui a inspiré plus d'une fois le pinceau des peintres russes et polonais.

C'était un jour de fête, au village, sur la place qui s'étend devant le cabaret, à l'époque de la fenaison. Quelques vieux paysans étaient assis sur un banc adossé contre l'auberge. Presque tous, à cause de la chaleur, s'étaient défaits de leurs *kaptankas*, leur chemise toute blanche était nouée au cou et aux poignets par des rubans rouges. Ils portaient le pantalon d'une largeur démesurée, ce qui est signe d'élégance, et l'inséparable *schapka* élevée (2), faite de peau d'agneau : presque tous fumaient leur *loulka*, pipe en racine au tuyau large, aplati et recourbé, qui disparaissait presque tout entière sous leurs longues moustaches. Quelques-uns parmi les plus âgés avaient la tête rasée par devant, et l'*oseledetz* (3) enroulé autour de l'oreille. Sur la place, des groupes de jeunes filles se promenaient en causant; parfois des éclats de rire partaient comme des fusées; parfois elles se retournaient pour riposter aux plaisanteries des garçons qui les suivaient. Parmi ces jeunes filles, il y en avait de fort jolies aux yeux noirs. La chanson petite-russe donne toujours à la jeune fille l'épithète de : jeune fille aux sourcils noirs *(tchornobrivaïa)*. Leur costume était charmant. La jupe était de couleur voyante, ordi-

(1) Voir mon *Histoire de la littérature contemporaine en Russie*, page 153 (Paris, Charpentier, 1875).

(2) Bonnet.

(3) Longue mèche de cheveux.

Digitized by Google

nairement rouge et bordée parfois de velours noir; la chemise ornée aux poignets, sur le devant et sur les épaules, de dessins rouges mêlés de bleu fort compliqués. Autour du cou, elles portaient des rangées de fausses perles ou de coraux rouges, bleus, jaunes avec des médailles ; leurs longues tresses pendantes étaient entrelacées de rubans rouges et bleus, les cheveux ornés de bluets et de coquelicots.

Bientôt débouche sur la place le maestro du village tenant un violon sous le bras; il est accompagné d'un garçon portant une sorte de tambourin. Les musiciens prennent position devant le cabaret ; après avoir bu un petit verre d'eau-de-vie qu'un danseur compatissant leur a apporté, ils préludent, et les sons provocants de la *kozatchka* retentissent. Le danseur se place en face de sa danseuse ; il s'approche d'elle, les poings sur les hanches, ou en battant la mesure avec ses mains, l'air fier, revient en arrière, se rapproche de nouveau pour retourner en suite, en trépignant sur le sol en cadence ; puis, pliant brusquement les jarrets, il lance ses pieds à droite et à gauche, rebondit pour s'affaisser encore, puis décrit en dansant plusieurs cercles autour de sadanseuse. Quelquefois les assistants, groupés autour des danseurs, accompagnent la musique de chansons, pour la plupart vides de sens. Bientôt l'entrain devient général ; tout le monde danse, jusqu'aux paysans aux cheveux gris, qui, se rappelant leur jeunesse, se placent devant leurs femmes et, le poing sur la hanche, la tête rejetée en arrière, agitent leurs jambes fatiguées...

Les Petits-Russes aiment aussi la chanson et sont bien doués au point de vue musical. Un des favoris d'Élisabeth, Razoumovski, était un Petit-Russe faisant partie de la chapelle de la Cour. Je me suis laissé dire qu'aujourd'hui encore les chanteurs de cette chapelle se recrutent principalement dans la Petite-Russie. Les habitants de cette région chantent sans cesse, pendant la fenaison, pendant la moisson, en paissant leurs troupeaux, l'hiver aux veillées. En outre, les fiançailles, les mariages, les baptêmes, les grandes fêtes de l'année ont leurs chansons rituelles. La poésie populaire chez les Petits-Russes est fort riche ; elle est aussi admirablement servie par une langue expressive et mélodieuse. Les chansons que l'on entend aux veillées d'hiver sont les plus belles. Le jeunes filles et jeunes garçons *(parobki)* se réunissent dans une cabane désignée d'avance, sous la surveillance

Digitized by Google

de plusieurs femmes âgées. Les jeunes femmes récemment mariées *(moloditzas)*, qui n'ont pas encore oublié leur vie de jeune fille, ne dédaignent pas de s'y mêler. On commence d'abord par des contes, où le *licho*, la *vidma*, le serpent, la méchante belle-mère, jouent le plus grand rôle. Ces contes, qui ont tous un caractère merveilleux, fantastique, impressionnent vivement les jeunes imaginations. Quand la réunion a des dispositions plus gaies, ce sont des récits sur les bêtises commises par les imbéciles, les tours que la femme joue à son mari, le mari à sa femme, le paysan à un juif, etc.

Bientôt une jeune fille entonne une chanson, presque à voix basse ; sa voisine l'accompagne, puis toutes chantent en unisson :

« *Dis-moi, mon cœur, la vérité,*
Que je sache
Si une grande joie m'attend
Quand je viens ici ? » —
« *Viens, viens, mon bien-aimé,*
Je te verrai avec joie ;
Sans toi toute la nuit
Je gémis comme une colombe » —
« *Serais-tu, ma bien-aimée,*
Faite de soie
Que tu m'as retenue
Jusqu'au jour ? » —
« *Je suis faite de soie, mon bien-aimé,*
De soie toute blanche,
Je t'ai retenue jusqu'au jour
Car je t'aime fidèlement.
Et toi, mon bien-aimé,
Te serais-tu baigné dans la pervenche?
Il y en avait de plus beaux, de meilleurs,
Et cependant toi seul m'as plu. »

***

La tourterelle a perdu ses petits,
Elle bat des ailes sur le sentier.
On voit que le Cosaque, ce fils maudit,

Digitized by Google

Se moque de la jeune fille!
« Es-tu riche, es-tu fier?
Portes-tu la tête haut?
M'aimes-tu fidèlement
Ou te moques-tu de moi? »
« Je ne suis ni riche, ni fier,
Je ne porte pas la tête haut,
Je t'aime et t'aimerai,
Je ne me moque pas de toi. »
« Oh! les nouvelles portes grincent
Je ne puis pas les fermer;
Quand j'aime, j'aimerai toujours
Et n'oublierai pas jusqu'à la mort.
O toi, bluet, aux larges feuilles,
Il est temps de te cueillir;
O toi, Cosaque, mon petit cœur,
Il est temps de t'oublier... »

***

La jeune fille est triste, elle tord ses bras,
Elle penche la tête et se met à pleurer :
« Je n'en avais aimé aucun, bien qu'ils fussent beaucoup,
Oh! pourquoi, mon Cosaque, t'ai-je aimé?
Car je t'aime de tout mon cœur et de toute mon âme.
Je ne puis vivre sans toi, je dépéris sans toi.
Dans la plaine sont deux peupliers; le vent les fait pencher,
Mon bien-aimé m'envoie ses saluts
Que me font ces peupliers? Ils n'ont pas de fruits;
Que me font ses saluts, quand je ne le vois pas?
La mousse et l'herbe ont poussé sur les sentiers,
Où nous marchions, où nous causions, mon petit cœur,
Et où tu m'as promis de revenir bien vite.
Et maintenant tu n'es pas revenu, tu m'oublies,
Et mes ennuis me disent que tu en aimes une autre... »

Toutes ces chansons respirent la tristesse de l'amour méconnu et de la séparation... Mais de pareilles impressions ne peuvent régner

Digitized by Google

longtemps au milieu de cette jeunesse réunie dans la cabane. Le son du violon se fait entendre, et une jeune femme *(moloditza)* plus délurée jette son ouvrage et, se plaçant au milieu de la chambre, chante d'un air provocant:

« *Il vente, il souffle, une pluie fine tombe,*
Qui me reconduira, moloditza, *à la maison?* »
Un Cosaque qui a goûté le doux hydromel, répond:
« *Amuse-toi,* moloditza, *je te reconduirai.* »
« *Ne me reconduis pas, je t'en prie,*
Car j'ai un mari méchant, il me battra, je le sais...
Mais je ne le crains pas, je le supplierai,
Et quand il m'aura entendue, il me pardonnera peut-être.
Arrière, garçons, arrière! Que le diable emporte mon mari!
Quand il me verra avec vous, il tremblera de fièvre...
Qu'il tremble, qu'il tremble, comme l'herbe sous le vent.
Et moi, moloditza, *je m'amuserai avec vous...*
Il vente, il souffle, le violon joue, la basse résonne,
Le Cosaque se tait, car il sait qu'il la reconduira ».

Le *Tchoumak*, ce souvenir glorieux des temps d'autrefois, existe encore aujourd'hui. Du côté de Kreinentchoug, des villages entiers sont peuplés de *Tchoumaks* et le gouvernement de Kief en compte à lui seul 17,500, possédant 70,000 paires de bœufs. Ce genre de transport s'explique par le défaut de navigabilité du Dniepr à cause de ses cataractes et de la rareté des chemins de fer qui tratraversent les steppes. On reconnaît facilement les *Tchoumaks*, aux foires, par leur regard résolu qui contraste avec l'extérieur apathique des Petits-Russes en général, et par leurs habits goudronnés. Chargés de marchandises ou de grains, ils se rendent en Crimée, à Odessa, sur le Don, d'où ils rapportent du sel et du poisson. Les caravanes (*valkas*) font trois fois le voyage, du printemps en automne. Chacune de ces *valkas* compte de vingt à trente chariots. Les vêtements goudronnés des *Tchoumaks* les protègent contre les insectes et la poussière. La nuit, ils font halte dans les steppes où paissent leurs bœufs.

Par opposition à la Grande-Russie qui est, avant tout, un pays d'industrie, la Petite-Russie est un pays d'agriculture. Les fabriques

Digitized by Google

qu'on y rencontre ont uniquement pour but de transformer les matières premières fournies par la terre. Les betteraves sont destinées aux fabriques de sucre ; les grains et la pomme de terre sont employés à faire de l'eau-de-vie.

Les chiffres suivants montreront quelle place importante la Petite-Russie (1) occupe dans ces deux branches.

En 1885-86, la Russie, moins la Pologne, possédait 199 fabriques de sucre, employant 28,713,296 berkovetz (2) de betteraves qui produisirent 21,433,825 pouds (3) de sucre, raffinade et mélasse. Dans ce nombre, la Petite-Russie est représentée par 141 fabriques employant 20,961,194 berkovetz de betteraves qui produisent 15,859,866 pouds de sucre, raffinade et mélasse.

En 1884-85 on comptait en Russie (la Finlande non comprise) 2,377 distilleries, qui fournirent 37,944,793 védros (4) d'alcool. Les gouvernements de la Petite-Russie y figurent pour 470 fabriques avec une production de 6,812,529 védros.

Un troisième produit, qui joue un rôle important, c'est le tabac, bien que la production se borne à des qualités inférieures. Sur 47,309 désiatines (5) affectées en Russie à la culture du tabac, 21,074 désiatines figurent à l'apport de la Petite-Russie.

L'élève du bétail est un des principaux revenus des habitants des steppes. En 1884, il y avait dans cette région : 3,425,000 bêtes à cornes, 7,023,000 brebis et 2,438,000 chevaux. Paissant toute l'année et même l'hiver, en plein air, ils sont endurants, vivent de peu, et je ne crois pas que nos chevaux français se contenteraient, pour toute pâture, de l'herbe que les chevaux des steppes découvrent en frappant la terre glacée avec leurs sabots. J'ajouterai, toutefois, que les chevaux des steppes sont petits et ne peuvent fournir qu'une mince somme de travail ; aussi le Petit-Russe leur préfère le bœuf.

Les procédés de culture offrent des contrastes frappants à côté des charrues à vapeur employées par les grands propriétaires, ou des charrues en fer ; vous voyez le paysan petit-russe labourer encore

(1) C'est-à-dire les gouvernements de Volhynie, de Kief, de Podolie, d'Ekatérinoslave, de Poltava et de Tchernigof.
(2) Berkovetz = 16,380 myriagrammes.
(3) Poud = 16,380 kilos.
(4) Védro = 12,290 litres.
(5) Désiatine = 1,092 hectares.

Digitized by Google

avec l'antique *sokha* en bois qui remue la terre à une profondeur de quelques pouces tout au plus, et à laquelle sont attelées deux ou trois paires de bœufs. Quand vous lui montrez les légères charrues en fer employées par les colons étrangers, qui labourent plus profondément, il secoue la tête et répond invariablement : « Mon père et mon grand-père ont labouré ainsi, et cependant ils n'ont pas manqué de pain. »

Le paysan a, en général, horreur des innovations. Il voit, à ses côtés, les colons allemands et tchèques se servir de chariots aux essieux en fer qui sont plus commodes et plus légers, de batteuses mécaniques à chevaux ou à bras, mais il se garde bien de les imiter. Il tient à son chariot aux essieux en bois, lourd et peu sûr ; il bat son blé avec un fléau minuscule, et il lui faut bien bûcher du matin au soir pour battre en un jour une *kopa* (1).

L'assolement est en général, et surtout chez les paysans, triennal : jachère, blés d'hiver, orge et avoine. Là où la betterave est cultivée sur une grande échelle, elle vient en quatrième lieu. Dans ce bienheureux pays, il est encore peu en usage d'enfumer le sol. La jachère, qui repose la terre, tient lieu d'engrais. Du reste, comme le bétail est presque toujours dehors, les cultivateurs n'ont que très peu de fumier à leur disposition. Au sud d'Ekatérinoslave, on ne sait qu'en faire et on le jette dans les ravins. Là où l'on manque de bois de chauffage, on le fait sécher en briquettes pour faire du feu.

Dans les grandes steppes, le mode de culture est encore plus primitif. Les cultivateurs n'ont ni étables ni granges. Les chevaux et le bétail paissent tout le temps dehors ; les blés sont battus dans les champs, sur une aire faite exprès, car le bois manque pour bâtir des granges. Quand on veut ensemencer un coin de la steppe, on en brûle préalablement l'herbe, puis on le cultive pendant plusieurs années ; quand on juge qu'il a déjà assez produit, on le laisse en jachère pendant un nombre égal d'années pour en cultiver un autre de la même manière.

Et, cependant, cette terre, traitée avec tant de négligence, est d'une fertilité si merveilleuse que cette région a été appelée le grenier de la Russie !... *(A suivre.)* C. Courrière.

(1) *Kopa*, soixante gerbes.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES ET NOUVELLES

CANADA

On nous écrit de Montréal, 5 avril 1887.

J'ai le plaisir de vous annoncer que la Société de colonisation et d'émigration française que j'avais formée dans le comté d'Essex prend une importance plus grande par son fonctionnement à Montréal même. Dans le but d'aider l'émigration française au Canada, elle donnera aux émigrants français toutes les informations dont ils peuvent avoir besoin, pour l'achat de terres et pour les personnes auxquelles ils doivent s'adresser en toute sécurité. Elle fournira gratuitement toutes les indications voulues aux négociants qui voudront nouer des relations d'affaires avec le Canada ou y établir des succursales. Le président de la Société est M. C. E. Casgrain, sénateur, qui représente avec le plus d'autorité l'élément français dans Ontario; les vice-présidents sont M. Sol White, ancien député d'Essex (d'origine française), et M. le juge de Montigny à Montréal. Je remplis personnellement les fonctions de secrétaire général, et à ce titre je suis chargé de toute la correspondance. Nous avons à peu près la même organisation que la Société de géographie commerciale. Notre action s'étend à toute la France et à la Belgique. Actuellement nous avons environ 150 correspondants, et il est vraisemblable que ce nombre croîtra rapidement. MM. Rameau et Onésime Reclus ; le baron de Cambourg ; le curé Labelle, l'apôtre des cantons du Nord ; M. Hébert, celui du Saguenay... et plusieurs autres personnes, qui ont jusqu'ici travaillé beaucoup pour faire connaître le Canada, ont été désignés comme membres d'honneur.

Nous comptons que la *Revue Française*, qui a prêté un si utile concours dans ces dernières années à l'œuvre de colonisation du Canada, secondera cette nouvelle Société. Vous en recevrez très prochainement les statuts. Des circulaires exposant le but que nous poursuivons vont être adressées à tous les sénateurs, députés, magistrats et membres du clergé.....

A. Bodard.

P. S. Vous pouvez dire à vos amis de Boulogne-sur-Mer, qui m'ont écrit au sujet e a race boulonnaise, que j'ai fait publier dans l'*Etendard* un article d'après les don-

Digitized by Google

nées qui m'avaient été fournies. — Hier, un étalon Clyde de la force d'un boulonnais s'est vendu 3,200 francs; les juments, de 800 à 1,200 francs (1).

Le curé Labelle me charge de vous exprimer toute sa satisfaction pour les articles si détaillés et si exacts que la *Revue Française* a publiés dernièrement sur le Canada.

LETTRE DE SYRIE

CHAMBRES DE COMMERCE. — LE LIVA DE LATAKIÉ

Il est bien regrettable que jusqu'à ce jour on n'ait point établi en Syrie des chambres de commerce. Deux villes sont indiquées pour en être le siège : ce sont Beyrouth et Alep, grands centres des affaires pour toute cette partie de la Turquie d'Asie. Ces deux villes servent d'entrepôts pour les marchandises importées d'Europe, et c'est dans leurs magasins que viennent s'approvisionner les négociants des autres points de la Syrie. — On parle beaucoup en France de ces chambres de commerce et des musées de nos produits à y établir, mais malheureusement jusqu'à ce jour aucune mesure n'a été prise pour une création aussi utile. Il est certain que si nos fabricants exposaient les échantillons de leurs produits avec leurs prix rendus franco à bord au point d'embarquement, et si d'un autre côté ils cherchaient à s'enquérir des articles qui se placent le mieux en Syrie, de leur prix de vente en gros, des facilités à accorder aux intermédiaires, ils pourraient tenter à leur tour de produire des articles similaires et de concourir à la propagande du commerce français dans cette région en ne laissant pas aux autres nations le soin de participer seules à l'exploitation de la Syrie.

Je viens de parcourir le Liva de Latakié. Sa situation n'est pas brillante, et il est peut-être difficile de trouver dans tout l'empire ottoman une province plus malheureuse que celle-là. Cet état de décadence et de misère provient de plusieurs causes : 1° la ruine du commerce de tabac qui ne trouve plus en Égypte le débouché qu'il avait autrefois. En même temps l'administration de la régie travaille à rendre désormais impossible la culture de cette plante; 2° le manque de récoltes depuis plusieurs années, qui a coïncidé avec l'essai d'un droit fixe substitué à la dîme. Ce droit ayant été calculé sur le rendement des

(1) Voir la *Revue Française* T. V. p. 130. (n° 26. Février 1887). Importation des chevaux français en Amérique. — Le nouveau Stud-Book de la race boulonnaise.

Digitized by Google

dîmes de cinq années précédentes, fut extrêmement onéreux, car les récoltes ayant manqué, les cultivateurs ont dû l'acquitter quand même, et sur une base dépassant de beaucoup la dîme qu'ils auraient payée. Pour comble de malheur, bien des cultivateurs ont eu à supporter non seulement ce nouvel impôt, mais encore la part incombant à d'autres contribuables qui ont profité de leur position de fonctionnaire ou de leur influence pour faire reporter sur leurs voisins une partie de cette imposition. Heureusement, S. M. le Sultan a bien voulu arrêter l'essai qui avait donné des conséquences aussi désastreuses ; 3° l'impunité laissée au brigandage qui s'exerce avec plus d'activité que jamais. La partialité de certains fonctionnaires et leur ignorance complète des nouveaux règlements contribuent grandement à encourager les criminels et à ruiner le pays.

Pour rendre un peu de prospérité à ce Liva, il lui faudrait être mis en rapport avec l'intérieur par de bonnes routes vers Alep et Hama. Il faudrait aussi amener le Nahr-el-Kibir pour arroser une partie du territoire. Pour le moment, on travaille depuis trois ans à relier Latakié avec Hama par une route carrossable dont la construction se fait avec lenteur, malgré les ordres formels qui ne cessent d'arriver des autorités de Constantinople et du gouverneur général de Syrie. On espère que le gouvernement de la Sublime Porte, comprenant le bien qu'en retirera le pays, aura à cœur de faire achever cette nouvelle voie de communication le plus promptement possible.

Il manque encore au Liva de Latakié des écoles et des établissements de bienfaisance. Cependant depuis plusieurs années l'autorité perçoit sur les propriétés foncières une taxe spéciale destinée à la création d'écoles. Mais jusqu'à ce jour ces fonds sont entièrement employés aux écoles musulmanes qui, malgré cela, n'ont aucune importance. Dans ces dernières écoles on n'apprend qu'à lire et à écrire ; et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on étudie plus sérieusement la langue arabe. — Les missions américaines protestantes ainsi que les Grecs orthodoxe ont des écoles plus importantes et dans lesquelles les études sont plus soignées. Chez les Américains les élèves étudient l'anglais, l'arabe et un peu de français ; chez les Grecs, c'est l'arabe et le français qui sont enseignés.

Je vous enverrai ultérieurement des renseignements détaillés sur les différents points du littoral.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE

Par G. Maspero (1).

Le livre que M. G. Maspero vient de publier sur l'*Archéologie égyptienne* sort complètement des publicatious faites jusqu'à ce jour sur l'Égypte. Dans sa forme, il se rapproche de ces ouvrages : l'*Histoire d'une maison;* l'*Histoire d'une forteresse...*, où M. Viollet-le-Duc a mis à la portée de tous des notions d'architecture auxquelles le public était jusque-là resté réfractaire, parce qu'on n'avait pas su encore les dégager de leur appareil scientifique. L'illustre architecte bâtit en quelque sorte la maison ou la forteresse devant le lecteur; il en dessine les moindres détails et les juxtapose si à propos qu'on s'imagine avoir soi-même construit l'édifice pierre à pierre. C'est cette méthode que M. G. Maspero a adoptée. Son *archéologie égyptienne* est dépouillée de tout cet attirail d'hiéroglyphes qu'on s'attendrait à trouver sous ce titre. C'est d'abord l'architecture civile et militaire des Égyptiens qu'il explique et qu'il représente dans de jolis croquis exécutés avec autant de précision que de finesse.

On voit les Égyptiens fabriquant eux-mêmes leurs briques, puis la maison s'élever peu à peu. Les vues perspectives de la maison thébaine et du palais d'Aï sont de vraies merveilles. Les seigneurs de ce temps-là n'avaient rien à envier aux villas les plus élégantes que l'on construit de nos jours. Portiques, pièces d'eau peuplées de canards et d'oies, kiosques, allées de sycomores, de dattiers et de palmiers-doums, vastes treilles... Les ingénieurs égyptiens étaient aussi arrivés à un grand degré de perfection dans l'érection des forteresses. Sans avoir eu Vauban pour maître, ils savaient élever parapets et bastions suivant toutes les règles de l'art ; des éperons tenaient lieu de tours, augmentant la force du tracé, défendant l'accès du chemin de ronde et battant de flanc les soldats qui auraient voulu tenter une attaque de haute main contre l'enceinte continue... L'entretien des voies de communication, qui coûte si cher aux peuples modernes, entrait pour une très petite part dans la dépense des Pharaons, car le Nil était le chemin naturel du commerce. Il n'y avait en réalité que trois grands services publics : celui des entrepôts (puisque les impôts étaient perçus et les traitements des fonctionnaires payés en nature), celui des irrigations et celui des mines et carrières.

Après avoir traité ces sujets, M. G. Maspero aborde l'architecture religieuse et représente les matériaux et les éléments de construction des temples;

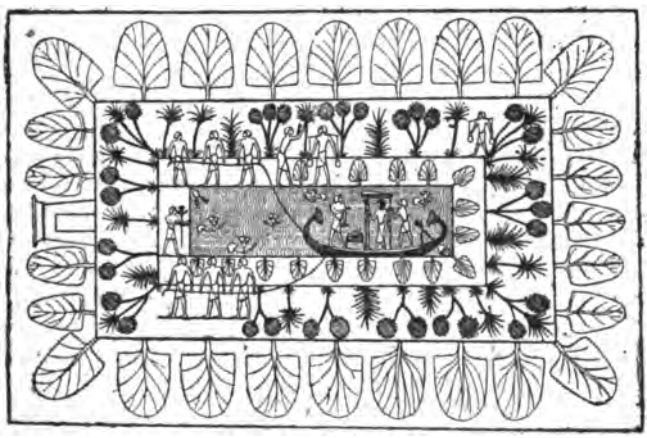
(1) *L'Archéologie égyptienne* par G. Maspero, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

Digitized by Google

il donne les plans, les coupes et les perspectives des principaux monuments, la salle hypostyle de Karnak, le sanctuaire de Dendérah, le pronaos du grand temple d'Edfou, Louxor, Philœ. . enfin les détails de la décoration de ces édifices religieux. La justification de toutes les variétés de plans, l'exposé du développement successif de cette architecture, les rapports de ces monuments avec les conceptions religieuses du peuple égyptien donnent un intérêt infini à ce chapitre qui, avec celui des tombeaux, forme une partie importante de l'ouvrage. Nulle part on ne peut trouver groupé d'une façon plus complète et plus succincte tout ce qui concerne les pyramides et les hypogées. M. G. Maspero est plus autorisé que qui que ce soit à en parler puisque, en dehors de sa haute érudition dans ces matières, il a eu la gloire pendant les dernières années qu'il a passées en Egypte, de trouver la momie du grand Sésostris, qu'on désespérait de découvrir jamais.

L'Archéologie égyptienne contient aussi des documents très riches et très nombreux sur des parties de l'art égyptien presque inconnues jusqu'ici : la peinture, la sculpture et les arts industriels. Sous ce rapport l'œuvre de M. G. Maspero offre un grand attrait de curiosité.

L'auteur tire de l'examen des vignettes dont on avait l'habitude d'orner certains ouvrages, notamment le *Livre des morts* et le *Livre de savoir ce qu'il y a dans l'Enfer*, des données sur l'histoire de la miniature en Egypte.



Mais c'est aux murailles et aux tombeaux qu'il s'adresse, pour apprécier la valeur et les procédés du travail des artistes égyptiens et pour connaître leurs habitudes de composition. Il montre comment le sujet, homme ou bête, n'était jamais qu'une silhouette à découper sur le fond environnant et comment on cherchait à démêler, parmi les formes, celles-là seules qui offrent un profil accentué, et que le simple trait pouvait saisir et amener

Digitized by Google

sur une surface plane. La conclusion de l'auteur est que les Egyptiens savaient dessiner. Il passe ensuite à l'étude de plusieurs grandes compositions d'ensemble et explique diverses scènes dont il donne la reproduction, notamment le repas funéraire offert au prince Harmhabi par les gens de sa famille. Il signale quelques tentatives faites pour se conformer aux règles de la perspective, et montre les archers de Ramsès III à Médinet-Habou : la file des casques s'abaisse et celle des arcs se relève régulièrement, mais tous les pieds s'appuient sur une seule raie du sol. Il montre plus loin un rectangle posé de champ et comme suspendu à mi-tronc de cinq ou six palmiers ; on comprend aussitôt que l'eau coule entre deux rangs d'arbres. La figure extraite de cet ouvrage, et que nous reproduisons ici, est prise dans le tombeau de Rekhmiri. — Les arbres sont couchés le long des quatre rives, et le profil d'une barque et d'un mort, halés par des profils d'esclaves, se promène naïvement sur l'étang vu de face. En présence de ces artifices variés l'auteur se demande ce que l'on doit admirer le plus, l'obstination des Egyptiens à ne pas trouver les lois naturelles de la perspective, ou la fécondité d'esprit dont ils font preuve.

Souvent à l'intérieur des temples et dans les tombeaux, les parties diverses d'un même tableau sont distribuées en registres, qui montent et s'étagent du soubassement à la corniche. On s'imagine alors voir des sujets isolés, quand ce ne sont souvent que les membres disjoints d'une même composition. Ainsi les peintres des premières écoles italiennes déroulaient dans le même lieu, d'une suite non interrompue, les épisodes d'une même histoire, et l'on est exposé parfois, comme pour les bas-reliefs de la colonne Trajane, à mal couper les groupes et à brouiller les personnages. On peut se rendre compte de cette disposition par l'une des parois du tombeau de Phtahhotpou à Saqqarah.

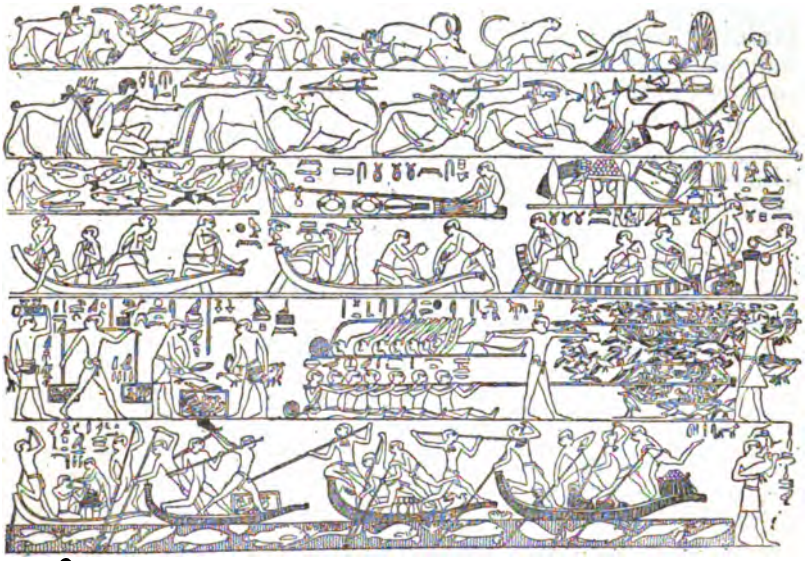
Le vieil artiste égyptien s'est placé sur le Nil et a représenté tout ce qui se passait entre lui et l'extrême horizon. Au bas de la paroi les bateaux vont et viennent, les matelots échangent des coups de gaffe. Au-dessus, la berge et les terrains qui avoisinent le fleuve : une bande d'esclaves, cachés dans les herbes, chassent à l'oiseau. Au-dessus encore, on fabrique des canots, on tresse la corde, on ouvre et on sale des poissons. Enfin, sous la corniche, les collines nues et les plaines ondulées du désert, où des lévriers forcent la gazelle, où des chasseurs court-vêtus lassent le gibier. Chaque registre répond à un plan du paysage.

Par un rapprochement très heureux l'auteur montre le lien qui rattache toutes ces parties en comparant cette composition à un monument d'époque gréco-romaine, la mosaïque de Palestrine, qui représente à peu près les mêmes scènes, mais groupées d'une façon plus conforme à nos habitudes d'œil et d'esprit.

Après un examen détaillé des procédés techniques, M. G. Maspero passe en revue les œuvres principales; la statue la plus ancienne, le *Sphinx de Gizèh*, dont la poitrine et les pattes sont aujourd'hui dégagées des sables

Digitized by Google

qui pendant des siècles l'enterraient jusqu'au menton. — Le *Scribe accroupi*, — *Sheikh-el-beled*, le *Scribe agenouillé*... C'est tout un musée de sculpture dont l'auteur donne des reproductions les plus fidèles et d'une exécution parfaite.



Le dernier chapitre est consacré aux arts industriels : la pierre, la terre et le verre; le bois, l'ivoire, le cuir et les matières textiles; les métaux. Dans ces dernières années on s'est beaucoup inspiré de l'art égyptien, surtout dans la bijouterie. Il y a dans les figures reproduites par M. G. Maspero, toute une collection de meubles, lits, traîneaux, tabourets, broderies, statuettes; de bagues, bracelets, colliers, et une foule de vases d'or et d'argent, plats, aiguières, coupes, paniers, ustensiles divers. Nos dessinateurs, déjà initiés à cet art par la multitude d'objets de ce genre qu'on peut admirer dans les vitrines du Louvre, trouveront dans l'*Archéologie égyptienne* le fil conducteur qui leur permettra de classer ces types si variés et de choisir avec discernement leurs modèles.

Quand on termine la lecture du magnifique ouvrage de M. G. Maspero, on sent que la lumière s'est faite dans ce dédale d'antiquités égyptiennes, pour lesquelles on n'éprouvait qu'une sorte d'admiration muette et difficile à définir; et on se promet de reprendre bientôt le chemin des salles du Louvre, où tant de souvenirs de l'antique civilisation égyptienne nous semblaient jusqu'à présent aussi inintelligibles que les hiéroglyphes qui les couvrent.

ÉDOUARD MARBEAU.

Digitized by Google

A PANAMA, LA MARTINIQUE, HAITI (1).

Par G. DE MOLINARI

A peine revenu du Canada et des Montagnes Rocheuses, M. de Molinari, aussi infatigable que son compagnon de voyage M. F. de Lesseps, s'embarque pour Panama et les Antilles. Avec M. de Molinari un voyage n'est jamais sans fruit pour le public, aujourd'hui si avide de nouveauté. Aussi ce dernier déplacement de l'économiste, aussi distingué que l'écrivain, nous vaut-il un petit volume bourré de faits, rempli d'observations judicieuses et écrit avec cette plume alerte et pleine d'humour que M. de Molinari ne manque pas d'emporter avec lui en voyage, en compagnie d'une encre toujours sympathique.

M. de Molinari a foi dans la grande œuvre de construction du canal interocéanique. Cette entreprise a déjà coûté beaucoup de temps, beaucoup d'argent et trop d'existences humaines, mais, au point où elle en est, elle ne peut rester en suspens. Il y a actuellement sur les chantiers 15,000 travailleurs, nègres pour la plupart et venant de la Jamaïque, et un contingent de machines, dragues, excavateurs, locomobiles, etc., qui représente une force auxiliaire de plus de 600,000 hommes. Depuis le commencement des travaux, un tiers seulement de l'entreprise a été fait; mais une des choses les moins faciles a été de préparer les travaux. Il a fallu non seulement étudier le terrain, indiquer le tracé du canal, mais créer des ports, des routes, des chemins de fer, construire des ateliers, des logements, des hôpitaux. Tout cela ne pouvait s'improviser. Il reste encore un bon coup de collier à donner, mais l'entreprise est lancée et réussira. Un abandon de l'œuvre serait un désastre économique pour la France, et les Américains, qui font tout leur possible pour discréditer l'entreprise, rachèteraient à vil prix la concession et le matériel et, sans avoir été à la peine, seraient, non seulement à l'honneur, mais au profit.

En revenant de Panama, M. de Molinari s'est arrêté à la Martinique, à Saint-Thomas, à Haïti et nous parle avec beaucoup d'intérêt de ces îles qui réveillent tant de souvenirs. A la Martinique, la population blanche ne forme pas un 10e de la population totale (15,000 individus sur 167,000) et est plutôt en voie de diminution que d'accroissement, par suite de la rareté des naissances dans les familles aisées. Les préjugés de race y sont pour beaucoup, car l'aristocratie blanche, qui n'a jamais pu frayer avec un nègre, repousse également un homme de couleur, n'eût-il dans les veines qu'un atome imperceptible de sang noir, l'infusion de ce dernier étant considérée comme une cause absolue de détérioration. La Martinique, comme d'autres colonies, souffre d'une crise commerciale prolongée, notamment en ce qui concerne l'industrie sucrière, qui fut un moment la richesse de l'île. L'abolition de l'esclavage ayant rendu plus rare la main-d'œuvre des noirs, on eut recours

(1) Un volume illustré. Librairie Guillaumin, 14, rue Richelieu, Paris.

Digitized by Google

à l'immigration chinoise, qui ne donna pas les résultats attendus, et à l'immigration des travailleurs de l'Inde. De 1853 à 1884, 25,000 furent ainsi transplantés, et, à cette dernière date il en restait environ 13,000 dans la colonie. Depuis lors, le Conseil général de l'île a renoncé à intervenir dans cette importation du travail.

En 1870, on a voulu essayer d'un nouveau régime politique. Le suffrage universel, supprimé par l'Empire, a été rétabli et le gouvernement de la démocratie des hommes de couleur a remplacé celui de l'aristocratie blanche. Le nègre domine partout et avec quels noms!

On ne rencontre que des César, des Pompée, des Démosthène, des Épaminondas. Il m'est même arrivé de causer avec Théramène. Ces noms antiques et héroïques ne sont pas précisément en harmonie avec la physionomie, les occupations et les habitudes de ceux qui les portent. César a le nez écrasé, et il porte la malle d'un voyageur; Pompée coupe du bois; Lucullus mange sa morue et sa farine de manioc dans une moitié de calebasse en se servant de ses doigts en guise de fourchette.....

Une nouvelle ère de prospérité était annoncée partout. On a laïcisé, quoique mollement, les noms des rues; on a laïcisé l'instruction à tous les dégrés et augmenté ainsi d'un million les charges du budget colonial. Comme la démocratie de couleur était nombreuse et besogneuse, elle s'est trouvée à l'étroit dans les cadres qui avaient suffi jusque-là à l'aristocratie blanche. Il a fallu les élargir, pour donner satisfaction au « parti » et on a déblanchi en outre l'administration et la représentation. Bref, on a porté en seize ans le budget des dépenses de 2,800,000 francs à 4,583,000 francs, et, comme l'augmentation des dépenses exigeait une augmentation de recettes qui ne se produisait pas toute seule, il a fallu élever les impôts.

Il y aurait bien des améliorations matérielles à introduire à la Martinique. Il n'existe qu'une seule ligne télégraphique (de Saint-Pierre à Fort-de-France), un embryon de téléphone, pas de chemin de fer, pas de tramway, des routes impraticables pendant la saison des pluies.

Aux impôts multipliés et compliqués se joint, pour entraver le commerce, la diversité des monnaies qui n'ont qu'un cours local. Quoique voisines, les Antilles n'ont entre elles que des rapports extrêmement difficiles. Les lettres mettent un temps énorme à parvenir. Les paquebots français des lignes de New-York font maintenant 16 à 18 nœuds, tandis que ceux des Antilles n'en font que 11 à 12. Les tarifs télégraphiques sont pleins de fantaisie. Une dépêche de Colon à Paris coûte 7 francs par mot; à la Martinique, qui est cependant plus rapprochée de six jours, le tarif s'élève à 18 francs, tandis que de New-York ce n'est plus que 60 centimes. Il y aurait bien des réformes à accomplir, et, avec un peu d'initiative et d'énergie, on pourrait arriver a rendre une vie nouvelle à notre colonie qui s'éteint.

A côté d'Haïti, la situation de nos Antilles paraît très brillante. Notre ancienne et si prospère colonie de Saint-Domingue est, depuis le commencement du siècle, en proie à l'anarchie et aux révolutions. Ce ne sont que

Digitized by Google

luttes entre nègres et mulâtres, seuls habitants de l'île, qui, après avoir expulsé entièrement les Français, ont cependant conservé, paraît-il, une grande affection pour la France et surtout pour ses emprunts. M. de Molinari décrit avec beaucoup d'intérêt les institutions politiques, l'état matériel et moral du peuple noir, le culte si horrible de Vaudoux, et c'est avec regret que l'on achève le dernier chapitre d'un livre qui n'a qu'un défaut, celui de se fermer trop vite.

G. Demanche.

ESSAI D'UN LEXIQUE GÉOGRAPHIQUE (1).

Nous sommes bien en retard pour examiner cette publication, toute d'actualité. Loin de s'en plaindre, nos lecteurs et l'auteur lui-même, sans doute, ne pourront que s'en féliciter, car ce délai nous a permis de le suivre dans les développements successifs des solutions qu'il propose. Le sujet en est d'autant plus intéressant que, seul jusqu'ici, assurément notre auteur s'est engagé aussi à fond dans la question, en la traitant au point de vue spécialement géographique. La Société de Géographie de Paris, à la vérité, a présenté l'an dernier une base générale de transcription; mais, sur bien des points, elle a laissé, de propos délibéré du reste, carte blanche aux transcripteurs, et surtout une trop large place à leur fantaisie.

Avant même que la commission de la Société de Géographie délibérât, M. Barbier s'était mis à l'œuvre. Tout d'abord, il a étudié tout ce qui a été écrit sur la question depuis le commencement du siècle, et il en a fait un résumé historique formant la première partie de son ouvrage. Peut-être cet exposé préliminaire renferme-t-il quelques lacunes; il est des travaux remarquables que notre auteur a omis, involontairement sans doute. Nous voulons croire que si, comme on peut le prévoir, il donne une suite à son *Essai*, il comblera ces vides; la cause qu'il plaide ne pourra qu'y gagner. Cette première partie se termine par le classement par pays des noms auxquels les règles de transcription devront être appliquées :

1° *Noms dont l'orthographe s'écrit en caractères latins, diacritisés ou non : cette orthographe sera maintenue.* Dans cette première série, englobant la totalité des langues qui s'expriment par les caractères latins, l'auteur présente une plus large plate-forme que celles de tous ses prédécesseurs. On pourra le chicaner sur la difficulté pour les Français de s'approprier cette orthographe, — bien qu'il y ait un commencement à tout, — mais au moins y a-t-il un inestimable avantage à donner, une fois pour toutes, les noms géographiques vrais et officiellement adoptés dans leurs pays respectifs d'origine.

2° *Noms dont l'orthographe est rendue par des caractères autres que ceux de l'alphabet latin* (russes, arabes, etc.) : *on devra les transcrire à l'aide de l'alphabet conventionnel adopté, « mais,* dit l'auteur, *en se basant principalement*

(1) *Essai d'un Lexique géographique*, par J.-V. Barbier. (Paris, Berger-Levrault, 1886.)

Digitized by Google

» *sur les similitudes alphabétiques ou étymologiques, et en tenant compte des* » *transcriptions admises par la généralité des linguistes, surtout pour les conson-* » *nances que notre alphabet ne peut rendre qu'imparfaitement.* » Suit une réserve sur le cas qu'il faut faire des variétés dialectiques locales, mais seulement lorsqu'elles affectent des régions assez étendues, où elles ont une sorte de consécration officielle.

Ou nous nous trompons fort, ou l'auteur a eu surtout pour but de conser ver le plus possible, et sans dérogations trop sensibles à l'uniformité de la règle, le caractère idéographique des transcriptions adoptées par les linguistes ou par un usage justifié. On ne saurait lui en vouloir de poursuivre ce but, nous y applaudissons même; mais là surtout il faudra une grande sûreté de main et une grande pratique de la nomenclature géographique.

3° *Noms des pays où la langue écrite n'existe pas : les transcrire conformément à notre système phonétique, en se basant principalement sur la nationalité des explorateurs qui en font mention lorsqu'on ne possède pas surtout les éléments suffisants ou l'analyse linguistique des idiomes auxquels ces noms appartiennent.* Rien à dire sur ce point, car là où le linguiste a déjà passé, où des rudiments de grammaire sont établis, le transcripteur doit compter avec eux. Au cours de son ouvrage, M. J.-V. Barbier fait d'ailleurs ressortir la précarité et les dangers d'une transcription purement phonétique.

Il faudrait presque entièrement citer la seconde partie, la plus considérable du petit livre dont nous parlons, pour donner aux lecteurs les détails essentiels sur les adaptations de notre alphabet, principalement pour la langue slave et pour les langues qui s'écrivent avec l'alphabet arabe. Comme corollaire à cette adaptation, l'auteur a dressé un tableau de phonétique comparée, comprenant une cinquantaine d'alphabets de toutes langues et de toutes époques. Il faut y renvoyer le lecteur pour qu'il se fasse une juste idée de l'entreprise de M. Barbier.

Dans un appendice écrit à la suite des résolutions de la Société de Géographie, il se rallie à plusieurs de ces résolutions, dont certaines étaient restées, pour lui, à l'état de desiderata. Mais il en révèle aussi les côtés faibles et insuffisants. Il ne se flatte pas lui-même, tout en appuyant ses idées sur des arguments, d'être arrivé à la vérité absolue, et il attend beaucoup de l'analyse par le menu de toute la nomenclature géographique.

Cette entreprise, M. Barbier est en train de la réaliser. Nous l'avons suivi depuis lors, et, si nous en jugeons par une lettre fort étendue adressée à M. Landes, administrateur des affaires indigènes à Saïgon, au sujet plus exclusif des transcriptions annamites (1), qui font la préoccupation actuelle des orientalistes eux-mêmes, nous constaterons quelle souplesse il paraît avoir donné au système général proposé par la Société de Paris. Soit par voie d'assimilation, soit par voie d'exceptions définies et légitimes, mais fort restreintes, à la règle, il arrive peu à peu à en combler les vides et à résoudre quelques-

(1) Publiée dans la *Gazette géographique* de mars 1887.

Digitized by Google

unes de ses obscurités. Parviendra-t-il au but? Nous le souhaitons ardemment, tant dans l'intérêt de la science que comme couronnement d'une somme de travail immense. L'auteur sollicite la critique; il est de la rare espèce de ceux qui l'écoutent quand elle a pour but de l'éclairer et non de l'entraver: ce qui doit être, en somme et au cas particulier surtout, le rôle de la critique.

LA CRÉATION DE L'HOMME

ET LES PREMIERS AGES DE L'HUMANITÉ

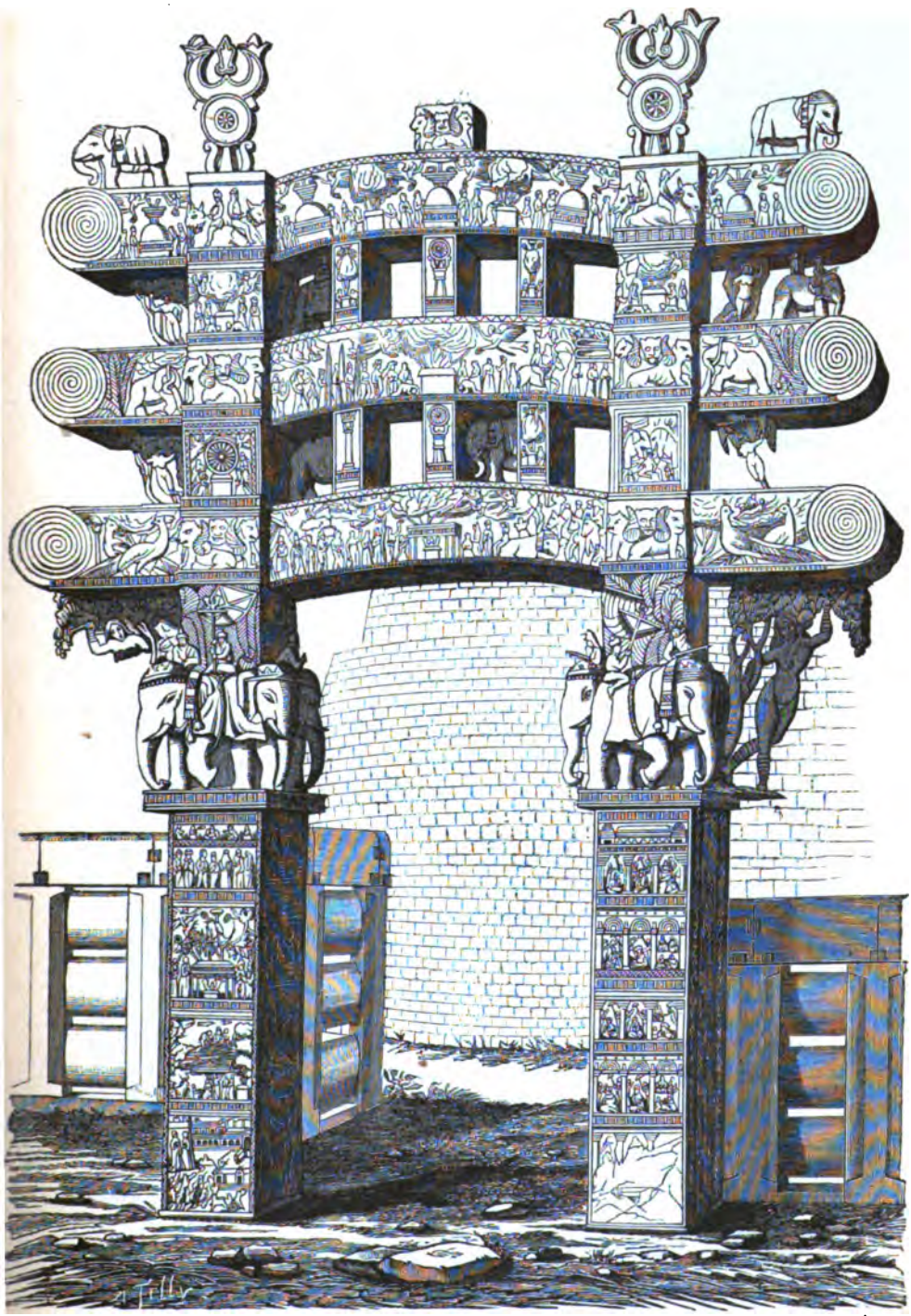
Le magnifique ouvrage de M. H. du Cleuziou, *la Création de l'homme et les premiers Ages de l'humanité* (1), offre un intérêt toujours croissant par la publication des dernières livraisons. On a franchi la première enfance de l'humanité, on a assisté à la reconstitution d'une civilisation à peine ébauchée, qui, à l'aide des vestiges ensevelis depuis des milliers d'années, revêt tous les caractères de certitude, et dont on peut avec quelque précision marquer les étapes. Au surplus, les mœurs des peuplades sauvages que l'on retrouve dans la plupart des archipels de l'Océanie servent de contrôle indiscutable à la reconstitution de l'histoire de nos ancêtres, et l'auteur n'a pas manqué d'opérer de fréquents rapprochements qui viennent confirmer les hypothèses de la science.

Pour les premiers monuments, c'est à l'architecture égyptienne qu'on devait nécessairement faire les emprunts. On possède les documents les plus détaillés sur ce sujet; le récent ouvrage de M. G. Maspero : l'*Archéologie égyptienne* en fait foi. Plus près de nous, les *Dolmens* ont fourni un vaste champ de recherches. C'est une période pleine de légendes, qui ont survécu parmi nos populations bretonnes, et qui font partie intégrante de notre histoire. Citons un habile rapprochement entre les pleureuses des enterrements bretons et la scène des Chœphores d'Eschyle. Des cartes de M. A. de Mortillet figurent la distribution des dolmens en Europe et en France. C'est encore en Bretagne qu'on nous transporte pour expliquer les menhirs et représenter la danse des Korrigannes. Puis viennent les majestueux alignements de Kermario (Carnac), un des monuments historiques les plus considérables que possède l'humanité. A la vue des pierres dressées de Peshawur (Kaboul), des Khassias dans l'Indoustan, du tope de Thuparamya (Inde), on est frappé de l'analogie de sentiments qui a conduit des peuples si divers à immortaliser ainsi le souvenir des défunts.

Les *cromlechs*, parmi lesquels le plus important est le monument de Stonehenge, près Salisbury, rentre dans la même catégorie. C'étaient

(1) Bibliothèque scientifique populaire publiée sous la direction de M. Camille Flammarion, chez Marpon et Flammarion, Paris, 26, rue Racine. Ouvrage illustré de 300 figures représentant les mœurs et coutumes de nos ancêtres, leurs outils et leurs armes. (Prix 10 francs.)

Digitized by Google



PORTE DU GRAND TOPE DE SANCHI, (d'après M. Ernest Feydeau).

Digitized by Google

des enceintes, entourant un ou plusieurs tertres qui renfermaient des ossuaires. L'auteur, pour prouver son assertion, examine les cromlechs du Menec-Vras et de Kerlescan à Carnac, du Manè-Velin, avec alignements de Saint-Pierre-de-Quiberon. Partout il y a eu dans ces enceintes des buttes,des tombelles ; rien n'empêche de croire qu'à Stonehenge il s'élevait au centre du double cercle de pierres une pyramide quelconque.

A Sanchi dans l'Inde centrale, il existe un tombeau de 106 pieds anglais de diamètre, de 42 pieds de hauteur ; une palissade entoure cette construction massive, composées de larges pierres, disposées par couches cimentées de terre battue, et que l'on désigne sous le nom de *tope :* c'est la pyramide indienne. Au centre est réservée une chambre qui contenait, renfermées dans des vases de pierre, les reliques du défunt. Le tombeau de la chrétienne, monument funéraire des rois de Mauritanie, près de Kolea (Algérie), est un tope du même genre que le tope de Sanchi, reproduit d'après l'ouvrage sur les sépultures des peuples anciens de M. Ernest Feydeau. Les palissades qui entourent cette grande tombe sont flanquées de portes d'une architecture extrêmement originale : deux piliers carrés, chargés de sculptures, avec des éléphants debout en guise de chapiteaux.

A quelque distance sont superposées trois barres transversales, légèrement convexes vers le centre, et terminées par des volutes, inspirées par la forme de celles appelées ioniques. Ce trois traverses sont supportées par des piliers carrés, qui continuent à monter, et par trois petits poteaux verticaux, insérés entre chacun d'eux, dans des espaces ouverts entre les traverses. La largeur totale de cette porte est de 33 pieds 6 pouces anglais. Le sens de toutes ces sépultures est la glorification des ossements vénérés qui se trouvent enfouis sous la terre qu'elles décorent ; et ce tertre qu'on appelle *tope, stûpa, tchâitya,* n'est, au dire de tous les auteurs, qu'un tumulus, qu'une tombe. Tous ces bas-reliefs, délicieux spécimens de l'architecture *boudhique,* représentent des écrins à reliques, écrins couronnés par des génies, adorés par des hommes à genoux, portés par des éléphants groupés trois par trois, couverts et coiffés de housses à franges, ayant sur le dos des cornacs armés de crochets et des hommes porteurs d'étendards ; les animaux eux-mêmes, dessinés sur ces pierres, ne sont que les acteurs d'une cérémonie sainte : vaches et taureaux accroupis, avec des colliers de fleurs au cou, des personnages à cheval sur leur dos ; paons, dragons ailés réunis trois par trois. Les femmes nues, danseuses, dont les bras et les jambes sont entièrement couverts de bracelets superposés, et qui se suspendent au-dessus du vide,en se tenant d'un bras à une branche d'arbre (nous les avons vues figurer dans les défilés pieux des Cyngalaises, qui se firent admirer dernièrement à Paris) ; tout cela, c'est le culte des ancêtres, traduit d'une façon particulière au pays où se trouvent les *topes.*

L'auteur termine cet examen des premiers monuments par la constatation que les menhirs, les dolmens, les alignements, les cromlechs, les py-

Digitized by Google

ramides, les topes, tous ces vestiges de l'antiquité la plus reculée appartiennent au culte des morts. « Toutes ces pierres ont la même raison d'être, dit-il, elles ne proviennent que de la croyance sublime à l'immortalité, croyance commune à l'Inde comme à la Celtique. »

Les pierres branlantes ou pierres qui virent, pierres tournales, tournoises ou tourneresses, offrent à l'auteur l'occasion d'une excursion sur le domaine du *Druidisme* ; et avec M. Fustel de Coulanges, il s'efforce de détruire le prestige dont les avait entourées la trop grande ferveur des Jean Reynaud, des Pierre Leroux et des Henri Martin.

M. H. du Cleuziou entreprend ensuite l'examen des instruments, des tissus, des bijoux de latrigen ou la seconde époque lacustre ; une large part y est faite aux costumes de ces âges lointains. Plus loin, il étudie les Celtaes emmanchés des habitations lacustres ; les Ascias gravés des dolmens, c'est la période des *premières charrues*. Il s'aide des travaux de M. d'Arbois de Jubainville : *les Premiers Habitants de l'Europe* ; de M. Alexandre Bertrand : *la Gaule avant les Gaulois*. Puis il s'étend sur le caractère de ces grandes migrations de pasteurs et d'agriculteurs qui, venant de l'Asie centrale, ont apporté en Occident les animaux domestiques et l'*agriculture*. C'est le premier pas dans la voie de la civilisation. Il suit la marche de ces peuples à travers l'Europe, jusqu'aux défilés sombres du versant des Alpes Noriques, où ils traversent l'eau à la source même de la rivière, et assiste à leur installation définitive dans la région des lacs de Suisse, près de Fribourg. La période néolithique, à cause du nombre et de la richesse des stations de cette époque qui couvrent ce pays, a mérité d'être classée par quelques-uns sous le nom de Robenhausen, petit hameau de la commune de Wetzicon, canton de Zurich.

« M. de Mortillet reproche à ces nouveaux venus, une chose qui, pour lui est capitale, la *religiosité*, et leur en fait un crime. Pour nous, dit M. H. du Cleuziou, cette religiosité, qui consistait surtout dans le culte des ancêtres, culte dont l'érection des dolmens, tombeaux si majestueux dans leur naïveté primitive, fournit la preuve, est, au contraire, une révélation superbe de la grandeur du génie de ce noble peuple. M. Renan dit quelque part que « les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ le respect profond de leurs pères, » et Lycurgue avait inscrit dans son code que « tout peuple qui n'honore pas son passé n'a point d'avenir ». Les Néolithes poussèrent ce respect des morts jusqu'à l'extrême ; c'est même, grâce aux monuments funèbres, laissés par eux sur leur chemin, que nous pouvons suivre leurs traces, à travers les régions qu'ils parcoururent à cette époque. Nous serions vraiment bien mal venus, nous autres fouilleurs de vieilles pierres, de leur en vouloir. »

Ed. M.

Digitized by Google

D'ALGER A KAIROUAN

Sous ce titre M. G. Demanche publie, à la librairie Challamel, un très intéressant récit des excursions accomplies en 1886, en Algérie et Tunisie, sous le patronage du Club alpin français.

A côté d'études de mœurs et de descriptions pittoresques, l'auteur a su mettre en relief les efforts tentés par l'initiative privée pour coloniser notre belle et fertile possession africaine. Un exposé rapide des progrès accomplis par la Tunisie, depuis l'établissement du protectorat, montre surabondamment quel parti on peut tirer de ce riche pays, sous un régime d'ordre et de tranquillité, et quels résultats peut atteindre l'esprit colonisateur, si injustement décrié, de la race française.

L'Échiquier de M. de Bismarck, par G. Marchal. — Cette brochure, éditée par la maison Frison, est un aperçu de la politique orientale du chancelier allemand, qui use de duplicité vis-à-vis de la Russie en lui suscitant l'Autriche comme rivale en Orient, et qui pousse cette dernière puissance vers les Balkans, afin de la transformer en un État oriental et de lui enlever un jour ses provinces allemandes, en lui faisant en Turquie un cadeau qui restera à prendre.

Dégénérescence du coton égyptien, par John Ninet. — Dans cette brochure, éditée par la maison Fischbacher, l'auteur expose quels sont les modes de culture employés pour le coton en Égypte, et la dépréciation subie par suite du développement de l'industrie cotonnière à l'étranger. Ce n'est plus seulement aux États-Unis, aux Indes, en Australie que cette industrie prospère; mais la Russie s'efforce de l'introduire dans les districts asiatiques récemment annexés; en Chine et au Japon on s'occupe de l'érection d'usines à filer et à tisser, et l'Afrique centrale va devenir un marché important pour le coton.

Le Bilatéral (mœurs révolutionnaires parisiennes), par J.-H. Rosny, que publie l'éditeur Savine, 18, rue Drouot, en un volume in-18 à 3 fr. 50, envoi *franco* contre mandat ou timbres, est un grand roman très littéraire qui étudie scrupuleusement les milieux révolutionnaires du Paris contemporain. Certains chapitres, plus spécialement mouvementés ou dramatiques, sont, croyons-nous, appelés à un succès éclatant: *l'Exécution du mouchard Ternand, une Réunion des Anarchistes, le Meeting de la Semaine Sanglante, l'Échauffourée du Père-Lachaise, l'Attentat Malicaud, le Tumulte de la salle Favié, les Disputes à la Bourse, le Complot des anarchistes Lesclide et consorts*, ce sont là tout autant de clous qui feraient chacun, pris à part, la fortune d'un drame, à moins que Dame Censure... *Le Bilatéral* vaut mieux encore que le premier roman de J.-H. Rosny, *Nell Horn*, que les critiques du *National*, du *Livre*, de la *Justice*, des *Lettres et Arts* ont désigné comme un des meilleurs de la saison dernière. Tout le monde voudra donc lire ce roman, d'une intrigue très attachante, qui renferme des pages d'une très grande nouveauté littéraire.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Séance du 4 mars 1887.

Une lettre de Stanley-Pool *(Congo)*, du 25 décembre 1886, donne des renseignements sur la prise de la station extrême des Stanley-Falls. Les Arabes, au nombre d'environ 1,500, ont attaqué la station pendant trois jours. Comme les cartouches étaient mauvaises et qu'il en ratait 70 pour 100, la garnison de la place a perdu courage, et, pendant la nuit, les soldats haoussas ont pillé un magasin et se sont enfuis avec la grande pirogue de la station.

L'Anglais, chef de station (qui restait avec un Belge, lequel était arrivé la veille), n'ayant plus que quelques noirs avec lui, jeta au fleuve les six canons Krupp (qui avaient coûté près d'un million), mit le feu aux magasins, pour ne pas les voir tomber aux mains de l'ennemi, puis s'embarqua sur une petite pirogue, avec son compagnon, à la faveur des ténèbres. Obligés de se cacher pendant le jour pour échapper aux Arabes qui les cherchaient de tous côtés, ils vécurent misérablement pendant quarante jours. Pour comble de malheur, l'agent anglais vint à se noyer, et son compagnon fut recueilli enfin par le chef d'Oupota, qui lui donna de la nourriture et un lambeau d'étoffe pour se couvrir.

Pendant ce temps, les Haoussas fugitifs arrivèrent à la station des Bangalas, où ils racontèrent que tous les blancs étaient morts, et qu'ils étaient les seuls survivants de cette malheureuse catastrophe. Aussitôt, un autre officier belge partit avec un autre vapeur pour aller voir ce qu'il en était, et dépassa Oupota. Sans savoir que son compatriote s'y trouvait, il avança presque jusqu'aux Falls; mais bientôt il dut faire demi-tour en arrière pour échapper aux Arabes, qui le poursuivirent pendant huit jours d'une fusillade admirablement nourrie. A son retour seulement, il rencontra l'officier belge, qui était blessé ainsi que lui, et ils revinrent en toute hâte annoncer au gouverneur général que la station n'existait plus.

Les Arabes sont descendus bien bas sur le Congo, et aujourd'hui on n'est pas sans crainte pour la station de Bangalas, car probablement les pillards ne s'arrêteront pas en si beau chemin, et ils vont écumer ce fleuve, qu'ils accusent l'État du Congo de leur avoir pris sans leur permission.

Enfin, le service des transports de la côte au Pool est interrompu sur les deux rives, où les indigènes ont pillé des caravanes, sans que l'État pût s'y opposer; on a dû, mais trop tard, essayer seulement de châtier les coupables.

Une lettre de M. A. Thouar, datée de Padilla *(Bolivie)*, 9 décembre 1886, fait savoir que le projet de loi relatif à sa nouvelle exploration a été approuvé à l'unanimité par la Chambre des députés et par les sénateurs. Le 2 décembre, à midi, s'était effectué son départ pour le Paraguay à travers le *Chaco*. Vingt hommes d'infanterie formaient l'escorte provisoire, l'effectif devant être porté à quarante par l'incorporation de vingt autres à la frontière.

Digitized by Google

Le voyageur se loue beaucoup de l'empressement des autorités à le seconder. La population lui a fait aussi une véritable ovation. Sept jeunes filles des meilleures familles lui ont remis le drapeau bolivien : on lui a fait escorte jusqu'à une lieue de la ville, aux cris de : Vive la France ! et aux sons de *la Marseillaise*. Sur tout le parcours de Sucre à Padilla, les voyageurs ont été l'objet de démonstrations non moins cordiales.

Le 10 décembre, on devait être à Lagunillas, et de là entrer dans le Chaco.

M. J. Broussali fait une intéressante communication sur l'*Arménie*, sa situation et son avenir. Nos lecteurs connaissent déjà cette question par les importants travaux publiés par M. Broussali dans la *Revue Française* (1).

Séance du 18 mars 1887.

M. G. Rolland, ingénieur et membre de la mission scientifique d'exploration en *Tunisie*, rappelle à combien de discussions a donné lieu la question encore controversée de l'emplacement occupé jadis en Afrique par le *lac Triton* dont parlent les auteurs anciens.

L'opinion longtemps la plus accréditée fut qu'autrefois les eaux de la Méditerranée pénétraient dans la région des grands chotts du Sud tunisien et algérien, et formaient à l'ouest de Gabès un bras de mer qui aurait disparu à la suite d'un soulèvement récent; mais cette hypothèse ne s'est pas confirmée et a été contredite, en particulier, par la géologie. Une autre manière de voir, qui compte de sérieux partisans, assimile simplement l'ancienne baie de Triton au golfe de Gabès actuel. Enfin une thèse nouvelle vient d'être produite et soutenue par M. le Dr Rouire, dont on connaît les intéressantes recherches sur le bassin hydrographique de la Tunisie centrale, le bassin du lac Kelbia : ce serait là, d'après M. Rouire, l'ancien bassin de Triton, et le lac Triton se placerait au nord de Sousse dans les lagunes qui se trouvent au fond du golfe de Hammamet.

Depuis les temps historiques, la configuration et le relief du sol sont restés sensiblement les mêmes sur le littoral de la Tunisie centrale. A l'époque romaine, il est possible que le niveau général des eaux ait été plus élevé, par suite d'un régime de pluies plus abondantes; mais, alors comme aujourd'hui, le lac Kelbia ne communiquait avec la mer que d'une manière intermittente, et par un cours d'eau de peu d'importance; quant aux lagunes du littoral, elles ne formaient pas, à proprement parler, de baies où les eaux de la mer eussent pénétré, mais des lacs peu profonds, déversant leur trop plein d'eau dans la mer par des embouchures étroites.

M. Georges Demanche offre un rapport adressé par le lieutenant canadien Gordon, sur les explorations faites en 1885 et 1886 par l'*Alerte* dans le *détroit et la baie d'Hudson*, afin d'établir d'une façon aussi positive que

(1) *Revue française*. Mars, juin 1886.

Digitized by Google

possible l'époque d'ouverture et de fermeture de la navigation dans ces parages. A la suite de ces deux campagnes, on a reconnu que la baie d'Hudson était libre pendant trois ou quatre mois environ et que l'on pourrait se servir de cette voie de communication pour transporter en Europe le bétail et les céréales qui commencent à abonder au Nord-Ouest canadien. A la suite de ce rapport la Société, qui s'était formée pour construire un chemin de fer de Winnipeg à la baie d'Hudson, a, sans perdre de temps, commencé les travaux de la première section de ce chemin de fer. Cette section partant de Winnipeg doit aboutir au lac de ce nom, qui sera provisoirement utilisé comme voie de communication et servira de trait d'union avec l'embranchement qui partira de la rive nord du lac pour aboutir à Fort-Churchill ou à Port-Nelson sur la baie d'Hudson. Cette nouvelle ligne aura pour conséquence de diminuer sensiblement les distances et le prix des transports entre le Nord-Ouest canadien et l'Europe.

M. Romanet du Caillaud adresse une note sur une *Atlantide chinoise : Maura-ga-sima*, et rappelle une légende extraite du dictionnaire du géographe franco-hollandais Bruzen La Martinière. L'île Maury (Mauri-ga-sima), avant d'être abîmée dans les flots, était placée près de l'île de Formose, en cet endroit où se trouvent actuellement les Bancs de Formose. Peut-être même l'archipel des Pescadores est-il un débris de cette grande île.

Cette île formait un royaume dont le dernier roi portait le nom de Peiruun. Le culte des habitants avait quelques rapports avec le manichéisme ; ils adoraient deux principes : l'un, le principe actif, qui préside à la génération de toutes choses; l'autre, le principe passif, qui en ordonne la destruction. Le premier avait le ciel pour symbole; le second, la terre. En langue lettrée, ces dieux avaient trois noms : le premier s'appelait In, Ni, ou A; le second Io, Wo, ou Wun. En langue vulgaire, le nom du premier était Rikkisiwoo, et celui du second Kongewo.

Mauri-ga-sima était une île renommée, dès les premiers siècles, par la fertilité de son terrain. Elle possédait, en outre, des carrières de kaolin très remarquables. Avec ce kaolin, les habitants de Mauri-ga-sima fabriquaient des porcelaines d'un goût exquis, transparentes, extrêmement minces, d'une couleur blanchâtre tirant sur le vert. La forme de ces vases approchait de celle de petits barils; mais ils avaient un col étroit, comme celui des vases où se conserve le thé.

La fabrication de ces belles porcelaines enrichit les habitants de Mauri-ga-sima. La richesse amena la corruption et le mépris de la religion. Les dieux, dit la légende, en furent irrités, et ils décrétèrent d'engloutir l'île dans la mer.

Peiruun, le roi qui régnait alors sur l'île, ne partageait pas la corruption de son peuple. Le décret des dieux lui fut révélé dans un songe, et il lui fut ordonné, pour mettre sa personne en sûreté, de s'embarquer sur ses vaisseaux et de quitter l'île, dès que le visage des idoles In et Io, qui étaient à l'entrée du temple, serait devenu rouge.

Digitized by Google

Le bon roi ne put s'empêcher de faire part à ses sujets du futur cataclysme qui menaçait l'île et du présage qui devait l'annoncer. Mais eux se moquèrent de lui; bien plus, quelque temps après, un mauvais plaisant, voulant tourner en ridicule les frayeurs de son roi, alla la nuit, sans être aperçu, peindre en rouge la face des idoles.

A la nouvelle que le visage des idoles était devenu rouge, le roi Peiruun s'embarque sur-le-champ avec sa famille et tous ceux qui veulent le suivre, et il cingle vers les côtes de la province chinoise de Fou-Kien. Il y arrive sain et sauf. Après le départ du roi Peiruun, l'île Mauri-ga-sima fut engloutie dans la mer.

Telle était la valeur de la porcelaine fabriquée dans cette île que l'extraction, par le moyen de plongeurs, des vases de porcelaine engloutis avec l'île devint une véritable industrie. Les plongeurs les arrachaient avec précaution des rochers, auxquels les avaient attachés les coraux et les coquillages. On les nettoyait ensuite de ces excroissances submarines, mais non pas entièrement, afin de témoigner de leur origine. La plupart étaient fendus ou fêlés; les Chinois excellaient à masquer ces imperfections avec un mastic blanc spécial. Ces vases s'exportaient en partie au Japon. Leur valeur était considérable; les moindres coûtaient 20 taëls (150 francs environ); les plus précieux, 3, 4 et 5,000 taëls.

M. Romanet du Caillaud envoie aussi une note sur quelques tremblements de terre en Chine. Le cataclysme, dont fut victime Mauri-ga-sima, rappelle le terrible tremblement de terre qui désola Formose le 22 mai 1782. La mer s'éleva si haut dans le canal que la côte de l'île resta submergée par les flots pendant douze heures. Taï-Ouang, la capitale, fut détruite; deux jonques de guerre et cent jonques de commerce, qui étaient dans le port, furent englouties, et une multitude d'autres navires furent fracassés sur les écueils.

Parmi les autres tremblements de terre qu'éprouva la Chine, il faut citer les suivants :

En 1399, dans le Chan-Tông, quelques jours après le martyre de Mathieu Escandel, un tremblement de terre détruisit la ville où il avait été tué, ville appelée Cohilouzaa par Mendez Pinto. L'eau du fleuve cessa de couler pendant cinq jours; puis la terre s'entr'ouvrit, et il en sortit une masse d'eau qui submergea la ville.

Le tremblement de terre du 1er février 1556 eut pour principal théâtre un pays appelé Sancy par Mendez Pinto, situé près de Canton, et que je crois pouvoir identifier avec Sam-Choui, au confluent du Si-Kiang, du Pé-Kiang et du Tông-Kiang, en amont de Canton. Ce tremblement de terre eut lieu en trois périodes, toutes les vingt-trois heures. En même temps était déchaîné un orage épouvantable, vents et tonnerre. De la terre sortaient à gros bouillons des ravines d'eau, qui inondèrent tout le pays à soixante lieues à la ronde. Aucun habitant ne s'échappa sauf un enfant, âgé de sept ans, lequel fut plus tard présenté à l'empereur, comme témoin du désastre de son district.

Digitized by Google

Pendant que ce tremblement de terre anéantissait la population d'une partie de la province de Quang-Tông, un phénomène prodigieux jetait, dit-on, l'épouvante dans la ville impériale : pendant trois jours, il avait plu du sang à Péking (1). Frappé de terreur, l'empereur avait fui à Nanking. Pour apaiser le Ciel, il avait fait de grandes aumônes et donné l'ordre d'élargir nombre de prisonniers, dont cinq Portugais, captifs depuis plus de vingt ans.

A Canton, d'autre part, à la nouvelle du desastre de Sancy, pendant dix-neuf jours, ce ne fut que pénitences, processions et sacrifices pour apaiser le courroux céleste.

En 1665, à Péking, sous le règne de Kang-Hi, au moment où l'arrêt de mort prononcé contre le P. Adam Schall et d'autres missionnaires allait être confirmé par le Conseil de régence, un affreux tremblement de terre sépara l'assemblée. La consternation fut si grande que le Conseil gracia tous les missionnaires, sauf le P. Schall, pour lequel un sursis fut accordé; mais l'impératrice à qui un des régents demandait de confirmer la condamnation du P. Schall, refusa de signer le décret et le déchira.

Sous le même règne, quatorze ans plus tard, le 2 septembre 1679, Péking fut bouleversé par un autre tremblement de terre; quantité de palais et de temples, les tours et les murailles de la ville furent renversées; 400 personnes furent ensevelies sous les ruines. Dans une ville voisine, Tong-Tcheou, le désastre fut plus grand encore et fit périr 30,000 personnes. Les secousses se firent encore sentir de temps en temps durant trois mois; aussi pendant ce temps la Cour habita sous des tentes.

Sous le règne d'Yong-Tching, le successeur de Kang-Hi, il y eut à Péking deux tremblement de terre, l'un en 1720, l'autre en 1730.

En 1720, les secousses commencèrent le 11 juin, et pendant vingt jours de suite, on ressentit des tremblements. A Péking, 1,000 personnes environ périrent écrasées sous les débris des édifices.

En 1730, le 30 novembre, à 11 heures du matin, les oscillations firent écrouler à Péking de nombreux bâtiments; plus de 100,000 habitants furent écrasés. A la campagne beaucoup de villages furent détruits. L'Empereur était à la campagne, à son palais d'automne, lorsque les secousses se firent sentir; aussitôt il se prosterna à terre, et éleva les mains et les yeux vers le ciel. Puis il publia un édit où il s'accusait lui-même, attribuait ce fléau de la colère céleste à ses offenses et au peu de soin qu'il avait apporté au gouvernement de l'empire.

---

(1) Un semblable phénomène eut lieu en 1609 au Tonkin, pendant les mouvements sismiques, qui amenèrent l'écroulement d'une partie du mont T'an-Viên (Ba-Vi en langue vulgaire), et l'apparition dans le grand fleuve, sur le territoire de la commune de Hoàng-Liêt (huyên Thanh-Tri, province de Hà-Nôi), d'une source d'eau bouillante, laquelle fit mourir tous les poissons dans ces parages : — une pluie de sang tomba dix jours de suite à Kinh-bac (aujourd'hui Bac-Ninh).

Ces pluies de sang sont probablement des pluies d'acide hypochlorique, liquide d'un rouge foncé, ou d'acide hypochloreux, liquide *d'un rouge de sang artériel*.

Digitized by Google

M. Castonnet des Fosses fait une communication sur la construction d'un nouveau *palais d'Été* à *Pékin*. Il donne à ce sujet d'intéressants détails sur Pékin et la Cour chinoise et explique la construction de la nouvelle résidence, élevée au cœur de la ville, par le désir de l'Empereur de se soustraire à l'étiquette qu'il est obligé de subir dans le palais du gouvernement.

Séance du 15 avril 1887.

La Société procède au renouvellement de son bureau. M. de Lesseps est réélu président. MM. Bouquet de la Grye et le général Perrier sont élus vice-présidents ; MM. Georges Demanche et J. Renaud, scrutateurs ; M. le Dr Labonne, secrétaire.

Il est procédé à la distribution des prix décernés par la Société. Des médailles d'or sont attribuées à MM. Ch. Rouvier (exploration du Congo français) ; H. Fritsche (voyages dans le nord de la Chine) ; Greely (expédition dans les régions polaires) ; Al. Grenier (gravure des cartes de la marine). M. Alph. Aubry (voyage au Choa) reçoit une médaille d'argent, et le prix Jomard est décerné à M. Ch. Joret (biographie du voyageur Tavernier).

Un voyageur français, M. Joseph Martin, fait une communication sur les voyages qu'il a accomplis en *Sibérie*, dans le but d'y étudier les régions minières. Bien que le bassin de la Léna fût l'objectif principal de ses travaux, M. Martin profita de quatre années de séjour en Sibérie pour parcourir toutes les provinces transbaïkaliennes, y compris celle de l'Amour ; la longueur totale de ces itinéraires a été d'une trentaine de mille kilomètres. La région qui s'étend de la Léna au fleuve Amour avait déjà été parcourue dans certaines directions par des explorateurs auxquels M. Martin a rendu hommage. Il a rappelé l'expédition composée de Toungouzes, que le général Mouravief avait envoyée dans le Nord de l'Amour, la mission scientifique fructueuse de MM. Schwartz et Oussoltsoff ; enfin le voyage si important du prince Pierre de Krapotkine, entre la Léna et la Schilka.

L'itinéraire de M. Martin traverse un terrain tout nouveau pour la géographie ; il chemine à une certaine distance à l'Est de celui qu'avait suivi le prince Krapotkine. M. Martin avait une escorte composée d'une vingtaine de Toungouzes avec femmes et enfants, des rennes et des chiens. Toute cette caravane devait emporter des provisions pour 10 mois et ne pouvait marcher qu'avec beaucoup de lenteur, en raison des difficultés du terrain et de la nécessité de franchir constamment des rivières et des torrents sur des radeaux construits à la hâte. Les Toungouzes avec leurs femmes et leurs enfants étaient indispensables pour rassembler les rennes au moment des départs. Dans la vie nomade, en effet, les animaux sont encore plus vagabonds que l'homme ; ils ont besoin de parcourir de vastes espaces pour trouver leur maigre nourriture de mousse et de lichen.

Digitized by Google

Une quinzaine de chevaux que M. Martin avait emmenés avec lui, périrent de fatigue l'un après l'autre, faute de pâturages. Comme tous les nomades, les Toungouzes s'aventuraient avec inquiétude en dehors de leur terrain habituel; ils refusèrent à plusieurs reprises d'avancer, d'autres cherchèrent à déserter, l'un d'eux mourut de fatigue. En revanche, une femme mit au monde un enfant qui se porta fort bien jusqu'à la fin du voyage.

Dans le but de maintenir la discipline, M. Martin s'était astreint aux coutumes de ses compagnons nomades; il partageait leurs repas et prélevait strictement sa quotité des produits de la pêche ou de la chasse. L'un des Toungouzes avait été chargé de la garde des collections minéralogiques. Un jour, il les abandonna sur la route, et, réprimandé à ce sujet, il répondit à notre voyageur. « Tu es vraiment fou de fatiguer nos bêtes en leur faisant porter si loin des pierres sauvages, tandis que sur l'Amour où nous allons, il y a d'énormes montagnes dont tu pourras détacher des pierres plus grosses que celles d'ici, et les envoyer par télégraphe au gouvernement. » Après des fatigues inouïes, la caravane atteignit le fleuve Amour, le plus immense cours d'eau de la Sibérie Orientale. M. Martin fut partout bien reçu par les autorités russes dont il garde le meilleur souvenir.

Une partie des mines de la Sibérie appartient à la couronne ou, selon l'expression usitée, « au cabinet de l'Empereur. » Chaque Russe jouissant de ses droits civiques, peut exploiter une mine, à condition d'en vendre le produit à l'État. Aussitôt la mine découverte, il est tenu d'en faire la déclaration au maître de police de l'endroit. L'exploitation doit avoir lieu dans l'espace de trois ans sous peine de déchéance. Les règlements veulent que tout chantier soit pourvu d'un prêtre, d'un médecin, d'une sage-femme, d'une pharmacie et d'un faible détachement de Cosaques à la charge du propriétaire de la mine. L'extraction de l'or, sous forme de paillettes ou de pépites, est effectuée par des condamnés de droit commun aux travaux forcés ou par des libérés conditionnels. Le vol de l'or est puni par les travaux forcés à perpétuité, mais cette peine sévère est loin d'empêcher la contrebande du métal précieux qui s'échange contre les spiritueux interdits aux travailleurs par les règlements. Il existe autour des chantiers une bourse occulte sujette aux fluctuations de la hausse et de la baisse, selon le bon plaisir des financiers borgnes de l'endroit.

Les familles les plus connues possédant des mines en Transbaïkalie et sur l'Amour, portent les noms de Bajanof, Sibiriakof, Sabachinof, etc.

Le voyage de M. Martin est aussi fructueux pour la science qu'instructif pour notre public qui s'intéresse à tout ce qui peut lui apprendre à connaître un pays aimé de la France.

Digitized by Google

CHRONIQUE INTÉRIEURE

La discussion des projets relevant les tarifs douaniers a été close par le vote du Sénat, majorant, comme l'avait fait la Chambre, les tarifs à l'importation des bestiaux. Après avoir adopté par 194 voix contre 78 l'article 1er concernant les bœufs, le Sénat a voté à mains levées l'ensemble du projet (1er avril). Puis ont été adoptés : un crédit de 100,000 francs à titre de secours aux habitants de l'île Mayotte ruinés en avril 1886, — c'est-à-dire il y a un an, — par un ouragan et une inondation ; un crédit supplémentaire de 1,600,000 francs pour les encouragements aux pêches maritimes. Enfin le Sénat, avant de prendre ses vacances de Pâques, a discuté la convention de commerce et de navigation avec la Grèce, signée à Athènes le 6 novembre 1886, déjà adoptée par la Chambre et ratifiée par le Parlement grec. Vivement attaquée comme préjudiciable à nos viticulteurs, soit par l'introduction de vins grecs, soit par la fabrication en France de vins dits « de raisin sec » (la Grèce importe chaque année en France 50 millions de kilogrammes de raisins secs), la convention a été rejetée par 156 voix contre 98, malgré l'intervention du ministre des affaires étrangères (6 avril).

La Chambre a examiné le projet portant approbation de la convention du 30 juin 1886 tendant à proroger, du 22 juillet 1888 jusqu'au 22 juillet 1903, les traités passés entre l'État et la Compagnie des Messageries maritimes et relatifs aux services maritimes subventionnés du Brésil, de la Plata, de l'Orient, de l'Extrême-Orient, de Madagascar, de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie. Le projet, sur lequel nous reviendrons, a été adopté d'urgence (2 avril). La Chambre a voté ensuite une proposition tendant à faire nommer au scrutin de liste les 33 membres de la Commission du budget. Comme précédemment, aucune part n'a été faite à la droite dans ces élections. La Commission s'est constituée immédiatement et a choisi M. Rouvier comme président. Avant de s'ajourner, la Chambre a encore voté : une proposition ayant pour but le dégrèvement des cultures de vignes dans les régions phylloxérées ; un projet portant attribution au profit de l'État, des communes et des particuliers éprouvés par les incendies de forêts dans la province de Constantine, en 1881, d'une partie des produits du séquestre apposé sur les territoires des indigènes. Ont été adoptés également : le traité de commerce et de navigation signé à Séoul, le 4 juin 1886, entre la France et la Corée ; le traité de commerce signé à Paris, le 10 juillet 1885, entre la France et la République Sud-Africaine ou Transvaal (4 avril).

La session de printemps des Conseils généraux s'est ouverte le 18 avril et n'a donné lieu à aucune remarque particulière. Dans le Cher seul, un conseiller général radical, M. Baudin, ayant voulu siéger malgré la condamnation qui le privait de ses droits civils, a dû être expulsé de la salle

Digitized by Google

des séances. Parmi les vœux exprimés par les Conseils généraux, beaucoup sont relatifs à la question des sous-préfectures. Les uns se montrent favorables au maintien intégral, d'autres à la suppression complète, mais presque tous sont hostiles au projet de suppression partielle de M. Goblet.

Parmi les décès survenus dernièrement il faut signaler celui du général Bouët, qui, envoyé à Hanoï, aussitôt après la mort d'Henri Rivière, fut le premier commandant en chef du corps expéditionnaire du Tonkin.

Des élections législatives ont eu lieu le 17 avril dans la Haute-Garonne et l'Eure. Il y a ballottage pour le premier de ces départements. Dans l'Eure, M. Milliard, républicain, a été élu par 41,133 voix contre 38,165 à M. Mettais-Cartier, conservateur, en remplacement de M. Raoul Duval conservateur, décédé. M. Raoul Duval était le promoteur du projet consistant à créer à la Chambre une droite républicaine.

VOULZIE.

CHRONIQUE COLONIALE

Les travaux de la commission de délimitation des frontières du *Tonkin* ont subi un temps d'arrêt sur place.

On se rappelle que des difficultés avaient pris naissance entre les commissaires français et chinois au sujet du tracé des frontières au cap Paklung. Le colonel Dugenne avait fait solidement occuper, pour tenir les indigènes en respect, le territoire contesté, mais la solution de la question n'avait pas avancé d'un pas, et le siège des négociations avait été transporté à Pékin. Pour arriver à résoudre les points litigieux, le commandant Bouinais est parti pour Pékin avec le dossier relatif à cette affaire.

Sur la frontière du Yunnan, le commandant Pelletier était, aux dernières nouvelles, de retour à Laokaï d'une expédition de deux mois, entreprise au mois de janvier, au nord et au nord-ouest de ce poste frontière. Sa colonne avait purgé le pays des pirates qui l'infestaient, mais avait rencontré des obstacles considérables dans sa marche, notamment dans les montagnes formant la ligne de partage des eaux entre le fleuve Rouge et la rivière Noire. Il restait encore une région à pacifier au sud-ouest de Laokaï vers Laï-Chau ; mais en raison de l'affaiblissement de la colonne par suite des fatigues endurées dans un pays privé de moyens de communication, l'expédition a été remise à l'automne.

De retour à Hong-Hoa, après son expédition dans le Than-Hoa, le général Brissaud avait conçu le projet de nettoyer toute la région au nord-ouest du fleuve Rouge, dans la direction de Phu-Yen-Chau, et de réorganiser d'une façon plus pratique le service de ravitaillement des postes de la rivière Noire. Mais là encore l'expédition a dû être ajournée faute d'effectifs suffisants.

Des rencontres ont toujours lieu sur la frontière chinoise et du côté de

Digitized by Google

l'Annam entre nos troupes et les petites bandes de pirates qui ne sont que difficilement saisissables. Le retour de la saison des pluies ne fera qu'aggraver cet état de choses et rendra la situation plus pénible pour nos soldats disséminés sur une vaste étendue de territoire qu'il leur est impossible de garder efficacement. Des renforts viennent de partir par le *Colombo* pour relever le 11e bataillon de chasseurs qui se trouve en Indo-Chine depuis deux ans. 4,000 hommes de renfort, principalement de troupes d'Afrique, ont reçu l'ordre de se tenir prêts à partir pour relever les soldats qui ont achevé leur temps de séjour en Extrême-Orient. Il est à désirer que le départ de ces troupes n'ait lieu qu'à la fin de l'été pour éviter de les faire débarquer au Tonkin au fort de la mauvaise saison et à une époque où les opérations sont pratiquement impossibles. Il y a là une question d'hygiène fort importante que le gouvernement aura à cœur de résoudre dans le sens le plus favorable à la santé et à la vie de nos braves soldats. Débarquer de jeunes soldats sous les tropiques, au cœur de la saison où germent toutes les maladies, serait un acte de haute impéritie.

M. Vial, résident supérieur à Hanoï, rentre en France.

Le sud de l'*Annam* est tranquille depuis que quelques chefs de bandes pris les armes à la main ont été traités suivant les usages du pays, c'est-à-dire passés par les armes. La pacification opérée par le Phu-Loc dans le Phu-Yen est complète, et les Annamites des campagnes font excellent accueil à nos représentants.

Suivant l'exemple de son collègue de la guerre, le ministre de la marine vient de rapporter la circulaire du 12 juillet 1886, aux termes de laquelle le droit au bénéfice de la campagne de guerre n'était plus attribué, à partir du 1er juillet 1886, aux marins, militaires, fonctionnaires et agents de tous grades en service au Tonkin et en Annam.

Au *Cambodge* M. Piquet, résident général de France auprès du roi Norodom, a été choisi par ce prince comme premier ministre. De ce côté, il y a des symptômes favorables d'apaisement.

Le roi de *Siam*, sur l'invitation qui lui a été adressée par le résident général en Annam et au Tonkin, vient d'envoyer deux officiers supérieurs de son armée, comme délégués à l'Exposition d'Hanoï. L'ouverture de cette Exposition, fixée d'abord au mois de janvier, n'a eu lieu que le 15 mars. Les délégués siamois ont quitté Bang-Kok pour Saïgon, d'où ils se rendront au Tonkin. L'un d'eux faisait partie de l'ambassade siamoise envoyée, en 1861, à Paris.

Depuis l'évacuation de Tamatave par les troupes françaises, la situation à *Madagascar* a peu changé. Notre résident général a ajourné sa venue en France et a profité des lenteurs que lui opposent sans cesse les Hovas pour visiter une partie de l'île. Son voyage dans le pays des Betsiléos, qui est le

Digitized by Google

grenier de l'île, a produit une impression très favorable sur les indigènes. La construction de la ligne télégraphique qui doit relier Tamatave à Tananarive est en pleine voie d'exécution. La section qui relie Tamatave à Ivondro, fonctionne depuis le 3 février, et au départ du dernier courrier la pose des fils était presque terminée jusqu'à Andevorante, à 100 kilomètres de Tamatave.

A Tamatave, la stagnation des affaires est complète, l'ordre ne règne que par intermittences et les colons, qui ne peuvent compter sur la police hova et doivent même s'en méfier, sont obligés de se protéger eux-mêmes. Le consul britannique à Tamatave, M. Haggard, qui s'est déjà fait réprimander par son gouvernement pour avoir demandé l'*exequatur* au gouvernement hova au lieu de s'être adressé à M. Le Myre de Vilers, paraît être d'une mauvaise foi insigne ou d'une ignorance absolue au sujet de l'étendue de ses pouvoirs. C'est ainsi qu'après avoir rendu plusieurs jugements dans des contestations soumises à sa juridiction entre sujets anglais défendeurs et sujets français demandeurs, il a déclaré au vice-résident de France qu'il n'avait pas le pouvoir de faire exécuter ses propres décisions. Puis il a découvert qu'il n'avait pas même le droit de se saisir d'affaires de ce genre. Aussi, M. Joël Le Savoureux, vice-résident de France, a-t-il cru de son devoir de conseiller à ses compatriotes de prendre toutes les précautions possibles et imaginables en concluant une affaire avec des Anglais, « *puisqu'il est avéré que, jusqu'à nouvel ordre, les sujets britanniques peuvent impunément manquer à leurs engagements et refuser de payer leurs dettes* ». On juge par ces faits de la situation faite aux traitants français, et il est à souhaiter que des tribunaux mixtes soient promptement constitués.

Un décret du 15 avril nomme le capitaine de vaisseau Michel au commandement de la division navale de la mer des Indes.

Au *Sénégal*, les troubles qui avaient éclaté chez les Trarzas, viennent de prendre fin. On se rappelle qu'au mois de septembre 1886, Ely, roi des Maures Trarzas, avait été assassiné par un de ses neveux, Hamet Fall, qui aspirait à lui succéder. A la suite de cet événement la guerre civile avait éclaté entre le prétendant et les partisans du feu roi. De récentes nouvelles font connaître qu'Hamet Fall a été tué le 17 mars par Amar-Saloum, frère d'Ely, qui s'est fait reconnaître comme roi. Les princes et les notables ont fait leur soumission et le commerce des traitants, sérieusement atteint par les troubles, va reprendre avec activité de ce côté. Le nouveau roi est un ami de la France.

A Saint-Louis, de grandes fêtes ont eu lieu pour l'inauguration de la statue du général Faidherbe, le créateur du Sénégal actuel.

L'*Algérie* est en ce moment dans une période de réjouissances officielles. Mettant à profit l'occasion que leur offrait l'inauguration officielle de la ligne, déjà ouverte, d'Alger à Constantine, trois ministres et une centaine de députés et de sénateurs parcourent en tous sens la colonie, avec une

Digitized by Google

rapidité par trop exagérée pour amener des résultats pratiques suffisamment appréciables. Parmi les solennités accomplies au même moment il faut signaler le transfert, sous un monument définitif, des restes des héros morts avec le sergent Blandan, au combat de Beni-Mered; l'inauguration, à la Kouba, de la statue du vaillant général Margueritte et celle, au Camp-du-Maréchal, du monument élevé à la mémoire du comte Othon d'Haussonville, créateur des colonies alsaciennes-lorraines de la Grande Kabylie.

Au nombre des questions soumises aux membres du cabinet se trouve celle du port d'Alger. Tandis qu'à Oran, Philippeville, Bône, les paquebots peuvent aborder à quai, dans la capitale de la colonie les bâtiments, même de faible tonnage, sont obligés de jeter l'ancre, à l'abri des jetées il est vrai, mais à quelque distance des quais : d'où un transbordement nécessaire et une perte de temps considérable. Pour obvier à cet inconvénient, la chambre de commerce a voté des ressources pour l'agrandissement des quais, et, bien que les résultats par là obtenus soient encore insuffisants, ils apporteraient une amélioration sensible à l'état des choses existant si un conflit interminable ne s'était élevé à propos de la gare, située dans le bas de la ville le long même des quais, et ne faisait obstacle à la livraison desdits quais. Il faut espérer que le ministre des travaux publics, qui aura pu juger par lui-même de la situation, aura le temps de mieux faire que ses prédécesseurs. Une solution quelconque, qu'elle soit favorable au port ou au chemin de fer (Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée), sera préférable à l'état d'incertitude dans lequel les Algériens vivent depuis plusieurs années.

La chambre de commerce d'Alger vient d'émettre un vœu tendant à ce que l'assimilation douanière s'effectue le plus rapidement possible entre l'Algérie et la Tunisie. Des plaintes réitérées ont été adressées par des commerçants d'Alger, victimes de l'état de choses actuel, par suite de l'introduction en contrebande dans la colonie d'articles de commerce venant de Tunisie, au moyen de caravanes franchissant la zone saharienne, notamment par l'oasis d'El-Oued. Jusqu'à ce jour, l'Algérie a reçu en franchise, par voie de terre, les produits tunisiens (les céréales surtout) qui viennent s'embarquer à Bône pour la France, où ils pénètrent comme produits algériens en franchise, alors que la Tunisie frappe les produits algériens d'un droit de 8 à 10 0/0 de leur valeur. Cet état de choses, qui remonte à l'époque où les chemins de fer n'existaient pas, avait pour but d'attirer vers notre colonie les caravanes tunisiennes. Depuis l'établissement de voies ferrées et l'occupation de la Tunisie, il est devenu urgent de régler plus équitablement les rapports commerciaux des deux pays.

La chambre de commerce de Philippeville vient de fonder un musée commercial qui sera une exposition permanente des produits de toute nature français ou indigènes. Cette exposition fera connaître aux étrangers les productions et ressources de notre colonie, et propagera également les productions des commerçants et négociants de France qui y seront représentés.

Digitized by Google

A la *Martinique*, le gouverneur M. Allègre rentre en France. Un décret du 15 avril lui désigne pour successeur M. Albert Grodet, ancien sous-directeur de l'administration des colonies.

Un décret du 31 mars approuve une délibération du Conseil général de la Martinique, en date du 9 décembre 1886, aux termes de laquelle sont prohibés à l'entrée, dans la colonie, les sucres étrangers sans distinction de qualité et de provenance.

Par un autre décret l'importation des sucres étrangers de toute qualité et de toute provenance est interdite à *Mayotte* et à *Nossi-Bé*.

Aux *Comores*, toutes les difficultés soulevées au sujet de l'établissement de notre protectorat à Anjouan sont aplanies. La capitale de l'île a été occupée sans combat et, le 28 mars, le résident de France y a été solennellement installé.

Les journaux anglais sont devenus moins impressionnables au sujet de notre occupation des *Nouvelles-Hébrides*. D'un autre côté, les gouvernements français et anglais ont entamé des négociations sur cette question. L'apaisement s'est fait avec le temps et il faut espérer que notre ministre des affaires étrangères ne cédera en rien sur la possession qui nous est acquise. Pendant ce temps la colonisation française se fait peu à peu. La Société de colonisation, que préside M. Milhet-Fontarabie, sénateur de la Réunion, possède aujourd'hui aux Nouvelles-Hébrides 10,000 hectares de terres sur lesquelles elle a envoyé une centaine de colons. 97 sont déjà arrivés à l'île Sandwich, et 800 hectares de terres ont été répartis à titre gratuit à raison de 20 hectares par colon célibataire et de 25 hectares par ménage. Une bibliothèque se fonde à Port-Sandwich et jusqu'ici plus de 500 volumes ont été envoyés.

La Société de colonisation a créé des comités locaux dans plusieurs de nos possessions et notamment à Nouméa, Port-Sandwich, Tahiti, Madagascar, Alger et Tunis. Prochainement deux comités fonctionneront à Alger et Constantine.

VOULZIE.

NOUVELLES DIVERSES

LE CANAL PÉRÉKOF

Le charbon du bassin houiller du Donetz fait déjà, dans les ports de la mer Noire et surtout dans celui d'Odessa, une concurrence redoutable aux charbons anglais. Malheureusement, les difficultés du transport ne lui permettent pas encore d'évincer son rival. Les ports de Rostof et d'Azof ne sont accessibles qu'aux caboteurs; les vaisseaux de haut bord doivent s'arrêter à quelque distance de Taganrog. Pour remédier à ces inconvénients, le gouvernement russe a construit un chemin de fer, qui relie le bassin houiller du Donetz à Marioupal, et a ordonné de procéder à l'agrandissement de ce port.

Digitized by Google

Ce n'est pas tout, comme la mer d'Azof est fermée à la navigation pendant presque la moitié de l'année et que le détroit de Kertch s'ensable périodiquement, il est question de percer l'isthme de Pérékof afin d'avoir une voie directe réunissant les deux mers. On estime à un million de tonnes environ le chiffre de marchandises qui passeraient dans le canal. Les calculs sont terminés. Le canal en question aura une longueur de 144 kilom., sur une largeur de 65 pieds et une profondeur de 12 pieds. A chacune de ses extrémités il aura un port de cabotage. La construction en a été confiée à la maison H. Hersent et Cie, de Paris, qui a travaillé avec M. de Lesseps au canal de Suez; et la direction des travaux à l'ingénieur Louis Coiseaux, qui a construit le port d'Anvers. Le capital nécessaire est assuré par une maison de banque de Paris, et sera réalisé sans garantie du gouvernement. Les dépenses sont estimées à vingt-cinq millions de roubles.

LES FRANÇAIS EN BOHÊME

La Société de secours française, belge et suisse, fondée à Prague (Bohême) le 25 février 1884, vient de publier le compte rendu de l'exercice 1886. Le nombre des membres de la Société a passé de 41 à 65. Des secours ont été donnés à 10 Français, 5 Suisses, 3 Alsaciens. Les recettes de la Société ont été pour 1886 de 886 florins 66 kr. Un vestiaire assez important a été organisé et est d'un précieux secours pour nos compatriotes qui sont dans le dénuement. Ils apprécient souvent beaucoup plus ces dons en nature que de l'argent. La Société de Prague a profité de la loterie organisée par la Société d'assistance des Français à Vienne; la somme intégrale de tous les billets placés par la Société de Prague a été remise à ces derniers. Le 4 décembre 1886, une soirée de bienfaisance organisée à Prague par plusieurs artistes distingués a aussi contribué à alimenter la caisse de secours.

Cette œuvre mérite toutes les sympathies du gouvernement et nous tenons à signaler le nom de M. le docteur A. Ricard, professeur à l'Université allemande de Prague, qui remplit avec une grand dévouement les fonctions de président. Citons aussi les noms de M. F.-E. Storck; l'abbé Fauvin; Leclaire fils; prof. Dr Cornu; Mathieu; Isidore Storck. Parmi les principaux donateurs nous remarquons M. C. Bellot; Mme C. Brosche; MM. Deschamps, frères, fabricants à Vieux; Jean d'Heurs (Meuse); M. E. Kœnig; M. Polonceau, directeur au chemin de fer d'Orléans à Paris.....

CHAMBRES DE COMMERCE FRANÇAISES A L'ÉTRANGER

Galatz. — La chambre de commerce française de Galatz (Roumanie) publie un *Bulletin commercial*, sorte de circulaire contenant des indications sommaires, telles que les frets de Galatz-Braïla pour l'Angleterre ou pour le continent; le chiffre, par nature de marchandises, des importations et des exportations sur les marchés de Galatz et de Braïla; les offres qui sont faites à l'*Agence commerciale française de Galatz*, dirigée par M. *C.-J. Scala*, pour les vins d'Odobesci et Panciu, avec le détail des prix des fûts, du

Digitized by Google

transport, et les conditions de paiement (cette agence commerciale fonctionne depuis huit mois).

Ce *Bulletin* recommande la ville de Bucarest comme un centre très favorable à l'installation d'un *Musée commercial et industriel français.*

On y trouve aussi un aperçu comparatif des bâtiments à vapeur qui ont passé les bouches de Sulina, pour entrer dans le Danube, en 1885 et 1886. Le nombre des bâtiments entrés et sortis en 1886 se répartit ainsi:

Pavillon anglais	564	vapeurs	622.000	tonneaux
— français	50	»	57.000	»
— autrichien	83	»	61.000	»
— grec	61	»	63.000	»
— italien	26	»	20.000	»
— allemand	11	»	8.000	»
— norvégien	11	»	8.000	»
— russe	60	»	19.000	»

Le nombre des bâtiments à voiles a été de 506 jaugeant 82,547 tonneaux.

Ces bâtiments à vapeur et à voiles ont chargé dans les ports de Braïla, Galatz et Sulina environ 1,500,000 tonnes en céréales de la Bulgarie et de la Roumanie, des farines, bois de construction et autres marchandises de Roumanie contre 1,300,000 tonnes exportées en 1885.

Le commerce français en Bulgarie. — Le commerce français en Bulgarie est encore très restreint. Tous les articles que l'on voit exposés dans les magasins sont de provenance allemande ou autrichienne, bien que les étiquettes soient en francais. Les fers et articles de cette catégorie viennent, pour la plupart, d'Angleterre. Le commerce français pourrait devenir très florissant en Bulgarie, si les négociants français voulaient suivre le système de leurs concurrents étrangers. — Ceux-ci, au lieu de se contenter d'envoyer des voyageurs ou de remettre leurs échantillons à des commissionnaires, installent maintenant des dépôts de leurs produits, ce qui est un immense avantage. C'est ainsi qu'une Maison de Cronstadt (Transylvanie) a mis, à Roustchouk, en dépôt, différents produits de l'industrie austro-hongroise, parmi lesquels se trouvent en première ligne les chaussures communes, les cuirs, les peaux, les chaises en bois courbé, les outils, les tissus et confections en laine commune, etc., etc. Cette Maison qui, jusqu'à présent, n'avait pu faire en Bulgarie que des affaires insignifiantes, a pu les porter en quelques mois à un chiffre considérable, grâce à la faculté qu'avait son représentant de pouvoir livrer immédiatement une marchandise payable sur place et facturée en monnaie du pays. Il faut reconnaître, comme nous l'avons déjà mentionné plusieurs fois, que les étrangers créent à leurs représentants ou dépositaires des situations particulièrement favorables. Celui de la Maison en question peut vendre la marchandise à six mois de la date de la livraison, ce qui représente le triple du crédit moyen accordé par les commerçants français. De plus, il lui est accordé une remise très large avec garantie de ses frais pour loyer, voyages, etc.

Digitized by Google

L'article français plaît beaucoup ; mais il est inconnu, c'est à dire que le client a été si souvent trompé qu'il ne peut croire à la provenance de ce qui lui est offert et qu'il n'a plus foi en l'étiquette. Il serait à désirer que, pour quelque temps, du moins, le représentant de *l'Agence* pût avoir en dépôt les articles les plus courants. Une fois les marques connues et la supériorité du produit constatée, les commandes se prendront facilement.

Les consuls d'Autriche et d'Allemagne à Roustchouk possèdent dans une pièce spéciale de leurs bureaux, outre la liste de tous les fabricants de leurs pays respectifs, un nombre considérable d'albums, dessins, échantillons, etc., etc., qui sont à toute heure à la disposition des négociants de la place. C'est, en petit, le Musée commercial. Il y a là une tendance qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on ne veut voir prendre à la concurrence étrangère une prépondérance contre laquelle il serait bientôt impossible de lutter.

Buenos-Ayres. — La chambre de commerce de Buenos-Ayres signale un grand mouvement d'entreprises dans la République Argentine. Diverses concessions de chemins de fer sont en voie d'exécution ; de nouvelles industries s'établissent chaque jour dans le pays. Parmi les grands établissements fondés récemment figure la Banque française du Rio de la Plata au capital de 15 millions (1). Une banque allemande, sous le titre de *Deutsche Ubersee Bank*, vient de se créer aussi, au capital de 10 millions. La Société qui fonde cette banque est composée, pour la plus grande partie, des actionnaires de la *Deutsche Bank*, de Berlin, et de ceux de la Banque de la province de Buenos-Ayres, dans laquelle se trouvent presque exclusivement des éléments italiens.

D'après des renseignements récents, le papier subit une dépréciation de 28 0/0 avec un avenir tout à fait indéfini. Les fluctuations ont varié entre 100 piastres or pour 157 piastres 40 de papier du 1er avril 1886 et 128 piastres papier pour 100 piastres or au 1er novembre 1886.

Un commerce en progrès est celui des viandes congelées. En 1884, l'exportation n'avait pas atteint 100,000 moutons qui ont été transportés par 3 vapeurs faisant des voyages réguliers et prenant de 13,000 à 15,000 pièces chacun par voyage et par un vapeur spécialement frigorifique. En 1885 le chiffre des moutons ainsi exportés a plus que doublé, puisqu'il a dépassé 215,000 têtes et il a, de plus, été exporté environ 8,000 quartiers de bœufs.

Actuellement 8 vapeurs faisant des voyages réguliers à la Plata sont munis d'appareils réfrigérants et ont une cale disposée pour recevoir des viandes gelées. Ils en prennent 150 à 300 tonneaux par voyage. En dehors de ces vapeurs il en a été frété d'autres spécialement frigorifiques, et on estime que, pendant l'année 1886, l'exportation des viandes gelées aura été double de ce qu'elle a été en 1885. Tous les vapeurs employés à ce trafic sont anglais.

---

(1) Voir la *Revue française* n° 26 (fév. 1887), p. 152.

Digitized by Google

La Haye. — Une chambre de commerce française vient de se constituer à la Haye sous les auspices et la présidence du ministre de France, M. Louis Legrand. Cette chambre sera divisée en trois comités qui siégeront à Amsterdam, Rotterdam et La Haye. Cette création était nécessaire dans un pays où notre industrie a toute la clientèle et où elle subit une rude concurrence.

La chambre de commerce de La Haye est la 26e fondée à l'étranger.

Athènes. — La chambre de commerce, dans sa séance du 11 avril, a adopté une résolution exprimant ses regrets pour le rejet de la convention commerciale franco-grecque. Par suite du vote du Sénat français, les produits français restent seuls assujettis au tarif général, très onéreux pour eux. Les produits des autres nations sont, en effet, soumis au régime conventionnel, sans en excepter les marchandises de l'Autriche, qui est sur le point de signer la convention commerciale de réciprocité simple. L'impression causée par le rejet de la convention est mauvaise. Les Grecs croient que la France ne veut pas avoir de relations commerciales avantageuses entre les deux pays.

Madagascar. Ligue nationale pour la défense des intérêts français. — Depuis que le traité du 17 décembre 1885 a placé Madagascar sous le protectorat diplomatique de la France, l'attention s'est portée de plus en plus vers la grande île de la mer des Indes, et les partisans de notre expansion coloniale se sont efforcés de sauvegarder les avantages acquis de ce côté. Le traité de paix de Tamatave n'a pas donné entièrement satisfaction aux aspirations nationales, et son obscurité sur beaucoup de points, son application boiteuse et la faiblesse intermittente du gouvernement pour exiger l'exécution stricte des conditions stipulées, ont suggéré à tous ceux qui ont à cœur le développement de la puissance politique et commerciale de la France par delà les mers, l'idée de se réunir pour concentrer leurs efforts et prendre en mains la défense des intérêts français. C'est dans ce but essentiellement patriotique que vient de se former, sous la présidence de M. Ducuron-Lagougine, capitaine de vaisseau, ancien commandant en chef de la division navale de la mer des Indes, la *Ligue nationale pour la défense des intérêts français à Madagascar*. Sa mission consistera à protéger, non seulement les intérêts économiques français, mais encore nos nationaux, nos alliés et tous ceux qui viendront se placer à l'abri du pavillon tricolore.

La Ligue comprend 3 catégories de membres : 1° les membres fondateurs qui versent une somme de 100 fr.; 2° les membres participants ayant droit à recevoir le journal *Madagascar*, publication mensuelle de la Ligue, qui versent une cotisation annuelle de 6 fr. ; 3° les membres adhérents qui payent une cotisation annuelle de 1 fr. Toutes les communications concernant la Ligue peuvent être adressées à son secrétaire général, M. Ch. Bayle, 16, rue de l'Abbaye, à Paris.

Digitized by Google

Turquie d'Asie. — *Travaux publics dans le vilayet d'Aïdin.* M. A. G. Pappi, ingénieur diplômé de l'École Polytechnique de Gand, vient, dans un espace de six mois, de construire une route de 100 kilomètres entre Salikli et Démirdji. Ces deux points, qu'on trouve dans l'*Atlas Manuel* (carte 39), sont au nord-est de Sardes, station de la ligne ferrée qui part de Smyrne et pénètre à l'intérieur vers Alachehr (1). Cette route dessert donc une partie de la vallée du Ghédiz et se dirige vers le nord-est jusqu'aux pentes de la grande chaîne de montagnes qui forme la ligne de partage des eaux de la mer de Marmara et de la mer Égée. — Les travaux d'art sont nombreux; 160 ponts, petits ou grands, dont quelques-uns n'ont pas moins de 80 mètres; 3,000 ouvriers ont été occupés à ce travail. D'après les Smyrniotes, cette route est la meilleure de tout le vilayet et sa construction présentait de très grandes difficultés.

CAUSERIE THÉATRALE

C'est désormais une habitude prise de transporter le roman au théâtre. Nous venons encore d'en avoir deux exemples dans *Mademoiselle de Bressier*, d'Albert Delpit, et dans *la Curée*, d'où M. Zola a tiré sa nouvelle pièce, *Renée*.

La 1re représentation de *Renée*, au Vaudeville, était attendue avec une certaine curiosité, et on se demandait si M. Zola, fort habile dans la critique, ferait autrement et mieux que ses confrères dans la pratique. Cette curiosité a été déçue.

Nous n'entrerons pas dans l'analyse de *Renée*, dont le sujet est bien connu par le roman. Rappelons seulement que Renée a été mariée à un vulgaire ambitieux, Saccard, qui, malgré une petite tache, a consenti à l'épouser pour son argent. Renée, qui n'a pu se faire à sa nouvelle existence, ne reste pas insensible aux avances de Maxime, un fils de Saccard, de son premier mariage; mais bientôt, accablée de désespoir et de honte, Renée ne sait trouver de salut que dans la mort. Le monde corrompu au milieu duquel nous promène M. Zola est indigne de figurer sur une scène qui se respecte. Les situations sont fausses, les personnages méprisables, le style d'une crudité révoltante. Ce n'est point du théâtre; c'est tout ce que nous pouvons en dire.

C'est Mlle Brandès qui tient le rôle de Renée où elle déploie ses excellentes qualités tragiques. Grâce à M. Raphaël Duflos, le personnage méprisant et méprisé de Saccard est supportable. Quant au rôle de Maxime, ce n'est certes pas M. Garraud qui contribuera à le rendre moins odieux.

— *Mademoiselle de Bressier*, à l'Ambigu, nous transporte aux plus mauvais jours de notre histoire. Jacques Rosny, blessé à Buzenval, se remet lentement de sa blessure, grâce aux bons soins de sa mère et d'Aurélie, une voisine attentionnée. Sur ces entrefaites, la Commune éclate, et le père de Jacques, esprit borné en même temps que cerveau brûlé, prend les armes dans les bataillons fédérés. Pendant cette période sanglante, Faustine de Bressier et sa gracieuse amie Nelly sont à la campagne, près

---

(1) Voir la *Revue Française*, t. I. Juin 1885 (n° 6) Carte de la province de Smyrne.

Digitized by Google

du théâtre de la lutte. Soudain on apprend que le général, père de Faustine, a été tué à la tête de ses troupes. Faustine ne sort de l'accablement où la plonge cette nouvelle, qu'en entendant l'appel au secours poussé à la grille du château par un fédéré blessé. Son cœur est ouvert aux malheureux, et elle cache le poursuivi dans son parc. Au même moment survient un détachement de chasseurs cherchant les fédérés en fuite. Leur chef, introduit auprès de Faustine, apprenant que celle-ci est la fille du général sous les ordres duquel il a servi, compatit à son malheur et lui révèle en même temps la mort tragique de son frère. Celui-ci est tombé dans un piège dressé par les maraudeurs, à la poursuite desquels sont lancés les chasseurs à pied. Folle de douleur à cette nouvelle, et apprenant qu'elle cache un des meurtriers de son frère, Faustine appelle les soldats pour leur indiquer la cachette du fédéré, qui se trouve être le père de Jacques. Emmené aussitôt, pendant que Faustine demande grâce pour sa vie, Rosny est mis au pied du mur, et un roulement sinistre d'armes à feu fait comprendre que tout est terminé. Cette scène est poignante, mais elle est en même temps odieuse, en rappelant inutilement les horreurs de la guerre civile. On comprendra difficilement qu'un homme de tact comme M. Albert Delpit ait consenti à mettre à la scène et à dérouler aux yeux du public un tableau de cette nature. C'est tout au plus si un souvenir de pareils faits aurait dû être évoqué.

Sept ans plus tard, Faustine est mariée à son cousin de Guessaint, homme qui la délaisse et qu'elle n'aime pas. Jacques est devenu un sculpteur de talent et il fait le buste de Mme de Guessaint pour laquelle il ressent une vive passion. Faustine, elle aussi, a remarqué le sculpteur, mais pour ne pas s'exposer à compromettre son honneur, elle s'éloigne pour toujours avec son mari, envoyé en mission dans le Sud oranais. Les événements en décident autrement. M. de Guessaint, à peine débarqué à Oran, a disparu, assassiné croit-on par des Arabes. Faustine rentre à Paris. Elle se croit libre, elle épousera Jacques. Mais son notaire lui apprend qu'aucun acte de décès n'ayant pu être dressé, elle n'est point veuve aux yeux de la loi et ne peut par conséquent convoler en secondes noces. Moins forte qu'autrefois et n'entrevoyant pas le moyen de triompher du Code, elle cède à sa passion et tombe dans les bras de Jacques.

On pourrait croire la pièce finie ; il n'en est rien, elle recommence à l'acte suivant. Le corps de M. de Guessaint a été enfin retrouvé. La situation est nette, le mariage sur le point de se conclure, lorsque surgit un nouvel obstacle. Faustine apprend de la bouche même de Mme Rosny que le fédéré qu'elle a livré était le père de Jacques, et les sentiments de vengeance de Mme Rosny, à peine dissimulés depuis le temps, éclatent au grand jour. Placé entre l'amour et la haine, Jacques est en proie à une lutte violente, mais son cœur finit par triompher de tout, et il oubliera le passé pour ne plus songer qu'à l'avenir.

Cette dernière scène, entre M. Chelles, Mlle Tessandier et Mlle Deschamps (Faustine), est fort impressionnante. Le style de M. Delpit est soigné, agréable à entendre, mais l'exposé du sujet se prolonge par trop longuement avant d'arriver au nœud de la situation. M. Fugère, en qualité de rapin, se fait applaudir dans une scie d'atelier assez originale, mais qui n'est qu'un hors-d'œuvre, et Mlle Pierval dans le rôle de Nelly répand un agréable parfum de gaieté dans cette pièce un peu sombre.

— Si, en matière de comédie et de drame, le public réclame sans cesse du nouveau, il est beaucoup moins difficile en ce qui concerne la féerie. Il vient de le prouver avec *la Chatte blanche*, des frères Cogniard, que le Châtelet a fait reparaître sous les plus brillantes couleurs. Le sujet de la pièce est aussi fantastique que le pays dans lequel se promènent les acteurs ; les métamorphoses opérées par les fées, qui sont bien là dans leur domaine, les situations héroï-comiques y ont la

Digitized by Google

première place, et il faut la rondeur de MM. Simon-Max et Plet, la verve gracieuse de Mme Simon-Girard pour colorer quelque peu le livret.

La Chatte blanche est montée avec un luxe inouï de décors. Le ballet des Bijoux, celui des Oiseaux, qui est fort original, servent de prétexte à un déploiement de costumes d'une richesse sans pareille. Mais le clou de la féerie repose sur la transformation de la scène en un bassin renfermant 60,000 litres d'eau où évoluent des barques de tout genre au milieu des canards et des cygnes ahuris. Un feu d'artifice qui se reflète sur les eaux du lac en miniature et une pluie véritable qui inonde les figurants, complètent cet ensemble éblouissant.

— Laissant un moment à l'écart les flons-flons de l'opérette, les Folies-Dramatiques viennent de faire honneur au *Bourgeois de Calais*, se présentant sous la forme d'un opéra-comique de M. Messager. L'action se déroule sous le règne de Henri II. Le duc de Guise a juré de reprendre Calais aux Anglais. Afin de s'emparer de la ville par la ruse, il s'y introduit avec une famille calaisienne, prenant le costume et momentanément la place auprès de la jeune Marthe, du fiancé de celle-ci, le pêcheur André. Tout semble d'abord marcher à souhait, grâce à la connivence inconsciente et naïve du gouverneur lord Tréfort, un Anglais comme on en voit peu. Mais la jalousie d'André, qui se croit supplanté auprès de sa future, celle de la comtesse Civrac qui poursuit inutilement le duc d'une affection inspirée par un astrologue, sont sur le point de faire échouer la conspiration. Cependant André, éclairé sur les sentiments de Marthe, répare noblement sa coupable négligence et introduit dans la place les troupes françaises.

Le dénouement est en contradiction absolue avec l'histoire qu'il fausse sans utilité. Le livret serait fort terne, si ses auteurs, MM. Dubreuil et Burani, n'avaient pris soin de faire jouer la fibre patriotique. La musique de M. Messager est sérieuse et renferme des morceaux que MM. Morlet, Gobin, Dechesne, Mmes J. Darcourt et Lydie Borel s'efforcent de faire valoir de leur mieux.

— La Renaissance, en ouvrant ses portes à M. Labiche et à ses deux vaudevilles, *Edgar et sa Bonne* et les *Deux Merles blancs*, a la certitude de ramener la gaîté dans les cœurs les plus moroses. Avec le spirituel académicien, il est difficile de rester sans sourciller en présence des aventures de ce gentilhomme campagnard, lourd et borné, qui, envoyé avec son précepteur à Paris, pour se former un peu aux usages de la vie, en trouve l'existence si agréable, qu'il ne peut plus parvenir à s'y arracher.

La troupe de la Renaissance est essentiellement comique, et les nouvelles et excellentes recrues qu'elle vient de faire dans les personnes de Mmes Baumaine et Leriche et de M. Francès, un précepteur peu ordinaire, assureront pour longtemps le succès de l'affiche.

G. Vasco.

Le Propriétaire-Gérant,

Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8464-7.

Digitized by Google

EXPLORATION AU ZAMBÈZE

J'étais sorti en 1863 de l'École centrale des Arts et Manufactures avec le diplôme d'ingénieur chimiste, et, après bien des années passées en voyage, je dirigeais une fabrique de produits chimiques dans les environs de Rouen, lorsque je fus, au mois de janvier 1881, mis en relations avec le capitaine Païva d'Andrada, qui cherchait un ingénieur spécial au courant des conditions de gisements des dépôts aurifères et de leur exploitation, pour faire partie d'une mission chargée d'explorer diverses concessions dans la colonie de Mozambique.

Mes études antérieures et une expérience assez rudement acquise pendant un long séjour dans les mines de la Californie et du Névada, où, par suite des vicissitudes habituelles de la vie américaine, j'avais dû m'occuper de tous les détails de l'exploitation, me rendait une pareille tâche familière, et la fièvre des voyages et des aventures, qui se guérit difficilement, me poussait vers cette nouvelle expédition.

Les conditions furent bientôt arrêtées avec le capitaine d'Andrada et avec le conseil d'administration de la Société qu'il avait organisée. Le rendez-vous fut fixé pour le 6 mars, jour de l'embarquement à Marseille.

Notre expédition, qui était sous les ordres du capitaine P. d'Andrada, appartenant à l'armée portugaise, se composait de M. H. Kuss, ingénieur des mines chargé de la direction technique de l'expédition, de M. Lapierre, ayant à s'occuper des gisements houillers, de celui qui écrit ces lignes et qui avait été choisi à raison de son expérience des mines d'or, enfin d'un volontaire de grand mérite, M. Rigal de Lastour, mort au Congo. Elle comprenait en outre le docteur Gaffard, un chimiste, P. Guyot, un agent chargé de la partie financière, Ch. Courret. Nous avions, en outre, emmené deux laveurs d'or espagnols et un contremaître et deux mineurs de Decazeville. Ce personnel était beaucoup trop nombreux, et par suite des difficultés de voyager dans l'intérieur, la plupart de nos compagnons ne purent prendre une part active dans l'expédition.

Les concessions qu'il s'agissait d'explorer comprenaient une immense étendue de terre cultivable, les forêts et les mines de la vallée du Zambèze. Le conseil d'administration fut d'avis que, seules, de riches mines d'or permettaient de lancer une pareille affaire et que les résultats lents d'une exploitation agricole ne pouvaient être pris comme base d'un appel au crédit.

Nous avions donc, comme objet principal de nos recherches, l'étude des divers gisements d'or anciennement connus; accessoirement nous devions nous rendre compte des autres richesses minérales ainsi que des diverses ressources du pays.

Les études faites au cours de notre long voyage nous ont démontré que

Digitized by Google

les gisements d'or, autrefois d'une très grande importance, avaient été épuisés à la surface par les premiers exploitants, et qu'une exploration plus profonde, demandant plus de temps et d'argent, était indispensable. Il fallut reconnaître d'autre part que les difficultés de communication étaient considérables et que, dans certains cas, elles prohibaient complètement l'emploi des machines. C'était une désillusion pour ceux qui avaient pensé que nous allions trouver des gisements riches et faciles à exploiter; aussi aucune suite ne fut-elle donnée en France à cette affaire.

Les concessions ont été reprises par des capitalistes anglais qui, plus confiants dans les ressources du pays, n'ont pas hésité à s'engager dans l'affaire malgré les lenteurs inséparables d'une exploitation commerciale et agricole, comptant que leurs vastes concessions minières ne peuvent manquer de prendre de l'importance avec le développement général de la colonie.

Quoique l'entreprise française ait avorté, il nous semble que les observations, que nous avons pu faire au cours de notre voyage dans un pays à peine exploré jusqu'à ce jour, conservent leur intérêt. C'est ce qui nous a déterminé à entreprendre cette publication où le lecteur trouvera, à défaut d'une habileté littéraire à laquelle nous ne saurions prétendre, un scrupuleux respect de la vérité.

I

DE PORT-SAÏD A ADEN

Partis de Marseille le 6 mars, nous arrivons à Port-Saïd après une belle traversée de quatre jours. La journée est triste, le ciel couvert. La côte d'Égypte nous apparaît basse, sablonneuse, entièrement dépourvue de végétation. Avec son entrée de port indiquée par un beau phare polygonal d'une teinte blanche, ses jetées, composées d'énormes blocs artificiels, jetés les uns sur les autres, et qui s'étendent au loin en mer, les mâts de ses navires ancrés dans les nombreux bassins, à l'entrée du canal, Port-Saïd nous donne tout de suite l'idée d'une ville importante. Notre paquebot arrive à quai. Immédiatement des chalands chargés de charbon s'approchent de nous, et les ouvriers égyptiens commencent à remplir nos soutes. Comme ce travail exigera un certain temps, le capitaine nous accorde un peu de liberté, dont nous nous empressons de profiter pour visiter la ville.

A Port-Saïd nous retrouvons presque la France. Une poste française est installée à côté de la poste égyptienne. Des Français sont établis en grand nombre dans cette ville qui fait un commerce considérable des produits nécessaires pour le ravitaillement des bâtiments de tout genre. A côté des Levantins, les Européens ont ouvert des

Digitized by Google

magasins, remplis de produits de toute sorte, qui sollicitent les voyageurs : tabac, alcools, parfums, objets d'Europe et d'Asie. La plupart de ces marchandises ne sont soumises qu'à des droits de douanes minimes, ce qui permet de les vendre à très bas prix ; aussi, bien des voyageurs retournant en Europe s'approvisionnent largement d'eau de Cologne et d'autres articles de fantaisie.

L'aspect des maisons donne à Port-Saïd l'air d'une ville américaine de l'Ouest. Les rues grandes et longues, se coupant à angles droits, sont bordées de maisons à un seul étage, avec de grandes vérandas et ornées d'enseignes immenses. Les divers quartiers abondent en cafés-concerts de tout genre, avec chanteuses, chanteurs et instrumentistes, et en maisons de jeux grandes ouvertes, où le premier venu peut perdre son argent par les moyens les plus variés.

Les indigènes sont cantonnés dans un faubourg situé à une petite distance. Pourtant sur un coin du marché aux fruits, nous apercevons une école en plein vent. Les enfants sont là pêle-mêle filles et garçons, tous avec leurs livres. Assis sur leurs talons, les jambes croisées, ils récitent en chœur des versets du Coran, se tenant deux à deux, face à face et ayant chacun la main sur l'épaule de son vis-à-vis, et se balançant continuellement d'avant en arrière. Au milieu du groupe, un maître armé d'un bâton de palmier rappelle fréquemment à l'ordre la petite troupe. Nous donnons quelques sous aux enfants les plus rapprochés, mais ils les remettent immédiatement à leur maître. Une poignée d'arachides grillées que nous leur faisons passer, est immédiatement grignotée par la bande. Les petites filles ne sont pas voilées, elles ont les ongles et les paumes des mains colorés en jaune foncé.

Vers deux heures, notre paquebot ayant refait ses approvisionnements, le signal du départ est donné et, avec un pilote à bord, nous nous engageons dans le canal. En quittant Port-Saïd, nous entrons presque immédiatement dans le lac Manzaleh. Les berges sont ici peu élevées au-dessus de l'eau, si bien que l'on se croirait encore en mer. Pourtant, au loin, des deux côtés, nous apercevons quelques maigres broussailles, puis le lac diminue de largeur, et nous voguons entre deux plaines de sable. Comme distraction, nous essayons, mais sans succès, d'attraper des goélands avec un morceau de viande au bout d'une ligne.

Digitized by Google

Les effets du mirage, si fréquents dans ces pays déserts, ne tardent pas à se produire et changent totalement l'aspect du pays. En réalité nous sommes entourés d'une immense plaine de sable, coupée de distance en distance par de petits monticules, et parsemée de quelques broussailles sans feuilles, comme sont généralement les plantes des déserts. Ces plaines nous semblent être des lacs remplis d'eau légèrement agitée. Les petits monticules d'un ou deux mètres de hauteur nous apparaissent comme des îles, les brindilles qui les surmontent deviennent pour nous de beaux peupliers : l'effet est surprenant. Ceux-là même qui connaissent le pays et se tiennent en garde contre les illusions du mirage, ne peuvent s'empêcher d'être frappés par l'étrangeté de ce spectacle. La scène est la même pour toutes les personnes qui sont placées au même endroit, mais le déplacement du navire modifie constamment le détail du tableau que nous avons sous les yeux : des lacs couverts d'eau légèrement agitée et entourés d'une frange de grands arbres. A mesure que le spectacle s'approche, les arbres se réunissent par la partie supérieure et se coupent lentement vers le milieu ; la frange des grands peupliers ressemble bientôt à une plate-forme surmontée d'un nuage ; puis, quand l'on avance encore, le nuage s'amincit, la plate-forme s'abaisse insensiblement et tout à coup le désert apparaît. Parfois, le mirage cesse en un point à raison de la situation de l'observateur, mais immédiatement il le voit se produire dans une autre partie du désert.

Notre paquebot avance à l'aide de son hélice, mais fort lentement; nous ne devons pas dépasser 10 kilomètres à l'heure. Même à cette vitesse trop réduite, son passage produit une vague qui nous suit en lavant violemment les berges du canal, dont la largeur est évidemment insuffisante. Dans ces conditions les navires gouvernent mal; le moindre faux mouvement les fait échouer, les courants et le vent rendent le passage encore plus difficile. Pour éviter les pertes de temps, les bâtiments voyagent par bandes. De nombreux garages leur permettent de croiser avec les navires venant en sens contraire, mais ces garages eux-mêmes ne sont pas assez larges. Il nous faut constamment envoyer les câbles à terre, s'amarrer ou se placer convenablement pour laisser passer les bâtiments qui nous croisent. Des lignes télégraphiques sont établies tout le long du canal, et de nombreux

Digitized by Google

sémaphores indiquent aux pilotes que le passage est libre. En somme la Compagnie s'est laissée déborder par le trafic et avec l'interdiction de voyager la nuit et l'obligation, au moindre symptôme de choléra, d'avoir le pilote sur une chaloupe à vapeur en avant du navire, les passages éprouvent bien des retards. Souvent il faut attendre pendant deux ou trois jours que la chaloupe soit prête à prendre le pilote. Par malheur cette grande et puissante Compagnie a toujours fait preuve de faiblesse, et donné lieu à des réclamations incessantes et trop justifiées.

A Ismaïlia, sur le lac Timsah, on nous montre un grand bâtiment en ruines; c'est le palais du vice-roi, où l'impératrice Eugénie a été reçue lors de l'inauguration du canal.

Au coucher du soleil, le navire est amarré, et, après le dîner, le capitaine ayant mis un canot à la disposition de la jeunesse du bord, on descend à terre pour voir le désert de plus près. Nous nous rendons à une station sémaphorique, où se trouve un petit poste d'employés français. Il y a un piano; on fait de la musique, et on cause longuement de la France et de l'Égypte. Mais tout à coup le capitaine lance des fusées pour nous rappeler. C'est avec regret que nous faisons nos adieux à nos aimables hôtes : pendant quelques instants nous avions retrouvé la patrie absente. En suivant la crête des berges au clair de lune, nous regagnons notre canot qui nous ramène au paquebot. On ne rencontre dans le canal de Suez que des bateaux à vapeur; le calme prolongé de la mer Rouge rend, en effet, la navigation à voile extrêmement lente et presque impraticable. Du reste, dans l'océan Indien, à cause des vents alizés, les voiliers sont assez peu employés dans la grande navigation.

Suez, beaucoup plus pittoresque que Port-Saïd, est une ville très ancienne. On nous fait voir un bouquet de palmiers autour d'une petite pièce d'eau appelé la source de Moïse. Ici la côte est élevée, et la baie est bordée, d'un côté, de hautes montagnes stériles. Nous continuons notre navigation dans la mer Rouge. Le froid était intense dans le canal de Suez, maintenant la chaleur est accablante. Le plus souvent nous ne voyons pas les côtes. Nous passons en vue d'îlots plats élevés seulement de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, puis nous arrivons dans le voisinage du détroit de Bab-el-Mandeb, entouré de côtes rocheuses volcaniques. Sur la plage d'une île

Digitized by Google

nous apercevons quelques carcasses de steamers naufragés. Les naufrages, assez fréquents dans ces parages, sont causés par des brouillards, qui règnent fréquemment pendant la nuit : les marins croient avoir la mer devant eux et vont s'échouer sur la plage. La côte est partout inhospitalière, elle n'est pas éclairée. Heureusement que la mer y est tranquille ! Nous longeons l'île de Périm. On nous raconte à ce sujet l'histoire de l'occupation de l'île.

C'était sous l'Empire, un officier de marine avait reçu secrètement de Paris l'ordre d'occuper Périm, mais il fut si bien reçu à Aden par les Anglais qu'il s'y attarda et laissa connaître l'objet de sa mission ; lorsqu'il arriva à Périm, un poste anglais s'y trouvait déjà établi. A Périm le détroit est très large; l'île ne le commande pas et ne pourrait servir que de point d'appui aux navires bloquant le détroit. C'est un horrible séjour, une véritable prison, les ressources y sont nulles et tout doit être apporté d'Aden. Après y avoir envoyé nombre d'officiers qui ne pouvaient s'y acclimater, le gouverneur d'Aden fut donc surpris et enchanté de trouver un jeune chef de poste, qui voulut bien s'accommoder d'un séjour si ingrat; celui-ci envoyait des rapports très satisfaisants et ne demandait pas son changement ! Au bout d'un temps assez long, malheureusement, un inspecteur trop curieux, tombant inopinément dans l'île, constata que le chef n'avait passé à Périm que le temps nécessaire pour assurer, grâce à un Cipaye fidèle, le service de la transmission de sa correspondance, et que depuis ce temps, le jeune guerrier buvait frais sous des cieux moins ardents.

Six jours après notre sortie du canal de Suez nous étions à Aden, située, sur la côte sud de l'Arabie, à l'entrée d'une baie naturelle bien fermée et garnie de phares et de bouées.

Nous passons devant des navires amarrés et nous jetons l'ancre près d'une ville nouvellement créée appelée Steamer-Point.

II

ADEN

La ville d'Aden est de l'autre côté de la presqu'île, fermant la rade et se trouve ainsi sur la mer et non dans la baie. A Steamer-Point sont les principaux établissements militaires anglais ; là aussi

Digitized by Google

se trouvent les dépôts de charbon, les agences européennes, les maisons de banque et les commissionnaires. On ne s'y occupe guère que des transactions relatives aux approvisionnements des navires. Les principales maisons appartiennent à des Parsis de Bombay ; ce sont des commerçants habiles et disposant de grands capitaux. On les reconnaît à leurs chapeaux en cuir verni ayant la forme d'une mitre. Leurs noms se terminent souvent par deux *e*. Ce sont les descendants des disciples de Zoroastre qui, chassés de la Perse, sont venus s'établir à une époque reculée dans l'ouest de l'Inde. Ils ont conservé et apporté à Aden leurs anciennes coutumes, celle par exemple d'exposer leurs morts dans des tours élevées où ils sont abandonnés aux vautours.

Nous sommes conduits à terre dans des barques amenées par des Somalis. Ces hommes, qui viennent de la côte d'Afrique autour du cap Gardafui, n'appartiennent pas à la race éthiopienne pure ; ils sont sans doute mélangés, quoiqu'ils ne ressemblent ni aux métis des nègres avec les blancs, ni à ceux des nègres avec les Indiens. Leur figure est intelligente ; leurs dents, qu'ils frottent constamment avec l'extrémité fibreuses de petites brindilles d'un bois blanc très tendre, sont longues et très blanches. Sur le quai, on nous offre de petits paquets de ces brosses à dents primitives.

Les Somalis ont les cheveux longs et crépus, rendus roux par des applications de lait de chaux ; certains ont la tête toute badigeonnée. Comme la plupart des nègres, ils viennent travailler pour gagner une petite somme qui leur permettra d'acheter quelques bestiaux et leur femme. Ils sont grands, minces et très bien faits. Les femmes aussi sont d'un beau type, grandes et minces. Elles paraissent travailler très activement. Le costume des Somalis se compose d'une pièce de calicot drapée autour des épaules ou des reins. Avec un certain nombre d'Arabes, ces Somalis forment la plus grande partie de la population d'Aden et de Steamer-Point, estimée à 20,000 habitants. Un grand nombre d'Indiens, Banians ou Hindis, habitent aussi le pays ; ils sont surtout nombreux à Mala, petit endroit qui est sur la baie intérieure le principal port du cabotage.

Nous devons attendre à Aden un navire venant de Bombay, qui, après avoir touché ici, suit la côte d'Afrique. Nous descendons à l'hôtel de l'Univers, hôtel français ; mais en quittant notre paquebot,

Digitized by Google

l'Oxus, de la Compagnie des Messageries maritimes, il nous faut dire adieu aux habitudes européennes. Nous sommes pourtant assez confortablement logés. La nourriture est relativement bon marché, les légumes, les poissons sont abondants, les huîtres à bas prix, mais la viande est mauvaise. Nous payons par jour 5 roupies, environ 11 fr. N'était la grande chaleur, la vie serait supportable, mais au mois de mars, la température est déjà de 25° à l'ombre.

Comme toute la population, nous buvons de l'eau distillée; cette eau n'a aucun goût particulier et nous paraît excellente. La ville est alimentée d'eau par trois Compagnies qui la vendent à raison de 0 fr. 01 c. le litre. Pour les usages domestiques, on emploie l'eau des citernes, qui est verdâtre et nauséabonde. Une partie de la population fait usage de l'eau saumâtre, tirée de puits situés près du rivage. Pendant les repas de grands éventails (Punkas), suspendus au plafond, sont mis en mouvement par un petit Somali. En général, lorsqu'un nouveau débarqué s'assied soit à l'hôtel, soit au concert, un gamin muni d'un éventail, le rafraîchit jusqu'à ce qu'une aumône ou une bourrade termine la cérémonie.

Notre installation à l'hôtel étant terminée, nous parcourons la petite ville, qui est assez bien tenue. Les principales maisons bordent la baie, et nous y voyons de nombreux magasins, bien montés en curiosités indiennes et en étoffes d'Europe, ainsi qu'en vêtements, vins et conserves. Sur les quais sont d'énormes dépôts de charbon, avec des chalands chargés et tout prêts à s'approcher des navires pour les approvisionner. Sur les quais de petits hangars munis de lit de camp servent d'abris aux noirs. Nous rencontrons des voitures en assez grand nombre; voitures de louage pour les promenades, voitures à buffles pour les transports, ainsi que des bandes d'ânes et de chameaux, qui arrivent de l'intérieur, chargés de ballots de marchandises. La ville paraît bien administrée; la police y est vigilante, et la sécurité complète. C'est ce que n'avait pu croire un voyageur français, Lucereau, débarqué à Aden, il y a quelques années; il ne marchait dans la ville qu'armé jusqu'aux dents, si bien que, au bout de quelques jours, le gouverneur dut l'assurer que sa sécurité ne courait aucun risque. Lucereau périt du reste assassiné; ce fut, dit-on, par les ordres d'un pacha de la côte d'Afrique, que notre voyageur aurait offensé.

Derrière la ligne des grandes maisons européennes se trouvent les

Digitized by Google

quartiers arabes et noirs. Ce sont des rangées de petites maisons blanches sans étages, des habitations ayant le plus souvent des magasins et des boutiques, où sont étalés des produits bizarres, à côté des graines alimentaires : sorgho, riz, haricots, qui forment la nourriture la plus ordinaire des indigènes. Des vases pleins de pétrole, d'huile, de beurre, de tabac à priser, se trouvent devant les portes, et les clients viennent s'en faire servir des quantités extrêmement petites, comme dans nos faubourgs pauvres, on va chez l'épicier chercher deux sous d'huile ou de vinaigre. De petits lots de marchandises sont préparés d'avance, et on trouve là bien des produits qui nous sont inconnus. Ces rues regorgent d'une population très variée et si différente de celle de nos villes, qu'elle nous intéresse beaucoup. Aussi nous nous y promenons souvent, et les renseignements que nous demandons nous sont toujours donnés avec bonne grâce, lorsque nous tombons sur un indigène qui parle anglais. Derrière la ville s'élèvent immédiatement de hautes collines volcaniques sans végétation. Les ordures de la ville sont déposées là sur une plate-forme, où elles sèchent et sont brûlées au fur et à mesure. D'horribles vautours décharnés cherchent leur nourriture dans ces immondices.

Aden est à 4 kilomètres environ de Steamer-Point. Nous prenons une voiture pour faire cette excursion, et nous suivons une route qui, sous des tunnels, traverse les contreforts des collines. Nous franchissons plusieurs lignes de fortifications qui ferment la presqu'île. La route passe dans une forteresse, aussi ne peut-on circuler, le soir, sans une autorisation spéciale. Après avoir visité Aden, nous allons voir ses célèbres citernes. L'ancienne ville d'Aden était alimentée par des sources situées assez loin à l'Est, et dont l'eau était amenée par un aqueduc. Cet ouvrage d'art, attribué aux Romains, était considérable, à juger par les ruines qui en restent. Au point de vue militaire, cet aqueduc avait un grand défaut, il laissait les approvisionnements d'eau à la merci des ennemis, et c'est là probablement la raison pour laquelle il n'a jamais été remis en état. Il n'en est pas de même des citernes, dont l'origine est aussi très ancienne : on les attribue à Salomon. Elles existaient assurément au xve siècle, et les Portugais, qui ont possédé Aden, y ont fait de grands travaux. Les Anglais les ont parfaitement entretenues et les ont multipliées dans toutes les gorges du petit massif situé entre Aden et Steamer-Point.

Digitized by Google

Ces travaux véritablement gigantesques se composent d'une série de barrages établis dans les ravins et créant ainsi des réservoirs. Par suite des fortes pentes des ravins, ces réservoirs sont d'une très grande profondeur; ils sont cimentés sur toute leur surface, pour empêcher les déperditions d'eau dans la roche volcanique qui est très poreuse. De nombreux escaliers permettent de les visiter facilement. Sur les plates-formes, et partout où il a été possible d'amener de la terre végétale, de beaux jardins ont été créés. Malheureusement ces réservoirs sont généralement sans eau, la surface du massif montagneux qui les alimente étant très limitée et les pluies fort rares. Aussi les services rendus maintenant par ces belles constructions sont-ils assez médiocres. Ils ont en outre le très grand inconvénient d'être à ciel ouvert, et, étant donnée la température élevée d'Aden, l'eau devient rapidement verdâtre, par suite du développement des algues et autres végétaux. Outre l'importance que la relâche des navires donne à Aden, comme lieu d'approvisionnement en vivres et charbon, cette ville est le centre commercial d'une grande partie de l'Arabie et de la côte d'Afrique. Il s'y fait un commerce important de café. Des gommes d'Arabie et d'Abyssinie, des plumes d'autruche, des parfums, des cornes et des os sont expédiés en Europe. De nombreux bâtiments y apportent des cotonnades, des grains, du riz et du pétrole. La monnaie communément employée est la roupie de l'Inde qui vaut au pair 2 fr. 20, et maintenant 1 fr. 60.

Sur la côte d'Afrique, la monnaie employée appelée talaris est l'ancien thaler autrichien à l'effigie de Marie-Thérèse. Cette pièce d'environ 5 francs est frappée à l'hôtel des monnaies de Trieste pour les besoins du commerce africain. On en attribue l'introduction en Afrique à des missionnaires autrichiens, et les populations barbares, extrêmement routinières, ne veulent pas accepter d'autre monnaie. Le commerce est fait principalement par des Indiens, que l'on appelle, selon leurs provinces d'origine ou leurs races, Hindis, lorsqu'ils sont des environs de Cutch, Parses, la race particulière de Bombay, Goanais, Kanaris, Banians, Bathiaks, etc., etc. Les Juifs sont également nombreux à Aden. Les plus remarquables sont des jeunes gens extrêmement maigres, aux cheveux coupés ras, sauf deux grandes mèches ou tire-bouchons, qui leur battent les joues.

Digitized by Google

Ils viennent nous proposer des plumes d'autruche ; ces plumes sont plus petites mais beaucoup plus fournies que celles du Cap, parce qu'elles proviennent d'oiseaux sauvages n'ayant jamais été dépouillés. Il y a d'importantes maisons françaises à Aden et des agences de commerçants marseillais. La présence d'une garnison anglaise considérable donne une grande animation à la ville.

Les fortifications d'Aden sont formidables. La ville est défendue du côté de la terre par plusieurs enceintes qui coupent la presqu'île et la mettent à l'abri de toute attaque. Du côté de la mer, de nombreuses batteries établies sur la terre ferme et sur quelques îlots, en font un abri et un lieu de ravitaillement d'une grande valeur pour la marine anglaise.

E. Durand.

Digitized by Google

LES CARAVANES SCOLAIRES

Qui n'a lu et relu les *Voyages en zigzag d'un pensionnat en vacances*, ces récits illustrés, charmants, pleins d'esprit, d'observations fines, malicieuses, à la fois gais et sérieux et où l'amour de la montagne, de la jeunesse et du bien débordent de la première à la dernière ligne ?

Les voyages en zigzag de Topffer sont devenus nos caravanes scolaires. C'est un article suisse que M. Talbert, ancien proviseur du collège Rollin, avait contribué à importer en France, depuis quelques années, en faisant avec ses élèves des caravanes scolaires, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, le nom n'étant pas encore inventé. Depuis la fondation du Club Alpin, en 1874, c'est sous sa marque que les caravanes scolaires circulent en France et à l'étranger.

Je tiens, par un sentiment de justice et de reconnaissance, à rendre à l'excellent et regretté M. Talbert et au Club Alpin tout ce que je leur dois. Si j'ai pu organiser des caravanes scolaires, les faire implanter à Arcueil, en provoquer la création dans plusieurs maisons d'éducation, je le dois à M. Talbert et au Club Alpin.

Pourquoi le Club Alpin a-t-il provoqué la création de caravanes scolaires ? Pourquoi nous, professeurs dans des établissements d'éducation, avons-nous organisé des caravanes scolaires ? C'est comme complément et couronnement d'éducation ; c'est pour achever de faire des hommes de nos écoliers et de nos étudiants.

Voici ce qu'écrivait M. Talbert, en 1880, dans un livre fort intelligemment fait que je conseille à tous les jeunes gens de lire et qui est intitulé : *les Alpes ; Études et Souvenirs*.

> Enlever la jeunesse française à la gâterie de la famille et aux plaisirs énervants des villes ; lui faire connaître son pays en lui donnant le goût des voyages, et surtout des voyages à pied ; la préparer par une fatigue modérée et graduée au service militaire ; joindre à cet exercice fortifiant des notions d'histoire, de géographie, de sciences naturelles, etc., — et surtout de la pratique de la vie, acquise au grand air : tel est le programme. Il a pour but de faire non des bacheliers, mais des hommes.

Voilà le but à atteindre et vous direz avec moi que le Club alpin a bien mérité de la France en fondant et patronnant les caravanes scolaires.

Le voyage à pied, sac au dos, comme nous le pratiquons, est une bonne école pour apprendre à vivre.

Digitized by Google

Il apprend la pratique de la vie. Le touriste, pour voyager agréablement et utilement, doit réfléchir, observer, imiter et prévoir. Il ne sera heureux que s'il trouve par son initiative et son industrie le moyen de se défendre contre les éléments et les petites misères du voyage. Il lui faudra organiser son équipement, garnir son sac, faire ses réserves, graisser ses chaussures, ranger son lit et ce bien-être il *le devra à lui-même*. Il apprendra donc cette science si importante, que le collège ne peut apprendre, il apprendra à devenir *débrouillard*.

C'est en outre une admirable école pour assouplir le caractère. Assembler 15 ou 20 jeunes gens et les faire vivre pendant un mois ensemble à travers les péripéties d'un voyage et dans l'intimité qui naît d'une vie où tout est en commun, joies, plaisirs, difficultés, fatigues et peines, n'est possible qu'à la condition que chacun plie son caractère aux exigences communes. La pose, la vanité, la suffisance, la colère, l'égoïsme ne sont pas de mise dans de semblables expéditions ; le suffisant serait ridicule ; l'égoïste serait bien vite laissé seul et sa position deviendrait intolérable.

Mais on apprend plus qu'à assouplir son caractère. Ceux qui en ont peu apprennent à en acquérir, ceux qui en ont apprennent à le tremper. Comment en serait-il autrement ? Le voyage à pied en montagne est une lutte féconde; lutte contre la nature, lutte contre soi-même, car il faut, *sous peine d'être malheureux*, supporter patiemment et gaiement le froid, la chaleur, le vent, la pluie, la tempête.

En effet, il fait froid à trois heures du matin à 2,000 ou 3,000 mètres de hauteur; la bise est glacée dès qu'on arrive au col et le vent souffle souvent en tempête. S'il fait froid le matin et sur les sommets, il fait chaud dans les vallées et, dans la même journée, il faut supporter sans sourciller des écarts de température de 40 degrés. Le soleil est un facteur terrible avec lequel il faut compter lorsqu'on grimpe; et les passages difficiles; et la longue étape à fournir à la fin de la journée pour retrouver son souper et son lit.

Tout cela demande au corps de la souplesse, de l'adresse, de l'agilité, de la force, et cela demande à l'âme de la patience, du sang-froid, de l'audace, de l'énergie, et des efforts persévérants. Quelle meilleure école pour former et tremper le caractère? C'est l'école du régiment, avec la brutalité, la rudesse et la grossièreté en moins; avec l'intelligence, la politesse et la charité en plus.

Digitized by Google

Est-ce tout ce que gagne le jeune homme dans nos voyages de montagnes? C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Ces voyages élèvent l'âme vers Dieu et rendent l'homme plus religieux. Nos âmes baptisées sont naturellement religieuses, mais dans le commerce ordinaire de la vie les intérêts, les appétits, les passions nous rapetissent et nous tirent en bas; au contraire la vue des merveilleuses beautés de la nature, l'immensité des horizons, l'effroyable horreur des abîmes saisissent puissamment notre âme et lui font apparaître Dieu plus près et plus grand.

Voilà, en quelques mots, les avantages que procurent à nos jeunes gens les voyages de vacances en montagnes. Leurs santés s'y fortifient, leurs intelligences s'y développent, leurs cœurs et leurs âmes s'y élèvent.

S'il en est ainsi, pourquoi, en France, les jeunes gens qui pourraient voyager voyagent-ils si peu? Il y a à cela bien des raisons.

Notre système d'éducation dans les internats développe peu l'initiative individuelle et tout en créant chez l'écolier un grand désir de liberté, ne lui donne ce désir de la liberté que pour être libre de tout joug et de tout travail plutôt que pour mettre en action certaines facultés de son âme qui ont été laissées dans l'inactivité pendant son séjour au collège. Soit lassitude intellectuelle, soit dégoût de l'étude, soit enfin que leur attention n'ait pas été attirée sur les avantages qu'ils retireraient des voyages, trop de jeunes gens n'ont qu'un désir à leur sortie de l'école, fermer leurs livres et se créer une position tranquille et lucrative en émargeant au budget, et s'ils ont rêvé voyages, c'est à des voyages aux bains de mer ou aux villes d'eaux.

Tandis que chez nos voisins d'outre-Manche et d'outre-Rhin les voyages d'écoliers sont en honneur, chez nous l'attention, la curiosité intellectuelle de notre jeunesse scolaire ne sont pas dirigées de ce côté et les louables efforts qui ont été faits n'ont pas suffi pour créer un courant dans l'opinion et dans les familles.

Voici les objections que nous entendons faire contre ces voyages : Ils sont fatigants, dangereux et coûteux.

La fatigue? Oui il y a fatigue; mais fatigue salutaire. Malheur à la jeunesse molle qui craindrait la fatigue. Les parents qui savent imposer cette fatigue à leurs enfants, leur donnent la preuve d'une vraie affection. D'ailleurs on exagère par ignorance. On ignore ce que nos jeunes gens peuvent supporter, avec un maître prudent et expérimenté,

Digitized by Google

une bonne nourriture, de l'entraînement, des courses courtes, faciles, agréables. Une expérience de neuf années de caravanes me fait affirmer qu'après huit jours d'entraînement, on peut faire faire des courses de 8, 10 et même 14 heures, ainsi que des ascensions pénibles et difficiles dans des montagnes de 3,000 à 3,600 mètres. Nos jeunes gens sont pleins de gaîté, ils aiment la belle nature, sont sobres, durs à la fatigue, serviables et ne manquent pas d'un brin d'audace; avec un bon maître ils iront partout. L'objection de la fatigue n'est pas sérieuse.

Le danger? Ces voyages pourraient être dangereux. Sous un chef prudent, ils ne le sont pas. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire de monter très haut pour avoir de belles vues. Les accidents en montagne sont, du reste, moins fréquents proportionnellement que ceux occasionnés par les voitures et les chemins de fer. Les excursions entreprises sont étudiées avec soin, les guides sont choisis et les directeurs des caravanes sont des maîtres prudents, ayant non seulement l'expérience de la vie, mais encore l'habitude des voyages et la pratique des jeunes gens. Ceux-ci peuvent se laisser guider avec confiance, et les plus étourdis mêmes deviennent calmes, prudents, muets en présence des difficultés. Ils sont aussi pleins de foi en eux-mêmes, car chaque jour ils accomplissent leurs devoirs religieux et placent toujours en Dieu une confiance qui n'a jamais été démentie.

La dépense? Ce n'est pas une difficulté insurmontable, car il y a des voyages pour toutes les bourses. Une caravane de 15 jeunes gens voyageant pendant 30 jours en Savoie, Dauphiné et Suisse (aller et retour de Paris) est revenue à 550 à 600 francs par tête. Une autre partie de Paris et visitant les Vosges, la Bourgogne et l'Auvergne pendant 25 jours, a vu la dépense limitée à une moyenne de 11 francs par jour. Une autre encore partie de Lyon et visitant le Forez, le Jura et la Grande-Chartreuse n'a pas coûté à chacun de ses 20 membres plus de 9 francs par jour, chemin de fer compris, bien entendu. Des excursions de quelques jours dans les environs du point de départ reviennent à des prix encore bien inférieurs. Cela paraît impossible, mais cela est cependant. D'ailleurs on est aidé. Les circulaires ministérielles permettent d'utiliser pour le logement des caravanes des établissements scolaires rendus libres par les vacances. Les chemins de fer font des réductions de 30 à 50 0/0. Les membres des clubs alpins français, suisse, italien, autrichien

Digitized by Google

offrent leurs bons offices aux touristes. Quant aux hôteliers, ils craignent la concurrence et sont toujours disposés à faire de bonnes conditions à un groupe de touristes nombreux, sacs au dos et prêts à tourner les talons faute d'entente immédiate.

Donc, si on sait s'y prendre, on peut voyager économiquement. Sans doute, c'est une dépense, mais une dépense bien employée. Les mêmes personnes qui lésineraient sur ce chapitre dépenseraient gaiement dix fois plus pour des plaisirs malsains. La question dépense ne résiste donc pas à un examen approfondi. Les objections que l'on fait contre les caravanes ne sont pas sérieuses et ne sont rien en comparaison du bien que les voyages scolaires produisent.

Les caravanes sont nées d'hier et déjà cependant, elles ont une histoire honorable dans notre pays. Jusqu'en 1880, M. Talbert avait organisé 53 caravanes scolaires comprenant 600 élèves environ, et depuis 1880 on a marché. Arcueil a suivi les conseils et les exemples de M. Talbert, et chaque année, depuis 1878, une caravane comprenant de 12 à 24 touristes visite une partie de la France et quelques cantons de la Suisse, du Tyrol ou de l'Italie. Nous avons publié (1) les récits de nos excursions, afin de prouver, en racontant ce que nos jeunes gens ont été capables de faire, ce qu'on peut pratiquement obtenir de la jeunesse de nos écoles. Au mois d'août dernier, nous avons accompli le voyage dont le récit suit et dont une partie de l'itinéraire, concernant les régions du Danube et de la Save, avait été tracé par la *Revue Française* (2). Oullins, Sorèze, le petit séminaire d'Orléans, les Chartreux de Lyon, et bien d'autres maisons libres, plusieurs collèges de Paris et un certain nombre de lycées ont suivi la voie qui leur était tracée. Puissent ces exemples se multiplier de plus en plus et les voyages scolaires donner à la jeunesse française, avec le développement des forces physiques, cette expérience des hommes et des choses, cette supériorité intellectuelle et cette énergie morale qui forment les caractères et assurent au service de la patrie des citoyens aussi éclairés que dévoués.

L. Barral,
du Club Alpin Français, section de Paris.

(1 La première caravane d'Arcueil, Courses en Oisans. — La cinquième, la sixième, la septième, courses autour de l'Ortler et dans le pays des Dolomites, chez Lecoffre,

(2) Voir la *Revue Française*, n° 17, mai 1886, p. 465.

Digitized by Google

9E CARAVANE D'ARCUEIL

1886

La 9e caravane d'Arcueil, organisée et conduite, comme les précédentes, par M. l'abbé Barral, est sortie des chemins battus et des montagnes civilisées. Dépassant de beaucoup, vers l'est, la Suisse et le Tyrol, elle s est avancée jusqu'au cœur des anciennes provinces turques, occupées actuellement par l'Autriche. Elle a parcouru la Bosnie, et les menaces du choléra l'ont seule empêchée de pousser jusqu'en Herzégovine et en Monténégro. Voici en quelques pages le récit de ses excursions.

I. —Excursions en Tyrol.

Nous étions vingt-trois au départ, professeurs, élèves et anciens élèves (1). Pour la première fois, nous allions franchir les Alpes françaises sans nous y arrêter. C'était un regret pour nous, car la Savoie et le Dauphiné sont nos montagnes familières et nos premières amours; mais le temps nous était compté, et qui veut aller loin ne doit pas s'amuser en route.

Partis de Paris le 4 août au soir, nous traversions la Suisse dans la matinée du 5, et vers midi nous entrions en Autriche. Les lacs de Zurich et de Wallenstadt et la magnifique ligne du Vorarlberg, c'était vraiment bien débuter; les chalets, cascades, précipices, forêts, et même, au loin, quelques scintillements de glaciers, initièrent en un jour les touristes novices à la plupart des éléments du pittoresque alpestre. Nous couchâmes à Innsbrück, et le lendemain nous visitâmes sommairement la ville.

Innsbrück est située, comme Grenoble, au milieu d'une belle vallée. Les vieux quartiers, qui sont proches de l'Inn, ont conservé une physionomie originale. Le musée n'est pas bien riche, mais le tombeau de Maximilien, dans l'église des Franciscains, avec sa double haie de

(1) MM. les abbés Barral, d'Allaines, Guyot, Reynaud; les touristes : MM. Ebel Arnold, Béjot Paul, Besombe Justin, Besombe Charles, de Berthou Philippe, Auvrays René, de Villeneuve Bargemont Robert, Hiver Paul, Desrousseaux Édouard, Salles Jacques, d'Orléans Gontrand, Jarry René, Rouz Jean-Baptiste, de Perreti della Roca Emmanuel, Joostens de Boé Hippolyte, Hersent Henri, Roisin Louis, Dehaynin Euryale, Ebel Eugène.

Digitized by Google

colosses de bronze, merveilleux groupe de chefs-d'œuvre, constitue un trésor artistique d'une valeur inestimable. A midi, nous reprîmes la direction du sud par la ligne du Brenner, plus intéressante et plus belle encore que celle du Vorarlberg. A six heures, nous arrivions à Neumarkt, un des principaux bourgs qui jalonnent le cours de l'Adige, d'où nous devions gagner le massif dolomitique de San-Martino.

Le samedi 7 août, au petit jour, deux omnibus nous attendent dans la cour de l'hôtel, destinés, dans la pensée du Capitaine, — c'est le titre que les caravanes ont décerné à leur vaillant chef, — à nous abréger le long trajet de Neumarkt à Prédazzo. Inspection faite de leur capacité, nous sommes convaincus que nos sacs y tiendront à l'aise, pourvu que nous voulions bien nous résigner à occuper la place qui restera. A la montée, rien n'est perdu, car les lacets sont raides, et les attelages seraient incapables de nous y traîner. On marche en suivant les voitures, d'ailleurs la vue sur la vallée est splendide. Mais, à la descente, le soleil frappe d'aplomb, le paysage est un peu monotone, la route s'allonge indéfiniment; il faut prendre un parti : on s'entasse, bon gré, mal gré, dans les guimbardes, les premiers sur les banquettes, les derniers sur les premiers, les sacs dans les intervalles; on n'y glisserait pas une aiguille de plus. On part grand train, la voiture poussant les chevaux... A un tournant on aperçoit subitement quelques sommets pointus scintiller au soleil, ce sont les pics dolomitiques... Nous y serons demain. Un quart d'heure d'arrêt à Cavalèze pour photographier le clocher de l'église et lancer une dépêche. On arrive enfin vers 3 heures à Prédazzo.

La petite ville de Prédazzo marque l'extrêmité sud du val Fassa. De toutes parts entourée de hautes montagnes, elle occupe le fond d'un entonnoir fort pittoresque. C'est une station très fréquentée par les géologues. On y voit une fort belle église moderne, dans le style ogival, une caserne et une grande place qu'on est tenté de décorer du nom de place d'Armes, car les soldats y font la manœuvre. Le séjour de Prédazzo n'offre pas tant de distractions, que l'arrivée d'une troupe de 23 touristes y passe inaperçue. Notre entrée, assez bruyante, il est vrai, attire toute la garnison aux fenêtres. Nous déboîtés, elle descend; et, le tabac aidant, la connaissance est bientôt faite. Notre Capitaine, pour qui le gélatino-bromure n'a plus de mystères, fait poser quelques hommes de bonne volonté, Les amateurs ne manquent pas: ils affluent

Digitized by Google

même; et, de chasseur en chasseur, toute la compagnie aurait défilé devant l'appareil, si un clairon sauveur n'eût sonné à propos l'heure de l'exercice.

L'auberge del Nave d'oro vaut mieux que son apparence, laquelle n'est pas particulièrement flatteuse. On y dort bien, on y dîne de même, et en fort bonne compagnie : une Altesse impériale y préside la table entre deux savants de première marque, Alexandre de Humboldt et sir Roderick Murchison. Ces nobles personnages sont là en effigie, accrochés à la muraille. Des inscriptions attestent qu'ils ont, de leur vivant, honoré l'établissement de leur présence. L'hôtelier actuel, fils de celui qui leur fit la cuisine, est justement fier du passé historique de sa maison; mais il est resté humain. Il accueille volontiers les étrangers de moindre importance, et l'orgueil héréditaire ne gonfleni son cœur ni ses additions.

Comme nous sortions de table, nous entendîmes des chants au dehors; cela nous remit en mémoire d'excellents chœurs qui nous avaient charmés l'autre année à ce même endroit, et nous descendîmes sur la place avec empressement. Les chœurs se suivent mais ne se ressemblent pas. Ce n'étaient pas des musiciens, mais bien nos amis les soldats, qui nous régalaient d'une petite sérénade, Nous applaudîmes, comme il convenait; mais, la politesse faite, nous nous éloignâmes promptement, car le concert était de ceux qu'on ne prolonge pas volontiers.

Dimanche 8 août. — La messe ouïe, et les sacs chargés sur une petite carriole, nous partons pour San-Martino. La première heure paraît bien longue. Mais une fois hors de la vallée inférieure, voici du pittoresque, et de tous les caractères : pâturages à l'infini, tachetés de chalets et parfilés de ruisseaux sans nombre; forêts opulentes, dont les vastes plis enveloppent dix montagnes; torrents frais à glace; roches sang et feu, déchirées, farouches, aux creux desquelles se blottissent des touffes tremblantes de graminées. La matinée est splendide, le ciel pur, l'air calme. La brume se fond, la rosée s'évapore dans un dernier scintillement, l'herbe a des reflets d'émeraude, le grès rouge flamboie. Les ailes chamarrées des papillons, les carapaces fulgurantes des insectes se jouent parmi les corolles des fleurs, Les trésors des deux règnes se confondent et rivalisent d'éclat; pas une aiguille de sapin, pas une paillette de mica qui ne jette son étincelle.

Des groupes d'hommes et de femmes nous croisent en chantant à

Digitized by Google

l'unisson; ils se rendent aux chapelles pour l'office du dimanche. Leurs chants sont rudes, d'un mode ancien et d'un rythme puissant, vraie musique de montagnes. Aux hameaux l'affluence est grande; personnne ne manque à la messe, Faute de place, la moitié de l'assistance l'entend et la suit du dehors, nu-tête, en plein soleil. Après quoi chacun fait ses emplettes au marchand ambulant, et, suivant l'éloignement de son chalet, déjeune sur l'herbe ou rentre chez soi.

Arrêt vers 10 heures à Panneveggio in Bosco, pour dîner; nous y croisons... une famille française qui revient de San-Martino. Pareille rencontre est trop rare pour ne pas la signaler.

Un peu avant d'atteindre le col di Rolle, on aperçoit le Cimon della Pala, gigantesque pic de dolomite, abrupt, déchiqueté, veiné d'incarnat et lamé d'argent. Du col on mesure toute la hauteur, et on découvre quelques autres cimes de la même chaîne. De San-Martino on voit tous ces pics, alignés en front de bataille : Pala di San-Martino, Rosetta, Cimon di Pala, Cima di Ball, Croda-Grande, Sass-Maor. Ils rivalisent de hardiesse et de raideur. L'ensemble est du plus grand effet; on n'y désire qu'un peu de neige, et on s'étonne qu'elle ne remplisse pas les abîmes qui séparent les sommets. En face de ce rang de colosses, s'élèvent deux éminences modestes, la Tognola et la Tognazza, très recommandables comme belvédères; c'est à leur pied, sur un petit plateau, au milieu de la vallée du Cismone, qu'a été bâti, au XIe siècle, l'hospice de San-Martino, L'hospice est remplacé aujourd'hui par un hôtel confortable. Une terrasse s'étend sous ses fenêtres; on peut, de là, contempler, à gauche, les dolomites fièrement campées sur leur piédestal de verdure; en bas, la vallée du Cismone, très profonde et garnie de sapins; tout au fond, la magnifique barrière des monts de Bellune.

Comme nous arrivions à San-Martino, le soleil déclinant drapait de pourpre et d'or les grandes dolomites; elles flamboyaient sur le ciel assombri, tandis que les lointains flottaient dans un demi-jour lilas. Ce merveilleux crépuscule se prolongea à travers des variations insensibles, les contrastes devenant toujours plus vifs et les couleurs toujours plus chaudes. Mais l'ombre baignait les forêts, à la base des pics. Lentement elle monta, endormant toute vie, étouffant tout rayonnement. Ce fut un immense naufrage; les sapins s'engloutissaient par grappes, et l'on ne pouvait se défendre d'une sorte d'anxiété, à

Digitized by Google

suivre la marche inexorable de ce flot, qui semblait accomplir une œuvre de mort avec une impassibilité absolue. Les cimes émergèrent longtemps, comme les mâts d'un navire qui s'abîme; mais enfin, le niveau fatal les gagna. Elles succombèrent une à une, et lorsque la plus haute fut noyée, nous cherchions encore une trace de sa splendeur éteinte, dans les lueurs éphémères de quelques petits nuages roses qui voltigeaient alentour.

A l'issue du dîner, nous descendîmes sur la terrasse, où les pensionnaires de l'hôtel prenaient le frais, à leur ordinaire. Nous déambulions tranquillement, sans penser à mal, quand des discordances des plus aigres vinrent nous déchirer les oreilles. Il nous était, paraît-il, interdit, dans ces vertes montagnes, de digérer sans musique. Les Tyroliens aiment beaucoup la musique, et il faut les en louer; mais ils l'aiment quoi qu'elle vaille, ce dont les voyageurs ont quelquefois à souffrir. Quand le chœur est bon, c'est plaisir de l'entendre: justesse, mesure, rythme, entrain, rien n'y manque; mais quand il est mauvais, il faut se sauver tout d'abord. Les Tyroliens incultes ne chantent jamais qu'à tue-tête et dans les extrémités les plus perçantes du suraigu. Quelques accords simples suffisent à leurs aspirations, ce qui fait que tous leurs chants se ressemblent. Ils ne tiennent pas, d'ailleurs, à la variété; si un air prête à l'expansion de la voix et chatouille vigoureusement leurs oreilles rustiques, ils ne se lassent pas de le répéter; cela peut durer jusqu'à la fin de la séance. Or, quand ils s'y mettent, ce n'est pas pour un peu: il n'y a pas d'exemple qu'une paire de poumons montagnards ait été réduite à merci à moins de deux heures de hurlement continu. Nos musiciens étaient de cette sorte; mais il faut reconnaître qu'ils nous martyrisaient avec les meilleures intentions du monde. Aussi, non contents de leur pardonner, nous leur rendîmes le bien pour le mal. En Mécènes indulgents, protecteurs des talents à venir, nous écoutâmes les premiers couplets, et récompensâmes les efforts de la troupe par une distribution générale de kreutzers; mais aussitôt, nous tenant quittes du reste, nous nous réfugiâmes derrière nos fenêtres.

La journée du 9 août fut consacrée à l'ascension de la Rosetta. Cette cime est une des moins élevées (2,810 mètres) de la chaîne de San-Martino; elle a l'air aussi rébarbatif que ses voisines, mais c'est un faux air; un si joli nom s'accorderait mal avec une humeur

Digitized by Google

revêche. L'ascension ne présente aucune difficulté ; les dames même la font sans danger, sinon sans fatigue. Quatre heures d'éboulis et de rochers, un peu de neige et de glace dans le haut, et on en voit la fin. La pente ne donne pas grand mal, à condition qu'on soit parti d'assez bonne heure pour monter pendant que le soleil éclaire le versant opposé.

Le sommet de la Rosetta, comme celui de beaucoup de dolomites, est un plateau incliné, tout rongé par le ruissellement. Les eaux d'infiltration, par les tassements continuels dont elles sont cause, y ont déterminé la formation de longues fissures, dont quelques-unes atteignent une grande profondeur, et qui vont toujours s'élargissant, tant par l'effrondement que par l'écartement de leurs parois. On observe aussi en maints endroits, non moins sur les flancs qu'au sommet, de petites falaises au pied desquelles s'accumulent les fragments anguleux qui s'en détachent. Fissures et falaises ont visiblement la même origine, et représentent simplement deux phases du même travail de démolition. Elles sont invariablement à pic ; et leur fréquence, qui est extrême, manifeste dans les masses de dolomites une tendance très générale à se limiter par des surfaces verticales. Cette tendance, dont la raison échappe, est peut-être en rapport avec la structure intime de la roche. Il est constant qu'elle donne aux menus reliefs d'une montagne dolomitique une ressemblance remarquable avec la forme générale de la montagne elle-même. Le sommet donne en petit l'image d'un massif ; le massif reproduit en grand la configuration d'un sommet. Il ne semble donc pas fort téméraire de conclure du petit au grand et d'attribuer à une même cause tous ces effets identiques.

Richthofen, géologue allemand, a cru pouvoir expliquer les formes singulières des dolomites, en les considérant comme d'anciens récifs de madrépores, analogues à ceux qui croissent aujourd'hui dans les régions tropicales de l'Océan Pacifique. L'hypothèse était ingénieuse et friande ; elle a eu son heure de succès. Malheureusement elle ne repose sur aucun fait précis, et le contrôle de l'observation directe ne paraît lui laisser d'autre valeur que celle d'une comparaison poétique. Rien, dans la structure de la dolomie, n'autorise à lui attribuer une origine animale ; dans beaucoup de cas, au contraire, elle est nettement statifiée. D'autre part l'orientation uniforme de toutes

Digitized by Google

les chaînes dolomitiques suivant deux directions perpendiculaires, S.O.-N.E et S.E-N.O, orientation qui est la même pour toutes les Alpes du Tyrol, révèle un double système de fractures, commun à toute cette région de l'Europe, et qui a morcelé les nappes sédimentaires jusque-là continues. La dolomie rompue n'a point subi de dislocation notable ; le seul effet des failles a été de tracer leur voie aux eaux courantes ; le ruissellement et les infiltrations ont fait le reste. Si l'on songe à l'extrême solubilité de la dolomie et à sa porosité, et au temps énorme écoulé depuis qu'elle est en butte aux agents de destruction, à savoir depuis la fin du trias ; si l'on se rappelle à ce propos que les seuls courants diluviens ont suffi pour creuser nos grandes vallées fluviales, moins profondes, il est vrai, mais autrement larges que celles dont il s'agit, on ne sera pas tenté de chercher une explication extraordinaire à des faits qui le sont si peu, Au reste les dolomies tyroliennes nc sont pas seules de leur figure ; celles de la Lozère, pour être moins hautes, n'ont ni les parois moins verticales ni les découpures moins capricieuses. Il est pourtant bien douteux, qu'un géologue, jouissant d'un cerveau normal, s'avise jamais de prendre, pour autant d'îlots coralliaires, les innombrables édifices naturels du Causse-Noir et de Montpellier-le-Vieux.

Le versant occidental de la Rosetta plonge d'un saut dans les sapins de San-Martino; on aperçoit le vénérable hospice à un kilomètre sous ses pieds; le surplomb est vertigineux. Au sud, un autre abîme, d'où jaillissent des pics inaccessibles, les deux pitons du Sass-Maor, avec leur crâne penché et leur mine insolente ; le Pala di San-Martino, avec sa nef grandiose, ses clochetons trapus et ses piliers de corail.

A l'opposé, le Cimon della Pala : une ruine colossale, de fières colonnes mutilées et croulantes, des flancs labourés, d'incroyables monceaux de débris, les traces vives et parlantes de dévastations mille fois séculaires. A l'est, le col de la Rosetta : de vastes déserts pierreux parsemés de flaques de neige qui font songer à quelque grève polaire, d'où la mer se serait retirée. A l'ouest, par-dessus la tête de la Tognola, des cimes après des cimes ; toutes les Alpes du Tyrol italien au-delà comme en deçà de l'Adige, l'Adamello et l'Ortler avec leur diadème de glace, un océan soulevé en vagues noires ou moutonneuses, et qui s'est endormi au fort de sa colère.

Asseyons-nous au centre de ces merveilles, et contemplons-les sans

Digitized by Google

mot dire. Tendons l'oreille au majestueux silence des solitudes sans vie ; perdons nos regards dans le vide des précipices et dans les profondeurs sans bornes de l'horizon. Toutes ces immensités, où le corps disparaît comme un atome, grandissent l'âme au-dessus de ses proportions ordinaires. Elle se dilate pour les contenir, elle s'en repaît avidement ; mais que faut-il admirer davantage ? Les chefs-d'œuvre de la création ou l'effet qu'ils produisent en nous ? Une image s'est peinte sur notre rétine, l'image de quelques rides de la pellicule terrestre ; c'en est assez pour nous élever jusqu'à Dieu ! De simples amas de molécules, dont les lois mécaniques ont déterminé fatalement la forme et les dimensions, il n'en faut pas plus pour nous faire sentir notre nature supérieure et nous rappeler nos éternelles destinées. Cette correspondance mystérieuse entre le monde physique et l'homme moral, entre les aspects de l'un et les sentiments de l'autre, est-ce un des moindres bienfaits de cette Providence qui a tout prévu dès le commencement ? L'homme qui asservit la nature, reçoit d'elle un perpétuel enseignement. Alors qu'il tend à s'attacher à la matière périssable, c'est cette matière même qui lui parle de l'éternité. Sans doute son langage est vague et tous ne le comprennent pas également ; mais certains ont reçu le don de l'entendre plus clairement. Pour nous, qui avons la chrétienne habitude de louer le Créateur de ses œuvres, nous demandâmes à la poésie sacrée des accents dignes de la magnifique scène qui nous captivait. Le chant d'un psaume anima un instant les sommets arides ; puis nous reprîmes notre ordre de marche et descendîmes sans hâte à San-Martino.

Mardi 10 août. — Repos. Les dormeurs dorment, les artistes dessinent ou font de la musique, les infatigables vont visiter Primiero et sa vieille église, vestige du temps reculé où les mines d'argent enrichissaient le pays,

Mercredi. — Ascension de la Tognazza. Promenade charmante à travers les bois de sapins ; mais au sommet, déception ! Toutes les cimes sont dans le brouillard, et une mer de nuages s'étend à nos pieds. Bientôt elle monte et nous submerge ; il n'y a plus qu'à rentrer au gîte.

Jeudi 12. — Départ. pluie, grêle, vent, tonnerre, éclairs, rien n'y manque ; tous les éléments sont ligués contre nous. Les plaids sont inutiles, les caoutchoucs impuissants. Nous repassons le col di Role,

Digitized by Google

ensuite le col Vallès, sans voir autre chose que des gouttes d'eau. Puis nous entrons en Italie au village de Falcade; nous y trouvons le ciel bleu et le soleil, qui nous sèche, non sans peine. A Forno di Canale, nous prenons des voitures, et passant par Cencenighe, comme l'an dernier, nous arrivons à Caprile avant la nuit. Encore un jour de marche et nous couchons à Cortina, dans le val d'Ampezzo.

Le dimanche 15 août, nous prenions la route de Toblach, bien assis et bien au large dans de confortables landaus. Cette manière de voyager n'a rien de pénible, il s'en faut bien; mais ce n'est pas le meilleur pour une caravane. Nous la laissons d'ordinaire aux touristes d'âge mûr, ou qui voyagent en famille; et nous, nous nous contentons, s'il nous est plus avantageux de rouler que de marcher, de simples charrettes campagnardes. Une ou deux suffisent; on étend de chaque côté une planche dans toute la longueur, et chacun s'y case comme il peut. Moelleux, commode, rapide, ce n'est rien de tout cela; mais plus on est de fous plus on rit. La gaîté vaut tous les ressorts du monde; elle accourcit temps et distances, et rend insensible aux cahots.

A mi-chemin de Schluderbach nous quittons nos carrosses, et pendant qu'ils décrivent au pas un long circuit, nous coupons au plus court pour visiter les gorges de Félizon. Elles n'ont rien de bien intéressant pour qui connaît les grandes gorges des Alpes: mais, à tout prendre, une gorge est toujours une gorge; la plus modeste a du prix. Au point le plus étroit et le plus haut on a construit un petit pont rustique, d'où l'on aperçoit le torrent qui bouillonne au fond de son corridor. C'est un délassement digne des dieux, pour les amateurs de tapage, d'y rouler des roches et de les précipiter dans le vide, 80 mètres, disent les guides; mais dès qu'il s'agit de ponts ou de cascades, les guides comptent en apothicaires, çà, mettons vingt-cinq mètres; pas un de plus, monsieur Fleurant!

Les nombreux touristes qui font le trajet de Cortina à Toblach ou inversement, s'arrêtent pour déjeuner à Schluderbach, point de départ des excursions au Monte-Piano et au lac Misurina. C'est moins un village qu'une station alpine, car on n'y voit guère d'autres maisons que le restaurant et une demi-douzaine de pensions. Sa position est des plus heureuses, au confluent de plusieurs vallées, parmi des montagnes grandes et pittoresques, sur le bord d'un vaste bassin qui parait être le fond d'un ancien lac. Si, descendant sur la prairie entre-

Digitized by Google

coupée de petits bois, on pousse plus loin de quelque cent mètres, on s'arrête soudain ébloui : une merveilleuse cime dolomitique, d'une carnation fine et dorée, resplendissante à l'égal de la neige où elle est enchâssée, fait apparition à droite dans une brèche toute noire de sapins. Encore quelques pas : en voici une autre, puis une troisième. Quelle prodigieuse Notre-Dame est ensevelie sous les frimas ? Son vaisseau a disparu tout entier, on en devine le relief sous ces monceaux de glaces qui figurent les flots d'une cataracte subitement figée. Seules les deux tours jumelles et la flèche aiguë dominent ce chaos radieux, triomphantes, sveltes dans leur puissance, dentelées aux contours, constellées de diamants, et comme enguirlandées d'aubépine. C'est la plus riche perle de leur trésor que les Alpes tyroliennes viennent de dévoiler; c'est le Monte Cristallo.

Auprès du Cristallo tout pâlit. De Schluderbach à Landro on ne regarde qu'elles, on ne peut regarder qu'elles; elles captivent les regards et absorbent l'admiration. A mesure qu'on s'éloigne, leur masse se dégage, leur relief s'accuse; mais en même temps leur effet s'affaiblit. Le Drei Sinnen s'est montré à son tour et leur fait tort avec toute la hardiesse de ses escarpements. De Landro on embrasse tout le groupe; on est même invité à le contempler par un belvédère construit tout exprès. C'est trop loin, Monsieur l'hôtelier, beaucoup trop loin ! L'intérêt n'est pas de voir beaucoup de cimes ; c'est de les voir à bonne distance.

A partir de Landro, la route s'enferme dans une gorge boisée, côte à côte avec un torrent; elle suit d'abord un long ravin, puis un lac à demi-desséché; enfin l'horizon s'ouvre, et une large plaine s'étend à nos pieds. C'est le Pusterthal, la vallée de la Drave. Au fond, sur une faible éminence, Toblach, ville forte jadis, aujourd'hui pacifique et sommeillante, qui marque la limite entre les deux bassins du Danube et de l'Adige. Nous y prenons nos quartiers pour deux jours.

Lundi 16 août. — La lune déclinante peut, en cherchant bien, distinguer vingt-trois petites fourmis françaises qui trottinent au long de la Drave, sur la route de Lienz au Gross-Glockner. Je dis fourmis, car de si loin, il n'est pas vraisemblable qu'elle nous reconnaisse pour des hommes. Nous allons d'un pas leste par détachements de trois ou quatre, au gré du hasard ou de la sympathie, escortant la charrette qui porte notre bagage. Les entretiens languissent, car l'heure

Digitized by Google

est matinale, et plus d'une cervelle rêve d'oreillers. Le jour paraît ; la lune s'enfuit, et le soleil qui la remplace, nous témoigne aussitôt le plus bienveillant intérêt. A peine nous a-t-il lorgnés de son gros œil brillant, que nous sentons son regard nous pénétrer. C'est le prélude d'une chaude étape ; l'astre dévorant ne nous quittera pas d'une ligne et les plus secs n'en seront pas quittes à moins d'une bonne pinte de sueur.

Il y a une bonne journée de Lienz à Heiligenblut. On décrit un grand circuit autour de l'Iselberg, pour pénétrer par le col de Wacht, dans la vallée du Mœhl, et remonter ce torrent jusqu'au Glockner. Le pays est pittoresque aux environs des points extrêmes; tout le côté de la Wacht, et le col lui-même, avec ses mélèzes géants, ont de quoi plaire aux amis de la belle nature. Mais de Winckelrn à Dollach on souhaiterait plus de variété. Aux approches d'Heiligenblut la route s'accidente : elle monte et descend; elle monte surtout, et de plus en plus raide. Encore un coup de jarret : voici Heiligenblut.

Ce n'est pas une maigre surprise de trouver à 1,400 mètres un monument de ce style et de cet âge. A l'ordinaire, la montagne ne connaît guère d'ogives que celles de ses pics et de ses forêts. L'église d'Heiligenblut fut construite au xve siècle, pour servir, dit la légende, d'asile et de tabernacle à une précieuse relique, quelques gouttes du sang de Notre-Seigneur, enfermées dans une ampoule de verre, et apportées de Constantinople par un chevalier danois nommé Brixius. Ce pieux guerrier, retournant en Occident, et redoutant pour son trésor la cupidité des païens, avait imaginé, pour le mettre en sûreté, de le loger au fond d'une incision, qu'il s'était pratiquée dans la jambe. Il avait entrepris de franchir les Alpes malgré l'hiver; passant par le Glockner la tourmente le prit, et mit fin à son voyage terrestre. Les gens qui découvrirent son corps recueillirent la relique. Brixius, vénéré comme un saint (confesseur ou martyr, je ne sais), fut enterré dans le roc vif, au lieu même où il avait péri; on y construisit, peu après, le bel édifice qui dure encore.

Heiligenblut fut longtemps fréquenté des pèlerins ; il l'est aujourd'hui surtout des touristes, L'hôtel était plein jusqu'aux combles ; nous dûmes nous disperser, pour la nuit, dans plusieurs maisons du village. Le lendemain, au point du jour, nous partîmes pour Glocknerhaus et Franzjosefshöhe : ci, trois heures de marche, un

Digitized by Google

chemin de mulets, des cailloux roulants, une rude grimpée; mais les yeux se paient largement du dommage des jambes. Glocknerhaus est un chalet-hôtel établi par le club alpin autrichien en face et au-dessus de la mer de glace du Glockner. On y mange et dort également bien, à des prix modéré. Franzjosefshöhe est pour le Gross-Glockner ce que sont le Montenvers pour le mont Blanc et le Gorner-Grat pour le mont Rose : un belvédère d'accès facile, d'où l'on domine tout le massif, l'immense bassin glacé, les affluents qui l'alimentent, les masses puissantes qui le bordent et le soutiennent. Malheureusement, tout est gris. C'est un contretemps fréquent dans ces régions ; le voyageur en Tyrol doit souvent s'y attendre. Qu'il s'estime fortuné et qu'il se félicite, si le brouillard ne lui présage rien de pis, et s'il ne lui arrive pas, comme à nous, de rentrer le lendemain à Lienz sous une pluie torrentielle.

II. Excursions en Bosnie.

Le 19 août, la caravane se scinda en deux. Les plus jeunes reprirent la route de France, les autres au nombre de quatorze continuèrent leur voyage dans la direction du sud-est. On ne trouvera ici qu'un résumé succinct de nos courses dans les pays slaves. Nous n'y avons fait cette année qu'une exploration préliminaire, rapide et incomplète; si les circonstances le permettent, nous y retournerons l'été prochain.

Le 20 août nous arrivâmes à Agram. Les dernières heures du jour furent employées à visiter le musée Strossmayer et la cathédrale. C'était justement la veille de la Saint-Étienne où se tient la grande foire annuelle dans la capitale de la Croatie. Les rues étaient pleines de paysans venus en charrettes de vingt lieues à la ronde avec des chargements d'oignons et de melons d'eau. La plupart portent le costume croate, en toile blanche rehaussée de broderies rouges, pantalon bouffant enfermé dans les bottes ou ficelé aux chevilles, chemise retombant en blouse pardessus le pantalon et serrée à la taille par une ceinture de cuir. Chez les femmes la blouse descend jusqu'aux pieds; elle est rehaussée par un tablier écarlate et un fichu de couleur éclatante. De loin en loin un costume plus riche, serbe turc, ou monténégrin. L'aspect des rues est animé et original.

Sans nous attarder en Croatie, nous remontons en wagon le lendemain matin et filons sur la Bosnie. Nous y entrons à Doberlin, et

Digitized by Google

comme nous présentons nos passeports au sous-officier qui fait fonctions de chef de gare, il nous apprend que le gouvernement autrichien aannoncé notre passage et a donné l'ordre de nous accorder l'avantage du demi-tarif. A 7 heures 30, nous descendons à Banjaluka; nouvelle exhibition des passeports. Visite à la belle Trappe de Maria-Stern. Notre projet était d'aller par les montagnes de Banjaluka à Traunik. L'hôtelier nous fournit trois chars croates, sans ressorts mais bien bourrés de foin et conduits par des bosniaques musulmans; et à deux heures nous partons pour Sinitza où le général commandant à Banjaluka a eu la bonté de télégraphier pour qu'on nous prépare un gîte. Mais nous sommes en retard, si bien qu'il fait presque nuit quand nous passons devant les cantonnements militaires de Kadina Voda; de plus un orage affreux nous a surpris en route, nous sommes trempés jusqu'aux os. Par bonheur, le général Knopffer qui nous a dépassés dans sa voiture légère, a prévu notre détresse et nous a recommandés au chef de poste. Nous acceptons avec empressement l'hospitalité que nous offre l'aimable lieutenant qui commande cette station, et passons dans sa compagnie, la plus agréable des soirées. On installe quatre lits de camp pour les plus gros bonnets de la caravane, le reste goûte un doux sommeil sur les planches d'une baraque,

Levés le lendemain dès l'aube, nous prenons congé de notre hôte, et à neuf heures et demie, nous atteignons Sinitza. Nous y recevons des officiers hongrois, un accueil tel, qu'ils n'en auraient pu faire un plus cordial à des compatriotes et à des amis. Ils nous ont attendus la veille jusqu'à minuit; ils nous avaient fait préparer à dîner et des lits pour tous. Un déjeuner très opportun nous remet en vigueur et après avoir trinqué à la France, à l'Autriche-Hongrie, nous remontons dans nos carrioles. Le paysage est charmant, surtout aux environs de Jézero. A huit heures et demie, nous entrons à Jajcé toujours prévenus par le télégraphe. Des lits de paille nous ont été improvisés dans la salle d'école. Un sybarite s'y fût prélassé après deux journées de chars croates. La matinée suivante fut employée à visiter les curiosités de Jajcé, la cascade magnifique qui rappelle celle de Schaffouse, de vieux cachots souterrains et les restes des fortifications. A dix heures, départ pour Traunik. A Karaula-Gora un officier arrête nos voitures; c'est le capitaine commandant le poste qui veut absolument que nous déjeunions chez lui; comme il n'y a pas de cantine il nous oblige

Digitized by Google

à mettre sa cave à contribution et, non content d'une si généreuse hospitalité, il nous accompagne ensuite à pied jusqu'à Corici où nous nous séparons de lui comme nous avions fait hier de ses collègues, avec un très vif regret. MM. les officiers hongrois ont été notre Providence pendant cette tournée. Ils se sont faits avec une complaisance et une amabilité charmantes nos interprètes et nos pourvoyeurs; nombreux comme nous l'étions, nous aurions eu de grandes difficultés à trouver logement et subsistance dans un pays si peu civilisé et dont nous ignorions la langue. Nous ne saurions leur en témoigner trop notre gratitude.

Nous atteignîmes Traunik à sept heures trois quarts. L'hôtel principal était plein. Nous nous échouâmes dans une hôtellerie dont les lits valaient la cuisine. La moitié de la caravane s'y casa tant bien que mal, le reste fut dispersé dans des maisons particulières; ils y trouvèrent, s'il faut en les croire, plus de puces que de pavots. Le 25, à dix heures et demie, nos chars nous rendent le dernier service de nous conduire à Janjicé, où passe le chemin de fer stratégique, à voie étroite construit par l'Autriche depuis l'occupation. A deux heures et demie nous disons adieu à leurs doux ressorts de bois. Un excellent bain dans la Bosna achève de nous les faire oublier. A notre arrivée à Sarajévo, nous trouvâmes sur le quai de la gare, M. Moreau, consul de France, avec sa famille, et M. le docteur Kœtschet. Tous les Français, qui ont voyagé en Bosnie, savent quel accueil ces messieurs ont coutume de faire à nos compatriotes, et quel plaisir c'est de trouver ainsi à l'autre bout de l'Europe, de véritables amis. M. Moreau nous invita à souper pour le lendemain; M. Kœtschet et son fils, étudiant en médecine à l'Université de Gratz, se constituèrent nos pilotes, ce qui n'était pas une sinécure. Nous restâmes deux jours pleins dans la capitale de la Bosnie usant largement de la bonne volonté de nos hôtes; le 25, nous les quittâmes pour regagner la France, par le chemin des écoliers.

Mgr Strossmayer, l'illustre évêque de Bosnie, nous avait invités à venir le voir à Diakovo. Une journée de chemin de fer nous mit à Brod. Encore deux heures de chemin de fer et nous fûmes à Vrpoljé où des voitures de l'évêché nous attendaient. Nous prîmes nos quartiers à l'hôtellerie, que l'évêque avait louée pour nous, ne pouvant, à cause de notre nombre, nous loger sous son toit. Nous eûmes l'occasion

Digitized by Google

à la grand'messe d'admirer la magnifique cathédrale qu'il a construite à ses frais, et dont il a lui-même réglé les compositions; puis nous montâmes dans ses appartements et lui fûmes présentés par son savant ami, M. le comte Vojnovitch. Mgr Strossmayer est trop connu pour qu'il soit nécessaire de tracer son portrait. Toute l'Europe cultivée reconnait en lui un des hommes les plus remarquables de notre temps. Ceux qui ont l'honneur de l'approcher sont frappés d'abord de la flamme de ses yeux et du double rayon de sainteté et de génie qui illumine son visage. La charité dont son âme est pleine déborde sans cesse en bonté pour les petits et en généreuse passion pour les grandes causes; elle imprègne ses moindres discours et leur communique une chaleur et une force de séduction auxquelles on ne résiste pas. Ce grand évêque nous reçut avec une paternelle affabilité; nous fûmes touchés de l'amour qu'il porte à notre pays et de la confiance qu'il professe au sujet de son avenir. Il voulut que nous prissions nos repas à sa table, et ne négligea rien pour nous rendre le séjour de Diakovo le plus agréable possible, il y réussit à merveille. Nous avions d'ailleurs eu le plaisir de trouver chez lui plusieurs personnes de distinction, et en particulier trois Français, de ceux qui ont grand raison de voyager, car ils donnent aux étrangers une idée avantageuse de notre nation. Cette aimable compagnie, les prévenances dont nous comblèrent M. Vojnovitch et sa famille, et surtout le commerce plein de charme de l'évêque nous firent paraître un instant les deux jours que nous passâmes à Diakovo. Ce fut assez pour que nous emportions une riche moisson de souvenirs.

Cette fois nous n'avions plus qu'à rentrer. Nous fûmes le 30 coucher à Brod; le lendemain, nous remontâmes la Save en bateau à vapeur jusqu'à Sissek; le surlendemain nous nous reposâmes à Agram. Le 2 septembre nous couchions à Villach, le 3 à Innsbrück, le 4 à Lucerne, le 5 nous faisions le tour du lac et montions au Righi, le même soir nous prenions le train de Paris, et le 6 au frais du matin, tous gais et bien portants, nous voyions la fin du plus lointain et du plus curieux voyage qu'ait jamais effectué caravane scolaire.

EUGÈNE EBEL,
Historiographe de la caravane.

Digitized by Google

COLLISIONS EN MER

PAR TEMPS DE BRUME, DE BROUILLARD OU DE NEIGE

L'opinion publique s'est justement émue des récents désastres maritimes qui accusent une insuffisance notoire dans les appareils de signaux sonores et dans le règlement pour prévenir les abordages. On sait que dans ces derniers temps deux steamers : l'*Asie*, la *Ville de Rio-Janeiro*, et le trois-mâts norwégien *Tellus* ont coulé à la suite de leurs abordages avec trois paquebots de la Compagnie Transatlantique : l'*Ajaccio*, la *Champagne* et la *Bretagne*.

L'année dernière, il a été longuement traité ici-même des prescriptions du décret du 1er septembre 1884 et des modifications qu'il est nécessaire d'introduire dans le règlement annexe *pour prévenir les abordages* (1). Il est avéré aujourd'hui qu'il y a des lacunes graves pour l'emploi des signaux et pour la façon de manœuvrer en temps de brume. Le navire à voiles que les steamers doivent toujours éviter est muni de tambour, de cloche, de cornet à anche, appareils tout à fait rudimentaires ; la simple lecture de l'article 12 du règlement de 1884 montre l'insuffisance des garanties données à la navigation :

Art. 12. — « Un navire à vapeur doit être muni d'un sifflet ou de tout autre système » efficace de sons au moyen de la vapeur, placé de manière que le son ne soit gêné » par aucun obstacle » (*il ne spécifie pas le minimum de portée des sons produits par cet engin*) ;

2° « D'un cornet de brume d'une sonorité suffisante et qu'on puisse faire entendre » au moyen d'un soufflet ou de tout autre instrument » (*il néglige encore d'en déterminer la portée minima*) ;

3° « D'une cloche assez puissante » (*il ne dit rien sur le poids de la cloche* et sur celui de son battant, éléments essentiels de la puissance d'émission de ses sons).

« Tout navire à voiles doit être pourvu d'un cornet et d'une cloche analogue (*analogue à quoi ?* Le règlement est si peu explicite qu'on laisse les navires à voiles se servir d'un cornet à anche mis en action par le souffle d'un homme).

Il est absolument nécessaire de reviser ces clauses et d'indiquer la nature des engins sonores que chaque navire doit avoir, ainsi que la portée minima par vent contraire que doivent atteindre les sons qu'ils produisent. Si l'on conserve dans le règlement la clause *obligeant le*

(1) *Le Sinistre de l'Orégon*, avec planches expliquant les causes du sinistre. Proposition pour prévenir les abordages. *Revue Française*, t. III. p. 495 (n° 18, juin 1886) et t. IV p. 31 (n° 19, juillet 1886).

Digitized by Google

navire à vapeur à se déranger de sa route pour éviter le navire à voiles, il est d'absolue nécessité d'obliger le voilier à se pourvoir de l'appareil émettant les sons les plus étendus en portée et en sonorité. Par conséquent, cela se réduit à introduire dans le règlement une prescription unique, applicable à tous les navires, quels que soient leurs appareils de locomotion, indiquant l'engin productif des signaux sonores qui devront avoir une portée de deux kilomètres au moins avec vent contraire.

Il est même inexplicable qu'on ait attendu jusqu'à ce jour pour obliger la marine à se servir des engins puissants dont elle pourrait disposer. M. E. Allard a donné, dans un mémoire publié en 1882, d'après le résultat des expériences faites aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne et en France, des renseignements très détaillés à cet égard (1).

Il va sans dire que le tambour ou la corne de brume, mise en action par le souffle de l'homme, sont des instruments bien inférieurs, si on les compare à ces engins. Un navire à voiles n'est certes pas suffisamment protégé, quand il ne dispose que de pareils signaux, qui ne se font entendre qu'à 1 kilomètre s'il ne marche pas (pour la cloche) et à 500 mètres seulement s'il marche (pour la corne de brume).

Nous avons dit plus haut que le minimum de portée devait être de 2 kilomètres par vent contraire. C'est parce que le règlement du 1er septembre 1884 porte, au paragraphe (a) du même article 12 déjà cité :

Tout navire à vapeur, lorsqu'il est en marche (par temps de brouillard, de brume ou de neige) doit faire entendre *un coup prolongé* de son sifflet à vapeur ou de tout autre mécanisme à vapeur à des intervalles qui ne doivent pas *excéder deux minutes*.

Assurément les intervalles ne doivent pas excéder deux minutes, parce que dans l'espace de 110 secondes qui s'écoule entre la fin d'un signal sonore prolongé et le commencement du signal suivant, la distance, qui sépare deux navires dont les routes se coupent sous un angle supérieur à 140 degrés, décroît par seconde d'une longueur qui varie

(1) Mémoire sur la portée des sons et les caractères à attribuer aux signaux sonores par M. E. Allard, inspecteur général des Ponts et Chaussées, directeur du service des phares et balises (1882, Imprimerie nationale).

Ainsi la portée des trompettes à sirène mue par une machine à vapeur est, avec un vent favorable, de 7 kilom. 500 et avec un vent contraire de 2 kilom. 700.— La portée de la trompette à vibration avec machine est, dans l'un ou l'autre cas, de 6 kilom. 300 ou 2 kilom. 500.—Le cornet à air avec machine à bras, 4 kilom. 340 ou 2 kilom. 400, —le sifflet à vapeur, 3 kilom. 800 ou 1 kil. 300.—Les cloches de 98 kilg. avec battant de 2 kilg. 500, tintant de 15 à 25 coups la minute, 1 kilom. 450 ou 0 kil. 740.

Digitized by Google

entre la somme des chemins parcourus par chacun d'eux durant cette seconde et les 9/10 environ de cette somme. Ainsi donc, en supposant qu'un navire entende bien distinctement le signal d'un autre navire éloigné de deux kilomètres, il s'écoulera 110 secondes avant que le son du signal suivant lui parvienne, et si l'angle de convergence des deux routes étant supérieur à 140°, la somme des chemins parcourus par chacun des navires en une seconde, est environ de 10 mètres (soit 20 milles à l'heure pour les deux vitesses), ils ne seront plus, au bout de 110 secondes, qu'à environ 900 mètres l'un de l'autre, et il ne sera que temps de manœuvrer pour s'éviter; et cela sans retard et sans hésitation, car ils n'auront plus guère que 1 minute 1/2 devant eux pour éviter une collision.

On pourra dire que le règlement n'interdit pas de faire les signaux sonores à des intervalles plus rapprochés. C'est vrai; mais les marins qui ont arrêté les termes du règlement savaient bien que deux navires ne peuvent se reconnaître dans la brume si chacun d'eux ne laisse, entre deux de ses signaux d'appel, un espace de temps permettant à l'autre de l'entendre et d'y répondre nettement. Et cela, parce que le navire qui fait un signal sonore n'a pas pour but d'annoncer seulement sa présence, mais bien d'interroger la zone dangereuse de l'horizon, qui s'étend depuis son avant jusqu'à 50° environ à droite et à gauche de sa route. Ils savaient aussi qu'en faisant cet appel à coups précipités le navire se serait enlevé la facilité de reconnaître les sons lui venant du dehors, d'abord en assourdissant au bout de peu de temps ses hommes de veille, puis en s'exposant à étouffer par le bruit de son appareil phonique le signal fait par un autre navire, à portée de l'entendre, et répondant à ses appels.

Il est donc sage de maintenir les termes du règlement mais il est nécessaire que la portée des sons émis par l'appareil destiné à faire les signaux phoniques ne soit en aucune circonstance inférieure à 2 kilomètres. Cette obligation est calculée sur une diminution de la distance entre les deux navires de 10 mètres à la seconde, qui résulte de ce que la somme des vitesses propres à chacun d'eux est d'environ 20 milles à l'heure. Cette somme des vitesses n'est pas exagérée. Elle répond même aux prescriptions du règlement, du 1er septembre 1884:

Article 13. — Tout navire, soit à voiles, soit à vapeur, ne doit aller qu'à une *vitesse modérée* pendant les temps de brouillard, de brume ou de neige.

Digitized by Google

En effet, quelle peut bien être une vitesse modérée pour un navire quelconque? Elle est bien certainement supérieure à la moitié de sa vitesse normale en route libre. Si le règlement avait dit *vitesse réduite*, on aurait pu supposer qu'il dût en être autrement. Personne ne pourra reprocher à un navire qui par temps clair file 9, 12, 15 ou 18 nœuds de n'avoir réduit sa vitesse qu'à 6, 8, 10 ou 12 nœuds pour un navire à hélice ordinaire. Cette diminution correspond ordinairement à la réduction à la moitié du nombre de tours faits par l'hélice durant une minute. Le navire, qui file 18 nœuds avec 60 tours d'hélice, en file ordinairement 12 avec 30 tours. Si donc l'on conserve la rédaction du règlement, il est absolument nécessaire de maintenir la portée minima des signaux sonores à 2 kilomètres.

Est-il possible d'obtenir que tous les navires à voiles et autres soient pourvus d'appareils sonores aussi puissants? Nous ne le croyons pas. Ces engins ne peuvent trouver place que sur les grands paquebots rapides.

Est-il possible d'autre part de les obliger, dans les circonstances de temps bouché par le brouillard ou la neige, à diminuer leur vitesse de moitié? Nullement, car ce serait au détriment des navires rapides et leur rapidité n'aurait plus raison d'être. Il n'y a pour nous qu'un remède à tous ces inconvénients : c'est toujours celui indiqué dans notre précédent travail, publié à propos du sinistre de l'*Orégon*, savoir :

Remanier le règlement du 1er septembre 1884, en y introduisant : 1° l'obligation pour les navires à voiles de se déranger comme les autres; 2° l'obligation d'avoir des signaux lumineux et sonores d'une portée raisonnable, et distincts de ceux imposés aux vapeurs; 3° l'obligation pour les navires de grandes dimensions, pourvus d'une grande vitesse de route, d'avoir un régime de feux spécial et des appareils à signaux sonores d'une très grande puissance, afin de signaler d'aussi loin que possible leur présence; 4° et, comme conséquence de ce fait, l'obligation pour tous les autres navires de leur laisser le passage libre.

Pour obtenir ce résultat en temps bouché, tout navire, qui entendra la sirène d'un grand paquebot rapide, devra s'arrêter, soit en mettant en panne s'il est à voiles, soit en stoppant sa machine s'il est à vapeur, et en marchant en arrière, et devra rester dans cette position jusqu'à ce que le rapide l'ait dépassé, ou lui aient fait reconnaître de quel côté il doit aller pour s'écarter de son chemin.

LE NOCHER.

Digitized by Google

LE SALON EN 1887

Abandonnant pour cette année la classification des peintres d'après leur nationalité, je me propose de parler des toiles des artistes étrangers d'après la façon dont elles sont placées dans les différentes salles de l'exposition. Cette manière de procéder me permettra de signaler celle des œuvres des peintres français qui s'imposent par des qualités tout à fait exceptionnelles.

C'est ainsi, que dès le vestibule, ce serait grand dommage de ne pas s'arrêter devant la composition que M. Puvis de Chavannes destiné à la décoration du grand amphithéâtre de la Sorbonne. C'est un simple carton d'une coloration uniforme, mais la couleur joue un rôle si minime dans les compositions de M. Puvis de Chavannes qu'il n'y a pas à regretter de se trouver en présence d'une simple esquisse.

On lui a souvent reproché son coloris grisâtre, mais c'est précisément le propre de la peinture décorative destinée à former l'ornementation d'un monument; elle doit être l'humble esclave de l'architecture, doit s'harmoniser avec elle. — Or une peinture ordinaire transportée sur une muraille y fait fatalement une tache, semblable à un trou noir. M. Puvis de Chavannes a eu cette gloire de comprendre et de prouver, le premier à notre époque, que les fresques doivent être traitées dans une tonalité très claire pour ne pas trancher sur la couleur des surfaces environnantes. Une fois l'œuvre en place, on s'aperçoit de la supériorité de ce procédé; au Panthéon, par exemple, où plusieurs autres artistes ont travaillé en même temps que lui, la comparaison est facile, elle est tout à son avantage. — Ici les figures allégoriques, de l'antique Sorbonne, de l'Éloquence, de la Jeunesse, de l'Histoire, de la Science sont les personnages principaux des groupes disposés avec un art exquis.

On peut certainement y relever maintes fautes de dessin, mais je suis porté à croire que ces imperfections d'une naïveté voulue concourent à l'impression de simplicité et de charme harmonieux que produit l'ensemble. Certain petit Cupidon qui joue avec le serpent d'un caducée paraît être une allusion mordante au genre traité par M. Bouguereau.

Ici, nous ne voyons à signaler, parmi les artistes étrangers, que M. E. Bieler, de Lausanne, qui voit tout en bleu. Les paysans qui

Digitized by Google

entendent la messe à *la porte de l'église de Saint-Germain-en-Sarrêts*, ont l'air d'être frottés d'indigo; sans doute le plein soleil de midi produit de ces colorations bizarres qui échappent à l'œil des profanes, mais ici il y une exagération évidente; — et M. Fleischer, de Munich : les mineurs infiniment nombreux de son *Saint-Gothard* sont traités avec un soin trop minutieux qui détruit toute perspective en faisant venir les figures du troisième plan sur le même rang que celles du premier.

Au risque de paraître faire la part trop large aux artistes français, il faut bien dire un mot de chacune des quatre grandes toiles qui garnissent le salon d'honneur.

M. Roll voit la guerre en noir et il a raison, mais il abuse des tons bitumineux. Des tirailleurs se déploient pour protéger la marche d'une colonne d'infanterie qui occupe la droite et le centre du tableau. Les hommes de premier plan sont presque aussi grands que nature, cela suffit à donner une idée des dimensions excessives de cette toile.

Très grandes aussi les vaches peu vivantes que M. Duez fait ruminer auprès de deux pommiers tordus par le vent du large; il y aurait lieu de le quereller sur les couleurs crues de son pâturage; je préfère constater que les eaux calmes de la mer, argentées par la pleine lumière, sont traitées avec un art infini, et qu'il s'échappe de l'ensemble une impression de charme indéfinissable.

C'est en revenant de la revue bien plutôt qu'en revenant de battre les Perses à Salamine que M. Cormon a peint ses héros; le combat n'a pas apporté le moindre désordre dans leurs ajustements, ils sont propres et coquets à faire plaisir. C'est bien là de la peinture académique, mais pas de la meilleure. M. Cormon a obtenu le prix du Salon.

La Veillée des funérailles de Victor Hugo, appartient au genre historico-allégorique; les torches que portent les cavaliers qui entourent l'Arc de Triomphe, en dessous duquel est le sarcophage, donnent une lumière bien conventionnelle. L'un de ces soldats ressemble étonnamment à Mounet-Sully, est-ce là encore une allusion à l'interprète ordinaire de Ruy Blas et d'Hernani? La grande figure qui s'envole vers le ciel, dans un mouvement théâtral, encombre bien inutilement une partie du tableau. Que M. Clairin nous ramène bien vite aux scènes de l'Orient dont il excelle à rendre le soleil papillotant.

Digitized by Google

Dans cette salle le *Christophe Colomb enchaîné* de M. Casanova y Estorach fait piteuse figure, il a l'air d'avoir la jaunisse; c'est dommage car il n'est point mal dessiné. En revanche, les tulipes multicolores de M. Hitchcock, de Providence (États-Unis), plantées en rang d'oignons, sont un régal pour les yeux.

M. Agghazy, de Budapest a placé, dans *un cabaret hongrois*, une amusante scène de galanterie soldatesque.

Les moutons que M. Verheyden a peints *en Campine*, cette contrée inculte de la Belgique septentrionale sont bien haut perchés.

Ceux que nous trouvons en entrant dans la salle 10, sous la signature de M. Antoine Mauve, de Zaanddam (Hollande), et que nous voyons brouter tour à tour dans la forêt et dans la bruyère ont l'immense avantage d'être placés sur la cimaise.

M. May, de New-York, son voisin d'après les hasards de l'ordre alphabétique, expose un intéressant *portrait du docteur Raymond*.

Sous ce titre énigmatique : *le Trompette d'Amsterdam*, M. Mac-Ewen, de Chicago, nous présente un beau cavalier Louis XIII, bien campé dans la lumière, venant de face vis-à-vis de trois béguines.

Un troisième peintre américain, M. Mosler, a jugé à propos de traiter de nouveau : *la Visite de la marquise*. Décor, une ferme; personnage principaux : la marquise dans une belle robe à falbalas, une paysanne qui essuie la chaise qu'elle lui présente, amis de la marquise; domestiques, paysans, paysannes, etc... Vous voyez cela d'ici.

Le Chasseur, de M. Emile Motte, de Mons (Belgique), est nu comme la main, il attend sans doute la peau de son premier gibier pour s'y tailler un costume.

Ne quittons pas cette salle sans nous arrêter devant *l'Agitateur du Languedoc* de M. J.-P. Laurens, où se retrouvent toutes les qualités de ce maître consciencieux : peinture solide en plein jet, types énergiques, costumes rigoureusement exacts.

Dans la salle 8, nous trouvons un autre de nos maîtres les plus appréciés, M. Jules Lefebvre : il intitule *Morning Glory* une exquise figure de femme dont la tête, les chairs et les vêtements sont d'une coloration claire où domine le blanc nacré. — Son double portrait d'enfants *Mary et Robert G.* uniformément vêtus de mauve avec la mer pour fond n'est pas moins remarquable.

Ici, en tête des étrangers, il faut citer M. Normann; *le Fiord de*

Digitized by Google

Rafsund qu'il expose cette année, a les mêmes qualités de charme poétique que ceux qui ont eu tant de succès aux expositions précédentes : roches à pics sur des eaux transparentes, cimes neigeuses, paysages sévères et calmes, voilà ce qu'il aime dans sa Norvège et ce qu'il nous fait aimer. Sa *Nuit d'été à Svolvœr-Lofoten* est resplandissante de lumière, comme le sont toutes celles de la belle saison dans les pays du Nord. Une aurore boréale « aux doigts de rose » baigne la mer et des rochers neigeux, auxquels elle donne des reflets qui paraissent véritablement fantastiques.

M. Melida, de Madrid, qui est aussi une vieille connaissance, néglige cette fois de nous dire le nom de la petite femme qu'il a placée un livre à la main dans un parc ensoleillé.

L'arrangement du tapis et des vêtements fait des *Enfants de M. de H.* par M. Melnick, originaire de Bohême, une peinture mi-partie rouge et blanche.

La sorcière que M. Milner-Kite, né à Saunton (Angleterre), surprend en train de confectionner *un philtre d'amour*, fait un dessin terriblement romantique. — Je lui préfère le naturalisme aimable de Mlle Blanche Mathews, de Sutton. La fille de ferme se hâtant vers une porcherie, dont les hôtes l'entourent et l'obsèdent, a ses qualités de vérité et de finesse.

Dans la salle 6, les deux marines de M. Mesdag attirent tout d'abord l'attention. L'une d'elles a été acquise par le musée du Luxembourg; et sur la mer calme et nue le soleil couchant lance une dernière traînée lumineuse, comme s'il renonçait à lutter contre le brouillard qui envahit les deux côtés de la toile; il faut être un grand artiste pour mettre tant de poésie dans un sujet d'une si grande simplicité.

Tout autre est l'aspect de son deuxième envoi : *un Temps frais, Scheveningue*, où l'on croit sentir la brise qui soulève les vagues et fait tirer les bateaux sur leurs amarres.

Quel que soit le pays où M. Michelenx de Valencia (Vénézuéla) place sa *Visite électorale*, elle appartient à la catégorie des sujets vrais sous toutes les latitudes : Dans une chaumière, dont les hôtes l'écoutent avec un recueillement mêlé de défiance, le candidat fait une profession de foi et l'on croit entendre sortir de ses lèvres les mots de désintéressement, intérêts généraux, question sociale, etc. L'*Enfant malade*, du même artiste, est bien éclairé et peint avec une certaine crânerie.

Digitized by Google

M. Georges Lehmann, élève de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, a un bon *Portrait de Femme* lisant un journal ; un coup de lumière bien franche frappe la figure.

Avec M. Osterlind, de Stockholm, nous passons du *Baptême* à *la Maison mortuaire*. Il y a bien du sentiment dans cette dernière toile; les lueurs blafardes de l'aube accentuant les marques du chagrin et de la fatigue sur les visages des paysans hommes, femmes et enfants, qui achèvent la veillée du mort, sont rendues avec art.

Quelle différence entre *le Port de Liverpool* de M. Robert Mols, d'Anvers, et les marins de M. Mesdag; ici trop de détails; il ne manque pas une vergue, pas un cordage aux vaisseaux, pas un carreau aux fenêtres des maisons, mais l'ensemble est d'une sécheresse pénible.

Nous retrouvons M. Morlez dans la salle 4, avec une scène de la vie des Peaux Rouges; ce n'est vraiment pas la peine d'invoquer les coutumes d'après laquelle les Apaches, quand ils partent en guerre, abandonnent et laissent mourir tous ceux de leur tribu que l'âge ou la maladie empêchent de les suivre, pour nous exhiber une grande toile où se retrouvent tous les défauts de G. Doré, sans aucune de ses qualités.

Le Portrait de M, S..., assis dans un grand fauteuil, par M. Mathews, un Californien, n'est pas sans valeur.

M. de Uhde, dont je parlerai dans mon prochain article, est représenté ici par M. Neuhaus, de Dusseldorff, son élève, qui nous montre autour de *la Colonne de la Vierge, à Munich*, un Ave Maria naturaliste.

A signaler parmi les artistes français dans cette salle, les paysans de M. Lhermitte, occupés à la fenaison; ils sont d'une vérité à faire croire que l'on sent l'odeur de la sueur quand on passe auprès d'eux; et une très belle tête de femme par M. Machard.

(A suivre.) P. Chassaigne de Néronde.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES ET NOUVELLES

ALGÉRIE-TUNISIE

DEUX PROVINCES ET DEUX CAPITALES

Pendant le séjour que M. Massicault, notre Ministre-Résident en Tunisie, a fait à Paris au mois de mars, les journaux ont annoncé qu'il venait recommander au gouvernement différentes mesures dont l'adoption répondrait aux vœux des colons et consoliderait notre établissement dans la Régence. Une de ces mesures, *la création d'une Cour d'appel à Tunis*, nous paraît mériter plus qu'une simple mention dans les nouvelles du jour ; il nous semble que, suivant la manière dont elle serait appliquée, elle pourrait être le point de départ d'une nouvelle direction à donner à notre politique générale dans l'Afrique française, au lieu de demeurer dans les limites d'une simple réforme de l'organisation judiciaire de la Tunisie.

Cette province, comme on le sait, ne possède encore qu'un tribunal de première instance, dans la capitale, et des justices de paix dans les localités les plus importantes. La juridiction supérieure est à Alger ; en sorte que les justiciables ont à subir non seulement les inconvénients qui résultent d'un trop grand éloignement de la Cour d'appel, mais encore ceux que cause l'encombrement des rôles, encombrement bien naturel, puisque la même cour revise les jugements rendus dans les quatre provinces d'Oran, d'Alger, de Constantine et de Tunis.

Néanmoins, la création d'un tribunal supérieur ne comptant dans son ressort qu'un seul tribunal de première instance aurait paru par trop luxueuse dans la période de déficits que nous traversons; on a pensé la justifier davantage en proposant d'établir un deuxième tribunal à Sousse ou à Sfax. A notre avis, c'est n'envisager la réforme que par ses petits côtés, c'est ne la faire reposer que sur des intérêts pressants, il est vrai, mais simplement locaux. Nous croyons qu'il y aurait mieux à faire, et qu'il serait fâcheux de ne pas profiter d'une occasion si favorable pour donner à la Tunisie une organisation définitive.

La situation provisoire dans laquelle se trouve ce beau pays inspire aux personnes qui s'intéressent à ses progrès deux genres d'inquiétudes. Nos colons d'Algérie trouvent que l'assimilation ne se fait pas assez promptement; beaucoup d'entre eux poussent même à une annexion pure et simple. Par contre, en France, on redoute généralement le développement du fonctionnarisme et l'on est à peu près d'accord pour vouloir la continuation d'un régime qui a parfaitement réussi jusqu'à présent. Les nombreux partisans du protectorat n'ont pas de crainte plus vive que de voir l'Algérie absorber un jour sa jeune sœur. Comment n'ont-ils pas encore compris qu'il n'y a qu'un

Digitized by Google

moyen de rendre l'ancienne colonie moins dangereuse pour la nouvelle, et que, en l'amputant d'une province, on mettrait immédiatement fin à ses velléités ?

Nous venons de prononcer un bien gros mot ; il faut l'expliquer sans retard en déclarant que c'est dans le rattachement de la province de Constantine à la Tunisie que se trouve, suivant nous, la solution de toutes les difficultés résultant du peu d'ancienneté de notre entrée dans la Régence; nous prétendons même que la perte d'une province, loin de nuire à l'Algérie, comme on serait tenté de le croire, aurait pour elle les plus heureux effets. Avec ses 3,800,000 habitants, elle devient un bien gros morceau; pour peu que le prodigieux accroissement de sa population révélé par le dernier recensement se maintienne, elle sera bientôt plus peuplée, du moins dans sa zone septentrionale, que certaines régions de la France. Aussi, le moment peut sembler venu d'envisager l'éventualité d'une sécession de la province de Constantine. Le projet d'installer une Cour d'appel à Tunis arrive on ne peut plus à propos pour donner de l'actualité à la question.

Constantine est également reliée par voie ferrée avec Tunis et Alger ; la jonction avec cette dernière n'ayant été achevée qu'en novembre 1886, elle a donc eu pendant plusieurs années des relations plus faciles avec la première qu'avec le siège du gouvernement général ; de plus, elle est à mi-chemin entre les deux capitales. Elle n'aura certainement pas de peine à comprendre combien l'adoption du projet aiderait à ses désirs de jouer un rôle dans l'administration de la Régence ; aussi ne prévoyons-nous pas de bien grandes objections de sa part.

Au point de vue financier, il y aurait un véritable intérêt à faire ressortir de la nouvelle cour tous les tribunaux fonctionnant dans la province de Constantine, car cette mesure emporterait avec elle la suppression immédiate d'un tiers des sièges de la cour d'Alger et le transfert d'un tiers des conseillers à Tunis. C'est là un point qui a son importance et qui pourra vaincre bien des hésitations dans le Parlement.

Il y a déjà plusieurs mois que le ministère de la guerre a soumis aux Chambres un projet de réforme qui atteindrait encore plus sûrement le but auquel nous tendons. Parmi les différents chapitres du plan de réorganisation militaire, figure la création à Tunis d'un 20e corps d'armée qui serait formé de la brigade d'occupation et des troupes de la province de Constantine enlevées au 19e corps. De l'avis de l'admininistration de la guerre, la France, en chargeant du soin de tenir garnison en Tunisie une brigade formée de pièces et de morceaux, a adopté le moyen le plus certain de donner à son occupation un caractère provisoire, de créer l'impression d'un campement. Nous ignorons quel accueil la commission parlementaire a fait au projet ; en tous cas, la presse a été unanime à l'approuver. Mais il est à désirer que l'on ne tranche pas isolément ces deux questions ; le 20e corps d'armée et la Cour d'appel de Tunis sont des réformes connexes qui doivent être appliquées simultanément. De la sorte, notre

Digitized by Google

empire africain sera divisé, une fois pour toutes, en deux grandes provinces complètement distinctes au triple point de vue militaire, judiciaire et même administratif : Province occidentale, composée des départements d'Alger et d'Oran étroitements rattachés aux différents ministères de la métropole, puisque telle est la tendance qui domine aujourd'hui. Province orientale, composée de la Tunisie et du département de Constantine, où l'impulsion du pouvoir central se ferait sentir d'une matière moins directe, mais tout aussi efficace. En ce qui concerne l'organisation militaire, peut-être même y aurait-il lieu d'étudier l'entrée ultérieure d'un nouvel élément dans la constitution du 20e corps.

On sait que, si l'Italie et l'Espagne envoient tant de colons en Afrique, c'est parce que ces pays possèdent des provinces méridionales dont le climat est analogue à celui vers lequel se dirigent leurs émigrants. Les Italiens de Tunis sont tous siciliens ou sardes ; les Espagnols d'Alger sont baléares, et ceux d'Oran, andalous. Quant aux Maltais, ils pullulent, et ils nous servent en Tunisie d'excellent contrepoids à l'immigration italienne. Conformément à la même loi d'origine, nos colons dont l'acclimatement réussit le mieux sont les Corses, les Provençaux et les Languedociens ; les Français du Nord s'étiolent, ils se reproduisent dans de bien moins grandes proportions que ceux du Midi. La colonisation par les Alsaciens-Lorrains a malheureusement donné de gros mécomptes ; mais cet insuccès a été encore moindre que celui des tentatives par des Irlandais à l'époque où le maréchal de Mac-Mahon était gouverneur général. Il y a quelques semaines, M. de Lesseps faisait remarquer le fait caractéristique de l'absence complète en Egypte de tout métis d'Anglais et d'Egyptienne. Ces raisons expliquent pourquoi sur le Niger les noms de Pietri, dans le passé, et de Gallieni, dans le présent font tant d'honneur à notre pays. Si l'on admet comme démontré que les habitudes contractées par les déplacements pour le service mlitaire prennent souvent de la consistance une fois le temps de service écoulé, ne semble rait-il pas sage de faire profiter l'Afrique française de la prédisposition évidente des Corses pour les basses latitudes? Le corps d'armée du continent dans lequel figure l'île est le 15e, celui du Sud-Est ; il comporte par lui-même une superficie bien assez étendue pour que la perte des contingents insulaires ne puisse pas l'affaiblir d'une manière sensible. Autant, si ce n'est plus que l'armée, la marine aurait un rôle à jouer dans la défense de la Corse comme dans celle de la Tunisie ; la similitude des dangers auxquels ces régions seraient exposées et l'identité de leur mode de défense font naturellement songer à concentrer sous un même commandement leurs forces militaires et maritimes, surtout après le creusement assez prochain du port de Bizerte. Enfin, ne pense-t-on pas que cette combinaison de nos moyens offensifs du Nord et du Sud de la Sardaigne serait de nature à donner à réfléchir à tel de nos voisins qui ne se rend pas toujours assez compte de l'intérêt qu'il aurait à vivre en bonne harmonie avec nous. Ce sont là des questions de trop grande importance pour être aussi brièvement traitées ;

Digitized by Google

nous avons voulu seulement mettre une idée : de plus autorisés la jugeront peut-être digne d'un examen approfondi.

Pour en revenir à des réformes plus prochaines il faut se rappeler que l'Afrique française mesure une étendue supérieure de 250,000 kilomètres carrés à celle de la France; la séparer en deux moitiés égales, conformément à une certaine symétrie géographique, serait simplement faire œuvre de bon sens. Dans la suite, lorsque la population sera devenue plus dense, il sera temps de morceler chacune des deux provinces en un plus grand nombre de départements : pour le présent, deux par province suffisent amplement. Quant à l'administration proprement dite, il serait difficile d'empêcher l'union du département de Constantine et de la Tunisie de devenir, au bout de peu de temps, une conséquence forcée de leur jonction aux points de vue judiciaire et militaire. Il n'échappera pas aux sénateurs et aux députés de l'Algérie, qu'aucune mesure n'appuierait plus efficacement leurs réclamations déjà si anciennes contre la conservation d'un gouvernement général; ils n'auraient pas de peine à démontrer l'inutilité d'un rouage qui s'appliquerait à deux départements seulement. D'autre part, si on persévère, comme c'est probable, dans la politique des rattachements aux divers services métropolitains, il n'y aura vraiment pas d'inconvénient à faire correspondre les préfets d'Alger et d'Oran directement avec les ministères. Néanmoins, en attendant la date encore bien reculée de l'assimilation complète, on pourra teujours investir le préfet d'Alger d'une certaine suprématie sur son collègue de l'Ouest; on pourrait même lui faire échanger son titre de préfet contre celui de gouverneur de la province occidentale. De même, dans la province orientale, il faudrait conférer au Résident de Tunis les pouvoirs actuels du gouverneur général sur la province de Constantine. En supprimant une administration aussi considérable, et en faisant bifurquer ses attributions sur deux fonctionnaires existant déjà, on réalisera une économie des plus notables; puisse cette pensée rendre le Parlement plus favorable à la création de la cour d'appel projetée !

Nous ne saurions trop insister sur l'urgence qu'il y a à doter la Tunisie d'institutions présentant un plus grand caractère de permanence ; croit-on, par exemple, que si Tunis était la capitale de la province orientale de l'Afrique française avec un gouverneur civil, un commandant du 20e corps d'armée, une Cour d'appel, un archevêque métropolitain de l'évêque de Constantine, une Académie universitaire et toutes les autorités qu'on trouve à Alger et dans nos grandes villes de province, croit-on que nous aurions à subir des manifestations aussi fâcheuses que celle des israélites italiens du mois de mars, ou celle du théâtre italien d'il y a deux ans? La réponse n'est pas douteuse ; il faut même reconnaître que nous encourageons par notre temporisation les espérances les plus hostiles. Cependant, pour ne pas paraître trop exigeant il serait mieux de ne réclamer pour le moment que l'adoption des deux réformes proposées par les autorités compétentes, c'est-à-dire la réforme judiciaire et la réforme militaire ; la troisième découlera natu-

Digitized by Google

rellement des précédentes, bien qu'elle doive présenter plus de difficultés. On pourra lui reprocher, en effet, de vouloir réunir sous une même direction un pays régi par nous depuis plus de cinquante ans avec un pays que la France ne gouverne que depuis peu et seulement d'une manière médiate. Sans vouloir nier ce qu'il y a de fondé dans cette objection, nous répondrons que, l'association de deux régimes parallèles aurait les plus heureux résultats. De même qu'il serait bon de modérer l'assimilation trop hâtive de la province de Constantine, de même il serait bon aussi d'activer quelque peu la francisation de la Tunisie. N'est-il pas probable qu'au bout d'un certain nombre d'années de vie commune les deux subdivisions de la province orientale s'emprunteront réciproquement plus d'une institution, et qu'elles finiront un jour par former un tout homogène ?

Terminons cette rapide revue des conséquences favorables à attendre de la Cour d'appel et du corps d'armée tunisiens par l'examen d'une réforme qu'ils rendront obligatoire, nous voulons dire : l'attribution du bureau central des affaires tunisiennes à un autre ministère que celui des Affaires étrangères. Parmi les difficultés qui ralentissent nos progrès en Afrique, il en est d'ordre diplomatique ; de celles-là on vient à bout avec de la patience et de l'esprit de suite. Mais il en est aussi dont la solution dépend de notre seule volonté ; nous serions coupables de tarder à porter remède à celles-ci. N'est-il pas temps aujourd'hui de ne plus donner au monde le spectacle affligeant d'une possession française, sur laquelle des traités avec toutes les puissances ont confirmé nos droits, administrée cependant à Paris par le même département qui est chargé de nos relations avec l'étranger ? Si nous déclarons nous-mêmes que les affaires tunisiennes ressortissent des « Affaires étrangères, » comment reprocherons-nous aux indigènes ou à nos rivaux de se refuser à reconnaître le caractère perpétuel de notre occupation? Notre protectorat sur Madagascar est seulement diplomatique, si on le veut ; mais sur Tunis, il doit être plus efficace : nul ne le contestera.

Ceci dit, il faut, si nous regardons la situation présente, se féliciter des heureux résultats obtenus jusqu'à ce jour par le régime en vigueur ; jamais la Hollande ou l'Angleterre n'ont recueilli dans aucun pays les succès si rapides de la France en Tunisie ; nous ne devons en attribuer le mérite qu'au plan si pratique d'administration que nous avons adopté, plan qui consiste simplement à conserver l'appareil et le personnel indigènes, mais à organiser en fait une dictature discrète et bienfaisante. Le royaume arabe d'Abd-el-Kader aurait été un désastre ; celui d'Aly-bey, surveillé par un bon Résident et une douzaine de contrôleurs est la forme la plus parfaite d'administration pour une colonie récente.

D'ailleurs, il souffle en ce moment un bon vent sur la Régence. Ce n'est pas sans une vive satisfaction que nous avons remarqué parmi les noms des députés qui y ont été faire la grande excursion parlementaire du mois d'avril, ceux de quelques-uns des anciens opposants à l'expédition de 1881. Une telle conversion prouve surabondamment l'unanimité qui a

Digitized by Google

fini par se faire dans tous les esprits sur l'opportunité de notre intervention et sur l'utilité de la nouvelle acquisition. On fera bien de noter le fait à l'étranger. Aujourd'hui tous les Français, à quelque parti politique qu'ils appartiennent, sont parfaitement résolus à approuver toutes les mesures qui tendront à l'affermissement de notre mainmise.

ALPH. ROCHAÏD.

EXPÉDITION DE STANLEY A LA DÉLIVRANCE D'ÉMIN-BEY

M. de Turenne, consul de France au Cap, écrit de cette ville, le 16 mars 1887. (1).

Le *Madura*, qui se trouvait encore à Simon's Bay lors du départ de mon dernier courrier est venu quelques heures plus tard à Cape-Town pour y prendre les munitions de guerre nécessaires à l'expédition chargée de la délivrance d'Emin-bey que ce vapeur transporte au Congo. Cette circonstance m'ayant permis d'aller présenter à M. Stanley les vœux que nous faisons pour la réussite de l'entreprise que le gouvernement britannique a confiée à son expérience, je crois devoir consigner les impressions qui me sont restées de cette visite.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est l'apparence maladive ainsi que l'air soucieux du grand explorateur dont le visage n'a toutefois rien perdu de son énergie. Si certaines inquiétudes peuvent découler de ce fait, le soin qui a présidé au choix du personnel de l'expédition est de nature à en diminuer la portée, et à faire naître de grandes espérances sur le résultat final de l'entreprise. Les neuf Européens qui forment l'état-major de M. Stanley sont pour la plupart, en effet, des hommes ayant vécu longtemps en Afrique, et qui n'ont été acceptés qu'après avoir subi un examen médical. Ce sont le capitaine Stairs (Royal Engineer), le médecin-major Parkes, le majour Bartlett (Royal fusiliers), le lieutenant Jefferson, MM. Jamieson, Nelson et Bonny, et enfin MM. Troup et Ingham qui se trouvent déjà au Congo.

Les 735 noirs recrutés sur la côte orientale forment également une troupe d'élite. On peut en voir la preuve dans ce fait digne de remarque qu'il n'a pas manqué un seul homme au départ du *Madura* de Cape Town, bien que tous ces nègres eussent, suivant l'usage, déjà touché la plus grande partie de la paye qui leur revient pour toute la campagne. Il y a toutefois lieu de craindre, qu'en raison de la disparité des éléments dont se compose cette fraction du corps d'expédition, il ne se produise des conflits. Au lendemain du départ de Zanzibar, une mêlée a éclaté qui a failli deveni générale.

De ces Africains, le plus important est le célèbre Tippu-Tib que M. Stanley a eu déjà comme compagnon d'exploration, et dont la fuite au cœu

(1) Lettre adressée au ministre des affaires étrangères et communiquée par lui à la Société de Géographie de Paris.

Digitized by Google

même de l'Afrique est mentionnée tout au long dans l'un des livres que le voyageur américain a publiés. Mais comme le chef arabe jouit d'une grande autorité sur le haut Congo où ses compatriotes tendent de plus en plus à s'établir, M. Stanley a tenu à s'en faire, cette fois encore, un auxiliaire. Tippu-Tib, amène avec lui 65 de ses hommes et 34 de ses femmes. On a longtemps cherché à le dissuader de surcharger l'expédition de ce dernier *impedimentum* en s'appuyant sur les dangers que courraient ces femmes quand il s'agirait pour elles d'effectuer à pied un voyage qui, pour l'aller seulement, sera de près de 1200 milles, mais tous les efforts tentés dans cette voie ont été inutiles. Le concours du chef ne pouvant être obtenu qu'à ce prix, il a fallu céder à ses exigences.

Ce qui diminue la portée de la concession, c'est que les négresses, même chargées d'enfants ont, dans toutes les conjonctures précédentes de même nature, suivi aisément les colonnes qui, en thèse générale, n'avancent que fort lentement.

En dehors des personnes que je viens de citer, le corps expéditionnaire se compose de 60 Soudanais, de 13 Somalis d'Aden et de 623 Zanzibaristes. Les premiers sont de véritables géants qui, chargés à bord du maintien de la discipline, formeront plus tard le corps principal auquel incombera le devoir de la défense de la caravane. A cet effet, ils ne porteront qu'un poids de 60 livres, leur « Remington » ou leur « Winchester » à répétition et leurs couvertures, dont, m'ont dit les officiers, ils se débarrasseront vraisemblablement au bout de quelques jours. Par contre, les Zanzibaristes, qui sont de petite taille et d'un caractère moins énergique, auront à transporter les douze sections (de 75 livres chacune) du bateau en acier de 28 pieds de longueur, que M. Stanley a fait venir d'Angleterre, les deux pièces (pesant l'une 50 livres et l'autre 56 livres) dont se compose un « Maxime Gun » tirant 666 cartouches à la minute, qui sera le principal engin pour la défense, les munitions de guerre destinées à Emin-Bey et enfin les vivres réduits au strict nécessaire que les explorateurs devront prendre avec eux. La colonne se composera donc de 765 hommes dont une dizaine de blancs, et de 35 femmes. Le *Madura* avait en outre, à son passage, au Cap 21 mules provenant de Zanzibar qui porteront les vivres destinés à l'alimentation pendant les premières semaines. Il est douteux, en effet, que les tsetsés en épargnent une seule. J'ajouterai, pour ne rien laisser dans la pénombre, qu'au moment de quitter la baie de la Table, M. Stanley a fait acheter tous les chiens qui se trouvaient à vendre; la fonction qu'ils auront à remplir sera de veiller la nuit à la protection du camp.

Ces points de détail mis en évidence, je dirai, pour terminer, que le chef de l'expédition espère mener à bien l'œuvre qu'il a entreprise, dans un intervalle de dix-huit mois. Il semble également résulter de l'entretien que j'ai eu avec lui que, malgré l'avis du docteur Junker, il ne retournera pas à la côte orientale en passant par l'Uganda et le Victoria Nyanza.

Digitized by Google

Quant à la route qu'il compte prendre actuellement pour se rendre à Wadelaï, il ne m'a rien divulgué qui me permette de dire quelle est celle qu'il préconise. On sait qu'il y a deux moyens de se rendre de l'État libre à la région du Nil-Blanc : l'un qui consiste à faire suivre à l'expédition la rivière du Mobangi et l'autre qui, en désignant comme point de départ Biyerré, à 200 milles plus loin des bouches du Congo, ferait éviter à M. Stanley tout détour et diminuerait par suite de 300 milles la marche sur terre ferme du corps expéditionnaire. Mais cette dernière route traverse un pays totalement inconnu et qui paraît dépourvu de cours d'eau. Je serais donc assez porté à croire que l'on se décidera à faire usage du Mobangi dans ses parties navigables, et que l'on suivra, jusqu'à ses sources, cette rivière qui pénètre très avant dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale.

LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA ROUMANIE EN 1885

La direction générale des douanes de la Roumanie vient de publier le tableau du commerce de ce pays avec l'étranger. Cette publication est fort bien faite, mais a le défaut de venir trop en retard; nous devrions avoir déjà sous les yeux les résultats de 1886 qui indiqueraient les bénéfices que la Roumanie a retirés de l'application du tarif autonome. Il est étonnant que le Parlement ait consenti à discuter une seule question économique sans avoir sous les yeux les plus récents calculs des douanes. On a voté le tarif autonome sans savoir même l'effet que l'application d'un *tarif autonome spécial à la France* et à la Turquie avait produit sur notre importation et notre exportation, ainsi que sur les prix des articles que nous exportons. Quoiqu'il en soit, nous allons examiner le document qui vient de paraître.

Depuis 1882 l'importation a été en décroissant et l'exportation, au contraire, qui était retombée, a augmenté.

Années	Importation	Exportation
1882	268,851,921	244,730,199
1883	359,907,178	220,650,279
1884	294,986,273	184,115,542
1885	268,539,150	247,968,201 (1)

Les pays qui ont le moins importé, en 1885, sont : *la France qui perd 22 millions sur 1883 et 9 millions sur 1884*, la Turquie dont l'importation passe de 13 millions à 9 millions, l'Autriche-Hongrie qui perd 33 millions sur 1883 et 9 millions sur 1884, la Russie et l'Allemagne (— 2 millions), l'Angleterre (— 7 millions).

Les pays qui ont importé le plus sont : la Belgique (+ 3 millions), la Suisse (+ 2 millions).

(1) Ces chiffres doivent être soumis à des rectifications, à cause de la valeur *réelle* des produits exportés dont la douane ne tient aucun compte.

Digitized by Google

Les pays auxquels nous avons vendu davantage sont : l'Autriche-Hongrie (+ 13 millions), la Belgique (+ 7 millions), l'Angleterre (+ 24 millions), l'Allemagne (+ 1 million), l'Italie (+ 9 millions), la Russie (+ 3 millions), la Turquie (+ 10 millions).

Les pays auxquels nous avons moins vendu qu'en 1884 sont : la France (— 6 millions) et la Hollande (— 2 millions).

En même temps, nous voyons que les recettes ont été en diminuant : elles étaient de 17 millions en 1883, de 14 en 1884, elles tombent à 13 en 1885 pour l'importation ; les recettes des douanes pour l'exportation restent sensiblement les mêmes.

Il est regrettable que le tableau du commerce ne donne pas le prix *vrai* des produits exportés pour chaque année. Nous pourrions constater si l'augmentation que nous remarquons dans l'exportation est telle que les chiffres l'indiquent.

En effet, les prix sur lesquels les calculs sont établis, sont fixés invariablement pour plusieurs années. Ainsi, le blé est porté dans le tarif au prix de 18 fr. les 100 kil. Que nous ayons vendu 10, 12 ou 15 fr. les 100 kil., la douane fera toujours ses calculs sur 18 fr. De telle sorte qu'il se pourrait parfaitement que, tout en ayant importé un nombre de tonnes supérieur à celui qui a été importé dans les années précédentes, nous ayons fait, en somme, un commerce moins favorable.

Il serait donc bien que le tableau du commerce intérieur fût accompagné d'un tableau des prix courants de l'année, qui permît de faire les rectifications indispensables.

En France, depuis quelques années, les tableaux du commerce extérieur donnent les *prix actuels*, de telle sorte que les rapports entre les résultats de plusieurs années sont rigoureusement exacts, tandis que chez nous ils sont sujets à des rectifications considérables.

Voici sur quelles catégories d'articles a porté la diminution que la statistique des douannes indique à l'importation de 1885 sur 1884 : les peaux, fourrures et chaussures (— 7 millions), les matières textiles et industries dérivées — (10 millions), les métaux et fabrications métalliques (— 6 millions).

Les produits qui ont donné une plus-value à l'exportation sont : les farineux et leurs dérivés (+ 52 millions [1]), les fruits (+ 7 millions), les boissons (+ 5 millions), les bois et industries qui en dérivent (+ 1 million).

(*Indépendance roumaine du 20 mai 1887.*)

EXPORTATIONS FRANÇAISES ET ANGLAISES AUX COLONIES

Le Ministre du commerce vient de faire publier un rapport de M. Edm. Théry qui établit un bien curieux rapprochement sur la façon dont Français

[1] Les 100 kil. de blé comptés à 18 fr., et ainsi des autres céréales.

Digitized by Google

et Anglais entretiennent des rapports commerciaux avec leurs colonies. Voici une statistique qui parle assez d'elle-même :

COMMERCE SPÉCIAL DE LA FRANCE

Années.	Total des exportations françaises.	Exportation aux colonies et possessions françaises.	Rapport 0/0
1880	3.467 millions	225 millions.	6 50
1881	3.561 —	224 —	6 28
1882	4.574 —	227 —	6 33
1883	3.452 —	221 —	6 40
1884	3.238 —	210 —	6 39
1885	3.088 —	224 —	7 26

COMMERCE SPÉCIAL DES ILES BRITANNIQUES

Années.	Total des exportations anglaises.	Exportation aux colonies et possessions anglaises.	Rapport 0/0
1879	6.220 millions.	1.663 millions.	26 72
1880	7.160 —	2.038 —	28 46
1881	7.427 —	2.167 —	29 19
1882	7.667 —	2.308 —	30 10
1883	7.636 —	2.260 —	29 60
1884	7.399 —	2.207 —	29 81
1885	6.785 —	2.096 —	30 92

En dehors des questions de tarifs il importe de faire remarquer que chaque colonie anglaise a une agence spéciale à Londres qui fournit tous les renseignements propres à encourager les rapports commerciaux entre les colonies et la métropole. En France, cette organisation commerciale n'existe à l'égard d'aucune de nos possessions.

Lorsqu'un industriel, dit M. Théry, qui n'a jamais fait de commerce extérieur, — ce qui est le cas des neuf dixièmes de nos compatriotes — veut entrer en relations d'affaires avec une colonie quelconque, il a besoin, tout d'abord de connaître les industries, la production et les nécessités de la colonie visée par lui. Il lui faut, au préalable, des notions très exactes sur les habitudes locales : change, monnaie en usage, mode de paiements, frais de transport, liste des maisons établies dans la colonie, valeur de ces maisons, importance des débouchés commerciaux, situation de la place, etc.

Or ces renseignements que l'on ne peut trouver à Paris, sont, à Londres, à la portée immédiate et gratuite de toutes les maisons de commerce anglaises. Grâce à ces encouragements, les échanges des produits anglais ne cessent de croître. En 7 ans, les exportations de la métropole aux colonies britanniques ont augmenté de plus de 300 millions et ont même dépassé un moment 600 millions, tandis que nos exportations aux colonies françaises sont restées absolument stationnaires.

Digitized by Google

LES OFFICIERS ÉTRANGERS AU SERVICE DE LA TURQUIE

On écrit de Constantinople à la *Correspondance politique*, de Vienne:

A la tête des généraux étrangers se trouve M. von der Goltz pacha qui, outre son grade de commandant en second à l'état-major général, est encore inspecteur de toutes les écoles militaires et membre de la commissiou de réorganisation. Il a complètement réformé le système d'instruction qui était en vigueur jusqu'ici dans l'école de Constantinople. M. von der Goltz est l'âme de la commission de réorganisation.

Kamphœvener pacha est l'instructeur de l'infanterie ; il a sous ses ordres, la plupart des bataillons d'infanterie de Constantinople et il est, en outre, chargé de l'inspection de toutes les autres troupes d'infanterie.

L'instructeur de l'artillerie, Ristow pacha, a réussi à former un régiment modèle d'artillerie d'après le dernier système. Il est aussi un des principaux membres de la commission pour l'artillerie siégeant à Tophané (un des quartiers de Constantinople) ; on l'a envoyé récemment aux Dardanelles pour diriger les travaux de fortification qui s'y font et instruire les troupes de l'artillerie.

Hobe pacha est instructeur de la cavalerie. Il prend une part très active aux travaux de la commission dite du fusil à répétition. De tous les généraux allemands, c'est Hobe pacha qui est le plus en faveur au Palais.

Schilgen pacha, membre du conseil de l'intendance, est chargé de la réorganisation de l'administration de l'armée. C'est là une tâche des plus difficiles ; car, actuellement, il est pour ainsi dire impossible de réaliser des économies.

Blum pacha, ingénieur en chef de l'armée turque, qui vint en Orient en même temps que le comte Moltke, est peut-être le plus ancien des généraux étrangers au service de la Turquie. Blum pacha est un ingénieur de talent et qui rend, aujourd'hui encore, d'excellents services au pays. C'est à lui que les Turcs doivent la plupart de leurs forteresses.

Strecker pacha est un des artilleurs les plus capables de l'armée ottomane, dans laquelle il sert depuis trente ans. C'est lui qui, avant la dernière guerre, exerça l'artillerie du Danube et du vilayet d'Andrinople. On lui a attribué avec raison les éclatants succès que l'artillerie turque remporta à Plevna. Strecker pacha a été pendant deux ans à Philippopoli, ville que son successeur Drigalski pacha dut quitter avec si peu de succès.

Szechenyi pacha est venu, il y a treize ans, en Turquie, pour y organiser le corps des pompiers. D'abord colonel, il fut nommé en 1880 général de brigade et en 1883 général de division. Szechenyi pacha est commandant en chef du corps des pompiers ottomans se composant de deux régiments organisés tout à fait militairement, et appartient en outre à la garde impériale.

Vitalis pacha, ancien commandant en chef de la milice rouméliote, est actuellement dans la gendarmerie et aide de camp du Sultan, auprès duquel il est très en faveur.

Digitized by Google

Lecocq pacha était autrefois ingénieur dans l'armée française avec laquelle il fit la guerre de Crimée et la campagne de 1870-1871. Il vint en Turquie lors de la construction des chemins de fer rouméliotes, et participa aux travaux techniques, mais entra bientôt après dans l'armée turque avec le grade de colonel et fut nommé professeur des sciences techniques de fortification à l'école militaire de Constantinople.

Dreysse pacha, que le Sultan fit venir de France, est un ancien capitaine de l'armée française qui fut mis par Napoléon III à la disposition d'Abdul-Hamid lorsque ce dernier, étant encore prince vint à Paris. Lorsque Abdul-Hamid monta sur le trône, il s'informa de Dreysse, qu'il retrouva en France. Il l'invita comme hôte et, une fois arrivé ici, le combla de gratifications et de décorations. Dreysse, actuellement maréchal, est en grande faveur auprès du Sultan et demeure dans le voisinage immédiat du palais.

Woods pacha commença ici sa carrière comme inspecteur de l'école maritime. Bientôt après, il fut nommé vice-amiral et chargé de l'inspection de l'école de torpilleurs.

Le colonel de Toustain-Dumanoir était avant le coup d'État de Philippopoli, sous-chef de l'état-major général en Roumélie. Actuellement il est colonel de gendarmerie.

Le colonel Blunt entra au service de la Turquie en même temps que Baker pacha. C'est un des officiers qui engagèrent le gouvernement à réorganiser la gendarmerie. Tous ses collègues, à l'exception du colonel Briscoe, aujourd'hui inspecteur de la gendarmerie à Alep, quittèrent le service turc à l'expiration de leur contrat. Mais M. Blunt renouvela le sien. Pendant son séjour à Andrinople, le colonel Blunt a été infatigable au travail.

Outre les noms déjà cités, font encore partie de l'armée turque les officiers suivants qui ont passé à l'Islam :

Feyzi pacha (Kollmann), ancien général hongrois, émigra en Orient après la révolution de 1848 et entra comme pacha dans l'armée turque. Feyzi pacha s'est beaucoup distingué dans la guerre de Crimée à la défense de Kars, ainsi que dans la dernière guerro.

Mahmoud pacha (Freund), Galicien d'origine, émigra en Turquie après la révolution hongroise et prit du service dans l'armée ottomane. Mahmoud pacha, après avoir été pendant longtemps *persona grata*, tomba, il y a quelque années, en disgrâce, à cause d'une bataille qu'il perdit contre les Monténégrins, et fut même envoyé en exil. Mais le Sultan le gracia bientôt, et, aujourd'hui il se trouve en grande faveur auprès du souverain, qui dernièrement encore lui fit cadeau d'une très belle maison. On l'appelle généralement ici Madjarli pacha, ou le pacha hongrois.

Ahmed Nourri pacha (Helle), ancien attaché militaire à l'ambassade d'Autriche-Hongrie dans notre ville, était de tout temps turcophile déclaré et embrassa déjà, en secret, lorsqu'il était encore sujet autrichien, la religion de Mahomet. Il quitta bientôt le service autrichien pour entrer comme simple soldat dans l'armée turque. Comme il avançait presque tous les deux mois

Digitized by Google

d'un grade, il était colonel au bout de trois ans, puis, bientôt après, pacha. En 1881, il fut envoyé à Erzeroum pour y inspecter les troupes. Il est aussi membre du bureau turc de statistique,

Le colonel Osman bey (Farkas), professeur de français à l'*Ecole militaire.*

On voit par cette énumération que si les officiers d'origine française ne tiennent pas le premier rang, actuellement occupé par les Allemands, ils jouissent toutefois d'une influence marquée dans les conseils du sultan.

BIBLIOGRAPHIE

LETTRES DU TONKIN (1)

CORRESPONDANCE DE RENÉ NORMAND (1884-1885)

Les lettres adressées à sa famille et à ses amis par le sous-lieutenant R. Normand sont de celles qui fortifient les cœurs et élèvent les âmes. L'amour du drapeau, le dévouement au pays, l'esprit d'abnégation et de sacrifice vibrent à chaque instant dans ces lignes écrites d'une main alerte et pleine d'humour et dictées par un cœur rempli de fierté et de nobles sentiments. Avec de tels enfants, la France peut sans crainte envisager l'avenir.

Encore à la fleur de l'âge, René Normand part pour le Tonkin, plein de généreuses illusions. C'est après Bac-Lé: la marche sur Lang-Son se prépare, les hostilités vont recommencer sérieusement. Dès les premiers combats, R. Normand trouve l'occasion de se signaler. A la tête d'une section du 111e de ligne, il monte le premier à l'assaut d'un mamelon occupé par l'ennemi au combat de Pho-Vy (11 février 1885) et est proposé pour une citation à l'ordre de l'armée. Au combat de Dong-Dang (23 février) il se fait remarquer par son intrépidité et son sang-froid et est proposé pour le grade de lieutenant. Mais ses brillants faits d'armes sont arrêtés net par une balle chinoise qui, au combat de Bang-Bô (24 mars), où nos soldats luttent un contre trente, frappe sans pitié le jeune et valeureux lieutenant. Au bout de quelques mois de campagne, presque tous les officiers du bataillon ont été atteints par le feu de l'ennemi, le bataillon lui-même n'est plus qu'un squelette et chaque compagnie, embarquée sur le pied de guerre (200 à 250 hommes) ne compte plus que 70 à 80 fusils à mettre en ligne. Voilà dans quelles conditions luttaient et luttent encore nos braves et infortunés soldats.

Ah ! elles sont instructives ces lettres et peignent sous un jour poignant les souffrances endurées avec une résignation au-dessus de tout éloge par

(1) Un volume, 1887, 2 fr. Librairie P. Ollendorff, Paris.

Digitized by Google

les défenseurs de l'honneur et du drapeau de la France si maladroitement engagés.

... Quant à nos troupiers, ils sont admirables! Esquintés par la fièvre, la diarrhée, ils marchent quand même, sac au dos, avec cent vingt cartouches, gravissent et descendent des montagnes comme nous l'avons fait pendant dix jours avant d'arriver à Lang-Son. Et au feu ils font vraiment plaisir à voir... Nous avons crevé de faim tout le temps; nous mangions chacun avec une escouade : café, biscuit et viande de conserve; voilà l'ordinaire pendant dix jours et de l'eau par là-dessus. Nous avons campé presque tout le temps; quand nous n'avons pas campé, nous avons bivouaqué, sans feu, en face de l'ennemi, avec huit à dix degrés et la rosée glaciale des nuits de ce pays-ci. Pas de bagages; à travers les montagnes le convoi ne pouvait pas rejoindre. Quelle vie, bon Dieu!

... Il n'y a pas de trésor ici; on ne paie personne. Les hommes n'ont pas été payés depuis le 31 janvier (1). Il n'y a pas de route; par suite, pas de convois, et nous n'avons pas plus de solde que de pain, de vin, de tabac, de tout, depuis le 3 février... Pas même de biscuit à volonté; l'intendance a inventé la *ration substituée*, dans laquelle le riz remplace le biscuit. Nos repas se composent de viande de bœuf maigre et souvent *souffrant*, pour ne pas dire autre chose; du riz au gras, au maigre, sous toutes les formes; du biscuit et de *l'eau de thé*; par ci, par là, un peu de tafia et de café, mais si peu!

Et avec ce régime tout le monde est sur les dents : travaux du génie, travaux de route, service de place, grand'garde ou colonne, il faut suffire à tout. Malgré cela, on est assez gai et on se porte aussi bien que possible. La perspective de nouveaux combats et de nouveaux succès soutient tous les courages. Citons encore ce récit enlevant du combat de Dong-Dang.

Enfin le 23 nous avons été les déloger (les Chinois) de Dong-Dang. Cela a été d'un dur! Ces singes-là étaient perchés sur des rochers que nous ne pouvions aborder de front : autant serait facile de grimper sur la façade d'une maison. Il fallait traverser Dong-Dang qu'ils tenaient, défiler sous leur nez pour aller les déborder à gauche. par un endroit où on ne pouvait passer : ci 900 mètres à parcourir, avec l'ennemi qui nous tirait dessus. A 200 mètres de Dong-Dang, nous en recevions tellement que, sans commandement, tout le monde a pris le pas de course et s'est jeté à la baïonnette sur Dong-Dang. C'était superbe! Les Chinois n'ont pas eu le temps de filer et j'en ai vu tuer à coups de baïonnette, trente-deux, dans une salle grande comme la bibliothèque de la caserne.

Oui, mais une fois hors du village, nous voyions ces brigands-là appuyer leurs fusils sur les rochers pour mieux nous descendre; nous trottions la tête basse, fallait voir cela!... Les hommes, le feu venant de droite, appuyaient tous à gauche; j'avais beau crier : « Appuyez à droite! » Ah! je t'en fiche, ils trottaient, mais ils appuyaient à gauche; il fallait les prendre par le bras pour les remettre dans la direction. Enfin nous trouvons un endroit favorable, nous prenons position et, ayant eu la chance de trouver la hausse juste (400 mètres), nous en descendons une tapée dans les

(1) Lettre du 6 mars.

Digitized by Google

rochers. Le père Herbinger, qui était là, était content comme un Dieu. Le reste du bataillon les a choppés (attaqués) par derrière et, le soir, on les voyait alignés par terre, sur trois rangs d'épaisseur à certains endroits.

A ce brio de langage avec lequel sont retracées toutes les scènes militaires de la campagne, il faut joindre une originalité de description qui s'applique au pays lui-même, à ses habitants et à leurs mœurs. Les Annamites sont petits, grêles, jaunâtres, laids et sales. Ils sont vêtus d'une large camisole *(kéo)* et d'un pantalon court encore plus large *(kékonin)* avec un turban sur la tête, des cheveux longs et un peigne en bois.

Ces gens-là ne mangent que du riz *(tiou-tiou)*, boivent de l'eau ou une boisson de riz *(choum-choum)*; les richards y ajoutent quelques morceaux de poisson pourri.

Ils sont très doux, très soumis, très craintifs; on ne leur parle qu'à coups de pieds au derrière et ils en sont ravis. Il est vrai que les Chinois leur coupaient la tête, ce qui est plus embêtant. Avec leur apparence chétive, ils sont forts comme des Turcs, durs à la fatigue, et nous rendent d'immenses services. Avec un gros bambou en travers sur leurs épaules, ils portent nos bagages dans les chemins les plus mauvais, sur les montagnes les plus raides, par la pluie, le froid, sans se plaindre ni s'arrêter.

Quant aux Chinois, ils ressemblent aux Annamites, sauf la queue... Au point de vue militaire, le Chinois est ignorant, car il est incapable, sur le terrain de faire un mouvement, tire comme un pied et il est même enfantin; il plante des étendards de toutes les couleurs, les agite en signe de défi, fait sonner, pour nous faire peur, des trompes à sons lugubres (c'est étonnant comme cela prend!), crie comme un sourd, pour se donner du courage probablement, et cependant toutes ses positions sont parfaitement choisies, ses forts bien construits et bien placés; il profite habilement des fautes que l'on peut faire devant lui, est toujours abondamment pourvu de munitions, ce qui est extraordinaire, vu la diversité de leurs armes.

Au point de vue de la valeur personnelle, c'est la même chose. Le Chinois n'a jamais su résister aux obus; nous n'avons que très rarement pu les aborder à la baïonnette : ils se sauvent auparavant; enfin dès que leur ligne de retraite est menacée, ils filent comme des dards. Et pourtant ils résistent, à 200 mètres, au feu rapide de l'infanterie (quand ils sont couverts par quelque chose toutefois), laissent quelquefois moitié des leurs par terre; enfin, individuellement ils ont fait des choses renversantes.

Le Chinois de cette époque est déjà loin de celui de 1860 et aujourd'hui même il a sensiblement progressé dans l'art militaire, s'instruisant à l'école de ses défaites. La faute de nos gouvernants dans cette campagne, a été de considérer la Chine comme un adversaire sans valeur, et de ne jamais envoyer en Extrême Orient que des forces insuffisantes. Aussi la guerre, au lieu d'être terminée promptement, par un acte de vigueur, a-t-elle duré 2 ans pour n'arriver à produire que des résultats hors de proportion avec les sacrifices faits. Et maintenant que la Chine est à moitié sortie de sa torpeur, qu'on se garde bien de la réveiller entièrement, car ce réveil de 3 à 400 millions d'hommes serait terrible pour les Européens.

G. D.

Digitized by Google

LE MUSÉE D'ART SCOLAIRE (1).

M. Henri Motte vient de fonder la plus ravissante des publications, sorte de Revue des Musées. C'est la reproduction des œuvres les plus remarquables que la peinture, la sculpture, l'architecture aient produites à toutes les époques et dans tous les pays. Le luxe de cette publication en fait une œuvre exceptionnelle qui ne saurait être dépassée en perfection et en élégance. Cette collection séduira à coup sûr les plus raffinés parmi les amis des beaux-arts; cependant M. Henri Motte a poursuivi un but encore plus élevé, il a voulu contribuer à l'éducation du sentiment du beau dans la jeunesse. Il estime qu'il faut frapper à la porte des écoles, atteindre l'enfant, lui mettre sous les yeux des œuvres choisies, et rehausser son esprit et son cœur au contact du beau. Aussi, à côté de ces merveilleuses reproductions, un texte soigneusement rédigé, et décoré avec des motifs faits dans l'esprit décoratif, explique, d'après les données historiques, la pensée du maître, et fournit une critique succincte pour dissiper certaines erreurs en circulation.

Nous reviendrons souvent sur cette collection, parce qu'elle est digne des plus grands encouragements, qu'elle honore le goût et le génie français, et qu'elle est destinée à se répandre non seulement dans nos écoles, mais aussi dans tous les pays étrangers où les beaux arts sont en honneur. ED. M.

— La *Russie juive*, que publie M. KALIXT DE VOLSKI chez l'éditeur Savine, 18, rue Drouot, en un volume in-8 jésus à 3 fr. 50 est une étude consciencieuse de la question juive dans l'empire moscovite. M. DE VOLSKI peint en traits puissamment burinés, le gouvernement occulte des Juifs d'Orient, le redoutable *Kahal* qui les rend maîtres du commerce et de l'industrie des pays slaves. Son livre est une œuvre de combat qui retrouvera la même faveur que la *France juive*; c'est aussi un livre d'étude. M. DE VOLSKI sait toute la vie du juif, ses mœurs, ses usages, les cérémonies de son culte et, s'il le déteste, c'est du moins en connaissance de cause. Plus sévère d'allure que la *France juive*, la *Russie juive* n'en a que plus de poids dans ses conclusions.

— *L'Algérie juive*, publiée par GEORGES MEYNIÉ, chez l'éditeur Savine, 18, rue Drouot, en un vol. in-18 jésus à 3 fr. 50, est une étude intéressante sur le juif de l'Algérie.

L'auteur prend l'Arabe et le juif avant la conquête et les suit pas à pas jusqu'à nos jours, en faisant connaître les procédés employés par les juifs pour exploiter nos Arabes et les colons.

M. MEYNIÉ parle longuement des rapports existants entre les juifs d'Algérie et leurs coreligionnaires de France. Il démontre que le progrès, pour le juif, consiste dans le développement de tous les défauts innés chez lui. Réquisitoire sévère et que l'on dit documenté.

— Les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, d'ALPHONSE DAUDET, viennent de paraître chez les éditeurs Marpon et Flammarion dans la ravissante collection artistique Guillaume. Cette publication suit celle qui a été si brillamment inaugurée avec *Tartarin sur les Alpes* et *Sapho*.

---

(1) Publication illustrée, bi-mensuelle, Neuilly-sur-Seine, 94, rue de Longchamps. France : 20 francs. — Étranger : 24 francs.

Digitized by Google

La délicatesse de l'impression de ces ouvrages dépasse tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce genre. Les illustrations de Montégut, Rossi, Girardet, Myrbach, Picard font de ces éditions de véritables bijoux que les amateurs de beaux livres vont se disputer. Le colossal tirage des romans d'Alphonse Daudet permet seul aux éditeurs d'offrir ces volumes en format in-18, à 3 fr. 50.

— Les mêmes éditeurs publient un nouveau roman de C. Cassot : *Le Chant de l'Alouette* avec une préface de H. Fouquier. Cette idylle charmante est l'une des plus fraîches inspirations de l'auteur, qui nous peint dans une langue naïve la poésie champêtre, la simplicité innocente des mœurs rustiques d'un coin de notre belle France. Cette énergie de bons désirs, cette sève généreuse de tendresse répondent aux impressions du gracieux public pour lequel ce livre est spécialement écrit.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Séance du 6 mai 1887

M. Destailleur, agent du *Congo français*, écrit à la date du 28 février, qu'il est en route pour Lastourville et se trouve au Poste des Apingis, sur l'Ogôoué. Il donne quelques détails sur les traitants qui se trouvent entre Lambaréné et Boôué; ce ne sont que des étrangers, anglais et allemands; mais M. de Brazza fait en sorte que l'influence française ne souffre que le moins possible du manque de nos compatriotes, en forçant ces traitants à n'arborer que le drapeau français, et en obligeant les missionnaires étrangers à enseigner le français dans leurs écoles.

M. P. Cholet, chef de la région du Niadi-Loudima (par Loango), écrit de Brazzaville, 28 février, pour y annoncer son arrivée par la vallée du Niadi. « Enfin, Brazzaville est maintenant, dit-il, à vingt-cinq jours de Loango pour une caravane et par un territoire tout français. Si je puis avoir un crédit, j'entreprendrai pendant cette saison sèche de faire une route muletière en élargissant et redressant les sentiers; tous les 30 kilomètres je compte placer une sorte de caravansérail composé d'une petite case et de quelques abris, auquel je mettrai un homme du pays payé pour vendre aux caravanes de passage, suivant un tarif indiqué, tout ce dont elles auront besoin. J'éviterai ainsi la mauvaise volonté des chefs à vendre à un prix raisonnable et les réclamations pour les vols dont ils auraient été l'objet. La commodité des routes rendra les relations plus faciles, et surtout, si je reçois enfin les bêtes de somme qui sont promises, je pourrai sans perte de temps ni fatigue me rendre immédiatement au lieu où une difficulté pourrait survenir. Je ferai la même chose dans la direction de Brazzaville. »

M. Decazes, capitaine au 12e régiment de chasseurs, qui vient de passer quatre années dans le *Congo français*, fait une communication sur ce pays.

Il remonte l'Ogoôué en pirogue à travers les rapides et les chutes qui obstruent le cours du fleuve. Chemin faisant, il décrit les mœurs de certaines peuplades riveraines et, entre autres, celles des Pahouins travailleurs et commerçants, mais querelleurs, ayant toujours le fusil à la main. Les

Digitized by Google

armes leur sont fournies par des marchands contre de l'ivoire et du caoutchouc. Ce sont de vieux fusils à pierre qu'ils chargent jusqu'à la gueule et qui, souvent, éclatent entre leurs mains. Dans très peu d'années l'Ogoôué sera complètement occupé par les Pahouins, ce qui, du reste, ne sera pas un mal, a cause des qualités qu'on leur reconnaît : goût pour le travail et pour le commerce.

Les derniers villages pahouins se trouvent un peu en amont de la rivière Lolo. A partir de ce point, on trouve les Chebos et les Adoumas, qui sont les pagayeurs ordinaires de la mission de l'Ouest africain. Arrivé à Franceville, M. Decazes y prend la route de terre ponr se rendre sur les bords de l'Alima, affluent du Congo. Il traverse une partie du pays des Batékés, qui n'est qu'une succession de grandes ondulations aux lignes douces, dont la hauteur varie de 30 à 100 mètres; elles sont généralement couronnées de quelques bouquets de bois auxquels s'adossent les villages. Une herbe dure couvre partout le sol sablonneux d'une uniforme teinte vert clair.

Toujours montant ou descendant, et traversant plusieurs cours d'eau tributaires de l'Ogoôué ou de l'Alima, le voyageur atteint le poste de Diélé où il reprend la navigation en pirogue pour descendre l'Alima et le Congo. Les bords de l'Alima sont habités par les Apfouroux, qui font un grand commerce de manioc. De forts convois de pirogues chargées à couler bas descendent au fil de l'eau pour aller vendre le manioc aux villages établis dans les canaux qui forment le delta de l'Alima.

M. Decazes débouche enfin sur le Congo, qui doit avoir 20 ou 30 kilomètres de largeur en cet endroit. Des bandes d'hippopotames barrent à chaque instant la route aux pirogues, et c'est à coups de fusil qu'il faut se frayer un passage, Plus loin des éléphants se baignent à l'ombre des grands arbres qui bordent la rive. Les caïmans flottent à la surface de l'eau comme des troncs d'arbre, et des troupes de gazelles fuient effarouchées par le chant des pagayeurs. Le voyageur arrive ainsi à Brazzaville où il séjourna quelque temps, puis il revient dans le pays des Batékés dont il décrit quelques traits de mœurs fort curieux.

Situé entre le 11e et le 14e degré de longitude E., entre le 1er et le 3e degré de latitude S., le plateau des Batékés est arrosé par plusieurs cours d'eaux, affluents de l'Ogôoué ou de l'Alima. Cette dernière rivière a seule une sérieuse importance pour nous, tant que l'on n'aura pas trouvé une voie plus courte et plus pratique que celle de l'Ogôoué pour relier le Congo français à la côte. Les autres cours d'eau ne sont que des torrents obstrués de roches et d'une importance tout à fait secondaire. Après le rappel de M. de Brazza, M. Decazes prit la direction de l'intérieur sous les ordres du commandant supérieur du Gabon, M. Pradier. Enfin, au bout de quatre années, il fut relevé de ses fonctions.

M. Cavelier de Cuverville, capitaine de vaisseau, propose la création de *Sanatoria sur la côte occidentale d'Afrique*. Il appelle l'attention sur la région qui s'étend entre la rivière Campo, qui sépare aujourd'hui les

Digitized by Google

possessions françaises des possessions allemandes (traité du 24 déc. 1885), et le cours de l'Ogôoué. Au nombre des considérations importantes qui doivent nous conduire à explorer ce territoire peut figurer celle de la recherche d'une région relativement salubre, pouvant offrir aux voyageurs des conditions préférables à celle de la zone littorale dite des *palétuviers*.

Tous les médecins s'accordent à reconnaître combien il serait précieux de disposer dans ces parages d'un *sanatorium* dans lequel les tempéraments fatigués, anémiés par les affections paludéennes, pourraient recouvrer leurs forces sans être contraints de recourir à un rapatriement anticipé. Le terrain qui avoisine immédiatement Libreville (Gabon) bien qu'accidenté, ne présente malheureusement que des collines de peu de relief. Or, sous cette latitude (région équatoriale), il faut pour retirer tous les bénéfices d'un changement de climat et se soustraire complètement aux affections palustres, s'élever au moins à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Entre la rivière Mouny et la rivière Campo, à vingt milles environ du littoral, il existe des montagnes relativement élevées; une estimation première a fixé à 1,200 mètres la hauteur du mont Mitre et à 850 mètres celle du mont Scharp. Mais ces montagnes restent pour le moment inaccessibles, et la région qu'elles occupent est à peu près inexplorée.

Désireux d'élucider cette question de la création d'un « *sanatorium à proximité du Gabon*, question importante pour les explorateurs aussi bien que pour le personnel appelé à résider dans ces parages. M. de Cuverville a visité l'île portugaise de San-Thomé, qui peut être prise comme modèle. Grâce à des associations financières disposant de capitaux suffisants, la grande propriété est en partie reconstituée; la culture du cacao, produit d'avenir, celles du café et du quinquina ont pris un grand développement. Avec des droits d'exportation minimes, les revenus annuels de la douane sont déjà importants et s'accroissent chaque année. Les travailleurs indigènes proviennent pour la plupart de la province d'Angola.

Différentes propriétés sont situées dans la montagne à des altitudes diverses : 600, 700 et 800 mètres. Cette dernière la *Roça-da-Saudade* appartient à un riche et bienfaisant Portugais, M. Freire Sobral; c'est, à vrai dire, le *sanatorium* de tous les valétudinaires de San-Thomé. Dans cette partie de la montagne, à côté de plantations de caféiers, de cacaoyers, d'arbres à quinquina, d'ananas et de bananiers, on trouve les fruits et les légumes d'Europe. Salades diverses, choux, choux-fleurs, aubergines superbes, fraises, pommes d'énorme dimension et même pommes de terre d'excellente qualité. Un jardin très riche en roses de toutes les espèces, en œillets divers, en héliotropes, etc. donne absolument l'illusion d'un jardin d'Europe. Ces détails peuvent sembler futiles, mais n'en sont pas moins appréciables pour bien faire comprendre qu'à cette hauteur on jouit d'un climat tempéré; le thermomètre y descend à 13 à 14 degrés centigrades pendant la nuit et ne dépasse guère 22 ou 23 degrés dans la journée. Les moustiques, qui abondent dans la plaine pendant l'hivernage et sont un véritable fléau, ne se rencontrent sur ces hau-

Digitized by Google

teurs en aucune saison. En parcourant la contrée en plein midi, par un ciel sans brise, nous n'avons pas été un seul instant incommodés par la chaleur du soleil. M. Sobral héberge chaque année nombre de fonctionnaires portugais qui viennent rétablir, sur ces hauteurs, une santé délabrée par un séjour plus ou moins prolongé dans la région insalubre de la plaine. A proximité de la maison d'habitation se trouve une abondante source d'eau médicinale (agua de Rodia) qui, par ses propriétés thérapeutiques, peut rivaliser, dit-on, avec celles de Vichy.

Presque toutes les affections contractées dans les climats torrides se trouvent à merveille du séjour des hauteurs; les fièvres anciennes, rebelles et invétérées, dont les accès défient toute médication et mènent à la cachexie, y sont modifiées très avantageusement. La création d'un *sanatorium* pour l'Ouest africain serait donc un bienfait inappréciable.

LA CRISE SUCRIÈRE EN RUSSIE (1)

On nous écrit de Kiew (Russie) :

La situation sucrière a peu changé depuis ma dernière lettre. Comme on s'y attendait, il y a eu beaucoup de monde aux contrats, mais ce n'était plus comme au beau temps des anciens contrats. Autrefois c'était le rendez-vous des propriétaires, moins par intérêt d'affaires que pour se distraire pendant une quinzaine de jours, ce qui donnait beaucoup d'animation à la ville. De là un grand courant d'affaires, et l'on voyait même des boutiques s'installer pendant cette période de 25 jours dans la grande salle des contrats.

Les assemblées ont eu lieu suivant l'habitude dès le 4 février, et tout s'est bien passé contre toute attente et sans trop de discussions. Les actionnaires ont été assez raisonnables, bien qu'ils n'eussent pas de dividendes à toucher. Ils ont compris que pour avoir été trop exigeants autrefois en s'en attribuant de trop élevés, ils avaient escompté l'avenir. Au lieu de considérer jadis ces affaires comme des placements d'argent, et de songer à les consolider et de faire des améliorations et des amortissements, ils ne voulaient entendre parler que de 15 à 35 0/0 de dividende; et encore ils n'étaient pas toujours satisfaits. Cet âge d'or est passé, et sans doute pour bien des années. Quelques fabriques ont donné de petits dividendes, 5, 6 et 8 0/0. Une seule a donné 12 0/0; mais cette fabrique se trouve dans des conditions tout à fait exceptionnelles.

Vers le 15 février ont commencé les assemblées à la Bourse, sous la présidence du comte Bobrinsky, qui est lui-même grand fabricant et raffineur. Il a apporté à l'assemblée un projet de remède à la crise. Ce projet (sorte de normirovka (norme) consiste en ce que chaque fabricant s'engage à

(1) *Revue française*, t. V, p. 65 (n° 25, janv. 1887) et p. 134 (n° 26, fév. 1887).

Digitized by Google

exporter 25 0/0 de sa production de sucre. Le projet a été accepté en principe, parce qu'il fallait l'assentiment du ministre des finances. On a fixé un maximum du prix, 4 roubles 50 kopecks.

Le 18 avril on a commencé à signer le contrat formel, aux termes duquel chaque fabricant s'engage à exporter 25 0/0 de sa production de sucre de deux récoltes, soit 10 0/0 pour cette année et 15 0/0 pour 1887-88. Bien que tous les fabricants n'aient pas signé, on pense que l'exportation atteindra environ 15 millions de pouds de sucre, ce qui suffirait à débarrasser le marché des excès de production. Ce remède sera-t-il efficace, c'est douteux, car jusqu'à présent on a peu exporté et malgré tout, il s'est produit une hausse sur les prix actuels d'environ 1 rouble 10 k. par poud et de 1 R. 20 k. sur la prochaine récolte, ce qui permet aux fabricants de faire des ventes avec un petit bénéfice, et à ceux qui exportent 10 0/0 de leur fabrication de ne rien perdre. Les prix pour l'exportation varient de 2 R. 90 k. à 2 R. 95 k. Si donc on prend une moyenne du prix de revient du sucre tout bien compté, 3 R. 60 k., les autres ventes étant au-dessus de 4 R., la perte que l'on a sur l'exportation se trouve compensé par la hausse sur le reste.

Malgré la mauvaise situation sucrière, conséquence de l'excès de production, peu de fabricants ont diminué leurs ensemencements de betterave. J'en connais qui l'ont même augmenté. J'apprends que dans quelques gouvernements les betteraves sont la proie de petits scarabées dévastateurs. Ce serait peut-être la meilleure norme. Il est bien difficile de prévoir les changements qui se produiront d'ici au mois de septembre, époque du paiement de l'accise. Dans deux mois on commencera à pouvoir se faire une opinion de la récolte et je vous écrirai alors.

CHRONIQUE INTÉRIEURE

La session parlementaire, qui a été rouverte le 10 mai, n'a pas été depuis cette époque féconde en travaux. La Chambre a voté, à sa rentrée, un projet de loi établissant une taxe complémentaire de 10 francs sur les sucres, projet qui a été adopté par le Sénat quelque temps après et promulgué immédiatement. Puis après avoir entamé la discussion d'une proposition relative au régime des sucres, la Chambre a donné toute son attention au conflit survenu entre sa commission du budget et le cabinet. La commission demandait au gouvernement de lui proposer de nouvelles réductions sur le budget de 1888 et ce dernier répondait qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait faire. Lors du débat engagé sur cette question devant la Chambre, celle-ci donna raison à sa commission et le cabinet Goblet-Boulanger, mis en échec par 275 voix contre 257, donna sa démission (17 mai).

La crise ministérielle fut des plus laborieuses et dura 13 jours. Le Président de la République s'adressa successivement à MM. de Freycinet, Duclerc, Flo-

Digitized by Google

quet qui renoncèrent l'un après l'autre à la mission de constituer un cabinet. Enfin M. Rouvier, décidé à écarter la personnalité gênante du général Boulanger, réussit à former le ministère suivant (30 mai): présidence du conseil, finances, M. Rouvier; intérieur M. Fallières; affaires étrangères, M. Flourens; justice, M. Mazeau; instruction publique, cultes et beaux-arts M. Spuller; commerce, M. Dautresme; travaux publics, M. de Hérédia; guerre, général Ferron; marine, M. Barbey. Le ministère des postes et télégraphes est supprimé et les services en dépendant sont réunis au ministère des finances. Du cabinet précédent, M. Flourens est seul restant. Comme son collègue le général Ferron, il n'appartient pas au Parlement; deux ministres. MM. Mazeau et Barbey, sont sénateurs, les autres appartiennent à la Chambre La plupart des membres du cabinet font partie du groupe de l'Union des gauches, fraction relativement modérée du parti républicain.

Le Conseil d'État a rendu sa décision sur l'affaire du pourvoi des princes demandant la restitution de leur grade dans l'armée. Le Conseil a repoussé le déclinatoire du ministre de la guerre, et, statuant au fond, a reconnu que le ministre avait rendu une décision conforme à la loi d'exil en ce qui concerne les princes d'Orléans. Il a annulé au contraire la décision concernant les princes Murat, par la raison que ceux-ci ne devaient pas être compris au nombre des membres de la famille Bonaparte, aux termes des sénatus-consultes impériaux.

Le mois de mai a été marqué par d'assez nombreux scrutins. Des élections sénatoriales ont eu lieu dans la Vendée (1er mai) et le Cher (15 mai). Dans la Vendée M. Biré, conservateur, a été élu par 464 voix, contre 381 à M. Lacombe, républicain, en remplacement de M. Gaudineau, conservateur décédé. Dans le Cher, l'élection n'a eu lieu qu'au 3e tour de scrutin. M. Pauliat, radical, a été élu par 348 voix, contre 334 à M. de Vogüé, conservateur et 33 à divers candidats républicains. Il s'agissait d'élire un sénateur par suite de l'attribution au Cher du siège d'inamovible transformé en siège départemental par suite du décès de M. Corne, républicain modéré.

Pour la Chambre des députés, des élections partielles ont eu lieu également. Dans la Haute-Garonne (1er mai) M. Calvinhac, radical, a été élu, au 2e tour, par 55,006 voix contre 53,137 à M. Duboul, conservateur, en remplacement de M. Duportal, radical décédé. Dans la Loire (15 mai), M. Dorian, républicain, a été élu par 50,938 suffrages, en remplacement de M. Reuillet, républicain décédé. Dans la Seine (22 mai) M. Mesureur, radical, a été élu par 219,929 voix sur 296,203 votants, en remplacement de M. Cantagrel, radical décédé, 38,000 suffrages ont été donnés au général Boulanger qui n'était pas candidat. Dans l'Isère et la Haute-Marne il y a ballotage.

Enfin, des élections ont eu lieu (8-15 mai) pour le renouvellement du conseil municipal de Paris et du conseil général de la Seine. Les résultats du scrutin donnent 11 conservateurs, 13 opportunistes, 45 radicaux autono-

Digitized by Google

mistes et 13 socialistes. Les conservateurs gagnent un siège et les autonomistes ou socialistes 9, au détriment des opportunistes. Le conseil général de la Seine, qui est régi par une loi spéciale, se compose des 80 conseillers municipaux de Paris et de 8 représentants des cantons suburbains. Les 8 conseillers nommés sont tous radicaux, comme avant.

Une catastrophe épouvantable a frappé la ville de Paris. Dans la soirée du 25 mai, le théâtre de l'Opéra-Comique a été entièrement détruit par les flammes. C'était pendant la représentation, au premier acte de *Mignon*. Le feu, qui avait pris sur la scène, s'est propagé dans la salle avec une rapidité inouïe, causant sur les spectateurs une panique dont il est impossible de se faire une idée. L'affolement ayant gagné tout le monde, les mesures conservatoires les plus élémentaires n'ont pas été prises, et des portes de sortie, qui auraient sauvé la vie à bien des spectateurs, sont restées hermétiquement closes. Aussi le nombre des victimes est-il considérable, et l'on n'en connaîtra jamais le chiffre exact. Jusqu'à ce moment on a retiré des décombres environ 80 cadavres de personnes brûlées, asphyxiées ou écrasées, et chaque jour amène de funèbres découvertes. Des témoignages de sympathie et des secours arrivent de toutes parts aux familles si cruellement atteintes, et la ville de Vienne, si horriblement frappée il y a quelques années par l'incendie du *Ring-Theater*, a été une des premières à se signaler dans cette voie de la bienfaisance.

VOULZIE.

CHRONIQUE COLONIALE

La situation militaire au *Tonkin* reste la même et la saison des pluies va suspendre les opérations. Néanmoins le général Brissaud a quitté Hong-Hoa le 7 avril avec 500 hommes et une section d'artillerie dans l'intention d'occuper Maï-Chau, sur la rive gauche de la rivière Noire, à moitié chemin entre cette dernière et le Song-Mâ, à hauteur du barrage d'Hao-Trang que l'on va faire sauter. C'est là que passe la route suivie par les Chinois pour se rendre au Than-Hoa ; aussi le général Brissaud se propose-t-il de créer à Maï-Chau un poste de 250 hommes.

La frontière chinoise est tranquille ; le colonel Dugenne qui y commandait et a fait élever les fortifications du cap Paklung, sur le territoire contesté, rentre en France. M. P. Vial, ex-résident supérieur à Hanoï l'y a déjà précédé. Le poste de résident supérieur à Hanoï est supprimé. Désormais le résident général sera secondé par un secrétaire général. C'est un fonctionnaire de l'ordre administratif, M. Raoul Berger, sous-préfet de 1re classe, qui a été choisi pour remplir au Tonkin ces nouvelles fonctions.

Au Tonkin méridional et dans le Than-Hoa la famine est atroce. De mémoire d'homme le riz n'avait été aussi cher. Les ressources sont épuisées et ce

Digitized by Google

qui rend la situation encore plus affreuse, pour les chrétiens indigènes, c'est que ceux-ci ne peuvent sortir pour exercer leur commerce et se procurer du riz, la circulation n'étant pas encore possible.

Le choléra vient de faire sa réapparition avec le retour de la saison chaude. L'épidémie semble se produire dans les mêmes conditions qu'en 1885 ; aussi la dissémination des troupes en 196 postes a-t-elle été ordonnée par le général Munier. Et c'est juste à ce moment que les troupes de relèvement quittent les ports de France et d'Algérie pour se rendre au Tonkin.

Le tarif général des douanes françaises, rendu applicable au Tonkin par la loi des finances de 1887, entre en vigueur à partir du 1er juin.

La même mesure sera appliquée à toute l'Indo-Chine française. Des règlements d'administration publique détermineront les produits étrangers qui, par exception, ne seront pas soumis à cette tarification. Cette mesure est indispensable par suite de la différence des usages et du genre de vie existant entre les habitants d'un pays tempéré comme la France et les habitants d'une région tropicale comme l'Indo-Chine. Les marchandises françaises seront exemptes de tout droit d'entrée, que leur importation ait lieu sous pavillon national ou par navires étrangers. Depuis le 6 septembre 1886, les bâtiments français entrant dans les ports de l'Annam et du Tonkin doivent acquitter un droit de tonnage de 2 fr. par tonneau pour 3 mois ou de 0 fr. 50 par voyage. Les navires étrangers sont soumis au double droit 4 fr. par tonneau ou 1 fr. par voyage.

La question des concessions de mines au Tonkin et en Annam est entrée dans une nouvelle phase. M. Bavier-Chauffour qui est en litige depuis environ 2 ans, au sujet d'une attribution de mines qui lui a été faite par le roi d'Annam, devient concessionnnaire et non propriétaire de la surface, des mines de Hongaï. Il a ainsi les 2/3 de ce que le roi d'Annam lui avait primitivement vendu. Il s'engage à payer une redevance de 1 fr. par tonne de charbon qui sera extraite et s'engage en outre à commencer l'exploitation dès cette année. Le minimum de la redevance sera de 60,000 fr. quand bien même l'extraction n'atteindrait pas ce chiffre. La concession faite à M. Bavier-Chauffour par le résident général est vivement critiquée et on espère qu'en haut lieu elle ne sera pas ratifiée.

On reproche à M. Bavier-Chauffour, qui réside presque toujours à Hong-Kong, de s'être, pour ainsi dire, mis entre les mains des Anglais. Les capitaux de la Société chargée de l'exploitation, sont en majeure partie d'origine anglaise; le matériel et le personnel européen seraient également anglais ; enfin, sur 7 membres du conseil d'administration de la Société, 4 seraient de nationalité anglaise. S'il en était ainsi nous n'aurions conquis le Tonkin au prix de sacrifices considérables en hommes et en argent que pour donner abri, aide et protection et faire les affaires commerciales de nos rivaux les plus acharnés. Nous aurions été à la peine et les Anglais seraient à l'honneur ? Non, ce serait vraiment trop de candeur et de naïveté.

Digitized by Google

En *Cochinchine*, le « Journal officiel de Saïgon », portant la date du 7 avril, contient un arrêté du gouverneur Filippini nommant un agent commercial de la Cochinchine en France conformément au vœu du conseil colonial du 17 février 1887. La Cochinchine se trouve être ainsi la première colonie, représentée directement en France. Il y a lieu d'espérer que les intérêts de la colonie et ceux de la mère-patrie ne pourront que gagner à cette innovation. Cette représentation existe depuis longtemps déjà entre les colonies anglaises et la Grande Bretagne et a produit d'excellents résultats. L'agent colonial de la Cochinchine, dont le traitement est fixé à 12,000 francs, est M. Jean-Pierre Filippini, frère du gouverneur.

Les difficultés pendantes depuis longtemps relativement à la fixation de la frontière orientale du *Congo français* ont été aplanies et une convention constatant l'accord de la France et de l'Etat du Congo a été signée le 30 avril à Bruxelles. On se rappelle que l'Etat du Congo prétendait établir la ligne frontière sur la Licona, tandis que la France la plaçait sur l'Oubanghi, qui ne serait autre que la rivière N'Koundja primitivement indiquée à une époque où cette région était à peine explorée. La convention qui vient d'être signée reconnaît comme ligne de délimitation le thalweg de l'Oubanghi ; mais le petit poste de N'Koundja, fondé par M. de Brazza et qui se trouve sur la rive gauche, est cédé à l'Etat libre, la rive droite seule appartenant à la France.

La clause de préemption des territoires du Congo en faveur de la France stipulée en 1885, ne sera pas opposable à l'Etat libre, s'il voulait céder partie ou totalité de ses territoires à la Belgique. L'Etat du Congo renonce à la loterie de 20 millions de francs dont l'émission en France aurait pu avoir lieu, mais le gouvernement français consent à admettre à la cote des valeurs de bourse les titres de l'emprunt du Congo jusqu'à concurrence de 80 millions.

Les bords de l'Ogooué sont inquiétés depuis quelque temps par les Pahouins. M. de Brazza qui s'est mis en route pour l'intérieur au commencement d'avril avec le personnel de sa mission aurait été attaqué sur la rivière et obligé de combattre pour passer. C'est la première fois que M. de Brazza est dans la nécessité de se servir des armes.

A Brazzaville, des difficultés ont éclaté avec les indigènes Batékés, après la mort du chef de la station, M. de Laneyrie, survenue le 25 janvier 1887. S'il faut en croire le *Mouvement Géographique* un combat a eu lieu à Mpila entre les indigènes et les blancs soutenant les tirailleurs sénégalais. La lutte a été sanglante et les indigènes, poursuivis de divers côtés, ont perdu une trentaine d'hommes tués ou noyés en se sauvant dans leurs canots sur le Stanley-Pool.

Au *Sénégal*, une colonne expéditionnaire, commandée par le colonel Coronnat, a dû être envoyée dans le Saloum afin de rétablir l'ordre qui avait été troublé.

Digitized by Google

Au *Soudan*, la mission Peroz, qui avait été envoyée auprès de l'almamy Samory est revenue après avoir conclu un nouveau traité d'amitié avec ce prince et procédé à des levers géographiques très importants dans un pays fort peu connu. Un autre traité d'amitié aurait été conclu également par le colonel Gallieni avec Ahmadou, sultan de Ségou. Déjà en 1881, M. Gallieni, alors capitaine, avait signé à Nango, après d'interminables pourparlers, un traité d'alliance avec le même Ahmadou, traité dont le texte arabe fut complètement dénaturé par le sultan, ainsi qu'on s'en aperçut par la suite. Ahmadou a toujours été hostile à la France, et l'on se demande dans quel but il aurait signé de bonne foi, avec nous, un traité que rien ne l'obligeait à signer.

La situation des colons envoyés aux *Nouvelles-Hébrides* est loin, paraît-il, d'être brillante. Un certain nombre sont morts succombant aux fièvres du pays, d'autres sont revenus à Nouméa et ne veulent plus entendre parler des Nouvelles-Hébrides. Ceux qui restent sont dans une situation peu enviable et seraient employés à des travaux qui ne peuvent que leur donner les fièvres du pays. Cet état de choses serait imputable en partie à la Société de colonisation des Nouvelles-Hébrides qui n'aurait pas choisi ses colons avec un soin suffisant.

Port-Havannah, chef-lieu de l'île Sandwich, est un des points les plus malsains de l'île; la petite garnison française qui l'occupe est très éprouvée par la fièvre. Au reste, dans presque toutes les localités de l'archipel, la fièvre est, dit-on, à redouter, surtout de décembre à la fin de février. Les rivières sont un foyer de fièvre; les indigènes eux-mêmes évitent leur voisinage, s'abstiennent d'y prendre de l'eau pour boire et ne s'y baignent point.

Les Pères Maristes ont fondé trois stations aux Nouvelles-Hébrides, une dans chacune des trois grandes îles, Sandwich. Mallicolo et Espiritu Santo. Dix-huit indigènes catholiques de la Nouvelle-Calédonie les ont suivis dans ces missions.

Aux îles *Loyalti*, le révérend anglais Jones dont on a fermé le temple l'année dernière, profite de la mansuétude de la France à son égard pour entretenir chez les indigènes des sentiments notoirement hostiles et haineux contre notre pays. Certaines correspondances interceptées à ce sujet ne laissent aucun doute sur ce point, et c'est le pasteur Jones qui fait retentir l'Australie de ses lamentations contre la France érigée en persécutrice.

A *Nouméa*, l'administration serait assaillie de demandes de rapatriement par suite du défaut de travail, et cependant on assure que le ministre de la marine continue à délivrer des passages aux émigrants qui veulent se rendre en Nouvelle-Calédonie.

La prise de possession des îles *Wallis*, dans la Polynésie occidentale établit un trait d'union entre la Nouvelle-Calédonie et Tahiti. C'est en outre

Digitized by Google

un point de relâche et de ravitaillement de plus que pourra avoir notre marine sur la route, qui sera plus tard très fréquentée, de Panama en Australie. Les îles Wallis forment un archipel enserré par une ceinture de madrépores; cette ceinture ne peut être franchie que par une passe d'environ 80 mètres de large, sillonnée par des courants fort rapides. C'est donc une position stratégique facile à défendre et présentant une sécurité absolue pour les bâtiments de guerre qui viendraient y chercher un abri. La plus grande des Wallis, l'île Uvea, est peuplée de quelques milliers de Canaques. Le pays est couvert d'une admirable végétation ; l'eau y est abondante et pure; le climat est salubre. Des cas d'éléphantiasis y ont toutefois été constatés, mais sur des Européens dont le régime nutritif était insuffisant. Malgré leur latitude tropicale, les Wallis sont très habitables pour des immigrants européens.

Si l'occupation des îles Wallis ajoute un nouvel anneau au chainon de nos possessions océaniennes, elle ne comble pas la lacune existant dans le nord de la Polynésie où nous n'avons encore aucun point d'abri à offrir à notre marine en temps de guerre. Par ce temps d'annexions coloniales il serait bon, sans plus tarder, de remédier à cette situation.

VOULZIE.

NOUVELLES DIVERSES

JONCTION DES CHEMINS DE FER DES BALKANS (1)

On nous écrit de Belgrade à la date du $\frac{28\ IV}{10\ V}$ 1887:

Comme je vous l'ai écrit déjà, le service de l'Orient-Express, supprimé sur le réseau des chemins de fer de l'État serbe depuis le dernier conflit serbo-bulgare doit être repris le 1er juin (nouveau style). Toutefois, comme les jonctions bien qu'achevées ne permettent pas encore la circulation vers Salonique, et que du côté de Constantinople, la Bulgarie est fort en retard, on a pensé par raison d'économie à adopter provisoirement la combinaison suivante :

L'Orient-Express qui part de Paris le mercredi arrivera à Belgrade le vendredi suivant à midi et demi. Là les voyageurs pour la Bulgarie et la Turquie prendront place dans une voiture des wagons-lits faisant le service sur le réseau serbe. Cette voiture qui sera attachée au train de voyageurs ordinaire partant à une heure de l'après-midi, conduira jusqu'à Nich les voyageurs en question. Le lendemain matin, après une nuit passée dans la voiture même, les voyageurs seront conduits jusqu'à Bela-Palanka, sur la ligne en construction de Nich-Pirot. A Bela-Palanka les voyageurs

(1) Voir la *Revue française*, T. V., p. 316 (n° 28, avril 1887).

Digitized by Google

trouveront de bonnes voitures qui les conduiront à Pirot, Sofia et Tatar-Bazardjik où ils prendront les chemins turcs. Le service sera régulièrement assurée sur tout le parcours par les soins de la Société internationale des wagons-lits.

Dans l'autre sens les voyageurs devront se faire conduire en voiture jusqu'à Nich, prendre en ce point le train de voyageurs ordinaire qui les amènera à Belgrade vers 8 heures du soir. Après avoir dîné au buffet de la gare les voyageurs pour la direction de Paris pourront prendre place dès 10 heures du soir, le vendredi, dans les voitures de l'Orient-Express quittant Belgrade le samedi matin à 2 heures et demie.

Comme autre nouvelle ayant son intérêt, je dois aussi vous signaler qu'à la frontière serbo-turque vers Salonique les deux stations frontières dont je vous ai parlé dans une correspondance antérieure sont actuellement en construction. On pense que si rien de nouveau ne se produit d'ici là, l'ouverture de la grande ligne de Salonique aura lieu au mois de septembre prochain.

ARMÉNIE : Des conférences sur la *question arménienne* ont été faites récemment dans plusieurs villes de France par M. Jean Broussali, dont le nom est connu des lecteurs de la *Revue Française* par les articles qu'il a publiés, en 1886, sur l'Arménie.

Ces conférences ont eu lieu :

A *Lyon*, le 24 avril, sous le patronage de la Société de Géographie que préside M. Louis Desgrand, et dont le lieutenant-colonel de Bise est secrétaire général. — Près de 600 personnes ont assisté à cette conférence dans l'amphithéâtre de la faculté des lettres, au palais Saint-Pierre.

A *Marseille*, le 26 avril, sous le patronage de la Société de Géographie dont M. Jules Ch. Roux est président et M. Paul Armand, secrétaire général. La réunion a eu lieu au Cercle artistique. Malgré le dépouillement du scrutin des élections municipales qui retenait un grand nombre d'électeurs, l'assemblée comptait près de 500 personnes.

A *Montpellier*, le 27 avril, MM. Castet, Ponchet et Gide qui forment le bureau de la Société de Géographie, ont fait un sympathique accueil au jeune conférencier (qui a commencé il y a trois ans à Montpellier ses études de droit qu'il continue à Paris). L'amphithéâtre de la faculté des lettres n'a pas suffi pour contenir la foule accourue pour l'entendre.

A *Bordeaux*, le 2 mai, c'est la Société de Géographie commerciale dont on sait l'importance, et qui est représentée par MM. Marc Morel et Manès, qu a bien voulu obtenir pour l'orateur l'amphithéâtre de l'école commerciale professionnelle. L'assistance était de 1,200 personnes.

A *Orléans*, le 4 mai, où la Société des Amis des Beaux-Arts, représentée par M. Eudoxe Marcille, son président, MM. Godou et Tranchau, a réuni environ 400 auditeurs dans la salle de la Mairie.

A *La Rochelle*, le 6 mai, la conférence a eu lieu en présence de 800 per-

Digitized by Google

sonnes dans la salle de l'Oratoire. La Société de Géographie de la Rochelle est, on le sait, une des sections de la grande Société de Bordeaux. MM. Beltremieux, Meyer et Dupuy ont offert leur amical concours à notre vaillant collaborateur.

Toutes ces conférences ont été accompagnées de projections photographiques, représentant des vues de l'Arménie, des types, des costumes et des scènes de mœurs des Arméniens.

A Marseille, la colonie arménienne composée d'environ 150 membres, parmi lesquels il y a près de 40 négociants notables, a témoigné une très vive sympathie au jeune étudiant qui, depuis plus d'un an, consacre tous ses efforts à faire connaître l'Arménie et à attirer la compassion de l'Europe sur le sort de ses malheureux compatriotes.

Les Sociétés de Lyon, Marseille et Bordeaux, ont adressé à M. J. Broussali, en témoignage de gratitude un diplôme de membre correspondant.

LA POLITIQUE SOCIALE : Sous ce titre a paru le 10 avril un nouvel organe, sorte de *contrôle hebdomadaire de la presse française et étrangère.* Ce sont M. J. Depoin et notre ami et collaborateur M. Henri Lorin qui ont fondé cette publication à laquelle ne peuvent manquer de s'intéresser les lecteurs de la *Revue Française.* C'est, en effet, une forme particulière de l'idée qui a inspiré la *Revue.*

Voici d'ailleurs comment les fondateurs de *la Politique sociale* formulent leur programme :

Les questions économiques et sociales sont traitées avec autant de compétence que de talent, en France et à l'étranger, dans une foule de publications qui défendent les doctrines et les intérêts les plus opposés. Ces questions prennent dans la presse périodique une place de plus en plus importante, restreinte parfois par la nécessité de la rédaction et le souci de l'actualité. Mais les journaux ont cette incontestable supériorité de présenter avec l'instantanéité de la photographie les phénomènes du mouvement social. Relever, analyser et classer ces indications pour tracer un tableau fidèle des impressions quotidiennes que reflètent les journaux, tel est notre but. Nous désirons par là fournir aux publicistes et à toutes les personnes qu'intéresse la marche des idées, le compte rendu d'après les sources d'informations les plus autorisées, de tous les faits économiques du monde entier, et lui procurer les documents qui lui sont nécessaires.

Nous n'avons pas besoin de faire une déclaration d'impartialité. Nous ne voulons donner à notre publication que le rôle d'un miroir.

Un dernier mot. — Nous demandons à tous ceux qui prendront quelque intérêt à la lecture de **la Politique sociale** de contribuer à leur tour à rendre cet organe de plus en plus complet, en nous adressant aussi promptement que possible tous les documents qui viendront à leur connaissance. Nous accueillerons avec gratitude toutes ces communications : *notre plus vif désir est de voir chacun de nos abonnés devenir notre collaborateur.*

En somme la *Politique sociale* est une sorte de répertoire hebdomadaire où d'un coup d'œil on peut saisir le fait qui captive l'opinion et s'en faire

Digitized by Google

une idée exacte; elle permet en même temps de se remettre en mémoire les faits secondaires et facilite singulièrement les recherches. — Auxiliaire puissant pour les esprits paresseux, qui sont le plus grand nombre, il faut franchement l'avouer; c'est surtout un instrument merveilleux pour l'homme sérieux dont les occupations variées absorbent tous les instants, et qui pourtant veut se tenir au courant du mouvement d'opinion qui se manifeste partout où l'on pense et où l'on travaille.

La Politique sociale paraît chaque dimanche. On s'abonne 62, rue Bonaparte. L'abonnement est de 5 francs par an.

Canada. Nouvelles lignes transatlantique et transpacifique. — Un nouveau service par steamers français vient d'être organisé entre la France et le Canada, par MM. Bossière frères et Compagnie, du Havre. Le *Comte d'Eu*, l'un des bâtiments de cette ligne, est parti du Havre directement pour les ports de Québec et Montréal. Il sera suivi par le *Henri IV*, dont le départ est fixé au 11 juin. Le gouvernement canadien subventionne ce service, qui va donner une activité plus grande aux relations commerciales entre les deux pays.

D'un autre côté, la compagnie de chemin de fer du Pacifique canadien vient de créer un service direct de paquebots entre la Colombie anglaise, le Japon et la Chine. Cette création s'imposait en quelque sorte depuis l'ouverture de la grande ligne ferrée reliant les deux Océans. Comme l'a déjà fait connaître la *Revue Française* (1), cette ligne raccourcit singulièrement les distances entre l'Europe occidentale et l'Extrême-Orient et est de plus, pour l'Angleterre, une voie stratégique de premier ordre qui, en cas d'obstruction du canal de Suez en temps de guerre, assure les communications de la Grande-Bretagne avec ses possessions asiatiques. Aussi cette puissance doit-elle accorder à la nouvelle ligne une subvention de 60,000 livres sterling, tandis que le Dominion du Canada en accorderait une de 15,000, soit un total de 1,875,000 francs. De New-York à Yokohoma, par la voie des États-Unis, le prix du passage est de 335 piastres ou dollars et par le Pacifique de 225 seulement. Le voyage de Hong-Kong par la voie américaine coûte 360 piastres et par le Pacifique 260. Le premier steamer de la ligne régulière quittera Vancouver le 1er juin.

Un monument à Jacques Cartier, à Québec. — Les journaux de la province de Québec font connaître le projet d'érection d un double monument à l'endroit précis où, Jacques Cartier et ses hardis compagnons passèrent l'hiver de 1535-36, et où 90 ans plus tard, les Pères Jean de Brébeuf, Ennemond Masse et Charles Lalemant jetèrent les bases de la première résidence des missionnaires jésuites dans la Nouvelle-France.

L'emplacement appelé Fort Jacques-Cartier a déjà été acheté par le Cercle

(1) Voir la *Revue Française*, nov. 1886, t. IV, n° 18, p. 130.

Digitized by Google

catholique de Québec. Il occupe une pointe de terre, au confluent des rivières St-Charles et Lairet, et offre aux regards un site admirable, digne des grands souvenirs qui s'y rattachent.

Le Comité littéraire et historique du Cercle s'adresse aujourd'hui à la générosité et au patriotisme de tous les Français et les invite à contribuer, par souscription, à la réalisation de son projet.

Ce projet consiste : à faire élever un *fac-simile*, en fonte, de la croix plantée par Jacques Cartier, le 3 mai 1536, sur les bords de la rivière St-Charles avec l'écusson fleurdelisé et l'inscription *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex, regnat.* Cette croix serait fixée dans un socle en granit, et aurait 35 pieds de hanteur. Il serait construit aussi une sorte de tumulus à la mémoire des premiers missionnaires jésuites de la Nouvelle-France. Si les souscriptions atteignent un chiffre assez élevé, le Comité fera, en outre, ériger, au sein même du faubourg St-Roch, à Québec, une statue avec piédestal orné de bas-reliefs, en l'honneur de l'illustre découvreur du Canada.

— Par décret du 17 mai 1887, rendu sur la proposition du ministre des affaires étrangères, M. Hector Fabre, commissaire général du Canada en France, a été promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. M. Fabre était chevalier depuis le 22 juillet 1884. La *Revue Française* est heureuse d'adresser ses félicitations à l'honorable M. Fabre, un de ses premiers collaborateurs, dont l'intelligente activité et le tact exquis n'ont pas peu contribué à resserrer les relations qui existaient entre la France et le Canada et à rendre plus populaire chez nous un pays qui nous est cher à tant de titres.

— M. de Haerne, secrétaire de la rédaction du journal *la Colonisation*, à Sherbrooke (province de Québec) nous adresse, la communication suivante relative à la colonisation du Canada :

«... Il y a dans les vieux pays, comme nous disons au Canada, trop de population et trop peu d'espace pour la faire vivre. Nous avons ici des étendues immenses, les unes couvertes de forêts, les autres offrant à la vue des horizons sans fin : la plaine; et les bras manquent pour faire produire, à ces contrées riches de leur repos séculaire, les trésors qui donneraient la vie aux populations européennes.

Mais si nous avons besoin de bras ; si, convaincus que l'émigration est le seul remède efficace au mal qui ruine l'Europe, nous faisons appel à l'immigration, convions nos frères de France et de Belgique à venir parmi nous, travailler à la grande œuvre de la colonisation, nous ne pouvons cependant nous départir des grands principes chrétiens et nous déclarons sans hésiter, que nous aimerions mieux rester seuls que de recevoir, dans nos contrées, des hommes qui ne seraient pas sincèrement chrétiens.

Nous nous permettons de vous prier de nous transmettre une liste de vos amis et connaissances qui voudraient et pourraient, en dehors de toute question pécuniaire, s'intéresser à notre œuvre, en la faisant connaître ; des personnes qui pourraient lire avec fruit notre publication et y trouver peut-être le salut contre la ruine qui les menace dans vos pays trop peuplés.

Nous ne le cachons pas, les gens courageux, travailleurs, bons chrétiens, doivent seuls venir au Canada ; mais pour ceux qui réunissent ces qualités, l'avenir est cer-

Digitized by Google

tain. Nous pouvons en conscience, assurer une honnête existence au travailleur courageux et un avenir prospère à ses descendants, s'ils suivent la voie droite que Dieu nous a tracée et qui se résume en ces deux mots : Honnêteté et travail. »

Mer-Rouge. — Les Espagnols auraient-ils l'intention de suivre l'exemple des Italiens et de s'embarquer, eux aussi, dans quelque entreprise coloniale aux bords de la Mer-Rouge ? Des dépêches récentes nous ont fait savoir qu'ils venaient de s'installer sur la côte Somali, en un point voisin de Massaouah. D'après les renseignements fournis au *Bosphore Égyptien*, ce territoire serait celui de la baie de Edd, appelée Iddi par les naturels, située en pays dankali et non chez les Somalis, comme disent les dépêches.

Edd ou Iddi a été possédé autrefois par des maisons françaises. C'est un port assez fréquenté qui partage, avec Bulhar et Anfila, les transactions de l'intérieur avec Hodeïda et Aden.

Il est situé au sud de Massaouah, et le trajet entre ces deux points s'effectue en 24 heures.

De Iddi, il faut 12 heures pour se rendre à Hodeïda, dans le Yemen, et environ 37 heures pour atteindre Aden.

La baie de Iddi est profonde et peut abriter de gros navires de guerre. Elle est entourée de terrains boisés et suffisamment pourvus d'eau. La population du village, composée de Danakils et d'Arabes de Moka et d'Hodeïda, s'élève à environ 1,000 habitants.

De ce point partent deux routes pour la capitale du Tigré, Adoua. L'une, la plus longue (5 jours de marche), se dirige sur Dessa. C'est la meilleure, car elle évite une longue plaine couverte d'efflorescences salines. La seconde, que l'on parcourt en quatre journées, passe par Korkor. Toutes les deux se rejoignent à Saflit.

De ce point où aboutissent également les routes du Choa au sud et d'Anfila au nord, on atteint Adoua en six jours de marche.

Nous ajouterons qu'entre la baie de Iddi et Massaouah se trouvent deux possessions françaises : de la première, Anfila, située à l'embouchure du maï Mouna, on se rend par mer à Iddi, en douze heures environ. La seconde est plus au nord et voisine de Massaouah; c'est le petit port de Zoula qui est au fond de la baie d'Adulis, à l'entrée de laquelle se trouve l'île Dessi, appartenant également à la France.

On sait que le gouvernement de la République a autorisé l'Italie à se servir momentanément du port de Zoula.

Le marché commercial en Bulgarie. — La situation commerciale dans les deux principautés de Bulgarie et de Roumélie est si mauvaise actuellement que l'étranger n'y fait plus guère d'affaires qu'au comptant. Les faillites ne se comptent plus. Même les étrangers établis dans le pays, des Autrichiens, des Italiens surtout, ont suspendu leurs paiements. Néanmoins, le pays est sillonné de voyageurs de commerce allemands et autrichiens qui rivalisent de bon marché pour s'arracher la clientèle.

Digitized by Google

Ce n'est pas seulement par le bon marché que les voyageurs luttent entre eux, c'est aussi par la facilité des conditions de paiement; les termes des échéances sont reculés de huit à dix mois. Ce système a des avantages, mais il a aussi de graves inconvénients, dont les faillites ne sont pas les moindres.

Nous constatons en Roumanie aussi un état de choses à peu près semblable. Les fabricants étrangers accordent souvent le crédit au hasard ; vu la dépression générale des affaires, l'agio si élevé et les énormes taxes de douane, les marchandises ne se vendent que très lentement, et l'acheteur, même après plusieurs mois, n'est souvent pas en mesure de solder ses traites. Tout négociant sérieux, avant de prêter l'oreille aux séductions des voyageurs de commerce, devrait avant tout se rendre parfaitement compte de l'état du marché, de sa puissance d'absorption, et ensuite faire ses commandes. Ce précepte si élémentaire est malheureusement peu suivi en Roumanie, et on y voit journellement des commerçants honnêtes tomber dans des difficultés inextricables faute d'avoir bien calculé la mesure de leurs forces.

(Indépendance Roumaine)

Odessa. — L'archevêque orthodoxe d'Odessa, à l'occasion de la fête de l'Annonciation, a adressé à ses fidèles une lettre pastorale pour les inviter à venir en aide aux Bulgares qui ont dû quitter leur patrie pour se soustraire aux violences du parti bulgare hostile aux Russes, et qui se sont réfugiés à Odessa.

Bucarest. — MM. le major Koslinsky et le lieutenant Alexandreanu, de la flottille, sont partis le 20 mai pour le Havre pour surveiller la construction des torpilleurs commandés par le ministère de la guerre.

Le musée du commerce à Budapest. — Dimanche, 22 mai 1887, a eu lieu l'ouverture du musée du commerce budapestois. L'exposition en sera permanente, pour les échantillons des produits de nos principaux industriels. On aura donc toutes facilités pour les comparer tous ensemble sous le rapport de la qualité et des prix. La direction du musée du commerce fournit tous les renseignements relatifs aux produits, aux modes de payements et au tarif douanier. Les commerçants, surtout ceux des pays balkaniques, trouveront donc que ce musée est une institution éminemment pratique, par le simple fait qu'il leur sera possible, dorénavant, de *s'orienter dans une heure* sur tous les objets qu'ils peuvent se procurer à Budapest ou dans les principaux établissements de la province. L'exposition se trouve au palais de l'Industrie, au Bois de ville, au milieu d'un joli parc, et est ouverte tous les jours de 10 heures à midi et de 4 heures jusqu'à 7 heures du soir. La direction est toute prête à fournir par lettre tous les renseignements qui lui seront demandés. *(Revue d'Orient.)*

Le commerce des draps français en Extrême-Orient — Le directeur du musée commercial de Saïgon a adressé à la chambre d'Elbeuf

Digitized by Google

une lettre dans laquelle se trouvent d'intéressants renseignements sur la possibilité, pour l'industrie drapière française, de trouver au Tonkin et en Chine un débouché important pour ses produits.

Il ne faut pas oublier que Saïgon est avant tout un port de transit pour l'Extrême-Orient. Les voyageurs se rendant au Tonkin séjournent toujours trois ou quatre jours à l'aller et au retour dans notre ville. Or, c'est par Saïgon que le commerce du Tonkin s'alimente principalement, et, si nous avons ici 30°, par contre la colonie voisine a cinq mois de véritable hiver et même deux mois pendant lesquels on est obligé de se chauffer. Vous voyez qu'une partie de vos produits peut se placer là, et qu'il serait utile pour vos fabricants qu'on pût étudier leurs échantillons dans notre musée.

De plus, il y a 56,000 Chinois établis en Cochinchine, et ceux-ci font d'ici un commerce continuel avec leur mère patrie. Comme une partie de la Chine a un climat analogue et même plus froid que celui de la France, vos produits peuvent encore se placer là, si les négociants chinois sont à même d'en trouver ici les échantillons.

L'écorce de mimosa. — L'importation en Europe des écorces de mimosa d'Australie, dit *l'Echo forestier*, augmente continuellement. Le mimosa, *acaria mimosa* ne doit pas être confondu avec le faux acacia de nos jardins ou robinier. Les mimosas sont des arbres ou arbrisseaux armés d'aiguillons ou d'épines très répandus dans certaines régions de l'Afrique, de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. L'introduction et la culture de ces arbres sous un climat propice, comme celui de l'Algérie et de la Tunisie, serait fécond en résultats. Les avantages de cette culture seraient immenses et les risques très minimes; l'écorce a un titre en tannerie variant de 20 à 30 0/0; les acacias repoussent du pied après avoir été coupés et donnent de nombreux rejetons. L'écorçage peut avoir lieu bien plus souvent qu'avec le chêne et livre dans le même temps et sur le même terrain, 2 ou 3 fois plus de tannin.

L'acacia-mimosa se contente des terrains les plus pauvres; sa racine est très envahissante mais ce n'est pas un défaut sur les terres incultes encore si étendues dans nos colonies. Dans des sols bien exposés et suffisamment à l'abri des vents, l'acacia fait en 1 an une poussée de 3 et même 4 mètres. En 4 ans il peut devenir assez gros pour être fendu en deux ou trois parties propres à faire des échalas.

Le bois des acacias, selon les espèces, convient admirablement à certains travaux de menuiserie fine, de charpente pour navires. Souvent dur comme du fer, incorruptible au possible, il est incomparable pour les chevilles de charpente, gournables, rais de roues de voitures, dents de râteaux, échelons, etc.

Au point de vue de l'écorce, des rapports venus d'Australie prétendent que, sur un hectare planté en acacia penninevis, on récolterait, par an, 5,600 kilog. d'écorce tannante, chiffre que feront bien de méditer les personnes auxquelles leur position permettrait de doter le pays ou ses colonies d'une culture aussi profitable.

Il y a un grand nombre d'acacias à écorce riche et presque tous peuvent

Digitized by Google

s'obtenir très rapidement de semis. D'après plusieurs sylviculteurs ayant fait des essais sur les diverses variétés de ces arbres, il faudrait, pour le littoral de la Méditerranée, donner la préférence à l'*acacia cymophilla* dont l'écorce renferme le moins de couleur. En outre, c'est celui dont la croissance est la plus rapide.

Fabrication d'une nouvelle huile en Italie. — Il s'agit de l'*huile de pépins et de raisins*. Au sortir du pressoir, on fait bien sécher le marc on sépare les pépins au moyen d'un van et on les nettoie en les faisant passer à travers un crible.

Lorsque les pépins sont bien propres et bien secs, on les fait moudre comme du blé : plus la farine obtenue est fine, plus elle rend d'huile. La mouture de ce grain exige quelque attention dans la disposition des meules; dès que le premier produit est retiré, on le passe et ce qui est resté sur le crible est moulu de nouveau, et ainsi de suite, en versant une petite quantité d'eau sur la farine, au fur et à mesure qu'elle passe entre les meules.

La mouture est ensuite jetée dans des chaudrons; si, par exemple, on en a mis 10 kilos, on versera, au milieu du tas et dans un trou fait au milieu et jusqu'au fond du vase, 3 litres d'eau. On place alors le vase sur un feu doux, peu à peu on remue la farine avec la main ou avec une spatule pour la bien mélanger et pour éviter qu'il ne se forme des grumeaux, et on laisse sur le feu jusqu'à ce qu'on ne puisse tenir la main dans le mélange.

De cette opération dépend le succès, car plus la farine est cuite convenablement, plus la quantité d'huile est considérable.

La farine toute chaude est alors placée dans des étamines, portée au pressoir et traitée comme les autres graines donnant de l'huile.

Après la première pressée, on écrase de nouveau la farine avec les mains et on la remet sous le pressoir.

Cent kilos de pépins de raisins, quand ce raisin est bien mûr, rendent 10 à 12 kilos d'huile.

CAUSERIE THÉATRALE

En faisant rentrer *Renée* dans l'oubli dont elle n'aurait jamais dû sortir, le Vaudeville, en changeant de pièce, a fort heureusement changé de genre et de style. *Cléopâtre*, de MM. P. Ferrier et Solié, est une comédie qui ne porte point le nom d'un personnage et qui n'a aucun rapport avec la célèbre reine d'Egypte. C'est le titre d'un opéra, non encore joué, d'un ancien fabricant de pianos, Paginet, devenu mélomane enragé. Ce Paginet (que représente fort bien M. Jolly sous sa perruque de vieux compositeur), est père de deux charmantes filles qu'il ne donnera qu'à des artistes musiciens éprouvés. D'un autre côté, l'oncle des jeunes personnes, Moulinier, qui doit apporter un fort appoint à la dot, ne veut que des jeunes gens vigoureux,

Digitized by Google

forts en gymnastique et en escrime. Aussi assistons-nous à des exercices et à des répétitions musicales peu ordinaires. Tout marche au gré des futurs gendres, lorsque surviennent des incidents inattendus. Mme Paginet, délaissée par son époux, tout comme son amie, Mme Verduron, dont le mari ne rêve que perfectionnement de phospho-guano, ne reste pas insensible, ainsi que son amie, aux avances du chargé d'affaires d'Illyrie, le duc Oscar, un singulier diplomate s'il en fut. Comment tout ce monde se trouve-t-il réuni, à la suite de qniproquos multipliés, dans un atelier communiquant avec l'hôtel du duc Oscar? C'est ce qu'il serait trop long d'expliquer. Les maris finissent par se laisser convaincre de l'innocence de leur femme et les deux jeunes gens, un instant compromis dans cette aventure, finissent par réaliser leurs projets d'union à la suite de l'exécution de *Cléopâtre*, dont le succès sans précédent a été assuré par la location de toute la salle au profit des admirateurs et amis du génial maestro.

— Le vieux genre, quoi qu'on dise, a conservé son succès auprès des masses lorsqu'il sait faire vibrer la corde sensible. Témoin *Marie-Jeanne*, de M. d'Ennery, drame auquel l'Ambigu est redevable d'une salle toujours comble. Elle est bien simple l'histoire de cette fille du penple que le mari, roulant de cabaret en cabaret, réduit à la misère la plus noire, elle et son enfant, qu'il lui faut, hélas! déposer aux Enfants-Trouvés. Quelle scène de désespoir lorsque le tour se referme et quelle scène de poignante émotion lorsque la malheureuse mère retrouve sa fille chez une grande dame, où l'enfant a été substituée, à la suite d'un rapt, par le doctenr Appiani, à la fois voleur et faussaire. Chassée et enfermée comme folle, elle parvient enfin à démontrer sa lucidité d'esprit et à se faire rendre son enfant, aidée en cela par son mari, chez lequel l'amour paternel a fini par prendre le dessus.

Mme Tessandier est touchante au suprême degré dans ses transports de joie et de douleur et arrache des larmes à plus d'un spectateur de ce drame plein de nobles sentiments et d'édifiants exemples.

— C'est aussi avec un vif intérêt que l'on suit l'intrigue des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, cette vieille pièce de George Sand, adaptée par P. Meurice. Bois-Doré avait un frère, assassiné en duel, et un neveu encore enfant, qui depuis a disparu. Une fête de famille, le choix d'un époux que doit faire la belle Lauriane, réunit chez Bois-Doré une nombreuse assistance à laquelle sont invités un pauvre enfant, Mario, et son tuteur Jovelin, à la recherche de leur famille disparue. Bois-Doré est séduit par les charmes de Mario, qui lui rappelle le fils de son frère. Il l'interroge, et quand celui-ci lui raconte la mort de son père, qu'il a à peine connu et dont il ne porte pas le nom, une lueur d'espoir renaît chez Bois-Doré. Une lettre de son frère, sans signature, transforme cet espoir en certitude; il a retrouvé un enfant, l'unique rejeton de sa race. Mais l'assassin, quel est-il? On l'ignore. L'enfant porte cependant ses soupçons sur le comte d'Alvimar, un des prétendants de Lauriane. Un tour de cartes le désigne; un poignard semblable au sien et resté sur le champ du meurtre, l'accuse; son trouble et ses hésitations le confondent, jusqu'au moment où, vaincu par l'évidence, il reconnaît et se vante presque de la mort de Bois-Doré. Le sang appelle du sang et c'est Jovelin, son rival auprès de Lauriane, qui donnera au traître le coup fatal.

Bien que le sujet du drame soit par trop idéal, la conduite de l'intrigue est menée avec beaucoup d'habileté, et toute la troupe de la Porte-Saint-Martin, MM. Dumaine, Marais, Berton, Mlle Lemercier et surtout Mme Segond-Weber, qui se taille un bon succès dans le rôle de Mario, forme une interprétation sans reproches.

G. Vasco.

Digitized by Google

BULLETIN FINANCIER

De mémoire de boursier, on n'a jamais assisté, sur notre marché, à une accalmie comparable à celle dont nous souffrons depuis longtemps déjà. Le monde des affaires à peine remis des émotions causées par les bruyantes manœuvres électorales de M. de Bismarck, a été de nouveau jeté dans un complet désarroi au moment de l'affaire Schnœbelé. Heureusement, ce nuage, qui avait d'abord semblé gros d'orage, n'a pas éclaté sur nos têtes. Mais, il faut bien le dire, ces alarmes sans cesse renouvelées font craindre qu'il n'y ait, de la part de nos voisins d'outre-Rhin, une volonté bien arrêtée de saisir tous les prétextes, bons ou mauvais, pour nous chercher querelle Les baissiers sont à l'affût de la moindre nouvelle de Berlin et entretiennent l'inquiétude, et les capitalistes — peut-être avec raison — s'abstiennent et laissent le marché à peu près livré à lui-même ou, du moins, entre les mains de spéculateurs d'un ordre très inférieur. A ces causes de stagnation est venue s'ajouter une crise ministérielle des plus intenses et des moins faciles à dénouer.

Aussi bien, depuis longtemps déjà, les incidents de la politique intérieure laissent le monde financier fort calme et, à notre avis, il n'y a pas lieu de songer à une notable amélioration, alors même que les difficultés parlementaires auraient été définitivement tranchées. Ce qu'il désirerait, c'est l'assurance de ne pas voir se renouveler des émotions comme celles qui ont agité les premiers mois de l'année. Ce désir sera-t-il satisfait? C'est là un secret diplomatique que les plus habiles sont impuissants à dévoiler, et nous craignons bien qu'il ne soit pas facile au marché de retrouver son animation d'antan avant la rentrée du mois d'octobre. Donc, plus que jamais, la prudence et la circonspection nous semblent à l'ordre du jour.

Si les affaires sont rares, les capitaux disponibles sont abondants et nous n'en voulons pour preuve que les cours élevés qu'inscrivent nos rentes, dont la fermeté ne se dément pas un seul instant au milieu de nos diverses tribulations. Le 3 0/0 est à 81.17 1/2, l'Amortissable à 83.75 et le 4 1/2 à 108.45.

Le Crédit Foncier, dont le sort est lié à celui de nos fonds d'Etat, reste demandé à 1370. Les autres institutions de crédit sont calmes : la Banque de Paris s'inscrit à 718.75, le Crédit Lyonnais à 551.25, la Banque d'Escompte à 458.75 et la Société Générale à 455.

Peu d'affaires sur nos grandes lignes de chemins de fer. Lyon à 1222.50, Midi à 1156.25, Nord à 1527.50. Signalons quelques transactions sur les chemins Autrichiens à 453.75 et sur les Lombards à 171.25.

L'Italien, plus calme que ces derniers mois, fait preuve d'une remarquable fermeté à 98.70. Le Suez, plus demandé depuis quelques jours, est en progression marquée à 2023.75.

Le Panama sait résister aux attaques des vendeurs et, malgré les incertitudes du marché, reste inébranlable aux environs de 400 fr.

Sur le marché en banque, nous trouvons la Banque Ottomane à 511.25, l'Egypte à 376.25 et l'Extérieure Espagnole à 66 9/16. ALBERT FAVEROL.

Le Propriétaire-Gérant,
ÉDOUARD MARBEAU.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

3e ANNÉE. — TOME V

N° 25. — LIVRAISON DE JANVIER 1887

Pag

LA GUERRE DU SOUDAN. — D'après les officiers du Madhi. . . 1

D'ALGER A KAIROUAN. — III. Tunis et Kairouan. *(Suite et fin.)* — GEORGES DEMANCHE. 30

LA NOUVELLE CAMPAGNE DU SOUDAN FRANÇAIS. — SALDÉ 54

LA CRISE SUCRIÈRE EN RUSSIE 65

RAPPROCHEMENT DES CHANCELLERIES DE SAINT-PÉTERSBOURG ET DE BERLIN 66

BIBLIOGRAPHIE : Voyage du Dr O. LENZ à Tombouctou. — EDOUARD MARBEAU 68

ÉMILIO CASTELAR. — HUGONNET 72

CHRONIQUE INTÉRIEURE ET COLONIALE. — VOULZIE 74

NOUVELLES DIVERSES. — Augmentation de l'armée allemande. — Chemin de fer trancaspien 76

CAUSERIE THÉATRALE. — GORGIAS. 77

BULLETIN FINANCIER. — ALBERT FAVEROL. 79

GRAVURE, — Portrait du cheikh Abou-Naddara.

N° 26. — LIVRAISON DE FÉVRIER

LE CORPS CONSULAIRE FRANÇAIS ET LE MINISTÈRE DU COMMERCE. — UMBRA. 81

JAPON ET CHINE.— De Hiogo à Shang-Haï. — Dr B. ANGER. 87

NOUVELLE-CALÉDONIE. — La prise de possession par les Français. — FAUTRAT 97

ÉPHÉMÉRIDES COLONIALES ET ÉTRANGÈRES de 1886. — G. D. 117

UNE ÉCOLE NAVALE MARCHANDE, d'après M. BOUNIOL. — LE NOCHER . . . 127

IMPORTATION DES CHEVAUX FRANÇAIS EN AMÉRIQUE. — Le nouveau stud-book de la race boulonnaise. — ED. MARBEAU 130

LE RÉGIME DOUANIER DANS L'INDO-CHINE FRANÇAISE 132

LA CRISE SUCRIÈRE EN RUSSIE 134

BIBLIOGRAPHIE. — Le Tour du Monde. — Bibliothèque des merveilles. — ED. M. 136

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS. — Coutumes canaques. — Méched et Merv. — Retour du Dr JUNKER. — Emin-bey. — Accroissement de la population en France. 143

CHRONIQUE INTÉRIEURE ET COLONIALE. — VOULZIE 148

NOUVELLES DIVERSES. — Banque française de Buénos-Ayres. — Jonction des chemins de fer des Balkans. — Les douanes bulgares. — Arménie turque. — Constantinople : vœux de la colonie française. — Port de Marseille . . . 152

CAUSERIE THÉATRALE. — Francillon. — VASCO. 156

BULLETIN FINANCIER. — A. FAVEROL. 159

Digitized by Google

N° 27. — LIVRAISON DE MARS

Pages.
VOYAGE EN RUSSIE (*suite*). — C. COURRIÈRE 161
CANADA. — Colonisation. Conseils pratiques aux émigrants. — E. MARBEAU. 173
LES AFFAIRES COMMERCIALES MARITIMES. — LE NOCHER 182

CHANTIERS ET ATELIERS DE LA GIRONDE. 190
SUÈDE. — Un projet de crédit agricole. — A. C. 194
GRÈCE. — Les dernières élections et la situation. — G. DEMANCHE 198
UNE AMBASSADE FRANÇAISE EN ORIENT SOUS LOUIS XV, par M. A. VANDAL. — HUBERT VALLEROUX. 202
LA MAIN-D'ŒUVRE PÉNALE AUX COLONIES. — A. RIVIÈRE 209
LES COLONS TCHÈQUES EN PETITE-RUSSIE. — ED. MARBEAU. 210
BIBLIOGRAPHIE. — En France, par O. RECLUS. (*Gravure.*) — G. DEMANCHE. — Cartes commerciales, par BIANCONI. — Le canal des Deux-Mers, par M. COUILLARD. — Essai sur les réformes nécessaires, par LAMBEL 212
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS. — Le 1er chemin de fer français en Chine. — La campagne de 1887 dans le Haut-Sénégal. — Ports du Tonkin. — Abyssinie : le Ras-Aloula. — La côte française de Terre-Neuve 218
CHRONIQUE INTÉRIEURE ET COLONIALE. — VOULZIE 222
NOUVELLES DIVERSES. — Bagne et colonisation pénale. — Chemins de fer des Balkans. — Bosnie. — Transportation. — Béloutchistan. — Chambres de commerce à l'étranger. — Commerce à Mexico. — Cie transatlantique. — Funérailles d'une jeune chinoise. 226
AVANT LE SALON. — La peinture aux cercles Volney et de la place Vendôme. — P. CHASSAIGNE DE NÉRONDE. 231
CAUSERIE THÉATRALE. — G. VASCO 234
BULLETIN FINANCIER. — ALBERT FAVEROL. 239

GRAVURE : En France. — Vue du pont d'Orthez.

N° 28. — LIVRAISON D'AVRIL

LA POLITIQUE ANGLAISE A L'ILE MAURICE. — DANIEL PEYROT 241
INDUSTRIE COTONNIÈRE EN RUSSIE. — D. KŒPPELIN. . . 256
EXCURSIONS DANS LE SAHARA ALGÉRIEN. — ED. GIBERT 267
AU CANADA ET CHEZ LES PEAUX-ROUGES (*Suite*). — VI. Le Manitoba et le Nord-Ouest. — GEORGES DEMANCHE 283

LETTRE DE RUSSIE 299
LES CHEMINS DE FER DE L'ALGÉRIE-TUNISIE. — A. ROCHAID 300
REVUE DE LA PRESSE DE BUÉNOS-AYRES. — P. VIBERT 306
BIBLIOGRAPHIE. — Les civilisations de l'Inde, par le Dr GUSTAVE LE BON (*Gravure*). — G. DEMANCHE 309
CHRONIQUE INTÉRIEURE ET COLONIALE. — VOULZIE 313
NOUVELLES DIVERSES. — Jonction des chemins de fer des Balkans. — Mort du poète polonais Krajewski 316
CAUSERIE THÉATRALE. — G. VASCO 317
BULLETIN FINANCIER. — ALBERT FAVEROL 320

GRAVURE : Types de soldats du Cachemire.

Digitized by Google

N° 29. — LIVRAISON DE MAI

Pages.
LA VÉRITÉ SUR LA CRISE BULGARE. — F. BIANCONI. 321
LE CANAL INTEROCÉANIQUE DU NICARAGUA. — GUSTAVE DE BELOT 332
VOYAGE EN RUSSIE (*Suite*). — IV. La Petite Russie et l'Ukraine. — C. COURRIÈRE 343
LETTRE DU CANADA. — A. BODARD. 365
LETTRE DE SYRIE. — Le Liva de Latakié 366
BIBLIOGRAPHIE. — Archéologie égyptienne, par G. MASPERO. — ED. MARBEAU. Les premiers âges de l'humanité, par H. DU CLEUZIOU. — ED. M. — A Panama, par G. DE MOLINARI. — G. DEMANCHE. — Essai d'un lexique géographique, par J.-V. BARBIER. — D'Alger à Kairouan, par G. DEMANCHE 368
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS. — La prise de Stanley-Falls par les Arabes. — Exploration Thouar au Chaco. — L'ancien lac Triton. — Exploration canadienne Gordon à la baie d'Hudson. — Une Atlantide chinoise, légende. — Les tremblements de terre en Chine. — Trente mille kilomètres en Sibérie. 381
CHRONIQUE INTÉRIEURE ET COLONIALE. — VOULZIE. 388
NOUVELLES DIVERSES. — Canal de Pérékof. — Français en Bohême. — Chambres de commerce françaises à l'étranger. — Commerce français en Bulgarie. — Ligue de défense des intérêts français à Madagascar. — Turquie : vilayet d'Aïdin 393
CAUSERIE THÉATRALE. — G. VASCO. 398

GRAVURES : Archéologie égyptienne. — PORTE DU GRAND TOPE DE SANCHI (Inde).

N° 30. — LIVRAISON DE JUIN

EXPLORATION AU ZAMBÈZE. — E. DURAND 401
LES CARAVANES SCOLAIRES. — L. BARRAL 412
LA 9e CARAVANE SCOLAIRE D'ARCUEIL 1886. — EUGÈNE EBEL 417
LES COLLISIONS EN MER. — LE NOCHER 432
LE SALON DE 1887. — P. CHASSAIGNE DE NÉRONDE 436
ALGÉRIE-TUNISIE. — Deux provinces et deux capitales. — A. ROCHAID . . . 441
EXPÉDITION DE STANLEY A LA DÉLIVRANCE D'ÉMIN-BEY 446
LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA ROUMANIE EN 1885 448
EXPORTATIONS FRANÇAISES ET ANGLAISES AUX COLONIES 449
LES OFFICIERS ÉTRANGERS AU SERVICE DE LA TURQUIE 451
BIBLIOGRAPHIE. — Lettres du Tonkin, correspondance de RENÉ NORMAND. — G. D. — Le musée d'art scolaire. — E. D. 453
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS. — Congo français. — Sanatoria sur la côte occidentale d'Afrique 457
LA CRISE SUCRIÈRE EN RUSSIE. 460
CHRONIQUE INTÉRIEURE ET COLONIALE. — VOULZIE 461
NOUVELLES DIVERSES. — Chemins de fer des Balkans. — Arménie. — La *Politique sociale*. — Canada : Nouvelles lignes de paquebots; monument de J. Cartier. — Les Espagnols dans la mer Rouge. — Marché commercial en Bulgarie. — Musée du commerce à Budapest. — L'écorce du mimosa. — Huile de pépin 467
CAUSERIE THÉATRALE. — G. VASCO 475
BULLETIN FINANCIER. — ALBERT FAVEROL. 477

IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 11064-7.

Digitized by Google

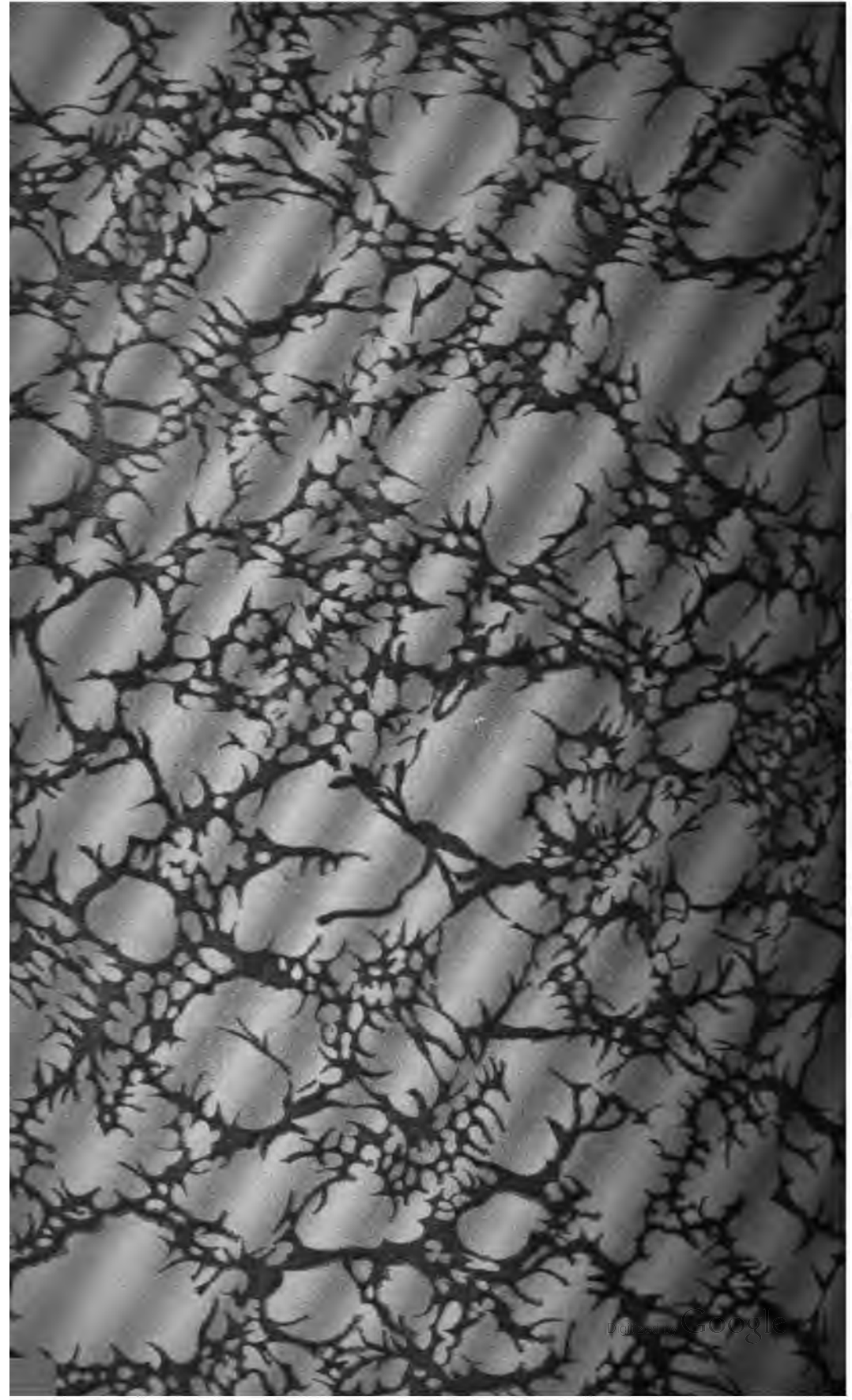
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

G.E.STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 089 933 535

Digitized by Google